Mémoires

Charles G. Finney

1792-1875

biblelibre.org

À propos de cette édition

Traduction : Traduction française de biblelibre.org (2026).
Édition : D'après Memoirs of Rev. Charles G. Finney, written by himself, New York, A. S. Barnes, 1876.

Finney a dicté ces souvenirs vers 1867-1868 ; ils ont paru un an après sa mort, suivis d'une conclusion de l'éditeur, James H. Fairchild. Les noms laissés en blanc dans l'original le restent ici. Les citations bibliques sont données dans la Segond 1910 et leurs références mènent au texte.

Source : Memoirs of Rev. Charles G. Finney, A. S. Barnes, 1876 (archive.org, exemplaire de la bibliothèque de Cornell) (https://archive.org/details/cu31924031774197). Texte anglais du domaine public ; traduction française de biblelibre.org sous licence CC BY-SA 4.0 : libre de copie et de partage, dans les mêmes conditions, en citant la source.

Fichier préparé par biblelibre.org (https://biblelibre.org/bibliotheque/memoires), où ce livre se lit aussi en ligne.

Sommaire

Chapitre 1 : Naissance et première éducation

Chapitre 2 : Ma conversion

Chapitre 3 : Les débuts de mon ministère

Chapitre 4 : Ma formation doctrinale et autres expériences à Adams

Chapitre 5 : Prédicateur missionnaire

Chapitre 6 : Le réveil d'Evans' Mills et ses fruits

Chapitre 7 : Remarques sur la formation des pasteurs

Chapitre 8 : Le réveil d'Antwerp

Chapitre 9 : Retour à Evans' Mills

Chapitre 10 : Le réveil de Gouverneur

Chapitre 11 : Le réveil de De Kalb

Chapitre 12 : Le réveil de Western

Chapitre 13 : Le réveil de Rome

Chapitre 14 : Le réveil d'Utica

Chapitre 15 : Le réveil d'Auburn, en 1826

Chapitre 16 : Les réveils de Troy et de New Lebanon

Chapitre 17 : Le réveil de Stephentown

Chapitre 18 : Les réveils de Wilmington et de Philadelphie

Chapitre 19 : Le réveil de Reading, en Pennsylvanie

Chapitre 20 : Les réveils de Columbia et de New York

Chapitre 21 : Le réveil de Rochester, en 1830

Chapitre 22 : Les réveils d'Auburn, de Buffalo, de Providence et de Boston

Chapitre 23 : À New York, à partir de 1832

Chapitre 24 : Les premières années à Oberlin

Chapitre 25 : À Boston et à Providence

Chapitre 26 : Le réveil de Rochester, en 1842

Chapitre 27 : Un autre hiver à Boston
Chapitre 28 : Premier séjour en Angleterre
Chapitre 29 : Au Tabernacle de Moorfields, à Londres
Chapitre 30 : À Hartford et à Syracuse
Chapitre 31 : À Western et à Rome, en 1854-1855
Chapitre 32 : Le réveil de Rochester, en 1856
Chapitre 33 : Les réveils de Boston, de 1856 à 1858
Chapitre 34 : Second séjour en Angleterre
Chapitre 35 : En Angleterre et en Écosse
Chapitre 36 : Le travail au pays
Conclusion

Chapitre 1

Naissance et première éducation

Il a plu à Dieu de lier dans une certaine mesure mon nom et mes travaux à un vaste mouvement de l'Église de Christ, que certains regardent comme une ère nouvelle dans sa marche, surtout en ce qui touche les réveils religieux. Comme ce mouvement a entraîné, dans une large mesure, l'expression de vues sur la doctrine chrétienne qui n'étaient pas courantes, et qu'il est né de changements dans les moyens employés pour faire avancer l'œuvre d'évangélisation, il était très naturel que des malentendus se répandent au sujet de ces nouvelles formulations de la doctrine et de l'usage de ces mesures ; et, par conséquent, que des hommes de bien eux-mêmes mettent en doute, dans une certaine mesure, la sagesse de ces mesures et la solidité de ces formulations théologiques ; et que les impies s'en irritent et, pendant un temps, s'opposent avec acharnement à ces grands mouvements.

J'ai dit que j'étais lié à ces mouvements ; mais seulement comme l'un des nombreux pasteurs et autres serviteurs de Christ qui ont pris une part en vue à leur progrès. Je sais qu'une certaine partie de l'Église m'a considéré comme un novateur, tant pour la doctrine que pour les mesures ; et que beaucoup m'ont regardé comme assez en vue, en particulier pour avoir attaqué certaines des vieilles formes de la pensée et du langage théologiques, et pour avoir exposé les doctrines de l'Évangile, à bien des égards, dans un langage nouveau.

Depuis plusieurs années, les amis des réveils auxquels mon nom et mes travaux ont été liés me pressent tout particulièrement d'en écrire l'histoire. Comme tant de malentendus ont couru à leur sujet, on estime que la vérité historique exige que j'expose moi-même les doctrines qui ont été prêchées, pour ce qui me concerne, les mesures qui ont été

employées, et les fruits de la prédication de ces doctrines et de l'usage de ces mesures.

Mon esprit semble reculer d'instinct devant l'obligation de parler autant de moi-même que je devrai le faire si je parle honnêtement de ces réveils et du rôle que j'y ai tenu. C'est pourquoi j'ai refusé jusqu'ici d'entreprendre un tel travail. Dernièrement, les administrateurs du collège d'Oberlin m'ont soumis la question et m'ont pressé de m'y mettre. Avec de nombreux autres amis, dans ce pays et en Angleterre, ils ont fait valoir que la cause de Christ demandait que l'Église comprenne mieux qu'elle ne l'a fait jusqu'ici ce qui s'est passé, en particulier les réveils survenus dans le centre de l'État de New York et ailleurs, à partir de 1821 et pendant plusieurs années, parce que ce sont ces réveils qui ont été le plus déformés et combattus.

J'aborde ce sujet, je dois le dire, à contrecœur, pour bien des raisons. Je n'ai pas tenu de journal, et je dois donc me fier à ma mémoire. Il est vrai que j'ai naturellement une mémoire très tenace, et que les événements dont j'ai été témoin dans les réveils ont fait sur mon esprit une impression très profonde ; et je me souviens, avec une grande netteté, de beaucoup plus de faits que je n'aurai le temps d'en raconter. Quiconque a vu de puissants réveils sait que de nombreux cas de conviction de péché et de conversion se produisent chaque jour, qui sont du plus grand intérêt pour les gens au milieu desquels ils arrivent. Quand on connaît tous les faits et toutes les circonstances, l'effet est souvent saisissant ; et ces cas sont souvent si nombreux que si l'on racontait tous les faits remarquables d'un seul réveil un peu étendu, en un seul endroit, on remplirait un gros volume.

Je n'ai pas l'intention de procéder ainsi dans ce que je vais écrire. Je tracerai seulement une esquisse qui donnera, dans l'ensemble, une idée assez claire du caractère qu'ont pris ces réveils ; et je ne raconterai que quelques-uns des cas particuliers de conversion survenus en divers endroits.

Je m'efforcerai aussi de rendre compte des doctrines qui ont été prêchées et des mesures qui ont été employées, et de rapporter, d'une manière générale, des faits qui permettront à l'Église, à l'avenir, d'estimer, au moins en partie, la puissance et la pureté de ces grandes œuvres de Dieu.

Mais j'hésite à faire le récit de ces réveils, parce que j'ai souvent été surpris de voir à quel point mon propre souvenir des faits diffère de celui d'autres personnes qui se trouvaient au milieu de ces scènes. Je dois bien sûr rapporter les faits tels que je m'en souviens. J'ai souvent évoqué un grand nombre de ces événements dans mes prédications, pour illustrer les vérités que je présentais aux gens. Ils m'ont été si souvent rappelés, et je les ai si souvent cités durant toutes les années de mon ministère, que je ne peux qu'avoir la ferme assurance de m'en souvenir, pour l'essentiel, tels qu'ils se sont passés. S'il m'arrive de rapporter un fait inexactement, ou si mes souvenirs diffèrent beaucoup de ceux d'autres personnes, j'ai confiance que l'Église croira que ce que j'affirme est entièrement conforme au souvenir que j'ai aujourd'hui de ces faits. J'ai maintenant (1867-1868) soixante-quinze ans. Naturellement, je me souviens des choses arrivées il y a bien des années avec plus de précision que de celles qui sont récentes. Quant aux doctrines prêchées, pour ce qui me concerne, et aux moyens employés pour favoriser les réveils, je pense ne pas pouvoir me tromper.

Pour donner un récit intelligible du rôle que j'ai été appelé à jouer dans ces scènes, il est nécessaire que je raconte un peu comment j'en suis venu à adopter les vues doctrinales que je professe et que je prêche depuis longtemps, et que beaucoup de gens ont jugées contestables.

Je dois commencer par un très bref récit de ma naissance, des circonstances de mes premières années et de mon éducation, de ma conversion à Christ, de mes études de théologie et de mon entrée dans l'œuvre du ministère. Je ne vais pas écrire une autobiographie, qu'on veuille bien s'en souvenir ; et je n'entrerai dans le récit des événements de

ma vie privée qu'autant qu'il le faudra pour faire comprendre la manière dont j'ai été conduit, par rapport à ces grands mouvements de l'Église.

Je suis né à Warren, dans le comté de Litchfield, au Connecticut, le 29 août 1792. Quand j'avais environ deux ans, mon père s'est établi dans le comté d'Oneida, dans l'État de New York, qui était alors, pour une grande part, une contrée sauvage. Les habitants n'y avaient aucune ressource religieuse. On ne pouvait s'y procurer que très peu de livres religieux. Les nouveaux colons, venus pour la plupart de la Nouvelle-Angleterre, ont presque aussitôt ouvert des écoles publiques ; mais ils n'avaient guère parmi eux de prédication intelligente de l'Évangile. J'ai profité de l'école publique, été comme hiver, jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans, je crois ; et j'y ai fait assez de progrès pour qu'on me juge capable de tenir moi-même une école publique, telles qu'on les tenait alors.

Ni mon père ni ma mère n'étaient chrétiens de profession, et je crois que parmi nos voisins il y avait très peu de gens religieux. J'entendais rarement un sermon, sinon, de temps à autre, celui de quelque pasteur itinérant, ou quelque pitoyable harangue d'un prédicateur ignorant comme on en trouvait parfois dans cette région. Je me rappelle très bien que l'ignorance des prédicateurs que j'entendais était telle que les gens, en rentrant de la réunion, passaient un bon moment à rire sans pouvoir se retenir des étranges bévues qui avaient été commises et des absurdités qui avaient été avancées.

Près de la demeure de mon père, on venait de bâtir un lieu de culte et d'installer un pasteur, quand mon père s'est laissé convaincre de repartir dans la contrée sauvage qui borde la rive sud du lac Ontario, un peu au sud de Sackett's Harbor. Là encore, j'ai vécu plusieurs années, sans de meilleures ressources religieuses que dans le comté d'Oneida.

Vers l'âge de vingt ans, je suis retourné au Connecticut, et de là je suis allé au New Jersey, près de la ville de New York, où je me suis mis à enseigner. J'enseignais et j'étudiais de mon mieux ; et par deux fois je suis retourné en Nouvelle-Angleterre suivre pendant quelque temps les

cours d'une école supérieure. Pendant ce temps, j'ai songé à entrer au collège de Yale. Mon maître était un ancien élève de Yale, mais il me l'a déconseillé. Il disait que ce serait une perte de temps, car je pourrais facilement parcourir en deux ans tout le programme d'études suivi dans cet établissement, alors qu'il me faudrait quatre ans pour obtenir mon diplôme. Il m'a présenté des raisons qui m'ont convaincu, et finalement je n'ai pas poussé plus loin mes études scolaires à ce moment-là. Plus tard, toutefois, j'ai acquis quelques connaissances en latin, en grec et en hébreu. Mais je n'ai jamais été un humaniste, et je n'ai jamais possédé les langues anciennes au point de me croire capable de critiquer par moi-même notre traduction anglaise de la Bible.

Le maître dont j'ai parlé souhaitait que je me joigne à lui pour diriger une école secondaire dans l'un des États du Sud. J'étais disposé à accepter sa proposition, dans l'intention de poursuivre et d'achever mes études sous sa direction. Mais quand j'ai fait part de mon projet de partir pour le Sud à mes parents, que je n'avais pas vus depuis quatre ans, ils sont venus aussitôt me chercher tous les deux, et m'ont persuadé de rentrer avec eux à la maison, dans le comté de Jefferson, dans l'État de New York. Après leur avoir rendu visite, je me suis décidé à entrer comme élève dans l'étude de maître W..., à Adams, dans ce comté, pour y apprendre le droit. C'était en 1818.

Jusque-là, je n'avais jamais joui de ce qu'on pourrait appeler des ressources religieuses. Je n'avais jamais vécu dans une communauté où l'on priait, sauf pendant les périodes où je suivais les cours de l'école supérieure en Nouvelle-Angleterre ; et la religion, en cet endroit, était d'un genre qui n'était pas du tout fait pour retenir mon attention. Le prédicateur était un vieux pasteur, un homme excellent, très aimé et vénéré de ses paroissiens ; mais il lisait ses sermons d'une manière qui ne laissait absolument aucune impression sur mon esprit. Il avait une façon monotone et ronronnante de lire ce qu'il avait probablement écrit bien des années auparavant.

Pour donner une idée de sa prédication, je dirai que ses sermons manuscrits avaient juste la taille voulue pour tenir dans une petite Bible. J'étais assis à la tribune, et je remarquais qu'il plaçait son manuscrit au milieu de sa Bible, et glissait les doigts aux endroits où se trouvaient les passages de l'Écriture qu'il devait citer au cours de la lecture de son sermon. Cela l'obligeait à tenir sa Bible à deux mains et rendait tout geste impossible. Au fur et à mesure, il lisait les passages de l'Écriture où ses doigts étaient glissés, et libérait ainsi un doigt après l'autre, jusqu'à ce que les doigts de ses deux mains soient tous sortis de leur place à force de lecture. Quand tous ses doigts étaient sortis, il approchait de la fin du sermon. Sa lecture était tout à fait dépourvue de chaleur et monotone ; et même si les gens écoutaient sa lecture avec beaucoup d'attention et de respect, je dois avouer que, pour moi, cela ne ressemblait guère à une prédication.

En sortant de la réunion, j'entendais souvent les gens dire du bien de ses sermons ; et parfois ils se demandaient s'il avait voulu faire allusion, dans ce qu'il avait dit, à ce qui se passait parmi eux. On semblait toujours curieux de savoir où il voulait en venir, surtout si son sermon contenait autre chose qu'un exposé aride de doctrine. Et c'était là vraiment une prédication aussi bonne que toutes celles que j'avais pu entendre ailleurs. Mais chacun peut juger si une telle prédication était faite pour instruire ou intéresser un jeune homme qui ne savait rien de la religion et ne s'en souciait pas.

Quand j'enseignais au New Jersey, la prédication, dans les environs, se faisait surtout en allemand. Je ne crois pas avoir entendu une demi-douzaine de sermons en anglais pendant tout mon séjour au New Jersey, qui a duré environ trois ans.

Ainsi, quand je suis arrivé à Adams pour étudier le droit, j'étais presque aussi ignorant de la religion qu'un païen. J'avais grandi surtout dans les bois. Je faisais très peu de cas du jour du repos, et je n'avais aucune connaissance précise de la vérité religieuse.

À Adams, pour la première fois, j'ai suivi régulièrement, pendant un certain temps, le ministère d'un pasteur instruit. Le pasteur George W. Gale, venu de Princeton, au New Jersey, est devenu, peu après mon arrivée, pasteur de l'Église presbytérienne de l'endroit. Sa prédication était du type de la vieille école, c'est-à-dire entièrement calviniste ; et chaque fois qu'il abordait les doctrines, ce qui lui arrivait rarement, il prêchait ce qu'on a appelé l'hypercalvinisme. Il passait, bien sûr, pour très orthodoxe ; mais je ne parvenais pas à tirer grand enseignement de sa prédication. Comme je le lui ai dit quelquefois, il me semblait commencer au milieu de son discours, et tenir pour acquises bien des choses qui, à mon sens, demandaient à être prouvées. Il paraissait supposer que ses auditeurs étaient des théologiens, et qu'il pouvait donc tenir pour admises toutes les grandes doctrines fondamentales de l'Évangile. Mais je dois dire que sa prédication me laissait plus perplexe qu'édifié.

Jusque-là, je n'avais jamais vécu dans un endroit où je puisse assister à une réunion de prière régulière. Comme l'Église en tenait une chaque semaine près de notre étude, j'avais l'habitude d'y aller écouter les prières, aussi souvent que je pouvais m'absenter de mon travail à cette heure-là.

En étudiant les éléments du droit, j'ai remarqué que les vieux auteurs citaient souvent les Écritures, et se référaient en particulier aux lois de Moïse comme à l'autorité qui fondait bon nombre des grands principes du droit coutumier anglais. Cela a tellement piqué ma curiosité que je suis allé m'acheter une Bible, la première que j'aie jamais possédée ; et chaque fois que je trouvais chez les juristes un renvoi à la Bible, je cherchais le passage et le consultais dans son contexte. Cela m'a bientôt amené à porter un intérêt nouveau à la Bible, et je l'ai lue et méditée bien plus que je ne l'avais jamais fait de ma vie. Pourtant, il y en avait une bonne partie que je ne comprenais pas.

M. Gale avait l'habitude de passer souvent à notre étude, et semblait désireux de savoir quelle impression ses sermons avaient faite sur mon esprit. Je m'entretenais librement avec lui ; et je pense maintenant que je critiquais parfois ses sermons sans aucune pitié. Je lui opposais les objections que ses affirmations faisaient naître d'elles-mêmes dans mon esprit.

En m'entretenant avec lui et en lui posant des questions, je me suis aperçu que son propre esprit était, me semblait-il, dans le brouillard, et qu'il ne se définissait pas exactement à lui-même ce qu'il entendait par bon nombre des termes importants qu'il employait. En fait, il m'était impossible d'attacher un sens à beaucoup des termes qu'il employait avec beaucoup de solennité et de fréquence. Qu'entendait-il par la repentance ? Était-ce un simple sentiment de tristesse à cause du péché ? Était-ce un état d'esprit tout à fait passif, ou cela comportait-il un élément volontaire ? Si c'était un changement d'esprit, en quoi l'esprit changeait-il ? Qu'entendait-il par le mot régénération ? Que signifiait ce langage appliqué à un changement spirituel ? Qu'entendait-il par la foi ? Était-ce simplement un état de l'intelligence ? Était-ce simplement la conviction, ou la persuasion, que ce qu'affirme l'Évangile est vrai ? Qu'entendait-il par la sanctification ? Cela supposait-il un changement physique chez celui qui en est l'objet, ou une influence physique de la part de Dieu ? Je ne pouvais pas dire en quel sens il employait ces termes et d'autres semblables, et il ne me semblait pas le savoir lui-même.

Nous avons eu beaucoup de conversations intéressantes ; mais elles semblaient plutôt pousser mon esprit à chercher qu'elles ne me satisfaisaient quant à la vérité.

Mais à mesure que je lisais ma Bible, que j'assistais aux réunions de prière, que j'entendais prêcher M. Gale et que je m'entretenais avec lui, avec les anciens de l'Église et avec d'autres de temps à autre, je suis devenu très inquiet. Un peu de réflexion m'a convaincu que je n'étais nullement dans l'état d'esprit voulu pour aller au ciel si je venais à

mourir. Il me semblait qu'il devait y avoir dans la religion quelque chose d'une importance infinie ; et j'ai bientôt été fixé sur ce point : si l'âme était immortelle, j'avais besoin d'un grand changement dans mon état intérieur pour être préparé au bonheur du ciel. Mais je n'avais toujours pas d'opinion arrêtée sur la vérité ou la fausseté de l'Évangile et de la religion chrétienne. La question était toutefois trop importante pour que je puisse m'accommoder d'une incertitude à ce sujet.

J'étais particulièrement frappé de ce que les prières que j'entendais semaine après semaine n'étaient pas exaucées, autant que je pouvais en juger. En fait, je comprenais, à ce qu'ils disaient dans leurs prières et à d'autres remarques faites dans leurs réunions, que ceux qui les prononçaient ne les considéraient pas comme exaucées.

En lisant ma Bible, j'ai appris ce que Christ avait dit au sujet de la prière et de l'exaucement. Il avait dit : « Demandez, et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit, celui qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui frappe » (Matthieu 7,7-8). J'ai lu aussi ce que Christ affirme : que Dieu est plus disposé à donner son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent que les parents de la terre ne le sont à donner de bonnes choses à leurs enfants (Luc 11,13). Je les entendais prier sans cesse pour l'effusion du Saint-Esprit, et tout aussi souvent avouer qu'ils ne recevaient pas ce qu'ils demandaient.

Ils s'exhortaient les uns les autres à se réveiller, à se mettre à l'œuvre et à prier avec ferveur pour un réveil, affirmant que s'ils faisaient leur devoir, s'ils priaient pour l'effusion de l'Esprit et s'ils étaient sérieux, l'Esprit de Dieu serait répandu, qu'ils auraient un réveil et que les impénitents seraient convertis. Mais dans leurs réunions de prière et d'entretien, ils ne cessaient d'avouer, en substance, qu'ils n'avançaient en rien vers l'obtention d'un réveil.

Cette contradiction, le fait qu'ils priaient tant sans être exaucés, était pour moi une triste pierre d'achoppement. Je ne savais qu'en penser. Je

me demandais s'il fallait comprendre que ces personnes n'étaient pas vraiment chrétiennes, et que pour cette raison elles ne l'emportaient pas auprès de Dieu ; ou si je comprenais mal les promesses et les enseignements de la Bible sur ce sujet ; ou s'il fallait conclure que la Bible n'était pas vraie. Il y avait là quelque chose d'inexplicable pour moi ; et il m'a semblé, à un moment, que cela allait presque me pousser au scepticisme. Il me semblait que les enseignements de la Bible ne s'accordaient pas du tout avec les faits que j'avais sous les yeux.

Un jour que j'étais à l'une des réunions de prière, on m'a demandé si je ne désirais pas qu'on prie pour moi. J'ai répondu que non, parce que je ne voyais pas que Dieu exauce leurs prières. J'ai dit : « Je suppose que j'ai besoin qu'on prie pour moi, car j'ai conscience d'être pécheur ; mais je ne vois pas à quoi il servirait que vous priiez pour moi ; car vous demandez sans cesse, mais vous ne recevez pas. Vous priez pour un réveil depuis que je suis à Adams, et vous ne l'avez toujours pas. Vous priez pour que le Saint-Esprit descende sur vous, et pourtant vous vous plaignez de votre maigreur spirituelle. » Je me rappelle avoir employé alors cette expression : « Depuis que j'assiste à ces réunions, vous avez prié assez pour chasser le diable hors d'Adams, s'il y a quelque vertu dans vos prières. Mais vous voilà qui continuez à prier, et à vous plaindre encore. » J'étais tout à fait sérieux dans ce que je disais, et assez irritable, je crois, parce que j'étais si continuellement mis face à face avec la vérité religieuse ; ce qui était pour moi une situation nouvelle.

Mais en poursuivant la lecture de ma Bible, j'ai été frappé par l'idée que si leurs prières n'étaient pas exaucées, c'était parce qu'ils ne remplissaient pas les conditions révélées auxquelles Dieu avait promis d'exaucer la prière ; qu'ils ne priaient pas avec foi, c'est-à-dire en s'attendant à ce que Dieu leur donne ce qu'ils demandaient.

Cette pensée est restée quelque temps dans mon esprit comme une interrogation confuse, plutôt que sous une forme précise qu'on aurait pu exprimer avec des mots. Cependant, elle m'a soulagé quant à mes doutes

sur la vérité de l'Évangile ; et après une lutte de ce genre, pendant deux ou trois ans environ, mon esprit est arrivé à cette certitude bien établie : quelle que soit la confusion qui pouvait régner dans mon propre esprit, dans celui de mon pasteur ou dans celui de l'Église, la Bible n'en était pas moins la vraie parole de Dieu.

Ce point réglé, je me suis trouvé face à face avec la question de savoir si j'accepterais Christ tel que l'Évangile le présente, ou si je mènerais une vie mondaine. À cette époque, mon esprit, comme je l'ai su depuis, était si fortement travaillé par le Saint-Esprit que je ne pouvais pas laisser longtemps cette question en suspens, ni hésiter longtemps entre les deux genres de vie qui s'offraient à moi.

Chapitre 2

Ma conversion

Un dimanche soir de l'automne 1821, je résolus de régler sans plus attendre la question du salut de mon âme et, si c'était possible, de faire ma paix avec Dieu. Mais comme j'étais très pris par les affaires du cabinet, je savais que, sans une grande fermeté de résolution, je ne m'occuperais jamais vraiment de ce sujet. Je décidai donc, sur-le-champ, d'éviter autant que possible toute affaire et tout ce qui pourrait détourner mon attention, et de me consacrer entièrement à l'œuvre d'assurer le salut de mon âme. J'exécutai cette résolution aussi rigoureusement et aussi complètement que je le pus. J'étais pourtant obligé de passer pas mal de temps au cabinet. Mais la providence de Dieu voulut que je ne sois guère occupé ni le lundi ni le mardi ; et je pus lire ma Bible et prier presque tout le temps.

Mais j'étais très orgueilleux sans le savoir. Je m'étais imaginé que je ne faisais pas grand cas de l'opinion des autres, qu'ils pensent de moi ceci ou cela ; et de fait je m'étais singularisé, à Adams, en assistant aux réunions de prière et par l'attention que j'avais accordée à la religion. Je m'étais même singularisé au point que l'Église avait cru parfois que je devais être un homme inquiet de son âme et en recherche. Mais quand je me trouvai face à la question, je découvris que je ne voulais à aucun prix que quelqu'un sache que je cherchais le salut de mon âme. Quand je priais, je ne faisais que chuchoter ma prière, après avoir bouché le trou de la serrure, de peur que quelqu'un ne découvre que j'étais en train de prier. Jusque-là, ma Bible était posée sur la table avec mes livres de droit ; et il ne m'était jamais venu à l'esprit d'avoir honte d'être surpris à la lire, pas plus que je n'aurais eu honte d'être surpris à lire n'importe lequel de mes autres livres.

Mais dès que je me fus attaqué sérieusement à la question de mon propre salut, je gardai ma Bible, autant que je le pouvais, hors de la vue. Si j'étais en train de la lire quand quelqu'un entrait, je jetais mes livres de droit dessus, pour donner l'impression que je ne l'avais pas eue en main. Au lieu d'être franc et prêt à parler du sujet avec n'importe qui et avec tout le monde, comme auparavant, je m'aperçus que je ne voulais en parler avec personne. Je ne voulais pas voir mon pasteur, parce que je ne voulais pas lui laisser savoir ce que j'éprouvais, et que je n'avais aucune confiance qu'il comprendrait mon cas et me donnerait la direction dont j'avais besoin. Pour les mêmes raisons, j'évitais de parler avec les anciens de l'Église ou avec aucun des chrétiens. J'avais honte, d'un côté, de leur laisser savoir ce que j'éprouvais ; et de l'autre, je craignais qu'ils ne m'égarent. Je me sentis réduit à la Bible seule.

Pendant le lundi et le mardi, mes convictions de péché grandirent ; mais il me semblait pourtant que mon cœur s'endurcissait. Je ne pouvais pas verser une larme ; je ne pouvais pas prier. Je n'avais aucune occasion de prier autrement qu'à voix basse ; et souvent je sentais que si je pouvais être seul, en un lieu où je pourrais me servir de ma voix et m'épancher, je trouverais du soulagement dans la prière. J'étais sauvage, et j'évitais autant que je le pouvais de parler à qui que ce soit de quoi que ce soit. Je m'efforçais pourtant de le faire d'une manière qui n'éveille chez personne le moindre soupçon que je cherchais le salut de mon âme.

Le mardi soir, j'étais devenu très nerveux ; et pendant la nuit un sentiment étrange m'envahit, comme si j'allais mourir. Je savais que, si je mourais, je sombrerais en enfer ; mais je me calmai comme je pus jusqu'au matin.

De bonne heure, je partis pour le cabinet. Mais juste avant d'y arriver, quelque chose sembla se dresser devant moi avec des questions comme celles-ci ; en vérité, il me semblait que la question venait de l'intérieur de moi-même, comme si une voix intérieure me disait : « Qu'attends-tu ?

N'as-tu pas promis de donner ton cœur à Dieu ? Et qu'essaies-tu de faire ? Cherches-tu à te fabriquer une justice à toi ? »

À cet instant précis, toute la question du salut selon l'Évangile s'ouvrit à mon esprit d'une manière qui me parut alors tout à fait merveilleuse. Je crois que je vis à ce moment-là, aussi clairement que je l'ai jamais vu de ma vie, la réalité et la plénitude de l'expiation accomplie par Christ. Je vis que son œuvre était une œuvre achevée ; et qu'au lieu d'avoir, ou de devoir avoir, une justice à moi pour me recommander à Dieu, j'avais à me soumettre à la justice de Dieu par Christ. Le salut de l'Évangile m'apparut comme l'offre d'une chose à accepter ; une offre pleine et entière ; et tout ce qu'il fallait de ma part, c'était d'obtenir mon propre consentement à abandonner mes péchés et à accepter Christ. Le salut, me semblait-il, au lieu d'être une chose à produire par mes propres œuvres, était une chose à trouver tout entière dans le Seigneur Jésus-Christ, qui se présentait devant moi comme mon Dieu et mon Sauveur.

Sans m'en rendre nettement compte, je m'étais arrêté dans la rue, à l'endroit même où la voix intérieure avait paru m'arrêter. Combien de temps je restai là, je ne saurais le dire. Mais quand cette révélation distincte eut été présente un petit moment devant mon esprit, la question sembla m'être posée : « Veux-tu l'accepter maintenant, aujourd'hui ? » Je répondis : « Oui ; je l'accepterai aujourd'hui, ou je mourrai à la tâche. »

Au nord du village, de l'autre côté d'une colline, se trouvait un bois, où j'avais l'habitude de me promener presque tous les jours, plus ou moins longtemps, quand il faisait beau. On était maintenant en octobre, et la saison de mes fréquentes promenades là-bas était passée. Néanmoins, au lieu d'aller au cabinet, je fis demi-tour et me dirigeai vers le bois, sentant qu'il me fallait être seul, loin de tout regard et de toute oreille humaine, pour pouvoir répandre ma prière devant Dieu.

Mais il fallait encore que mon orgueil se montre. En franchissant la colline, l'idée me vint que quelqu'un pourrait me voir et supposer que je m'en allais prier. Pourtant il n'y avait probablement personne au monde

qui aurait soupçonné une chose pareille en me voyant passer. Mais mon orgueil était si grand, et j'étais tellement possédé par la crainte des hommes, que je me rappelle m'être faufilé le long de la clôture, jusqu'à ce que je sois assez loin pour que personne au village ne puisse me voir. Je pénétrai alors dans le bois, sur un quart de mille environ, je crois, je passai de l'autre côté de la colline, et je trouvai un endroit où quelques grands arbres étaient tombés en travers les uns des autres, laissant un espace libre entre eux. Je vis que je pourrais m'y faire une sorte de cabinet de prière. Je me glissai dans cet endroit et m'agenouillai pour prier. Au moment où je m'étais tourné pour monter dans le bois, je me souviens d'avoir dit : « Je donnerai mon cœur à Dieu, ou je ne redescendrai jamais de là-haut. » Je me souviens de l'avoir répété en montant : « Je donnerai mon cœur à Dieu avant de redescendre. »

Mais quand j'essayai de prier, je m'aperçus que mon cœur ne voulait pas prier. Je m'étais imaginé que si seulement je pouvais être en un lieu où parler à haute voix sans être entendu, je pourrais prier librement. Mais voilà ! quand j'en vins à essayer, je fus muet ; c'est-à-dire que je n'avais rien à dire à Dieu, ou du moins je ne pouvais dire que quelques mots, et sans y mettre mon cœur. En essayant de prier, je croyais entendre un bruissement dans les feuilles, et je m'arrêtais pour lever les yeux et voir si quelqu'un ne venait pas. Je le fis plusieurs fois.

Finalement, je me sentis glisser rapidement vers le désespoir. Je me dis : « Je ne peux pas prier. Mon cœur est mort pour Dieu, et il ne veut pas prier. » Je me reprochai alors d'avoir promis de donner mon cœur à Dieu avant de quitter le bois. Quand j'en vins à essayer, je m'aperçus que je ne pouvais pas donner mon cœur à Dieu. Le fond de mon âme reculait, et rien en mon cœur ne s'élançait vers Dieu. Je commençai à sentir profondément qu'il était trop tard ; que Dieu avait sans doute dû m'abandonner et que j'étais perdu sans espoir.

La pensée de ma promesse téméraire m'accablait : donner mon cœur à Dieu ce jour-là, ou mourir à la tâche. Il me semblait que cette promesse

liait mon âme ; et pourtant j'allais rompre mon vœu. Un grand abattement, un profond découragement s'empara de moi, et je me sentis presque trop faible pour rester à genoux.

À ce moment précis, je crus de nouveau entendre quelqu'un s'approcher de moi, et j'ouvris les yeux pour voir si c'était vrai. Mais là, à l'instant même, l'orgueil de mon cœur me fut clairement montré comme le grand obstacle qui me barrait le chemin. Le sentiment écrasant de ma méchanceté, moi qui avais honte qu'un être humain me voie à genoux devant Dieu, s'empara de moi avec une telle force que je criai de toutes mes forces et déclarai que je ne quitterais pas cet endroit, même si tous les hommes de la terre et tous les démons de l'enfer m'entouraient. « Quoi ! disais-je, un pécheur aussi dégradé que moi, à genoux, confessant ses péchés au Dieu grand et saint ; et j'aurais honte qu'un être humain, un pécheur comme moi, me trouve à genoux, cherchant à faire ma paix avec le Dieu que j'ai offensé ! » Ce péché me parut épouvantable, infini. Il me brisa devant le Seigneur.

À ce moment-là, ce passage de l'Écriture sembla tomber dans mon esprit avec un flot de lumière : « Alors vous irez et vous me prierez, et je vous exaucerai. Alors vous me chercherez et vous me trouverez, quand vous me chercherez de tout votre cœur » (Jérémie 29,12-13). Je m'en saisis aussitôt de tout mon cœur. J'avais cru à la Bible auparavant avec mon intelligence ; mais jamais la vérité ne s'était présentée à mon esprit que la foi est une confiance volontaire, et non un état de l'intelligence. J'avais conscience, aussi nettement que de ma propre existence, de me fier à cet instant à la véracité de Dieu. D'une manière ou d'une autre, je savais que c'était un passage de l'Écriture, bien que je ne pense pas l'avoir jamais lu. Je savais que c'était la parole de Dieu, et pour ainsi dire la voix de Dieu, qui me parlait. Je criai vers lui : « Seigneur, je te prends au mot. Tu sais maintenant que je te cherche de tout mon cœur, et que je suis venu ici pour te prier ; et tu as promis de m'exaucer. »

Cela sembla régler la question : je pouvais alors, ce jour-même, accomplir mon vœu. L'Esprit semblait mettre l'accent sur cette idée du texte : « Quand vous me chercherez de tout votre cœur. » La question du « quand », c'est-à-dire du moment présent, sembla tomber de tout son poids dans mon cœur. Je dis au Seigneur que je le prendrais au mot ; qu'il ne pouvait pas mentir ; et que j'étais donc sûr qu'il entendait ma prière et qu'il se laisserait trouver par moi.

Il me donna alors beaucoup d'autres promesses, de l'Ancien comme du Nouveau Testament, en particulier quelques promesses très précieuses concernant notre Seigneur Jésus-Christ. Jamais je ne pourrai, avec des mots, faire comprendre à un être humain combien ces promesses me parurent précieuses et vraies. Je les pris l'une après l'autre comme une vérité infaillible, comme les affirmations d'un Dieu qui ne peut mentir. Elles semblaient tomber non pas tant dans mon intelligence que dans mon cœur, pour être mises à la portée de ma volonté ; et je m'en saisis, je me les appropriai, je m'y cramponnai avec l'étreinte d'un homme qui se noie.

Je continuai ainsi à prier, à recevoir des promesses et à me les approprier, pendant longtemps, je ne sais combien. Je priai jusqu'à ce que mon esprit fût si plein qu'avant même de m'en rendre compte, j'étais debout et je remontais d'un pas léger la pente vers la route. La question de savoir si j'étais converti ne m'était même pas venue à l'esprit ; mais en montant, en me frayant un passage à travers les feuilles et les buissons, je me souviens d'avoir dit avec une grande force : « Si jamais je suis converti, je prêcherai l'Évangile. »

J'atteignis bientôt la route qui menait au village, et je commençai à réfléchir à ce qui s'était passé ; et je m'aperçus que mon esprit était devenu merveilleusement calme et paisible. Je me dis : « Qu'est-ce que cela ? J'ai dû attrister le Saint-Esprit au point de le chasser tout à fait. J'ai perdu toute conviction de péché. Je n'ai pas la moindre inquiétude au sujet de mon âme ; il faut que l'Esprit m'ait quitté. » « Eh quoi ! pensai-

je, je n'ai jamais été de ma vie aussi loin de m'inquiéter de mon propre salut. »

Alors je me rappelai ce que j'avais dit à Dieu pendant que j'étais à genoux : que j'avais dit que je le prendrais au mot ; et à vrai dire je me rappelai bien des choses que j'avais dites, et j'en conclus qu'il n'était pas étonnant que l'Esprit m'eût quitté ; que, pour un pécheur tel que moi, se saisir ainsi de la parole de Dieu était de la présomption, sinon un blasphème. J'en conclus que, dans mon exaltation, j'avais attristé le Saint-Esprit, et peut-être commis le péché impardonnable.

Je marchai tranquillement vers le village ; et mon esprit était si parfaitement calme qu'il semblait que toute la nature écoutait. C'était le 10 octobre, et il faisait très beau. J'étais parti pour le bois aussitôt après un petit déjeuner pris de bonne heure ; et quand je revins au village, je m'aperçus que c'était l'heure du déjeuner. Pourtant je n'avais eu aucune conscience du temps écoulé ; il me semblait que je n'avais quitté le village que peu de temps.

Mais comment m'expliquer le calme de mon esprit ? J'essayai de ranimer mes convictions, de retrouver le fardeau du péché sous lequel j'avais peiné. Mais tout sentiment du péché, toute conscience d'un péché ou d'une culpabilité présente, m'avait quitté. Je me dis : « Qu'est-ce que cela, que je ne puisse éveiller dans mon âme aucun sentiment de culpabilité, grand pécheur comme je le suis ? » J'essayai en vain de m'inquiéter de mon état présent. J'étais si calme et si paisible que j'essayai de m'en inquiéter, de peur que ce ne fût le résultat de ce que j'avais attristé l'Esprit au point de le chasser. Mais de quelque façon que je considère la chose, je ne pouvais pas du tout m'inquiéter de mon âme ni de mon état spirituel. Le repos de mon esprit était d'une grandeur indicible. Je ne pourrai jamais le décrire avec des mots. La pensée de Dieu était douce à mon esprit, et la plus profonde tranquillité spirituelle s'était entièrement emparée de moi. C'était un grand mystère ; mais il ne me troublait ni ne m'embarrassait.

J'allai déjeuner, et je m'aperçus que je n'avais pas d'appétit. J'allai alors au cabinet, et je trouvai que maître W... était allé déjeuner. Je décrochai ma basse de viole et, comme j'en avais l'habitude, je me mis à jouer et à chanter quelques morceaux de musique sacrée.

Mais dès que je commençai à chanter ces paroles sacrées, je me mis à pleurer. Il me semblait que mon cœur s'était entièrement fondu ; et mes sentiments étaient dans un tel état que je ne pouvais pas entendre ma propre voix chanter sans que mon émotion déborde. Je m'en étonnai, et j'essayai de retenir mes larmes, mais je n'y parvins pas. Après avoir essayé en vain de les retenir, je rangeai mon instrument et cessai de chanter.

Après le déjeuner, nous nous occupâmes de transporter nos livres et nos meubles dans un autre bureau. Nous fûmes très affairés à cela, et nous parlâmes peu de tout l'après-midi. Mon esprit, cependant, demeurait dans cet état de profonde tranquillité. Il y avait une grande douceur et une grande tendresse dans mes pensées et mes sentiments. Tout semblait aller bien, et rien ne paraissait me froisser ni me troubler le moins du monde.

Un peu avant le soir, une pensée s'empara de mon esprit : dès que je serais seul dans le nouveau bureau, j'essaierais de nouveau de prier ; je n'allais pas abandonner la question de la religion et y renoncer, en tout cas ; et donc, bien que je n'aie plus aucune inquiétude au sujet de mon âme, je continuerais quand même à prier.

Le soir venu, nous avions mis en place les livres et les meubles ; et j'allumai un bon feu dans une cheminée ouverte, espérant passer la soirée seul. À la nuit tombante, maître W..., voyant que tout était en place, me souhaita bonne nuit et rentra chez lui. Je l'avais accompagné jusqu'à la porte ; et comme je refermais la porte et me retournais, mon cœur sembla se fondre en moi. Tous mes sentiments semblaient monter et se répandre ; et le cri de mon cœur était : « Je veux répandre toute mon âme

devant Dieu. » L'élan de mon âme était si grand que je me précipitai dans la pièce située derrière le bureau de devant, pour prier.

Il n'y avait ni feu ni lumière dans cette pièce ; pourtant il me sembla qu'elle était parfaitement éclairée. Comme j'entrais et refermais la porte derrière moi, il me sembla que je rencontrais le Seigneur Jésus-Christ face à face. Il ne me vint pas à l'idée alors, ni pendant un certain temps ensuite, que c'était entièrement un état de mon esprit. Au contraire, il me semblait que je le voyais comme j'aurais vu n'importe quel autre homme. Il ne dit rien, mais il me regarda d'une manière qui me brisa à ses pieds. J'ai toujours considéré depuis cela comme un état d'esprit des plus remarquables ; car il me semblait réel qu'il se tenait devant moi, et je tombai à ses pieds et répandis mon âme devant lui. Je pleurai à haute voix comme un enfant, et je fis les confessions que je pus, d'une voix étranglée. Il me semblait que je baignais ses pieds de mes larmes ; et pourtant je n'eus pas, que je me souvienne, l'impression nette de le toucher.

J'ai dû rester dans cet état un bon moment ; mais mon esprit était trop absorbé par cette rencontre pour que je me souvienne de rien de ce que je dis. Mais je sais que, dès que mon esprit fut assez calme pour s'arracher à cette rencontre, je retournai dans le bureau de devant, et je trouvai que le feu que j'avais fait de grosses bûches était presque éteint. Mais au moment où je me retournais pour m'asseoir près du feu, je reçus un puissant baptême du Saint-Esprit. Sans m'y attendre le moins du monde, sans avoir jamais eu à l'esprit la pensée qu'une telle chose existait pour moi, sans me souvenir d'avoir jamais entendu qui que ce soit au monde en parler, le Saint-Esprit descendit sur moi d'une manière qui semblait me traverser, corps et âme. Je pouvais sentir cette impression, comme une onde électrique, me traverser de part en part. En vérité, elle semblait venir par vagues et vagues d'amour liquide ; car je ne saurais l'exprimer autrement. C'était comme le souffle même de Dieu. Je me souviens nettement qu'il semblait m'éventer, comme d'immenses ailes.

Aucun mot ne peut exprimer l'amour merveilleux qui fut répandu dans mon cœur. Je pleurai à haute voix de joie et d'amour ; et je ne sais si je ne devrais pas dire que je criai littéralement à pleine gorge les épanchements inexprimables de mon cœur. Ces vagues passèrent sur moi, et sur moi, et sur moi, l'une après l'autre, jusqu'à ce que je me souvienne d'avoir crié : « Je vais mourir si ces vagues continuent à passer sur moi. » Je dis : « Seigneur, je ne peux pas en supporter davantage » ; et pourtant je n'avais aucune peur de la mort.

Combien de temps je restai dans cet état, ce baptême continuant à déferler sur moi et à me traverser, je ne le sais pas. Mais je sais qu'il était tard dans la soirée quand un membre de mon chœur (car j'étais le chef du chœur) entra dans le bureau pour me voir. Il était membre de l'Église. Il me trouva dans cet état, pleurant à haute voix, et me dit : « Monsieur Finney, qu'avez-vous ? » Pendant un moment, je ne pus rien lui répondre. Il dit alors : « Vous avez mal ? » Je me ressaisis comme je pus, et je répondis : « Non, mais je suis si heureux que je ne peux pas vivre. »

Il fit demi-tour et quitta le bureau, et quelques minutes plus tard il revint avec un des anciens de l'Église, dont la boutique se trouvait presque en face de notre bureau. Cet ancien était un homme très sérieux ; en ma présence, il s'était toujours montré très réservé, et je ne l'avais presque jamais vu rire. Quand il entra, j'étais à peu près dans l'état où j'étais quand le jeune homme était sorti le chercher. Il me demanda comment je me sentais, et je commençai à le lui dire. Au lieu de dire quoi que ce soit, il fut pris d'un rire tout à fait convulsif. On aurait dit qu'il lui était impossible de s'empêcher de rire du fond même de son cœur.

Il y avait dans le voisinage un jeune homme qui se préparait à entrer au collège, et avec qui j'étais très lié. Notre pasteur, je l'appris plus tard, lui avait parlé à plusieurs reprises de la religion, et l'avait mis en garde contre le risque d'être égaré par moi. Il lui avait dit que j'étais un jeune homme très insouciant en matière de religion ; et il pensait que s'il me

fréquentait beaucoup, son esprit en serait détourné et qu'il ne se convertirait pas.

Après ma conversion, et quand ce jeune homme se fut converti lui aussi, il me dit qu'il avait répondu plusieurs fois à M. Gale, quand celui-ci le reprenait parce qu'il me fréquentait tant, que mes conversations l'avaient souvent touché davantage, du point de vue religieux, que ses prédications. Il est vrai que je m'étais beaucoup confié à ce jeune homme.

Or, juste au moment où je racontais ce que j'éprouvais à cet ancien de l'Église et à l'autre membre qui était avec lui, ce jeune homme entra dans le bureau. J'étais assis le dos à la porte, et je remarquai à peine qu'il entrait. Il écouta avec stupéfaction ce que je disais, et tout à coup il s'effondra à moitié sur le plancher et s'écria, dans la plus grande angoisse : « Priez pour moi, je vous en prie ! » L'ancien de l'Église et l'autre membre s'agenouillèrent et se mirent à prier pour lui ; et quand ils eurent prié, je priai moi-même pour lui. Peu après, ils se retirèrent tous et me laissèrent seul.

La question surgit alors dans mon esprit : « Pourquoi l'ancien

B... a-t-il ri ainsi ? N'a-t-il pas pensé que j'étais victime d'une illusion, ou fou ? » Cette idée jeta une sorte d'obscurité sur mon esprit ; et je commençai à me demander s'il était convenable que moi, un pécheur tel que je l'avais été, je prie pour ce jeune homme. Un nuage sembla se refermer sur moi ; je n'avais prise sur rien où je puisse trouver du repos ; et au bout d'un moment j'allai me coucher, non pas l'esprit angoissé, mais sans savoir encore que penser de mon état présent. Malgré le baptême que j'avais reçu, cette tentation obscurcit tellement ma vue que j'allai me coucher sans être sûr d'avoir fait ma paix avec Dieu.

Je m'endormis bientôt, mais presque aussitôt je me réveillai à cause du grand flot de l'amour de Dieu qui était dans mon cœur. J'étais si rempli d'amour que je ne pouvais pas dormir. Bientôt je me rendormis, et je me réveillai de la même manière. Quand je me réveillais, cette tentation

revenait sur moi, et l'amour qui semblait être dans mon cœur diminuait ; mais dès que j'étais endormi, il y avait en moi une telle chaleur que je me réveillais aussitôt. Je continuai ainsi jusqu'à une heure avancée de la nuit, où je trouvai enfin un sommeil profond.

Quand je m'éveillai le matin, le soleil était levé et répandait une lumière claire dans ma chambre. Les mots ne peuvent exprimer l'impression que me fit cette lumière du soleil. Instantanément, le baptême que j'avais reçu la veille au soir revint sur moi de la même manière. Je me mis à genoux dans mon lit et pleurai à haute voix de joie, et je restai un moment trop submergé par le baptême de l'Esprit pour faire autre chose que répandre mon âme devant Dieu. Il me sembla que le baptême de ce matin-là s'accompagnait d'un doux reproche, et l'Esprit semblait me dire : « Vas-tu douter ? » « Vas-tu douter ? » Je criai : « Non ! je ne douterai pas ; je ne peux pas douter. » Il éclaira alors tellement la chose à mon esprit qu'il me fut en fait impossible de douter que l'Esprit de Dieu avait pris possession de mon âme.

Dans cet état, la doctrine de la justification par la foi me fut enseignée comme une expérience présente. Cette doctrine n'avait jamais pris possession de mon esprit au point que je l'aie jamais considérée nettement comme une doctrine fondamentale de l'Évangile. À vrai dire, je ne savais pas du tout ce qu'elle signifiait au sens propre. Mais je pouvais maintenant voir et comprendre ce que voulait dire le passage : « Étant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ » (Romains 5,1). Je voyais qu'au moment où j'avais cru, là-haut dans le bois, tout sentiment de condamnation avait entièrement disparu de mon esprit ; et qu'à partir de ce moment je ne pouvais plus éprouver aucun sentiment de culpabilité ou de condamnation, quelque effort que je fasse. Mon sentiment de culpabilité avait disparu ; mes péchés avaient disparu ; et je ne crois pas que je ressentais plus de culpabilité que si je n'avais jamais péché.

C'était justement la révélation dont j'avais besoin. Je me sentais justifié par la foi ; et, autant que je pouvais en juger, j'étais dans un état où je ne péchais pas. Au lieu de sentir que je péchais tout le temps, mon cœur était si plein d'amour qu'il débordait. Ma coupe débordait de bénédiction et d'amour ; et je ne pouvais pas sentir que je péchais contre Dieu. Je ne pouvais pas non plus retrouver le moindre sentiment de culpabilité pour mes péchés passés. De cette expérience, je ne dis rien à personne sur le moment, que je me souvienne ; je veux dire de cette expérience de la justification.

Chapitre 3

Les débuts de mon ministère

Ce matin-là, dont je viens de parler, je descendis au bureau, et j'y éprouvais de nouveau ces puissantes vagues d'amour et de salut qui déferlaient sur moi, quand maître W... entra. Je lui dis quelques mots au sujet de son salut. Il me regarda avec stupéfaction, mais ne répondit absolument rien, autant que je m'en souvienne. Il baissa la tête et, après être resté là quelques minutes, il quitta le bureau. Sur le moment, je n'y pensai plus, mais j'appris ensuite que ma remarque l'avait transpercé comme une épée, et qu'il ne s'en remit pas avant d'être converti.

Peu après le départ de M. W..., le diacre B... entra au bureau et me dit : « Monsieur Finney, vous vous rappelez que mon procès doit être jugé ce matin à dix heures ? Je suppose que vous êtes prêt ? » J'avais été engagé comme son avocat pour plaider cette affaire. Je lui répondis : « Diacre B..., j'ai été engagé par le Seigneur Jésus-Christ pour plaider sa cause, et je ne peux pas plaider la vôtre. » Il me regarda avec stupéfaction et dit : « Que voulez-vous dire ? » Je lui expliquai en quelques mots que je m'étais enrôlé pour la cause du Christ ; puis je lui répétai que j'avais été engagé par le Seigneur Jésus-Christ pour plaider sa cause, et qu'il devait aller chercher quelqu'un d'autre pour s'occuper de son procès : moi, je ne pouvais pas le faire. Il baissa la tête et sortit sans répondre. Quelques instants plus tard, en passant devant la fenêtre, je remarquai que le diacre B... se tenait dans la rue, apparemment perdu dans une profonde méditation. Il s'en alla, comme je l'appris par la suite, et régla aussitôt son affaire à l'amiable. Puis il se mit à prier, et parvint bientôt à un état spirituel bien plus élevé que tout ce qu'il avait connu jusque-là.

Je sortis bientôt du bureau pour parler de leur âme à ceux que je rencontrerais. J'avais l'impression, qui ne m'a jamais quitté, que Dieu

voulait que je prêche l'Évangile, et que je devais commencer sur-le-champ. Je le savais, d'une manière ou d'une autre. Si vous me demandez comment je le savais, je ne peux pas plus vous le dire que je ne peux dire comment je savais que ce que j'avais reçu était l'amour de Dieu et le baptême du Saint-Esprit. Je le savais, d'une certaine façon, avec une certitude qui excluait toute possibilité de doute. Et de la même manière, je semblais savoir que le Seigneur me chargeait de prêcher l'Évangile.

Quand j'avais été saisi pour la première fois par la conviction de péché, la pensée m'était venue que, si jamais j'étais converti, je serais obligé de quitter ma profession, à laquelle je tenais beaucoup, pour me mettre à prêcher l'Évangile. Cela m'avait d'abord fait trébucher. J'estimais m'être donné trop de peine, avoir consacré trop de temps et d'étude à ma profession pour songer maintenant à devenir chrétien, si cela devait m'obliger à prêcher l'Évangile. J'en étais pourtant arrivé à la conclusion que je devais soumettre cette question à Dieu ; que je n'avais jamais commencé l'étude du droit par égard pour Dieu, et que je n'avais aucun droit de lui poser des conditions. J'avais donc écarté la pensée de devenir pasteur, jusqu'à ce qu'elle surgisse dans mon esprit, comme je l'ai raconté, sur le chemin du retour, quand je revenais du bois où j'étais allé prier.

Mais à présent, après avoir reçu ces baptêmes de l'Esprit, j'étais tout disposé à prêcher l'Évangile. Bien plus, je découvrais que je ne voulais rien faire d'autre. Je n'avais plus le moindre désir d'exercer le droit. Tout, de ce côté, s'était fermé et n'avait plus pour moi aucun attrait. Je n'avais aucune envie de gagner de l'argent. Je n'avais plus faim ni soif des plaisirs et des divertissements du monde, de quelque genre que ce soit. Mon esprit tout entier était occupé de Jésus et de son salut, et le monde me paraissait de bien peu d'importance. Rien, me semblait-il, ne pouvait se comparer à la valeur des âmes ; et aucun travail, pensais-je, ne pouvait être aussi doux, aucune occupation aussi élevée, que celle de présenter le Christ à un monde qui se meurt.

C'est avec cette impression, comme je l'ai dit, que je sortis pour parler à tous ceux que je pourrais rencontrer. J'entrai d'abord dans la boutique d'un cordonnier, un homme pieux et, à mon avis, l'un des chrétiens de l'Église qui priaient le plus. Je le trouvai en conversation avec le fils de l'un des anciens de l'Église, et ce jeune homme défendait l'universalisme. M. W..., le cordonnier, se tourna vers moi et me dit : « Monsieur Finney, que pensez-vous de l'argument de ce jeune homme ? » Et il exposa ce que celui-ci venait de dire pour défendre l'universalisme. La réponse me parut si évidente qu'en un instant je fus en mesure de réduire son argument à néant. Le jeune homme vit tout de suite que son argument ne tenait plus ; il se leva sans répondre et sortit brusquement. Mais bientôt, depuis le milieu de la pièce où je me tenais, je remarquai qu'au lieu de suivre la rue, le jeune homme avait fait le tour de la boutique, escaladé la clôture, et filait tout droit à travers champs vers les bois. Je n'y pensai plus jusqu'au soir, où le jeune homme se présenta : il paraissait clairement converti et raconta ce qu'il avait vécu. Il était allé dans les bois et là, disait-il, il avait donné son cœur à Dieu.

Je parlai à beaucoup de personnes ce jour-là, et je crois que l'Esprit de Dieu fit sur chacune d'elles une impression durable. Je ne me souviens pas d'une seule personne à qui j'aie parlé qui n'ait été convertie peu après. À la tombée du soir, je passai chez un ami, dans la maison duquel vivait un jeune homme employé à distiller du whisky. La famille avait appris que j'étais devenu chrétien ; et comme ils allaient se mettre à table pour le thé, ils insistèrent pour que je m'asseye et prenne le thé avec eux. Le maître de maison et sa femme étaient tous deux membres d'Église. Mais une sœur de la dame, qui était là, était une jeune fille non convertie ; et ce jeune homme dont j'ai parlé, un parent éloigné de la famille, se déclarait universaliste. C'était un universaliste plutôt franc et bavard, et un jeune homme au caractère très énergique.

Je m'assis avec eux pour le thé, et ils me demandèrent de dire le bénédicité. Je ne l'avais jamais fait ; mais je n'hésitai pas un instant et commençai à demander la bénédiction de Dieu, assis avec eux autour de

la table. J'avais à peine commencé que l'état de ces jeunes gens se présenta à mon esprit et éveilla en moi tant de compassion que j'éclatai en sanglots et fus incapable de continuer. Tous ceux qui étaient autour de la table restèrent un moment sans voix, pendant que je continuais à pleurer. Aussitôt, le jeune homme recula sa chaise et se précipita hors de la pièce. Il s'enfuit dans sa chambre, s'y enferma à clé et ne reparut que le lendemain matin, quand il sortit en exprimant une bienheureuse espérance en Christ. Il est depuis bien des années un ministre de l'Évangile de grande valeur.

Au cours de la journée, une vive agitation se répandit dans le village, à mesure qu'on racontait ce que le Seigneur avait fait pour mon âme. Les uns pensaient une chose, les autres une autre. Le soir, sans qu'aucune réunion ait été annoncée, à ce que je pus savoir, je remarquai que les gens se rendaient à l'endroit où l'on tenait d'ordinaire les réunions d'édification et de prière. Ma conversion avait causé un grand étonnement dans le village. J'appris par la suite que quelque temps auparavant, des membres de l'Église avaient proposé, dans une réunion d'Église, de faire de moi un sujet particulier de prière, et que M. Gale les en avait dissuadés, en disant qu'il ne croyait pas que je serais jamais converti ; qu'en parlant avec moi, il avait constaté que j'étais très éclairé en matière de religion, et très endurci. De plus, avait-il dit, il était presque découragé : je dirigeais la chorale et j'enseignais la musique sacrée aux jeunes gens, et ils étaient tellement sous mon influence qu'il ne croyait pas qu'ils seraient jamais convertis tant que je resterais à Adams.

Je découvris, après ma conversion, que certains des hommes impies de l'endroit s'étaient abrités derrière moi. Un homme en particulier, un certain M. C..., qui avait une femme pieuse, lui avait dit à plusieurs reprises : « Si la religion est vraie, pourquoi ne convertissez-vous pas Finney ? Si vous, les chrétiens, vous arrivez à convertir Finney, je croirai à la religion. »

Un vieil avocat du nom de M..., qui habitait Adams, entendant dire ce jour-là que j'étais converti, déclara que c'était une mystification, que je cherchais simplement à voir jusqu'où je pourrais faire croire les chrétiens.

Quoi qu'il en soit, comme d'un commun accord, les gens semblèrent se précipiter vers le lieu de culte. J'y allai moi-même. Le pasteur était là, ainsi que presque tous les notables du village. Personne ne semblait prêt à ouvrir la réunion, mais la salle était pleine à craquer. Je n'attendis personne : je me levai et commençai par dire que je savais maintenant que la religion venait de Dieu. Je poursuivis en racontant les parties de mon expérience qu'il me semblait important de dire. Ce M. C..., qui avait promis à sa femme de croire à la religion si j'étais converti, était présent. M. M..., le vieil avocat, était là lui aussi. Ce que le Seigneur me donna de dire sembla saisir l'assemblée de façon extraordinaire.

M. C... se leva, se fraya un passage à travers la foule et rentra chez lui, en oubliant son chapeau. M. M... partit aussi et rentra chez lui en disant que j'étais fou. « Il est sincère, dit-il, il n'y a pas de doute ; mais il a perdu la raison, c'est clair. »

Dès que j'eus fini de parler, M. Gale, le pasteur, se leva et fit une confession. Il dit qu'il croyait avoir été un obstacle pour l'Église ; puis il avoua qu'il avait découragé l'Église quand elle avait proposé de prier pour moi. Il dit aussi que, lorsqu'il avait appris ce jour-là que j'étais converti, il avait aussitôt déclaré qu'il n'en croyait rien. Il dit qu'il n'avait pas la foi. Il parla avec une grande humilité.

Je n'avais jamais prié en public. Mais peu après que M. Gale eut fini de parler, il me demanda de prier. Je le fis, et je crois que j'eus dans la prière beaucoup d'ampleur et de liberté. Nous eûmes ce soir-là une réunion merveilleuse ; et à partir de ce jour, nous eûmes une réunion chaque soir pendant longtemps. L'œuvre s'étendit de tous côtés.

Comme j'avais été un meneur parmi les jeunes gens, je leur fixai immédiatement une réunion, à laquelle ils vinrent tous, c'est-à-dire tous ceux du groupe que je connaissais. Je consacrai mon temps à travailler à leur conversion, et le Seigneur bénit d'une manière tout à fait merveilleuse chacun des efforts qui furent faits. Ils furent convertis l'un après l'autre, avec une grande rapidité ; et l'œuvre se poursuivit parmi eux jusqu'à ce qu'il ne reste plus parmi eux qu'une seule personne non convertie.

L'œuvre gagna toutes les classes de la population ; elle s'étendit non seulement à tout le village, mais hors du village, dans toutes les directions. Mon cœur était si plein que, pendant plus d'une semaine, je n'éprouvai pas la moindre envie de dormir ni de manger. Il me semblait avoir littéralement à manger une nourriture que le monde ne connaissait pas. Je ne ressentais pas le besoin de nourriture ni de sommeil. Mon âme débordait de l'amour de Dieu. Je continuai ainsi pendant bien des jours, jusqu'à ce que je m'aperçoive que je devais me reposer et dormir, sinon j'allais perdre la raison. Dès lors, je fus plus prudent dans mes travaux : je mangeai régulièrement et dormis autant que je le pouvais.

La parole de Dieu avait une puissance merveilleuse ; et chaque jour, j'étais surpris de constater que quelques mots adressés à une personne se fichaient dans son cœur comme une flèche.

Peu de temps après, je descendis à Henderson, où habitait mon père, et je lui rendis visite. Il n'était pas converti, et un seul membre de la famille, mon plus jeune frère, avait jamais fait profession de religion. Mon père vint m'accueillir au portail et me dit : « Comment vas-tu, Charles ? » Je répondis : « Je vais bien, père, de corps et d'âme. Mais, père, tu es un vieil homme ; tous tes enfants sont grands et ont quitté ta maison ; et je n'ai jamais entendu une prière dans la maison de mon père. » Mon père baissa la tête, fondit en larmes et répondit : « Je le sais, Charles ; entre, et prie toi-même. »

Nous entrâmes et nous nous mîmes à prier. Mon père et ma mère furent profondément remués ; et très peu de temps après, ils furent tous deux convertis, selon toute apparence. Peut-être ma mère avait-elle déjà eu auparavant une espérance secrète ; mais si c'est le cas, personne de la famille, je crois, ne l'a jamais su.

Je restai dans les environs, je crois, deux ou trois jours, et je m'entretins plus ou moins avec les gens que je pus rencontrer. Je crois que ce fut le lundi soir suivant qu'il y eut dans cette commune la réunion mensuelle de prière. Il y avait là une Église baptiste qui avait un pasteur, et une petite Église congrégationaliste sans pasteur. La commune était pourtant, sur le plan moral, une véritable friche ; et à ce moment-là, la religion y était au plus bas.

Mon plus jeune frère assista à cette réunion mensuelle dont j'ai parlé, et m'en fit ensuite le récit. Les baptistes et les congrégationalistes avaient l'habitude de tenir ensemble une réunion mensuelle de prière. Mais il y venait peu de monde, et c'est pourquoi elle se tenait dans une maison particulière. Cette fois-là, ils se réunirent comme d'habitude dans le salon d'une maison particulière. Quelques membres de l'Église baptiste et quelques congrégationalistes étaient présents.

Le diacre de l'Église congrégationaliste était un vieil homme maigre et frêle, du nom de M... C'était un homme aux manières tranquilles, qui avait une bonne réputation de piété, mais qui parlait rarement de ces sujets. C'était un bon exemple de diacre de Nouvelle-Angleterre. Il était présent, et on lui demanda de diriger la réunion. Il lut un passage de l'Écriture, selon leur coutume. Puis ils chantèrent un cantique, et le diacre M... se tint debout derrière sa chaise et conduisit la prière. Les autres personnes présentes, toutes membres d'Église et plus jeunes que lui, s'agenouillèrent tout autour de la pièce.

Mon frère me raconta que le diacre M... commença sa prière comme d'habitude, d'une voix basse et faible ; mais bientôt il commença à s'échauffer et à élever la voix, qui se mit à trembler d'émotion. Il continua

à prier avec de plus en plus d'ardeur, si bien qu'il se mit à se dresser sur la pointe des pieds et à retomber sur les talons ; puis à se dresser de nouveau sur la pointe des pieds et à retomber sur les talons, si fort qu'on sentait la secousse dans la pièce. Il continua d'élever la voix, de se dresser sur la pointe des pieds et de retomber sur les talons avec de plus en plus de force. Et à mesure que l'esprit de prière l'entraînait, il se mit à soulever sa chaise en même temps que ses talons, et à la faire retomber sur le plancher ; bientôt il la souleva un peu plus haut et la fit retomber avec plus de force encore. Il continua ainsi, de plus en plus engagé dans sa prière, jusqu'à faire retomber la chaise comme s'il voulait la mettre en pièces.

Pendant ce temps, les frères et les sœurs qui étaient à genoux se mirent à gémir, à soupirer, à pleurer et à lutter dans la prière. Le diacre continua de lutter jusqu'à être presque épuisé ; et quand il s'arrêta, mon frère me dit que personne dans la pièce n'arrivait à se relever. Ils ne pouvaient que pleurer et confesser leurs péchés, et tous fondaient devant le Seigneur. À partir de cette réunion, l'œuvre du Seigneur se répandit dans tous les sens, dans toute la commune. Et c'est ainsi qu'à cette époque elle se répandit à partir d'Adams, comme d'un centre, dans presque toutes les communes du comté.

J'ai parlé de la conviction de péché de maître W..., dans le bureau duquel j'étudiais le droit. J'ai dit aussi que ma conversion avait eu lieu dans un bosquet où j'étais allé prier. Très peu de temps après ma conversion, il y eut plusieurs autres conversions qui, à ce qu'on rapportait, s'étaient produites dans des circonstances semblables : des personnes étaient montées dans le bosquet pour prier, et y avaient fait leur paix avec Dieu.

Quand maître W... les entendit raconter leur expérience l'un après l'autre dans nos réunions, il se dit qu'il avait un salon pour prier, et qu'il n'allait pas monter dans les bois pour avoir à raconter la même histoire qu'on avait si souvent racontée. Il s'était, semble-t-il, fermement engagé sur ce point. Bien que la chose fût en elle-même tout à fait sans importance,

c'était un point sur lequel son orgueil s'était engagé, et c'est pourquoi il ne pouvait pas entrer dans le royaume de Dieu.

J'ai rencontré dans mon expérience de pasteur un très grand nombre de cas de ce genre, où l'orgueil du cœur d'un pécheur s'engageait sur une question, parfois sans importance en elle-même. Dans tous ces cas, il faut céder sur le point en litige, sinon le pécheur n'entrera jamais dans le royaume de Dieu. J'ai vu des personnes rester des semaines dans une grande détresse d'esprit, pressées par l'Esprit ; mais elles ne pouvaient faire aucun progrès tant qu'elles n'avaient pas cédé sur le point où elles s'étaient engagées. M. W... fut le premier cas de ce genre que j'aie jamais remarqué.

Après sa conversion, il raconta que la question s'était souvent présentée à lui quand il priait, et qu'il lui avait été donné de voir que c'était l'orgueil qui lui faisait prendre cette position et qui le tenait hors du royaume de Dieu. Mais il refusait encore de l'admettre, même devant lui-même. Il essayait par tous les moyens de se persuader, et de persuader Dieu, qu'il n'était pas orgueilleux. Une nuit, dit-il, il pria toute la nuit dans son salon pour que Dieu ait pitié de lui ; mais au matin il se sentit plus angoissé que jamais. Il finit par entrer en fureur de ce que Dieu n'exauçait pas sa prière, et fut tenté de se tuer. La tentation de se servir pour cela de son canif était si forte qu'il le jeta aussi loin qu'il le put, pour qu'il soit perdu et que cette tentation ne l'emporte pas. Il raconta qu'un soir, en revenant d'une réunion, il fut si pressé par le sentiment de son orgueil, et par le fait que c'était lui qui l'empêchait d'aller prier dans les bois, qu'il résolut de se persuader, et de persuader Dieu, qu'il n'était pas orgueilleux : il chercha tout autour de lui une flaque de boue où s'agenouiller, pour démontrer que ce n'était pas l'orgueil qui l'empêchait d'aller dans les bois. Il continua ainsi à lutter pendant plusieurs semaines.

Mais un après-midi, j'étais assis dans notre bureau, avec deux des anciens de l'Église, quand le jeune homme que j'avais rencontré dans la boutique du cordonnier entra précipitamment dans le bureau en s'écriant

: « Maître W... est con- verti ! » Et il continua : « J'étais monté dans les bois pour prier, et j'ai entendu quelqu'un, là-bas dans la vallée, qui criait très fort. Je suis monté jusqu'au sommet de la colline, d'où je pouvais voir en contrebas, et j'ai vu maître W... qui marchait de long en large en chantant aussi fort qu'il pouvait ; et toutes les quelques minutes, il s'arrêtait, frappait des mains de toutes ses forces et criait : “Je veux me réjouir dans le Dieu de mon salut !” (Habacuc 3,18). Puis il se remettait à marcher et à chanter ; et puis il s'arrêtait, criait et frappait des mains. » Pendant que le jeune homme nous racontait cela, voici que maître W... apparut, franchissant la colline. Quand il arriva au pied de la colline, nous vîmes qu'il rencontrait le père T..., comme nous l'appelions tous, un vieux frère méthodiste. Il se précipita vers lui et le souleva carrément dans ses bras. Après l'avoir reposé à terre et avoir échangé quelques mots avec lui, il se dirigea à grands pas vers le bureau. Quand il entra, il était en nage (c'était un homme corpulent), et il s'écria : « Je l'ai trouvé ! Je l'ai trouvé ! » Il frappa des mains de toutes ses forces, tomba à genoux et se mit à rendre grâces à Dieu. Puis il nous raconta ce qui s'était passé dans son esprit, et pourquoi il n'était pas parvenu plus tôt à l'espérance. Il dit que dès qu'il avait cédé sur ce point et qu'il était allé dans les bois, son esprit avait été soulagé ; et quand il s'était agenouillé pour prier, l'Esprit de Dieu était venu sur lui et l'avait rempli d'une joie si inexprimable qu'il en était résulté la scène dont le jeune homme avait été témoin. Naturellement, à partir de ce moment-là, maître W... prit résolument position pour Dieu.

Vers le printemps, les membres plus anciens de l'Église commencèrent à se relâcher dans leur zèle. J'avais pris l'habitude de me lever tôt le matin et de passer un moment de prière, seul, dans le temple ; et je finis par intéresser un nombre considérable de frères à venir m'y rejoindre le matin pour une réunion de prière. C'était à une heure très matinale, et nous étions en général réunis bien avant qu'il fasse assez jour pour pouvoir lire. Je persuadai mon pasteur d'assister à ces réunions du matin.

Mais bientôt, ils commencèrent à se relâcher ; alors je me levais assez tôt pour faire le tour de leurs maisons et les réveiller. Bien des fois, je fis et refis le tour, appelant les frères qui me paraissaient les plus susceptibles de venir, et nous avions un précieux moment de prière. Mais je constatais que les frères venaient malgré tout avec de plus en plus de réticence, ce qui m'éprouvait beaucoup.

Un matin, j'avais fait le tour pour réveiller les frères, et quand je revins au temple, peu d'entre eux étaient arrivés. M. Gale, mon pasteur, se tenait à la porte de l'église, et au moment où j'arrivais, tout à coup la gloire de Dieu resplendit sur moi et autour de moi, de la manière la plus merveilleuse. Le jour commençait à peine à poindre. Mais tout à coup, une lumière absolument indicible brilla dans mon âme, au point de me jeter presque à terre. Dans cette lumière, il me semblait voir que toute la nature louait et adorait Dieu, sauf l'homme. Cette lumière semblait pareille à l'éclat du soleil dans toutes les directions. Elle était trop intense pour les yeux. Je me souviens d'avoir baissé les yeux et d'avoir fondu en larmes, à la vue du fait que les hommes ne louaient pas Dieu. Je crois que je sus alors quelque chose, par expérience réelle, de cette lumière qui terrassa Paul sur le chemin de Damas. C'était assurément une lumière que je n'aurais pas pu supporter longtemps.

Quand j'éclatai ainsi en sanglots, M. Gale me dit : « Qu'avez-vous, frère Finney ? » Je ne pus le lui dire. Je compris qu'il n'avait vu aucune lumière, et qu'il ne voyait aucune raison pour que je sois dans un tel état d'esprit. Je ne dis donc pas grand-chose. Je crois que je répondis simplement que je voyais la gloire de Dieu, et que je ne pouvais supporter de penser à la manière dont il était traité par les hommes. À vrai dire, il ne me semblait pas alors que la vision que j'avais de sa gloire pût se décrire avec des mots. Je pleurai tout mon soûl ; et la vision, si l'on peut l'appeler ainsi, se dissipa et laissa mon esprit calme.

Quand j'étais un jeune chrétien, j'avais souvent des moments de communion avec Dieu qu'on ne peut décrire avec des mots. Et il n'était

pas rare que ces moments se terminent par une impression de ce genre dans mon esprit : « Garde-toi d'en parler à personne » (Matthieu 8,4). Je ne comprenais pas cela à l'époque, et plusieurs fois je ne tins aucun compte de cette injonction : j'essayais de raconter à mes frères chrétiens ce que le Seigneur m'avait communiqué, ou plutôt les moments de communion que j'avais eus avec lui. Mais je m'aperçus bientôt qu'il ne fallait pas raconter à mes frères ce qui se passait entre le Seigneur et mon âme. Ils ne pouvaient pas le comprendre. Ils prenaient un air surpris, et parfois, me semblait-il, incrédule ; et j'appris bientôt à garder le silence sur ces manifestations divines et à n'en dire que peu de chose.

Je passais énormément de temps dans la prière ; parfois, me semblait-il, je priais littéralement « sans cesse » (1 Thessaloniciens 5,17). Je trouvais aussi très profitable, et je me sentais fort enclin, de faire souvent des jours de jeûne privé. Ces jours-là, je cherchais à être entièrement seul avec Dieu, et je partais en général errer dans les bois, ou j'entrais dans le temple, ou j'allais n'importe où, à l'écart, entièrement seul.

Parfois, je m'y prenais mal en jeûnant, et j'essayais de m'examiner selon les idées que mon pasteur et l'Église se faisaient alors de l'examen de soi-même. J'essayais de regarder dans mon propre cœur, au sens d'examiner mes sentiments ; et je tournais tout particulièrement mon attention vers mes motifs et vers l'état de mon esprit. Quand je m'y prenais ainsi, je constatais invariablement que la journée se terminait sans aucun progrès sensible. Par la suite, je vis clairement pourquoi. En détournant mon attention, comme je le faisais, du Seigneur Jésus-Christ, et en regardant en moi-même pour examiner mes motifs et mes sentiments, tous mes sentiments retombaient, naturellement. Mais chaque fois que je jeûnais en laissant l'Esprit agir avec moi à sa guise, et que je m'abandonnais à lui pour qu'il me conduise et m'instruise, je trouvais toujours cela utile au plus haut point. Je découvris que je ne pouvais pas vivre sans jouir de la présence de Dieu ; et si à un moment quelconque un nuage passait sur moi, je ne pouvais pas me reposer, je ne pouvais pas étudier, je ne pouvais m'occuper de rien avec la moindre satisfaction ni le moindre

profit, tant que la voie n'était pas de nouveau dégagée entre mon âme et Dieu.

J'avais beaucoup aimé ma profession. Mais, comme je l'ai dit, quand je fus converti, tout devint obscur de ce côté, et je n'eus plus aucun plaisir à m'occuper d'affaires juridiques. On me pressa vivement, à bien des reprises, de plaider des procès, mais je refusai systématiquement. Je n'osais pas m'exposer à l'excitation d'un procès disputé ; et de plus, le métier même qui consiste à mener les querelles des autres me paraissait odieux et répugnant.

Le Seigneur m'enseigna, en ces premiers temps de ma vie chrétienne, bien des vérités très importantes concernant l'esprit de prière. Peu après ma conversion, une femme chez qui j'avais pris pension (mais je n'étais plus en pension chez elle à cette époque) tomba gravement malade. Elle n'était pas chrétienne, mais son mari était membre d'Église. Il entra un soir dans notre bureau (c'était un frère de maître W...) et me dit : « Ma femme ne passera pas la nuit. » Ce fut comme une flèche plantée dans mon cœur. Cela tomba sur moi comme un fardeau qui m'écrasait et dont je ne comprenais absolument pas la nature ; mais en même temps me vint un désir intense de prier pour cette femme. Le fardeau était si lourd que je quittai le bureau presque aussitôt et montai au temple pour prier pour elle. Là, je luttai, mais je ne pus pas dire grand-chose. Je ne pouvais que gémir, de gémissements forts et profonds.

Je restai assez longtemps dans l'église, dans cet état d'esprit, mais sans obtenir de soulagement. Je retournai au bureau, mais je ne pouvais pas rester assis. Je ne pouvais qu'arpenter la pièce dans l'angoisse. Je retournai au temple et passai de nouveau par la même lutte. Longtemps, j'essayai de présenter ma prière au Seigneur, mais d'une manière ou d'une autre, les mots ne pouvaient l'exprimer. Je ne pouvais que gémir et pleurer, sans arriver à dire avec des mots ce que je voulais. Je retournai encore au bureau, et constatai que j'étais toujours incapable de trouver le repos ; et je retournai une troisième fois au temple. Cette fois, le Seigneur

me donna la force de l'emporter. Il me fut donné de rejeter le fardeau sur lui, et j'obtins dans mon esprit l'assurance que cette femme ne mourrait pas, et même qu'elle ne mourrait jamais dans ses péchés.

Je retournai au bureau. Mon esprit était parfaitement paisible, et je partis bientôt me coucher. Tôt le lendemain matin, le mari de cette femme entra au bureau. Je lui demandai comment allait sa femme. Il me répondit en souriant : « Elle est en vie, et selon toute apparence elle va mieux ce matin. » Je répondis : « Frère W..., elle ne mourra pas de cette maladie, vous pouvez en être sûr. Et elle ne mourra jamais dans ses péchés. » Je ne sais pas comment j'en avais acquis la certitude ; mais d'une manière ou d'une autre, cela m'avait été rendu évident, si bien que je n'avais aucun doute qu'elle guérirait. Elle guérit en effet, et peu après elle parvint à l'espérance en Christ.

Au début, je ne comprenais pas ce qu'était cette épreuve intérieure par laquelle j'étais passé. Mais peu après, comme je la racontais à un frère chrétien, il me dit : « Mais c'était le travail de ton âme ! » Quelques minutes de conversation, et quelques passages de l'Écriture qu'il m'indiqua, me firent comprendre de quoi il s'agissait.

Une autre expérience que je fis peu après illustre la même vérité. J'ai parlé d'une jeune femme, du groupe des jeunes gens que je connaissais, qui restait non convertie. Cela attirait beaucoup l'attention, et l'on parlait beaucoup de son cas parmi les chrétiens. C'était par nature une jeune fille charmante, très éclairée en matière de religion, mais elle restait dans ses péchés.

L'un des anciens de l'Église et moi convînmes de faire d'elle chaque jour un sujet de prière, de présenter son cas au trône de la grâce, matin, midi et soir, jusqu'à ce qu'elle soit convertie, ou qu'elle meure, ou que nous ne soyons plus en état de tenir notre engagement. Je sentis mon esprit fortement travaillé à son sujet, et de plus en plus à mesure que je continuais à prier pour elle. Je m'aperçus bientôt, pourtant, que l'ancien qui avait conclu cet accord avec moi perdait son esprit de prière pour elle.

Mais cela ne me découragea pas. Je continuai à tenir bon, avec une insistance croissante. Je saisis aussi toutes les occasions de lui parler de son salut franchement et de manière à sonder son cœur.

Après avoir continué ainsi quelque temps, un soir, je passai la voir juste au coucher du soleil. En arrivant à la porte, j'entendis un cri perçant poussé par une voix de femme, et derrière la porte un bruit de lutte et de confusion ; je restai là à attendre que la confusion ait pris fin. La maîtresse de maison vint bientôt m'ouvrir ; elle tenait à la main un morceau de livre, qui avait manifestement été déchiré en deux. Elle était pâle et très agitée. Elle me tendit le morceau de livre qu'elle tenait et me dit : « Monsieur Finney, ne pensez-vous pas que ma sœur est devenue universaliste ? » Le livre était une défense de l'universalisme. Sa sœur l'avait surprise en train de le lire en cachette et avait essayé de le lui arracher ; et c'était la lutte pour s'emparer de ce livre que j'avais entendue.

Je reçus cette nouvelle à la porte, et là-dessus je refusai d'entrer. Cela me frappa à peu près de la même manière que l'annonce que la malade dont j'ai déjà parlé allait mourir. Cela m'accabla d'une grande angoisse. En retournant à ma chambre, à quelque distance de cette maison, j'avais presque l'impression que j'allais chanceler sous le fardeau qui pesait sur mon esprit ; je luttai, je gémis, je fus dans l'agonie, mais je ne parvenais pas à présenter son cas devant Dieu avec des mots, seulement par des gémissements et des larmes.

Il me semblait que la découverte que cette jeune femme, au lieu d'être convertie, devenait universaliste, m'avait tellement stupéfié que je ne pouvais pas percer avec ma foi et saisir Dieu au sujet de son cas. Une obscurité semblait peser sur la question, comme si un nuage s'était élevé entre Dieu et moi pour m'empêcher de l'emporter en faveur de son salut. Mais l'Esprit continuait de lutter en moi par des soupirs inexprimables (Romains 8,26).

Je dus pourtant aller me coucher ce soir-là sans l'avoir emporté. Mais dès qu'il fit jour, je m'éveillai, et ma première pensée fut d'implorer de nouveau le Dieu de grâce pour cette jeune femme. Je me levai aussitôt et tombai à genoux. À peine étais-je à genoux que l'obscurité se dissipa et que toute la question s'ouvrit à mon esprit ; et dès que je plaidai pour elle, Dieu me dit : « Oui ! oui ! » S'il avait parlé d'une voix audible, je ne l'aurais pas compris plus distinctement que cette parole prononcée au-dedans de mon âme. Elle dissipa instantanément toute mon inquiétude. Mon esprit fut rempli de la plus grande paix et de la plus grande joie, et j'eus la certitude complète que son salut était assuré.

J'en tirai cependant une conclusion erronée quant au moment, ce qui d'ailleurs ne s'était pas particulièrement imposé à mon esprit au moment de ma prière. Je m'attendais pourtant à ce qu'elle soit convertie immédiatement ; mais elle ne le fut pas. Elle resta dans ses péchés pendant plusieurs mois. J'aurai l'occasion de parler de sa conversion en son lieu. Je fus déçu, sur le moment, qu'elle ne soit pas convertie tout de suite, et quelque peu ébranlé sur la question de savoir si j'avais vraiment eu gain de cause auprès de Dieu en sa faveur.

Peu après ma conversion, l'homme chez qui j'étais en pension depuis quelque temps, qui était magistrat et l'un des notables de l'endroit, fut profondément convaincu de péché. Il avait été élu membre de l'assemblée législative de l'État. Je priais chaque jour pour lui et le pressais de donner son cœur à Dieu. Sa conviction devint très profonde ; mais, de jour en jour, il remettait encore sa soumission à plus tard et ne parvenait pas à l'espérance. Mon inquiétude à son sujet grandissait.

Un après-midi, plusieurs de ses amis politiques eurent avec lui un long entretien. Le soir du même jour, j'essayai de nouveau de porter son cas devant Dieu, car mon désir pressant de le voir converti était devenu très grand. Dans ma prière, je m'étais approché très près de Dieu. Je ne me souviens pas d'avoir jamais été en communion plus intime avec le Seigneur Jésus-Christ qu'à ce moment-là. En vérité, sa présence était si

réelle que j'étais baigné de larmes de joie, de reconnaissance et d'amour ; et c'est dans cet état d'esprit que j'essayai de prier pour cet ami. Mais à l'instant même où je le fis, ma bouche fut fermée. Il me fut impossible de dire un seul mot de prière pour lui. Le Seigneur semblait me dire : « Non ; je n'écouterai pas. » Une angoisse s'empara de moi ; je crus d'abord que c'était une tentation. Mais la porte m'était fermée au nez. C'était comme si le Seigneur me disait : « Ne me parle plus de cette affaire. » J'en souffris au-delà de toute expression. Je ne savais qu'en penser.

Le lendemain matin, je le vis ; et dès que j'abordai la question de la soumission à Dieu, il me dit : « Monsieur Finney, je ne veux plus m'occuper de cela avant d'être revenu de l'assemblée législative. Je me suis engagé envers mes amis politiques à faire passer certaines mesures à l'assemblée, et elles sont incompatibles avec le fait de devenir d'abord chrétien ; j'ai promis de ne pas m'occuper de cette question avant d'être revenu d'Albany. »

Depuis le moment de cette épreuve, la veille au soir, je n'avais plus du tout d'esprit de prière pour lui. Dès qu'il me dit ce qu'il avait fait, je compris. Je voyais bien que ses convictions avaient toutes disparu, et que l'Esprit de Dieu l'avait quitté. À partir de ce moment-là, il devint plus insouciant et plus endurci que jamais.

Le moment venu, il partit pour l'assemblée législative ; et au printemps, il revint universaliste, et presque fou. Je dis presque fou, parce qu'au lieu de s'être forgé ses opinions à partir de preuves ou d'un raisonnement, il me déclara ceci : « Je suis arrivé à cette conclusion, non parce que je l'ai trouvée enseignée dans la Bible, mais parce que cette doctrine est tellement opposée à l'esprit charnel. C'est une doctrine si généralement rejetée et décriée que cela prouve qu'elle déplaît à l'esprit charnel, c'est-à-dire non converti. » Cela me stupéfia. Mais tout ce que je pus tirer de lui par ailleurs était aussi extravagant et absurde que cela. Il resta dans ses péchés, finit par décliner, et mourut enfin, à ce qu'on m'a dit, un homme ruiné, en pleine foi en son universalisme.

Chapitre 4

Ma formation doctrinale et autres expériences à Adams

PEU après ma conversion, j'allai voir mon pasteur et j'eus avec lui une longue conversation sur l'expiation. Il avait étudié à Princeton et tenait donc naturellement la doctrine de l'expiation limitée : elle avait été faite pour les élus, et pour personne d'autre. Notre conversation dura près d'une demi-journée. Il soutenait que Jésus avait subi pour les élus la peine même de la loi divine, prise à la lettre ; qu'il avait souffert exactement ce que chacun des élus devait au titre de la justice rétributive. Je lui objectai que c'était absurde, puisque dans ce cas il aurait souffert l'équivalent d'une misère sans fin multipliée par le nombre total des élus. Il maintint que c'était bien le cas. Il affirmait que Jésus avait littéralement payé la dette des élus et pleinement satisfait la justice rétributive. Il me semblait au contraire que Jésus avait seulement satisfait la justice publique, et que c'était tout ce que le gouvernement de Dieu pouvait exiger.

Je n'étais pourtant qu'un enfant en théologie. Je n'étais qu'un novice en religion et dans la connaissance de la Bible ; mais je trouvais qu'il ne fondait pas ses idées sur la Bible, et je le lui dis. Je n'avais rien lu sur le sujet, sauf ma Bible ; et ce que j'y avais trouvé là-dessus, je l'avais interprété comme j'aurais compris les mêmes passages, ou des passages semblables, dans un livre de droit. Il me semblait évident qu'il avait interprété ces textes pour les accorder à une théorie de l'expiation déjà établie. Je ne l'avais jamais entendu prêcher les idées qu'il défendit dans cette discussion. Ses positions me surprirent, et je m'y opposai de mon mieux.

Il fut alarmé, j'ose le dire, de ce qui lui paraissait être de l'obstination de ma part. Je trouvais que ma Bible enseignait clairement que l'expiation

avait été faite pour tous les hommes. Lui la limitait à une partie d'entre eux. Je ne pouvais pas accepter cette idée, car je ne voyais pas qu'il la prouvait honnêtement par la Bible. Ses règles d'interprétation ne me satisfaisaient pas. Elles étaient beaucoup moins précises et moins intelligibles que celles auxquelles mes études de droit m'avaient habitué. Aux objections que je lui opposais, il ne pouvait faire aucune réponse satisfaisante. Je lui demandai si la Bible n'exigeait pas de tous ceux qui entendent l'Évangile qu'ils se repentent, qu'ils croient à l'Évangile et qu'ils soient sauvés. Il reconnut qu'elle exigeait de tous qu'ils croient et soient sauvés. Mais comment pouvaient-ils croire et accepter un salut qui n'avait pas été pourvu pour eux ?

Nous parcourûmes tout le champ du débat qui opposait, sur l'expiation, les théologiens de l'ancienne et de la nouvelle école, comme mes études de théologie me l'apprirent par la suite. Je ne me souviens pas d'avoir jamais lu une page sur le sujet, à part ce que j'avais trouvé dans la Bible. Je n'avais jamais, autant que je m'en souvienne, entendu un sermon ni aucune discussion, quelle qu'elle fût, sur la question.

Cette discussion reprit souvent, et se poursuivit pendant toutes les études de théologie que je fis sous sa direction. Il se montrait inquiet à l'idée que je n'accepte pas la foi orthodoxe. Je crois qu'il était tout à fait convaincu que j'étais vraiment converti ; mais il désirait par-dessus tout me garder dans les limites strictes de la théologie de Princeton.

Il s'était mis en tête que je serais pasteur ; et il prit soin de m'avertir que, si je le devenais, le Seigneur ne bénirait pas mes travaux, et que son Esprit ne rendrait pas témoignage à ma prédication, à moins que je ne prêche la vérité. Je le croyais moi-même. Mais ce n'était pas à mes yeux un argument très fort en faveur de ses idées ; car il m'apprit (pas au cours de cette conversation-là) qu'il ne savait pas s'il avait jamais été l'instrument de la conversion d'un seul pécheur.

Je ne l'avais jamais entendu prêcher précisément sur l'expiation ; je crois qu'il craignait de présenter à ses auditeurs ses idées particulières. Son

Église, j'en suis sûr, ne partageait pas son idée d'une expiation limitée.

Par la suite, nous eûmes de fréquentes conversations, non seulement sur la question de l'expiation, mais sur diverses questions de théologie dont j'aurai l'occasion de parler plus longuement plus loin.

J'ai dit qu'au printemps, les membres les plus anciens de l'Église commencèrent visiblement à se relâcher dans leur engagement et leur zèle pour Dieu. Cela m'accablait profondément, comme cela accablait aussi, en général, les jeunes convertis. Vers ce moment-là, je lus dans un journal un article intitulé : « Un réveil ranimé. » En substance, il racontait que dans un certain endroit il y avait eu un réveil pendant l'hiver ; qu'au printemps il avait décliné ; et que, des prières ferventes ayant été offertes pour que l'Esprit continue d'être répandu, le réveil avait été puissamment ranimé. Cet article me fit fondre en larmes.

Je logeais alors chez M. Gale, et je lui apportai l'article. J'étais si bouleversé par le sentiment de la bonté de Dieu, qui entend et exauce la prière, et par l'assurance intime qu'il entendrait et exaucerait la prière pour le réveil de son œuvre à Adams, que je parcourus la maison en pleurant tout haut comme un enfant. M. Gale parut surpris de mon émotion et de la confiance que j'exprimais de voir Dieu ranimer son œuvre. L'article ne fit pas du tout sur lui l'impression qu'il avait faite sur moi.

À la réunion suivante des jeunes gens, je proposai que nous nous unissions dans un concert de prière, chacun dans le secret de sa chambre, pour le réveil de l'œuvre de Dieu ; que nous priions au lever du soleil, à midi et au coucher du soleil, dans nos chambres, et que nous continuions ainsi pendant une semaine, après quoi nous nous réunirions de nouveau pour voir ce qu'il y aurait encore à faire. On n'employa pas d'autre moyen pour le réveil de l'œuvre de Dieu. Mais l'esprit de prière fut aussitôt répandu d'une manière merveilleuse sur les jeunes convertis. Avant la fin de la semaine, j'appris que certains d'entre eux, lorsqu'ils voulaient observer ce temps de prière, perdaient toutes leurs forces et étaient

incapables de se relever, ou même de se tenir à genoux dans leur chambre ; et que certains restaient étendus face contre terre et priaient avec des soupirs inexprimables pour que l'Esprit de Dieu soit répandu.

L'Esprit fut répandu, et avant la fin de la semaine toutes les réunions étaient combles ; et il y avait autant d'intérêt pour la religion, je crois, qu'à aucun autre moment du réveil.

Et c'est ici, j'ai le regret de le dire, que certains des membres les plus anciens de l'Église commirent une erreur, ou peut-être devrais-je dire un péché, qui eut de très fâcheuses conséquences. Comme je l'appris plus tard, un assez grand nombre de personnes âgées résistèrent à ce nouveau mouvement parmi les jeunes convertis. Elles en étaient jalouses. Elles ne savaient qu'en penser, et trouvaient que les jeunes convertis sortaient de leur place en se mettant ainsi en avant et en pressant à ce point les membres plus anciens de l'Église. Cette disposition d'esprit finit par attrister l'Esprit de Dieu. Il ne fallut pas longtemps pour que des brouilles naissent parmi ces membres plus anciens de l'Église, ce qui finit par causer un grand mal à ceux qui s'étaient laissés aller à résister à ce dernier réveil.

Les jeunes tinrent bon. Les convertis, autant que je sache, furent presque tous solides, et ce sont devenus des chrétiens pleinement efficaces.

Au printemps de cette année-là, 1822, je me plaçai sous la tutelle du presbytère comme candidat au ministère de l'Évangile. Quelques-uns des pasteurs me pressèrent d'aller étudier la théologie à Princeton, mais je refusai. Quand ils me demandèrent pourquoi je ne voulais pas aller à Princeton, je leur répondis que ma situation financière ne le permettait pas. C'était vrai ; mais ils me dirent qu'ils veilleraient à ce que mes frais soient payés. Je refusai pourtant d'y aller ; et quand ils me pressèrent de leur donner mes raisons, je leur dis franchement que je ne voulais pas me placer sous une influence comme celle qu'ils avaient subie ; que j'étais convaincu qu'ils avaient reçu une mauvaise formation, et qu'ils n'étaient pas des pasteurs conformes à l'idée que je me faisais de ce que doit être

un ministre du Christ. Je leur dis cela à contrecœur, mais je ne pouvais honnêtement pas le taire. Ils chargèrent mon pasteur de diriger mes études. Il mit sa bibliothèque à ma disposition et me dit qu'il accorderait à mes études de théologie toute l'attention dont j'aurais besoin.

Mais mes études, en ce qui le concernait comme mon maître, ne furent guère autre chose qu'une controverse. Il tenait la doctrine de l'ancienne école sur le péché originel, à savoir que la constitution humaine était moralement dépravée. Il tenait aussi que les hommes étaient absolument incapables de remplir les conditions de l'Évangile, de se repentir, de croire, ou de faire quoi que ce soit de ce que Dieu exigeait d'eux ; que, s'ils étaient libres pour tout le mal, en ce sens qu'ils pouvaient commettre n'importe quelle quantité de péchés, ils n'étaient cependant pas libres d'accomplir le moindre bien ; que Dieu avait condamné les hommes pour leur nature pécheresse ; et que pour cela, aussi bien que pour leurs transgressions, ils méritaient la mort éternelle.

Il tenait aussi que les influences de l'Esprit de Dieu sur l'esprit des hommes étaient physiques, et agissaient directement sur la substance de l'âme ; que les hommes étaient passifs dans la régénération ; bref, il tenait toutes les doctrines qui découlent logiquement de l'idée d'une nature pécheresse en elle-même.

Ces doctrines, je ne pouvais pas les recevoir. Je ne pouvais pas recevoir ses idées sur l'expiation, la régénération, la foi, la repentance, l'esclavage de la volonté, ni sur aucune des doctrines apparentées. Mais il tenait beaucoup à ces idées ; et il semblait parfois passablement impatienté que je ne les reçoive pas sans discuter.

Il me répétait que, si je voulais raisonner sur ces sujets, je finirais probablement dans l'incrédulité. Puis il me rappelait que certains des étudiants passés par Princeton en étaient repartis incrédules, parce qu'ils avaient voulu raisonner sur ces sujets et n'avaient pas voulu accepter la confession de foi et l'enseignement des docteurs de cette école. De plus, il m'avertit à plusieurs reprises, et avec beaucoup d'émotion, que je ne

serais jamais utile comme pasteur si je n'embrassais pas la vérité, c'est-à-dire la vérité telle qu'il la croyait et l'enseignait.

J'étais, j'en suis sûr, tout disposé à croire ce que je trouvais enseigné dans la Bible, et je le lui disais. Nous avions souvent de longues discussions ; et souvent je sortais de son cabinet de travail profondément abattu et découragé, en me disant : « Je ne peux pas embrasser ces idées, quoi qu'il arrive. Je ne peux pas croire qu'elles soient enseignées dans la Bible. » Et plusieurs fois je fus sur le point d'abandonner complètement mes études en vue du ministère.

Il n'y avait qu'un seul membre de l'Église à qui j'ouvrais librement mon cœur sur ce sujet ; c'était l'ancien H..., un homme très pieux, un homme de prière. Il avait été formé dans les idées de Princeton et tenait assez fermement les doctrines les plus hautes du calvinisme. Néanmoins, au fil de nos conversations fréquentes et prolongées, il finit par être convaincu que j'avais raison ; et il venait souvent me voir pour prier avec moi, pour me fortifier dans mes études et dans mes discussions avec M. G..., et pour m'affermir de plus en plus dans la résolution de prêcher l'Évangile, quoi qu'il arrive.

Plusieurs fois, il me rencontra alors que j'étais profondément abattu, au sortir du cabinet de M. Gale. Il m'accompagnait alors jusqu'à ma chambre ; et parfois nous restions jusque tard dans la nuit à crier à Dieu pour obtenir la lumière et la force, et la foi pour accepter et accomplir sa volonté parfaite. Il habitait à plus de trois milles du village ; et souvent il est resté avec moi jusqu'à dix ou onze heures du soir, puis il est rentré chez lui à pied. Le cher vieillard ! J'ai lieu de croire qu'il a prié pour moi chaque jour aussi longtemps qu'il a vécu.

Après mon entrée dans le ministère, alors qu'une grande opposition s'était élevée contre ma prédication, je rencontrai un jour l'ancien H... ; il fit allusion à cette opposition et me dit : « Oh ! mon âme est si chargée que je prie pour vous jour et nuit. Mais je suis sûr que Dieu vous aidera.

Allez de l'avant, me dit-il, allez de l'avant, frère Finney ; le Seigneur vous délivrera. »

Un après-midi, M. Gale et moi avions longuement discuté de l'expiation, et l'heure arriva de nous rendre à la réunion d'édification. Nous poursuivîmes notre conversation sur ce sujet jusqu'à notre arrivée dans la salle. Comme nous étions en avance et que très peu de personnes étaient arrivées, nous continuâmes à discuter. Les gens entraient les uns après les autres ; ils s'asseyaient et écoutaient avec la plus grande attention ce que nous disions. Notre discussion était très vive, quoique menée, je l'espère, dans un esprit chrétien. Les gens s'intéressaient de plus en plus à notre discussion, et quand nous proposâmes de nous arrêter pour commencer la réunion, ils nous supplièrent de poursuivre notre discussion et d'en faire notre réunion. C'est ce que nous fîmes ; nous y passâmes toute la soirée, à la grande satisfaction, je crois, des personnes présentes, et, je l'espère, pour leur édification durable.

J'étudiais la théologie depuis quelques mois, et la santé de M. Gale l'empêchait de prêcher, quand un pasteur universaliste arriva et se mit à répandre ses doctrines fâcheuses. La partie impénitente de la population semblait très disposée à l'écouter, et l'intérêt finit par devenir tel qu'un grand nombre de gens paraissaient ébranlés dans leurs convictions au sujet de la manière dont on comprenait communément la Bible.

Dans cette situation, M. Gale, ainsi que quelques-uns des anciens de son Église, me demandèrent de parler aux gens sur ce sujet et de voir si je ne pourrais pas répondre aux arguments de l'universaliste. Le grand effort de l'universaliste consistait naturellement à montrer que le péché ne méritait pas un châtiment sans fin. Il s'élevait contre la doctrine du châtiment éternel comme injuste, infiniment cruelle et absurde. Dieu était amour ; comment un Dieu d'amour pourrait-il punir les hommes sans fin ?

Je me levai au cours d'une de nos réunions du soir et je dis : « Ce prédicateur universaliste avance des doctrines qui sont nouvelles pour

moi, et je ne crois pas qu'elles soient enseignées dans la Bible. Mais je vais examiner la question, et si je ne peux pas montrer que ses idées sont fausses, je deviendrai moi-même universaliste. » Je fixai alors une réunion pour la semaine suivante, où je me proposais de faire une conférence pour réfuter ses idées. Les chrétiens furent un peu effrayés de mon audace quand je dis que je deviendrais universaliste si je ne pouvais pas prouver que ses doctrines étaient fausses. Mais j'étais sûr d'y arriver.

Le soir de ma conférence venu, la salle était comble. J'abordai la question de la justice du châtiment éternel, et je la traitai ce soir-là et le soir suivant. Mon exposé donna satisfaction à tout le monde.

L'universaliste lui-même s'aperçut que les gens étaient convaincus qu'il avait tort, et il changea alors de tactique. M. Gale, avec son école de théologie, soutenait que l'expiation du Christ était le paiement littéral de la dette des élus, une souffrance égale exactement à ce qu'ils méritaient de souffrir ; de sorte que les élus étaient sauvés selon les principes d'une stricte justice, le Christ ayant pleinement satisfait, en ce qui les concernait, aux exigences de la loi. L'universaliste se saisit de cette idée, en posant que telle était la vraie nature de l'expiation. Il n'avait plus qu'à prouver que l'expiation avait été faite pour tous les hommes, et il pouvait alors montrer que tous les hommes seraient sauvés ; car la dette de tout le genre humain avait été littéralement payée par le Seigneur Jésus-Christ, et l'universalisme découlait de la justice même, puisque Dieu ne pouvait pas, en toute justice, punir ceux dont la dette était payée.

Je vis, et les gens virent (du moins ceux qui comprenaient la position de M. Gale), que l'universaliste l'avait mis dans une situation difficile. Car il était facile de prouver que l'expiation avait été faite pour tout le genre humain ; et si la nature et la valeur de l'expiation étaient telles que M. Gale le soutenait, le salut universel en était la conséquence inévitable.

Cela entraîna de nouveau les gens ; et M. Gale me fit appeler et me demanda de continuer et de répondre encore à l'universaliste. Il me dit qu'à son avis la question était réglée sur le terrain de la loi ; mais qu'il me

fallait maintenant répondre à son argument sur le terrain de l'Évangile. Je lui dis : « Monsieur Gale, je ne peux pas le faire sans contredire vos idées sur ce sujet et les écarter toutes. Avec vos idées sur l'expiation, on ne peut pas lui répondre. Car si vous avez la bonne idée de l'expiation, les gens peuvent facilement voir que la Bible prouve que le Christ est mort pour tous les hommes, pour le monde entier des pécheurs ; et donc, à moins que vous ne me permettiez de balayer complètement vos idées sur l'expiation, je ne peux rien dire qui serve. » « Eh bien, dit M. Gale, on ne peut absolument pas laisser les choses en l'état. Dites ce que vous voudrez ; continuez seulement, et répondez-lui à votre manière. Si je trouve nécessaire de prêcher sur l'expiation, je serai obligé de vous contredire. » « Très bien, lui dis-je, laissez-moi seulement exposer mes idées, et je pourrai répondre à l'universaliste ; et vous direz ensuite aux gens ce que vous voudrez. »

Je fixai alors une conférence sur l'argument que l'universaliste tirait de l'Évangile. Je fis deux conférences sur l'expiation. Je crois y avoir pleinement réussi à montrer que l'expiation ne consistait pas dans le paiement littéral de la dette des pécheurs, au sens où l'universaliste l'entendait ; qu'elle rendait simplement possible le salut de tous les hommes et ne mettait pas, par elle-même, Dieu dans l'obligation de sauver qui que ce soit ; qu'il n'était pas vrai que le Christ ait souffert exactement ce que méritaient de souffrir ceux pour qui il est mort ; que rien de tel n'était enseigné dans la Bible, et que rien de tel n'était vrai ; qu'au contraire le Christ était mort simplement pour écarter un obstacle insurmontable qui empêchait Dieu de pardonner aux pécheurs, de manière à lui permettre de proclamer une amnistie universelle, en invitant tous les hommes à se repentir, à croire au Christ et à accepter le salut ; qu'au lieu d'avoir satisfait la justice rétributive et porté exactement ce que méritent les pécheurs, le Christ avait seulement satisfait la justice publique, en honorant la loi à la fois par son obéissance et par sa mort, et qu'il avait ainsi permis à Dieu de pardonner le péché sans danger, de pardonner les péchés de n'importe quel homme et de tous les hommes

qui se repentiraient et croiraient en lui. Je soutins que le Christ, dans son expiation, avait seulement fait ce qui était nécessaire comme condition du pardon du péché, et non ce qui annulait le péché au sens d'un paiement littéral de la dette des pécheurs.

Cela suffit à répondre à l'universaliste et mit fin à toute autre démarche et à toute agitation sur ce sujet. Mais, chose très frappante, ces conférences amenèrent la conversion de la jeune femme pour qui, comme je l'ai dit, on avait offert des prières si ferventes et si angoissées. M. Gale en fut très étonné ; car tout montrait que l'Esprit de Dieu avait béni mes idées sur l'expiation. Cela, je crois, l'ébranla considérablement quant à la justesse de ses propres idées. Je voyais, en parlant avec lui, qu'il était très surpris que cette conception de l'expiation ait été l'instrument de la conversion de cette jeune femme.

Après bien des discussions de ce genre avec M. Gale au cours de mes études de théologie, le presbytère fut enfin convoqué à Adams pour m'examiner et, s'il pouvait s'y accorder, pour m'autoriser à prêcher l'Évangile. C'était en mars 1824. Je m'attendais à une rude lutte avec eux lors de mon examen ; mais je les trouvai bien radoucis. La bénédiction manifeste qui avait accompagné mes conversations, mon enseignement dans les réunions de prière et d'édification, et ces conférences dont j'ai parlé, les rendirent, je crois, plus prudents qu'ils ne l'auraient été autrement pour s'engager dans une controverse avec moi. Au cours de mon examen, ils évitèrent de me poser toute question qui aurait naturellement mis mes idées en conflit avec les leurs.

Quand ils m'eurent examiné, ils votèrent à l'unanimité pour m'autoriser à prêcher. À ma surprise, ils me demandèrent si je recevais la confession de foi de l'Église presbytérienne. Je ne l'avais pas examinée, je veux dire le gros ouvrage qui contient le catéchisme et la confession. Elle n'avait fait aucunement partie de mes études. Je répondis que je la recevais pour la substance de la doctrine, dans la mesure où je la comprenais. Mais je parlai d'une manière qui laissait clairement entendre, je crois, que je ne

prétendais pas la connaître beaucoup. Quoi qu'il en soit, je répondis honnêtement, selon ce que j'en comprenais alors. Ils entendirent les sermons d'épreuve que j'avais rédigés sur des textes que le presbytère m'avait donnés, et passèrent par tous les détails habituels d'un examen de ce genre.

C'est à cette réunion du presbytère que je vis pour la première fois le pasteur Daniel Nash, que l'on connaît généralement sous le nom de « père Nash ». Il était membre du presbytère. Une assemblée nombreuse s'était réunie pour assister à mon examen. J'arrivai un peu en retard, et je vis un homme debout dans la chaire qui, à ce que je crus, parlait à l'assistance. Je remarquai qu'il me regarda quand j'entrai, et qu'il regardait les autres à mesure qu'ils remontaient les allées.

Dès que j'eus gagné ma place et que je me mis à écouter, je m'aperçus qu'il priait. Je fus surpris de le voir promener ses regards sur toute la salle, comme s'il parlait aux gens, alors qu'en réalité il priait Dieu. Naturellement, cela ne ressemblait guère à une prière à mes oreilles ; et il était en effet, à cette époque, dans un état très froid, en pleine rechute spirituelle. J'aurai souvent l'occasion de parler de lui plus loin.

Le dimanche qui suivit mon autorisation à prêcher, je prêchai à la place de M. Gale. Quand je descendis de la chaire, il me dit : « Monsieur Finney, j'aurai très honte que l'on sache, partout où vous irez, que vous avez étudié la théologie avec moi. » Cela lui ressemblait tellement, et ressemblait tellement à ce qu'il m'avait dit maintes fois, que je ne répondis rien ou presque. Je baissai la tête, je me sentis découragé, et je m'en allai.

Plus tard, il vit les choses d'une tout autre manière ; et il me dit qu'il bénissait le Seigneur de ce que, dans toutes nos discussions et dans tout ce qu'il m'avait dit, il n'avait pas eu la moindre influence pour me faire changer d'idées. Il reconnut très franchement son erreur dans la manière dont il m'avait traité, et me dit que si je l'avais écouté, j'aurais été perdu comme pasteur.

Le fait est que la formation de M. Gale pour le ministère avait été entièrement défectueuse. Il s'était imprégné d'un ensemble d'opinions, à la fois théologiques et pratiques, qui étaient pour lui une camisole de force. Il ne pouvait accomplir que très peu de chose, ou rien du tout, s'il appliquait ses propres principes. J'avais l'usage de sa bibliothèque, et je la fouillai à fond sur toutes les questions de théologie qui se présentaient à mon examen ; et plus j'examinais les livres, moins j'étais satisfait.

J'étais habitué aux raisonnements serrés et logiques des juges, tels que je les trouvais rapportés dans nos ouvrages de droit ; mais quand j'allai à la bibliothèque de l'ancienne école de M. Gale, je n'y trouvai presque rien qui fût prouvé à ma satisfaction. Je suis sûr que ce n'était pas parce que j'étais opposé à la vérité ; j'étais insatisfait parce que les positions de ces auteurs de théologie étaient mal fondées et n'étaient pas soutenues de manière satisfaisante. Ils me semblaient souvent affirmer une chose et en prouver une autre, et souvent ils n'arrivaient pas à prouver logiquement quoi que ce soit.

Je finis par dire à M. Gale : « S'il n'y a rien de mieux que ce que je trouve dans votre bibliothèque pour soutenir les grandes doctrines enseignées par notre Église, il faudra que je devienne incrédule. » Et j'ai toujours cru que, si le Seigneur ne m'avait pas amené à voir le vice de ces arguments et à voir la vraie vérité telle que l'Écriture la présente, et surtout s'il ne s'était pas révélé à moi personnellement d'une manière telle que je ne pouvais douter de la vérité de la religion chrétienne, j'aurais été contraint de devenir incrédule.

Au début, n'étant pas théologien, mon attitude à l'égard de ses idées particulières était plutôt de nier ou de refuser que d'opposer aux siennes une idée positive. Je disais : « Vos positions ne sont pas prouvées. » Je disais souvent : « Elles ne sont pas susceptibles d'être prouvées. » C'est ce que je pensais alors, et c'est ce que je pense aujourd'hui. Mais malgré tout, il insistait pour que je m'en remette aux opinions des hommes grands et bons qui, après beaucoup de concertation et de réflexion,

étaient arrivés à ces conclusions ; il me disait qu'il ne me convenait pas, à moi, un jeune homme formé au métier du droit et sans aucune formation théologique, d'opposer mes idées à celles des grands hommes et des profonds théologiens dont je trouvais les opinions dans sa bibliothèque. Il soutenait que si je m'obstinais à vouloir que mon intelligence soit satisfaite par des arguments sur ces points, je deviendrais incrédule.

Il croyait qu'un jeune homme comme moi devait respecter les décisions de l'Église, et que je devais soumettre mon propre jugement à celui d'autres hommes d'une sagesse supérieure.

Je ne pouvais nier qu'il y eût là une bonne part de vérité ; mais je me trouvais pourtant absolument incapable d'accepter une doctrine sur la foi de l'autorité. Si j'essayais d'accepter ces doctrines comme de simples dogmes, je n'y arrivais pas. Je n'aurais pas pu le faire honnêtement ; je n'aurais pas pu, en le faisant, garder le respect de moi-même. Souvent, en quittant M. Gale, j'allais dans ma chambre et je passais un long moment à genoux devant ma Bible. En fait, pendant ces jours de lutte, je lus beaucoup ma Bible à genoux, en suppliant le Seigneur de m'enseigner sa propre pensée sur ces points. Je n'avais nulle part où aller, sinon directement à la Bible, et à la philosophie, au fonctionnement de mon propre esprit, tel que la conscience me le révélait.

Mes idées ne prirent une forme positive que lentement. Au début, je me trouvai incapable de recevoir ses idées particulières ; puis, peu à peu, je me formai des idées à moi, opposées aux siennes, qui me paraissaient enseignées sans équivoque dans la Bible.

Mais ce n'étaient pas seulement les idées théologiques de M. Gale qui paralysaient son utilité ; ses idées pratiques étaient tout aussi erronées. Aussi me prédit-il toutes sortes de maux à cause de mes idées. Il m'assura que l'Esprit de Dieu n'approuverait pas mes travaux et n'y coopérerait pas ; que si je m'adressais aux gens comme je lui disais en avoir l'intention, ils ne m'écouteraient pas ; que s'ils venaient pendant quelque temps, ils seraient vite choqués et que mon auditoire se disperserait

entièrement ; que si je ne rédigeais pas mes sermons, je deviendrais aussitôt rebattu et ennuyeux et ne pourrais pas satisfaire les gens ; et que partout où je prêcherais, je diviserais et disperserais l'assemblée au lieu de l'édifier. En fait, je trouvai que ses idées étaient presque l'inverse des miennes sur toutes les questions pratiques de ce genre touchant mon devoir de pasteur.

Je ne m'étonne pas, et je ne m'étonnais pas alors, qu'il ait été choqué de mes idées et de mes intentions au sujet de la prédication de l'Évangile. Avec sa formation, il ne pouvait en être autrement. Il suivit ses idées jusqu'au bout avec très peu de résultats pratiques. Je suivis les miennes, et, par la bénédiction de Dieu, les résultats furent le contraire de ceux qu'il avait prédits. Quand ce fait apparut clairement, il bouleversa complètement ses idées théologiques et pratiques de pasteur. Ce résultat, comme je le dirai en son lieu, anéantit d'abord son espérance de chrétien, et fit finalement de lui un tout autre pasteur.

Mais il y avait dans la formation du frère Gale un autre défaut, que je considérais comme fondamental. S'il avait jamais été converti au Christ, il n'avait pas reçu cette onction divine du Saint-Esprit qui aurait fait de lui une puissance en chaire et dans la société pour la conversion des âmes. Il n'avait pas reçu le baptême du Saint-Esprit, qui est indispensable au succès du ministère.

Quand le Christ chargea ses apôtres d'aller prêcher, il leur dit de rester à Jérusalem jusqu'à ce qu'ils soient revêtus de la puissance d'en haut (Luc 24,49). Cette puissance, chacun le sait, était le baptême du Saint-Esprit répandu sur eux le jour de la Pentecôte. C'était une condition indispensable du succès de leur ministère. Je ne pensais pas alors, et je ne pense pas aujourd'hui, que ce baptême fût simplement le pouvoir de faire des miracles. Le pouvoir de faire des miracles et le don des langues leur furent donnés comme des signes pour attester la réalité de leur mission divine. Mais le baptême lui-même était une purification divine, une onction qui leur apportait une illumination divine, les remplissait de

foi et d'amour, de paix et de puissance ; de sorte que leurs paroles devenaient aiguës dans le cœur des ennemis de Dieu, vivantes et efficaces, comme une épée à deux tranchants. C'est là une condition indispensable d'un ministère fécond ; et j'ai souvent été surpris et peiné qu'aujourd'hui encore on insiste si peu sur cette condition pour prêcher le Christ à un monde pécheur. Sans l'enseignement direct du Saint-Esprit, un homme ne fera jamais beaucoup de progrès dans la prédication de l'Évangile. Le fait est qu'à moins de pouvoir prêcher l'Évangile comme une expérience vécue, de présenter la religion aux hommes comme une réalité dont il a conscience, ses spéculations et ses théories seront très loin de prêcher l'Évangile.

J'ai dit que M. Gale conclut plus tard qu'il n'avait pas été converti. Qu'il ait été un homme sincère et bon, au sens où il tenait honnêtement ses opinions, je n'en doute pas. Mais sa formation était tristement défectueuse, sur le plan théologique, philosophique et pratique ; et, autant que j'ai pu connaître son état spirituel, il n'avait pas la paix de l'Évangile au temps où j'étais assis sous son ministère.

Que le lecteur n'aille pas supposer, d'après ce que j'ai dit, que je n'aimais pas M. Gale et que je ne le respectais pas profondément. Je faisais l'un et l'autre. Lui et moi sommes restés les meilleurs amis du monde, autant que je sache, jusqu'au jour de sa mort. J'ai dit ce que j'ai dit de ses idées parce que je pense que cela s'applique, je crains de devoir le dire, à beaucoup de pasteurs, même de nos jours. Je pense que leurs idées pratiques sur la prédication de l'Évangile, quelles que soient leurs idées théologiques, sont vraiment très défectueuses ; et que leur manque d'onction et de la puissance du Saint-Esprit est un défaut radical dans leur préparation au ministère. Je ne le dis pas pour critiquer ; mais je tiens pourtant à le consigner comme un fait depuis longtemps établi dans mon esprit, et dont j'ai eu longtemps l'occasion de m'affliger. Et à mesure que j'ai mieux connu les pasteurs de ce pays et d'autres pays, je me suis persuadé qu'avec toute leur formation, leur discipline et leur instruction, il leur manque des idées pratiques sur la meilleure manière de présenter

l'Évangile aux hommes et d'adapter les moyens à la fin recherchée ; et surtout, il leur manque la puissance du Saint-Esprit.

J'ai parlé assez longuement de ma longue controverse avec mon maître en théologie, M. Gale. À la réflexion, je crois que je devrais exposer un peu plus précisément quelques-uns des points sur lesquels nous avons tant discuté. Je ne pouvais pas recevoir cette fiction théologique de l'imputation. Je vais exposer, aussi exactement que possible, la position précise qu'il soutenait et sur laquelle il insistait. Premièrement, il soutenait que la culpabilité de la première transgression d'Adam est littéralement imputée à toute sa postérité, de sorte que ses descendants sont justement condamnés et exposés à la damnation éternelle pour le péché d'Adam. Deuxièmement, il soutenait que nous avons reçu d'Adam, par la génération naturelle, une nature entièrement pécheresse et moralement corrompue dans toutes les facultés de l'âme et du corps, de sorte que nous sommes totalement incapables d'accomplir un seul acte agréable à Dieu, et que notre nature pécheresse nous oblige à transgresser sa loi dans chacune des actions de notre vie. Et c'est là, insistait-il, l'état dans lequel tous les hommes sont tombés par le premier péché d'Adam. Pour cette nature pécheresse, ainsi reçue d'Adam par la génération naturelle, tout le genre humain est aussi condamné à la damnation éternelle et la mérite. Puis, troisièmement, il soutenait en outre que nous sommes tous justement condamnés à la damnation éternelle pour nos propres transgressions inévitables de la loi. Nous nous trouvons ainsi justement soumis à une triple damnation éternelle.

Vient ensuite la deuxième branche de cette étonnante imputation, que voici : le péché de tous les élus, originel et actuel, c'est-à-dire la culpabilité du péché d'Adam, avec la culpabilité de leur nature pécheresse et aussi la culpabilité de leurs transgressions personnelles, est littéralement imputé tout entier au Christ ; c'est pourquoi le gouvernement divin le considéra comme l'incarnation de tous les péchés et de toute la culpabilité des élus, et le traita en conséquence ; autrement dit, le Père punit le Fils exactement autant que l'ensemble des élus le

méritait. Dès lors, leur dette étant ainsi pleinement acquittée par le châtiment du Christ, ils sont sauvés selon les principes d'une « stricte justice ».

La troisième branche de cette étonnante fiction théologique est la suivante. Premièrement, l'obéissance du Christ à la loi divine est littéralement imputée aux élus, de sorte qu'en lui ils sont considérés comme ayant toujours parfaitement obéi à la loi. Deuxièmement, sa mort pour eux est aussi imputée aux élus, de sorte qu'en lui ils sont considérés comme ayant pleinement souffert tout ce qu'ils méritent à cause de la culpabilité du péché d'Adam qui leur est imputée, à cause de leur nature pécheresse, et aussi à cause de toutes leurs transgressions personnelles. Troisièmement, les élus ont ainsi, par leur garant, d'abord parfaitement obéi à la loi ; puis ils ont, par leur garant et en lui, subi la pleine peine à laquelle ils étaient soumis par suite de la culpabilité du péché d'Adam qui leur est imputée, et aussi de la culpabilité de leur nature pécheresse, avec tout ce qui leur est reprochable pour leurs transgressions personnelles. Ils ont donc souffert dans le Christ exactement comme s'ils n'avaient pas obéi en lui. Premièrement, il obéit parfaitement pour eux, et cette obéissance leur est strictement imputée, de sorte que le gouvernement de Dieu les considère comme ayant pleinement obéi en leur garant ; deuxièmement, il a souffert pour eux la peine de la loi, exactement comme si aucune obéissance n'avait été rendue ; troisièmement, une fois la loi doublement satisfaite, on exige des élus qu'ils se repentent, comme si aucune satisfaction n'avait été rendue ; quatrièmement, le paiement intégral ayant été fait deux fois, on prétend que l'acquittement des élus est un acte de grâce infinie. Ainsi les élus sont sauvés par grâce selon des principes de justice, de sorte qu'à strictement parler il n'y a ni grâce ni miséricorde dans notre pardon, mais que toute la grâce de notre salut se trouve dans l'obéissance et les souffrances du Christ.

Il s'ensuit que les élus peuvent exiger leur acquittement au titre de la stricte justice. Ils n'ont pas besoin de prier pour obtenir le pardon ou la rémission ; c'est une pure erreur de le faire. Cette conséquence est de moi

; mais elle découle, chacun peut le voir, de manière irrésistible de ce qu'affirme la confession de foi elle-même, à savoir que les élus sont sauvés selon les principes d'une justice exacte et parfaite.

Il me fut impossible de m'accorder avec M. Gale sur ces points. Je ne pouvais que considérer et traiter toute cette question de l'imputation comme une fiction théologique. Sur ces points, nous eûmes une discussion constante, sous une forme ou sous une autre, pendant toute la durée de mes études.

Je ne me souviens pas que M. Gale ait jamais soutenu que la confession de foi enseignait ces principes, comme j'appris qu'elle le faisait quand je vins à l'étudier. Je ne savais pas que les règles du presbytère l'obligeaient à demander à un candidat s'il acceptait la confession de foi presbytérienne. Dès que j'eus appris ce qu'enseignait sans équivoque la confession de foi sur ces points, je n'hésitai pas, en toute occasion convenable, à déclarer que je n'étais pas d'accord. Je les répudiai et j'en dénonçai le vice. Partout où je trouvais une catégorie de gens qui se cachaient derrière ces dogmes, je n'hésitais pas à démolir ces dogmes de mon mieux.

Je n'ai pas caricaturé ces positions de M. Gale ; je les ai exposées, aussi exactement que je le peux, dans les termes mêmes qu'il employait pour les défendre quand je les lui opposais dans nos controverses. Il ne prétendait pas qu'elles fussent rationnelles, ni qu'elles puissent supporter le raisonnement. C'est pourquoi il soutenait que mes raisonnements me conduiraient à l'incrédulité. Mais moi, je soutenais que la raison nous a été donnée précisément pour nous rendre capables de justifier les voies de Dieu, et qu'aucune fiction d'imputation de ce genre ne pouvait en aucune façon être vraie.

Il y avait évidemment bien d'autres points, si liés à ceux-là qu'ils entraient nécessairement dans la discussion, et sur lesquels nous eûmes de nombreuses controverses. Mais notre controverse tournait toujours autour de celui-ci, comme autour de son fondement. Si l'homme avait

une nature pécheresse, la régénération devait consister en un changement de nature. Si la nature de l'homme était pécheresse, l'influence du Saint-Esprit qui devait le régénérer devait être physique et non morale. Si l'homme avait une nature pécheresse, l'Évangile n'avait rien qui fût adapté à changer sa nature, et par conséquent il n'y avait, en religion, aucun lien entre les moyens et la fin.

C'est ce que le frère Gale tenait avec rigueur ; et, en conséquence, dans aucun des sermons que je l'ai entendu prêcher, il ne semblait s'attendre à convertir qui que ce soit, ni même chercher à le faire. Et pourtant c'était un prédicateur capable, selon l'idée qu'on se faisait alors de la prédication. Le fait est que ces dogmes étaient pour lui une véritable camisole de force. S'il prêchait la repentance, il devait bien veiller, avant de s'asseoir, à laisser à ses auditeurs l'impression qu'ils ne pouvaient pas se repentir. S'il les appelait à croire, il devait bien veiller à les informer que, tant que leur nature n'aurait pas été changée par le Saint-Esprit, la foi leur était impossible. Ainsi, son orthodoxie était un véritable piège pour lui-même et pour ses auditeurs. Je ne pouvais pas la recevoir. Ce n'est pas ainsi que je comprenais ma Bible ; et il ne pouvait pas non plus me faire voir que cela y était enseigné.

Quand j'en vins à lire la confession de foi et que je vis les passages cités pour soutenir ces positions particulières, j'en eus franchement honte. Je ne pouvais éprouver aucun respect pour un document qui entreprenait d'imposer aux hommes de tels dogmes, appuyés pour la plupart sur des passages de l'Écriture totalement hors de propos, et jamais, pas une seule fois, sur des passages qu'un tribunal aurait jugés le moins du monde concluants. Mais les membres du presbytère, autant que je sache, pensaient tous de la même manière à cette époque. Par la suite cependant, je crois, ils cédèrent tous ; et quand M. Gale changea d'idées, je n'entendis plus aucun des membres du presbytère défendre ces idées.

Chapitre 5

Prédicateur missionnaire

N'ayant reçu aucune formation régulière pour le ministère, je ne m'attendais pas à travailler dans de grandes villes, ni à servir des assemblées cultivées, et je ne le désirais pas. J'avais l'intention d'aller dans les colonies nouvelles et de prêcher dans les maisons d'école, dans les granges et dans les bois, du mieux que je pourrais. Aussi, peu après avoir reçu l'autorisation de prêcher, afin d'être introduit dans la région où je me proposais de travailler, j'acceptai pour six mois une mission d'une société missionnaire de femmes établie dans le comté d'Oneida. Je me rendis dans le nord du comté de Jefferson et commençai mon travail à Evans' Mills, dans la commune de Le Ray.

Je trouvai dans cette localité deux Églises : une petite Église congrégationaliste sans pasteur, et une Église baptiste qui avait un pasteur. Je présentai mes lettres de créance aux diacres de l'Église. Ils furent très heureux de me voir, et je commençai bientôt mon travail. Ils n'avaient pas de temple ; les deux Églises se réunissaient à tour de rôle dans une grande maison d'école en pierre, assez vaste, je crois, pour recevoir tous les enfants du village. Les baptistes occupaient la salle un dimanche, et les congrégationalistes le suivant ; de sorte que je ne pouvais l'avoir qu'un dimanche sur deux, mais je pouvais m'en servir le soir aussi souvent que je le voulais. Je partageai donc mes dimanches entre Evans' Mills et Antwerp, un village situé à quelque seize ou dix-huit milles plus au nord.

Je rapporterai d'abord quelques faits qui se produisirent à Evans' Mills pendant cette saison, puis je ferai un bref récit de ce qui arriva à Antwerp. Mais comme je prêchais alternativement dans ces deux endroits, ces faits se produisaient de semaine en semaine dans l'une ou l'autre de ces

localités. Je commençai, comme je l'ai dit, à prêcher dans la maison d'école en pierre d'Evans' Mills. Les gens s'y intéressaient beaucoup et se pressaient en foule pour m'entendre. Ils vantaient ma prédication ; la petite Église congrégationaliste s'y intéressait vivement et espérait être affermie et voir un réveil. Il se produisait plus ou moins de convictions de péché à chacun de mes sermons ; mais aucune conviction générale ne se manifestait encore dans les esprits.

J'étais très mécontent de cet état de choses. Un soir, après avoir prêché là deux ou trois dimanches et plusieurs soirs de semaine, je dis aux gens, à la fin de mon sermon, que j'étais venu pour assurer le salut de leurs âmes ; que ma prédication, je le savais, recevait d'eux beaucoup de compliments, mais qu'après tout je n'étais pas venu pour leur plaire, mais pour les amener à la repentance ; qu'il m'importait peu qu'ils fussent contents de ma prédication si, après tout, ils rejetaient mon Maître ; que quelque chose n'allait pas, soit en moi, soit en eux ; que le genre d'intérêt qu'ils témoignaient pour ma prédication ne leur faisait aucun bien ; et que je ne pouvais pas passer mon temps avec eux s'ils n'étaient pas disposés à recevoir l'Évangile. Puis, reprenant les paroles du serviteur d'Abraham, je leur dis : « Maintenant, si vous voulez user de bienveillance et de fidélité envers mon seigneur, déclarez-le-moi ; sinon, déclarez-le-moi, et je me tournerai à droite ou à gauche » (Genèse 24,49). Je retournai cette question en tous sens, je la leur pressai sur le cœur, et j'insistai : il fallait que je sache quelle conduite ils se proposaient de suivre. S'ils n'avaient pas l'intention de devenir chrétiens et de s'enrôler au service du Sauveur, je voulais le savoir, afin de ne pas travailler en vain parmi eux. Je leur dis : « Vous reconnaissez que ce que je prêche est l'Évangile. Vous faites profession de le croire. Maintenant, allez-vous le recevoir ? Avez-vous l'intention de le recevoir, ou comptez-vous le rejeter ? Il faut bien que vous ayez un avis là-dessus. Et puisque vous reconnaissez que je vous ai prêché la vérité, j'ai le droit de tenir pour acquis que vous reconnaissez votre obligation de devenir chrétiens sur-le-champ. Cette obligation, vous ne la niez pas ; mais allez-vous y faire

face ? Allez-vous vous en acquitter ? Allez-vous faire ce que vous reconnaissez devoir faire ? Si vous ne le voulez pas, dites-le-moi ; et si vous le voulez, dites-le-moi, afin que je me tourne à droite ou à gauche. »

Après avoir retourné la chose jusqu'à ce que je visse qu'ils l'avaient bien comprise et qu'ils paraissaient fort surpris de ma manière de la présenter, je leur dis : « Maintenant il faut que je connaisse vos intentions. Je désire que ceux d'entre vous qui sont décidés à devenir chrétiens, et qui veulent s'engager à faire immédiatement leur paix avec Dieu, se lèvent ; mais qu'au contraire, ceux d'entre vous qui sont résolus à ne pas devenir chrétiens, et qui veulent que je le comprenne ainsi, et que Christ le comprenne ainsi, restent assis. » Après avoir rendu cela clair, de sorte que je savais qu'ils l'avaient compris, je leur dis : « Vous qui êtes maintenant disposés à vous engager envers moi et envers Christ à faire immédiatement votre paix avec Dieu, levez-vous, s'il vous plaît. Au contraire, vous qui voulez me faire comprendre que vous êtes décidés à rester dans votre attitude présente et à ne pas accepter Christ, ceux d'entre vous qui sont dans ces dispositions peuvent rester assis. » Ils se regardèrent les uns les autres, puis me regardèrent, et tous restèrent assis, exactement comme je m'y attendais.

Après avoir promené mes regards sur eux pendant quelques instants, je dis : « Alors vous êtes engagés. Vous avez pris position. Vous avez rejeté Christ et son Évangile ; vous êtes témoins les uns contre les autres, et Dieu est témoin contre vous tous. C'est clair et net, et vous pourrez vous rappeler, aussi longtemps que vous vivrez, que vous vous êtes ainsi publiquement engagés contre le Sauveur, et que vous avez dit : “Nous ne voulons pas que cet homme, Jésus-Christ, règne sur nous” (Luc 19,14). » Voilà le sens de ce que je leur représentai avec insistance, et à peu près dans ces termes, autant que je puis m'en souvenir.

Quand je les pressai ainsi, ils commencèrent à avoir l'air irrité, se levèrent en masse et se dirigèrent vers la porte. Quand ils commencèrent à bouger, je m'arrêtai. Dès que je cessai de parler, ils se retournèrent pour

voir pourquoi je ne continuais pas. Je dis : « Je suis peiné pour vous ; et je vous prêcherai encore une fois, si le Seigneur le veut, demain soir. »

Tous quittèrent la salle, sauf le diacre McC..., qui était diacre de l'Église baptiste de l'endroit. Je vis que les congrégationalistes étaient consternés. Ils étaient peu nombreux et très faibles dans la foi. Je suppose que tous les membres des deux Églises qui étaient présents, à l'exception du diacre McC..., furent décontenancés et conclurent que tout était fini, que par mon imprudence j'avais anéanti et ruiné toutes les apparences encourageantes. Le diacre McC... s'approcha, me prit la main et me dit en souriant : « Frère Finney, vous les tenez. Ils ne peuvent pas rester tranquilles sous le coup de cela, soyez-en sûr. Les frères sont tous découragés, ajouta-t-il ; mais moi, je ne le suis pas. Je crois que vous avez fait exactement ce qu'il fallait faire, et que nous en verrons les résultats. » C'était aussi ma pensée, bien entendu. J'avais voulu les placer dans une position qui, à la réflexion, les ferait trembler à la vue de ce qu'ils avaient fait. Mais ce soir-là et le lendemain, ils furent remplis de colère. Le diacre McC... et moi convînmes sur-le-champ de passer le lendemain dans le jeûne et la prière, séparément le matin, et ensemble l'après-midi. J'appris dans le courant de la journée que les gens proféraient des menaces contre moi : ils parlaient de me promener à califourchon sur une perche, de m'enduire de goudron et de plumes, et de me signifier mon congé, comme ils disaient. Quelques-uns me maudissaient ; ils disaient que je les avais mis sous serment, que je leur avais fait jurer qu'ils ne serviraient pas Dieu, que je les avais entraînés à s'engager solennellement et publiquement à rejeter Christ et son Évangile. Ce n'était rien de plus que ce à quoi je m'attendais. L'après-midi, le diacre McC... et moi nous rendîmes ensemble dans un bois et passâmes tout l'après-midi en prière. Juste vers le soir, le Seigneur nous accorda une grande liberté et la promesse de la victoire. Nous eûmes tous deux l'assurance d'avoir prévalu auprès de Dieu, et que ce soir-là la puissance de Dieu se manifesterait parmi le peuple.

Quand l'heure de la réunion arriva, nous quittâmes les bois et allâmes au village. Les gens affluaient déjà vers le lieu de culte ; et ceux qui n'y étaient pas encore allés, nous voyant traverser le village, sortirent de leurs boutiques et de leurs lieux de travail, ou jetèrent leurs battes là où ils jouaient à la balle sur la place, et remplirent la salle jusqu'à la dernière place.

Je n'avais pas réfléchi un instant à ce que je prêcherais ; c'était d'ailleurs fréquent chez moi à cette époque. Le Saint-Esprit était sur moi, et j'avais l'assurance que, le moment d'agir venu, je saurais quoi prêcher. Dès que je vis la salle comble, au point que personne d'autre ne pouvait y entrer, je me levai et, je crois, sans l'introduction habituelle d'un chant, j'ouvris le feu sur eux avec ces paroles : « Dites que le juste prospérera, car il jouira du fruit de ses œuvres. Malheur au méchant ! il sera dans l'infortune, car il recueillera le produit de ses mains » (Ésaïe 3,10-11). L'Esprit de Dieu vint sur moi avec une telle puissance que ce fut comme si j'ouvrais sur eux le feu d'une batterie. Pendant plus d'une heure, et peut-être une heure et demie, la parole de Dieu passa par moi jusqu'à eux d'une manière qui, je le voyais, emportait tout devant elle. C'était un feu et un marteau qui brise le roc (Jérémie 23,29), et comme l'épée pénétrante jusqu'à partager âme et esprit (Hébreux 4,12). Je vis qu'une conviction générale se répandait sur toute l'assemblée. Beaucoup ne pouvaient plus lever la tête. Je ne demandai pas ce soir-là qu'ils reviennent sur la décision qu'ils avaient prise la veille, ni qu'ils s'engagent de quelque manière que ce soit ; mais pendant tout le sermon je tins pour acquis qu'ils étaient engagés contre le Seigneur. Puis j'annonçai une autre réunion et congédiai l'assemblée.

Tandis que les gens se retiraient, je remarquai dans un coin de la salle une femme que soutenaient dans leurs bras quelques-unes de ses amies ; j'allai voir ce qu'elle avait, supposant qu'elle s'était évanouie. Mais je m'aperçus bientôt qu'elle n'était pas évanouie, mais qu'elle ne pouvait pas parler. Son visage exprimait la plus vive angoisse, et elle me fit comprendre qu'elle ne pouvait pas parler. Je conseillai à ces femmes de la

ramener chez elle, de prier avec elle et de voir ce que le Seigneur ferait. Elles m'apprirent que c'était Mlle G..., sœur du missionnaire bien connu, et qu'elle était membre de l'Église, en règle, et cela depuis plusieurs années.

Ce soir-là, au lieu d'aller à mon logement habituel, j'acceptai une invitation et me rendis chez une famille où je n'avais encore jamais passé la nuit. De bon matin, j'appris qu'on était venu me chercher plusieurs fois pendant la nuit à l'endroit où l'on me croyait, pour que je visite des familles où il y avait des personnes dans une terrible détresse d'âme. Cela me poussa à sortir parmi les gens, et partout je trouvai un état étonnant de conviction de péché et d'alarme pour le salut de leurs âmes.

Après être restée environ seize heures sans pouvoir parler, Mlle

G... retrouva l'usage de la parole, et un cantique nouveau fut mis dans sa bouche.

Elle fut retirée de la fosse de destruction, du fond de la boue, et ses pieds furent dressés sur le roc ; et il fut vrai que « beaucoup l'ont vu, et ont eu de la crainte » (Psaume 40,3-4). Cela provoqua un grand examen de conscience parmi les membres de l'Église. Elle déclara qu'elle s'était entièrement trompée ; que depuis huit ans elle était membre de l'Église et se croyait chrétienne, mais que pendant le sermon de la veille elle avait vu qu'elle n'avait jamais connu le vrai Dieu ; et quand son caractère s'était dressé devant son esprit tel qu'il avait été présenté alors, son espérance avait « péri comme une mite », selon son expression. Elle dit qu'une telle vue de la sainteté de Dieu lui avait été présentée que, comme une grande vague, elle l'avait arrachée à sa position et avait anéanti son espérance en un instant.

Je trouvai dans cette localité un certain nombre de déistes, dont quelques-uns étaient des hommes haut placés dans la société. L'un d'eux tenait un hôtel dans le village ; les autres étaient des hommes respectables et d'une intelligence au-dessus de la moyenne. Mais ils

semblaient s'être ligués pour résister au réveil. Quand j'eus établi exactement la position qu'ils prenaient, je prêchai un sermon pour répondre à leurs besoins ; car le dimanche ils venaient m'entendre. Je pris pour texte : « Attends un peu, et je vais poursuivre, car j'ai des paroles encore pour la cause de Dieu. Je prendrai mes raisons de haut, et je prouverai la justice de mon créateur » (Job 36,2-3). Je parcourus tout le terrain, autant que je comprenais leur position ; et Dieu me rendit capable de le balayer entièrement. Dès que j'eus terminé et congédié la réunion, l'hôtelier, qui était leur chef de file, vint franchement à moi et, me prenant la main, me dit : « Monsieur Finney, je suis convaincu. Vous avez rencontré et résolu toutes mes difficultés. Maintenant, je voudrais que vous veniez chez moi, car je désire m'entretenir avec vous. » Je n'entendis plus parler de leur incrédulité ; et, si j'ai bonne mémoire, ces hommes se convertirent presque tous, sinon tous.

Il y avait dans cette localité un vieillard qui n'était pas seulement incrédule, mais aussi grand railleur de la religion. Le mouvement de réveil l'irritait fort. J'entendais parler chaque jour de ses railleries et de ses blasphèmes, mais je n'en tins aucun compte publiquement. Il refusait absolument d'assister aux réunions. Mais au milieu de son opposition, alors que son agitation était à son comble, un matin qu'il était assis à table, il tomba soudain de sa chaise, frappé d'apoplexie. On appela aussitôt un médecin qui, après un bref examen, lui dit qu'il ne lui restait que très peu de temps à vivre, et que s'il avait quelque chose à dire, il devait le dire sans tarder. Il eut juste la force et le temps, à ce qu'on me rapporta, de bégayer : « Ne laissez pas Finney prier sur mon cadavre. » Ce fut la fin de son opposition dans cette localité.

Pendant ce réveil, on attira mon attention sur une femme malade de l'endroit, qui avait été membre d'une Église baptiste et qui était bien connue dans le pays ; mais les gens n'avaient aucune confiance en sa piété. Elle déclinait rapidement, atteinte de la phtisie ; et l'on me pria instamment d'aller la voir. J'y allai et j'eus avec elle une longue conversation. Elle me raconta un rêve qu'elle avait fait étant jeune fille, et

qui lui avait fait croire que ses péchés étaient pardonnés. Là-dessus, elle s'était installée dans cette assurance, et aucun argument ne pouvait l'ébranler. J'essayai de la persuader que ce rêve n'apportait aucune preuve de sa conversion. Je lui dis franchement que ceux qui la connaissaient affirmaient qu'elle n'avait jamais vécu une vie chrétienne ni montré un caractère chrétien, et que j'étais venu pour tâcher de la persuader de renoncer à sa fausse espérance, et voir si elle n'accepterait pas maintenant Jésus-Christ pour être sauvée. Je la traitai avec autant de bonté que je le pus, mais sans manquer de lui faire comprendre ce que je voulais dire. Elle s'en offensa gravement et, après mon départ, se plaignit que j'avais essayé de lui enlever son espérance et de troubler son esprit ; que j'avais été cruel en cherchant à tourmenter de la sorte une femme aussi malade qu'elle, à troubler la paix de son esprit. Elle mourut peu de temps après. Mais sa mort m'a souvent rappelé le livre du docteur Nelson intitulé *La cause et le remède de l'incrédulité*. Quand cette femme fut réellement à l'article de la mort, ses yeux s'ouvrirent ; et avant de quitter ce monde, elle sembla entrevoir de telle façon le caractère de Dieu, ce qu'était le ciel et la sainteté requise pour y habiter, qu'elle poussa des cris d'angoisse et s'écria qu'elle allait en enfer. C'est dans cet état, à ce qu'on m'a rapporté, qu'elle mourut.

Pendant que j'étais dans cette localité, un après-midi, un frère chrétien vint me trouver et me demanda d'aller voir sa sœur qui, me dit-il, déclinait rapidement, atteinte de la phtisie, et qui était universaliste. Son mari, dit-il, était universaliste et l'avait entraînée dans l'universalisme. Il ajouta qu'il ne m'avait pas demandé d'aller la voir quand son mari était à la maison, parce qu'il craignait que celui-ci ne me malmène ; car il était bien décidé à ce que l'esprit de sa femme ne soit pas troublé sur la question du salut universel. J'y allai, et je la trouvai nullement en repos dans ses idées universalistes ; au cours de ma conversation avec elle, elle abandonna entièrement ces idées et parut embrasser l'Évangile de Christ. Je crois qu'elle garda fermement cette espérance en Christ jusqu'à sa mort.

Le soir, son mari rentra et apprit de sa bouche ce qui s'était passé. Il entra dans une grande fureur et jura qu'il « tuerait Finney ». Comme je l'appris plus tard, il s'arma d'un pistolet chargé et, ce soir-là, se rendit à la réunion où je devais prêcher. Je n'en savais cependant rien à ce moment-là. La réunion de ce soir-là avait lieu dans une maison d'école en dehors du village. La salle était bondée, au point qu'on y étouffait presque. Je prêchai de toutes mes forces ; et presque au milieu de mon discours, je vis un homme d'apparence vigoureuse, à peu près au milieu de la salle, tomber de son siège. En s'affaissant, il gémit, puis cria, ou plutôt hurla, qu'il sombrait en enfer. Il le répéta plusieurs fois. Les gens savaient qui il était, mais pour moi c'était un inconnu. Je crois que je ne l'avais jamais vu auparavant. Naturellement, cela causa une grande agitation. Ma prédication en fut interrompue ; et son angoisse était si grande que nous passâmes le reste du temps à prier pour lui. Quand la réunion fut congédiée, ses amis l'aidèrent à rentrer chez lui. Le lendemain matin, je demandai de ses nouvelles ; j'appris qu'il avait passé une nuit blanche dans une grande angoisse d'esprit et qu'au point du jour il était sorti, on ne savait où. On n'eut de ses nouvelles que vers dix heures du matin. Je montais la rue et je le vis venir, apparemment d'un bois situé à quelque distance du village. Il était de l'autre côté de la rue quand je l'aperçus, et venait vers moi. Quand il me reconnut, il traversa la rue pour venir à ma rencontre. Quand il fut assez près, je vis que son visage était tout rayonnant. Je lui dis : « Bonjour, monsieur C... » « Bonjour », répondit-il. « Et comment, lui dis-je, vous sentez-vous dans votre esprit ce matin ? » « Oh, je ne sais pas, répondit-il ; j'ai passé une nuit d'une détresse affreuse. Mais je ne pouvais pas prier là, dans la maison ; et je pensais que si je pouvais être seul, là où je pourrais élever la voix en même temps que mon cœur, je pourrais prier. Ce matin, je suis allé dans les bois ; mais quand j'y suis arrivé, dit-il, j'ai trouvé que je ne pouvais pas prier. Je pensais pouvoir me donner à Dieu ; mais je ne le pouvais pas. J'ai essayé, et essayé encore, jusqu'à en être découragé, continua-t-il. Finalement, j'ai vu que c'était inutile ; et j'ai dit au Seigneur que je me trouvais condamné

et perdu ; que je n'avais pas le cœur de le prier, ni le cœur de me repentir ; que je voyais que je m'étais tellement endurci que je ne pouvais pas lui donner mon cœur, et que par conséquent je devais lui laisser toute la question. J'étais à sa disposition, et je ne pouvais pas trouver à redire à ce qu'il fasse de moi tout ce qui lui semblerait bon, car je n'avais absolument aucun droit à sa faveur. J'ai laissé entièrement au Seigneur la question de mon salut ou de ma damnation. » « Eh bien, et ensuite ? » demandai-je. « Eh bien, dit-il, j'ai trouvé que j'avais perdu toute ma conviction de péché. Je me suis levé et je suis reparti, et mon esprit était si calme et si tranquille que j'ai cru que l'Esprit de Dieu, attristé, s'était retiré, et que j'avais perdu ma conviction. Mais, dit-il, quand je vous ai vu, mon cœur a commencé à brûler et à s'échauffer au-dedans de moi ; et au lieu d'avoir envie de vous éviter, je me suis senti si attiré que j'ai traversé la rue pour venir vous voir. » Mais j'aurais dû dire que, lorsqu'il était arrivé près de moi, il avait bondi, m'avait soulevé dans ses bras, avait fait un ou deux tours sur lui-même, puis m'avait reposé à terre. Cela précéda la conversation que je viens de rapporter. Après avoir encore échangé quelques mots avec lui, je le quittai. Il parvint bientôt à un état d'esprit qui lui permit de nourrir une espérance. Nous n'entendîmes plus parler de son opposition.

Je revis dans cette localité le père Nash, l'homme qui avait prié les yeux ouverts à la réunion du presbytère où j'avais reçu l'autorisation de prêcher. Après cette réunion du presbytère, il avait été atteint d'une inflammation des yeux, et pendant plusieurs semaines il était resté enfermé dans une chambre obscure. Il ne pouvait ni lire ni écrire et, à ce que j'appris, il s'était adonné presque entièrement à la prière. Il avait subi un terrible examen de toute son expérience chrétienne ; et dès qu'il put voir, avec un double voile noir devant le visage, il partit travailler au salut des âmes.

Quand il vint à Evans' Mills, il était rempli de la puissance de la prière. Il était tout autre qu'il n'avait été à aucune époque antérieure de sa vie chrétienne. Je découvris qu'il avait « une liste de prière », comme il

l'appelait, portant les noms des personnes pour lesquelles il priait chaque jour, et parfois plusieurs fois par jour. En priant avec lui, et en l'entendant prier en réunion, je trouvai que son don de prière était merveilleux et sa foi presque miraculeuse.

Il y avait un homme du nom de D..., qui tenait une taverne mal famée dans un coin du village, et dont la maison était le rendez-vous de tous les adversaires du réveil. La salle du bar était un lieu de blasphème ; et lui-même était un homme extrêmement grossier, impie et injurieux. Il allait par les rues en se répandant en railleries sur le réveil ; et il prenait un soin particulier à jurer et à blasphémer chaque fois qu'il voyait un chrétien. L'un des jeunes convertis habitait presque en face de chez lui ; il me dit qu'il avait l'intention de vendre et de quitter ce voisinage, parce que chaque fois qu'il était dehors et que D... le voyait, celui-ci sortait pour jurer, maudire et dire tout ce qu'il pouvait pour le blesser. Il n'était venu, je crois, à aucune de nos réunions. Naturellement, il ignorait les grandes vérités de la religion et méprisait toute l'entreprise chrétienne.

Le père Nash nous entendit parler de ce M. D... comme d'« un cas difficile », et il inscrivit aussitôt son nom sur sa liste de prière. Il resta en ville un jour ou deux, puis reprit sa route, ayant en vue un autre champ de travail.

Peu de jours après, alors que nous tenions une réunion du soir dans une salle bondée, qui vit-on entrer, sinon ce fameux D... ? Son entrée provoqua un mouvement considérable dans l'assemblée. On craignait qu'il ne fût venu pour causer du désordre. La crainte et l'horreur qu'il inspirait étaient devenues très générales parmi les chrétiens, je crois ; si bien que, quand il entra, quelques personnes se levèrent et se retirèrent. Je connaissais son visage, et je ne le quittai pas des yeux. Je fus bientôt persuadé qu'il n'était pas venu pour s'opposer, et qu'il était dans une grande angoisse d'esprit. Il était assis et se tordait sur son siège, très agité. Il se leva bientôt et me demanda en tremblant s'il pouvait dire quelques mots. Je lui répondis que oui. Il fit alors l'une des confessions

les plus déchirantes que j'aie presque jamais entendues. Sa confession semblait embrasser tout ce qu'avait été sa conduite envers Dieu, envers les chrétiens, envers le réveil et envers tout ce qui était bon.

Cela défricha à fond le sol en friche de bien des cœurs. C'était le moyen le plus puissant qu'on pût employer, à ce moment précis, pour donner de l'élan à l'œuvre. D... ne tarda pas à se déclarer et à professer une espérance ; il supprima toutes les orgies et tous les jurons de la salle de son bar ; et dès lors, aussi longtemps que je restai là, et je ne sais combien de temps encore après, une réunion de prière se tint presque tous les soirs dans la salle de son bar.

Chapitre 6

Le réveil d'Evans' Mills et ses fruits

À peu de distance du village d'Evans' Mills se trouvait un établissement d'Allemands, où il y avait une Église allemande, avec plusieurs anciens et un nombre de membres assez considérable, mais pas de pasteur et pas de réunions religieuses régulières. Une fois par an, ils avaient l'habitude de faire venir un pasteur de la vallée de la Mohawk pour administrer les sacrements du baptême et de la sainte cène. Il catéchisait leurs enfants et recevait ceux d'entre eux qui avaient acquis les connaissances exigées. C'est ainsi qu'on faisait d'eux des chrétiens. On leur demandait d'apprendre par cœur le catéchisme et d'être capables de répondre à certaines questions de doctrine ; après quoi on les admettait à la pleine communion de l'Église. Une fois qu'ils avaient reçu la communion, ils tenaient pour acquis qu'ils étaient chrétiens et que tout allait bien. Voilà comment cette Église avait été fondée et comment elle s'était maintenue.

Mais comme ils se mêlaient plus ou moins à ce qui se passait au village, ils me demandèrent de venir prêcher chez eux. J'y consentis ; et la première fois que je prêchai, je pris ce texte : « Sans la sainteté, personne ne verra le Seigneur » (Hébreux 12,14).

L'établissement tout entier se déplaça, et la maison d'école où ils célébraient leur culte fut remplie à craquer. Ils comprenaient bien l'anglais. Je commençai par montrer ce que la sainteté n'est pas. Sous ce point, je pris tout ce qu'ils considéraient comme de la religion, et je montrai que ce n'était pas du tout la sainteté. En deuxième lieu, je montrai ce qu'est la sainteté. Puis, troisièmement, je montrai ce qu'il faut entendre par « voir le Seigneur » ; et ensuite pourquoi ceux qui n'avaient pas la sainteté ne pourraient jamais voir le Seigneur, pourquoi ils ne pourraient jamais être admis en sa présence ni être agréés de lui. Je

conclus par des remarques incisives, destinées à faire porter le sujet. Et il porta, par la puissance du Saint-Esprit. L'épée du Seigneur les abattit à droite et à gauche.

En très peu de jours, on s'aperçut que l'établissement tout entier était sous la conviction du péché ; les anciens de l'Église et tous les autres étaient dans la plus grande consternation, sentant qu'ils n'avaient pas la sainteté. À leur demande, je fixai une réunion pour ceux qui cherchent, afin d'instruire ceux qui s'interrogeaient. C'était le temps de leur moisson. Je tins la réunion à une heure de l'après-midi, et je trouvai la maison littéralement bondée. Les gens avaient jeté les outils avec lesquels ils rentraient leur moisson et étaient venus à la réunion. Il y avait là autant de monde qu'on pouvait en entasser dans la maison.

Je me plaçai au milieu de la salle, puisque je ne pouvais pas circuler parmi eux ; je leur posai des questions et je les encourageai à m'en poser. Ils s'y intéressèrent vivement, et ils se mirent très librement à poser des questions et à répondre à celles que je leur posais. J'ai rarement assisté à une réunion plus intéressante ou plus profitable que celle-là.

Je me souviens qu'une femme arriva en retard et s'assit près de la porte. Quand j'en vins à lui parler, je lui dis : « Vous n'avez pas l'air bien. » « Non, répondit-elle, je suis très malade ; j'étais au lit jusqu'au moment de venir à la réunion. Mais je ne sais pas lire, et je désirais tant entendre la parole de Dieu que je me suis levée pour venir. » « Comment êtes-vous venue ? » lui demandai-je. Elle répondit : « Je suis venue à pied. » « C'est à quelle distance ? » fut la question suivante. « On compte trois milles », dit-elle. En l'interrogeant, je découvris qu'elle était sous la conviction du péché et qu'elle avait une vue remarquablement claire de son caractère et de sa situation devant Dieu. Elle fut convertie peu après, et ce fut une convertie remarquable. Ma femme disait que c'était l'une des femmes les plus remarquables dans la prière qu'elle eût jamais entendues prier, et qu'elle citait plus d'Écriture dans ses prières que personne qu'elle eût jamais entendu.

Je m'adressai à une autre, une grande femme à l'air digne, et lui demandai dans quel état d'esprit elle se trouvait. Elle me répondit aussitôt qu'elle avait donné son cœur à Dieu ; et elle ajouta que le Seigneur lui avait appris à lire depuis qu'elle avait appris à prier. Je lui demandai ce qu'elle voulait dire. Elle me dit qu'elle n'avait jamais su lire et n'avait jamais connu ses lettres. Mais quand elle avait donné son cœur à Dieu, elle avait été très affligée de ne pas pouvoir lire la parole de Dieu. « Mais j'ai pensé, dit-elle, que Jésus pouvait m'apprendre à lire ; et je lui ai demandé s'il voudrait bien m'apprendre à lire sa parole. » Et elle poursuivit : « J'ai pensé, après avoir prié, que je savais lire. Les enfants ont un Nouveau Testament ; je suis allée le prendre, et j'ai pensé que je pouvais lire ce que je les avais entendus lire. Mais, dit-elle, je suis allée chez la maîtresse d'école, et je lui ai demandé si je lisais bien ; elle m'a dit que oui ; et depuis ce moment-là, dit-elle, je peux lire la parole de Dieu moi-même. »

Je n'en dis pas davantage ; mais je pensai qu'il devait y avoir là quelque méprise, bien que cette femme parût tout à fait sincère et s'exprimât avec beaucoup d'intelligence. Je pris soin, par la suite, de me renseigner sur elle auprès de ses voisins. Ils lui rendirent un excellent témoignage ; et tous affirmèrent qu'il était de notoriété publique qu'elle ne savait pas lire une syllabe avant sa conversion. Je laisse ce fait parler de lui-même ; il ne sert à rien d'échafauder des théories là-dessus. Tels étaient, je crois, les faits, indubitables.

Toujours est-il que le réveil parmi les Allemands aboutit à la conversion de toute l'Église, je crois, et de presque toute la communauté allemande. Ce fut l'un des réveils les plus intéressants dont j'aie jamais été témoin.

Pendant que je travaillais en ce lieu, le presbytère fut convoqué pour me consacrer, ce qu'il fit. Les deux Églises furent si fortifiées, et le nombre de leurs membres s'accrut tellement, qu'elles se mirent bientôt à l'œuvre et se bâtirent chacune un temple de pierre spacieux ; et je crois que la vie

religieuse y est restée saine depuis ce temps-là. Je n'y suis pas retourné depuis bien des années.

Je n'ai raconté que quelques-uns des principaux faits dont je me souviens au sujet de ce réveil. Mais je voudrais encore ajouter à son propos qu'un merveilleux esprit de prière régnait parmi les chrétiens, ainsi qu'une grande unité de sentiment. La petite Église congrégationaliste, dès qu'elle vit les résultats de la prédication du lendemain soir, se ressaisit ; car la veille au soir, ses membres avaient été dispersés, découragés et confondus. Ils se regroupèrent et prirent part à l'œuvre du mieux qu'ils purent ; et bien qu'ils ne fussent, à une ou deux exceptions près, qu'une troupe faible et peu efficace, ils crûrent néanmoins dans la grâce et dans la connaissance du Seigneur Jésus-Christ pendant ce réveil.

La femme allemande dont j'ai dit qu'elle était malade quand elle vint à la réunion pour ceux qui cherchent se joignit à l'Église congrégationaliste. J'étais présent et je la reçus dans l'Église. Je me rappelle qu'un incident très émouvant se produisit au moment où elle fit le récit de son expérience chrétienne. Il y avait dans cette Église une mère en Israël, du nom de S..., une femme très pieuse, d'un âge mûr et d'une piété mûrie.

Nous étions assis depuis longtemps à écouter le récit de l'expérience des uns et des autres, qui se présentaient l'un après l'autre comme candidats à l'admission dans l'Église. Enfin cette femme allemande se leva et raconta son expérience. Ce fut l'un des récits d'expérience chrétienne les plus touchants, les plus enfantins et les plus intéressants que j'aie jamais entendus. Pendant qu'elle poursuivait son récit, je remarquai que la vieille Mme S... s'était levée de sa place et, comme la maison était pleine, se frayait un chemin tout autour, du mieux qu'elle pouvait. Je crus d'abord qu'elle sortait. J'étais moi-même si absorbé par le récit de cette femme que je m'aperçus à peine que Mme S... se dirigeait de ce côté. Dès qu'elle fut arrivée près de l'endroit où la femme se tenait debout à raconter son expérience, elle s'avança, lui jeta les bras autour du cou,

fondit en larmes et dit : « Que Dieu vous bénisse, ma chère sœur ! Que Dieu vous bénisse ! »

La femme lui répondit de tout son cœur ; et la scène qui suivit fut si spontanée, si naturelle, si enfantine, si débordante d'amour, qu'elle fit fondre l'assemblée en larmes de tous côtés. Ils pleuraient au cou les uns des autres. C'était une scène trop émouvante pour être décrite par des mots.

Le pasteur baptiste et moi nous rencontrions rarement, bien que nous ayons parfois pu assister ensemble à une réunion. Il ne prêchait là que la moitié du temps, et moi l'autre moitié ; par conséquent, j'étais généralement absent quand il y était, et lui généralement absent quand j'y étais. C'était un homme de bien, et il travailla du mieux qu'il put à faire avancer le réveil.

Les doctrines prêchées étaient celles que j'ai toujours prêchées comme étant l'Évangile de Christ. J'insistais sur la dépravation morale totale et volontaire de ceux qui ne sont pas régénérés, et sur l'absolue nécessité d'un changement radical du cœur par le Saint-Esprit et au moyen de la vérité.

J'insistais beaucoup sur la prière comme condition indispensable pour faire avancer le réveil. L'expiation accomplie par Jésus-Christ, sa divinité, sa mission divine, sa vie parfaite, sa mort substitutive, sa résurrection, la repentance, la foi, la justification par la foi, et toutes les doctrines qui s'y rattachent, furent exposées aussi à fond que j'en étais capable et appliquées aux consciences ; et elles furent manifestement rendues efficaces par la puissance du Saint-Esprit.

Les moyens employés furent simplement la prédication, les réunions de prière et d'édification mutuelle, beaucoup de prière dans le secret, beaucoup d'entretiens personnels, et des réunions pour instruire ceux qui cherchaient sérieusement. Ces moyens-là, et aucun autre, furent employés pour faire avancer cette œuvre. Il n'y eut aucune apparence de

fanatisme, aucun mauvais esprit, aucune division, aucune hérésie, aucun schisme. Ni à cette époque, ni, assurément, aussi longtemps que j'ai connu ce lieu, il n'y eut aucun fruit de ce réveil qui fût à déplorer, ni aucun de ses traits dont l'effet fût douteux.

J'ai parlé de cas d'opposition exacerbée à ce réveil. Une circonstance, je le découvris, avait préparé les gens à cette opposition et l'avait beaucoup envenimée. Je trouvai cette contrée dans l'état de ce qu'on appellerait, selon l'expression de l'Ouest, « un district brûlé ». Quelques années auparavant, une agitation désordonnée avait traversé la région ; on l'avait appelée un réveil religieux, mais elle s'était révélée fausse. Je ne peux en rendre compte que d'après ce que j'en ai entendu dire par des chrétiens et par d'autres. On la disait avoir été une agitation très extravagante ; et elle avait abouti à une réaction si étendue et si profonde qu'elle avait laissé dans bien des esprits l'impression que la religion n'était qu'une pure illusion. Un grand nombre d'hommes semblaient ancrés dans cette conviction. Prenant ce qu'ils avaient vu comme un échantillon de réveil religieux, ils se sentaient en droit de s'opposer à tout ce qui visait à susciter un réveil.

Je découvris qu'elle avait laissé parmi les chrétiens certaines pratiques choquantes, propres à provoquer la moquerie plutôt qu'une conviction sérieuse de la vérité de la religion. Par exemple, dans toutes leurs réunions de prière, je trouvai en vigueur une coutume de ce genre : chaque chrétien de profession se sentait le devoir de rendre témoignage à Christ. Il fallait « se charger de sa croix » et dire quelque chose en réunion. L'un se levait et disait en substance : « J'ai un devoir à remplir que personne ne peut remplir à ma place. Je me lève pour témoigner que la religion est bonne, bien que je doive avouer que je n'en jouis pas en ce moment. Je n'ai rien de particulier à dire, sinon rendre mon témoignage ; et j'espère que vous prierez tous pour moi. » Cela fait, cette personne se rasseyait, et une autre se levait pour dire à peu près la même chose : « La religion est bonne ; je n'en jouis pas ; je n'ai rien d'autre à dire, mais je dois faire mon devoir. J'espère que vous prierez tous pour moi. » Le

temps se passait ainsi, et la réunion s'écoulait sans guère rien de plus intéressant que des remarques de ce genre. Naturellement, les impies s'en moquaient.

C'était en fait ridicule et rebutant. Mais l'idée était si enracinée dans l'esprit du public que c'était ainsi qu'il fallait tenir une réunion de prière et d'édification, et qu'il était du devoir de chaque chrétien de profession, chaque fois que l'occasion lui en était donnée, de rendre un tel témoignage pour Dieu, que je fus obligé, pour m'en débarrasser, de ne plus tenir de réunions de ce genre. J'annonçais donc chaque réunion comme une réunion de prédication. Une fois que nous étions assemblés, je commençais par un chant, puis je priais moi-même. J'invitais ensuite une ou deux autres personnes à prier, en les nommant. Puis j'annonçais un texte et je parlais un moment. Ensuite, quand je voyais qu'une impression était produite, je m'arrêtais et je demandais à une ou deux personnes de prier pour que le Seigneur grave cela dans leur esprit. Je reprenais alors mon propos, et au bout d'un moment je m'arrêtais de nouveau pour demander à une ou deux personnes de prier. Je continuais ainsi, sans jamais ouvrir la réunion aux remarques des frères et des sœurs. Ainsi ils s'en allaient sans être tenus dans la servitude par le sentiment d'avoir négligé leur devoir en ne rendant pas témoignage pour Dieu. De cette façon, la plupart de nos réunions de prière n'en portaient pas le nom. Comme elles étaient annoncées comme des réunions de prédication, on ne s'attendait pas à ce que chacun puisse y prendre la parole ; et je parvins ainsi à venir à bout de cette sotte manière de tenir les réunions, qui provoquait tant d'hilarité et de moquerie chez les impies.

Une fois que le réveil eut solidement pris en ce lieu, et que se furent produites les choses que j'ai rapportées, l'opposition cessa entièrement, autant que je pus le savoir. Je passai plus de six mois en ce lieu et à Antwerp, partageant mon travail entre les deux endroits ; et pendant la dernière partie de ce temps, je n'entendis plus parler d'opposition ouverte.

J'ai parlé des doctrines prêchées. Je dois ajouter que je dus me donner beaucoup de peine pour instruire ceux qui cherchaient. L'usage avait été, je crois, universel, de pousser les pécheurs inquiets à prier pour obtenir un cœur nouveau et à employer des moyens en vue de leur propre conversion. Les directives qu'on leur donnait supposaient ou laissaient entendre qu'ils étaient tout disposés à devenir chrétiens et qu'ils se donnaient beaucoup de peine pour persuader Dieu de les convertir. Je m'efforçai de leur faire comprendre que c'était Dieu qui employait les moyens à leur égard, et non eux à l'égard de Dieu ; que Dieu était disposé, et qu'eux ne l'étaient pas ; que Dieu était prêt, et qu'eux ne l'étaient pas. Bref, je m'efforçai de les acculer à la foi et à la repentance immédiates, comme à ce que Dieu exigeait d'eux : une soumission présente et immédiate à sa volonté, une acceptation présente et immédiate de Christ. Je m'efforçai de leur montrer que tout délai n'était qu'une manière d'esquiver le devoir présent ; que prier pour obtenir un cœur nouveau, ce n'était que chercher à rejeter sur Dieu la responsabilité de leur conversion ; et que tous les efforts pour faire leur devoir, tant qu'ils ne donnaient pas leur cœur à Dieu, étaient hypocrites et trompeurs.

Pendant les six mois entiers où je travaillai dans cette région, j'allai à cheval de ville en ville et d'établissement en établissement, dans toutes les directions, et je prêchai l'Évangile selon que l'occasion s'en présentait. Quand j'avais quitté Adams, ma santé s'était bien délabrée. J'avais craché du sang ; et à l'époque où j'avais reçu l'autorisation de prêcher, mes amis pensaient que je n'avais plus longtemps à vivre. M. Gale m'avait recommandé, quand je quittai Adams, de ne pas essayer de prêcher plus d'une fois par semaine, et alors de bien veiller à ne pas parler plus d'une demi-heure d'affilée. Mais au lieu de cela, je fis des visites de maison en maison, j'assistai aux réunions de prière, et je prêchai et travaillai tous les jours, et presque tous les soirs, pendant toute la saison. Avant que les six mois soient écoulés, ma santé était entièrement rétablie, mes poumons étaient sains, et je pouvais prêcher deux heures, deux heures et demie, et plus encore, sans ressentir la moindre fatigue. Je pense que mes sermons

duraient en moyenne près de deux heures, sinon deux heures pleines. Je prêchais en plein air ; je prêchais dans des granges ; je prêchais dans des maisons d'école ; et un glorieux réveil se répandit dans toute cette contrée nouvellement défrichée.

Pendant toute la première partie de mon ministère surtout, je m'attirais de la part des pasteurs une foule de rebuffades et de reproches, particulièrement au sujet de ma manière de prêcher. J'ai raconté que M. Gale, quand je prêchai pour lui juste après avoir reçu l'autorisation de prêcher, m'avait dit qu'il aurait honte qu'on sache que j'avais été son élève. Le fait est que leur formation avait été si totalement différente de la mienne qu'ils désapprouvaient beaucoup ma manière de prêcher. Ils me reprochaient d'illustrer mes idées en me référant aux affaires ordinaires des hommes des divers métiers qui m'entouraient, comme j'avais l'habitude de le faire. Parmi les cultivateurs, les artisans et les autres catégories de gens, j'empruntais mes images à leurs diverses occupations. Je m'efforçais aussi d'employer un langage qu'ils puissent comprendre. Je m'adressais à eux dans la langue des gens du peuple. Je cherchais à exprimer toutes mes idées en peu de mots, et avec des mots d'usage courant.

Avant ma conversion, j'avais un penchant différent. En écrivant et en parlant, je m'étais parfois laissé aller à un langage fleuri. Mais quand j'en vins à prêcher l'Évangile, j'avais tellement à cœur d'être parfaitement compris que je m'appliquai de la manière la plus sérieuse, d'un côté à éviter ce qui était vulgaire, et de l'autre à exprimer mes pensées dans le langage le plus simple possible.

Cela allait tout à fait à l'encontre des idées qui régnaient alors parmi les pasteurs, et qui règnent encore aujourd'hui dans une très large mesure. À propos de mes illustrations, ils me disaient : « Pourquoi ne prenez-vous pas vos exemples dans les événements de l'histoire ancienne, et n'adoptez-vous pas une manière plus digne d'illustrer vos idées ? » À cela, bien sûr, je répondais que si mes illustrations mettaient en avant

quelque chose de nouveau et de frappant, c'est l'illustration elle-même qui occuperait l'esprit des gens, plutôt que la vérité que je voulais illustrer. Et quant à la simplicité de mon langage, je me défendais en disant que mon but n'était pas de cultiver un style oratoire qui plane au-dessus de la tête des gens, mais de me faire comprendre ; et que j'emploierais donc n'importe quel langage adapté à cette fin, pourvu qu'il n'implique ni grossièreté ni vulgarité.

Vers le moment où je quittai Evans' Mills, notre presbytère se réunit, et j'assistai à la réunion. Je laissai l'œuvre du réveil à la demande expresse de quelques frères, et je me rendis au presbytère. Les frères avaient entendu parler de ma manière de prêcher, ceux du moins qui ne m'avaient pas entendu prêcher. Le presbytère se réunit le matin et procéda à l'examen des affaires ; et après notre pause pour le repas de midi, quand nous nous rassemblâmes l'après-midi, la foule vint en masse et remplit la maison. Je n'avais pas la moindre idée de ce que les frères du presbytère avaient en tête. Je pris donc place dans la foule et j'attendis l'ouverture de la séance du presbytère.

Dès que l'assemblée fut bien réunie, l'un des frères se leva et dit : « Les gens sont manifestement venus pour entendre une prédication ; je propose que M. Finney prêche un sermon. » La proposition fut appuyée et adoptée à l'unanimité. Je vis aussitôt que les frères du presbytère avaient l'intention de me mettre à l'épreuve, pour voir si j'étais capable de faire ce qu'ils avaient entendu dire que je faisais : me lever et prêcher sur-le-champ, sans aucune préparation préalable. Je ne présentai ni excuse ni objection ; car je dois dire que mon cœur en était plein et que je désirais prêcher. Je me levai et m'avançai dans l'allée ; et levant les yeux vers la chaire, je vis que c'était une chaire petite et haute, plaquée contre le mur. Je restai donc debout dans l'allée et j'annonçai mon texte : « Sans la sainteté, personne ne verra le Seigneur » (Hébreux 12,14). Le Seigneur m'aida à prêcher. J'allais et venais dans la grande allée ; et les gens étaient visiblement intéressés et très émus.

Mais après la réunion, l'un des frères s'approcha de moi et me dit : « Frère Finney, si vous passez de notre côté, j'aimerais que vous prêchiez dans quelques-uns de nos districts scolaires. Je n'aimerais pas que vous prêchiez dans notre église. Mais nous avons des maisons d'école dans certains districts, loin du village ; j'aimerais que vous prêchiez dans quelques-unes de celles-là. » Je rapporte ce fait pour montrer quelle idée ils se faisaient de ma méthode de prédication. Mais comme ils étaient complètement dans l'ignorance quant aux résultats de cette manière de s'adresser aux gens ! Ils se plaignaient que je rabaissais la dignité de la chaire ; que j'étais la honte du ministère pastoral ; que je parlais comme un avocat au barreau ; que je parlais aux gens sur le ton de la conversation ; que je disais « vous » au lieu de prêcher sur le péché et les pécheurs en disant « ils » ; que je disais « l'enfer », et avec une telle force que les gens en étaient souvent choqués ; de plus, que je pressais les gens avec une telle véhémence qu'on aurait dit qu'il ne leur restait pas un instant à vivre ; et parfois ils se plaignaient que je blâmais trop les gens. Un docteur en théologie me dit qu'il se sentait bien plus porté à pleurer sur les pécheurs qu'à les blâmer. Je lui répondis que cela ne m'étonnait pas, s'il croyait qu'ils avaient une nature pécheresse, que le péché leur était transmis par héritage et qu'ils n'y pouvaient rien.

Quand j'eus prêché quelque temps et que le Seigneur eut partout ajouté sa bénédiction, j'avais coutume de dire aux pasteurs, chaque fois qu'ils me contestaient ma manière de prêcher et voulaient me faire adopter leurs idées et prêcher comme eux, que je n'osais pas faire le changement qu'ils désiraient. Je leur disais : « Montrez-moi une voie plus excellente. Montrez-moi les fruits de votre ministère ; et s'ils dépassent les miens au point de me prouver que vous avez trouvé une voie plus excellente, j'adopterai vos vues. Mais vous attendez-vous à ce que j'abandonne mes vues et mes pratiques pour adopter les vôtres, alors que vous-mêmes ne pouvez pas nier que, quelles que soient les erreurs où j'ai pu tomber, ou les imperfections de ma prédication, de mon style et de tout le reste, les résultats justifient mes méthodes ? » Je leur disais : « J'ai l'intention de

m'améliorer autant que je le pourrai ; mais je ne pourrai jamais adopter votre manière de prêcher l'Évangile tant que je n'aurai pas de meilleures preuves que vous avez raison et que j'ai tort. »

Ils se plaignaient souvent aussi que je me rendais coupable de répétitions dans ma prédication. Je prenais la même pensée, je la tournais et la retournais, et je l'illustrais de diverses manières. Je leur assurais que je jugeais nécessaire de le faire pour me faire comprendre, et qu'aucun de leurs arguments ne me persuaderait de renoncer à cette pratique. Alors ils disaient : « Vous n'intéresserez pas la partie instruite de votre auditoire. » Mais les faits les réduisirent bientôt au silence sur ce point. Ils constatèrent que, sous ma prédication, des juges, des avocats et des hommes instruits se convertissaient par dizaines, tandis que, sous leurs méthodes, une telle chose arrivait rarement.

Chapitre 7

Remarques sur la formation des pasteurs

Dans ce que je vais dire à ce sujet, j'espère que mes frères ne me prêteront pas d'autre motif qu'un souci bienveillant et fraternel de les voir porter le plus de fruit possible. J'ai toujours reçu leurs critiques avec bienveillance, et je leur ai toujours fait crédit de bonnes intentions. Me voici maintenant vieux, et bien des résultats de mes idées et de mes méthodes sont connus du public. Serait-il déplacé que je parle franchement aux pasteurs sur ce sujet ? Pour répondre à leurs objections, je leur ai parfois rapporté ce qu'un juge de la cour suprême m'avait dit là-dessus. « Les pasteurs, disait-il, ne font pas preuve de bon sens quand ils s'adressent au peuple. Ils ont peur de se répéter. Ils emploient un langage que les gens simples comprennent mal. Ils ne tirent pas leurs exemples des occupations ordinaires de la vie. Ils écrivent dans un style trop élevé, ils lisent sans jamais revenir sur ce qu'ils ont dit, et le peuple ne les comprend pas. Or, ajoutait-il, si les avocats agissaient ainsi, ils se ruineraient et perdraient leur cause. Quand j'étais au barreau, poursuivit-il, je tenais pour acquis, devant un jury d'hommes respectables, que j'aurais à répéter mes principaux arguments à peu près autant de fois qu'il y avait de personnes sur le banc des jurés. J'avais appris que si je ne le faisais pas, si je n'illustrais pas, ne répétais pas, ne retournais pas dans tous les sens les points principaux, les points principaux de droit et de preuve, je perdrais ma cause. Notre but, disait-il, quand nous parlons à un jury, est que leur opinion soit faite avant qu'ils quittent le banc des jurés ; non pas de faire un discours dans une langue qu'ils ne comprennent qu'à moitié ; non pas de nous laisser aller à des comparaisons tout à fait au-dessus de leur portée ; non pas d'étaler notre éloquence, puis de les laisser partir. Nous sommes décidés à obtenir un verdict. C'est pourquoi nous sommes décidés à être compris. Nous

voulons les convaincre ; et s'ils ont des doutes sur le droit, nous le leur faisons comprendre, et nous l'enfonçons dans leur esprit. Bref, nous comptons obtenir un verdict, et l'obtenir sur-le-champ ; de sorte que, lorsqu'ils se retirent pour délibérer, il apparaisse qu'ils nous ont compris et qu'ils ont été convaincus par les faits et par les arguments. Si nous ne prenons pas ainsi la peine de faire pénétrer chaque pensée, chaque mot et chaque point, jusqu'à les loger dans leurs convictions, nous sommes sûrs de perdre notre cause. Il nous faut vaincre leurs préjugés ; il nous faut vaincre leur ignorance ; il nous faut tâcher de vaincre même leur intérêt, s'ils en ont un, contre notre client. Si les pasteurs faisaient de même, disait-il, les effets de leur prédication seraient infiniment différents de ce qu'ils sont. Ils vont dans leur cabinet et écrivent un sermon ; ils montent en chaire et le lisent, et ceux qui l'écoutent le comprennent mal. Il y a bien des mots qu'ils ne comprendront qu'une fois rentrés chez eux, en consultant leur dictionnaire. Les pasteurs ne s'adressent pas au peuple dans l'attente de le convaincre et d'obtenir sur-le-champ son verdict en faveur du Christ. Ils ne visent rien de tel. Ils semblent plutôt chercher à produire de belles œuvres littéraires, à déployer une grande éloquence et un langage orné. » Bien entendu, à une telle distance, je ne prétends pas rapporter les paroles exactes du juge ; mais j'ai rendu la substance des remarques qu'il me fit alors.

Je n'ai jamais éprouvé le moindre ressentiment envers mes frères pour la rudesse avec laquelle ils me traitaient souvent. Je savais qu'ils désiraient vivement me voir faire du bien ; et ils pensaient réellement que je ferais beaucoup plus de bien et beaucoup moins de mal si j'adoptais leurs vues. Mais j'étais d'un autre avis.

Je pourrais citer bien des faits qui montrent les idées des pasteurs et la manière dont ils me traitaient parfois. Quand je prêchais à Philadelphie, par exemple, le docteur X..., le célèbre conférencier de la tempérance, venu du Connecticut, vint m'y entendre prêcher. Il s'indigna de la façon dont je rabaissais la dignité de la chaire. Il s'en entretint pourtant surtout avec M. Patterson, avec qui je travaillais à ce moment-là. Il soutenait avec

insistance qu'on ne devait pas me laisser prêcher tant que je n'aurais pas reçu une formation pastorale ; que je devais cesser de prêcher, aller à Princeton apprendre la théologie, et y acquérir de meilleures idées sur la manière dont l'Évangile doit être prêché.

Que rien de ce que je dis sur ce sujet ne laisse croire à personne que je tenais mes idées ou mes méthodes pour parfaites, car je ne le pensais nullement. Je savais que je n'étais qu'un enfant. Je n'avais pas eu l'avantage des études supérieures ; et j'avais eu, depuis le début, une conscience si vive qu'il me manquait les qualités qui m'auraient rendu acceptable, surtout aux pasteurs, et, je le craignais, au public des grandes villes, que je n'avais jamais eu d'autre ambition ni d'autre dessein que d'aller dans les nouveaux établissements et dans les endroits privés de l'Évangile. En réalité, j'étais souvent surpris moi-même, dans les premières années de mon ministère, de voir ma prédication si édifiante et si bien reçue par les classes les plus instruites. C'était plus que je n'avais escompté, beaucoup plus que mes frères ne l'avaient escompté, et plus que je n'avais osé l'espérer moi-même. Je me suis toujours efforcé de m'améliorer en tout point où je découvrais que j'étais dans l'erreur. Mais plus je prêchais, moins j'avais de raisons de penser que mon erreur se trouvait du côté où mes frères dans le ministère la supposaient.

Plus j'acquérais d'expérience, plus je voyais les résultats de ma manière de prêcher, plus je m'entretenais avec toutes les classes, gens d'en haut et gens d'en bas, instruits et sans instruction, plus j'étais confirmé dans cette certitude : Dieu m'avait conduit, m'avait enseigné, m'avait donné des idées justes sur la meilleure manière de gagner des âmes. Je dis que Dieu m'a enseigné ; et je sais qu'il a dû en être ainsi, car je n'avais assurément pas reçu ces idées des hommes. J'ai souvent pensé que je pouvais dire en toute vérité, comme Paul, que l'Évangile ne m'avait pas été enseigné par un homme, mais par l'Esprit du Christ lui-même (Galates 1,12). Et l'Esprit du Seigneur me l'enseigna d'une manière si claire et si forte qu'aucun des arguments de mes frères dans le ministère,

dont on me harcela si souvent et si longtemps, n'eut sur moi le moindre poids.

Je le mentionne par devoir. Car je reste solennellement pénétré de cette conviction : les écoles sont, dans une large mesure, en train de gâter les pasteurs. Les pasteurs d'aujourd'hui ont de grandes facilités pour s'informer sur toutes les questions de théologie ; et ils sont infiniment plus savants, pour ce qui est de la science théologique, historique et biblique, qu'ils ne l'ont peut-être jamais été à aucune époque du monde. Pourtant, avec tout leur savoir, ils ne savent pas s'en servir. Ils sont, après tout, dans une large mesure, comme David dans l'armure de Saül. On ne peut jamais apprendre à prêcher qu'en prêchant.

Mais il est une chose dont les pasteurs ont besoin plus que de toute autre : c'est d'avoir l'œil simple. S'ils ont une réputation à assurer et à entretenir, ils feront bien peu de bien. Il y a bien des années, un pasteur très aimé que je connaissais quitta son foyer pour raison de santé et engagea un jeune homme, tout juste sorti du séminaire, pour occuper sa chaire pendant son absence. Ce jeune homme écrivait et prêchait des sermons aussi brillants qu'il le pouvait. La femme du pasteur finit par se risquer à lui dire : « Vous prêchez au-dessus de la tête de nos gens. Ils ne comprennent ni votre langage ni vos comparaisons. Vous apportez trop de votre savoir en chaire. » Il répondit : « Je suis un jeune homme. Je travaille mon style. Je cherche à me préparer à occuper une chaire et à m'entourer d'une assemblée cultivée. Je ne peux pas descendre au niveau de vos gens. Il me faut cultiver un style élevé. » Depuis ce jour, je n'ai cessé de penser à cet homme et de le suivre des yeux. Je ne crois pas qu'il soit déjà mort ; mais je n'ai jamais vu son nom associé à aucun réveil, au milieu de tous les grands réveils que nous avons connus d'année en année depuis ce temps-là ; et je ne m'attends pas à l'y voir, à moins que ses idées ne changent radicalement et qu'il ne s'adresse au peuple d'un point de vue tout à fait différent et pour des motifs tout à fait différents.

Je pourrais nommer des pasteurs encore vivants, vieux comme moi, qui avaient grand-honte de moi quand je commençai à prêcher, parce que je manquais tellement de dignité en chaire, que j'employais un langage si ordinaire, que je m'adressais aux gens si directement, et que je ne cherchais nullement l'ornement ni à soutenir la dignité de la chaire.

C'étaient de chers frères ; j'ai toujours eu pour eux les sentiments les plus bienveillants, et je ne sache pas qu'une seule fois je me sois froissé ou fâché de ce qu'ils disaient. Dès le tout début, je savais que je rencontrerais cette opposition ; qu'il y avait entre les autres pasteurs et moi un large fossé dans nos idées, et qu'il y en aurait un dans notre pratique. Je me suis rarement senti des leurs, ou senti qu'ils me regardaient comme appartenant vraiment à leur confrérie. J'avais été formé au droit. J'étais passé directement d'un cabinet d'avocat à la chaire, et je parlais aux gens comme j'aurais parlé à un jury.

C'était chose très courante, à ce que j'appris, parmi les pasteurs, dans mes premières années de ministère, de convenir entre eux que si je réussissais dans le ministère, cela jetterait le discrédit sur les écoles ; et que l'on finirait par trouver à peine utile de les soutenir de ses deniers, si un homme pouvait être reçu comme un prédicateur fructueux sans y être passé. Or je n'ai jamais eu la pensée de déprécier l'instruction que donnent les collèges ou les séminaires de théologie ; même si je pensais alors, et pense encore, qu'à certains égards ils se trompent gravement dans leur manière de former leurs étudiants. Ils ne les encouragent pas à parler aux gens, à s'habituer à des allocutions improvisées devant les gens des environs, pendant qu'ils poursuivent leurs études. On ne peut pas apprendre à prêcher par l'étude sans la pratique. Il faudrait encourager les étudiants à exercer, à éprouver et à développer les dons et l'appel qu'ils ont reçus de Dieu, en allant dans tous les endroits qui leur sont ouverts et en présentant le Christ aux gens dans des entretiens pleins de ferveur. C'est ainsi qu'ils doivent apprendre à prêcher. Au lieu de cela, on exige des étudiants qu'ils écrivent ce qu'on appelle des sermons et qu'ils les présentent à la critique ; qu'ils les prêchent, c'est-à-

dire qu'ils les lisent, devant leurs condisciples et le professeur. Ils jouent ainsi à prêcher. Personne ne peut prêcher de cette manière. Ces prétendus sermons, sous la critique qu'ils subissent, dégénèrent évidemment en essais littéraires. Le peuple n'a aucun respect pour de tels sermons, en tant que sermons. La lecture d'élégants essais littéraires n'est pas pour lui de la prédication. Cela flatte le goût littéraire, mais n'édifie pas spirituellement. Cela ne répond pas aux besoins de l'âme. Ce n'est pas fait pour gagner des âmes au Christ. On apprend aux étudiants à cultiver un style d'écriture raffiné et élevé. Quant à la véritable éloquence, cette parole jaillissante, saisissante et persuasive qui coule naturellement d'un homme instruit dont l'âme est embrasée par son sujet, et qui est libre d'épancher son cœur devant un peuple grave qui l'attend, ils n'en ont rien.

Un esprit réfléchi sentira combien il est infiniment déplacé de présenter en chaire, à des âmes immortelles suspendues au bord de la mort éternelle, de tels échantillons de science et de rhétorique. Les gens savent bien qu'on n'agit pas ainsi dans aucun domaine où l'on est vraiment sérieux. Le capitaine d'une compagnie de pompiers, quand une ville est en flammes, ne lit pas un essai à ses hommes et ne leur offre pas un bel échantillon de rhétorique quand il leur crie ses ordres et dirige leurs mouvements. C'est une affaire urgente, et il entend que chaque mot soit compris. Il est entièrement sérieux avec eux ; et ils sentent que toute critique de son langage serait déplacée.

Il en est toujours ainsi quand les hommes sont entièrement sérieux. Leur langage va droit au but, il est direct et simple. Leurs phrases sont courtes, fortes, puissantes. L'appel vise directement l'action ; c'est pourquoi tous ces discours produisent leur effet. Voilà la raison pour laquelle, autrefois, les prédicateurs méthodistes ignorants et les ardents prédicateurs baptistes produisaient tellement plus d'effet que nos théologiens et nos ecclésiastiques les plus savants. Ils le font encore aujourd'hui. La parole passionnée d'un simple exhortateur remue souvent une assemblée bien au-delà de tout ce que peuvent produire ces brillantes démonstrations de

rhétorique. Les grands sermons amènent les gens à louer le prédicateur. La bonne prédication amène les gens à louer le Sauveur.

Nos écoles de théologie auraient bien plus de valeur qu'elles n'en ont si elles étaient beaucoup plus pratiques. J'ai entendu un professeur de théologie lire un sermon sur l'importance de la prédication improvisée. Ses vues sur ce sujet étaient justes ; mais sa pratique les contredisait entièrement. Il semblait avoir étudié la question et être parvenu à des vues pratiques de la plus haute importance. Et pourtant, je n'ai jamais connu un seul de ses étudiants qui ait adopté ces vues dans la pratique. J'ai appris qu'il dit que, s'il recommençait sa vie de prédicateur, il agirait selon ses vues actuelles ; et qu'il déplore que sa formation ait été mauvaise sur ce point, et que sa pratique l'ait été par conséquent.

Dans notre école d'Oberlin, nos étudiants ont été amenés (pas par moi, je suis tenu de le dire) à penser qu'ils doivent écrire leurs sermons ; et bien peu d'entre eux, malgré tout ce que j'ai pu leur dire, ont le courage de se lancer et de s'engager dans la prédication improvisée. On leur a dit et répété : « Ne pensez pas imiter M. Finney. Vous ne pouvez pas être des Finney. »

Les pasteurs n'aiment pas se lever et parler aux gens du mieux qu'ils peuvent, en se rompant d'emblée à l'habitude de parler aux gens. Il leur faut prêcher ; et s'il leur faut prêcher au sens ordinaire du mot, il leur faut écrire. À ce compte-là, je n'ai donc jamais prêché. De fait, on m'a souvent dit : « Mais vous ne prêchez pas. Vous parlez aux gens. » À Londres, un homme rentra chez lui, après une de nos réunions, profondément convaincu de péché. Il avait été sceptique ; et sa femme, le voyant très agité, lui dit : « Mon ami, es-tu allé entendre prêcher M. Finney ? » Il répondit : « Je suis allé à la réunion de M. Finney. Il ne prêche pas ; il explique seulement ce que les autres prêchent. » Voilà, en substance, ce que j'ai entendu dire bien des fois. « Mais, disent-ils, n'importe qui pourrait prêcher comme vous. Vous parlez simplement aux gens. Vous parlez aussi à votre aise que si vous étiez assis au salon. » D'autres ont dit

: « Mais cela ne ressemble pas à de la prédication ; on dirait plutôt que M. Finney m'a pris à part et s'entretenait avec moi face à face. »

Les pasteurs évitent en général de prêcher ce que leurs auditeurs comprendraient comme s'adressant particulièrement à eux. Ils leur prêchent sur d'autres gens et sur les péchés d'autres gens, au lieu de s'adresser à eux et de leur dire : « Vous êtes coupables de ces péchés » ; et : « Voilà ce que le Seigneur exige de vous. » Ils prêchent souvent sur l'Évangile au lieu de prêcher l'Évangile. Ils prêchent souvent sur les pécheurs au lieu de prêcher aux pécheurs. Ils évitent soigneusement d'être personnels, au sens de donner à l'un quelconque des assistants l'impression que c'est lui, cet homme-là. Or j'ai cru de mon devoir de suivre une autre voie ; et j'ai toujours suivi une autre voie. J'ai souvent dit : « Ne pensez pas que je parle de quelqu'un d'autre ; c'est vous que je vise, et vous, et vous. »

Les pasteurs me dirent d'abord que les gens ne supporteraient jamais cela ; qu'ils se lèveraient, sortiraient et ne reviendraient jamais m'entendre. Mais c'est une erreur complète. Ici comme en toute chose, beaucoup dépend de l'esprit dans lequel on parle. Si les gens voient que c'est dit dans un esprit d'amour, avec un désir ardent de leur faire du bien ; s'ils ne peuvent pas y voir un accès d'animosité personnelle, mais s'ils voient, sans pouvoir le nier, que c'est dire la vérité avec amour, que c'est venir droit à eux pour les sauver chacun personnellement, il y en a très peu qui continueront à s'en offenser. Même si, sur le moment, ils se sentent montrés du doigt et repris, la conviction s'impose néanmoins à eux qu'ils en avaient besoin, et cela finira sûrement par leur faire beaucoup de bien.

J'ai souvent dit aux gens, quand je voyais qu'ils avaient l'air offensés : « Vous voilà froissés, et vous allez partir en disant que vous ne reviendrez pas ; mais vous reviendrez. Votre propre conscience est de mon côté. Vous savez que ce que je vous dis est vrai, que je vous le dis pour votre

bien, et que vous ne pourrez pas continuer à m'en vouloir. » Et j'ai toujours constaté qu'il en était ainsi.

Mon expérience a été que, même pour la popularité personnelle, « l'honnêteté est la meilleure politique » chez un pasteur ; que s'il veut garder sa place dans la confiance, le respect et l'affection d'un peuple, quel qu'il soit, il doit être fidèle envers les âmes. Il doit leur faire voir qu'il ne les courtise pas pour gagner de la popularité, mais qu'il s'efforce de sauver leurs âmes. Les hommes ne sont pas des sots. Ils n'ont aucun respect solide pour un homme qui monte en chaire pour prêcher des choses flatteuses. Au plus profond de leur âme, ils méprisent cela de tout cœur. Et que personne ne pense gagner un respect durable, être honoré durablement par son peuple, s'il ne traite pas fidèlement leurs âmes en ambassadeur du Christ.

Le grand argument opposé à mes vues sur la prédication de l'Évangile était que je ne donnerais pas, à beaucoup près, autant d'instruction au peuple que si j'écrivais mes sermons. On disait que je n'étudierais pas ; et que, par conséquent, même si je pouvais réussir comme évangéliste, travaillant seulement quelques semaines ou quelques mois dans un endroit, il ne conviendrait jamais à un pasteur de prêcher sans texte écrit.

Or j'ai les meilleures raisons de croire que ceux qui prêchent des sermons écrits ne donnent pas à leur peuple autant d'instruction qu'ils le pensent. Les gens ne se souviennent pas de leurs sermons. J'ai entendu des gens se plaindre dans une multitude de cas : « Je ne peux rien emporter chez moi de ce que j'entends du haut de la chaire. » Ils m'ont dit dans des centaines de cas : « Nous nous souvenons toujours de ce que nous vous avons entendu prêcher. Nous nous souvenons de votre texte et de la manière dont vous l'avez traité ; mais les sermons écrits, nous ne pouvons pas nous en souvenir. »

Je suis pasteur depuis bien des années maintenant, depuis 1832 en fait ; et je n'ai jamais entendu personne se plaindre que je n'instruisais pas le peuple. Je ne crois pas qu'il soit vrai que mon peuple soit moins bien

instruit, pour ce qui est de l'instruction donnée en chaire, que ceux qui écoutent la prédication de sermons écrits. Il est vrai qu'un homme peut écrire ses sermons sans beaucoup étudier ; comme il est vrai qu'il peut prêcher sans texte écrit sans beaucoup d'étude ni de réflexion. Bien des sermons écrits que j'ai entendus montraient tout autre chose qu'une pensée profonde et exacte.

Mon habitude a toujours été d'étudier l'Évangile, et la meilleure manière de l'appliquer, en tout temps. Je ne me borne pas à des heures et à des jours consacrés à écrire mes sermons ; mais mon esprit médite sans cesse les vérités de l'Évangile et les meilleures façons de les employer. Je vais parmi les gens et j'apprends à connaître leurs besoins. Puis, à la lumière du Saint-Esprit, je prends un sujet qui, je pense, répondra à leurs besoins du moment. J'y réfléchis intensément, et je prie beaucoup sur ce sujet, le dimanche matin par exemple ; j'en remplis mon esprit, puis je vais le déverser devant les gens. Au contraire, l'une des grandes difficultés du sermon écrit est que l'homme, une fois qu'il l'a écrit, n'a plus guère besoin de penser à son sujet. Il n'a guère besoin de prier. Il relit peut-être son manuscrit le samedi soir, ou le dimanche matin ; mais il ne sent pas la nécessité de recevoir une puissante onction, pour que sa bouche soit ouverte et remplie d'arguments, et pour qu'il puisse prêcher d'un cœur plein. Il est tout à fait tranquille. Il n'a qu'à se servir de ses yeux et de sa voix, et il peut prêcher, à sa manière. C'est peut-être un sermon écrit depuis des années ; c'est peut-être un sermon dont il a écrit chaque mot dans la semaine. Mais le dimanche venu, il n'a aucune fraîcheur. Il ne vient pas nécessairement neuf et frais, comme un message oint de Dieu adressé à son cœur, et par son cœur au peuple.

Je suis prêt à dire, très solennellement, que je crois avoir d'autant plus étudié que je n'écrivais pas mes sermons. J'ai été obligé de me rendre familiers les sujets sur lesquels je prêchais, d'en remplir mon esprit, puis d'aller en parler aux gens. Je note simplement, de la manière la plus brève possible, les points sur lesquels je veux m'arrêter, et en des termes dont je n'emploierai peut-être pas un seul mot en prêchant. Je jette

simplement sur le papier l'ordre de mes propositions et les positions que je compte prendre ; en un mot, j'esquisse les remarques et les conclusions par lesquelles je termine.

Mais à moins d'essayer, à moins de commencer à parler aux gens du mieux qu'ils peuvent, en gardant leur cœur plein de vérité et plein du Saint-Esprit, les hommes ne deviendront jamais des prédicateurs capables de parler sans texte écrit. Je crois qu'une demi-heure d'entretien sérieux avec les gens, de semaine en semaine, si cet entretien est précis, direct, ardent et logique, les instruira réellement davantage que les deux sermons laborieux que ceux qui écrivent débitent à leur peuple le dimanche. Je crois que les gens se souviendraient davantage de ce qui est dit, y prendraient plus d'intérêt, et l'emporteraient avec eux pour le méditer, infiniment plus que ce qu'ils reçoivent des sermons écrits et laborieux.

J'ai parlé de ma manière de me préparer pour la chaire dans ces dernières années. Quand je commençai à prêcher, et pendant quelque douze ans au début de mon ministère, je n'écrivais pas un mot ; et j'étais le plus souvent obligé de prêcher sans aucune préparation, en dehors de celle que je recevais dans la prière. Bien souvent, je montais en chaire sans savoir sur quel texte je parlerais, ni un seul mot de ce que je dirais. Je comptais sur les circonstances et sur le Saint-Esprit pour me suggérer le texte et pour ouvrir tout le sujet à mon esprit ; et assurément, à aucune période de mon ministère je n'ai prêché avec plus de succès et de puissance. Si je ne prêchais pas par inspiration, je ne sais pas comment je prêchais. C'était pour moi une expérience courante, et elle l'a été durant toute ma vie de pasteur, que le sujet s'ouvre à mon esprit d'une manière qui me surprenait moi-même. Il me semblait voir avec une clarté intuitive exactement ce que je devais dire ; et des bataillons entiers de pensées, de mots et d'exemples me venaient aussi vite que je pouvais les exprimer. Quand je commençai à faire des « squelettes », je les faisais après avoir prêché, et non avant. C'était pour conserver les grandes lignes de la pensée qui m'avait été donnée dans des occasions comme celles que

je viens de mentionner. Je m'aperçus que, lorsque l'Esprit de Dieu m'avait donné une vue très claire d'un sujet, je ne pouvais la retenir pour m'en servir en une autre occasion que si je notais les grandes lignes de ces pensées. Mais, après tout, je ne me suis jamais trouvé capable de beaucoup me servir de vieux squelettes pour prêcher sans les remanier, et sans que le Saint-Esprit me donne une vue fraîche et nouvelle du sujet. Je reçois presque toujours mes sujets à genoux, dans la prière ; et il m'est souvent arrivé, en recevant un sujet du Saint-Esprit, qu'il fasse sur mon esprit une impression si forte qu'il me faisait trembler, au point que j'avais peine à écrire. Quand des sujets me sont ainsi donnés, qui semblent me traverser corps et âme, je peux en quelques instants dresser un squelette qui me permettra de retenir la vue présentée par l'Esprit ; et je constate que de tels sermons agissent toujours avec une grande puissance sur les gens.

Certains des sermons les plus saisissants que j'aie jamais prêchés à Oberlin, je les ai reçus ainsi après que la cloche eut sonné pour le culte ; et j'ai dû aller les déverser d'un cœur plein, sans noter plus que le squelette le plus bref possible, qui parfois ne couvrait même pas la moitié du terrain que je couvris dans mon sermon.

Je dis cela, non pour me vanter, mais parce que c'est un fait, et pour en rendre gloire à Dieu, et non à quelque talent qui me serait propre. Que personne ne pense que ces sermons, qu'on a dits si puissants, étaient le produit de mon propre cerveau ou de mon propre cœur, sans l'assistance du Saint-Esprit. Ils n'étaient pas de moi, mais du Saint-Esprit en moi.

Et que personne ne dise que c'est revendiquer une inspiration plus haute que celle qui est promise aux pasteurs, ou que celle que les pasteurs ont le droit d'attendre. Car je crois que tous les pasteurs appelés par le Christ à prêcher l'Évangile doivent être et peuvent être inspirés, en ce sens qu'ils prêchent l'Évangile « par le Saint-Esprit envoyé du ciel » (1 Pierre 1,12). Que voulait dire d'autre le Christ quand il a dit : « Allez, faites de toutes les nations des disciples ; et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à

la fin du monde » (Matthieu 28,19-20) ? Que voulait-il dire quand il a dit, en parlant du Saint-Esprit : « Il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera » (Jean 16,14) ? « Il vous rappellera tout ce que je vous ai dit » (Jean 14,26) ? Que voulait-il dire quand il a dit : « Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein » ? « Il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui » (Jean 7,38-39). Tous les pasteurs peuvent être, et doivent être, si remplis du Saint-Esprit que tous ceux qui les entendent soient pénétrés de la conviction que « Dieu est réellement au milieu d'eux » (1 Corinthiens 14,25).

Note : Nous donnons ici le fac-similé d'un des « squelettes » de M. Finney, pris au hasard parmi les centaines qu'il a laissés. (L'éditeur.)

Chapitre 8

Le réveil d'Antwerp

Je dois maintenant faire un peu le récit de mes travaux, et de leurs fruits, à Antwerp, un village situé au nord d'Evans' Mills.

J'y arrivai pour la première fois en avril, et je constatai qu'il ne s'y tenait aucun culte, d'aucune sorte, dans toute la commune.

Les terres de la commune appartenaient à un certain M. P..., un riche propriétaire foncier qui habitait Ogdensburgh. Pour encourager le peuplement de la commune, il avait fait construire un temple en brique. Mais les gens n'avaient aucune envie d'entretenir un culte public ; le temple était donc fermé à clé, et la clé se trouvait entre les mains d'un certain M. C..., qui tenait l'hôtel du village.

J'appris très vite qu'il existait en ce lieu une Église presbytérienne, qui ne comptait que peu de membres. Quelques années plus tôt, ils avaient essayé de maintenir une réunion le dimanche, au village. Mais l'un des anciens qui conduisaient leurs réunions du dimanche habitait à cinq milles environ du village, et il était obligé, pour s'y rendre, de traverser un hameau d'universalistes. Les universalistes avaient fait tomber la réunion du village en mettant le diacre R..., comme ils l'appelaient, dans l'impossibilité de traverser leur hameau pour se rendre à la réunion. Ils allaient jusqu'à démonter les roues de sa voiture ; et ils finirent par pousser leur opposition si loin qu'il renonça à assister aux réunions du village. Dès lors, autant que j'aie pu l'apprendre, on avait abandonné tout culte, au village comme dans la commune.

Je trouvai en Mme C..., l'hôtesse, une femme pieuse.

Il y avait au village deux autres femmes pieuses : une certaine Mme H..., épouse d'un commerçant, et une certaine Mme R..., épouse d'un

médecin. C'était un vendredi, si je me souviens bien, que j'arrivai là. J'allai voir ces femmes pieuses et leur demandai si elles aimeraient avoir une réunion. Elles me répondirent que oui, mais qu'elles ne savaient pas si ce serait possible.

Mme H... accepta d'ouvrir son salon pour une réunion ce soir-là, si je parvenais à faire venir quelqu'un. Je fis le tour du village pour inviter les gens, et je réussis à réunir, je crois, une treizaine de personnes dans son salon. Je leur prêchai ; puis je dis que, si je pouvais obtenir l'usage de l'école du village, je prêcherais le dimanche. J'obtins l'accord des administrateurs de l'école ; et le lendemain, on fit circuler parmi les gens l'annonce d'une réunion à l'école le dimanche matin.

En parcourant le village, j'entendis une quantité énorme de jurons et de blasphèmes. Je crus n'en avoir jamais tant entendu dans aucun des endroits où j'étais passé. On aurait dit que les hommes, qu'ils jouent à la balle sur la place ou qu'ils se trouvent dans n'importe quelle boutique où j'entrais, ne faisaient tous que jurer, sacrer et se vouer les uns les autres à la damnation. J'avais l'impression d'être arrivé aux frontières de l'enfer. J'éprouvai une sorte de sentiment terrible, je m'en souviens, en parcourant le village ce samedi-là. L'air même me semblait empoisonné ; et une sorte d'épouvante s'empara de moi.

Le samedi, je m'adonnai à la prière, et je finis par insister dans ma demande jusqu'à ce que vienne cette réponse : « Ne crains point ; mais parle, et ne te tais point, car je suis avec toi, et personne ne mettra la main sur toi pour te faire du mal ; car j'ai un peuple nombreux dans cette ville » (Actes 18,9-10). Cela me délivra complètement de toute crainte. Je constatai cependant que les chrétiens de l'endroit avaient vraiment peur qu'il arrive quelque chose de grave si l'on rétablissait des réunions religieuses en ce lieu. Je passai une grande partie du samedi en prière ; mais je parcourus assez le village pour voir que l'annonce d'une prédication à l'école causait une belle agitation.

Le dimanche matin, je me levai et quittai ma chambre à l'hôtel ; et, pour être seul, en un endroit où je pourrais donner libre cours à ma voix aussi bien qu'à mon cœur, je montai dans les bois, à quelque distance du village, et je restai assez longtemps en prière. Je ne fus pourtant pas soulagé, et j'y montai une deuxième fois ; mais le fardeau qui pesait sur mon esprit augmenta, et je ne trouvai pas de soulagement. J'y montai une troisième fois ; et alors la réponse vint. Je m'aperçus que c'était l'heure de la réunion, et je me rendis immédiatement à l'école. Je la trouvai pleine à craquer. J'avais à la main ma Bible de poche, et je leur lus ce texte : « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3,16). Je ne me rappelle pas grand-chose de ce que je dis ; mais je sais que le point sur lequel mon esprit travailla surtout, ce fut la manière dont Dieu avait été traité en retour de son amour. Le sujet me bouleversa moi-même profondément ; et je prêchai en répandant à la fois mon âme et mes larmes.

Je vis là plusieurs des hommes dont j'avais entendu, la veille, les blasphèmes les plus affreux. Je les désignai pendant la réunion, et je rapportai ce qu'ils avaient dit : comment ils demandaient à Dieu de les damner les uns les autres. À vrai dire, je déchargeai sur eux tout mon cœur. Je leur dis qu'ils semblaient « hurler le blasphème dans les rues comme des chiens de l'enfer » ; et qu'il m'avait semblé être arrivé « au bord même de l'enfer ». Tout le monde savait que ce que je disais était vrai, et ils pliaient sous ces paroles. Ils ne parurent pas offensés ; mais les gens pleuraient à peu près autant que moi. Je crois qu'il n'y avait guère d'yeux secs dans la salle.

M. C..., l'hôtelier, avait refusé d'ouvrir le temple le matin. Mais dès que ce premier culte fut terminé, il se leva et annonça aux gens qu'il ouvrirait le temple l'après-midi.

Les gens se dispersèrent et répandirent la nouvelle de tous côtés ; et l'après-midi, le temple était presque aussi bondé que l'école l'avait été le

matin. Tout le monde était venu à la réunion ; et le Seigneur me lâcha sur eux d'une manière extraordinaire. Ma prédication leur parut quelque chose de nouveau. À vrai dire, il me semblait à moi-même que je pouvais faire pleuvoir sur eux la grêle et l'amour en même temps ; ou, en d'autres termes, que je pouvais faire pleuvoir sur eux de la grêle, mais dans l'amour. Il me semblait que mon amour pour Dieu, devant les outrages dont ils l'accablaient, aiguisait mon esprit jusqu'à l'angoisse la plus intense. J'avais envie de les reprendre de tout mon cœur, et pourtant avec une compassion à laquelle ils ne pouvaient pas se méprendre. Je n'ai jamais su qu'ils m'aient accusé de dureté ; et pourtant je crois n'avoir peut-être jamais parlé avec plus de sévérité de ma vie.

Les travaux de ce jour-là furent efficaces pour amener à la conviction de péché la grande masse de la population. À partir de ce jour, quel que soit le moment ou le lieu où je fixais une réunion, n'importe où dans les environs, les gens s'y pressaient pour m'entendre. L'œuvre commença aussitôt et progressa avec une grande puissance. Je prêchais deux fois le dimanche au temple du village, j'assistais à une réunion de prière dans l'intervalle entre les deux cultes, et je prêchais généralement quelque part, dans une école des environs, à cinq heures de l'après-midi.

Le troisième dimanche où je prêchai là, un homme âgé vint me trouver au moment où je montais en chaire, et me demanda si je ne voudrais pas aller prêcher dans une école de son secteur, à trois milles environ ; il me dit qu'il n'y avait jamais eu là aucun culte. Il souhaitait que je vienne aussitôt que possible. Je fixai la réunion au lendemain, lundi, à cinq heures de l'après-midi. Il faisait chaud. Je laissai mon cheval au village, et je pensai faire le trajet à pied, pour pouvoir sans difficulté m'arrêter en chemin chez les gens, aux alentours de l'école. Cependant, avant d'arriver, comme j'avais travaillé si dur le dimanche, je me trouvai complètement épuisé ; je m'assis au bord du chemin, et j'eus l'impression de pouvoir à peine continuer. Je me reprochai de ne pas avoir pris mon cheval.

Mais à l'heure fixée, je trouvai l'école pleine ; et je ne pus trouver qu'une place debout, près de la porte ouverte. Je lus un cantique ; et je ne peux pas appeler cela du chant, car ils semblaient n'avoir jamais eu en ce lieu la moindre musique d'église. Les gens firent pourtant semblant de chanter. Mais cela revenait à peu près à ceci : chacun braillait à sa manière. Mon oreille s'était formée en enseignant la musique d'église ; et leur horrible cacophonie me fit tant souffrir que, d'abord, je crus devoir sortir. Je finis par me mettre les deux mains sur les oreilles, en les serrant de toutes mes forces. Mais cela n'arrêtait pas les fausses notes. Je tins bon, cependant, jusqu'à ce qu'ils aient fini ; puis je me jetai à genoux, presque désespéré, et je commençai à prier. Le Seigneur ouvrit les écluses des cieux, l'esprit de prière fut répandu, et je donnai libre cours à tout mon cœur dans la prière.

Je n'avais pas réfléchi au texte sur lequel je prêcherais ; j'attendais de voir l'assemblée. Dès que j'eus fini de prier, je me relevai et je dis : « Levez-vous, sortez de ce lieu ; car l'Éternel va détruire la ville » (Genèse 19,14). Je leur dis que je ne me rappelais pas où se trouvait ce texte ; mais je leur indiquai à peu près où ils le trouveraient, puis je me mis à l'expliquer. Je leur dis qu'il y avait eu un homme nommé Abraham, et qui il était ; qu'il y avait eu un homme nommé Lot, et qui il était ; quels liens les unissaient ; comment ils s'étaient séparés l'un de l'autre à cause de querelles entre leurs bergers ; et qu'Abraham avait pris la région des collines, tandis que Lot s'était établi dans la plaine de Sodome. Je leur dis ensuite à quel point Sodome était devenue méchante, et dans quelles pratiques abominables ses habitants étaient tombés. Je leur dis que le Seigneur avait décidé de détruire Sodome, qu'il avait visité Abraham et lui avait fait connaître ce qu'il allait faire ; qu'Abraham avait prié le Seigneur d'épargner Sodome s'il y trouvait un certain nombre de justes ; et que le Seigneur avait promis de le faire à cause d'eux ; qu'ensuite Abraham l'avait supplié de la sauver pour un nombre un peu moindre, et que le Seigneur avait dit qu'il l'épargnerait à cause d'eux ; qu'il avait continué à réduire le nombre, jusqu'à ramener à dix le nombre des justes ; et que

Dieu lui avait promis que, s'il trouvait dix justes dans la ville, il l'épargnerait. Abraham ne fit pas d'autre demande, et l'Éternel le quitta. Mais il se trouva qu'il n'y avait là qu'un seul juste, et c'était Lot, le neveu d'Abraham. « Les hommes dirent à Lot : Qui as-tu encore ici ? Gendres, fils et filles, et tout ce qui t'appartient dans la ville, fais-les sortir de ce lieu. Car nous allons détruire ce lieu, parce que le cri contre ses habitants est grand devant l'Éternel. L'Éternel nous a envoyés pour le détruire » (Genèse 19,12-13).

Pendant que je racontais ces faits, je remarquai que les gens avaient l'air en colère. Beaucoup d'hommes étaient en manches de chemise ; et ils se regardaient les uns les autres, puis me regardaient, comme s'ils étaient prêts à se jeter sur moi pour me corriger sur-le-champ. Je voyais leurs regards étranges et inexplicables, et je ne comprenais pas ce que j'avais pu dire qui les ait offensés. Il me semblait pourtant que leur colère montait de plus en plus à mesure que je poursuivais le récit. Dès que j'eus achevé le récit, je me tournai vers eux et leur dis que, d'après ce que j'avais compris, ils n'avaient jamais eu de réunion religieuse en ce lieu ; et que, par conséquent, j'avais le droit de tenir pour acquis, et j'étais même obligé de tenir pour acquis, qu'ils étaient un peuple impie. J'enfonçai cela en eux avec de plus en plus d'énergie, le cœur plein presque à éclater.

Je ne leur avais pas parlé sur ce ton d'application directe, je crois, depuis plus d'un quart d'heure, quand tout à coup une solennité terrible sembla descendre sur eux ; les gens de l'assemblée se mirent à tomber de leurs sièges de tous côtés, en criant pour obtenir miséricorde. Si j'avais eu une épée dans chaque main, je n'aurais pas pu les abattre de leurs sièges aussi vite qu'ils tombaient. En fait, presque toute l'assemblée était à genoux ou prosternée, je crois, en moins de deux minutes après ce premier choc qui s'était abattu sur eux. Chacun priait pour lui-même, pour peu qu'il fût capable de parler.

Naturellement, je fus obligé de cesser de prêcher ; car ils ne prêtaient plus aucune attention. Je vis le vieil homme qui m'avait invité à venir

prêcher, assis à peu près au milieu de la salle, et regardant autour de lui avec une stupéfaction totale. J'élevai la voix presque jusqu'au cri pour qu'il m'entende et, le montrant du doigt, je lui dis : « Vous ne pouvez pas prier ? » Il tomba aussitôt à genoux et, d'une voix de stentor, il répandit son âme devant Dieu ; mais il ne parvint pas du tout à retenir l'attention des gens. Je parlai alors aussi fort que je pus, et j'essayai de les rendre attentifs à ce que je disais. Je leur dis : « Vous n'êtes pas encore en enfer ; maintenant, laissez-moi vous conduire à Christ. » Pendant quelques instants, j'essayai de leur présenter l'Évangile ; mais presque aucun d'eux n'y prêta attention. Mon cœur débordait tellement de joie devant une telle scène que j'avais peine à me contenir. Ce n'est qu'à grand-peine que je me retins de crier et de rendre gloire à Dieu.

Dès que je pus suffisamment maîtriser mes émotions, je me tournai vers un jeune homme qui était tout près de moi et qui priait pour lui-même ; je lui posai la main sur l'épaule, ce qui attira son attention, et je lui prêchai Jésus à l'oreille. Dès que j'eus tourné son attention vers la croix de Christ, il crut ; il resta calme et tranquille une minute ou deux, puis il se mit à prier pour les autres. Je me tournai alors vers un autre, et je fis de même avec lui, avec le même résultat ; puis un autre, et encore un autre.

Je continuai ainsi jusqu'au moment où je vis qu'il était l'heure de les quitter pour aller tenir une réunion prévue au village. Je le leur dis, et je demandai au vieil homme qui m'avait invité de rester pour diriger la réunion pendant que je me rendais à mon rendez-vous. Il le fit. Mais l'intérêt était trop grand, et il y avait trop d'âmes blessées pour qu'on puisse congédier la réunion ; elle se prolongea donc toute la nuit. Le matin, il y en avait encore là qui ne pouvaient pas s'en aller ; on les transporta dans une maison particulière du voisinage pour faire place à l'école. L'après-midi, on me fit dire de redescendre, car on ne parvenait toujours pas à clore la réunion.

Quand je redescendis là-bas, je reçus l'explication de la colère que l'assemblée avait manifestée pendant l'introduction de mon sermon, la veille. J'appris que l'endroit s'appelait Sodome, ce que j'ignorais ; et qu'il n'y avait en ce lieu qu'un seul homme pieux, qu'on appelait Lot. C'était le vieil homme qui m'avait invité. Les gens avaient supposé que j'avais choisi mon sujet, et que je leur avais prêché de cette manière, parce qu'ils étaient si méchants qu'on les appelait Sodome. C'était une coïncidence frappante ; mais, en ce qui me concernait, elle était entièrement fortuite.

Je ne suis pas retourné en ce lieu depuis bien des années. Il y a quelques années, je travaillais à Syracuse, dans l'État de New York. Deux messieurs vinrent me voir un jour : l'un était un homme d'un certain âge ; l'autre n'avait pas tout à fait cinquante ans. Le plus jeune me présenta le plus âgé comme le diacre W..., ancien de son Église ; il me dit qu'il venait me remettre cent dollars pour le collège d'Oberlin. Le plus âgé, à son tour, me présenta le plus jeune en disant : « Voici mon pasteur, le révérend M. Cross. Il s'est converti par votre ministère. » Sur quoi M. Cross me dit : « Vous souvenez-vous d'avoir prêché à telle époque à Antwerp, dans tel secteur de la commune, à l'école, l'après-midi, et que telle scène s'y est produite ? », et il me la décrivit. Je répondis : « Je m'en souviens très bien, et je ne pourrai jamais l'oublier tant que je me souviendrai de quoi que ce soit. » « Eh bien, me dit-il, je n'étais alors qu'un jeune homme, et je me suis converti dans cette réunion. » Il exerce depuis bien des années un ministère fécond. Plusieurs de ses enfants ont fait leurs études dans notre collège d'Oberlin.

Pour autant que je puisse le savoir, bien que ce réveil soit venu sur eux si soudainement, et sous une forme si puissante, les convertis étaient solides, et l'œuvre durable et authentique. Je n'ai jamais entendu parler d'un retour en arrière désastreux qui se serait produit.

J'ai dit que les universalistes avaient empêché le diacre R... d'assister aux réunions du dimanche, au village d'Antwerp, en démontant les roues de

sa voiture. Quand le réveil eut atteint toute sa force, le diacre R... voulut que j'aille prêcher dans son secteur.

Je fixai donc une prédication un certain après-midi, dans leur école. À mon arrivée, je trouvai l'école pleine, et le diacre R... assis près d'une fenêtre, à côté d'un pupitre sur lequel étaient posés une Bible et un recueil de cantiques. Je m'assis à côté de lui, puis je me levai et lus un cantique, qu'ils chantèrent tant bien que mal. Je me mis ensuite à prier, et j'eus un large accès au trône de la grâce. Puis je me levai et pris ce texte : « Serpents, race de vipères ! Comment échapperez-vous au châtiment de la géhenne ? » (Matthieu 23,33).

Je vis que le diacre R... était très mal à l'aise ; et il ne tarda pas à se lever pour aller se tenir dans l'embrasure de la porte ouverte. Comme il y avait quelques garçons près de la porte, je supposai sur le moment qu'il était allé les faire tenir tranquilles. Mais j'appris ensuite que c'était par peur. Il pensait que, s'ils se jetaient sur moi, il serait à un endroit d'où il pourrait s'échapper. D'après mon texte, il avait conclu que j'allais leur parler très franchement ; et l'opposition qu'il avait rencontrée de leur part l'avait rendu très nerveux : il voulait rester hors de leur portée. Je me mis à me répandre sur eux de toutes mes forces ; et avant que j'aie fini, les fondements mêmes de l'universalisme furent complètement renversés, je crois, en ce lieu. Ce fut une scène presque égale à celle dont j'ai parlé, à Sodome. C'est ainsi que le réveil pénétra dans tous les coins de la commune, et quelques communes voisines eurent part à la bénédiction. L'œuvre fut très précieuse en ce lieu.

Quand vint le moment de recevoir les convertis, après qu'un grand nombre eurent été examinés et que le jour de leur admission approchait, je découvris que plusieurs d'entre eux avaient été élevés dans des familles baptistes, et je leur demandai s'ils ne préféreraient pas être baptisés par immersion. Ils me répondirent qu'ils n'avaient pas de préférence, mais que leurs parents aimeraient mieux qu'ils soient immergés. Je leur dis que je ne voyais aucun inconvénient à les immerger, s'ils pensaient que

cela ferait davantage plaisir à leurs proches, et que cela leur convenait aussi bien à eux-mêmes.

Le dimanche venu, je m'arrangeai donc pour baptiser par immersion pendant l'intervalle entre les deux cultes. Nous descendîmes jusqu'à un cours d'eau qui traverse l'endroit ; et là, je baptisai, je crois, une douzaine de personnes ou davantage.

Quand vint l'heure du culte de l'après-midi, nous nous rendîmes au temple ; et là, je baptisai un grand nombre de personnes en prenant de l'eau dans ma main et en la leur appliquant sur le front. L'administration de ce sacrement dans l'église fut si manifestement reconnue et bénie de Dieu que cela contribua beaucoup à convaincre les gens que ce mode de baptême lui était agréable.

Parmi les convertis, il y en avait aussi un nombre considérable dont les proches étaient méthodistes. Le samedi, j'appris que des méthodistes disaient aux convertis : « M. Finney est presbytérien. Il croit à la doctrine de l'élection et de la prédestination ; mais il ne l'a pas prêchée ici. Il n'ose pas la prêcher, parce que, s'il le faisait, les convertis ne se joindraient pas à son Église. » Cela me décida à prêcher sur la doctrine de l'élection le dimanche matin précédant leur entrée dans l'Église. Je pris mon texte, et j'entrepris de montrer : premièrement, ce que la doctrine de l'élection n'est pas ; deuxièmement, ce qu'elle est ; troisièmement, que c'est une doctrine de la Bible ; quatrièmement, que c'est la doctrine de la raison ; cinquièmement, que la nier, c'est nier les attributs mêmes de Dieu ; sixièmement, qu'elle ne met aucun obstacle sur le chemin du salut des non-élus ; septièmement, que tous les hommes peuvent être sauvés s'ils le veulent ; et enfin, qu'elle est le seul espoir que quelqu'un soit sauvé ; et je conclus par quelques remarques.

Le Seigneur rendit la chose extrêmement claire à mon propre esprit, et si claire pour les gens que, je crois, elle convainquit les méthodistes eux-mêmes. Je n'ai jamais entendu un mot contre cette prédication, ni un mot de mécontentement au sujet de l'argumentation. Pendant que je

prêchais, je remarquai une sœur méthodiste avec qui j'avais fait connaissance, et que je considérais comme une excellente chrétienne, qui pleurait, assise près des marches de la chaire. Je craignis de l'avoir blessée. Après la fin de la réunion, elle resta assise à pleurer ; j'allai vers elle et lui dis : « Ma sœur, j'espère que je ne vous ai pas blessée. » « Non, me dit-elle, vous ne m'avez pas blessée, monsieur Finney ; mais j'ai commis un péché. Pas plus tard qu'hier soir, mon mari, qui est un homme impénitent, discutait avec moi de cette question même ; et il soutenait, du mieux qu'il pouvait, la doctrine de l'élection. » Elle ajouta : « Je lui ai résisté, et je lui ai dit que ce n'était pas vrai. Et maintenant, aujourd'hui, vous m'avez convaincue que c'est vrai ; et loin de fournir une excuse à mon mari, ou à qui que ce soit, c'est le seul espoir que je puisse avoir qu'il soit sauvé, lui ou n'importe qui d'autre. » Je n'entendis plus aucune objection à ce que les convertis se joignent à une Église qui croyait à la doctrine de l'élection.

Il y eut en ce lieu un très grand nombre de conversions intéressantes ; et il y eut, pendant ce réveil, deux cas très frappants de guérison instantanée de la folie. Un dimanche après-midi, en entrant à la réunion, je vis plusieurs dames assises sur un banc avec une femme vêtue de noir qui semblait en proie à une grande détresse intérieure ; elles la retenaient en partie et l'empêchaient de sortir. À mon entrée, l'une des dames vint me trouver et me dit que c'était une femme aliénée ; qu'elle avait été méthodiste, mais qu'elle était, croyait-elle, déchue de la grâce ; ce qui l'avait conduite au désespoir, puis finalement à la folie. Son mari était un ivrogne, qui habitait à plusieurs milles du village ; il l'avait amenée, l'avait laissée à la réunion, et s'en était allé lui-même à la taverne. Je lui dis quelques mots ; mais elle me répondit qu'il fallait qu'elle s'en aille ; qu'elle ne pouvait entendre ni prière, ni prédication, ni chant ; que l'enfer était son partage, et qu'elle ne pouvait rien supporter de ce qui la faisait penser au ciel.

Je recommandai discrètement aux dames de la garder à sa place, si elles le pouvaient sans qu'elle trouble la réunion. Puis je montai en chaire et

lus un cantique. Dès que le chant commença, elle se débattit violemment pour sortir. Mais les dames lui barrèrent le passage ; et, avec douceur mais fermeté, l'empêchèrent de s'échapper. Au bout de quelques instants, elle se calma ; mais elle semblait éviter d'entendre le chant ou d'y prêter la moindre attention. Je priai ensuite. Pendant un petit moment, je l'entendis se débattre pour sortir ; mais avant que j'aie fini, elle se calma, et l'assemblée devint silencieuse. Le Seigneur me donna un grand esprit de prière, et un texte ; car je n'avais arrêté aucun texte à l'avance. Je pris mon texte dans l'épître aux Hébreux : « Approchons-nous donc avec assurance du trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce, pour être secourus dans nos besoins » (Hébreux 4,16).

Mon but était d'encourager la foi, en nous-mêmes et en elle ; et en nous-mêmes en sa faveur. Quand je commençai à prier, elle fit d'abord un gros effort pour sortir. Mais les dames lui résistèrent avec douceur, et elle finit par rester tranquille ; mais elle tenait la tête très basse, et semblait résolue à ne pas écouter ce que je disais. Mais à mesure que j'avançais, elle se mit peu à peu à relever la tête, et à me regarder du fond de sa grande capote noire. Elle leva les yeux de plus en plus, jusqu'à se tenir droite, et me regarder en face avec une attention intense. Comme j'en venais à presser les gens d'être hardis dans leur foi, de se lancer, et de se remettre à Dieu avec la plus entière confiance, par le sacrifice expiatoire de notre grand souverain sacrificateur, tout à coup elle fit sursauter l'assemblée en poussant un grand cri. Puis elle se jeta presque à bas de son siège, la tête très basse, et je pus voir qu'elle « tremblait de tout son corps ». Les dames qui étaient sur le banc avec elle la soutenaient en partie, et veillaient sur elle avec un intérêt et une sympathie visiblement pleins de prière. À mesure que je poursuivais, elle se remit à lever les yeux, et bientôt elle se tint droite, le visage merveilleusement changé, rayonnant d'une joie et d'une paix triomphantes. Il y avait sur ses traits un éclat tel que j'en ai rarement vu sur un visage humain. Sa joie était si grande qu'elle eut peine à se contenir jusqu'à la fin de la réunion ; après quoi elle eut tôt fait de faire comprendre à tout le monde autour d'elle

qu'elle était délivrée. Elle glorifiait Dieu, et se réjouissait avec un triomphe étonnant. Environ deux ans plus tard, je la rencontrai, et je la trouvai toujours remplie de joie et de paix.

L'autre cas de guérison fut celui d'une femme qui était elle aussi tombée dans le désespoir et la folie. Je n'étais pas présent quand elle fut rétablie ; mais on me dit que cela s'était fait de façon presque ou tout à fait instantanée, par un baptême du Saint-Esprit. On accuse parfois les réveils religieux de rendre les gens fous. La vérité, c'est que les hommes sont naturellement fous en matière de religion ; et que les réveils les ramènent à la raison plutôt qu'ils ne les rendent fous.

Pendant ce réveil, nous entendîmes beaucoup parler de l'opposition qu'il rencontrait à Gouverneur, une commune située à une douzaine de milles, je crois, plus au nord. Nous apprîmes que les méchants menaçaient de descendre pour nous attaquer en bande et disperser nos réunions. Bien entendu, nous n'y prêtâmes aucune attention ; et si j'en parle ici, c'est seulement parce que j'aurai bientôt l'occasion de mentionner un réveil qui eut lieu là-bas. Après avoir reçu les convertis, et après avoir travaillé à Antwerp en même temps qu'à Evans' Mills jusqu'à l'automne, je fis venir pour eux un jeune homme nommé Denning, qu'ils installèrent comme pasteur. Je cessai alors mes travaux à Antwerp.

Chapitre 9

Retour à Evans' Mills

À cette époque, on me pressait instamment de rester à Evans' Mills, et je finis par leur laisser espérer que je demeurerais avec eux, au moins un an. Comme j'étais fiancé, je partis de là pour Whitestown, dans le comté d'Oneida, et je me mariai en octobre 1824. Ma femme avait tout préparé pour notre installation ; un jour ou deux après notre mariage, je la quittai et retournai à Evans' Mills pour trouver un moyen de transporter nos affaires jusque-là. Je lui dis qu'elle pouvait m'attendre dans une huitaine de jours.

L'automne précédent, j'avais prêché quelques fois, le soir, dans un endroit appelé Perch River, à une douzaine de milles encore plus au nord-ouest d'Evans' Mills. Je passai un dimanche à Evans' Mills, et je comptais repartir chercher ma femme vers le milieu de la semaine. Mais ce dimanche-là, un envoyé de Perch River arriva et me dit qu'un réveil faisait lentement son chemin parmi les gens depuis que j'avais prêché chez eux ; et il me supplia de descendre y prêcher, au moins une fois encore. Je finis par leur faire savoir que je serais là le mardi soir. Mais je trouvai un intérêt si profond que je restai et prêchai le mercredi soir, puis le jeudi soir ; finalement je renonçai à retourner chercher ma femme cette semaine-là, et je continuai à prêcher dans les environs.

Le réveil s'étendit bientôt en direction de Brownville, un village assez important situé à plusieurs milles, au sud-ouest de cet endroit, je crois. Finalement, sur l'invitation pressante du pasteur et de l'Église de Brownville, je m'y rendis et j'y passai l'hiver, après avoir écrit à ma femme que les circonstances étaient telles que je devais remettre à plus tard le moment de venir la chercher, jusqu'à ce que Dieu parût m'ouvrir le chemin.

À Brownville, il y eut une œuvre très intéressante. Mais l'Église était dans un tel état qu'il était très difficile de l'amener à prendre part à l'œuvre. Je ne pouvais pas trouver grand-chose qui me parût être une piété sincère, venant du cœur ; et la manière de faire du pasteur était vraiment de nature à empêcher tout ce qui aurait ressemblé à un réveil balayant toute la population. Je travaillai là cet hiver-là avec beaucoup de peine, et j'eus bien des obstacles sérieux à surmonter. Il m'arrivait de constater que le pasteur et sa femme étaient absents de nos réunions, et j'apprenais ensuite qu'ils n'étaient pas venus pour aller à une soirée.

J'étais logé, dans cette localité, chez un certain M. B..., l'un des anciens de l'Église, l'ami le plus intime et le plus influent du pasteur. Un jour, comme je descendais de ma chambre pour aller rendre visite à quelques personnes qui cherchaient le salut, je rencontrai M. B... dans le vestibule, et il me dit : « Monsieur Finney, que penseriez-vous d'un homme qui prierait semaine après semaine pour recevoir le Saint-Esprit, sans pouvoir obtenir de réponse ? » Je répondis que je penserais qu'il priait pour de faux motifs. « Mais pour quels motifs, dit-il, un homme doit-il prier ? S'il désire être heureux, est-ce là un faux motif ? » Je répondis : « Satan pourrait prier avec un motif aussi bon que celui-là » ; puis je citai les paroles du psalmiste : « Soutiens-moi par ton Esprit de bonne volonté. Alors j'enseignerai tes voies à ceux qui les transgressent, et les pécheurs reviendront à toi » (Psaume 51,14-15). « Voyez, lui dis-je : le psalmiste ne priait pas pour recevoir le Saint-Esprit afin d'être heureux, mais afin d'être utile, et pour que des pécheurs se convertissent à Christ. » Sur ces mots, je tournai les talons et sortis aussitôt ; et lui fit brusquement demi-tour et remonta dans sa chambre.

Je restai dehors jusqu'à l'heure du dîner ; quand je rentrai, il vint à ma rencontre et se mit aussitôt à se confesser. « Monsieur Finney, me dit-il, je vous dois un aveu. J'ai été en colère quand vous m'avez dit cela ; et je dois avouer que j'espérais ne jamais vous revoir. Ce que vous m'avez dit, poursuivit-il, m'a forcé à reconnaître que je n'avais jamais été converti, que je n'avais jamais eu de motif plus élevé qu'un simple désir égoïste de

mon propre bonheur. Après que vous avez quitté la maison, dit-il, je suis allé à l'écart et j'ai prié Dieu de me prendre la vie. Je ne pouvais supporter qu'on apprenne que je m'étais toujours fait illusion. J'ai été très intime avec notre pasteur. J'ai voyagé avec lui, j'ai partagé son lit, j'ai conversé avec lui, j'ai été plus intime avec lui qu'aucun autre membre de l'Église ; et pourtant je voyais que je n'avais jamais été qu'un hypocrite qui s'abusait lui-même. L'humiliation était insupportable ; et, dit-il, je voulais mourir, et j'ai prié le Seigneur de me prendre la vie. » Quoi qu'il en soit, il était alors complètement brisé, et à partir de ce moment il devint un homme nouveau.

Cette conversion fit beaucoup de bien. Je pourrais raconter bien d'autres faits intéressants liés à ce réveil ; mais comme il y eut tant de choses qui me firent de la peine, quant à l'attitude du pasteur à son égard, et surtout de la femme du pasteur, je m'en abstiendrai.

Au début du printemps 1825, je quittai Brownville avec mon cheval et mon traîneau pour aller chercher ma femme. J'étais absent depuis six mois, depuis notre mariage ; et vu ce qu'était alors la poste entre nous, nous n'avions guère pu échanger de lettres. Je fis une quinzaine de milles ; les routes étaient très glissantes. Mon cheval n'était pas ferré à glace, et je vis qu'il fallait lui refaire ses fers. Je m'arrêtai à Le Rayville, un petit village situé à environ trois milles au sud d'Evans' Mills. Pendant qu'on ferrait mon cheval, les gens, apprenant que j'étais là, accoururent et voulurent savoir si je ne prêcherais pas à une heure, à l'école ; car ils n'avaient pas de temple.

À une heure, la salle était bondée ; et pendant que je prêchais, l'Esprit de Dieu descendit avec une grande puissance sur l'assistance. L'effusion de l'Esprit fut si grande et si manifeste que, cédant à leurs instantes prières, je décidai de passer la nuit sur place et de prêcher de nouveau le soir. Mais l'œuvre grandissait de plus en plus ; le soir, je fixai une autre réunion pour le lendemain matin, et le matin, une autre pour le soir ; et je vis bientôt que je ne pourrais pas aller plus loin pour chercher ma

femme. Je dis à un frère que, s'il voulait prendre mon cheval et mon traîneau et aller chercher ma femme, je resterais. Il le fit, et je continuai à prêcher, de jour en jour et de soir en soir ; et il y eut un puissant réveil.

J'aurais dû dire que, pendant que j'étais à Brownville, Dieu m'avait révélé tout d'un coup, de la manière la plus inattendue, qu'il allait répandre son Esprit à Gouverneur, et que je devais y aller prêcher. De cet endroit, je ne savais absolument rien, sinon que dans cette commune on s'était tant opposé au réveil d'Antwerp, l'année précédente. Je ne pourrai jamais dire comment ni pourquoi l'Esprit de Dieu me fit cette révélation. Mais je savais alors, et je ne doute pas aujourd'hui, que c'était une révélation directe de Dieu à moi. Je n'avais pas pensé à cet endroit, que je sache, depuis des mois ; mais dans la prière, la chose me fut entièrement montrée, claire comme le jour : je devais aller prêcher à Gouverneur, et Dieu y répandrait son Esprit.

Très peu de temps après, je vis un des membres de l'Église de Gouverneur qui passait par Brownville. Je lui dis ce que Dieu m'avait révélé. Il me regarda fixement, comme s'il me croyait fou. Mais je le chargeai de rentrer chez lui et de rapporter aux frères ce que j'avais dit, afin qu'ils se préparent à ma venue et à l'effusion de l'Esprit du Seigneur. J'appris de lui qu'ils n'avaient pas de pasteur ; qu'il y avait dans la commune deux Églises et deux temples, assez proches l'un de l'autre ; que les baptistes avaient un pasteur, et les presbytériens aucun ; qu'un pasteur âgé, qui avait été autrefois leur pasteur mais avait été congédié, habitait là ; et que dans l'Église presbytérienne il n'y avait plus de culte régulier le dimanche. D'après ce qu'il me dit, je compris que la religion y était tombée très bas ; et lui-même était froid comme un iceberg.

Mais je reviens maintenant à mes travaux à Le Rayville. Après quelques semaines de travail, la grande masse des habitants était convertie, et entre autres le juge C..., un homme qui, par son influence, dépassait de la tête et des épaules tous les gens d'alentour. Ma femme arriva, bien sûr, quelques jours après que je l'eus envoyé chercher ; et nous acceptâmes

l'invitation du juge C... et de sa femme, qui nous reçurent chez eux. Mais au bout de quelques semaines, les gens me pressèrent d'aller prêcher dans une Église baptiste de la commune de Rutland, là où Rutland touche à Le Ray. Je fixai une prédication là-bas pour un après-midi. Le temps s'était radouci, et je fis à pied, à travers un bois de pins, les trois milles environ qui me séparaient de leur lieu de culte. J'arrivai en avance et trouvai le bâtiment ouvert, mais vide. J'avais chaud, après avoir marché si longtemps ; j'entrai et m'assis près de l'allée centrale, au milieu de la salle. Très vite, des gens commencèrent à entrer et à prendre place ici et là, dispersés dans la salle. Bientôt leur nombre augmenta, et ils arrivaient sans arrêt. Je restai assis ; comme j'étais là complètement étranger, personne de ceux qui entraient ne m'était connu, et je présume qu'aucun d'eux ne me connaissait.

Bientôt entra une jeune femme qui portait deux ou trois hautes plumes à son chapeau et qui était habillée de façon plutôt voyante. Elle était mince, grande, pleine de dignité, et vraiment belle. Je remarquai, dès son entrée, qu'elle balançait la tête et donnait à ses plumes un mouvement très gracieux. Elle s'avança comme un navire toutes voiles dehors, en remontant l'allée centrale vers l'endroit où j'étais assis, minaudant à chaque pas, agitant le plus gracieusement du monde ses grandes plumes, regardant autour d'elle juste assez pour voir l'effet qu'elle produisait. Dans un tel endroit, tout cela était si singulier que j'en fus très frappé. Elle entra dans un banc juste derrière moi, où personne n'était assis à ce moment-là. Nous étions ainsi tout près l'un de l'autre, mais chacun dans un banc séparé. Je me tournai à demi et la regardai de la tête aux pieds. Elle vit que je l'observais d'un œil critique et parut un peu décontenancée. À voix basse, je lui dis très sérieusement : « Êtes-vous venue ici pour partager le culte de la maison de Dieu, pour que les gens vous adorent, pour détourner leur attention de Dieu et de son culte ? » Cela la fit se tordre de malaise ; et je continuai à la presser, d'une voix si basse que personne d'autre ne m'entendit, mais je fis en sorte qu'elle m'entende distinctement. Elle plia sous la réprimande et ne put plus relever la tête.

Elle se mit à trembler, et quand j'en eus dit assez pour lui graver dans l'esprit la pensée de son insupportable vanité, je me levai et montai en chaire. Dès qu'elle me vit monter en chaire et comprit que j'étais le pasteur qui allait prêcher, son agitation commença à croître, au point d'attirer l'attention de ceux qui l'entouraient. La salle fut bientôt pleine ; je pris un texte et me mis à prêcher.

L'Esprit du Seigneur fut manifestement répandu sur l'assemblée ; et à la fin du sermon, je fis une chose que je n'avais, je crois, jamais faite auparavant : j'invitai tous ceux qui voulaient donner leur cœur à Dieu à s'avancer et à prendre place au premier rang. Au moment même où je lançai cet appel, cette jeune femme fut la première à se lever. Elle se jeta dans l'allée et s'avança comme une personne au désespoir. Elle semblait avoir perdu tout sentiment de la présence de qui que ce soit, sinon de Dieu. Elle se précipita vers les premiers bancs, jusqu'à tomber finalement dans l'allée en poussant des cris d'angoisse. Un grand nombre de personnes se levèrent dans différentes parties de la salle et s'avancèrent ; et bon nombre parurent donner leur cœur à Dieu sur-le-champ, et parmi elles cette jeune femme. En me renseignant, j'appris qu'elle était plus ou moins la beauté de l'endroit ; que c'était une jeune fille aimable, mais que tout le monde la tenait pour très vaniteuse et très coquette.

Bien des années plus tard, je rencontrai un homme qui me parla de cette réunion. Je lui demandai des nouvelles de cette jeune femme. Il m'apprit qu'il la connaissait bien ; qu'elle habitait toujours là, qu'elle était mariée et que c'était une femme très utile ; et que depuis ce jour-là elle avait toujours été une chrétienne très fervente.

Je prêchai quelques fois à cet endroit, puis la question de Gouverneur se présenta de nouveau ; et Dieu sembla me dire : « Va à Gouverneur ; le moment est venu. » Le frère Nash était arrivé quelques jours auparavant et passait quelque temps avec moi. Au moment de ce dernier appel pour Gouverneur, j'avais deux ou trois prédications prévues dans cette partie de Rutland. Je dis donc au frère Nash : « Il faut que vous alliez à

Gouverneur voir ce qui s'y passe, puis que vous reveniez me faire votre rapport. »

Il partit le lendemain matin et, après deux ou trois jours d'absence, il revint en disant qu'il avait trouvé bon nombre de chrétiens de profession assez fortement travaillés intérieurement, et qu'il était convaincu que l'Esprit du Seigneur agissait beaucoup parmi les gens ; mais qu'ils ne se rendaient pas compte de l'état réel des choses. J'annonçai alors aux gens chez qui je prêchais que j'étais appelé à Gouverneur et que je ne pouvais plus prendre d'engagement pour prêcher chez eux. Je demandai au frère Nash de repartir immédiatement et d'annoncer aux gens qu'ils pouvaient m'attendre tel jour de cette semaine-là.

Chapitre 10

Le réveil de Gouverneur

Le frère Nash repartit donc dès le lendemain et annonça ma venue comme je le souhaitais. J'avais, je crois, près de trente milles à faire à cheval pour arriver là-bas. Le matin, il plut très fort ; mais la pluie se calma à temps pour me laisser gagner Antwerp. Pendant que je dînais là-bas, la pluie reprit et tomba littéralement à verse jusque tard dans l'après-midi. Le matin avant mon départ, puis à midi, il me sembla que je ne pourrais pas être au rendez-vous. Pourtant la pluie se calma de nouveau, à temps pour que je file au galop jusqu'à Gouverneur. Je trouvai que les gens ne m'attendaient plus ce jour-là, à cause de la grosse pluie.

Avant d'arriver au village, je croisai un certain M. S..., l'un des principaux membres de l'Église, qui revenait de la réunion d'Église et rentrait chez lui, à la maison devant laquelle je venais de passer. Il arrêta sa voiture et m'interpella : « Êtes-vous M. Finney ? » Je lui répondis que oui, et il me dit : « Je vous en prie, retournez chez moi, car je tiens absolument à ce que vous soyez mon hôte. Vous êtes fatigué de cette longue course, et les chemins sont si mauvais que vous n'aurez pas de réunion ce soir. » Je lui répondis que je devais tenir mon engagement, et je lui demandai si la réunion d'Église était terminée. Il me dit qu'elle ne l'était pas quand il était parti, et qu'il était possible, à son avis, que j'atteigne le village avant qu'on se sépare.

Je poursuivis ma route au galop, mis pied à terre à la porte du temple et entrai en hâte. Le frère Nash se tenait devant la chaire ; il venait de se lever pour congédier l'assemblée. En me voyant entrer, il leva les mains, attendit que je sois près de la chaire, puis me serra tout bonnement dans ses bras. Après m'avoir ainsi embrassé, il me présenta à l'assemblée. En deux mots, je leur annonçai que j'étais venu tenir mon engagement et

que, si le Seigneur le voulait, je prêcherais à telle heure, que je leur indiquai.

Quand l'heure arriva, la salle était pleine. Les gens en avaient assez entendu, pour et contre moi, pour avoir la curiosité éveillée, et tout le monde était sorti de chez soi. Le Seigneur me donna un texte ; je montai en chaire et j'ouvris mon cœur à ces gens. La parole produisit un effet puissant. Tout le monde, je crois, s'en rendit très bien compte. Je congédiai l'assemblée, et cette nuit-là je pus prendre un peu de repos.

L'hôtel du village était alors tenu par un docteur S..., universaliste déclaré. Le lendemain matin, je sortis comme d'habitude pour aller voir les gens et leur parler de leur âme, et je trouvai le village en effervescence. Après quelques visites, j'entrai en passant chez un tailleur, où je trouvai un certain nombre de personnes en train de discuter du sujet de la prédication de la veille.

Je n'avais jamais entendu parler du docteur S... jusque-là ; mais je le trouvai parmi ceux qui étaient réunis chez ce tailleur, en train de défendre ses opinions universalistes. Quand j'entrai, les remarques qu'on fit engagèrent aussitôt la conversation, et le docteur S... s'avança, visiblement soutenu par tout le poids de ses camarades, pour contester les affirmations que j'avais avancées et soutenir contre elles la doctrine du salut universel. Quelqu'un me le présenta, et je lui dis : « Docteur, je serais très heureux de m'entretenir avec vous de vos opinions ; mais si nous devons avoir une conversation, il faut d'abord nous mettre d'accord sur la méthode que nous suivrons pour discuter. » J'avais trop l'habitude de discuter avec les universalistes pour en attendre quelque bien, à moins de convenir de certaines règles et de s'y tenir pendant la discussion. Je proposai donc, premièrement, que nous prenions un point à la fois et le discutions jusqu'à ce qu'il soit réglé, ou que nous n'ayons plus rien à en dire, puis un autre, puis un autre encore, en nous en tenant au point précis en débat ; deuxièmement, que nous ne nous interrompions pas l'un l'autre, mais que chacun soit libre d'exposer ses vues sur le point

sans être interrompu ; troisièmement, qu'il n'y ait ni chicane ni simple raillerie, mais que nous observions la franchise et la courtoisie, et donnions à chaque argument le poids qui lui revient, de quelque côté qu'il soit présenté. Je savais qu'ils pensaient tous de la même manière ; et je voyais bien qu'ils faisaient bloc et s'étaient réunis ce matin-là pour se soutenir les uns les autres dans leurs opinions.

Ces préliminaires réglés, nous engageâmes la discussion. Il ne fallut pas longtemps pour démolir chacune des positions qu'il prit. En réalité, il connaissait bien peu la Bible. Il avait une manière à lui de se débarrasser des principaux passages, tels qu'il s'en souvenait, que l'on oppose généralement à la doctrine universaliste. Mais, comme le font toujours les universalistes, il insistait surtout sur l'injustice absolue d'un châtiment sans fin.

Je lui montrai bientôt, à lui et à ceux qui l'entouraient, qu'il avait un terrain bien mince sous les pieds pour ce qui était de la Bible ; et il en vint très vite à soutenir que, quoi que la Bible en dise, un châtiment sans fin était injuste, et que par conséquent, si la Bible menaçait les hommes d'un châtiment sans fin, elle ne pouvait pas être vraie. Cela réglait la question pour ce qui était de la Bible. En fait, je voyais bien qu'ils étaient tous sceptiques et qu'ils ne céderaient pas du tout parce qu'ils verraient que la Bible contredisait leurs opinions. Je l'attaquai alors de près sur la justice du châtiment sans fin. Je vis que ses amis s'agitaient et avaient l'impression que le sol se dérobait sous eux. Bientôt l'un d'eux sortit ; puis, à mesure que j'avançais, un autre sortit, et finalement tous l'abandonnèrent, voyant, comme ils durent le voir l'un après l'autre, qu'il avait entièrement tort.

Il avait été leur chef ; et Dieu me donna ainsi l'occasion de le réduire à néant, en présence de ceux qui le suivaient. Quand il n'eut plus rien à dire, je le pressai avec chaleur de s'occuper sans délai de son salut, je lui souhaitai très aimablement le bonjour et je m'en allai, sûr que j'entendrais bientôt reparler de cette conversation.

La femme du docteur était une chrétienne, membre de l'Église. Elle me raconta un jour ou deux plus tard que le docteur était rentré de cette conversation apparemment très agité, sans qu'elle sache où il était allé. Il arpentait la pièce, puis s'asseyait, mais ne pouvait pas rester assis. Il marchait et s'asseyait ainsi tour à tour ; et elle voyait à son visage qu'il était profondément troublé. Elle lui dit : « Docteur, qu'avez-vous ? » « Rien », répondit-il. Mais son agitation augmentait, et elle lui demanda de nouveau : « Docteur, dites-moi donc ce que vous avez. » Elle se doutait qu'il m'avait rencontré quelque part, et elle lui dit : « Docteur, avez-vous vu M. Finney ce matin ? » Cela l'arrêta net ; il fondit en larmes et s'écria : « Oui ! et il a retourné mes armes contre moi ! » Son angoisse devint extrême ; et dès que le chemin s'ouvrit pour qu'il puisse parler franchement, il s'abandonna à ses convictions, et peu après il exprima son espérance en Christ. En quelques jours, ses compagnons furent gagnés l'un après l'autre, si bien que, je crois, le réveil les emporta tous jusqu'au dernier.

J'ai dit qu'il y avait une Église baptiste et une Église presbytérienne, chacune avec son temple sur la place, non loin l'un de l'autre, et que l'Église baptiste avait un pasteur, mais la presbytérienne n'en avait pas. Dès que le réveil éclata et attira l'attention générale, les frères baptistes se mirent à s'y opposer. Ils parlèrent contre lui et employèrent des moyens tout à fait répréhensibles pour en arrêter les progrès. Cela encouragea une bande de jeunes gens à se donner la main pour se fortifier les uns les autres dans leur opposition à l'œuvre. L'Église baptiste avait beaucoup d'influence ; et la position qu'elle prit enhardit beaucoup l'opposition et sembla lui donner, comme on pouvait s'y attendre, une amertume et une force particulières. Ces jeunes gens semblaient dressés comme un rempart sur le chemin de l'œuvre.

Dans cet état de choses, le frère Nash et moi, après nous être consultés, conclûmes qu'il fallait vaincre cet obstacle par la prière, et qu'on ne pouvait l'atteindre d'aucune autre manière. Nous nous retirâmes donc dans un bosquet et nous nous livrâmes à la prière jusqu'à ce que nous

ayons obtenu gain de cause ; et nous eûmes l'assurance qu'aucune puissance que la terre ou l'enfer pourrait dresser ne serait autorisée à arrêter durablement le réveil.

Le dimanche suivant, après avoir prêché moi-même le matin et l'après-midi (car c'est moi qui faisais toute la prédication, et le frère Nash se consacrait presque continuellement à la prière), nous nous réunîmes à cinq heures au temple pour une réunion de prière. La salle était pleine. Vers la fin de la réunion, le frère Nash se leva et s'adressa à ce groupe de jeunes gens qui s'étaient donné la main pour résister au réveil. Je crois qu'ils étaient tous là, et ils se tenaient raidis contre l'Esprit de Dieu. C'était trop solennel pour qu'ils osent vraiment tourner en ridicule ce qu'ils entendaient et voyaient ; et pourtant leur effronterie et leur entêtement sautaient aux yeux de tous.

Le frère Nash leur parla avec beaucoup de sérieux et leur montra la culpabilité et le danger de la voie qu'ils suivaient. Vers la fin de son discours, il s'échauffa extrêmement et leur dit : « Maintenant, retenez bien ceci, jeunes gens ! Dieu rompra vos rangs en moins d'une semaine, soit en convertissant certains d'entre vous, soit en envoyant certains d'entre vous en enfer. Il le fera aussi sûrement que le Seigneur est mon Dieu ! » Il se tenait à un endroit où il abattit la main sur le haut du banc devant lui, si fort qu'il le fit trembler tout entier. Il se rassit aussitôt, baissa la tête et gémit de douleur.

La salle était silencieuse comme la mort, et la plupart des gens avaient la tête baissée. Je voyais que les jeunes gens étaient agités. Pour ma part, je regrettais que le frère Nash soit allé si loin. Il s'était engagé à ce que Dieu, dans la semaine, ou bien ôte la vie à certains d'entre eux et les envoie en enfer, ou bien en convertisse quelques-uns. Pourtant, le mardi matin de cette même semaine, le chef de ces jeunes gens vint me trouver, dans la plus grande détresse d'esprit. Il était tout prêt à se soumettre ; et dès que je le pressai, il s'effondra comme un enfant, confessa ses fautes et, de toute évidence, se donna à Christ. Puis il me dit : « Que dois-je faire,

monsieur Finney ? » Je lui répondis : « Allez immédiatement trouver tous vos jeunes compagnons, priez avec eux et exhortez-les à se tourner sans tarder vers le Seigneur. » Il le fit ; et avant la fin de la semaine, presque tous ces jeunes gens, sinon tous, espéraient en Christ.

Il y avait au village un commerçant du nom de S... C'était un homme très aimable, un homme du monde, mais déiste. Sa femme était fille d'un pasteur presbytérien. C'était sa seconde femme, et la première avait elle aussi été fille d'un pasteur presbytérien. Il s'était ainsi allié par mariage à deux familles de pasteurs. Ses beaux-pères s'étaient donné toutes les peines du monde pour obtenir sa conversion à Christ. C'était un homme qui lisait et réfléchissait. Ses deux beaux-pères étaient des presbytériens de la vieille école et lui avaient mis entre les mains le genre de livres qui présentaient leurs idées particulières. Cela l'avait beaucoup fait trébucher ; et plus il avait lu, plus il s'était affermi dans la conviction que la Bible était une fable.

Sa femme me supplia instamment de venir parler avec son mari. Elle me mit au courant de ses opinions et des peines qu'on s'était données pour l'amener à embrasser la religion chrétienne. Mais elle me dit qu'il était si solidement ancré dans ses idées qu'elle ne savait pas si une conversation pourrait en venir à bout. Je promis néanmoins de passer le voir, et je le fis. Son magasin occupait le devant de la maison où ils habitaient. Elle entra dans le magasin et lui demanda de venir. Il refusa. Il dit que cela ne servirait à rien, qu'il avait assez parlé avec des pasteurs, qu'il savait d'avance exactement ce que j'allais dire, et qu'il ne pouvait pas y consacrer de temps ; d'ailleurs, cela lui répugnait profondément. Elle lui répondit : « Monsieur S..., vous n'avez jamais eu l'habitude de traiter ainsi les pasteurs qui venaient vous voir. J'ai invité M. Finney à venir vous voir pour s'entretenir avec vous de la religion ; et je serai très peinée et humiliée si vous refusez de le recevoir. »

Il respectait et aimait beaucoup sa femme ; et c'était vraiment une perle. Pour lui faire plaisir, il consentit à venir. Mme S... me présenta à lui et

quitta la pièce. Je lui dis alors : « Monsieur S..., je ne suis pas venu ici pour me disputer avec vous ; mais si vous voulez bien causer, il se peut que je vous suggère quelque chose qui vous aide à surmonter certaines de vos difficultés au sujet de la religion chrétienne, car je les ai probablement toutes éprouvées moi-même. » Comme je lui parlais avec une grande bienveillance, il sembla aussitôt se sentir à l'aise avec moi ; il s'assit près de moi et me dit : « Eh bien, monsieur Finney, il n'est pas besoin d'une longue conversation sur ce point. Nous connaissons si bien l'un et l'autre les arguments des deux côtés que je peux vous exposer en quelques minutes les objections précises contre la religion chrétienne sur lesquelles je m'appuie, et que je me trouve absolument incapable de surmonter. Je suppose que je sais d'avance comment vous y répondrez, et que la réponse me paraîtra tout à fait insuffisante. Mais si vous le désirez, je vais vous les exposer. »

Je le priai de le faire ; et il commença, autant que je m'en souvienne, de cette façon : « Vous et moi, nous sommes d'accord pour croire à l'existence de Dieu. » « Oui. » « Bien. Nous sommes d'accord qu'il est infiniment sage, bon et puissant. » « Oui. » « Nous sommes d'accord que, dans notre création même, il nous a donné certaines convictions irrésistibles du bien et du mal, du juste et de l'injuste. » « Oui. » « Bien. Nous sommes donc d'accord que tout ce qui va contre nos convictions irrésistibles de la justice ne peut venir de Dieu. » « Oui », dis-je. « Ce qui, selon nos convictions irrésistibles, n'est ni sage ni bon ne peut venir de Dieu. » « Oui, dis-je, nous sommes d'accord là-dessus. » « Eh bien, reprit-il, la Bible nous enseigne que Dieu nous a créés avec une nature pécheresse, autrement dit que nous venons à l'existence totalement pécheurs et incapables d'aucun bien, et cela selon certaines lois établies d'avance dont Dieu est l'auteur ; que, malgré cette nature pécheresse, totalement incapable d'aucun bien, Dieu nous commande de lui obéir et d'être bons, alors que cela nous est absolument impossible ; et il nous le commande sous peine de mort éternelle. »

Je répondis : « Monsieur S..., avez-vous une Bible ? Voulez-vous chercher le passage qui enseigne cela ? » « Mais ce n'est pas la peine, dit-il ; vous reconnaissez que la Bible l'enseigne. » « Non, dis-je, je ne crois rien de tel. » « Alors, continua-t-il, la Bible enseigne que Dieu a imputé le péché d'Adam à toute sa postérité ; que nous héritons par nature de la culpabilité de ce péché, et que nous sommes exposés à la damnation éternelle pour la culpabilité du péché d'Adam. Eh bien, dit-il, peu m'importe qui le dit ou quel livre enseigne une chose pareille : je sais qu'un tel enseignement ne peut venir de Dieu. C'est la contradiction directe de mes convictions irrésistibles du bien et de la justice. » « Oui, répondis-je, et cela contredit tout aussi directement les miennes. Mais maintenant, dis-je, où cela est-il enseigné dans la Bible ? »

Il se mit à citer le catéchisme, comme il l'avait déjà fait. « Mais, répondis-je, c'est le catéchisme, ce n'est pas la Bible. » « Comment, dit-il, vous êtes bien pasteur presbytérien, n'est-ce pas ? Je pensais que le catéchisme faisait autorité pour vous. » « Non, dis-je ; nous parlons de la Bible en ce moment, de la question de savoir si la Bible est vraie. Pouvez-vous dire que c'est là la doctrine de la Bible ? » « Oh, dit-il, si vous allez nier que la Bible l'enseigne, eh bien, c'est prendre une position que je n'ai jamais vu prendre à un pasteur presbytérien. » Il continua en disant que la Bible commandait aux hommes de se repentir, mais leur enseignait en même temps qu'ils ne pouvaient pas se repentir ; qu'elle leur commandait d'obéir et de croire, et leur enseignait pourtant en même temps que c'était impossible. Naturellement, je l'attaquai de nouveau de près et lui demandai où ces choses étaient enseignées dans la Bible. Il cita le catéchisme ; mais je refusai de l'admettre.

Il continua en disant que la Bible enseignait aussi que Christ n'était mort que pour les élus ; et que pourtant elle commandait à tous les hommes, en tous lieux, élus ou non élus, de croire, sous peine de mort éternelle. « Le fait est, dit-il, que la Bible, dans ses commandements et ses enseignements, heurte à chaque pas mon sens inné de la justice. Je ne

peux pas, je ne veux pas l'accepter ! » Il devint très affirmatif et s'échauffa. Mais je lui dis :

« Monsieur S..., il y a là une erreur. Ce ne sont pas les enseignements de la Bible. Ce sont les traditions des hommes plutôt que les enseignements de la Bible. » « Eh bien alors, dit-il, monsieur Finney, dites-moi donc ce que vous croyez ! » Il dit cela avec une impatience assez marquée. Je lui répondis : « Si vous voulez bien m'écouter quelques instants, je vais vous dire ce que je crois. » Je commençai alors à lui exposer mes vues sur la loi et sur l'Évangile. Il était assez intelligent pour me comprendre facilement et vite. En une heure environ, je pense, je lui fis parcourir tout le terrain de ses objections. Il devint extrêmement attentif ; et je vis que les idées que je lui présentais étaient nouvelles pour lui.

Quand j'en vins à m'arrêter sur l'expiation, et que je montrai qu'elle avait été faite pour tous les hommes, quand je m'étendis sur sa nature, son but, son étendue, et sur la gratuité du salut par Christ, je vis son émotion monter, jusqu'à ce qu'enfin il se couvre le visage des deux mains, jette la tête en avant sur ses genoux et tremble de tout son corps sous le coup de l'émotion. Je vis le sang lui monter à la tête et les larmes se mettre à couler abondamment. Je me levai vivement et quittai la pièce sans ajouter un mot. Je voyais qu'une flèche l'avait transpercé, et je m'attendais à ce qu'il se convertisse tout de suite. En fait, il se convertit avant de quitter la pièce.

Très peu après, la cloche du temple sonna pour une réunion de prière et d'échange ; je me rendis à la réunion, et peu après qu'elle eut commencé, M. et Mme S... entrèrent.

Son visage montrait qu'il avait été profondément ému. Les gens se retournèrent et semblèrent surpris de voir M. S... venir à une réunion de prière. Il avait toujours eu l'habitude, je crois, d'assister au culte le dimanche ; mais venir à une réunion de prière, et cela en plein jour, c'était du nouveau. À cause de lui, je pris une bonne partie du temps de

cette réunion pour faire des remarques, qu'il écouta avec la plus grande attention.

Sa femme me raconta ensuite que, comme ils rentraient à pied chez eux après la réunion de prière, il lui dit : « Ma chère, où est passée toute mon incrédulité ? Je n'arrive pas à la retrouver. Je n'arrive pas à lui donner l'air d'avoir le moindre sens. Il me semble qu'elle a toujours été une parfaite absurdité. Et comment j'ai jamais pu voir la question comme je la voyais, ou faire autant de cas de mes propres arguments, je ne peux pas l'imaginer. Il me semble, dit-il, que j'ai été appelé à juger un splendide ouvrage d'architecture, un temple magnifique, et que dès que j'ai aperçu un angle de l'édifice, il m'a dégoûté, je me suis détourné et j'ai refusé d'aller plus loin dans mon examen ; j'ai condamné le tout sans tenir aucun compte de ses proportions. C'est exactement ainsi que j'ai traité le gouvernement de Dieu. » Elle me dit qu'il avait toujours été particulièrement violent contre la doctrine du châtiment sans fin. Mais cette fois-là, en rentrant chez eux, il dit que, pour la manière dont il avait traité Dieu, il méritait une damnation sans fin.

Sa conversion fut très nette et très décidée. Il épousa chaleureusement la cause de Christ et s'engagea de tout cœur pour faire avancer le réveil. Il entra dans l'Église et devint bientôt diacre ; et jusqu'au jour de sa mort, à ce qu'on m'a dit, il fut un homme très utile.

Après la conversion de M. S... et de ce groupe de jeunes gens dont j'ai parlé, je pensai qu'il était temps, si possible, de mettre fin à l'opposition de l'Église baptiste et de son pasteur. J'eus donc d'abord une entrevue avec un diacre de l'Église baptiste, qui s'était montré très violent dans son opposition, et je lui dis : « Maintenant, vous avez poussé votre opposition assez loin. Vous devez bien être convaincu que c'est l'œuvre de Dieu. Je n'ai fait en public aucune allusion à votre opposition, et je ne souhaite pas le faire, ni paraître savoir qu'elle existe ; mais vous êtes allé assez loin, et si vous ne cessez pas immédiatement, je me sentirai obligé de m'occuper de vous et de dénoncer votre opposition du haut de la chaire. » Les

choses en étaient arrivées à un point tel que j'étais sûr que Dieu et le public me soutiendraient si j'appliquais la mesure que je proposais.

Il reconnut ses torts, dit qu'il le regrettait et promit d'en faire la confession et de ne plus s'opposer à l'œuvre. Il dit qu'il avait commis une grande erreur et s'était laissé tromper, mais qu'il avait aussi été très coupable dans cette affaire. Il alla ensuite chercher son pasteur, et j'eus une longue conversation avec eux deux ensemble. Le pasteur reconnut qu'il avait eu entièrement tort, qu'il s'était laissé tromper et avait été coupable, et que son esprit de parti l'avait entraîné trop loin. Il espérait que je lui pardonnerais, et il pria Dieu de lui pardonner. Je lui dis que je ne ferais aucun cas de l'opposition de son Église, pourvu qu'elle cesse ; ce qu'ils promirent.

Mais je lui dis alors : « Un nombre considérable de jeunes gens dont les parents appartiennent à votre Église ont été convertis. » Si je me souviens bien, pas moins de quarante de leurs jeunes s'étaient convertis dans ce réveil. « Or, dis-je, si vous vous mettez à faire du prosélytisme, cela créera un esprit de parti dans les deux Églises, et ce sera pire que toute l'opposition que vous avez faite. » Je lui dis encore : « Malgré votre opposition, l'œuvre a continué, parce que les frères presbytériens se sont gardés de tout esprit de parti et ont eu l'esprit de prière. Mais si vous vous mettez à faire du prosélytisme, cela détruira l'esprit de prière et arrêtera immédiatement le réveil. » Il le savait, dit-il ; c'est pourquoi il ne dirait rien au sujet de l'admission d'aucun des convertis et n'ouvrirait pas les portes de l'Église pour les recevoir avant la fin du réveil ; ensuite, sans aucun prosélytisme, on laisserait les convertis entrer chacun dans l'Église de leur choix.

C'était un vendredi. Le lendemain, samedi, était le jour de leur réunion d'alliance mensuelle. Quand ils furent rassemblés, au lieu de tenir parole, il ouvrit toutes grandes les portes de l'Église et invita les convertis à s'avancer, à raconter leur expérience et à entrer dans l'Église. Tous ceux qu'on put persuader de le faire racontèrent leur expérience ; et le

lendemain, on les baptisa en grande pompe. Le pasteur envoya chercher immédiatement, et s'assura l'aide de l'un des pasteurs baptistes les plus prosélytes que j'aie jamais connus. Celui-ci arriva et se mit à prêcher et à faire des conférences sur le baptême.

Ils parcoururent la commune en tous sens à la recherche de convertis ; et chaque fois qu'ils trouvaient quelqu'un pour se joindre à eux, ils organisaient une procession, défilaient, chantaient, et faisaient grand étalage en allant au bord de l'eau pour le baptiser. Cela affligea bientôt l'Église presbytérienne au point de détruire son esprit de prière et de foi, et l'œuvre s'arrêta net. Pendant six semaines, il n'y eut pas une seule conversion. Tout le monde, saints et pécheurs, discutait la question du baptême.

Il y avait au village un nombre considérable d'hommes, dont certains en vue, qui avaient été sous une forte conviction et semblaient près de se convertir, et que cette discussion sur le baptême avait entièrement détournés ; et de fait, c'était là, semble-t-il, l'effet général. Tout le monde pouvait voir que le réveil s'était arrêté, et que les baptistes, bien qu'ils se soient opposés au réveil depuis le début, étaient résolus à faire entrer tous les convertis dans leur Église. Pourtant, je pense que la majorité des convertis ne purent être persuadés de se faire immerger, bien qu'on ne leur ait rien dit dans l'autre sens.

Finalement, je dis aux gens, un dimanche : « Vous voyez ce qu'il en est : l'œuvre de conversion est suspendue, et nous ne savons pas qu'une seule conversion ait eu lieu depuis six semaines ; et vous en connaissez la raison. » Je ne leur dis pas du tout comment le pasteur de l'Église baptiste avait manqué à sa parole, et je n'y fis même pas allusion ; car je savais qu'apprendre aux gens qu'il s'était rendu coupable d'une telle conduite ne ferait aucun bien, mais beaucoup de mal. Mais je leur dis : « Je ne veux pas prendre un dimanche pour prêcher sur ce sujet ; mais si vous voulez venir mercredi après-midi à une heure, avec vos Bibles et vos crayons pour marquer les passages, je vous lirai tous les passages de la

Bible qui se rapportent au mode du baptême ; je vous donnerai, aussi exactement que je les comprends, les vues de nos frères baptistes sur tous ces passages, avec les miennes ; et vous jugerez par vous-mêmes de quel côté est la vérité. »

Quand le mercredi arriva, la salle était comble. Je vis là bon nombre de frères baptistes. Je commençai par lire, d'abord dans l'Ancien Testament, puis dans le Nouveau, tous les passages qui avaient quelque rapport avec le mode du baptême, pour autant que je les connaissais. J'exposai les vues des baptistes sur ces textes et les raisons de leurs vues. Puis j'exposai mes propres vues et mes raisons. Je vis que l'impression produite était nette et bonne, qu'aucun mauvais esprit ne régnait ; et les gens semblèrent satisfaits au sujet du mode du baptême. Les frères baptistes, autant que je sache, étaient tout à fait convaincus que j'avais présenté leurs vues loyalement, et aussi fortement qu'ils auraient pu le faire eux-mêmes, ainsi que leurs raisons. Avant de congédier l'assemblée, je dis : « Si vous voulez venir demain, à la même heure, à une heure, je vous lirai tous les passages de la Bible qui se rapportent aux personnes à baptiser, et je suivrai la même méthode qu'aujourd'hui. »

Le lendemain, la salle était comble, plus encore si possible que la veille. Bon nombre des principaux frères baptistes étaient présents ; et je remarquai le vieux pasteur, le grand faiseur de prosélytes, assis dans l'assemblée. Après les exercices d'ouverture, je me levai et commençai ma lecture. À ce moment, le vieux pasteur se leva et dit : « Monsieur Finney, j'ai un engagement et je ne peux pas rester pour entendre vos lectures. Mais je souhaiterai vous répondre ; et comment saurai-je quelle marche vous suivez ? » Je lui répondis : « Pasteur, j'ai devant moi un petit canevas où je cite tous les passages que je vais lire et où je note l'ordre dans lequel je traite le sujet. Vous pouvez prendre mon canevas, si vous voulez, et y répondre. » Il sortit alors et, à ce que je supposai, s'en alla à son engagement.

Je pris alors l'alliance conclue avec Abraham, et je lus tout ce qui, dans l'Ancien Testament, touchait directement à la question du rapport des familles et des enfants avec cette alliance. Je donnai la vue des baptistes sur les passages que je lisais, avec la mienne, et les raisons des deux côtés, comme je l'avais fait la veille. Je pris ensuite le Nouveau Testament et parcourus tous les passages qui s'y rapportaient au sujet. Les gens devinrent très tendres ; et les larmes coulèrent très librement quand je présentai cette alliance comme étant toujours l'alliance que Dieu fait avec les parents et leur maison. L'assemblée fut très émue et toute fondue.

Juste avant que j'aie fini, le diacre de l'Église presbytérienne dut sortir avec un enfant qui était resté assis à côté de lui pendant cette longue réunion. Il me raconta ensuite qu'en entrant dans le vestibule du temple, il y trouva le vieux pasteur assis, la porte entrouverte, écoutant ce que je disais et pleurant lui-même à chaudes larmes.

Quand j'eus fini, les gens se pressèrent autour de moi de tous côtés et me remercièrent avec des larmes d'un exposé si complet et si satisfaisant de ce sujet. J'aurais dû dire que la réunion était suivie non seulement par les membres de l'Église, mais par l'ensemble de la population. La question fut réglée en connaissance de cause, et bientôt les gens cessèrent d'en parler. En quelques jours, l'esprit de prière revint, et le réveil reprit vie et continua de nouveau avec une grande puissance. Peu après, les sacrements furent administrés, et un grand nombre de convertis entrèrent dans l'Église.

J'ai déjà laissé entendre que j'étais l'hôte de M. S... Il avait une famille très intéressante. Lui et sa femme, que tout le monde appelait « tante Lucy », n'avaient pas d'enfants à eux ; mais ils avaient, au fil des années, poussés par l'élan de leur cœur, adopté un enfant après l'autre, jusqu'à en avoir dix ; et ils étaient si proches en âge que sa famille se composait alors de lui-même, de « tante Lucy », sa femme, et de dix jeunes gens, je crois à peu près autant de garçons que de filles. Ils furent tous bientôt convertis, et leurs conversions furent très frappantes. C'étaient des

convertis lumineux, des jeunes gens très intelligents ; et je n'ai jamais vu de famille plus heureuse et plus aimable que la leur quand ils furent tous convertis.

Mais tante Lucy avait été convertie dans d'autres circonstances, quand il n'y avait pas de réveil ; et elle n'avait encore jamais vu la fraîcheur, la force et la joie des convertis dans un réveil puissant. Leur foi et leur amour, leur joie et leur paix, la firent complètement trébucher. Elle se mit à penser qu'elle n'avait jamais été convertie ; et bien qu'elle se soit donnée de cœur et d'âme à l'avancement de l'œuvre, en plein milieu de celle-ci elle tomba dans le désespoir, malgré tout ce qu'on put dire ou faire. Elle conclut qu'elle n'avait jamais été convertie, et que, par conséquent, elle ne pourrait jamais l'être.

Cela apporta dans la famille une grande peine et une grande inquiétude. Son mari pensait qu'elle allait perdre la raison. Les jeunes gens, qui la considéraient tous comme leur mère, étaient pleins d'inquiétude pour elle ; et de fait, la maison fut plongée dans le deuil. M. S... consacra son temps à parler et à prier avec elle, et à essayer de ranimer son espérance. J'eus plusieurs conversations avec elle ; mais dans la grande lumière que l'expérience de ces jeunes convertis, qu'elle écoutait chaque jour, répandait autour d'elle, on ne put la persuader de croire ni qu'elle avait jamais été convertie, ni qu'elle pourrait jamais l'être.

Cet état de choses se prolongea jour après jour, au point que je finis moi-même par penser qu'elle allait perdre la raison. La rue où ils habitaient était une rue très peuplée, presque un village, sur quelque trois milles de long. L'œuvre s'était étendue dans cette rue au point qu'il n'y restait plus qu'un seul adulte non converti. C'était un jeune homme du nom de B... H..., et il était presque forcené dans son opposition à l'œuvre. Presque tout le voisinage se mit à prier pour ce jeune homme, et son cas était dans presque toutes les bouches.

Un jour, en entrant, je trouvai tante Lucy qui se lamentait beaucoup au sujet de ce B... H... « Oh ! mon Dieu ! disait-elle, que va-t-il devenir ?

Voyons, monsieur S..., il va certainement perdre son âme ! Que va-t-il devenir ? » Elle semblait dans la plus grande angoisse à l'idée que ce jeune homme perde son âme. Je l'écoutai quelques instants, puis je la regardai gravement et lui dis : « Tante Lucy, quand vous et B... H... mourrez, Dieu devra faire une cloison en enfer et vous donner une chambre à vous seule. » Elle ouvrit ses grands yeux bleus et me lança un regard de reproche. « Voyons, monsieur Finney ! » dit-elle. « C'est bien cela, dis-je. Pensez-vous que Dieu se rendra coupable d'une inconvenance aussi grande que de vous mettre, vous et B... H..., au même endroit ? Lui est là, à tempêter contre Dieu ; et vous, vous êtes presque folle de ressentir les outrages dont il accable Dieu, et de craindre qu'il aille en enfer. Pensez-vous donc que deux personnes pareilles, dans deux états d'esprit aussi opposés, puissent être envoyées au même endroit ? » Je soutins calmement son regard de reproche et la regardai fixement en face. Au bout de quelques instants, ses traits se détendirent et elle sourit, pour la première fois depuis bien des jours. « C'est bien cela, ma chère, dit M. S..., c'est bien cela. Comment pourriez-vous aller au même endroit que B... H... ? » Elle se mit à rire et dit : « Nous ne le pouvons pas. » Dès ce moment, son désespoir se dissipa ; elle en sortit dans la pleine lumière, aussi heureuse que n'importe lequel des jeunes convertis. Ce B... H... se convertit par la suite.

À environ trois quarts de mille de chez M. S... habitait un certain M.

M..., universaliste convaincu, qui se tint assez longtemps à l'écart de nos réunions. Un matin, le père Nash, qui était alors avec moi chez M. S..., se leva à une heure très matinale, comme il en avait l'habitude, et s'en alla au fond d'un bosquet, à quelque deux cent cinquante mètres peut-être de la route, pour avoir un moment de prière seul. C'était avant le lever du soleil ; et le frère Nash, comme d'habitude, s'engagea profondément dans la prière. C'était un de ces matins clairs où l'on peut entendre des bruits à une grande distance. M. M... s'était levé et se trouvait dehors à cette heure matinale ; et il entendit une voix qui priait. Il écouta, et put entendre distinctement la voix du père Nash. Il savait que c'était une

prière, dit-il plus tard, bien qu'il ne pût distinguer grand-chose de ce qui était dit. Il dit cependant qu'il savait ce que c'était, et qui c'était. Et cela lui planta une flèche dans le cœur. Il dit que cela fit passer sur lui un sentiment de la réalité de la religion tel qu'il n'en avait jamais éprouvé. La flèche était plantée. Il ne trouva aucun soulagement avant de le trouver en croyant en Jésus.

Je ne connais pas le nombre des convertis de ce réveil. C'était une grande commune agricole, peuplée d'habitants aisés. La grande majorité d'entre eux, j'en suis certain, furent convertis à Christ dans ce réveil.

Je ne suis pas retourné dans cet endroit depuis bien des années. Mais j'en ai souvent eu des nouvelles, et j'ai toujours entendu dire que la religion y était restée dans un état très sain, et qu'on n'y a jamais eu depuis rien qui ressemble à une discussion sur le baptême.

Les doctrines prêchées pour faire avancer ce réveil furent celles que j'ai prêchées partout : la dépravation morale, volontaire et totale de l'homme non régénéré ; la nécessité d'un changement radical du cœur, par la vérité, sous l'action du Saint-Esprit ; la divinité et l'humanité de notre Seigneur Jésus-Christ ; son expiation substitutive, à la mesure des besoins de toute l'humanité ; le don, la divinité et l'action du Saint-Esprit ; la repentance, la foi, la justification par la foi, la sanctification par la foi ; la persévérance dans la sainteté comme condition du salut ; en un mot, toutes les doctrines distinctives de l'Évangile furent exposées et présentées avec toute la clarté, la précision et la force dont j'étais capable dans ces circonstances. Un grand esprit de prière régnait ; et après la discussion sur le baptême, un esprit d'unité, d'amour fraternel et de communion chrétienne tout à fait remarquable régna. En fin de compte, je n'eus jamais l'occasion de reprendre publiquement l'opposition des frères baptistes. Dans mes lectures sur le baptême, le Seigneur me permit de garder un esprit tel qu'aucune controverse ne s'engagea et qu'aucun esprit de controverse ne régna. La discussion ne produisit aucun mauvais

résultat, mais un grand bien, et, autant que j'aie pu le voir, rien que du bien.

Chapitre 11

Le réveil de De Kalb

De Gouverneur, j'allai à De Kalb, un autre village encore plus au nord, à quelque seize milles, je crois. Il y avait là une Église presbytérienne et un pasteur ; mais l'Église était petite, et le pasteur ne semblait pas avoir beaucoup de prise sur les gens. Je crois pourtant que c'était vraiment un homme de bien. Je commençai à tenir des réunions à De Kalb, dans différentes parties de la commune. Le village était petit et la population très dispersée. Le pays était neuf, et les routes, neuves elles aussi, étaient mauvaises. Mais un réveil commença immédiatement et progressa avec beaucoup de puissance, pour un endroit où les habitants étaient si dispersés.

Quelques années auparavant, il y avait eu là un réveil sous le ministère des méthodistes. Il avait été accompagné de beaucoup d'agitation, et il s'était produit bien des cas de ce que les méthodistes appellent « tomber sous la puissance de Dieu ». Les presbytériens s'y étaient opposés, et il en était résulté un mauvais état d'esprit entre méthodistes et presbytériens, les méthodistes accusant les presbytériens de s'être opposés au réveil survenu chez eux à cause de ces cas de chute. Autant que j'ai pu le savoir, il y avait beaucoup de vrai là-dedans, et les presbytériens avaient nettement eu tort.

Je n'avais pas prêché longtemps quand, un soir, juste à la fin de mon sermon, je vis un homme tomber de son siège près de la porte ; et les gens se rassemblèrent autour de lui pour s'occuper de lui. D'après ce que je vis, je fus persuadé que c'était un cas de chute sous la puissance de Dieu, comme diraient les méthodistes, et je supposai que c'était un méthodiste. Je dois dire que je craignais un peu que cela ne fasse renaître l'état de division et d'éloignement qui avait existé auparavant. Mais en

me renseignant, j'appris que c'était l'un des principaux membres de l'Église presbytérienne qui était tombé. Et il est remarquable que, pendant ce réveil, il y eut plusieurs cas de ce genre chez les presbytériens, et aucun chez les méthodistes. Cela amena entre les membres des différentes Églises de tels aveux et de telles explications qu'il s'établit entre eux une grande cordialité et une très bonne entente.

Pendant que je travaillais à De Kalb, je fis pour la première fois la connaissance de M. F..., d'Ogdensburgh. Il avait entendu parler du réveil de De Kalb, et il vint d'Ogdensburgh, à quelque seize milles, pour le voir. Il était riche et très généreux. Il me proposa de m'engager comme son missionnaire, pour travailler dans les communes de tout ce comté, et il me paierait un salaire. Je refusai cependant de m'engager à prêcher en un lieu particulier, ou à limiter mes travaux à l'intérieur de frontières quelconques.

M. F... passa plusieurs jours avec moi, à visiter les gens de maison en maison et à assister à nos réunions. Il avait été élevé à Philadelphie, presbytérien de la « vieille école », et il était lui-même ancien dans l'Église presbytérienne d'Ogdensburgh. En partant, il me laissa une lettre contenant trois billets de dix dollars. Quelques jours plus tard, il remonta nous voir, passa deux ou trois jours, assista à nos réunions et s'intéressa vivement à l'œuvre. En repartant, il me laissa une autre lettre contenant, comme la première fois, trois billets de dix dollars. Je me trouvai ainsi en possession de soixante dollars, avec lesquels j'achetai aussitôt un boghei. Jusque-là, bien que j'eusse un cheval, je n'avais pas de voiture, et ma jeune femme et moi allions souvent à pied aux réunions.

Le réveil prit très fortement l'Église de cet endroit ; et entre autres, l'un des anciens de l'Église, nommé B..., fut profondément remué et complètement brisé, et devint un tout autre homme. L'impression produite sur l'opinion publique s'approfondissait de jour en jour.

Un samedi, juste avant le soir, un tailleur allemand d'Ogdensburgh, nommé F..., vint me voir et m'informa que le juge F... l'avait envoyé

d'Ogdensburgh pour prendre mes mesures en vue d'un costume. Je commençais à avoir besoin de vêtements, et j'en avais parlé une fois au Seigneur, peu de temps auparavant, lui disant que mes habits devenaient usés ; mais je n'y avais plus repensé. M. F..., lui, l'avait remarqué, et il avait envoyé cet homme, qui était catholique romain, pour prendre mes mesures. Je lui demandai s'il ne voulait pas rester jusqu'après le dimanche et prendre mes mesures le lundi matin. Je lui dis : « Il est trop tard pour que vous repartiez ce soir ; et si je vous laisse prendre mes mesures ce soir, vous rentrerez chez vous demain. » Il reconnut que c'était bien son intention. Je lui dis : « Alors vous ne les prendrez pas. Si vous ne voulez pas rester jusqu'à lundi matin, je ne me ferai pas prendre mes mesures pour un costume. » Il resta.

Le même après-midi, d'autres personnes arrivèrent d'Ogdensburgh, et parmi elles un ancien, S..., qui était ancien dans la même Église que M. F...

Le fils de M. S..., un jeune homme non converti, l'accompagnait.

L'ancien S... assista à la réunion du matin et, à l'entracte, l'ancien B... l'invita à venir chez lui prendre quelque chose. L'ancien B... était rempli du Saint-Esprit ; et en chemin, il prêcha à l'ancien S..., qui était à ce moment-là très froid et très en retrait quant à la religion. L'ancien S... fut profondément touché par ses paroles.

Peu après leur arrivée à la maison, la table fut mise, et on les invita à s'asseoir pour prendre quelque chose. Comme ils s'approchaient de la table, l'ancien S... dit à l'ancien B... : « Comment as-tu reçu cette bénédiction ? » L'ancien B... répondit : « J'ai cessé de mentir à Dieu. Toute ma vie de chrétien, dit-il, j'ai fait semblant, et j'ai demandé à Dieu des choses que, tout bien considéré, je ne voulais pas vraiment recevoir ; j'avais continué à prier comme les autres priaient, et j'avais souvent manqué de sincérité et vraiment menti à Dieu. » Il poursuivit : « Dès que j'ai décidé de ne jamais plus rien dire à Dieu dans la prière que je ne

pense réellement, Dieu m'a répondu ; l'Esprit est descendu, et j'ai été rempli du Saint-Esprit. »

À ce moment, M. S..., qui n'avait pas commencé à manger, repoussa sa chaise de la table, tomba à genoux et se mit à confesser qu'il avait menti à Dieu, et qu'il avait joué l'hypocrite dans ses prières aussi bien que dans sa vie. Le Saint-Esprit descendit aussitôt sur lui et le remplit autant qu'il pouvait en contenir.

L'après-midi, les gens s'étaient rassemblés pour le culte, et j'étais debout en chaire, en train de lire un cantique. J'entendis quelqu'un parler très fort en s'approchant du bâtiment, dont la porte et les fenêtres étaient ouvertes. Aussitôt deux hommes entrèrent.

L'un, l'ancien B..., je le connaissais ; l'autre m'était inconnu. Dès qu'il eut franchi la porte, il leva les yeux vers moi, vint droit à la chaire et me serra dans ses bras : « Dieu vous bénisse ! disait-il, Dieu vous bénisse ! » Puis il se mit à me raconter, et à raconter à l'assemblée, ce que le Seigneur venait de faire pour son âme.

Son visage rayonnait ; et son aspect était si changé que ceux qui le connaissaient en étaient absolument stupéfaits. Son fils, qui ne savait rien de ce changement survenu chez son père, en le voyant et en l'entendant, se leva et se hâta de sortir du temple. Son père s'écria : « Ne quitte pas la salle, mon fils ; car je ne t'avais jamais aimé jusqu'à aujourd'hui. » Il continua à parler, et la puissance avec laquelle il parlait était absolument étonnante. Les gens fondaient de toutes parts ; et son fils fut brisé presque aussitôt.

Très vite, le tailleur catholique romain, M. F..., se leva et dit : « Il faut que je vous dise ce que le Seigneur a fait pour mon âme. J'ai été élevé dans la religion catholique romaine, et je n'ai jamais osé lire ma Bible. On m'avait dit que si je le faisais, le diable m'emporterait corps et âme. Quelquefois, quand j'osais y jeter un coup d'œil, il me semblait que le diable regardait par-dessus mon épaule et qu'il était venu m'emporter.

Mais, dit-il, je vois que tout cela n'est qu'illusion. » Et il se mit à raconter ce que le Seigneur avait fait pour lui, là, sur place, et quelles vues le Seigneur lui avait données du chemin du salut par Jésus-Christ. Il était évident pour tout le monde qu'il était converti.

Cela fit une grande impression sur l'assemblée. Je ne pus pas prêcher. Toute la réunion avait pris le tour que le Seigneur lui avait donné. Je restai assis et je vis le salut de Dieu. Tout cet après-midi-là, les conversions se multiplièrent dans toutes les parties de l'assemblée. À mesure que les uns après les autres se levaient et racontaient ce que le Seigneur avait fait, et faisait, pour leur âme, l'impression grandissait ; et j'avais rarement vu un mouvement aussi spontané du Saint-Esprit pour convaincre et convertir les pécheurs.

Le lendemain, cet ancien S... retourna à Ogdensburgh.

Mais, à ce que j'ai compris, il fit bien des visites en chemin, conversa et pria avec de nombreuses familles ; et c'est ainsi que le réveil s'étendit jusqu'à Ogdensburgh.

Au début d'octobre, le synode dont je faisais partie se réunit à Utica. J'emmenai ma femme, et nous descendîmes à Utica pour assister au synode et pour rendre visite à la famille de son père, qui habitait près d'Utica.

M. Gale, mon professeur de théologie, avait quitté Adams peu de temps après mon propre départ, et s'était installé dans une ferme de la commune de Western, dans le comté d'Oneida, où il s'efforçait de recouvrer la santé, et où il s'occupait d'instruire quelques jeunes gens qui se proposaient de se préparer à prêcher l'Évangile. Je passai quelques jours au synode à Utica, puis je me mis en route pour regagner mon ancien champ de travail, dans le comté de St. Lawrence.

Nous n'avions pas fait plus d'une douzaine de milles quand nous rencontrâmes M. Gale dans sa voiture, en route pour Utica. Il sauta de sa voiture et dit : « Dieu vous bénisse, frère Finney !

Je descendais au synode pour vous voir. Il faut que vous veniez chez moi ; je n'accepterai pas de refus. Je ne crois pas avoir jamais été converti ; et j'ai écrit l'autre jour à Adams pour savoir où une lettre pourrait vous atteindre, car je voulais vous ouvrir mon cœur à ce sujet. » Il insista tellement que j'y consentis ; et nous partîmes aussitôt pour Western.

En réfléchissant à ce que j'ai dit des réveils religieux dans les comtés de Jefferson et de St. Lawrence, je ne suis pas tout à fait sûr d'avoir autant insisté que je le voulais sur l'action manifeste du Saint-Esprit dans ces réveils. Je tiens à ce qu'il soit bien compris, dans tout ce que je dirai en racontant les réveils dont j'ai été témoin, que j'ai toujours, dans mon esprit comme dans la pratique, mis le plus grand accent sur ce fait : c'est cette action qui sous-tend les moyens, qui les dirige et qui leur donne leur efficacité, et sans elle rien ne s'accomplirait.

J'ai dit plus d'une fois que l'esprit de prière qui régnait dans ces réveils en était un trait très marquant. Il était courant que de jeunes convertis soient fortement travaillés dans la prière ; et dans certains cas, au point d'être poussés à prier des nuits entières, jusqu'à épuisement complet de leurs forces physiques, pour la conversion des âmes qui les entouraient. Le Saint-Esprit pesait fortement sur l'esprit des chrétiens ; et ils semblaient porter partout avec eux le fardeau d'âmes immortelles. Ils montraient le plus grand sérieux et la plus grande vigilance dans toutes leurs paroles et toutes leurs actions. Il était très courant de voir des chrétiens, chaque fois qu'ils se rencontraient quelque part, se mettre à genoux pour prier au lieu d'engager la conversation.

Non seulement les réunions de prière se multipliaient beaucoup et étaient très suivies, non seulement il régnait dans ces réunions un grand sérieux ; mais il y avait un puissant esprit de prière dans le secret. Les chrétiens priaient beaucoup, et beaucoup d'entre eux passaient de nombreuses heures en prière dans le secret. Il arrivait aussi que deux personnes ou davantage s'emparent de la promesse : « si deux d'entre vous s'accordent sur la terre pour demander une chose quelconque, elle

leur sera accordée par mon Père qui est dans les cieux » (Matthieu 18,19), et fassent d'une personne en particulier l'objet de leurs prières ; et c'était merveilleux de voir à quel point elles étaient exaucées. Les exaucements se multipliaient si manifestement de tous côtés que personne ne pouvait échapper à la conviction que Dieu répondait aux prières chaque jour et à chaque heure.

S'il arrivait quelque chose qui menaçait de gâter l'œuvre, s'il paraissait poindre quelque racine d'amertume, ou quelque tendance au fanatisme ou au désordre, les chrétiens s'alarmaient et se mettaient à prier pour que Dieu dirige et maîtrise toutes choses ; et il était surprenant de voir dans quelle mesure, et par quels moyens, Dieu écartait les obstacles du chemin, en réponse à la prière.

Quant à ma propre expérience, je dirai que sans l'esprit de prière je ne pouvais rien faire. Si, même pour un jour ou une heure, je perdais l'esprit de grâce et de supplication, je me trouvais incapable de prêcher avec puissance et efficacité, ou de gagner des âmes par la conversation personnelle. Sur ce point, mon expérience était ce qu'elle a toujours été.

Pendant plusieurs semaines avant de quitter De Kalb pour me rendre au synode, je fus très fortement travaillé dans la prière, et je fis une expérience un peu nouvelle pour moi. Je me trouvais si travaillé, si accablé sous le poids des âmes immortelles, que j'étais poussé à prier sans cesse. Certaines de mes expériences, à vrai dire, m'alarmaient. Un esprit d'insistance s'emparait parfois de moi, au point que je disais à Dieu qu'il avait promis d'exaucer la prière, et que je ne pouvais pas, et ne voulais pas, essuyer un refus. J'étais si certain qu'il m'entendrait, et que sa fidélité à ses promesses et à lui-même rendait impossible qu'il ne m'entende pas et ne me réponde pas, que souvent je me surprenais à lui dire : « J'espère que tu ne penses pas que je puisse accepter un refus. Je viens avec tes promesses fidèles à la main, et je ne puis essuyer un refus. » Je ne saurais dire combien l'incrédulité me paraissait absurde, et combien il était certain, dans mon esprit, que Dieu exaucerait la prière,

ces prières que, de jour en jour et d'heure en heure, je me surprenais à offrir avec une telle angoisse et une telle foi. Je n'avais aucune idée de la forme que prendrait l'exaucement, du lieu où les prières seraient exaucées, ni du moment exact de l'exaucement. Mon impression était que l'exaucement était proche, à la porte même ; et je me sentais fortifié dans la vie divine, je revêtais l'armure pour un puissant combat contre les puissances des ténèbres, et je m'attendais à voir bientôt une effusion de l'Esprit de Dieu bien plus puissante encore, dans ce pays neuf où j'avais travaillé.

Chapitre 12

Le réveil de Western

J'ai dit que je m'étais détourné vers Western en revenant du synode d'Utica. C'est là que commença cette série de réveils qu'on appela plus tard « les réveils de l'Ouest ». À ma connaissance, ce sont ces réveils qui attirèrent les premiers l'attention de certains pasteurs en vue de l'Est, qui suscitèrent leur opposition et firent naître le cri : « Les mesures nouvelles ! »

Les Églises de cette région étaient pour la plupart presbytériennes. Il y avait pourtant dans ce comté trois pasteurs congrégationalistes, qui se donnaient le nom d'« Association d'Oneida » et qui publièrent à l'époque une brochure contre ces réveils. Cela, nous le savions ; mais comme la brochure ne fit, autant que nous pûmes l'apprendre, aucune impression sur le public, personne, que je sache, n'y répondit jamais publiquement. Nous pensions probable que cette association était pour beaucoup dans l'opposition qui s'éleva dans l'Est. Leur chef, le pasteur William R. Weeks, avait adopté, chacun le savait, les doctrines particulières du docteur Emmons, qu'il propageait, et il insistait beaucoup sur ce qu'il appelait « le système de l'efficience divine ». Ses vues particulières sur ce sujet le portaient naturellement à se méfier de tout ce qui ne s'y rattachait pas, dans la prédication comme dans les moyens employés pour favoriser un réveil. Il semblait n'avoir que peu ou point de confiance dans les conversions qui n'amenaient pas les gens à embrasser ses vues sur l'efficience divine et la souveraineté divine ; et comme ceux d'entre nous qui travaillaient dans ces réveils ne partageaient en rien ses vues sur ce point, il était très naturel qu'il n'ait guère confiance dans l'authenticité de ces réveils. Mais nous n'avons jamais supposé que toute l'opposition ait pu naître des récits faits par l'un ou l'autre des membres de cette association.

On ne répondit publiquement ni aux lettres qui trouvèrent le chemin des journaux, ni à rien de ce qui fut publié contre les réveils. Ceux d'entre nous qui y étaient engagés avaient les mains trop pleines, et le cœur trop plein, pour se détourner afin de répondre à des lettres, à des rapports ou à des publications qui déformaient si manifestement le caractère de l'œuvre. Le fait qu'on ne répondit pas à l'époque laissa le public du dehors, hors de la portée de ces réveils et là où l'on ne connaissait pas les faits, se méprendre sur leur caractère. Les malentendus devinrent si répandus qu'il est devenu courant, chez des hommes de bien, quand ils parlent de ces réveils, de tenir pour acquis que, s'ils furent dans l'ensemble des réveils religieux, ils furent pourtant conduits de telle façon que de grands désordres s'y manifestèrent et qu'il y eut beaucoup à déplorer dans leurs résultats.

Or tout cela est une complète erreur. Je raconterai aussi loyalement que je le pourrai les traits de ces réveils et les mesures employées pour les favoriser, et je montrerai, du mieux que je pourrai, ce que furent réellement leur caractère et leurs résultats ; car je sais bien qu'il existe une multitude de témoins encore vivants, qui peuvent attester la vérité de ce que je dis ou, si je me trompe en quoi que ce soit, me corriger.

J'en viens maintenant à Western, dans le comté d'Oneida, où ces réveils commencèrent. J'ai dit que M. Gale s'était établi sur une ferme à Western ; il employait quelques jeunes gens pour l'aider à la cultiver, leur donnait des leçons et s'efforçait de recouvrer la santé. J'allai tout droit chez lui et je fus son hôte pendant plusieurs semaines. Nous arrivâmes un jeudi, je crois, et cet après-midi-là il y avait une réunion de prière régulière dans l'école, près de l'église. L'Église n'avait pas de pasteur à demeure et M. Gale était incapable de prêcher ; d'ailleurs il n'était pas venu là pour prêcher, mais seulement pour sa santé. Je crois qu'ils n'avaient d'ordinaire un pasteur qu'une partie du temps ; et depuis quelque temps avant mon arrivée, ils n'avaient eu, je pense, aucune prédication régulière dans l'église presbytérienne. Il y avait dans l'Église trois anciens et quelques membres ; mais l'Église était très petite et la religion était au

plus bas. Les chrétiens semblaient n'avoir ni vie, ni courage, ni esprit d'entreprise, et l'on ne faisait rien pour obtenir la conversion des pécheurs ni la sanctification de l'Église.

L'après-midi, M. Gale m'invita à l'accompagner à la réunion de prière, et j'y allai. On me demanda de présider la réunion ; mais je refusai, car je pensais n'être là que pour cet après-midi et je préférais les entendre prier et parler plutôt que d'y prendre part moi-même. La réunion fut ouverte par l'un des anciens, qui lut un chapitre de la Bible, puis un cantique, qu'ils chantèrent. Après quoi il fit une longue prière, ou peut-être devrais-je dire une exhortation, ou un récit : je ne sais trop comment l'appeler. Il dit au Seigneur depuis combien d'années ils tenaient cette réunion de prière chaque semaine, et qu'aucune réponse n'avait été donnée à leurs prières. Il fit des déclarations et des aveux qui me choquèrent profondément. Quand il eut fini, un autre ancien reprit le même thème. Il lut un cantique et, après le chant, fit une longue prière où il repassa à peu près par le même chemin, ajoutant les déclarations que le premier avait omises. Puis vint le troisième ancien, sur le même ton. À ce moment-là, je pouvais dire comme Paul que mon esprit s'irritait au-dedans de moi (Actes 17,16). Ils avaient terminé et s'apprêtaient à clore la réunion. Mais l'un des anciens me demanda si je ne voulais pas dire un mot avant qu'on se sépare. Je me levai et je pris leurs déclarations et leurs aveux pour texte ; et il me sembla, sur le moment, que Dieu m'inspirait pour les sonder jusqu'au fond, terriblement.

Quand je me levai, je n'avais aucune idée de ce que j'allais dire ; mais l'Esprit de Dieu vint sur moi, je repris leurs prières, leurs déclarations et leurs aveux, et je les disséquai. Je les mis à nu, et je leur demandai s'il avait été entendu que cette réunion de prière était une parodie de réunion de prière : s'ils s'étaient réunis, en le déclarant ouvertement, pour se moquer de Dieu, en laissant entendre que tout le blâme de ce qui s'était passé pendant tout ce temps devait être imputé à sa souveraineté ?

Au début, je remarquai qu'ils avaient tous l'air fâché. Certains dirent plus tard qu'ils avaient été sur le point de se lever et de sortir. Mais je les suivis pas à pas sur la piste de leurs prières et de leurs aveux, jusqu'à ce que l'ancien qui était le principal d'entre eux, et qui avait ouvert la réunion, éclate en larmes et s'écrie : « Frère Finney, tout cela est vrai ! » Il tomba à genoux et pleura tout haut. Ce fut le signal d'un effondrement général. Hommes et femmes, tous tombèrent à genoux. Il n'y avait sans doute pas plus d'une douzaine de personnes ; mais c'étaient les membres les plus en vue de l'Église. Tous pleurèrent, confessèrent leurs fautes et brisèrent leur cœur devant Dieu. Cette scène dura, je pense, une heure ; et j'ai rarement vu un brisement et une confession plus complets.

Dès qu'ils se furent un peu remis, ils me supplièrent de rester et de leur prêcher le dimanche. J'y vis la voix du Seigneur et j'acceptai. C'était le jeudi soir. Le vendredi, mon esprit fut fortement travaillé. Je m'en allai souvent dans l'église pour prier en secret, et j'eus une puissante prise sur Dieu. La nouvelle se répandit, et le dimanche l'église était pleine d'auditeurs. Je prêchai toute la journée, et Dieu descendit avec une grande puissance sur le peuple. Il était manifeste pour tout le monde que l'œuvre de la grâce avait commencé. Je fixai des prédications en différents points de la commune, dans des écoles et au centre, pendant la semaine ; et l'œuvre grandit de jour en jour.

Pendant ce temps, mon esprit était très travaillé dans la prière ; et je découvris que l'esprit de prière gagnait du terrain, surtout parmi les femmes de l'Église. Je constatai que Mme B... et Mme H..., épouses de deux des anciens de l'Église, furent presque aussitôt fortement travaillées dans la prière. Chacune d'elles avait une famille d'enfants non convertis ; et elles s'attachèrent à la prière avec une ardeur qui me paraissait promettre que leurs familles seraient converties. Mme H..., cependant, était une femme de santé très fragile, qui depuis longtemps ne s'était guère aventurée dehors pour aucune réunion. Mais, comme il faisait beau ce jour-là, elle était venue à la réunion de prière dont j'ai parlé ; elle sembla saisir l'inspiration de cette réunion et la remporta chez elle.

Ce fut la semaine suivante, je crois, que je passai chez M. H... ; je le trouvai pâle et agité. Il me dit : « Frère Finney, je crois que ma femme va mourir. Son âme est si travaillée qu'elle ne peut trouver de repos ni le jour ni la nuit ; elle est entièrement livrée à la prière. Elle a passé toute la matinée, dit-il, dans sa chambre, à gémir et à lutter dans la prière ; et j'ai peur que cela n'épuise complètement ses forces. » Entendant ma voix dans la salle commune, elle sortit de sa chambre, et son visage rayonnait d'un éclat tout céleste. Ses traits étaient illuminés d'une espérance et d'une joie qui venaient clairement du ciel. Elle s'écria : « Frère Finney, le Seigneur est venu ! Cette œuvre va s'étendre sur toute cette région ! Un nuage de miséricorde est suspendu au-dessus de nous tous ; et nous allons voir une œuvre de grâce comme nous n'en avons encore jamais vu. » Son mari parut surpris, confondu, et ne sut que dire. C'était nouveau pour lui, mais pas pour moi. J'avais déjà été témoin de scènes pareilles, et je croyais que la prière avait été exaucée ; bien plus, j'en avais la certitude dans mon âme.

L'œuvre se poursuivit, s'étendit et l'emporta, jusqu'à donner des signes indubitables de la direction dans laquelle l'Esprit de Dieu la menait à partir de là. Il y avait, je crois, neuf milles jusqu'à Rome. À peu près à mi-chemin se trouvait un petit village appelé Elmer's Hill. Il y avait là une grande école, où je donnais une prédication chaque semaine ; et il devint bientôt manifeste que l'œuvre s'étendait dans la direction de Rome et d'Utica. À environ trois milles au nord-est de Rome, il y avait un hameau appelé Wright's Settlement. Un grand nombre de personnes descendaient de Rome et de Wright's Settlement pour assister aux réunions d'Elmer's Hill ; et l'œuvre commença bientôt à agir parmi eux.

Mais je dois raconter quelques-uns des faits qui se produisirent pendant le réveil de Western. Mme B..., dont j'ai déjà parlé, avait une nombreuse famille d'enfants non convertis. L'un des fils était, je crois, chrétien de profession et vivait à Utica ; le reste de la famille était à la maison. C'était une famille très aimable ; et la fille aînée, en particulier, avait manifestement été regardée par les siens comme presque parfaite. J'allai

plusieurs fois m'entretenir avec elle ; mais je trouvai que la famille ménageait tellement ses sentiments que je ne pouvais lui arracher sa propre justice. On lui avait visiblement fait croire qu'elle était presque chrétienne, sinon tout à fait. Sa vie avait été si irréprochable qu'il était très difficile de la convaincre de péché. La deuxième fille était, elle aussi, une jeune fille très aimable ; mais elle ne se jugeait pas digne d'être comparée à l'aînée pour l'amabilité et les qualités de caractère.

Un jour que je parlais avec S..., l'aînée, et que je m'efforçais de lui faire voir qu'elle était une grande pécheresse, malgré sa moralité, C..., la deuxième fille, me dit : « Monsieur Finney, je trouve que vous êtes trop dur avec S... Si vous me parliez ainsi, à moi, je sentirais que je le mérite ; mais je ne crois pas qu'elle, elle le mérite. » Après avoir échoué plusieurs fois dans mes efforts pour amener S... à la conviction de péché et à la conversion, je décidai d'attendre mon heure et de saisir une occasion où je la trouverais hors de chez elle, ou seule. L'occasion ne tarda pas. J'engageai la conversation avec elle et, avec l'aide de Dieu, j'arrachai le voile qui couvrait son cœur ; elle fut saisie d'une puissante conviction de péché.

L'Esprit la poursuivit avec une grande puissance. La famille fut surprise et profondément affligée pour S... ; mais Dieu fit pénétrer la question jusqu'au fond, et après une lutte de quelques jours, elle fut entièrement brisée et entra dans le royaume : une convertie aussi belle, peut-être, que toutes celles que j'ai jamais vues. Sa conviction de péché avait été si profonde que, lorsqu'elle en sortit, elle était forte dans la foi, claire dans sa compréhension du devoir et de la vérité, et elle devint aussitôt à elle seule une armée, par sa puissance pour le bien parmi ses amis et ses connaissances.

Pendant ce temps, C..., la deuxième fille, s'alarma beaucoup sur son propre compte et devint très inquiète du salut de son âme. La mère semblait être, jour et nuit, véritablement en travail d'enfantement dans son âme. Je passais voir la famille presque tous les jours, et parfois deux

ou trois fois par jour. Les enfants se convertissaient l'un après l'autre ; et nous nous attendions chaque jour à voir C... sortir de là, convertie et rayonnante.

Mais, pour une raison ou une autre, elle s'attardait. Il était clair que l'Esprit rencontrait de la résistance ; et un jour que je passai la voir, je la trouvai seule dans la salle commune. Je lui demandai où elle en était, et elle me répondit : « Monsieur Finney, je perds ma conviction. Je me sens beaucoup moins préoccupée de moi-même que je ne l'ai été. » Juste à ce moment, une porte s'ouvrit, Mme B... entra dans la pièce, et je lui rapportai ce que C... venait de dire. Elle en fut si bouleversée qu'elle gémit tout haut et tomba prosternée sur le plancher. Elle était incapable de se relever ; elle luttait et exhalait ses prières en gémissant, d'une manière qui me fit aussitôt comprendre que C... serait convertie.

Elle ne pouvait pas dire grand-chose avec des mots, mais ses gémissements et ses larmes témoignaient de l'extrême angoisse de son esprit. Aussitôt après cette scène, l'Esprit de Dieu vint manifestement sur C... avec une force nouvelle. Elle tomba à genoux et, avant de se relever, elle fut brisée ; et, selon toute apparence, elle fut aussi profondément convertie que S... l'avait été. Les enfants B..., fils et filles, furent tous convertis à ce moment-là, je crois, sauf le plus jeune, alors tout petit. L'un des fils a prêché l'Évangile pendant bien des années.

Parmi d'autres faits, je me souviens du cas d'une jeune femme qui habitait une partie éloignée de la commune et venait presque tous les jours à la réunion du centre. Je m'étais entretenu avec elle plusieurs fois, et je l'avais trouvée profondément convaincue de péché, et même presque au désespoir. Je m'attendais d'un jour à l'autre à apprendre qu'elle était convertie ; mais elle restait sur place, ou plutôt le désespoir s'appesantissait sur elle. Cela me fit soupçonner que quelque chose n'allait pas chez elle. Je lui demandai si ses parents étaient chrétiens. Elle me dit qu'ils étaient membres de l'Église. Je lui demandai s'ils venaient aux réunions. Elle dit : « Oui, le dimanche. » « Vos parents ne viennent

pas aux réunions les autres jours ? » « Non », répondit-elle. « Faites-vous le culte de famille chez vous ? » « Non, monsieur, dit-elle. Nous le faisions autrefois ; mais il y a longtemps que nous n'avons plus de culte de famille. » Cela me révéla aussitôt la pierre d'achoppement. Je lui demandai quand j'avais des chances de trouver son père et sa mère à la maison. Elle me dit : presque à n'importe quel moment, car ils sortaient rarement. Sentant qu'il était infiniment dangereux de laisser les choses en l'état, j'allai voir la famille dès le lendemain matin.

Cette fille était, je crois, enfant unique ; en tout cas, elle était la seule enfant à la maison. Je la trouvai courbée, abattue, plongée dans le désespoir. Je dis à la mère : « L'Esprit du Seigneur lutte avec votre fille. » « Oui, dit-elle, c'est bien possible. » Je lui demandai si elle priait pour elle. Elle me fit une réponse qui me donna à comprendre qu'elle ne savait pas ce que c'était que de prier pour elle. Je demandai où était son mari. Elle me dit qu'il travaillait aux champs. Je la priai de l'appeler. Il vint, et dès qu'il entra je lui dis : « Voyez-vous dans quel état est votre fille ? » Il répondit qu'il pensait qu'elle se sentait très mal. « Et êtes-vous éveillé, appliqué à prier pour elle ? » Sa réponse révéla que, s'il avait jamais été converti, il était un misérable rétrograde et n'avait plus aucune prise sur Dieu. « Et, dis-je, vous n'avez pas de culte de famille. » « Non, monsieur. » « Eh bien, dis-je, j'ai vu votre fille, jour après jour, courbée sous la conviction de péché, et j'ai appris que l'obstacle est ici, à la maison. Vous avez fermé à votre fille le royaume des cieux. Vous n'y entrez pas vous-même, et vous ne la laissez pas y entrer. Votre incrédulité et votre esprit mondain empêchent la conversion de votre fille, et perdront votre propre âme. Maintenant il faut vous repentir. Je n'ai pas l'intention de quitter cette maison avant que vous et votre femme vous vous repentiez et que vous cessiez de barrer le chemin à votre fille. Il faut rétablir le culte de famille et relever l'autel qui s'est écroulé. Allons, mon cher monsieur, voulez-vous vous mettre ici à genoux, vous et votre femme, et prier ? Et voulez-vous promettre que dès maintenant vous ferez votre devoir, que vous relèverez votre autel de famille et que vous reviendrez à Dieu ? »

J'insistai auprès d'eux avec tant de force qu'ils se mirent tous deux à pleurer. Ma foi était si ferme que je ne plaisantais pas en leur disant que je ne quitterais pas la maison avant qu'ils se repentent et rétablissent leur autel de famille. Je sentais que l'œuvre devait se faire, et se faire sur-le-champ. Je me jetai à genoux et me mis à prier ; ils s'agenouillèrent et pleurèrent amèrement. Je confessai leurs fautes pour eux du mieux que je pus, et je m'efforçai de les conduire à Dieu et de l'emporter auprès de Dieu en leur faveur. Ce fut une scène émouvante. Tous deux brisèrent leur cœur et confessèrent leurs péchés ; et avant que nous nous relevions, la fille entra dans la liberté et fut manifestement convertie. Elle se releva en se réjouissant en Christ. Ce réveil offrit bien des exaucements de prière et bien des scènes d'un grand intérêt.

Il est un épisode de ma propre expérience que, pour l'honneur de Dieu, je ne dois pas omettre de raconter ici. J'avais prêché et prié presque sans arrêt pendant tout le temps que j'avais passé chez M. Gale. Comme j'avais l'habitude de prier à voix haute dans la prière secrète, j'avais, par commodité et pour ne pas être entendu, étendu une peau de bison dans le fenil, où je passais une grande partie de mon temps en prière secrète devant Dieu, quand je n'étais pas dehors à faire des visites ou occupé à prêcher. M. Gale m'avait averti plusieurs fois que, si je n'y prenais garde, j'irais au-delà de mes forces et je m'effondrerais. Mais l'Esprit de prière était sur moi, et je ne voulais pas lui résister ; je lui laissais le champ libre et je dépensais librement mes forces à répandre mon âme devant Dieu. C'était en novembre, et le temps se refroidissait. M. Gale et moi étions allés visiter des personnes inquiètes de leur âme avec son cheval et sa voiture légère. Nous rentrâmes, nous allâmes à la grange et dételâmes le cheval. Au lieu d'aller à la maison, je grimpai dans le fenil pour répandre devant Dieu, dans la prière, mon âme chargée d'un fardeau. Je priai jusqu'à ce que mon fardeau m'ait quitté. J'étais si épuisé que je tombai et sombrai dans le sommeil. J'ai dû m'endormir presque instantanément, j'en juge par le fait que je n'avais aucun souvenir d'un temps écoulé une fois finie la lutte de mon âme. La première chose que je sus, c'est que M.

Gale grimpait dans le fenil en disant : « Frère Finney, êtes-vous mort ? » Je m'éveillai, et d'abord je ne pus m'expliquer pourquoi j'étais là, endormi, ni me faire une idée du temps que j'y avais passé. Mais ce que je savais, c'est que mon esprit était calme et ma foi inébranlable. L'œuvre continuerait, j'en étais assuré. J'ai déjà dit que j'avais été consacré au ministère par un presbytère. C'était des années avant la division de l'Église presbytérienne en ce qu'on appelle les assemblées de l'Ancienne et de la Nouvelle École. La doctrine bien connue de la capacité et de l'incapacité naturelles et morales était tenue presque universellement par l'Église presbytérienne dans la région où je commençai mon ministère. Je dois aussi répéter ici que M. Gale, qui, sur l'ordre du presbytère, avait dirigé en partie mes études de théologie, tenait fermement à la doctrine de l'incapacité du pécheur à obéir à Dieu ; et la manière dont il présentait ce sujet dans sa prédication, comme c'était le cas chez la plupart des pasteurs presbytériens de ce temps-là, laissait au peuple l'impression qu'il fallait attendre le moment de Dieu. S'ils étaient élus, l'Esprit les convertirait en temps voulu ; s'ils ne l'étaient pas, rien de ce qu'ils pourraient faire eux-mêmes, ni de ce que quiconque pourrait faire pour eux, ne leur serait jamais utile pour leur salut.

Ils tenaient la doctrine que la dépravation morale était constitutionnelle et appartenait à la nature même ; que la volonté, libre de faire le mal, était entièrement impuissante à tout bien ; que l'œuvre du Saint-Esprit, quand il change le cœur, était une opération physique sur la substance ou l'essence de l'âme ; que le pécheur était passif dans la régénération, jusqu'à ce que le Saint-Esprit ait implanté un principe nouveau dans sa nature, et que tous ses efforts étaient parfaitement vains ; qu'à proprement parler il n'existait pas de moyens de régénération, puisque celle-ci était une re-création physique de l'âme par l'action directe du Saint-Esprit ; que l'expiation était limitée aux élus, et que le salut des non-élus était une impossibilité absolue.

Dans mes études et mes controverses avec M. Gale, j'avais soutenu le contraire. Je posais que la dépravation morale est, et doit être, une

disposition volontaire de l'esprit ; qu'elle consiste, et doit consister, dans l'engagement de la volonté à satisfaire les désirs, ou, comme le dit la Bible, les convoitises de la chair, à l'opposé de ce que la loi de Dieu exige. En accord avec cela, je soutenais que l'influence de l'Esprit de Dieu sur l'âme de l'homme est morale, c'est-à-dire persuasive ; que Christ l'a présenté comme un maître qui enseigne ; que son œuvre est de convaincre et de convertir le pécheur par l'enseignement et la persuasion divines.

Je soutenais aussi qu'il existe des moyens de régénération, et que les vérités de la Bible sont, par nature, propres à amener le pécheur à abandonner sa méchanceté et à se tourner vers Dieu. Je soutenais encore qu'il doit y avoir une adaptation des moyens au but qu'on veut atteindre ; c'est-à-dire qu'il faut éclairer l'intelligence, mettre sous les yeux du pécheur ce que la dépravation morale a de déraisonnable, et lui révéler clairement sa méchanceté et le châtiment qu'elle mérite ; qu'une fois cela fait, on pouvait lui présenter avec force la mission de Christ, et il pouvait la comprendre ; que suivre cette voie avec le pécheur tendait à le convertir à Christ ; et que, lorsque cela était fait fidèlement et dans la prière, nous avions le droit d'attendre que le Saint-Esprit coopère avec nous et donne effet à nos faibles efforts.

De plus, je soutenais que le Saint-Esprit agit dans le prédicateur, en lui révélant clairement ces vérités dans leur ordre propre et en le rendant capable de les présenter au peuple dans la proportion et dans l'ordre les plus propres à le convertir. Je comprenais alors, comme aujourd'hui, que l'ordre et la promesse que Christ donna aux apôtres et à l'Église s'appliquent à notre temps : « Allez, faites de toutes les nations des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde » (Matthieu 28,19-20).

Je considérais cela comme une charge confiée à moi, à tous les pasteurs et à l'Église, avec la promesse expresse que, si nous partons pour cette

œuvre avec un regard simple et un cœur plein de prière, Christ sera avec nous par son Esprit et rendra efficaces nos efforts pour sauver les âmes. Il me semblait alors, comme il m'a toujours semblé depuis, que le grand échec du ministère et de l'Église dans l'avancement de la religion tenait, pour une large part, au manque d'adaptation convenable des moyens à cette fin. J'avais été pendant des années l'auditeur de M. Gale, et je n'avais jamais pu voir dans sa prédication la moindre adaptation qui pût convertir qui que ce soit. Il ne me paraissait pas que cela ait pu être son intention. Je trouvai qu'il en était de même de tous les sermons que j'entendais, où que ce soit. J'avais une fois parlé de ce sujet à M. Gale, et je lui avais dit que, de toutes les causes jamais plaidées, la cause de la religion était, à mon avis, celle qui avait le moins d'avocats habiles ; et que si les avocats du barreau suivaient, pour plaider la cause de leurs clients, la même méthode que les pasteurs pour plaider la cause de Christ auprès des pécheurs, ils ne gagneraient pas un seul procès.

Mais à cette époque M. Gale ne pouvait pas le voir ; car quel rapport pouvait-il y avoir entre les moyens et les fins, selon sa façon de concevoir ce en quoi consistait la régénération et la manière dont le Saint-Esprit changeait le cœur ?

Pour donner un exemple, peu après que j'eus commencé à prêcher, au milieu d'un puissant réveil, un jeune homme sortant du séminaire de théologie de Princeton arriva dans la localité. L'ancien pasteur de l'Église, un homme âgé, vivait là et avait une grande curiosité d'entendre prêcher ce jeune homme. L'Église n'avait pas de pasteur à ce moment-là ; j'avais donc seul la charge de la chaire et je conduisais les choses à ma propre discrétion. Il me dit qu'il avait connu le jeune homme avant son entrée au collège, qu'il désirait beaucoup voir quels progrès il avait faits, et il voulait que je le laisse prêcher. Je répondis que je craignais de le faire prêcher, de peur qu'il ne gâte l'œuvre en ne prêchant pas ce dont on avait besoin à ce moment-là. « Oh, dit le vieux monsieur, il prêchera la vérité ; et vous savez qu'en religion il n'y a pas de rapport entre les moyens et les fins ; il n'y a donc aucun danger qu'il gâte l'œuvre. » Je répondis : « Ce

n'est pas ma doctrine. Je crois qu'il y a autant de rapport entre les moyens et les fins en religion que dans la nature ; et c'est pourquoi je ne puis consentir à le laisser prêcher. »

J'ai souvent trouvé nécessaire de suivre en substance la même conduite dans les réveils ; et quelquefois j'ai constaté qu'en agissant ainsi je froissais des gens ; mais je n'osais pas faire autrement. Au milieu d'un réveil, quand les âmes avaient besoin d'un enseignement particulier, adapté à leur état et à leurs besoins du moment, je n'osais pas, là où j'avais la charge, mettre un étranger en chaire pour prêcher l'un de ses grands sermons, et en général aussi un sermon qui ne répondait nullement aux besoins du peuple. À cause de cette conduite, on m'a souvent accusé de croire que je prêchais mieux que les autres. Et j'avoue que je croyais pouvoir répondre aux besoins du peuple mieux que ceux qui les connaissaient moins, ou que ceux qui lui auraient prêché leurs vieux sermons écrits ; et je pensais que Christ m'avait confié l'œuvre de telle sorte que j'étais tenu d'adapter les moyens aux fins, et de ne pas faire appel à d'autres, qui connaissaient mal l'état des choses, pour tenter d'instruire le peuple. Dans ces cas, j'agissais exactement comme j'aurais voulu qu'on agisse envers moi.

Je ne me serais pas permis d'entrer là où un autre homme travaillait à favoriser un réveil, et de me laisser mettre à sa place, alors que je ne savais rien ou presque de l'état du peuple.

J'ai dit qu'à Western j'étais l'hôte de M. Gale, et qu'il en était arrivé à conclure qu'il n'avait jamais été converti. Il me raconta le cheminement de sa pensée : il avait fermement cru, comme il me l'avait si souvent répété avec insistance, que Dieu ne bénirait pas mes travaux, parce que je refusais de prêcher ce qu'il tenait pour les vérités de l'Évangile. Mais quand il vit que l'Esprit de Dieu accompagnait bel et bien mes travaux, il en conclut qu'il s'était trompé ; et cela l'amena à réviser si complètement tout son état d'esprit et ses vues de prédicateur qu'il en vint à conclure qu'il n'avait jamais été converti et qu'il ne comprenait pas lui-même

l'Évangile. Pendant le réveil de Western, il assista à presque toutes les réunions ; et au bout de quelques semaines, il me dit qu'il était entré dans un état d'esprit entièrement différent à l'égard de sa propre âme, qu'il avait changé de vues sur l'Évangile et qu'il pensait que j'avais raison. Il me dit qu'il remerciait Dieu de n'avoir eu aucune influence sur moi pour me faire adopter ses vues ; que j'aurais été perdu comme pasteur s'il l'avait emporté. À partir de ce moment, il devint un ouvrier très efficace, autant que sa santé le lui permettait, dans le réveil de cette contrée.

La doctrine sur laquelle j'insistais, à savoir que le commandement d'obéir à Dieu impliquait le pouvoir de le faire, suscita d'abord en certains endroits une opposition considérable. Comme je niais aussi que la dépravation morale soit physique, autrement dit une dépravation de la nature, et que je soutenais qu'elle est entièrement volontaire, et par conséquent que les influences de l'Esprit sont des influences d'enseignement, de persuasion, de conviction, et donc une influence morale, beaucoup me regardaient comme enseignant des doctrines nouvelles et étranges. En fait, en 1832 encore, quand je travaillais à Boston pour la première fois, le docteur Beecher disait n'avoir jamais entendu prêcher auparavant la doctrine selon laquelle les influences de l'Esprit sont morales, par opposition à physiques. Aussi, dans une large mesure, pasteurs et chrétiens regardaient cette doctrine comme revenant pratiquement à nier toute influence de l'Esprit ; et c'est pourquoi, bien que j'aie toujours insisté beaucoup, et sans relâche, sur l'action divine dans la conviction de péché, dans la régénération et dans tout exercice de la vie chrétienne, on entendit longtemps le cri que je niais l'action du Saint-Esprit dans la régénération et la conversion. On disait que j'enseignais qu'on se convertit soi-même, qu'on se régénère soi-même ; et l'on me reprocha assez souvent de m'adresser au pécheur comme si tout le blâme de son impénitence lui revenait à lui seul, et de le presser de se soumettre immédiatement. Je persistai pourtant dans cette voie, et pasteurs et chrétiens virent que Dieu la reconnaissait comme sa vérité et la bénissait pour le salut de milliers d'âmes.

J'ai parlé des réunions d'Elmer's Hill, et j'ai dit que des gens de Rome et de Wright's Settlement commencèrent à y venir en grand nombre ; et l'effet manifeste de la parole sur ceux qui venaient montrait clairement que l'œuvre s'étendait rapidement dans cette direction.

Chapitre 13

Le réveil de Rome

À cette époque, le pasteur Moses Gillett, de l'Église congrégationaliste de Rome, apprenant ce que le Seigneur faisait à Western, vint, accompagné d'une demoiselle H..., l'un des membres en vue de son Église, voir l'œuvre qui s'accomplissait. Tous deux furent profondément frappés par l'œuvre de Dieu. Je voyais que l'Esprit de Dieu les remuait jusqu'au plus profond de leur âme. Quelques jours plus tard, M. Gillett et Mlle H... revinrent. Mlle H... était une jeune chrétienne très pieuse et très fervente.

Lors de cette seconde visite, M. Gillett me dit : « Frère Finney, il me semble que j'ai une Bible nouvelle. Je n'avais jamais compris les promesses comme je les comprends maintenant ; je ne les avais jamais saisies. Je ne peux pas trouver de repos, ajouta-t-il ; mon esprit est rempli de ce sujet, et les promesses sont nouvelles pour moi. » Cette conversation, qui se prolongea un bon moment, me fit comprendre que le Seigneur le préparait à une grande œuvre dans sa propre assemblée.

Peu après, alors que le réveil battait son plein à Western, M. Gillett me persuada d'échanger nos chaires pour un dimanche. J'y consentis à contrecœur.

Le samedi qui précédait le jour de notre échange, en route pour Rome, je regrettai vivement d'avoir accepté. Je sentais que cela allait beaucoup nuire à l'œuvre de Western, parce que M. Gillett y prêcherait quelques-uns de ses anciens sermons, dont je savais très bien qu'ils ne pouvaient convenir à la situation. Cependant, les gens priaient ; cela n'arrêterait pas l'œuvre, même si cela pouvait la ralentir. J'allai à Rome et je prêchai trois fois le dimanche. Il me parut tout à fait évident que la parole produisait un grand effet. Je voyais, au cours de la journée, que beaucoup de têtes étaient baissées et qu'un grand nombre de personnes étaient courbées

sous une profonde conviction de péché. Le matin, je prêchai sur ce texte : « L'affection de la chair est inimitié contre Dieu » (Romains 8,7) ; et je poursuivis dans le même sens l'après-midi et le soir. Le lundi matin, j'attendis que M. Gillett revienne de Western. Je lui dis quelle impression j'avais de l'état des gens. Il ne semblait pas se rendre compte que l'œuvre commençait avec autant de puissance que je le pensais. Mais il voulait inviter ceux qui cherchaient, s'il y en avait dans l'assemblée, et il souhaitait que je sois présent à la réunion. J'ai dit plus haut que les moyens que j'avais toujours employés jusque-là pour favoriser les réveils étaient beaucoup de prière, dans le secret et en commun, la prédication publique, la conversation personnelle et les visites de maison en maison ; et quand ceux qui cherchaient devenaient nombreux, je fixais des réunions pour eux, et j'invitais ceux qui cherchaient à venir y recevoir un enseignement adapté à leurs besoins. Tels étaient les moyens, et les seuls moyens, que j'avais employés jusque-là pour tâcher d'obtenir la conversion des âmes.

M. Gillett me demanda d'assister à la réunion qu'il projetait pour ceux qui cherchent. Je lui répondis que je viendrais, et qu'il pouvait faire savoir dans tout le village qu'il y aurait une réunion pour ceux qui cherchent, le lundi soir. J'irais à Western et je reviendrais juste pour le soir ; il était entendu qu'il ne dirait pas aux gens qu'il comptait sur ma présence. La réunion fut convoquée dans la maison de l'un de ses diacres. Quand nous arrivâmes, nous trouvâmes la grande salle de séjour pleine à craquer. M. Gillett regarda autour de lui avec surprise et une agitation visible ; car il constatait que la réunion se composait de bon nombre des membres les plus instruits et les plus influents de son assemblée, et surtout d'une grande partie des jeunes gens en vue de la ville. Nous passâmes un petit moment à essayer de converser avec eux ; et je vis bientôt que l'émotion était si profonde qu'on risquait une explosion de sentiments presque impossible à maîtriser. Je dis donc à M. Gillett : « Il ne faut pas continuer la réunion sous cette forme. Je vais leur adresser quelques paroles, celles dont ils ont besoin, puis je les renverrai. »

Rien n'avait été dit ni fait pour provoquer la moindre exaltation dans la réunion. L'émotion était entièrement spontanée. L'œuvre se faisait avec une telle puissance que quelques mots de conversation suffisaient à faire se tordre sur leur siège les hommes les plus robustes, comme si on leur avait enfoncé une épée dans le cœur. Il ne serait sans doute pas possible à quelqu'un qui n'a jamais été témoin d'une telle scène de se représenter quelle est parfois la force de la vérité, sous la puissance du Saint-Esprit. C'était vraiment une épée, une épée à deux tranchants. La douleur qu'elle causait, quand elle était présentée de façon pénétrante en quelques mots de conversation, provoquait une détresse qui paraissait insupportable.

M. Gillett devint très agité. Il pâlit, et dit avec une grande émotion : « Que faire ? Que faire ? » Je posai la main sur son épaule et lui dis à voix basse : « Restez calme, restez calme, frère Gillett. » Puis je m'adressai à eux de la manière la plus douce, mais aussi la plus claire possible ; j'attirai aussitôt leur attention sur leur seul remède, en leur assurant que c'était un remède présent et pleinement suffisant. Je leur montrai Christ, le Sauveur du monde ; et je continuai dans ce sens aussi longtemps qu'ils purent le supporter, ce qui, à vrai dire, ne dura que quelques instants.

M. Gillett était si agité que je m'approchai de lui et, le prenant par le bras, je dis : « Prions. » Nous nous agenouillâmes au milieu de la pièce, là où nous nous tenions debout. Je conduisis la prière d'une voix basse et sans passion ; mais je suppliai le Sauveur de faire intervenir son sang, à l'instant même et en ce lieu, et d'amener tous ces pécheurs à accepter le salut qu'il leur offrait et à croire pour le salut de leur âme. L'agitation grandissait de minute en minute ; et comme j'entendais leurs sanglots et leurs soupirs, je terminai ma prière et me relevai brusquement. Tous se levèrent, et je dis : « Maintenant, je vous en prie, rentrez chez vous sans vous dire un mot les uns aux autres. Efforcez-vous de garder le silence et ne laissez pas éclater bruyamment vos sentiments ; mais allez sans dire un mot jusqu'à vos chambres. »

À ce moment, un jeune homme nommé W..., commis dans le magasin de M. H..., et l'un des premiers jeunes gens de l'endroit, fut si près de s'évanouir qu'il tomba sur quelques jeunes gens qui se tenaient près de lui ; et tous, à demi évanouis, tombèrent ensemble. Cela faillit provoquer de grands cris ; mais je les fis taire et je dis aux jeunes gens : « Ouvrez cette porte toute grande, je vous prie, sortez, et que tout le monde se retire en silence. » Ils firent ce que je demandais. Ils ne poussèrent pas de cris ; mais ils sortirent en sanglotant et en soupirant, et l'on entendit leurs sanglots et leurs soupirs jusqu'à ce qu'ils fussent dans la rue.

Ce M. W..., dont je viens de parler, garda le silence jusqu'à ce qu'il eût franchi la porte de la maison où il habitait ; mais là, il ne put se contenir davantage. Il ferma la porte, tomba sur le plancher et éclata en lamentations bruyantes à la vue de son affreuse condition. Cela fit accourir toute la famille autour de lui, et répandit la conviction de péché parmi tous ses membres.

J'appris ensuite que des scènes semblables se produisirent dans d'autres familles. Plusieurs personnes, comme on le constata par la suite, furent converties pendant la réunion et rentrèrent chez elles si remplies de joie qu'elles pouvaient à peine se contenir.

Le lendemain matin, dès qu'il fit tout à fait jour, des gens commencèrent à venir chez M. Gillett pour nous demander d'aller voir des membres de leur famille qui, disaient-ils, étaient sous la plus forte conviction de péché. Nous avalâmes en hâte notre déjeuner et nous partîmes. Dès que nous fûmes dans les rues, les gens sortaient de beaucoup de maisons en courant et nous suppliaient d'entrer chez eux. Comme nous ne pouvions visiter qu'un endroit à la fois, quand nous entrions dans une maison, les voisins s'y précipitaient et remplissaient la plus grande pièce. Nous restions à les instruire quelques instants, puis nous allions dans une autre maison, et les gens nous suivaient.

Nous trouvâmes un état de choses tout à fait extraordinaire. La conviction de péché était si profonde et si générale que nous entrions

parfois dans une maison pour y trouver les uns à genoux, les autres prosternés sur le plancher. Nous allâmes ainsi de maison en maison jusqu'à midi, visitant, conversant et priant. Je dis alors à M. Gillett : « Cela ne peut pas continuer ainsi ; il nous faut une réunion pour ceux qui cherchent. Nous ne pouvons pas aller de maison en maison, et nous ne répondons pas du tout aux besoins des gens. » Il fut de mon avis ; mais la question se posa : où tiendrons-nous la réunion ?

Un certain M. F..., homme pieux, tenait alors un hôtel au coin de la rue, au centre de la ville. Il avait une grande salle à manger ; et M. Gillett dit : « Je vais passer le voir et lui demander s'il me permet de fixer la réunion pour ceux qui cherchent dans sa salle à manger. » Il obtint sans difficulté son accord, puis il alla aussitôt dans les écoles publiques et fit annoncer qu'à une heure il y aurait une réunion pour ceux qui cherchent dans la salle à manger de M. F... Nous rentrâmes, nous prîmes notre repas de midi et nous partîmes pour la réunion. Nous voyions des gens se hâter, et certains même courir vers la réunion. Ils venaient de toutes les directions. Quand nous arrivâmes, la salle, pourtant grande, était bondée. Hommes, femmes et enfants s'y entassaient.

Cette réunion ressembla beaucoup à celle que nous avions eue la veille au soir. L'émotion était irrésistible. Quelques hommes aux nerfs les plus solides furent si terrassés par les paroles prononcées qu'ils étaient incapables de se tenir et que leurs amis durent les reconduire chez eux. Cette réunion dura presque jusqu'à la nuit. Elle aboutit à un grand nombre de conversions pleines d'espérance, et elle servit à étendre considérablement l'œuvre de tous côtés.

Je prêchai ce soir-là, et M. Gillett fixa une réunion pour ceux qui cherchent le lendemain matin, au tribunal.

C'était une salle beaucoup plus grande que la salle à manger, bien qu'elle fût moins centrale. Cependant, à l'heure dite, le tribunal était plein ; nous passâmes une bonne partie de la journée à instruire les gens, et l'œuvre avança avec une puissance merveilleuse. Je prêchai de nouveau le soir, et

M. Gillett fixa une réunion pour ceux qui cherchent le lendemain matin à l'église, puisqu'aucune autre salle du village n'était alors assez grande pour contenir ceux qui cherchaient.

Le soir, si je me rappelle bien l'ordre des choses, nous entreprîmes de tenir une réunion de prière et d'édification dans une grande salle d'école. Mais la réunion avait à peine commencé que l'émotion devint si profonde que, pour éviter une explosion de sentiments irrésistible et peu souhaitable, je proposai à M. Gillett de lever la séance, de demander aux gens de se retirer en silence, et aux chrétiens de passer la soirée en prière dans le secret, ou en prière en famille, selon ce qui leur paraîtrait le plus souhaitable. Quant aux pécheurs, nous les exhortâmes à ne pas dormir avant d'avoir donné leur cœur à Dieu. Après cela, l'œuvre devint si générale que je prêchai tous les soirs, vingt soirs de suite, je crois, et deux fois le dimanche. Pendant ce temps, nos réunions de prière se tenaient à l'église, dans la journée. La réunion de prière avait lieu pendant une partie de la journée, et une réunion pour ceux qui cherchent pendant l'autre partie. Chaque jour, si je me souviens bien, une fois l'œuvre ainsi commencée, nous tenions une réunion de prière et une réunion pour ceux qui cherchent, avec une prédication le soir. Il régnait dans toute la localité une gravité, et une crainte respectueuse, qui faisaient sentir à chacun que Dieu était là.

Des pasteurs vinrent des villes voisines et exprimèrent un grand étonnement devant ce qu'ils voyaient et entendaient, et ils avaient bien raison. Les conversions se multipliaient si vite que nous n'avions aucun moyen de savoir qui était converti. C'est pourquoi chaque soir, à la fin de mon sermon, je demandais à tous ceux qui avaient été convertis ce jour-là de s'avancer et de se faire connaître devant la chaire, afin que nous puissions avoir un petit entretien avec eux. Chaque soir, nous étions surpris par le nombre et par la condition des personnes qui s'avançaient.

À l'une de nos réunions de prière du matin, le rez-de-chaussée de l'église était plein. Je m'étais levé et j'adressais quelques paroles aux gens, quand

un homme non converti, un commerçant, entra dans la réunion. Il avança jusqu'à trouver une place devant moi, près de l'endroit où je me tenais pour parler. Il était assis depuis quelques instants à peine qu'il tomba de son siège comme s'il avait reçu une balle. Il se tordait et gémissait d'une manière terrible. Je m'approchai de la porte du banc et je vis qu'il s'agissait uniquement d'une angoisse de l'âme.

Un médecin incrédule était assis près de lui. Il sortit de son banc, vint examiner cet homme en détresse. Il lui prit le pouls et examina son cas quelques instants. Il ne dit rien, mais il se détourna, appuya la tête contre un pilier qui soutenait la tribune, et montra une grande agitation.

Il dit plus tard qu'il avait vu tout de suite qu'il s'agissait d'une détresse de l'âme, et que cela avait entièrement dissipé son incrédulité. Peu après, il fut converti, selon toute espérance. Nous priâmes pour l'homme qui était tombé dans le banc ; et avant qu'il quitte l'église, je crois, son angoisse s'était dissipée, et il se réjouissait en Christ.

Un autre médecin, homme très aimable mais incrédule, avait une petite fille et une femme qui priait. La petite H..., une fillette de huit ou neuf ans peut-être, était vivement convaincue de péché, et sa mère s'intéressait beaucoup à l'état de son âme. Mais son père, au début, fut tout à fait indigné. Il dit à sa femme : « La religion est un sujet trop élevé pour moi. Je n'ai jamais pu la comprendre. Et tu viens me dire que cette petite enfant la comprend au point d'être convaincue de péché en connaissance de cause ? Je n'en crois rien. Je sais ce qu'il en est. Je ne peux pas supporter cela. C'est du fanatisme ; c'est de la folie. » La mère de l'enfant n'en persévéra pas moins dans la prière. Le docteur avait fait ces remarques, à ce que j'appris, avec beaucoup de vivacité. Il prit aussitôt son cheval et fit plusieurs milles pour aller voir un malade. En chemin, comme il le raconta plus tard, ce sujet s'empara de son esprit de telle manière qu'il s'ouvrit entièrement à son intelligence ; et tout le plan du salut par Christ lui devint si clair qu'il vit qu'un enfant pouvait le comprendre. Il s'étonna que cela lui eût jamais paru si mystérieux. Il

regretta extrêmement ce qu'il avait dit à sa femme au sujet de la petite H..., et il avait hâte de rentrer pour retirer ses paroles. Il rentra bientôt, un autre homme ; il raconta à sa femme ce qui s'était passé dans son esprit ; il encouragea la chère petite H... à venir à Christ ; et le père comme la fille ont été depuis des chrétiens fervents, ils ont vécu longtemps et fait beaucoup de bien.

Mais dans ce réveil, comme dans d'autres que j'ai connus, Dieu fit des choses terribles dans sa justice. Un dimanche, pendant que j'étais là, comme nous descendions de la chaire et nous apprêtions à quitter l'église, un homme vint en hâte vers M. Gillett et moi et nous pria d'aller à un certain endroit, en disant qu'un homme y était tombé mort. J'étais en train de parler avec quelqu'un, et M. Gillett y alla seul. Quand j'eus fini cette conversation, je me rendis chez M. Gillett ; il revint bientôt et me raconta ce qui s'était passé. Trois hommes qui s'étaient opposés à l'œuvre s'étaient retrouvés ce dimanche-là, et ils avaient passé la journée à boire et à tourner l'œuvre en ridicule. Ils continuèrent ainsi jusqu'à ce que l'un d'eux tombât mort subitement. Quand M. Gillett arriva à la maison et qu'on lui eut exposé les circonstances, il dit : « Voilà ! Il n'y a aucun doute : cet homme a été frappé par Dieu et il a été envoyé en enfer. » Ses compagnons restèrent muets. Ils ne pouvaient rien dire ; car il était évident pour eux que leur conduite avait attiré sur lui ce coup terrible de l'indignation divine.

À mesure que l'œuvre avançait, elle gagna presque toute la population. Presque tous les avocats, les commerçants et les médecins, presque tous les notables, et à vrai dire presque toute la population adulte du village furent gagnés, surtout ceux qui appartenaient à l'assemblée de M. Gillett. Il me dit avant mon départ : « En ce qui concerne mon assemblée, le millénium est déjà venu. Mes gens sont tous convertis. De tout mon travail passé, je n'ai pas un seul sermon qui convienne le moins du monde à mon assemblée, car ils sont tous chrétiens. » M. Gillett rapporta plus tard que, pendant les vingt jours que j'ai passés à Rome, il y eut cinq cents conversions dans cette ville.

Pendant que cette œuvre suivait son cours, une assez vive agitation se manifesta à Utica, et certains, là-bas, étaient enclins à tourner en ridicule l'œuvre de Rome. M. H..., qui habitait Rome, était un citoyen très en vue, et on le considérait comme se trouvant à la tête de la société de l'endroit, par sa fortune et par son intelligence. Mais il était incrédule ; ou peut-être devrais-je dire qu'il avait des idées unitariennes. C'était un homme d'une grande moralité et très respectable, et il gardait ses idées particulières pour lui, sans les mettre en avant, en parlant très peu à qui que ce soit. Le premier dimanche où je prêchai là, M. H... était présent ; et ma prédication l'étonna tellement, comme il me le dit plus tard, qu'il décida de ne plus revenir. Il rentra chez lui et dit à sa famille : « Cet homme est fou, et je ne serais pas surpris qu'il mette le feu à la ville. » Il resta à l'écart des réunions pendant quelque deux semaines. Pendant ce temps, l'œuvre devint si grande qu'elle confondit son incrédulité, et il se trouva dans une grande perplexité.

Il était président d'une banque à Utica et s'y rendait chaque semaine pour assister à la réunion des administrateurs. À l'une de ces occasions, l'un des administrateurs se mit à le taquiner sur la situation à Rome, comme si là-bas tout le monde devenait fou. M. H... répondit : « Messieurs, dites ce que vous voudrez, il y a quelque chose de très remarquable dans ce qui se passe à Rome. Assurément, aucune puissance ni aucune éloquence humaine n'a produit ce que nous voyons là-bas. Je ne peux pas le comprendre. Vous dites que cela va bientôt retomber. Sans doute, l'intensité d'émotion qui règne maintenant à Rome doit bientôt retomber, sinon les gens deviendront fous. Mais, messieurs, ajouta-t-il, aucune philosophie ne peut rendre compte de cet état d'âme, à moins qu'il n'y ait là quelque chose de divin. »

Alors que M. H... était resté à l'écart des réunions depuis environ deux semaines, quelques-uns d'entre nous se réunirent un après-midi pour faire de lui un sujet particulier de prière. Le Seigneur nous donna une grande foi en priant pour lui ; et nous avions la conviction que le Seigneur travaillait dans son âme. Ce soir-là, il vint à la réunion. Quand il

entra dans l'église, M. Gillett me chuchota, alors que nous étions assis dans la chaire : « Frère Finney, M. H... est venu. J'espère que vous ne direz rien qui puisse l'offenser. » « Non, dis-je, mais je ne l'épargnerai pas. » À cette époque, j'étais obligé de prêcher entièrement sans préparation ; car je n'avais pas une heure dans la semaine que je pusse prendre pour mettre mes pensées en ordre à l'avance.

Je choisis mon sujet et je prêchai. La parole saisit puissamment l'auditoire ; et, comme je l'espérais et le voulais, elle saisit puissamment M. H... lui-même. Je crois que ce fut ce soir-là même, quand je demandai, à la fin de la réunion, à tous ceux qui avaient été convertis dans la journée et dans la soirée de s'avancer et de se faire connaître, que M. H... fut l'un de ceux qui s'avancèrent posément, gravement, et déclara qu'il avait donné son cœur à Dieu. Il paraissait humble et repentant, et j'ai toujours pensé qu'il était vraiment converti à Christ.

L'état des choses dans le village et dans les environs était tel que personne ne pouvait entrer dans le village sans être saisi de crainte, avec l'impression que Dieu était là d'une manière particulière et merveilleuse. Pour l'illustrer, je vais raconter un incident. Le shérif du comté habitait Utica. Il y avait deux tribunaux dans le comté, l'un à Rome et l'autre à Utica ; par conséquent, le shérif, nommé B..., avait beaucoup d'affaires à Rome. Il me raconta plus tard qu'il avait entendu parler de ce qui se passait à Rome, et qu'avec d'autres il avait bien ri, à l'hôtel où il prenait pension, de ce qu'ils avaient entendu.

Mais un jour, il dut se rendre à Rome. Il me dit qu'il était content d'y avoir affaire ; car il voulait voir par lui-même ce qui faisait tant parler les gens, et quel était réellement l'état des choses à Rome. Il fit route dans son traîneau à un cheval, me raconta-t-il, sans aucune impression particulière dans l'esprit, jusqu'au moment où il franchit ce qu'on appelait le vieux canal, un endroit situé à environ un mille de la ville, je crois. Il me dit qu'aussitôt après avoir franchi le vieux canal, une étrange impression s'empara de lui, une crainte si profonde qu'il ne pouvait s'en

défaire. Il lui semblait que Dieu remplissait toute l'atmosphère. Il me dit que ce sentiment grandit pendant tout le trajet, jusqu'à son arrivée au village. Il s'arrêta à l'hôtel de M. F..., et le valet d'écurie sortit prendre son cheval. Il remarqua, me dit-il, que le valet d'écurie avait exactement l'air de ressentir ce qu'il ressentait lui-même, comme s'il avait peur de parler. Il entra dans la maison et y trouva le monsieur avec qui il avait affaire. Il me dit qu'ils étaient tous visiblement si impressionnés qu'ils pouvaient à peine s'occuper de leurs affaires. Il me dit que plusieurs fois, pendant le peu de temps qu'il passa là, il dut se lever brusquement de table, aller à la fenêtre, regarder dehors et tâcher de détourner son attention, pour ne pas pleurer. Il remarqua, me dit-il, que tout le monde semblait éprouver exactement la même chose que lui. Une telle crainte, une telle gravité, un tel état de choses, il n'en avait jamais eu la moindre idée auparavant. Il expédia ses affaires et retourna à Utica ; mais, comme il le disait, pour ne plus jamais parler à la légère de l'œuvre de Rome. Quelques semaines plus tard, à Utica, il fut converti, selon toute espérance ; j'en raconterai les circonstances en temps voulu.

J'ai parlé de Wright's Settlement, un village situé à deux ou trois milles au nord-est de Rome. Le réveil y produisit un effet puissant et convertit la grande masse des habitants.

Les moyens employés à Rome furent ceux que j'avais employés auparavant, et aucun autre : la prédication, la prière publique, en commun et dans le particulier, les exhortations et la conversation personnelle. Il est difficile de concevoir un sentiment religieux aussi profond et aussi général que celui dont Rome fut le témoin, sans un seul cas de désordre, de tumulte, de fanatisme, ni de quoi que ce soit de répréhensible. Beaucoup de convertis de ce réveil, dispersés dans tout le pays, vivent encore aujourd'hui ; et ils peuvent attester que, dans ces réunions, régnaient le plus grand ordre et la plus grande gravité, et qu'on prenait le plus grand soin de se garder de tout ce qui aurait été regrettable.

L'œuvre de l'Esprit était si spontanée, si puissante et si irrésistible qu'il fallait faire preuve de la plus grande prudence et de la plus grande sagesse dans la conduite de toutes les réunions, afin d'éviter une explosion de sentiments peu souhaitable, qui aurait vite épuisé la sensibilité des gens et provoqué une réaction. Mais aucune réaction ne suivit, comme le sait quiconque connaît les faits. On maintint pendant plusieurs mois, et je crois même pendant plus d'un an ensuite, en toute saison, une réunion de prière au lever du soleil, qui était très fréquentée et aussi pleine d'intérêt que peut sans doute l'être une réunion de prière. L'état moral de la population était si profondément changé que M. Gillett faisait souvent remarquer que ce n'était plus le même endroit. Ce qui restait de péché était obligé de se cacher. Aucune immoralité ouverte n'y aurait été tolérée un seul instant. Je n'ai donné qu'une très pâle esquisse de ce qui s'est passé à Rome. Une description fidèle de tous les événements émouvants qui se pressèrent dans ce réveil ferait à elle seule un volume.

Je devrais dire quelques mots de l'esprit de prière qui régnait alors à Rome. C'est, je crois, le samedi où je descendis de Western pour faire l'échange avec M. Gillett que je retrouvai l'Église l'après-midi pour une réunion de prière, dans son lieu de culte. Je m'efforçai de leur faire comprendre que Dieu exaucerait immédiatement la prière, pourvu qu'ils remplissent les conditions auxquelles il a promis de l'exaucer ; et surtout s'ils croyaient, au sens où ils s'attendraient à ce qu'il exauce leurs demandes. Je remarquai que l'Église s'intéressait vivement à mes paroles, et leurs visages exprimaient un ardent désir de voir la réponse à leurs prières. Vers la fin de la réunion, je me souviens d'avoir fait cette remarque : « Je crois vraiment que, si vous vous unissez cet après-midi dans la prière de la foi adressée à Dieu pour qu'il répande immédiatement son Esprit, vous recevrez une réponse du ciel plus vite que vous ne recevriez un message d'Albany par le courrier le plus rapide qu'on pourrait envoyer. »

Je dis cela avec beaucoup de force, et je le sentais ; et je remarquai que les gens furent saisis par l'expression de mon ardeur et de ma foi au sujet d'un exaucement immédiat de la prière. Le fait est que j'avais si souvent vu ce résultat en réponse à la prière que je fis cette remarque sans la moindre hésitation. Aucun des membres de l'Église ne dit rien sur le moment ; mais j'appris, après que l'œuvre eut commencé, que trois ou quatre membres de l'Église s'étaient retrouvés dans le bureau de M. Gillett, si frappés de ce qui avait été dit sur les exaucements rapides de la prière qu'ils résolurent de prendre Dieu au mot et de voir s'il répondrait pendant qu'ils parleraient encore (Ésaïe 65,24). L'un d'eux me dit par la suite que l'Esprit de Dieu leur avait donné une foi merveilleuse pour prier en vue d'un exaucement immédiat ; et il ajouta : « La réponse est bel et bien venue plus vite que nous n'aurions pu recevoir une réponse d'Albany par le courrier le plus rapide que nous aurions pu envoyer. »

En vérité, la ville était remplie de prière. Où que l'on aille, on entendait la voix de la prière. Si l'on passait dans la rue et que deux ou trois chrétiens se trouvaient ensemble, ils priaient. Partout où ils se rencontraient, ils priaient. Partout où se trouvait un pécheur non converti, surtout s'il montrait de l'opposition, on trouvait deux ou trois frères ou sœurs qui s'accordaient pour faire de lui un sujet particulier de prière.

Il y avait à Rome la femme d'un officier de l'armée des États-Unis, fille d'un citoyen en vue de l'endroit. Cette dame manifestait une assez forte opposition à l'œuvre et, à ce qu'on rapportait, avait dit contre elle des choses sévères ; c'est ce qui conduisit à faire d'elle un sujet particulier de prière. Je ne l'avais appris que peu de temps avant l'événement que je vais raconter. Je crois que, dans ce cas, quelques-unes des femmes les plus en vue firent de cette dame un sujet particulier de prière, car elle avait une influence considérable dans l'endroit. C'était une femme instruite, d'un grand caractère et d'une forte volonté ; et naturellement, elle faisait sentir son opposition. Mais presque aussitôt que la chose fut connue, et que l'esprit de prière fut donné pour elle en particulier, l'Esprit de Dieu prit son cas en main. Un soir, presque aussitôt après que j'eus

entendu parler d'elle, et peut-être le soir même du jour où j'avais appris les faits, une fois la réunion terminée et les gens partis, M. Gillett et moi étions restés jusqu'au tout dernier moment, à converser avec quelques personnes profondément courbées sous la conviction de péché. Comme elles s'en allaient, et que nous allions nous retirer, le bedeau vint en hâte vers nous au moment où nous sortions et dit : « Il y a une dame dans ce banc, là-bas, qui ne peut pas sortir ; elle ne peut plus bouger. Ne voulez-vous pas venir la voir ? » Nous revînmes sur nos pas, et voici, affaissée dans le banc, se trouvait cette dame dont j'ai parlé, entièrement accablée par la conviction de péché. Le banc avait été plein, et elle avait voulu se retirer avec les autres qui sortaient ; mais comme elle était la dernière à sortir, elle s'était trouvée incapable de se tenir debout et s'était affaissée sur le plancher, sans que ceux qui la précédaient s'en aperçoivent. Nous eûmes un entretien avec elle et nous constatâmes que le Seigneur l'avait frappée d'une indicible conviction de péché. Après avoir prié avec elle et lui avoir solennellement enjoint de donner immédiatement son cœur à Christ, je la quittai ; et M. Gillett, je crois, l'aida à rentrer chez elle. Sa maison n'était qu'à quelques dizaines de mètres. Nous apprîmes ensuite qu'en arrivant chez elle, elle était montée seule dans une chambre et y avait passé la nuit. C'était une froide nuit d'hiver. Elle s'enferma à clé et passa la nuit seule.

Le lendemain, elle exprima son espérance en Christ, et, pour autant que je le sache, elle se montra solidement convertie.

Je pense devoir mentionner aussi la conversion de Mme Gillett pendant ce réveil. Elle était la sœur du missionnaire Mills, l'un des jeunes gens dont le zèle conduisit à la fondation du Bureau américain des missions. C'était une belle femme, bien plus jeune que son mari, dont elle était la seconde épouse. Avant que M. Gillett l'épouse, elle avait été plusieurs semaines sous la conviction de péché, au point d'en perdre presque la raison. Elle avait l'impression, si je me souviens bien, qu'elle n'était pas au nombre des élus et qu'il n'y avait pas de salut pour elle. Peu après le

début du réveil à Rome, l'Esprit du Seigneur la convainquit de nouveau puissamment de péché.

C'était une femme raffinée, qui aimait la toilette ; et, comme c'est très courant, elle portait dans les cheveux et sur sa personne quelques petits ornements ; rien, cependant, que j'eusse pu considérer comme une pierre d'achoppement sur son chemin. Étant son hôte, je m'entretins à plusieurs reprises avec elle à mesure que sa conviction de péché grandissait ; mais il ne me vint jamais à l'esprit que son goût pour la toilette pût faire obstacle à sa conversion à Dieu. Mais comme l'œuvre devenait si puissante, sa détresse devint alarmante ; et M. Gillett, sachant ce qui lui était arrivé autrefois, craignait beaucoup qu'elle ne retombe dans l'état d'abattement où elle s'était trouvée des années auparavant. Elle s'en remettait à moi pour être instruite. Presque chaque fois que j'entrais dans la maison, elle venait me trouver, me suppliait de prier pour elle et me disait que sa détresse était plus forte qu'elle ne pouvait le supporter. Elle allait visiblement tout droit au désespoir ; mais je voyais qu'elle comptait trop sur moi ; c'est pourquoi je m'efforçais de l'éviter.

Cela continua ainsi jusqu'au jour où, en entrant dans la maison, j'allai dans le bureau. Au bout de quelques instants, comme d'habitude, elle était devant moi, me suppliant de prier pour elle et se plaignant qu'il n'y avait pas de salut pour elle. Je me levai brusquement et la quittai sans prier avec elle, en lui disant qu'il ne servait à rien que je prie pour elle, puisqu'elle comptait sur mes prières. À ces mots, elle s'affaissa comme si elle allait s'évanouir. Je la laissai pourtant seule et passai brusquement du bureau au salon. Au bout de quelques instants, elle traversa le vestibule en courant et entra dans le salon, le visage tout rayonnant, en s'écriant : « Ô monsieur Finney ! J'ai trouvé le Sauveur ! J'ai trouvé le Sauveur ! Ne pensez-vous pas que ce sont les ornements de mes cheveux qui faisaient obstacle à ma conversion ? Je me suis aperçue que, lorsque je priais, ils me revenaient à l'esprit ; et j'étais tentée, à ce que je croyais, d'y renoncer. Mais, dit-elle, je pensais que c'étaient des bagatelles, et que Dieu ne se souciait pas de telles bagatelles. C'était une tentation de Satan.

Mais les ornements que je portais ne cessaient de me revenir à l'esprit chaque fois que j'essayais de donner mon cœur à Dieu. Quand vous m'avez brusquement quittée, dit-elle, j'ai été poussée au désespoir. Je me suis jetée à terre et, voici, ces ornements me sont revenus à l'esprit ; et j'ai dit : Je ne veux plus que ces choses me reviennent, je vais les rejeter loin de moi pour toujours. » Elle ajouta : « J'y ai renoncé, et je les ai prises en haine comme des choses qui faisaient obstacle à mon salut. Dès que j'ai promis d'y renoncer, le Seigneur s'est révélé à mon âme ; et oh ! dit-elle, je m'étonne de n'avoir jamais compris cela auparavant. C'était vraiment là ma grande difficulté autrefois, quand j'étais sous la conviction de péché : mon goût pour la toilette ; et je ne le savais pas. »

Chapitre 14

Le réveil d'Utica

J'étais à Rome depuis une vingtaine de jours quand l'un des anciens de l'Église de M. Aiken, à Utica, un homme très en vue et très utile, mourut ; et je descendis à Utica pour assister à son enterrement. M. Aiken présida le service funèbre ; et j'appris de lui que l'esprit de prière se manifestait déjà dans son Église et dans la ville. Il me raconta que l'une des femmes les plus en vue de sa paroisse avait été si profondément travaillée dans son âme au sujet de l'état de l'Église et des impies de la ville qu'elle avait prié deux jours et deux nuits, presque sans arrêt, jusqu'à ce que ses forces soient tout à fait à bout ; qu'elle avait connu, au sens propre, un véritable enfantement de l'âme, à tel point que, lorsque ses propres forces furent épuisées, elle ne pouvait plus supporter le fardeau qui pesait sur son esprit si quelqu'un ne priait pas avec elle, quelqu'un sur la prière de qui elle pût s'appuyer, quelqu'un qui pût exprimer à Dieu ses désirs.

Je compris ce que cela voulait dire, et je dis à M. Aiken que l'œuvre avait déjà commencé dans le cœur de cette femme. Il le reconnut, bien sûr ; et il désira que je me mette aussitôt au travail avec lui et avec ses paroissiens. Je le fis bientôt, et, on peut en être sûr, l'œuvre commença sur-le-champ. La parole produisit un effet immédiat, et la ville fut remplie de l'influence manifeste du Saint-Esprit. Nos réunions étaient combles tous les soirs, et l'œuvre s'étendit et avança avec puissance, surtout dans les deux Églises presbytériennes, dont l'une avait pour pasteur M. Aiken, et l'autre M. Brace. Je partageais mon travail entre les deux Églises.

Peu après mes débuts à Utica, je fis remarquer à M. Aiken que M. B..., le shérif dont j'ai parlé, ne venait pas aux réunions, autant que je pouvais le

voir. Mais quelques soirs plus tard, au moment où j'allais commencer à prêcher, M. Aiken me glissa à l'oreille que M. B... venait d'entrer.

Il me le montra tandis qu'il remontait l'allée jusqu'à sa place. J'annonçai mon texte et je commençai à parler à l'assemblée. Je parlais depuis quelques instants à peine quand je vis M. B... se lever dans son banc, se retourner posément, s'envelopper dans son pardessus et se mettre à genoux. Je remarquai que cela attirait l'attention de ceux qui étaient assis près de lui et qui le connaissaient, et que cela produisait une grande sensation dans cette partie de l'église. Le shérif resta à genoux pendant tout le service. Puis il regagna sa chambre à l'hôtel où il prenait pension. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, peut-être, et célibataire.

Il me raconta plus tard qu'en rentrant chez lui il avait l'esprit très chargé, et qu'il reprit le sujet qu'il venait d'entendre. J'avais pressé l'assemblée d'accepter Christ tel qu'il est présenté dans l'Évangile. La question de l'acceptation de Christ maintenant, et toute la situation du pécheur dans sa relation avec Christ, et de Christ dans sa relation avec le pécheur, avaient fait le sujet du sermon. Il me dit qu'il avait gardé dans sa mémoire les points développés, qu'il se les remit solennellement devant les yeux, et qu'il se dit : « Mon âme, veux-tu consentir à cela ? Veux-tu accepter Christ, abandonner le péché et t'abandonner toi-même ? Et veux-tu le faire maintenant ? » Il me dit que, dans l'angoisse de son esprit, il s'était jeté sur son lit. Il se posa la question à lui-même, et adjura son âme d'accepter « maintenant, et ici même ». À ce moment précis, me dit-il, sa détresse le quitta si soudainement qu'il s'endormit, et ne se réveilla qu'au bout de plusieurs heures. Quand il se réveilla, il trouva son esprit plein de paix et de repos en Christ ; et à partir de ce moment, il travailla avec ardeur pour Christ parmi ses connaissances.

L'hôtel où il prenait pension était tenu à cette époque par un certain M. S... L'Esprit saisit cette maison avec puissance.

On se mit bientôt à prier pour M. S... lui-même, et il se convertit, ainsi qu'un grand nombre de membres de sa famille et de ses pensionnaires.

En fait, ce plus grand hôtel de la ville devint un foyer d'influence spirituelle, et beaucoup de gens s'y convertirent. Les diligences, en traversant la ville, s'arrêtaient à cet hôtel ; et l'impression produite sur la population était si forte que j'entendis parler de plusieurs personnes qui s'étaient simplement arrêtées pour un repas ou pour passer la nuit, et qui furent puissamment convaincues de péché et converties avant de quitter la ville. D'ailleurs, ici comme à Rome, on disait couramment que personne ne pouvait se trouver dans la ville, ni la traverser, sans prendre conscience de la présence de Dieu ; qu'une influence divine semblait pénétrer les lieux, et que l'atmosphère tout entière semblait vibrer d'une vie divine.

Un négociant de Lowville vint à Utica pour traiter quelques affaires de son commerce. Il descendit à l'hôtel où M.

B... prenait pension. Toutes les conversations de la ville l'agaçaient au plus haut point, car il n'était pas converti. Il était contrarié, et il disait qu'il ne pouvait traiter aucune affaire ici ; qu'il n'y en avait que pour la religion ; et il résolut de rentrer chez lui. Il ne pouvait pas entrer dans un magasin sans qu'on lui parle de religion, et il ne pouvait faire aucune affaire avec ces gens-là. Il rentrerait chez lui le soir même.

Ces propos avaient été tenus devant quelques-uns des jeunes convertis qui logeaient à l'hôtel, et, je crois, en particulier devant M. B... Comme la diligence devait partir tard dans la nuit, on le vit, juste avant d'aller se coucher, se rendre au comptoir pour régler sa note, en disant que M.

S... ne serait sans doute pas levé quand la diligence passerait, et qu'il voulait donc régler sa note avant d'aller se coucher. M. S... raconta qu'en le voyant régler sa note, il remarqua que son esprit était très agité, et il suggéra à plusieurs des messieurs qui logeaient à l'hôtel de prier pour lui. Ils l'emmenèrent, je crois, dans la chambre de M. B..., s'entretinrent avec lui et prièrent avec lui ; et avant que la diligence arrive, il était converti. Et il se sentit aussitôt si préoccupé pour les gens de chez lui que, lorsque la diligence arriva, il y prit place et rentra directement chez lui. Dès son

arrivée, il raconta à sa famille ce qu'il avait vécu, la rassembla et pria avec elle. Comme c'était un citoyen très en vue, qui parlait très franchement et proclamait partout ce que le Seigneur avait fait pour son âme, cela produisit aussitôt une impression très solennelle à Lowville, et aboutit bientôt à un grand réveil dans cette localité.

C'est au milieu du réveil d'Utica que nous entendîmes parler pour la première fois de l'opposition à ces réveils qui naissait dans l'Est. M. Nettleton écrivit quelques lettres à M. Aiken, avec qui je travaillais ; on y voyait clairement qu'il se trompait beaucoup sur le caractère de ces réveils. M. Aiken me montra ces lettres ; et elles circulèrent parmi les pasteurs des environs, comme c'était leur but. Dans l'une d'elles, M. Nettleton exposait en détail ce qu'il trouvait répréhensible dans la conduite de ces réveils ; mais comme rien de ce dont il se plaignait ne s'était fait dans ces réveils, ni même n'y avait été connu, nous ne fîmes rien d'autre que de lire ces lettres et de les laisser passer. M. Aiken, cependant, répondit en privé à une ou deux d'entre elles, en assurant M. Nettleton que rien de tel ne s'était fait. Je ne me souviens plus si M. Nettleton se plaignait de ce que des femmes priaient parfois dans les réunions de prière. Il est vrai, cependant, que dans quelques cas des femmes, et quelques femmes très en vue, qui se sentaient fortement pressées en esprit, priaient à haute voix dans les réunions de prière que nous tenions chaque jour de maison en maison. Personne, que je sache, ne s'y opposa, ni à Utica ni à Rome. Je n'étais pour rien dans l'introduction de cette pratique, et je ne sais pas si elle existait déjà ou non. D'ailleurs, autant que je sache, ce n'était pas un sujet dont on parlait beaucoup ou auquel on pensait beaucoup dans les environs où cela se passait.

J'ai déjà dit que M. Weeks, qui soutenait les doctrines les plus choquantes au sujet de l'action divine, était connu pour être opposé à ces réveils. Pour l'information de ceux qui ignoreraient que de telles doctrines aient jamais été soutenues, je dirai que M. Weeks et ceux qui pensaient comme lui affirmaient que le péché comme la sainteté étaient

produits dans l'esprit par un acte direct de la toute-puissance ; que Dieu faisait des hommes des pécheurs ou des saints à sa discrétion souveraine, mais dans les deux cas par un acte direct de sa toute-puissance, un acte aussi irrésistible que celui de la création elle-même ; qu'en réalité Dieu était le seul véritable agent dans l'univers, et que toutes les créatures n'agissaient que selon qu'elles étaient mues et contraintes d'agir par sa puissance irrésistible ; que tout péché dans l'univers, celui des hommes comme celui des démons, était le résultat d'un acte direct et irrésistible de la part de Dieu. Ils essayaient de prouver cela par la Bible.

L'idée que M. Weeks se faisait de la conversion, ou régénération, était que Dieu, qui avait fait des hommes des pécheurs, les amenait aussi, en les régénérant, à admettre qu'il avait le droit de faire d'eux des pécheurs, pour sa gloire, et de les envoyer en enfer pour les péchés qu'il avait directement créés en eux, ou qu'il les avait contraints de commettre par la force de sa toute-puissance. Il n'avait aucune confiance dans les conversions qui n'amenaient pas les pécheurs à accepter cette manière de voir. Ceux qui ont lu les neuf sermons de M. Weeks sur ce sujet verront que je n'ai pas déformé ses idées. Et comme cette doctrine de M. Weeks était assez largement partagée par les pasteurs et les chrétiens de profession de la région, son opposition connue, jointe à celle de quelques autres pasteurs, enhardit et accrut beaucoup l'opposition des autres.

L'œuvre, cependant, avança avec une grande puissance, convertissant des gens de toutes les classes, si bien que M. Aiken annonça la conversion, selon toute apparence, de cinq cents personnes en l'espace de quelques semaines, la plupart, je crois, appartenant à sa propre Église. Les réveils étaient alors une chose relativement nouvelle dans la région ; et la grande masse de la population n'était pas encore convaincue qu'ils étaient l'œuvre de Dieu. Ils ne lui inspiraient pas la crainte respectueuse qu'ils lui inspirèrent par la suite. On semblait penser assez généralement que ces réveils passeraient bientôt, et qu'il apparaîtrait qu'ils n'avaient été qu'une simple effervescence d'émotion purement naturelle. Je ne veux pas dire que ceux qui s'intéressaient à l'œuvre avaient une telle idée.

Un événement qui se produisit au milieu de ce réveil fit une impression puissante. Le presbytère d'Oneida se réunit à Utica pendant que le réveil battait son plein. Il y avait entre autres un vieux pasteur, que je ne connaissais pas, que la chaleur et la ferveur du réveil contrariaient beaucoup. Il trouva les esprits de toute la ville absorbés par la question religieuse ; on priait et on parlait de religion partout, même dans les magasins et dans d'autres lieux publics. Il n'avait jamais vu de réveil, et n'avait jamais entendu ce qu'il entendait là. C'était un Écossais, et, je crois, il n'était pas depuis très longtemps dans notre pays.

Le vendredi après-midi, avant la clôture du presbytère, il se leva et prononça un violent discours contre le réveil tel qu'il se déroulait. Ce qu'il dit choqua et attrista profondément les chrétiens qui étaient présents. Ils avaient envie de tomber la face contre terre devant Dieu, et de crier à lui pour qu'il empêche ce discours de faire du mal.

Le presbytère se sépara à la tombée du soir. Certains de ses membres rentrèrent chez eux, et d'autres restèrent pour la nuit. Les chrétiens se mirent à prier. Cette nuit-là, on cria beaucoup à Dieu pour qu'il neutralise toute mauvaise influence qui pourrait résulter de ce discours. Le lendemain matin, on trouva cet homme mort dans son lit.

Au cours de ces réveils, des gens venus de loin, et de presque toutes les directions, ayant entendu ce que le Seigneur faisait, ou attirés par la curiosité et l'étonnement que leur causait ce qu'ils entendaient dire, vinrent voir par eux-mêmes ; et beaucoup d'entre eux se convertirent à Christ. Parmi ces visiteurs se trouvait le docteur Garnet Judd, qui partit peu après comme missionnaire aux îles Sandwich, et que les amis des missions connaissent bien depuis de nombreuses années. Il appartenait à l'Église de M.

Weeks, dont j'ai parlé. Son père, le vieux docteur Judd, était un chrétien fervent. Il descendit à Utica et montra une grande sympathie pour le réveil.

Vers la même époque, une jeune femme, Mlle F. T..., originaire d'une région de la Nouvelle-Angleterre, vint à Utica dans les circonstances suivantes. Elle dirigeait une école secondaire dans les environs de Newburgh, dans l'État de New York. Comme les journaux parlaient beaucoup du réveil d'Utica, Mlle T..., comme bien d'autres, fut remplie d'étonnement et de stupéfaction, et du désir d'aller voir par elle-même ce que cela signifiait. Elle donna congé à ses élèves pour dix jours et prit la diligence pour Utica. En traversant Genesee Street pour gagner l'hôtel, elle remarqua sur l'une des enseignes le nom de B.

T... Elle ne connaissait absolument personne à Utica, et ne savait pas qu'elle y eût une connaissance ou un parent. Mais après avoir passé un jour ou deux à son hôtel, et s'être renseignée pour savoir qui était B. T..., elle lui envoya un mot pour lui dire que la fille d'un M. T..., en nommant son père, était à l'hôtel et serait heureuse de le voir. M. T... vint lui rendre visite, découvrit qu'elle était une parente éloignée, et l'invita aussitôt à venir loger chez lui. Elle accepta son invitation, et lui, qui était un chrétien fervent, l'emmena aussitôt à toutes les réunions et tâcha de l'intéresser à la religion. Elle fut très surprise de tout ce qu'elle vit, et passablement agacée.

C'était une jeune femme énergique, très cultivée et fière ; et la manière dont les gens lui parlaient et la pressaient de donner sans délai son cœur à Dieu la dérangeait beaucoup. La prédication qu'elle entendait soir après soir la saisit profondément. On insistait beaucoup sur la culpabilité des pécheurs ; et ce qu'ils méritent, et le danger qu'ils courent, de la damnation éternelle tenaient une grande place dans ce qu'elle entendait. Cela éveilla son opposition ; mais l'œuvre de conviction n'en avançait pas moins puissamment dans son cœur.

Pendant ce temps, je ne l'avais pas vue pour m'entretenir avec elle ; mais M. T... m'avait parlé de son état d'esprit.

Après s'être débattue quelques jours sous la vérité, elle vint me voir là où je logeais. Elle s'assit sur le canapé du salon. J'approchai ma chaise en

face d'elle, et je me mis à la presser de répondre à ce que Dieu exige d'elle. Elle évoqua ma prédication selon laquelle les pécheurs méritaient d'être envoyés dans un enfer éternel, et me dit qu'elle ne pouvait pas l'admettre, qu'elle ne croyait pas que Dieu fût un tel être. Je lui répondis : « C'est que vous ne comprenez pas encore ce qu'est le péché, dans sa vraie nature et dans ce qu'il mérite ; si vous le compreniez, vous ne reprocheriez pas à Dieu d'envoyer le pécheur dans un enfer éternel. » Puis je lui exposai ce sujet dans la conversation, aussi clairement que je le pus. Elle avait beau détester l'idée d'y croire, la conviction que c'était vrai devenait irrésistible. Je continuai à lui parler dans ce sens pendant un certain temps, jusqu'à ce que je voie qu'elle était près de succomber sous cette conviction arrivée à maturité ; alors je changeai de sujet et je dis quelques mots de la place que Jésus occupe, et de la situation réelle des choses quant au salut de ceux qui méritent ainsi d'être damnés.

Son visage pâlit ; un instant après, elle leva les mains en poussant un cri, puis elle tomba en avant sur le bras du canapé, et laissa son cœur se briser. Je crois qu'elle n'avait pas pleuré du tout jusque-là. Ses yeux étaient secs, son visage hagard et pâle, toute sa sensibilité comme verrouillée ; mais maintenant les écluses étaient ouvertes, et elle répandit devant Dieu tout son cœur débordant. Je n'eus pas besoin de lui en dire davantage. Elle se leva bientôt et regagna son logement. Presque aussitôt, elle abandonna son école, se proposa comme missionnaire à l'étranger, épousa un M. Gulick, et partit pour les îles Sandwich, je crois en même temps que le docteur Judd. Son histoire de missionnaire est bien connue. Elle a été une missionnaire très efficace, et elle a élevé plusieurs fils, qui sont eux aussi missionnaires.

Pendant que j'étais établi à Utica, je prêchai souvent à New Hartford, un village à quatre milles au sud d'Utica. Il y eut là une œuvre de grâce précieuse et puissante ; un certain M. Coe était alors pasteur de l'Église presbytérienne. Je prêchai aussi à Whitesboro', autre joli village, à quatre milles à l'ouest d'Utica, où il y eut aussi un réveil puissant. Le pasteur, M. John Frost, fut un ouvrier des plus efficaces dans cette œuvre.

Il se produisit dans ces environs un événement que je ne dois pas manquer de rapporter. Il y avait une filature de coton sur l'Oriskany Creek, un peu en amont de Whitesboro', à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui New York Mills. Elle appartenait à un M. W..., un homme non converti, mais un monsieur de haut rang et de bonnes mœurs. Mon beau-frère, M. G. A..., était alors directeur de la fabrique. On m'invita à venir prêcher à cet endroit ; je m'y rendis un soir et je prêchai dans l'école du village, qui était grande, et qui était bondée d'auditeurs. La parole, je le voyais, produisit un effet puissant sur les gens, surtout sur les jeunes gens qui travaillaient à la fabrique.

Le lendemain matin, après le petit déjeuner, j'entrai dans la fabrique pour la visiter. En la parcourant, je remarquai une grande agitation chez ceux qui étaient occupés à leurs métiers à tisser, à leurs métiers à filer et à leurs autres instruments de travail. En traversant l'un des ateliers, où un grand nombre de jeunes femmes surveillaient leur tissage, je remarquai que deux d'entre elles me regardaient et se parlaient avec beaucoup d'animation ; et je voyais qu'elles étaient très agitées, bien qu'elles rient toutes les deux. Je m'avançai lentement vers elles. Elles me virent venir, et elles étaient visiblement très émues. L'une d'elles essayait de renouer un fil cassé, et je remarquai que ses mains tremblaient tellement qu'elle n'y parvenait pas. Je m'approchai lentement, en regardant de part et d'autre les machines au passage ; mais je remarquai que cette jeune fille était de plus en plus agitée et ne pouvait plus continuer son travail. Quand je fus à huit ou dix pieds d'elle, je la regardai d'un air grave. Elle s'en aperçut, fut tout à fait bouleversée, s'affaissa et fondit en larmes. L'impression se propagea presque comme une traînée de poudre, et en quelques instants presque tous ceux qui étaient dans la salle étaient en larmes. Ce sentiment se répandit dans toute la fabrique. M. W..., le propriétaire de l'établissement, était présent ; voyant ce qui se passait, il dit au directeur : « Arrêtez l'usine, et laissez les gens s'occuper de religion ; car il est plus important que nos âmes soient sauvées que de faire tourner cette fabrique. » On ferma aussitôt la vanne, et la fabrique

s'arrêta ; mais où allions-nous nous réunir ? Le directeur suggéra que la salle des métiers à filer était grande, et qu'une fois les chariots des métiers repoussés, nous pourrions nous y réunir. C'est ce que nous fîmes, et j'ai rarement assisté à une réunion plus puissante. Elle se poursuivit avec une grande puissance. Le bâtiment était grand, et il y avait beaucoup de monde dedans, du grenier à la cave. Le réveil traversa la fabrique avec une puissance étonnante, et en quelques jours presque tous ceux qui y travaillaient étaient, selon toute apparence, convertis.

Comme on a beaucoup parlé de la conversion de Theodore D. Weld à Utica, il peut être bon que je rapporte exactement les faits. Il avait une tante, Mme C..., qui habitait Utica, une femme très pieuse et très adonnée à la prière. Il était le fils d'un pasteur éminent de la Nouvelle-Angleterre, et sa tante le croyait chrétien. Il avait l'habitude de présider le culte de famille chez elle. Avant le début du réveil, il était entré au Hamilton College, à Clinton. L'œuvre d'Utica avait tant attiré l'attention que beaucoup de gens de Clinton, et entre autres quelques-uns des professeurs du collège, étaient descendus à Utica et avaient raconté ce qui s'y passait, ce qui avait provoqué une assez grande agitation. Weld occupait une place très en vue parmi les étudiants du Hamilton College, et il avait une très grande influence. En apprenant ce qui se passait à Utica, il s'échauffa beaucoup, et son opposition s'éveilla fortement. Il en vint à exprimer son opposition à l'œuvre en termes tout à fait outranciers, d'après ce que j'appris.

La chose se sut à Utica ; et sa tante, chez qui il avait logé, devint très inquiète à son sujet. Pour moi, c'était un parfait inconnu. Sa tante lui écrivit pour lui demander de revenir passer un dimanche chez elle, d'entendre la prédication et de s'intéresser à l'œuvre. Il refusa d'abord, mais finalement il réunit quelques étudiants et leur dit qu'il avait décidé de descendre à Utica ; qu'il savait bien que ce ne pouvait être que fanatisme ou exaltation ; qu'il savait que cela ne l'ébranlerait pas, et qu'ils verraient bien que cela ne l'ébranlerait pas. Il arriva plein d'opposition, et sa tante apprit bientôt qu'il n'avait pas l'intention de m'entendre prêcher.

D'habitude, M. Aiken occupait la chaire le matin, et moi l'après-midi et le soir. Sa tante apprit qu'il comptait aller le matin à l'église de M. Aiken, où il s'attendait à entendre M. Aiken prêcher, mais qu'il n'irait ni l'après-midi ni le soir, parce qu'il était bien résolu à ne pas m'entendre.

Pour cette raison, M. Aiken me proposa de prêcher le matin. J'acceptai, et nous allâmes à la réunion. M.

Aiken présida le début du service, comme d'habitude. Mme C... vint à la réunion avec sa famille, et parmi eux M. Weld. Elle prit soin de le faire asseoir dans le banc de telle façon qu'il ne puisse guère sortir sans qu'elle-même et un ou deux autres membres de la famille ne sortent d'abord pour le laisser passer ; car elle craignait, comme elle le dit, qu'il ne s'en aille en voyant que c'était moi qui allais prêcher. Je savais que son influence sur les jeunes gens d'Utica était très grande, et que sa venue aurait un puissant effet pour les pousser à faire front commun contre l'œuvre. M. Aiken me le montra quand il entra et prit place.

Après le début du service, je me levai et j'annonçai ce texte : « Un seul pécheur détruit beaucoup de bien » (Ecclésiaste 9,18). Je n'avais jamais prêché sur ce texte et ne l'avais jamais entendu prêcher ; mais il s'était imposé à mon esprit avec une grande puissance, et c'est ce qui me décida à le choisir. Je commençai à prêcher, et à montrer, par un grand nombre d'exemples, comment un seul pécheur peut détruire beaucoup de bien, et comment l'influence d'un seul homme peut perdre un grand nombre d'âmes. Je suppose que je fis un portrait assez saisissant de Weld, de son influence et du mal qu'il pouvait faire. Une ou deux fois, il essaya de sortir ; mais sa tante, s'en apercevant, se penchait en avant, s'appuyait sur le banc de devant et se mettait à prier en silence ; et il ne pouvait pas sortir sans la déranger et l'importuner ; c'est pourquoi il resta à sa place jusqu'à la fin de la réunion.

Le lendemain, j'entrai dans un magasin de Genesee Street pour m'entretenir avec quelques personnes qui s'y trouvaient, car j'avais l'habitude d'aller d'un endroit à l'autre pour parler avec les gens ; et qui

trouvai-je là, sinon Weld ? Il se jeta sur moi sans aucune cérémonie et, pendant près d'une heure, je crois, sinon une heure entière, il me parla de la manière la plus injurieuse. Je n'avais jamais rien entendu de pareil. C'est à peine si je pus placer un mot, car sa langue ne s'arrêtait pas. Il avait un grand talent de parole. Cela attira bientôt l'attention de tous ceux qui étaient dans le magasin ; la nouvelle courut dans les rues, les commis des magasins voisins accoururent et restèrent à écouter ce qu'il avait à dire. Toute affaire cessa dans le magasin, et tout le monde se mit à écouter ses invectives. Mais finalement je fis appel à sa conscience et lui dis : « Monsieur Weld, vous êtes le fils d'un ministre de Christ, et c'est ainsi que vous vous conduisez ? » J'ajoutai quelques mots dans ce sens, et je vis que cela le piquait au vif ; et, me lançant une parole très dure, il quitta aussitôt le magasin.

Je sortis moi aussi, et je retournai chez M. Aiken, où je logeais à ce moment-là. J'y étais depuis quelques instants à peine quand quelqu'un frappa à la porte ; et comme aucun domestique n'était à portée, j'allai ouvrir moi-même. Et qui entra, sinon M. Weld ? Il avait l'air prêt à s'effondrer. Il commença aussitôt à faire la confession la plus humble et à me présenter des excuses pour la manière dont il m'avait traité ; et il se condamna lui-même dans les termes les plus forts. Je lui pris la main avec bonté et je m'entretins un peu avec lui ; je l'assurai que je ne lui gardais aucune rancune, et je l'exhortai vivement à donner son cœur à Dieu. Je crois que je priai avec lui avant qu'il parte. Il s'en alla, et je n'entendis plus parler de lui ce jour-là.

Ce soir-là, je prêchai, je crois, à New Hartford, et je rentrai tard dans la soirée. Le lendemain matin, j'appris qu'il était allé chez sa tante, très impressionné et dompté. Elle lui demanda de prier avec la famille. Il raconta que l'idée l'avait d'abord choqué. Mais son hostilité grandit tellement qu'il pensa que c'était là une manière d'exprimer son opposition qu'il n'avait pas encore essayée, et que, par conséquent, il accéderait à sa demande. Il se mit à genoux, et commença et poursuivit ce que sa tante voulait être une prière ; mais d'après son propre récit, ce

fut le torrent d'invectives le plus blasphématoire qu'on puisse proférer. Il continua d'une manière tout à fait extraordinaire, jusqu'à ce que tous soient bouleversés d'émotion et de stupeur ; et il continua si longtemps que la lampe s'éteignit avant qu'il ait fini. Sa tante essaya de s'entretenir avec lui et de prier avec lui ; mais l'opposition de son cœur était terrible. Elle fut effrayée de l'état d'esprit qu'il manifestait. Après avoir prié avec lui et l'avoir supplié de donner son cœur à Dieu, elle se retira.

Il monta dans sa chambre ; et tantôt il arpentait sa chambre, tantôt il restait étendu sur le plancher. Il passa toute la nuit dans ce terrible état d'esprit, en colère, révolté, et pourtant si convaincu de péché qu'il pouvait à peine vivre. Au point du jour, alors qu'il marchait de long en large dans sa chambre, raconta-t-il, une pression s'abattit sur lui et l'écrasa contre le plancher ; et avec elle vint une voix qui semblait lui ordonner de se repentir, de se repentir maintenant. Il dit que cela le brisa et le jeta au sol, et il resta là jusqu'à ce que, tard dans la matinée, sa tante, en montant, le trouve étendu sur le plancher, se traitant mille fois de fou ; et, selon toute apparence humaine, le cœur entièrement brisé.

Le soir suivant, il se leva pendant la réunion et demanda s'il pouvait faire une confession. Je répondis que oui ; et il fit une confession publique devant toute l'assemblée. Il dit qu'il lui incombait d'enlever la pierre d'achoppement qu'il avait jetée devant tout le peuple ; et qu'il voulait avoir l'occasion de faire la confession la plus publique possible. Et il fit en effet une confession très humble, très sincère, le cœur brisé.

À partir de ce moment, il devint un auxiliaire très efficace de l'œuvre. Il travailla avec zèle ; et, comme c'était un orateur puissant, très doué pour la prière et pour le travail, il fut l'instrument, pendant plusieurs années, de beaucoup de bien, et de la conversion, selon toute apparence, d'un très grand nombre d'âmes. À la longue, sa santé s'affaiblit à cause de ses grands travaux. Il dut quitter le collège, et il partit faire une expédition de pêche sur la côte du Labrador. Il revint aussi ardent ouvrier qu'avant son

départ, la santé retrouvée. Il fut pour moi, pendant assez longtemps, un auxiliaire efficace là où je m'efforçais de travailler.

J'ai dit qu'on ne répondit pas publiquement à ce qui fut publié contre ces réveils ; c'est-à-dire à rien de ce qu'écrivirent le docteur Beecher ou M. Nettleton. J'ai dit aussi qu'une brochure fut publiée contre l'œuvre par les pasteurs qui composaient l'Association d'Oneida. Il n'y fut fait, je crois, aucune réponse publique. Je me souviens qu'un pasteur unitarien qui résidait à Trenton, dans ce comté, publia une brochure injurieuse dans laquelle il déformait gravement l'œuvre et s'en prenait à moi personnellement. Le pasteur Wetmore, l'un des membres du presbytère d'Oneida, publia une réponse à cette brochure.

Ce réveil eut lieu pendant l'hiver et le printemps de 1826. Quand les convertis eurent été reçus dans les Églises de tout le comté, le pasteur John Frost, de l'Église presbytérienne de Whitesboro', publia une brochure qui faisait un certain récit du réveil, et y déclarait, si j'ai bonne mémoire, que dans les limites de ce presbytère les convertis étaient au nombre de trois mille. Je n'ai d'exemplaire d'aucune de ces brochures. J'ai dit que l'œuvre se répandit de Rome et d'Utica, comme d'un foyer, dans toutes les directions. Des pasteurs vinrent d'assez loin et passèrent plus ou moins de temps à assister aux réunions et à faire avancer l'œuvre de diverses manières. J'étendis mon propre travail sur un champ aussi vaste que je le pus, et je travaillai plus ou moins dans toute l'étendue du presbytère. Je ne peux plus me rappeler aujourd'hui tous les endroits où je passai plus ou moins de temps. Les pasteurs de toutes ces Églises sympathisaient profondément avec l'œuvre ; et, en hommes bons et loyaux, ils se mirent eux-mêmes sur l'autel, et firent tout ce qu'ils purent pour faire avancer ce grand et glorieux mouvement ; et Dieu les en récompensa richement.

Les doctrines prêchées dans ces réveils étaient celles que j'ai déjà présentées. Au lieu de dire aux pécheurs d'user des moyens de grâce et de prier pour obtenir un cœur nouveau, nous les appelions à se faire un

cœur nouveau et un esprit nouveau (Ézéchiel 18,31), et nous insistions sur le devoir de se soumettre à Dieu à l'instant même. Nous leur disions que l'Esprit luttait avec eux pour les amener à lui donner leur cœur maintenant, à croire maintenant, et à entrer sans délai dans une vie de consécration à Christ, de foi, d'amour et d'obéissance chrétienne. Nous leur enseignions que, pendant qu'ils priaient pour obtenir le Saint-Esprit, ils ne cessaient de lui résister ; et que, s'ils voulaient céder sur-le-champ à leur propre conviction de ce qu'était leur devoir, ils seraient chrétiens. Nous essayions de leur montrer que tout ce qu'ils faisaient ou disaient avant de s'être soumis, d'avoir cru, d'avoir donné leur cœur à Dieu, n'était que péché ; que ce n'était pas ce que Dieu leur demandait de faire, mais simplement une manière de différer la repentance et de résister au Saint-Esprit.

Un tel enseignement rencontrait naturellement l'opposition de beaucoup de gens ; il fut néanmoins grandement béni par l'Esprit de Dieu. Autrefois, on avait cru nécessaire qu'un pécheur reste longtemps sous la conviction de péché ; et il n'était pas rare d'entendre de vieux chrétiens de profession dire qu'ils avaient été sous la conviction pendant de nombreux mois, ou des années, avant de trouver la délivrance ; et ils avaient visiblement l'impression que plus ils étaient restés longtemps sous la conviction, plus la preuve était forte qu'ils étaient véritablement convertis. Nous enseignions le contraire. J'insistais sur le fait que, s'ils restaient longtemps sous la conviction, ils risquaient de devenir propres justes, en ce sens qu'ils penseraient avoir beaucoup prié et beaucoup fait pour persuader Dieu de les sauver ; et qu'à la fin ils s'installeraient dans une fausse espérance. Nous leur disions que, dans cette conviction prolongée, ils risquaient d'attrister l'Esprit de Dieu et de le chasser ; et que, lorsque leur détresse d'esprit cesserait, une réaction se produirait naturellement : ils éprouveraient moins de détresse, et peut-être une certaine consolation, d'où ils risqueraient de conclure qu'ils étaient convertis ; que la seule pensée qu'ils étaient peut-être convertis pourrait faire naître en eux une certaine joie, qu'ils risqueraient de prendre pour

la joie et la paix chrétiennes ; et que cet état d'esprit pourrait les égarer davantage encore, s'ils le prenaient pour la preuve qu'ils étaient convertis.

Nous nous efforcions de réfuter à fond ce faux enseignement. Nous insistions alors, comme je l'ai toujours fait depuis, sur la soumission immédiate, comme la seule chose que Dieu puisse accepter de leur part ; et nous affirmions que tout délai, sous quelque prétexte que ce soit, était une rébellion contre Dieu. Avec cet enseignement, il devint très courant que des personnes soient convaincues de péché et converties en l'espace de quelques heures, et parfois en l'espace de quelques minutes. De telles conversions soudaines alarmaient beaucoup de braves gens ; et, naturellement, ils prédisaient que les convertis retomberaient et se révéleraient mal convertis. Mais l'événement prouva que, parmi ces conversions soudaines, se trouvaient quelques-uns des chrétiens les plus influents qu'on ait jamais connus dans cette région ; et cela s'est accordé avec ma propre expérience tout au long de mon ministère.

J'ai dit que M. Aiken répondit en privé à quelques-unes des lettres de M. Nettleton et du docteur Beecher. Certaines lettres du docteur Beecher de cette époque furent publiées ; mais on n'y répondit pas publiquement. Les réponses de M. Aiken, qu'il envoya par la poste, ne semblèrent rien changer à l'opposition de M. Nettleton ni à celle du docteur Beecher. D'après une lettre que le docteur Beecher écrivit vers ce temps-là au docteur Taylor, de New Haven, il apparaissait que quelqu'un lui avait donné l'impression que les frères qui travaillaient à favoriser ces réveils ne disaient pas la vérité. Dans cette lettre, il affirmait que l'esprit de mensonge dominait tellement dans ces réveils qu'on ne pouvait absolument pas croire les frères qui travaillaient à les favoriser. Cette lettre du docteur Beecher au docteur Taylor fut publiée. Si on la republiait aujourd'hui, les gens de la région où ces réveils ont eu lieu trouveraient bien étrange que le docteur Beecher ait jamais pu écrire, même dans une lettre privée, de telles choses sur les pasteurs et les chrétiens qui travaillaient à favoriser ces grands et merveilleux réveils.

Chapitre 15

Le réveil d'Auburn, en 1826

Le docteur Lansing, pasteur de la Première Église presbytérienne d'Auburn, vint à Utica voir le réveil de ses yeux, et me pressa de venir travailler quelque temps avec lui. Pendant l'été de 1826, je me rendis à sa demande : j'allai là-bas et je travaillai un temps à ses côtés. Peu après mon arrivée à Auburn, je découvris que certains professeurs du séminaire de théologie de cette ville prenaient position contre le réveil. Je savais déjà qu'un nombre assez important de pasteurs, à l'est d'Utica, correspondaient entre eux au sujet de ces réveils et prenaient à leur égard une attitude hostile.

Pourtant, avant d'arriver à Auburn, je n'avais pas pleinement mesuré l'ampleur de l'opposition que j'allais rencontrer de la part des pasteurs : non pas des pasteurs de la région où j'avais travaillé, mais de pasteurs de régions où je n'avais pas travaillé, qui ne me connaissaient pas personnellement et se laissaient influencer par les faux bruits qu'on leur rapportait. Mais peu après mon arrivée à Auburn, j'appris de plusieurs côtés qu'on pratiquait à mon égard un véritable espionnage, qui devait aboutir, et qui visait à aboutir, à une vaste coalition de pasteurs et d'Églises pour me tenir enfermé et empêcher les réveils liés à mon travail de s'étendre.

Vers ce temps-là, on m'apprit que M. Nettleton avait dit que je ne pourrais pas aller plus loin vers l'Est, et que toutes les Églises de Nouvelle-Angleterre, en particulier, m'étaient fermées. M. Nettleton vint prendre position à Albany ; et une lettre du docteur Beecher tomba entre mes mains, dans laquelle il exhortait M. Nettleton à tenir tête vaillamment contre moi et contre les réveils du centre de l'État de New York. Il lui promettait que, lorsque les « instances judiciaires » de

Nouvelle-Angleterre, comme il les appelait, se réuniraient, elles parleraient toutes haut et clair et le soutiendraient dans son opposition.

Mais pour l'instant, je dois revenir à ce qui se passa à Auburn. Peu après mon arrivée, mon esprit fut vivement frappé par l'étendue de ce système d'espionnage dont j'ai parlé. M. Frost, de Whitesboro', avait eu connaissance des faits dans une assez large mesure, et il me les avait communiqués. Je ne dis rien en public, ni, autant que je m'en souvienne, en privé, à qui que ce soit, à ce sujet ; mais je me livrai à la prière. Jour après jour, je regardai à Dieu avec une grande ardeur pour qu'il me dirige ; je lui demandais de me montrer le chemin du devoir et de me donner la grâce de traverser la tempête.

Je n'oublierai jamais ce que je vécus un jour dans ma chambre, chez le docteur Lansing. Le Seigneur me montra, comme dans une vision, ce qui m'attendait. Il s'approcha si près de moi, pendant que je priais, que ma chair tremblait littéralement sur mes os. Je tremblais de la tête aux pieds, pleinement saisi par la présence de Dieu. Au début, et pendant un certain temps, il me sembla être au sommet du Sinaï, au milieu de tous ses tonnerres, plutôt qu'en présence de la croix de Christ.

Jamais de ma vie, autant que je m'en souvienne, je n'ai été aussi saisi de crainte et aussi humilié devant Dieu qu'à ce moment-là. Et pourtant, au lieu d'avoir envie de fuir, je me sentais attiré de plus en plus près de Dieu ; il me semblait m'approcher de plus en plus de cette Présence qui me remplissait d'une crainte et d'un tremblement inexprimables. Après un temps de profonde humiliation devant lui, vint un grand relèvement. Dieu m'assura qu'il serait avec moi et me soutiendrait ; qu'aucune opposition ne l'emporterait sur moi ; que je n'avais rien d'autre à faire, dans toute cette affaire, que de poursuivre mon travail et d'attendre le salut de Dieu.

Le sentiment de la présence de Dieu, et tout ce qui se passa alors entre Dieu et mon âme, je ne pourrai jamais le décrire. J'en sortis parfaitement confiant, parfaitement calme, et sans rien d'autre que les sentiments les

plus parfaitement bienveillants envers tous les frères qui avaient été égarés et qui se dressaient contre moi. J'avais l'assurance que tout finirait bien ; que ma vraie conduite était de tout laisser à Dieu et de poursuivre mon travail ; et à mesure que l'orage s'amoncelait et que l'opposition grandissait, je ne doutai jamais un seul instant de l'issue. Je n'en fus jamais troublé, et je n'ai jamais passé une heure éveillé à y penser ; et cela alors que, selon toute apparence extérieure, il semblait que toutes les Églises du pays, sauf là où j'avais travaillé, allaient s'unir pour me fermer leurs chaires. C'était bien là, d'après ce que j'avais compris, la résolution avouée des hommes qui menaient l'opposition. Ils étaient si abusés qu'ils pensaient qu'il n'y avait pas d'autre moyen efficace que de s'unir et, comme ils disaient, de « le faire tomber ». Mais Dieu m'assura qu'ils ne pourraient pas me faire tomber.

Un passage du vingtième chapitre de Jérémie me fut appliqué à plusieurs reprises avec une grande puissance. Le voici : « Ô Éternel, tu m'as trompé, et j'ai été trompé. » En marge, on lit : « séduit ». « Tu m'as saisi, tu m'as vaincu. Et je suis chaque jour un objet de raillerie, tout le monde se moque de moi. Car toutes les fois que je parle, il faut que je crie, que je crie à la violence et à l'oppression ! Et la parole de l'Éternel est pour moi un sujet d'opprobre et de risée chaque jour. Si je dis : Je ne ferai plus mention de lui, je ne parlerai plus en son nom, il y a dans mon cœur comme un feu dévorant qui est renfermé dans mes os. Je m'efforce de le contenir, et je ne le puis. Car j'apprends les mauvais propos de plusieurs, l'épouvante qui règne à l'entour : Accusez-le, et nous l'accuserons ! Tous ceux qui étaient en paix avec moi observent si je chancelle : Peut-être se laissera-t-il surprendre, et nous serons maîtres de lui, nous tirerons vengeance de lui ! Mais l'Éternel est avec moi comme un héros puissant ; c'est pourquoi mes persécuteurs chancellent et n'auront pas le dessus ; ils seront remplis de confusion pour n'avoir pas réussi : ce sera une honte éternelle qui ne s'oubliera pas. L'Éternel des armées éprouve le juste, il pénètre les reins et les cœurs. Je verrai ta vengeance s'exercer contre eux, car c'est à toi que je confie ma cause. » (Jérémie 20,7-12)

Je ne veux pas dire que ce passage décrivait littéralement ma situation ou exprimait mes sentiments ; mais il y avait tant de ressemblance entre les deux cas que ce passage fut souvent un appui pour mon âme. Le Seigneur ne me permit pas de prendre cette opposition à cœur ; et je peux dire en vérité, autant que je m'en souvienne, que je n'ai jamais éprouvé de sentiment hostile envers M. Nettleton, ni envers le docteur Beecher, ni envers aucun des principaux adversaires de l'œuvre, pendant toute la durée de leur opposition.

Je me souviens d'avoir éprouvé une horreur toute particulière au sujet de la brochure publiée par William R. Weeks, auquel j'ai fait allusion, et de la conduite qu'il avait adoptée. Ceux qui connaissent l'histoire de M. Weeks se rappellent que, peu après, il se mit à écrire un livre qu'il intitula *Le Voyage du pèlerin au dix-neuvième siècle*. Ce livre parut par livraisons, puis fut finalement relié en un volume, que bien des lecteurs de ce récit connaissent peut-être. C'était un homme d'un talent considérable, et, je dois l'espérer, un homme de bien ; mais, à mon avis, très abusé dans sa philosophie et extrêmement dans l'erreur dans sa théologie. Je ne le mentionne pas parce que je souhaiterais dire du mal de lui ou de son livre, mais seulement pour dire qu'il n'a jamais cessé, autant que je sache, d'opposer une résistance plus ou moins forte, directe ou indirecte, aux réveils qui ne favorisaient pas ses vues particulières. Il se donna beaucoup de peine, sans le nommer, pour défendre la conduite de M. Nettleton, qui s'était placé à la tête de l'opposition à ces réveils. Mais Dieu a disposé de toute cette influence. Je n'en entends plus parler depuis bien des années.

Malgré l'attitude que prenaient certains professeurs d'Auburn, de concert avec tant de pasteurs d'ailleurs, le Seigneur ranima bientôt son œuvre à Auburn. M. Lansing avait une assemblée nombreuse, et très cultivée. Le réveil gagna bientôt les gens et devint puissant.

C'est à ce moment-là que le docteur S..., d'Auburn, qui y habite encore, fut si grandement béni dans son âme qu'il devint un tout autre homme.

Le docteur S... était ancien de l'Église presbytérienne quand j'arrivai là-bas. C'était un chrétien très timide et enclin au doute ; il n'avait guère d'efficacité chrétienne, parce qu'il n'avait guère de foi. Mais il fut bientôt profondément convaincu de péché, et il descendit dans les profondeurs de l'humiliation et de la détresse, presque jusqu'au désespoir. Il resta dans cet état pendant des semaines, jusqu'au soir où, dans une réunion de prière, il fut complètement submergé par ce qu'il ressentait et s'affaissa sans force sur le plancher. Alors Dieu lui ouvrit les yeux sur la réalité de son salut en Christ. Cela arriva juste après mon départ d'Auburn, quand j'étais allé travailler à Troy, dans l'État de New York. Le docteur S... me suivit bientôt à Troy, et la première fois que je l'y vis, il s'écria, avec une force bien à lui : « Frère Finney, ils ont enseveli le Sauveur, mais Christ est ressuscité ! » Il reçut un si merveilleux baptême du Saint-Esprit qu'il a été depuis lors la joie et l'émerveillement du peuple de Dieu.

En partie parce qu'on savait que beaucoup de pasteurs désapprouvaient mon travail, une assez forte opposition se leva à Auburn ; et plusieurs des hommes les plus en vue de ce gros bourg prirent nettement position contre l'œuvre. Mais l'Esprit du Seigneur agissait parmi les gens avec une grande puissance.

Je me souviens qu'un dimanche matin, pendant que je prêchais, je décrivais la manière dont certains hommes s'opposent à leur famille et, s'ils le peuvent, l'empêchent de se convertir. Je fis de ce genre de cas une description si vivante que je dis : « Si je vous connaissais, je pourrais probablement nommer certains d'entre vous qui traitent ainsi leur famille. » À cet instant, un homme s'écria dans l'assemblée : « Nommez-moi ! » puis il jeta la tête en avant sur le banc devant lui ; et l'on voyait bien qu'il tremblait sous le coup d'une forte émotion. Il se trouva qu'il traitait justement sa famille de cette manière, et que ce matin-là il avait fait les choses mêmes que j'avais citées. Il dit que son cri, « Nommez-moi ! », lui était échappé si spontanément et si irrésistiblement qu'il n'avait pas pu le retenir. Mais je crains qu'il ne se soit jamais converti à Christ.

Il y avait alors à Auburn un chapelier du nom de H... Sa femme était chrétienne ; mais lui était universaliste et opposé au réveil. Il poussa son opposition jusqu'à interdire à sa femme d'assister à nos réunions ; et, plusieurs soirs de suite, elle resta à la maison. Un soir, quand la cloche sonna pour annoncer la réunion, une demi-heure avant que l'assemblée se réunisse, Mme H... était si tourmentée au sujet de son mari qu'elle se retira pour prier et passa cette demi-heure à répandre son âme devant Dieu. Elle lui dit comment son mari se conduisait et qu'il ne la laissait pas aller à la réunion ; et elle s'approcha très près de Dieu.

Pendant que la cloche sonnait pour rassembler les gens, elle sortit de son cabinet, à ce que j'appris, et trouva son mari rentré de l'atelier ; et quand elle entra dans la salle commune, il lui demanda si elle n'irait pas à la réunion, et lui dit que, si elle y allait, il l'accompagnerait. Il m'apprit plus tard qu'il avait décidé d'aller à la réunion ce soir-là pour voir s'il ne pourrait pas y trouver de quoi justifier son opposition envers sa femme, ou du moins de quoi rire, et de quoi s'appuyer pour tourner toute l'œuvre en ridicule. Quand il proposa d'accompagner sa femme, elle fut très surprise, mais elle se prépara, et ils vinrent à la réunion.

De tout cela, bien entendu, je ne savais rien à ce moment-là. J'avais passé toute la journée à faire des visites et à m'occuper de personnes qui cherchaient, et je n'avais eu absolument pas le temps de mettre de l'ordre dans mes pensées, ni même de choisir un texte. Pendant les exercices du début, un texte me vint à l'esprit. C'étaient les paroles de l'homme possédé d'un esprit impur, qui s'écria : « Laisse-nous ! » (Marc 1,24 ; Luc 4,34). Je pris ces paroles et me mis à prêcher, et je m'efforçai de mettre à nu la conduite de ces pécheurs qui voulaient qu'on les laisse tranquilles, qui ne voulaient rien avoir à faire avec Christ. Le Seigneur me donna la force de décrire de façon très vivante la conduite que tenait cette catégorie d'hommes. Au milieu de mon discours, je vis une personne tomber de son siège, près de l'allée centrale, en poussant des cris effrayants. L'assemblée fut très saisie ; et les cris de cet homme étaient si forts que je cessai de prêcher et restai immobile. Au bout de quelques

instants, je priai l'assemblée de rester assise pendant que je descendrais parler à cet homme.

Je trouvai que c'était ce M. H... dont je viens de parler. L'Esprit du Seigneur l'avait si puissamment convaincu de péché qu'il était incapable de rester assis sur son banc. Quand j'arrivai près de lui, il avait assez repris de forces pour être à genoux, la tête sur les genoux de sa femme. Il pleurait tout haut comme un enfant, confessait ses péchés et s'accusait lui-même de façon terrible. Je lui dis quelques mots, auxquels il sembla ne prêter guère d'attention. L'Esprit de Dieu tenait si entièrement son attention que je renonçai bientôt à tout effort pour le faire écouter ce que je disais. Quand j'eus dit à l'assemblée de qui il s'agissait, tous le connaissaient, lui et son caractère ; et cela fit couler des larmes et monter des sanglots dans toutes les parties de la salle. Je restai debout un petit moment, pour voir s'il se calmerait assez pour que je puisse poursuivre mon sermon ; mais ses pleurs bruyants le rendaient impossible. Je ne pourrai jamais oublier l'expression de sa femme, assise là, tenant le visage de son mari entre ses mains, sur ses genoux. On voyait sur son visage une joie et un triomphe saints que les mots ne peuvent rendre.

Il y eut plusieurs prières, puis je congédiai l'assemblée, et quelques personnes aidèrent M. H... à rentrer chez lui. Aussitôt, il voulut qu'on fasse venir certains de ses camarades, avec qui il avait l'habitude de tourner en ridicule l'œuvre du Seigneur dans cet endroit. Il ne put trouver de repos tant qu'il n'eut pas fait venir un grand nombre d'entre eux et qu'il ne leur eut pas fait sa confession ; ce qu'il fit le cœur tout brisé.

Il était si bouleversé que, pendant deux ou trois jours, il ne put sortir en ville ; et il continua de faire venir les hommes qu'il voulait voir, pour leur faire sa confession et les avertir de fuir la colère à venir. Dès qu'il fut capable de sortir, il se mit à l'œuvre avec la plus grande humilité et une grande simplicité de caractère, mais avec une grande ardeur. Peu après, il fut nommé ancien, ou diacre, et il a été depuis lors un chrétien très exemplaire et très utile. Sa conversion fut si frappante et si puissante, et

ses fruits si manifestes, qu'elle contribua beaucoup à faire taire l'opposition.

Il y avait dans la ville plusieurs hommes riches qui s'offusquèrent contre le docteur Lansing, contre moi et contre ceux qui travaillaient à ce réveil ; et après mon départ, ils se réunirent et formèrent une nouvelle assemblée. La plupart d'entre eux étaient alors des hommes non convertis. Que le lecteur garde cela en mémoire ; car, en son lieu, j'aurai l'occasion de rapporter les suites de cette opposition et de la formation d'une nouvelle assemblée, et la conversion qui suivit de presque tous ces opposants.

Pendant que j'étais à Auburn, je prêchai plus ou moins dans les Églises voisines, tout alentour ; et le réveil s'étendit dans diverses directions, à Cayuga et à Skeneateles. C'était pendant l'été et l'automne de 1826.

Peu après mon arrivée à Auburn, il se produisit un fait si frappant que je dois en faire un bref récit. Ma femme et moi étions les hôtes du docteur Lansing, le pasteur de l'Église. L'Église était très conformée au monde, et les non-convertis l'accusaient de donner le ton en matière de toilette, de mode et de mondanité. Comme d'habitude, j'orientai ma prédication de manière à obtenir la réforme de l'Église et à la mettre dans un état de réveil. Un dimanche, j'avais prêché à l'Église, de la manière la plus pénétrante possible, au sujet de l'attitude qu'elle avait devant le monde. La parole saisit profondément les gens.

À la fin de mon discours, j'invitai, comme d'habitude, le pasteur à prier. Il était très frappé par le sermon et, au lieu de se mettre aussitôt à prier, il adressa à l'Église une exhortation courte mais très ardente, pour confirmer ce que je leur avais dit. À ce moment, un homme se leva dans la tribune et dit d'un ton très posé et très distinct : « Monsieur Lansing, je ne crois pas que de telles remarques puissent faire le moindre bien dans votre bouche, tant que vous portez une chemise à jabot et un anneau d'or, et tant que votre femme et les dames de votre famille sont assises, comme elles le sont, devant l'assemblée, habillées comme des femmes qui

donnent le ton à la mode du jour. » On aurait dit que cela allait tuer net le docteur Lansing. Il ne répondit rien, mais se jeta en travers du bord de la chaire et pleura comme un enfant. L'assemblée était presque aussi saisie et émue que lui. Presque tous laissèrent tomber la tête sur le banc devant eux, et beaucoup pleuraient de tous côtés. À part les sanglots et les soupirs, la salle était dans un profond silence. J'attendis quelques instants, et comme le docteur Lansing ne bougeait pas, je me levai, fis une courte prière et congédiai l'assemblée.

Je rentrai à la maison avec le cher pasteur blessé et, quand toute la famille fut revenue de l'église, il ôta l'anneau de son doigt (c'était un mince anneau d'or qui pouvait à peine attirer l'attention) et il dit que sa première femme, sur son lit de mort, l'avait retiré de son propre doigt pour le passer au sien, en lui demandant de le porter par amour pour elle. Il l'avait fait sans penser un instant que cela pouvait être une pierre d'achoppement. Quant à son jabot, il dit qu'il en portait depuis son enfance et qu'il n'y avait jamais vu rien d'inconvenant. En fait, il ne pouvait se rappeler quand il avait commencé à en porter et, naturellement, il n'y pensait pas du tout. « Mais, dit-il, si ces choses sont une occasion de chute pour qui que ce soit, je ne les porterai plus. » C'était un chrétien précieux et un excellent pasteur.

Presque aussitôt après, l'Église se montra disposée à faire publiquement devant le monde la confession de ses égarements et de son manque d'esprit chrétien. On rédigea donc une confession qui couvrait tout le terrain. Elle fut soumise à l'approbation de l'Église, puis lue devant l'assemblée. Les membres de l'Église se levèrent et restèrent debout, beaucoup d'entre eux en pleurs, pendant la lecture de la confession. À partir de là, l'œuvre avança avec une puissance très accrue.

Cette confession venait manifestement du cœur et n'avait rien d'une comédie ; et Dieu l'accepta de la manière la plus gracieuse et la plus manifeste, et la bouche des contradicteurs fut fermée. Le fait est que, dans une large mesure, les Églises et les pasteurs étaient dans un état de

grâce bien bas, et que ces puissants réveils les prirent au dépourvu. Je ne m'étonnai pas beaucoup alors, et je ne m'étonne pas davantage aujourd'hui, que ces œuvres merveilleuses de Dieu n'aient pas été bien comprises ni bien accueillies par ceux qui n'étaient pas dans un état de réveil.

Il y eut un très grand nombre de conversions intéressantes à Auburn et dans ses environs, ainsi que dans toutes les localités voisines, dans toute cette partie de l'État, car l'œuvre s'étendait dans toutes les directions. Au printemps de 1831, je me retrouvai à Auburn et j'y vis un autre puissant réveil. Les circonstances en furent particulières et profondément intéressantes, et elles seront racontées en leur lieu dans ce récit.

Chapitre 16

Les réveils de Troy et de New Lebanon

Au début de l'automne de cette même année 1826, j'acceptai une invitation du docteur Beman et de son conseil d'Église, qui me demandaient de venir travailler avec eux à Troy pour le réveil de la religion. Je passai l'automne et l'hiver à Troy, et le réveil fut puissant dans cette ville. J'ai déjà dit que M. Nettleton avait été envoyé à Albany par le docteur Beecher, à ce que je compris, pour faire front contre les réveils qui se répandaient dans le centre de l'État de New York. J'avais eu la plus grande confiance en M. Nettleton, bien que je ne l'eusse jamais vu. J'avais eu le plus grand désir de le rencontrer ; à tel point que j'avais souvent rêvé que j'allais le voir et que j'apprenais de lui quels étaient les meilleurs moyens de favoriser un réveil. D'après ce que j'avais entendu dire de ses succès dans les réveils, je me sentais prêt à m'asseoir à ses pieds, presque comme je l'aurais fait aux pieds d'un apôtre. À cette époque, ma confiance en lui était si grande que, je crois, il aurait pu me conduire à peu près, sinon tout à fait, comme il l'aurait voulu.

Peu après mon arrivée à Troy, je descendis à Albany pour le voir. Il était l'hôte d'une famille que je connaissais. Je passai une partie de l'après-midi avec lui et m'entretins avec lui de ses vues doctrinales, en particulier des vues des Églises hollandaise et presbytérienne sur la nature de la dépravation morale. Je constatai qu'il était entièrement d'accord avec moi, autant que j'eus l'occasion de m'entretenir avec lui, sur tous les points de théologie que nous abordâmes. D'ailleurs, ni le docteur Beecher ni M. Nettleton ne s'étaient plaints de notre enseignement dans ces réveils. Ils ne se plaignaient nullement que nous n'enseignions pas ce qu'ils tenaient pour le véritable Évangile. Ce dont ils se plaignaient, c'était de quelque chose qu'ils supposaient tout à fait répréhensible dans les mesures que nous employions.

Notre conversation fut brève sur chacun des points que nous abordâmes. Je remarquai qu'il évitait le sujet de la manière de favoriser les réveils. Quand je lui dis que j'avais l'intention de rester à Albany pour l'entendre prêcher le soir, il manifesta de la gêne et me fit observer qu'on ne devait pas me voir avec lui.

C'est pourquoi le juge C..., qui m'avait accompagné depuis Troy et qui avait fait ses études au collège avec M. Nettleton, alla avec moi à la réunion, et nous nous assîmes ensemble dans la tribune. J'en vis assez pour être convaincu que je ne pouvais attendre de lui ni conseil ni enseignement, et qu'il était là pour prendre position contre moi. Je découvris bientôt que je ne m'étais pas trompé.

Depuis que j'ai écrit le paragraphe précédent, on a attiré mon attention sur une affirmation de la biographie de M. Nettleton, selon laquelle il aurait essayé en vain de changer mes vues et mes pratiques dans la manière de favoriser les réveils de la religion. Je ne puis croire que M. Nettleton ait jamais autorisé une telle affirmation, car il n'a certainement jamais tenté de le faire. Comme je l'ai dit, à cette époque, il aurait pu me façonner à son gré ; mais il ne me dit pas un mot de ma manière de conduire les réveils, et il ne m'écrivit jamais un mot non plus à ce sujet. Il me tint à distance ; et bien que nous nous soyons entretenus, comme je l'ai dit, de quelques points de théologie alors très discutés, il était clair qu'il ne voulait rien dire au sujet des réveils, et il ne voulut pas me laisser l'accompagner à la réunion. Ce fut la seule fois que je le vis, jusqu'à ce que je le retrouve à la conférence de New Lebanon. Jamais M. Nettleton n'essaya de corriger mes vues sur les réveils.

Nous commençâmes bientôt à sentir, à Troy, l'influence des lettres du docteur Beecher sur quelques-uns des principaux membres de l'Église du docteur Beman. Cette opposition grandit, sans doute attisée par une influence venue de l'extérieur, jusqu'à ce qu'on décide enfin de porter plainte contre le docteur Beman et de déférer son cas au presbytère. C'est

ce qui fut fait ; et pendant plusieurs semaines, le presbytère siégea et examina les accusations portées contre lui.

Pendant ce temps, je poursuivis mon travail dans le réveil. Les chrétiens continuaient de prier Dieu avec puissance. Je prêchais et priais sans relâche, et le réveil avançait avec une force croissante ; pendant ce temps, le docteur Beman était obligé de consacrer presque toute son attention à son affaire devant le presbytère. Quand le presbytère eut examiné les accusations et les griefs détaillés, il fut, je crois, presque ou tout à fait unanime pour classer toute l'affaire et approuver la conduite qu'il avait tenue. L'accusation ne portait pas sur une hérésie, et les griefs détaillés non plus, je crois ; mais sur des choses inventées de toutes pièces par les ennemis du réveil et par ceux qu'une influence venue de l'extérieur avait égarés.

Au milieu du réveil, il me fallut quitter Troy pour une semaine ou deux et aller voir ma famille à Whitesboro'. Pendant mon absence, le pasteur Horatio Foote fut invité par le docteur Beman à prêcher. Je ne sais pas combien de fois il prêcha ; mais je me souviens bien qu'il offensa gravement les membres de l'Église déjà mécontents. Il les prit à partie, à ce qu'on m'a dit, par les discours les plus pénétrants. Quelques-uns d'entre eux finirent par se décider à quitter l'assemblée. Ils le firent et fondèrent une autre assemblée ; mais ce fut après mon départ de Troy, je ne me souviens pas combien de temps après.

L'échec de cette tentative pour abattre le docteur Beman déconcerta considérablement le mouvement d'opposition au réveil venu de l'extérieur. Un grand nombre d'incidents très intéressants se produisirent pendant ce réveil, que je dois passer sous silence, de peur qu'ils ne paraissent jeter un blâme trop sévère sur les adversaires de l'œuvre.

Dans ce réveil, comme dans les précédents, il y eut un esprit de prière très ardent. Nous avions chaque jour, à onze heures, une réunion de prière qui se tenait de maison en maison. Je me souviens qu'à l'une de ces réunions, un certain M. S..., caissier d'une banque de la ville, était si

pressé par l'esprit de prière que, lorsqu'on leva la séance, il fut incapable de se relever, car nous venions tous de prier à genoux. Il resta à genoux, se tordant et gémissant dans l'angoisse. Il dit : « Priez pour M. ... », le président de la banque dont il était le caissier. Ce président était un homme riche et non converti. Quand on vit que son âme était en travail pour cet homme, ceux qui priaient s'agenouillèrent et luttèrent dans la prière pour sa conversion. Dès que l'esprit de M. S... fut assez soulagé pour qu'il puisse rentrer chez lui, nous nous retirâmes tous ; et peu après, le président de la banque, pour qui nous avions prié, déclara qu'il avait trouvé l'espérance en Christ. Jusque-là, je crois, il n'était venu à aucune des réunions ; et l'on ne savait pas qu'il se préoccupait de son salut. Mais la prière l'emporta, et Dieu prit bientôt son cas en main.

Le père du juge C..., celui qui était venu avec moi à Albany, vivait chez son fils, dont j'étais alors l'hôte. Le vieux monsieur avait été juge dans le Vermont. Il était d'une conduite extérieure remarquablement correcte, un homme vénérable, dont la maison, dans le Vermont, avait été le foyer des pasteurs de passage ; et il était, selon toute apparence, tout à fait satisfait de sa vie aimable et de sa propre justice. Sa femme m'avait dit combien elle était inquiète de sa conversion, et son fils m'avait plusieurs fois exprimé sa crainte que la propre justice de son père ne soit jamais vaincue, et que son amabilité naturelle ne perde son âme.

Un dimanche matin, le Saint-Esprit m'ouvrit l'intelligence de son cas et me montra comment l'atteindre. En quelques instants, j'eus tout le sujet dans l'esprit. Je descendis, je dis à la vieille dame et à son fils ce que j'allais faire, et je les exhortai à prier ardemment pour lui. Je suivis ce que Dieu m'avait montré, et la parole le saisit si puissamment qu'il passa une nuit blanche. Sa femme m'apprit qu'il avait passé une nuit d'angoisse, que sa propre justice était complètement anéantie, et qu'il était presque au désespoir. Son fils m'avait dit que, depuis longtemps, il s'enorgueillissait d'être meilleur que les membres de l'Église. Il fut bientôt clairement converti, et il mena une vie chrétienne jusqu'à la fin.

Avant mon départ de Troy, une jeune fille, une certaine Mlle S..., de

New Lebanon, dans le comté de Columbia, fille unique de l'un des diacres ou anciens de l'Église de New Lebanon, vint à Troy, à ce que je compris, pour acheter une robe en vue d'un bal auquel elle voulait aller. Elle avait à Troy une jeune parente qui comptait parmi les jeunes convertis et qui était une chrétienne pleine de zèle. Celle-ci invita Mlle S... à venir avec elle à toutes les réunions. Cela éveilla l'inimitié de son cœur. Elle était très rétive ; mais sa cousine la supplia, jour après jour, de rester et d'assister aux réunions, si bien qu'avant de repartir, elle fut pleinement convertie à Christ.

Dès que ses yeux furent ouverts et qu'elle eut fait sa paix avec Dieu, elle rentra aussitôt chez elle et se mit au travail pour obtenir un réveil dans sa ville. La religion, à New Lebanon, était alors au plus bas. Les jeunes gens étaient presque tous non convertis ; et les anciens membres de l'Église étaient très froids et sans efficacité. Le père de Mlle S... était devenu très formaliste ; et depuis longtemps, les choses de la religion étaient en grande partie négligées dans la localité. Ils avaient un pasteur âgé, un homme de bien, je l'espère, mais qui ne semblait pas savoir comment faire l'œuvre d'un réveil.

Mlle S... commença d'abord chez elle et supplia son père d'abandonner sa « vieille prière », comme elle disait, de se réveiller et de s'engager dans la religion. Comme elle était très aimée dans la famille, et surtout de son père, sa conversion et ses paroles le touchèrent profondément. Il fut très vite réveillé, devint un tout autre homme et sentit profondément qu'il leur fallait un réveil de la religion. La jeune fille alla aussi chez son pasteur et s'occupa d'une de ses filles, qui était encore dans ses péchés. Celle-ci fut bientôt convertie ; et toutes deux s'unirent pour prier en vue d'un réveil de la religion, et se mirent au travail, de maison en maison, pour secouer les gens.

Au bout d'une semaine ou deux, l'intérêt suscité était si grand que Mlle S... vint elle-même à Troy pour me supplier d'aller prêcher chez eux.

C'était le pasteur et des membres de l'Église qui lui avaient demandé de le faire. J'y allai et je prêchai. L'Esprit du Seigneur fut répandu, et le réveil avança bientôt avec une grande puissance. Des incidents très intéressants se produisaient presque chaque jour. Les conversions frappantes se multiplièrent, et un grand et heureux changement transforma l'aspect religieux de toute la localité.

Là, nous étions hors de la région empoisonnée par l'influence de l'opposition qu'avaient soulevée le docteur Beecher et M. Nettleton ; aussi n'entendîmes-nous guère parler d'opposition en ce lieu pendant le réveil, surtout de la part des chrétiens de profession. Tout semblait se passer dans l'harmonie au sein de l'Église, pour autant que je sache. Ils furent bientôt amenés à sentir qu'ils avaient grand besoin d'un réveil, et ils semblaient très reconnaissants que Dieu les ait visités. La plupart des hommes en vue de la communauté furent convertis.

Parmi eux se trouvait un docteur W..., qui passait pour incrédule. Il manifesta d'abord beaucoup d'hostilité envers le réveil et déclara que les gens étaient fous. Mais il devint l'objet particulier des prières de Mlle S... et de quelques autres, qui avaient pris son cas à cœur et qui avaient une grande foi que, malgré son opposition enflammée, il serait bientôt converti. Un dimanche matin, il vint à la réunion, et je pus voir que ceux qui portaient son fardeau étaient accablés. Ils gardaient la tête baissée et restèrent dans un esprit de prière pendant presque tout le sermon. Il fut clair, cependant, avant la nuit, que l'opposition du docteur commençait à céder. Il écouta toute la journée, et il passa cette nuit-là dans une profonde agitation d'esprit. Le lendemain matin, il vint me voir, soumis comme un petit enfant, et il reconnut qu'il avait été entièrement dans l'erreur. Il m'ouvrit son cœur avec une grande franchise et me déclara le changement qui s'était opéré en lui. Il était clair qu'il était un autre homme ; et dès ce jour, il mit la main à l'œuvre et avança de toutes ses forces.

Il y avait aussi un certain M. T..., un négociant, sans doute le citoyen le plus en vue et le plus riche de la ville à cette époque, mais un sceptique. Je me souviens qu'un soir je prêchai sur ce texte : « L'affection de la chair est inimitié contre Dieu » (Romains 8,7). Il était présent. Il avait été un homme très moral, au sens ordinaire du terme ; et il avait été très difficile de faire pénétrer dans son esprit quoi que ce soit qui le convainque de péché. Sa femme était chrétienne, et le Seigneur avait converti sa fille. L'état des choses dans la ville et dans sa famille l'avait assez intéressé pour qu'il vienne aux réunions et écoute ce qui s'y disait. Le lendemain de ce sermon sur la dépravation morale, il se déclara convaincu. Il me dit que la vérité l'avait atteint avec une puissance irrésistible. Il voyait que tout était vrai, et il m'assura qu'il était résolu à servir le Seigneur le reste de sa vie.

Je me souviens aussi que John T. Avery, un évangéliste connu, qui a travaillé en beaucoup d'endroits pendant de nombreuses années, assistait à cette réunion. Sa famille habitait New Lebanon. Il y était né et y avait été élevé ; et c'était alors un garçon de peut-être quinze ou seize ans. Le lendemain matin du jour où ce sermon fut prêché, il vint me trouver : c'était l'un des jeunes convertis les plus attachants que j'aie jamais vus. Il se mit à me raconter ce qui se passait dans son esprit depuis plusieurs jours ; puis il ajouta : « J'étais complètement enveloppé dans le sermon, et il m'a emporté tout droit. Je pouvais le comprendre. J'ai cédé ; j'ai tout donné à Christ. » Il dit cela d'une manière inoubliable. Mais à quoi bon multiplier les exemples ? Je pourrais passer des heures à raconter des incidents et la conversion de telle ou telle personne. Mais je ne dois pas entrer trop dans les détails.

Je dois pourtant mentionner un petit incident, lié en quelque sorte à l'opposition qui s'était manifestée à Troy. Le presbytère de Columbia tint une réunion quelque part dans son ressort pendant que j'étais à New Lebanon ; et ayant appris que je travaillais dans l'une de ses Églises, il nomma un comité chargé de se rendre sur place et d'enquêter sur l'état des choses ; car, d'après ce qu'on disait à Troy et ailleurs, et à cause de

l'opposition de M. Nettleton et des lettres du docteur Beecher, ses membres en étaient venus à croire que ma manière de conduire les réveils était si répréhensible que le presbytère avait le devoir d'enquêter. Il désigna deux de ses membres, à ce que j'appris plus tard, pour se rendre sur les lieux ; et ils essayèrent de le faire. Comme je l'appris plus tard, bien que je ne me souvienne pas d'en avoir entendu parler à ce moment-là, la nouvelle de cette décision du presbytère parvint à New Lebanon, et l'on craignit que la venue de ce comité ne crée quelque division et ne cause quelque trouble. Quelques-uns des chrétiens les plus engagés en firent un sujet particulier de prière ; et pendant un jour ou deux avant la date où l'on attendait ces messieurs, ils prièrent beaucoup pour que le Seigneur dirige cette affaire et ne permette pas qu'elle divise l'Église ou y introduise le moindre germe de discorde. Le comité devait arriver pour le dimanche et assister aux réunions. Mais la veille, une violente tempête de neige se leva ; et la neige tomba si épaisse qu'ils ne purent passer : ils furent retenus pendant le dimanche et, le lundi, ils regagnèrent leurs propres paroisses. Ces frères étaient le pasteur J. B... et le pasteur C... M. C... était pasteur de l'Église presbytérienne de Hudson, dans l'État de New York ; et M. B... était pasteur de l'Église presbytérienne de Chatham, un village situé à quinze ou seize milles en aval d'Albany.

Peu après, je reçus une lettre de M. B..., m'informant que le presbytère l'avait nommé membre d'un comité chargé de me rendre visite et de s'enquérir de ma manière de conduire les réveils, et m'invitant à venir passer un dimanche chez lui et à prêcher à sa place. C'est ce que je fis. Comme je l'appris plus tard, son rapport au presbytère fut qu'il était inutile et sans objet de prendre d'autres mesures dans cette affaire ; que le Seigneur était dans l'œuvre, et qu'ils devaient prendre garde de ne pas se trouver à combattre contre Dieu (Actes 5,39). Je n'entendis plus parler d'opposition de ce côté-là. Je n'ai jamais douté que le presbytère de Columbia ait été sincèrement alarmé par ce qu'il avait entendu dire. Je n'ai jamais mis en question la justesse de la conduite qu'il adopta ; et j'ai

toujours admiré son évidente honnêteté, qui lui fit recueillir des témoignages à des sources dignes de foi. Pour autant que je sache, il fut désormais favorable à l'œuvre qui se poursuivait.

Vers ce temps-là, quelqu'un, je ne sais qui, proposa de tenir une conférence ou une consultation sur la manière de conduire les réveils. Une correspondance s'engagea entre les frères de l'Ouest qui avaient pris part à ces réveils et les frères de l'Est qui s'y étaient opposés. On convint finalement de tenir la conférence à une date fixée, en juillet 1827, je crois, à New Lebanon, où j'avais travaillé. J'avais quitté New Lebanon et j'avais passé quelque temps au village de Little Falls, sur la Mohawk, près d'Utica. Quelques incidents très intéressants s'y produisirent pendant mon court séjour ; mais rien de si marquant qu'il trouve naturellement sa place dans ce récit, car je fus obligé de partir après un très court séjour en ce lieu et de retourner à New Lebanon pour assister à la conférence.

Il semble que le but de cette réunion ait été depuis, par beaucoup, très mal compris. Je constate que le public a l'impression qu'une plainte avait été déposée contre moi, et que cette réunion était destinée à me juger, sur cette plainte, devant un concile. Mais ce n'était nullement le cas. Je n'avais rien à voir dans l'organisation de la conférence. Et je n'étais pas plus particulièrement concerné par ses résultats qu'aucun des membres qui y assistèrent. Le but était de connaître les faits concernant ces réveils auxquels on s'était tant opposé, de nous consulter à leur sujet, de comparer nos vues et de voir si nous ne pourrions pas parvenir à une meilleure entente que celle qui avait existé jusque-là entre les adversaires des réveils, à l'Est, et les frères qui avaient été les instruments de leur progrès.

J'arrivai à New Lebanon un jour ou deux avant la réunion de la conférence. Au jour fixé, les membres invités arrivèrent. Ce n'étaient pas des hommes désignés par des instances ecclésiastiques ; ils avaient été invités par les frères les plus concernés, de l'Est et de l'Ouest, à se réunir pour se consulter. Aucun de nous ne représentait une Église ou une

instance ecclésiastique quelconque. Nous nous réunissions sans aucune autorité pour agir au nom de l'Église ou de l'une de ses branches ; mais simplement, comme je l'ai dit, pour nous consulter, comparer nos vues, voir si quelque chose était effectivement répréhensible, et, dans ce cas, convenir de corriger ce qui l'était, d'un côté comme de l'autre. Pour ma part, je supposais que, dès que les frères se seraient réunis, qu'ils auraient échangé leurs vues et que les faits seraient connus, les frères de l'Est qui s'étaient opposés aux réveils, en particulier le docteur Beecher et M. Nettleton, verraient leur erreur et comprendraient qu'on les avait égarés ; et que l'affaire serait réglée ; car j'étais certain que les choses dont ils se plaignaient dans leurs lettres n'avaient aucun fondement dans les faits.

Parmi les frères qui composaient cette conférence, je me souviens des suivants : de l'Est, il y avait le docteur Beecher et M. Nettleton, le docteur Joel Hawes de Hartford, le docteur Dutton de New Haven, le docteur Humphrey, président du collège d'Amherst, le pasteur Justin Edwards d'Andover, et un nombre assez important d'autres frères dont je ne me rappelle pas les noms. De l'Ouest, c'est-à-dire du centre de l'État de New York, où ces réveils avaient eu lieu, il y avait le docteur Beman de Troy, le docteur Lansing d'Auburn, M. Aiken d'Utica, M. Frost de Whitesboro, M. Gillett de Rome, M. Coe de New Hartford, M. Gale de Western, M. Weeks de Paris Hill, peut-être quelques autres dont je ne me rappelle plus les noms, et moi-même.

Nous découvrîmes bientôt que le docteur Beecher menait quelque manœuvre dans l'organisation de la conférence. Nous n'en tînmes cependant aucun compte. La conférence fut constituée, et je crois que ce fut le docteur Humphrey qui la présida comme modérateur. Il n'existait pas, que je sache, le moindre sentiment de malveillance entre les membres de la conférence. Il est vrai que les membres de l'Ouest regardaient avec méfiance M. Weeks, comme je l'ai déjà laissé entendre, comme l'homme responsable, dans une mesure considérable, de la méprise des frères de l'Est. Dès que la conférence fut régulièrement

constituée et que l'objet de nos travaux eut été exposé et compris, les frères de l'Ouest posèrent la question de savoir d'où le docteur Beecher et M. Nettleton tenaient leurs informations. Nous tenions particulièrement à découvrir qui égarait ces frères et leur donnait de ces réveils une idée telle qu'ils se sentaient justifiés dans la conduite qu'ils tenaient. Nous voulions savoir d'où était venue toute cette mystérieuse opposition. Nous posâmes donc la question tout de suite ; et nous voulions apprendre de ces frères à quelle source ils avaient puisé leurs informations sur ces réveils. On s'aperçut aussitôt que c'était une question embarrassante.

J'aurais dû faire observer plus tôt, et je tiens maintenant à dire clairement, qu'aucune opposition ne s'était manifestée de la part des pasteurs de l'Est présents à la conférence, à l'exception du docteur Beecher et de M. Nettleton. Il n'était pas difficile de voir, dès le début, que le docteur Beecher se sentait engagé et que sa réputation était en jeu ; puisque certaines de ses lettres avaient trouvé le chemin des journaux, on l'en tiendrait pour responsable, s'il s'avérait qu'elles n'étaient pas justifiées. Il était très clair que lui et M. Nettleton étaient tous deux très susceptibles. Il était également tout à fait évident que le docteur Beecher s'était assuré la présence de ces pasteurs de Nouvelle-Angleterre parmi les plus influents afin de se soutenir devant le public et de se justifier dans la conduite qu'il avait tenue. Quant à M. Nettleton, le docteur Beecher lui avait assuré que la Nouvelle-Angleterre le soutiendrait, et que toutes les instances judiciaires des Églises de Nouvelle-Angleterre se prononceraient en sa faveur et le soutiendraient.

Quand la question de la source des informations fut soulevée, le docteur Beecher répondit : « Nous ne sommes pas venus ici pour qu'on nous fasse passer le catéchisme ; et notre dignité spirituelle nous interdit de répondre à de telles questions. » Pour ma part, je trouvai étrange qu'après qu'on eut écrit et publié des lettres comme celles qui avaient paru contre ces réveils ; qu'après qu'on eut affirmé comme des faits des choses qui n'en étaient pas du tout ; qu'après qu'on eut soulevé une telle tempête d'opposition dans toute l'étendue du pays ; et alors que nous

étions réunis pour examiner toute la question, on ne nous permette pas de connaître la source d'où venaient leurs informations. Mais nous nous trouvâmes absolument incapables d'en rien apprendre.

La conférence siégea plusieurs jours ; mais à mesure que les faits concernant les réveils se faisaient jour, M. Nettleton devint si nerveux qu'il fut incapable d'assister à plusieurs de nos séances. Il voyait clairement qu'il perdait du terrain, et qu'on ne pouvait établir aucun fait qui justifie la conduite qu'il tenait. Cela devait être tout aussi visible pour le docteur Beecher.

J'aurais dû dire plus tôt que, lorsque se posa la question de savoir comment on connaîtrait les faits concernant ces réveils, le docteur Beecher soutint qu'on ne devait pas recevoir le témoignage des frères de l'Ouest qui avaient travaillé à les favoriser ; que, puisque nous étions en un sens parties dans la question et que nous avions nous-mêmes été l'objet de ses critiques, ce serait comme témoigner dans notre propre cause ; que nous n'étions donc pas recevables comme témoins, et que les faits ne devaient pas être reçus de notre bouche. Mais les frères de l'Est ne voulurent pas l'entendre un seul instant. Le docteur Humphrey fit observer très fermement que nous étions les meilleurs témoins qu'on puisse produire ; que nous savions ce que nous avions fait et ce qui s'était fait dans ces réveils de la religion ; que nous étions donc les témoins les plus compétents et les plus dignes de foi ; et que nos déclarations devaient être reçues sans hésitation par la conférence. Sur ce point, pour autant que je sache, l'accord fut universel, à l'exception du docteur Beecher et de M. Nettleton.

Cette décision, cependant, et cela se voyait très clairement sur le moment, affecta beaucoup le docteur Beecher et M. Nettleton. Ils voyaient que si les faits étaient exposés par les frères qui avaient été témoins des réveils, qui avaient été sur le terrain et qui savaient tout à leur sujet, ils pourraient balayer entièrement toutes les méprises et toutes les déclarations inexactes qu'on avait faites et accueillies sur ce sujet.

Notre réunion fut tout du long très fraternelle ; on ne vit ni joute ni aigreur ; mais, à l'exception des deux frères que j'ai nommés, le docteur Beecher et M. Nettleton, les frères de l'Est se montrèrent sincères, désireux de connaître la vérité et heureux d'apprendre les détails des réveils de l'Ouest.

Plusieurs points furent débattus pendant la conférence, en particulier la question de savoir s'il convenait que les femmes prennent part aux réunions communautaires. Le docteur Beecher souleva cette objection et la développa longuement, soutenant que cette pratique était contraire à l'Écriture et inadmissible. Le docteur Beman lui répondit par une très brève allocution, où il montra de façon concluante que cette pratique était familière aux apôtres ; et que, dans le onzième chapitre de l'épître aux Corinthiens, l'apôtre attirait l'attention de l'Église sur le fait que les femmes chrétiennes avaient heurté les idées orientales en prenant part à leurs réunions religieuses et en y priant sans leur voile. Il montra clairement que l'apôtre ne se plaignait pas qu'elles prennent part à la réunion, mais qu'elles le fassent en ôtant leur voile, ce qui avait heurté le sentiment général et donné aux adversaires païens une occasion de reproche. L'apôtre ne blâmait pas leur pratique de prier, mais il les exhortait simplement à porter leur voile lorsqu'elles le faisaient. On ne fit ni ne tenta aucune réponse à cette réplique du docteur Beman. Elle était manifestement trop concluante pour admettre aucune réfutation.

Vers la fin de la conférence, M. Nettleton entra, manifestement très agité, et dit qu'il allait maintenant faire connaître à la conférence les raisons de la conduite qu'il avait tenue. Il avait ce qu'il appelait une « lettre historique », dans laquelle il prétendait donner ses raisons et exposer les faits sur lesquels il avait fondé son opposition. Je fus heureux d'entendre qu'il souhaitait lire cette lettre à la conférence. Une copie en avait été envoyée à M. Aiken quand je travaillais avec lui à Utica, et M. Aiken me l'avait remise. Je l'avais en ma possession à la conférence, et je l'aurais présentée en temps voulu si M. Nettleton ne l'avait pas fait.

Il se mit à lire la lettre. C'était un exposé, en rubriques distinctes, des choses dont il se plaignait et dont on lui avait dit qu'elles étaient pratiquées dans ces réveils, et surtout par moi. Il est évident que la lettre me visait particulièrement, bien que mon nom n'y soit peut-être que rarement cité. Mais les choses dont il se plaignait étaient présentées de telle sorte qu'on ne pouvait se tromper sur l'intention. La conférence écouta attentivement toute la lettre, qui était aussi longue qu'un sermon. M. Nettleton fit alors observer que la conférence avait sous les yeux les faits sur lesquels il avait agi et qui, selon lui, avaient rendu nécessaire et justifié sa conduite.

Quand il se fut assis, je me levai et exprimai ma satisfaction de ce que cette lettre ait été lue ; je fis remarquer que j'en avais une copie et que je l'aurais lue en temps voulu si M. Nettleton ne l'avait pas fait. J'affirmai alors qu'en ce qui me concernait personnellement, pas un seul des faits mentionnés et reprochés dans cette lettre n'était vrai. Et j'ajoutai : « Tous les frères avec qui j'ai accompli tous ces travaux sont ici, et ils savent si l'on peut m'imputer l'une quelconque de ces choses dans l'une quelconque de leurs assemblées. S'ils savent ou croient que l'une de ces choses est vraie à mon sujet, qu'ils le disent maintenant et ici même. »

Ils affirmèrent tous aussitôt, soit en le disant expressément, soit par leur assentiment manifeste, qu'ils ne connaissaient rien de tel. M. Weeks était présent ; et je m'attendais donc, si quelque chose était dit en réponse à mon démenti formel de tous les faits qui m'étaient reprochés dans la lettre de M. Nettleton, à ce que cela vienne de M. Weeks. Je supposais que, s'il avait écrit au docteur Beecher ou à M. Nettleton pour affirmer ces faits, il se sentirait obligé de parler sur-le-champ et de justifier ce qu'il avait écrit. Mais il ne dit pas un mot. Personne là ne prétendit justifier une seule phrase de la lettre historique de M. Nettleton qui me concernait. Naturellement, M. Nettleton et le docteur Beecher en furent stupéfaits. Si certains de leurs prétendus faits venaient de M. Weeks, ils s'attendaient sans doute à ce qu'il parle et justifie ce qu'il avait écrit. Mais il ne dit rien qui laisse entendre qu'il ait eu connaissance d'aucun des

faits que M. Nettleton avait présentés dans sa lettre. La lecture de cette lettre, et ce qui suivit immédiatement, prépara la clôture de la conférence.

Et maintenant viennent certaines choses que je regrette d'être obligé de mentionner. M. Justin Edwards avait été présent pendant toutes les discussions et avait assisté, je crois, à toutes les séances de la conférence. C'était un ami très intime du docteur Beecher et de M. Nettleton, et il avait dû voir clairement où en était toute l'affaire. Sur la suggestion de qui, je ne sais pas, vers la fin de la conférence, il présenta une série de résolutions par lesquelles, point après point, il proposait de désapprouver telle, telle et telle mesure employée pour favoriser les réveils. Il reprit dans ses résolutions presque toutes, sinon toutes, les accusations précises contenues dans la lettre historique de M. Nettleton, désapprouvant toutes les choses dont M. Nettleton s'était plaint.

Quand il eut lu ses résolutions, plusieurs des frères de l'Ouest dirent immédiatement : « Nous approuvons ces résolutions, mais quel est leur but ? Il est manifeste que leur but est de donner au public l'impression que de telles choses ont été pratiquées ; et que cette conférence, en condamnant ces pratiques, condamne les frères qui ont pris part à ces réveils ; et que cette conférence justifie donc l'opposition qui a été faite. » Le docteur Beecher soutint que le but des résolutions était entièrement tourné vers l'avenir ; qu'on n'affirmait ni ne sous-entendait rien au sujet du passé, mais qu'elles devaient simplement servir de bornes et faire savoir que la conférence désapprouvait de telles choses, si jamais elles venaient à exister, sans sous-entendre le moins du monde que de telles choses aient été faites.

On répliqua immédiatement que, puisque de telles plaintes s'étaient répandues et qu'on savait publiquement que de telles accusations avaient été portées, il était évident que ces résolutions étaient destinées à soutenir les frères qui avaient fait de l'opposition, et à donner l'impression qu'on avait fait dans ces réveils les choses que les résolutions

condamnaient. Il était en effet parfaitement clair que tel était, pour M. Beecher et M. Nettleton, le sens de ces résolutions.

Les frères de l'Ouest dirent : « Bien entendu, nous voterons ces résolutions. Nous croyons à ces choses autant que vous ; et nous désapprouvons autant que vous les pratiques condamnées dans ces résolutions ; nous ne pouvons donc faire autrement que de les voter. Mais nous croyons qu'elles sont destinées à justifier cette opposition, et à s'appliquer au passé plutôt qu'à l'avenir. » Quoi qu'il en soit, nous adoptâmes les résolutions, à l'unanimité, je crois ; et je me souviens d'avoir dit que, pour ma part, j'acceptais que ces résolutions soient publiées et que tous les faits soient laissés à la publicité et au verdict du jugement solennel. Je proposai alors qu'avant de nous séparer, nous votions une résolution contre la tiédeur en religion, la condamnant aussi fortement que n'importe laquelle des pratiques mentionnées dans les résolutions. Le docteur Beecher déclara qu'il n'y avait aucun danger de tiédeur ; sur quoi la conférence se sépara sans fixer de date.

Comment le public accueillit la publication de l'ensemble des débats, je n'ai pas besoin de le dire. Dans le second volume de la biographie du docteur Beecher, page 101, je trouve la note suivante de l'éditeur. Il dit : « Une lecture attentive du procès-verbal de cette conférence nous a convaincus qu'il n'y avait pas de différence de vues radicale entre les frères de l'Ouest et ceux de Nouvelle-Angleterre, et que, sans l'influence d'un seul homme, on aurait pu parvenir là au même accord que celui qui fut conclu plus tard à Philadelphie. » C'est sans doute vrai. Le fait est que, si M. Nettleton n'avait pas prêté l'oreille à de faux rapports et ne s'était pas engagé contre ces réveils, aucune conférence n'aurait été tenue sur ce sujet, ni même envisagée. Il est d'autant plus étonnant qu'il ait ajouté foi à de tels rapports qu'il avait si souvent été lui-même l'objet de déformations de toutes sortes. Mais il était presque à bout de forces, il était devenu extrêmement nerveux, et il était donc craintif et facilement excité ; et il avait de plus le défaut, que lui attribue le docteur Beecher dans sa biographie, de ne jamais renoncer à sa propre volonté. Je suis sûr

de dire cela avec des sentiments entièrement bienveillants envers M. Nettleton. Je n'en ai jamais nourri ni eu d'autres.

Après cette conférence, le retournement de l'opinion publique fut écrasant. À la fin de l'automne de la même année, je rencontrai M. Nettleton à New York. Il me dit qu'il était là pour livrer au public, sous forme de brochure, ses lettres contre les réveils de l'Ouest. Je lui demandai s'il publierait sa « lettre historique », celle qu'il avait lue devant la conférence. Il me répondit qu'il devait publier ses lettres pour justifier ce qu'il avait fait. Je lui dis que, s'il publiait cette lettre, elle se retournerait contre lui, car tous ceux qui connaissaient ces réveils verraient qu'il agissait sans raison valable. Il répondit qu'il publierait ses lettres et qu'il courrait le risque du retournement. Il publia plusieurs autres lettres, mais celle-là, il ne la publia pas, autant que j'aie pu le savoir. Si elle avait été vraie, sa publication aurait donné l'impression que son opposition était justifiée. Mais comme elle n'était pas vraie, il fut heureux pour lui de ne pas la publier.

Je dois ici relever brièvement certaines choses que je trouve dans la biographie du docteur Beecher, au sujet desquelles il a dû, je pense, y avoir quelque malentendu. La biographie le présente comme ayant justifié son opposition à ces réveils, c'est-à-dire à la manière dont ils étaient conduits, jusqu'au jour de sa mort ; et comme ayant soutenu que les maux dont on se plaignait étaient réels et avaient été corrigés par l'opposition. Si telle était son opinion après cette conférence, il a dû continuer de croire que les frères qui avaient témoigné qu'on n'avait rien fait de tel étaient une bande de menteurs ; et il a dû rejeter entièrement notre témoignage unanime. Mais puisque lui et M. Nettleton désiraient si vivement justifier leur opposition, s'ils croyaient encore vraies les affirmations de la « lettre historique », pourquoi ne l'ont-ils pas publiée, en en appelant à ceux qui avaient été sur le terrain et avaient vu les réveils ? Si la lettre avait été vraie, sa publication aurait été leur justification. S'ils la croyaient encore vraie, pourquoi ne fut-elle pas publiée avec les autres lettres de M. Nettleton ? Que les révélations faites

à cette conférence aient ébranlé la confiance du docteur Beecher dans la sagesse et la justesse de l'opposition de M. Nettleton, je l'avais déduit du fait que, pendant mon travail à Boston, un an et demi après la conférence et après la publication des lettres de M. Nettleton, le docteur Beecher, parlant de cette conférence, fit remarquer qu'après cela, il « n'aurait pas voulu faire venir M. Nettleton à Boston pour mille dollars ». Est-il possible que, jusqu'à sa mort, le docteur Beecher ait continué de croire que les pasteurs des Églises où ces réveils avaient eu lieu étaient des menteurs, et qu'on ne devait pas les croire sur des faits qu'ils devaient connaître personnellement ?

Je trouve dans les biographies du docteur Beecher et de M. Nettleton beaucoup de plaintes sur le mauvais esprit qui régnait dans ces réveils. Leur erreur consiste à attribuer un esprit de dénonciation au mauvais camp. Je n'ai jamais entendu, que je me souvienne, le nom du docteur Beecher ou de M. Nettleton prononcé en public pendant ces réveils, et certainement pas pour les censurer.

Jamais, même dans les conversations privées, on ne parla d'eux, à ma connaissance, avec la moindre amertume. Les amis et les promoteurs de ces réveils étaient dans un doux esprit chrétien, aussi éloigné que possible de la dénonciation. S'ils avaient été dans un esprit de dénonciation, ces réveils bénis n'auraient jamais pu progresser par leur moyen, et les réveils n'auraient jamais pu aboutir d'une manière aussi glorieuse. Non, la dénonciation était du côté de l'opposition. Une citation de la biographie du docteur Beecher illustrera l'état d'esprit de l'opposition. Dans le second volume, page 101, on rapporte que le docteur Beecher m'aurait dit, à la conférence de New Lebanon : « Finney, je connais votre plan, et vous savez que je le connais ; vous voulez venir dans le Connecticut et porter une traînée de feu jusqu'à Boston. Mais si vous l'essayez, aussi vrai que le Seigneur est vivant, je vous attendrai à la frontière de l'État, j'appellerai tous les artilleurs, je me battrai pied à pied jusqu'à Boston, et là je me battrai encore contre vous. » Je ne me souviens pas de cela ; mais puisque le docteur Beecher s'en souvient, que

cela illustre l'esprit de son opposition. Le fait est qu'il a été grossièrement trompé à chaque pas. Je n'avais ni le dessein ni le désir d'aller dans le Connecticut, ni à Boston. Ce qui précède, et beaucoup d'autres choses que je trouve dans sa biographie, montrent à quel point il était trompé et combien il ignorait totalement le caractère, les motifs et les actes de ceux qui avaient travaillé dans ces glorieux réveils. Je n'écris pas ces choses avec plaisir. Je trouve dans cette biographie bien des choses qui me surprennent et qui m'amènent à conclure que, par quelque erreur, le docteur Beecher a été mal compris et mal présenté. Mais je laisse de côté d'autres sujets.

Après cette conférence, je n'entendis plus parler de l'opposition du docteur Beecher et de M. Nettleton. L'opposition, sous cette forme, s'était épuisée. Les résultats des réveils furent tels qu'ils fermèrent la bouche aux contradicteurs et convainquirent tout le monde que c'étaient vraiment de purs et glorieux réveils de la religion, aussi éloignés de tout ce qui pouvait prêter à reproche que tous les réveils dont ce monde a jamais été témoin. Que l'on lise les Actes des apôtres et le récit des réveils de leur temps ; puis que l'on lise ce qu'ils disent, dans leurs épîtres, des retours en arrière, des rechutes et des apostasies qui suivirent. Qu'on découvre ensuite la vérité sur les glorieux réveils dont je viens de parler, sur leur commencement, leur progrès et leurs résultats, qui se sont manifestés de plus en plus depuis près de quarante ans, et l'on ne pourra manquer de voir que ces réveils venaient de Dieu tout aussi véritablement que ceux-là.

Les réveils devraient croître en pureté et en puissance à mesure que croissent les connaissances. Les convertis du temps des apôtres étaient soit des Juifs, avec tous leurs préjugés et leur ignorance, soit des païens avilis. L'imprimerie n'avait pas été découverte. On ne pouvait se procurer d'exemplaires de l'Ancien Testament et de la parole de Dieu écrite, sauf les riches, qui avaient les moyens d'acheter des copies manuscrites. Le christianisme n'avait pas de littérature accessible aux masses. Les moyens d'instruction n'étaient pas à portée de main. Avec tant de

ténèbres et d'ignorance, tant de fausses notions de la religion, tant de choses pour égarer et avilir, et si peu de moyens de soutenir une réforme religieuse, on ne pouvait s'attendre à ce que les réveils de la religion soient purs et exempts d'erreurs.

Nous avons, et nous prêchons, le même Évangile que les apôtres ont prêché. Nous avons tous les moyens de nous garder de l'erreur dans la doctrine et dans la pratique, et d'assurer une religion évangélique saine. Les gens au milieu desquels ces grands réveils se sont répandus étaient un peuple intelligent et cultivé. Ils avaient en abondance, au milieu d'eux, non seulement les moyens d'une instruction profane, mais aussi ceux d'une instruction religieuse. Presque chaque Église avait un pasteur instruit, capable et fidèle. Ces pasteurs étaient tout à fait capables de juger de la solidité et de la prudence d'un évangéliste dont ils souhaitaient recevoir le travail. Ils étaient tout à fait capables de juger de la justesse des mesures employées. Dieu a mis son sceau, de la manière la plus frappante et la plus remarquable, sur les doctrines qui furent prêchées et sur les moyens qui furent employés pour faire avancer cette grande œuvre. On en trouve aujourd'hui les résultats dans toutes les parties du pays. Les convertis de ces réveils sont encore vivants et travaillent pour Christ et pour les âmes dans presque tous les États de cette Union, sinon dans tous. Il n'est que juste de dire qu'ils comptent parmi les chrétiens les plus intelligents et les plus utiles de ce pays, ou de tout autre.

Comme j'ai travaillé depuis abondamment dans ce pays et en Grande-Bretagne, et qu'on n'a élevé aucune objection contre mes mesures, on a supposé et affirmé que, depuis l'opposition de M. Nettleton et du docteur Beecher, je m'étais amendé et que j'avais abandonné les mesures dont ils se plaignaient. C'est une erreur complète. J'ai toujours et partout employé toutes les mesures que j'employais dans ces réveils, et j'y ai souvent ajouté d'autres mesures chaque fois que je l'ai jugé utile. Je n'ai jamais vu la nécessité de m'amender sur ce point. Si j'avais à revivre ma vie, je crois qu'avec l'expérience de plus de quarante ans de travail dans

les réveils, j'emploierais, dans les mêmes circonstances, pour l'essentiel les mêmes mesures qu'alors.

Et qu'on ne croie pas que je m'en attribue le mérite. Non, certes. Ce n'était pas ma propre sagesse qui me dirigeait. On me faisait sentir mon ignorance et ma dépendance, et j'étais amené à regarder continuellement à Dieu pour qu'il me guide. Je n'avais alors aucun doute, et je n'en ai jamais eu depuis, que Dieu me conduisait par son Esprit à suivre la voie que j'ai suivie. Il me conduisait si clairement, jour après jour, que je n'ai jamais douté et n'ai jamais pu douter d'être dirigé par Dieu.

Que les frères qui se sont opposés à ces réveils aient été des hommes de bien, je n'en doute pas. Qu'ils aient été égarés, et grossièrement trompés, au plus grand dommage de l'œuvre, je n'en doute pas davantage. S'ils sont morts dans la conviction qu'ils avaient de justes raisons pour ce qu'ils ont fait, écrit et dit, et qu'ils ont corrigé les maux dont ils se plaignaient, ils sont morts grossièrement trompés sur ce point. Il n'est ni dans l'intérêt de la sécurité de l'Église, ni dans celui de l'honneur des réveils, ni dans celui de la gloire de Christ, que la postérité croie que ces maux ont existé et qu'ils ont été corrigés par un tel esprit et de la manière qu'on a présentée. Je me serais tu si l'on n'avait pas fait un effort aussi marqué pour perpétuer et confirmer l'illusion selon laquelle l'opposition à ces réveils était justifiée et a réussi. Le fait est qu'elle ne fut ni l'un ni l'autre.

Je ne doute pas que le docteur Beecher ait été amené par quelqu'un à croire que son opposition était nécessaire. D'après sa biographie, il apparaît qu'à Philadelphie, au printemps qui suivit la conférence, il fut convenu entre lui, le docteur Beman et d'autres d'abandonner le sujet et de ne plus rien publier au sujet de ces réveils. La vérité est que toute la controverse et toutes les publications étaient venues du côté de l'opposition. Avant la réunion de Philadelphie, M. Nettleton avait publié ses lettres, et je ne vis plus rien d'imprimé sur ce sujet.

Je n'étais pas partie à l'accord conclu à Philadelphie ; néanmoins, si la biographie du docteur Beecher n'avait pas rouvert ce sujet, dans l'intention manifeste de justifier la conduite qu'il a tenue et d'ancrer dans l'esprit du public l'impression qu'en faisant cette opposition à ces réveils il avait accompli une grande et bonne œuvre, je ne me sentirais pas obligé de dire ce que je ne saurais maintenant taire sans faute. J'écris d'après ce que je sais personnellement, et peu m'importe qui a pu fournir au docteur Beecher les prétendus faits sur lesquels il a agi. Ces faits allégués n'étaient pas des faits, comme je l'ai déclaré devant la conférence ; et chacun des frères avec qui j'avais travaillé a approuvé cette déclaration. C'était une preuve, si l'on peut prouver quelque chose par un témoignage humain. Ce témoignage, semble-t-il, le docteur Beecher ne l'a pas cru, si son biographe ne l'a pas mal présenté. Et que diront de cela les Églises du comté d'Oneida ? Croiront-elles, pourront-elles croire que des hommes comme le docteur Aiken, le pasteur John Frost, le pasteur Moses Gillett, le pasteur Coe et les autres hommes de ce comté qui assistèrent à cette conférence ont délibérément menti sur un sujet qu'ils connaissaient personnellement ? Peu importe qui étaient les informateurs du docteur Beecher ; il est certain qu'aucun des pasteurs des lieux où ces réveils ont eu lieu ne lui a jamais donné d'information qui justifie sa conduite ; et personne d'autre ne connaissait l'affaire aussi bien qu'eux. J'affirme que, comme la conférence l'a décidé, ils étaient les meilleurs témoins possibles de ce qui s'était dit et fait dans leurs propres assemblées ; et leur témoignage fut unanime : aucune des choses reprochées n'avait été faite.

J'avais lu les accusations graves, et même terribles, portées contre les frères qui travaillèrent dans ces réveils, que contient la lettre du docteur Beecher au docteur Taylor, où il déclare que sa correspondance justifiera ce qu'il faisait et écrivait contre ces frères. Quand j'appris que cette affaire allait être exposée au public dans la biographie du docteur Beecher, j'espérai que nous connaîtrions enfin les auteurs de ces rapports, grâce à la publication de sa correspondance. Mais je ne vois rien dans sa correspondance qui justifie sa conduite. Ces accusations vont-elles être,

en fait, répétées et figées à jamais, tandis que la correspondance qui, dit-on, les justifie reste cachée ? Si, comme il semble, le docteur Beecher a continué jusqu'au jour de sa mort à rejeter notre témoignage unanime, ne pouvons-nous savoir par quel témoignage contraire le nôtre est récusé ?

À la page 103 du second volume de l'autobiographie du docteur Beecher, nous lisons ceci : « Au printemps de 1828, dit le docteur Beecher en parlant de ce sujet, je découvris que les amis de M. Finney préparaient leurs plans pour influencer l'Assemblée générale, qui tenait sa session à Philadelphie, et pour mettre l'un des leurs à la place de M. Skinner. L'Église de Skinner venait de me demander de prêcher pour elle ; et je répondis que j'assurerais l'intérim, si elle le souhaitait, pendant la session de l'Assemblée. Cela mit des bâtons dans les roues de quelqu'un. Je restai jusqu'à la fin, et Beman prêcha une demi-journée. Cela fit échouer leurs plans. Ils échouèrent. » Ce que cela veut dire, je ne saurais le dire. En lisant ce qui précède, et ce qui suit jusqu'à la fin du chapitre, ainsi que ce que je trouve ailleurs sur ce sujet dans cette biographie, je reste stupéfait devant les soupçons et les illusions sous lesquels l'esprit du docteur Beecher se débattait. Si certains de mes amis essayaient d'obtenir la chaire du docteur Skinner, qu'il avait laissée vacante, je n'ai aucun souvenir d'en avoir jamais entendu parler. J'étais alors pasteur dans l'Église presbytérienne, et je prêchais à Philadelphie pendant la session de l'Assemblée, et pendant que le docteur Beecher s'y trouvait. J'ignorais, comme un enfant, toutes ces manœuvres que révèle la biographie. Je ne partageais aucune des terreurs et des angoisses qui semblent avoir tant tourmenté le docteur Beecher et M. Nettleton. Si certains de mes amis partageaient l'état d'esprit de ces frères, je ne le savais pas.

Le récit fidèle de mes travaux jusqu'à l'époque de la conférence, et à partir de ce moment, montrera combien peu je savais ou me souciais de ce que le docteur Beecher et M. Nettleton disaient ou faisaient à mon sujet. Je bénis le Seigneur de ce que j'ai été gardé d'être détourné de mon œuvre par leur opposition, et de ce que je ne m'en suis jamais inquiété. À Auburn, comme je l'ai raconté, Dieu m'avait donné l'assurance qu'il ferait

échouer toute opposition, sans que j'aie à me détourner pour répondre à mes adversaires. Je ne l'oubliai jamais. Sous cette assurance divine, j'allai de l'avant avec un regard simple et un esprit plein de confiance ; et maintenant, quand je lis quelles agitations, quels soupçons et quelles méprises s'étaient emparés de l'esprit de ces frères, je reste stupéfait de leur illusion et de l'inquiétude qui en découlait à mon sujet et au sujet de mes travaux. Au moment même où le docteur Beecher était à Philadelphie, manœuvrant avec des membres de l'Assemblée générale, comme le rapporte sa biographie, je travaillais dans cette ville, et j'y travaillais depuis plusieurs mois, dans différentes Églises, au milieu d'un puissant réveil de la religion, dans une ignorance parfaite de ce qui amenait là le docteur Beecher. Je ne saurais être trop reconnaissant que Dieu m'ait gardé d'être agité et changé dans mon esprit, ou dans ma conception du travail, par toute l'opposition de ce temps-là.

Chapitre 17

Le réveil de Stephentown

Après cette conférence, je restai encore peu de temps à New Lebanon. Je ne crois pas que la conférence ait nui à l'état religieux de la population de cet endroit. Elle l'aurait fait si des faits étaient apparus pour justifier l'opposition dont les gens savaient qu'elle avait été faite aux réveils qui avaient été l'objet de la discussion. Mais, à l'issue des choses, l'Église de New Lebanon fut, je crois, édifiée et fortifiée par ce qu'elle apprit de la conférence. À vrai dire, tout s'y était déroulé dans un esprit propre à édifier les gens plutôt qu'à les faire trébucher.

Peu après la clôture de la conférence, un dimanche, comme je descendais de la chaire, on me présenta une jeune femme du nom de S..., de Stephentown.

Elle me demanda si je ne pourrais pas monter jusque dans leur commune pour y prêcher. Je lui répondis que j'avais les mains pleines et que je ne voyais pas comment je le pourrais. Je vis qu'une émotion profonde lui étranglait la voix ; mais comme je n'avais pas le temps de m'entretenir avec elle à ce moment-là, je rentrai à mon logement.

Ensuite je me renseignai sur Stephentown, une commune située au nord de New Lebanon et qui lui était contiguë. Bien des années auparavant, un homme riche était mort en léguant à l'Église presbytérienne de l'endroit un fonds dont les intérêts suffisaient à faire vivre un pasteur. Peu après, un certain M. B..., qui avait été aumônier dans l'armée de la Révolution, y avait été installé comme pasteur de l'Église. Il y était resté jusqu'à ce que l'Église dépérisse, et il avait fini par devenir ouvertement incrédule. Cela avait eu une influence des plus désastreuses dans cette commune.

Il était resté au milieu d'eux, ouvertement hostile à la religion chrétienne.

Après qu'il eut cessé d'être pasteur de l'Église, ils avaient eu un ou deux pasteurs installés. L'Église n'en avait pas moins décliné, et l'état de la religion était allé de mal en pis ; si bien qu'à la fin, comme si peu de gens venaient au culte, ils avaient abandonné leur temple et tenaient leurs services du dimanche dans une petite école qui se trouvait près de l'église.

Le dernier pasteur qu'ils avaient eu affirmait être resté jusqu'à ce qu'il n'y ait plus dans la commune qu'une demi-douzaine de personnes à venir au culte le dimanche ; et bien qu'il y eût un fonds pour l'entretenir et que son traitement fût régulièrement payé, il n'avait pas pu croire de son devoir de passer son temps à travailler dans un pareil champ. On l'avait donc congédié. Aucune autre dénomination n'avait pris possession du terrain de manière à éveiller un quelconque intérêt public, et toute la commune était un complet désert moral. Il restait trois anciens de l'Église presbytérienne et une vingtaine de membres. La seule personne non mariée de l'Église était cette Mlle S... dont j'ai parlé.

Presque toute la commune se trouvait dans l'impénitence. C'était une grande et riche commune agricole, sans aucun village de quelque importance.

Le dimanche suivant, Mlle S... vint de nouveau à ma rencontre comme je descendais de la chaire ; elle me supplia de monter là-bas pour prêcher et me demanda si je savais quelque chose de la situation de l'endroit. Je lui répondis que oui, mais je lui dis que je ne voyais pas comment je pourrais y aller. Elle parut très émue, trop émue pour pouvoir parler, car elle ne parvenait pas à maîtriser ses sentiments. Ces faits, joints à ce que j'avais entendu dire, commencèrent à me saisir, et mon esprit commença à être profondément remué au sujet de la situation de Stephentown. Je finis par lui dire que, si les anciens de l'Église désiraient que je vienne, elle pouvait faire annoncer que je monterais, si le Seigneur le voulait, pour prêcher dans leur église le dimanche suivant à cinq heures de l'après-midi. Cela me permettrait de prêcher deux fois à New Lebanon, après quoi je

pourrais monter en voiture jusqu'à Stephentown et prêcher à cinq heures. Son visage sembla s'illuminer, et son cœur sembla déchargé d'un fardeau. Elle rentra chez elle et fit faire l'annonce.

Le dimanche suivant, donc, après que j'eus prêché pour la seconde fois, un des jeunes convertis de New Lebanon offrit de me conduire à Stephentown dans sa voiture. Quand il arriva dans son cabriolet pour me prendre, je lui demandai : « Avez-vous un cheval sûr ? » « Oh oui ! me répondit-il, parfaitement sûr. » Et il me demanda en souriant : « Pourquoi me posez-vous la question ? » « Parce que, répondis-je, si le Seigneur veut que j'aille à Stephentown, le diable l'empêchera s'il le peut ; et si votre cheval n'est pas sûr, il essaiera de lui faire me tuer. » Il sourit, et nous partîmes ; et, chose étrange à dire, avant que nous soyons arrivés, ce cheval s'emballa deux fois et faillit nous tuer. Son propriétaire exprima le plus grand étonnement et dit qu'il n'avait jamais rien vu de pareil.

Nous arrivâmes pourtant sains et saufs, en temps voulu, chez M. S..., le père de cette Mlle S... dont j'ai parlé. Il habitait à environ un demi-mille de l'église, en direction de New Lebanon. En entrant, nous rencontrâmes Maria (c'était son prénom), qui nous reçut avec des larmes, mais avec joie, et me conduisit dans une chambre où je pourrais être seul, car ce n'était pas encore tout à fait l'heure de la réunion. Peu après, je l'entendis prier dans une chambre au-dessus de ma tête. Quand l'heure de la réunion fut venue, nous y allâmes tous, et nous trouvâmes une très nombreuse assistance. L'assemblée fut grave et attentive, mais il ne se passa rien de très particulier ce soir-là. Je passai la nuit chez M. S..., et cette Maria sembla prier au-dessus de ma chambre presque toute la nuit. J'entendais sa voix basse et tremblante, souvent interrompue par des sanglots et des pleurs manifestes. Je n'avais pris aucun engagement de revenir ; mais avant que je parte le matin, elle insista tant que je consentis à ce qu'on annonce une réunion pour moi à cinq heures le dimanche suivant.

Quand je montai le dimanche suivant, les choses se passèrent à peu près comme la première fois ; mais l'assemblée était plus serrée ; et comme le bâtiment était vieux, on avait solidement étayé les galeries pendant la semaine, de peur qu'elles ne s'effondrent. Je pus voir un accroissement manifeste de gravité et d'intérêt la deuxième fois que j'y prêchai. J'annonçai alors que je reviendrais prêcher. Au troisième service, l'Esprit de Dieu fut répandu sur l'assemblée.

Il y avait un juge P..., qui habitait un petit village dans une partie de la commune, et qui avait une nombreuse famille d'enfants non convertis. À la fin du service, comme je descendais de la chaire, Mlle S... s'approcha de moi et me montra un banc (l'église avait alors les anciens bancs carrés, fermés), où était assise une jeune femme tout accablée par ses sentiments. J'entrai pour lui parler et découvris qu'elle était l'une des filles de ce juge P... Elle était très profondément convaincue de péché. Je m'assis à côté d'elle et je l'instruisis ; et je crois qu'avant de quitter l'église elle était convertie. C'était une jeune femme très intelligente et très sérieuse, et elle devint une chrétienne très utile. Elle épousa par la suite l'évangéliste Underwood, qui a été si bien connu dans beaucoup d'Églises, surtout dans le New Jersey, et en Nouvelle-Angleterre.

Elle et Mlle S... semblèrent aussitôt unir leurs prières. Mais je ne voyais pas encore beaucoup de mouvement parmi les membres plus âgés de l'Église. Leurs relations les uns avec les autres étaient telles qu'il fallait que bien des repentirs et des aveux s'échangent entre eux, comme condition pour qu'ils puissent entrer dans l'œuvre.

La situation de Stephentown exigeait maintenant que je quitte New Lebanon et que je m'installe là-bas. C'est ce que je fis. L'esprit de prière, entre-temps, était venu puissamment sur moi, comme c'était le cas depuis quelque temps pour Mlle S... Cette puissance de prière s'étendant et grandissant si manifestement, l'œuvre prit bientôt un caractère très puissant ; à tel point que la parole du Seigneur abattait les hommes les

plus forts et les laissait entièrement sans force. Je pourrais citer bien des cas de ce genre.

L'un des premiers dont je me souvienne eut lieu un dimanche où je prêchais sur ce texte : « Dieu est amour » (1 Jean 4,8). Il y avait là un homme du nom de J..., un homme aux nerfs solides et un cultivateur assez en vue dans la commune. Il était assis presque juste devant moi, près de la chaire. La première chose que je remarquai, c'est qu'il tomba et se tordit quelques instants dans l'angoisse ; mais ensuite il devint calme et presque immobile, mais entièrement sans force. Il resta dans cet état jusqu'à la fin de la réunion, puis on le ramena chez lui. Il fut très vite converti et devint un ouvrier efficace pour amener ses proches à Christ.

Au cours de ce réveil, Zebulon R. Shipherd, avocat célèbre du comté de Washington, dans l'État de New York, qui était à Albany pour les audiences du tribunal, entendit parler du réveil de Stephentown et arrangea ses affaires de manière à venir travailler avec moi au réveil. C'était un chrétien sérieux ; il assistait à toutes les réunions et y prenait un grand plaisir. Il était là quand eurent lieu les élections de novembre dans tout l'État. J'attendais le jour du scrutin avec une assez grande inquiétude, craignant que l'agitation de cette journée ne retarde beaucoup l'œuvre. J'exhortai les chrétiens à veiller et à prier beaucoup, pour que l'œuvre ne soit pas arrêtée par l'agitation qui pourrait se produire ce jour-là.

Le soir du jour du scrutin, je prêchai. Quand je descendis de la chaire, après la prédication, M. Shipherd (qui, soit dit en passant, était le père du pasteur J. J. Shipherd, celui qui fonda plus tard Oberlin) me fit signe, depuis le banc où il était assis, de venir le trouver. C'était un banc dans l'angle de l'église, à gauche de la chaire. J'allai à lui et trouvai l'un des messieurs qui avaient siégé toute la journée à la table pour recevoir les votes, si accablé par la conviction de péché qu'il était incapable de quitter sa place. J'entrai, je m'entretins un moment avec lui et je priai avec lui, et il fut manifestement converti. Une bonne partie de l'assemblée s'était,

entre-temps, rassise. Comme je sortais du banc et que j'allais me retirer, on attira mon attention sur un autre banc, du côté droit de la chaire, où se trouvait un autre de ces hommes qui avaient tenu un rôle en vue à l'élection et avaient reçu les votes, exactement dans le même état d'esprit. Il était trop bouleversé par ce qu'il éprouvait pour quitter l'église. J'allai m'entretenir avec lui aussi ; et, si je me souviens bien, il fut converti avant de quitter l'église. Je mentionne ces cas comme des échantillons du caractère de l'œuvre dans cet endroit.

J'ai mentionné que la famille de M. P... était nombreuse.

Je me souviens que seize membres de cette famille, enfants et petits-enfants, furent convertis, selon toute apparence ; et tous, je crois, se joignirent à l'Église avant mon départ. Il y avait dans la commune une autre famille, du nom de M..., qui était, elle aussi, une famille nombreuse et très influente, l'une des plus influentes de la commune. La plupart des gens habitaient dispersés le long d'une route qui, si je me souviens bien, avait environ cinq milles de long. En me renseignant, je découvris qu'il n'y avait pas une seule famille pieuse sur toute cette route, et pas une seule maison où l'on fît le culte de famille.

J'annonçai que je prêcherais dans une école de cette route, et quand j'arrivai, la salle était plus que comble. Je pris pour texte : « La malédiction de l'Éternel est dans la maison du méchant » (Proverbes 3,33). Le Seigneur me donna une vue très claire du sujet, et je pus présenter la vérité avec force. Je leur dis que, d'après ce que j'avais appris, il n'y avait pas une seule famille qui priait dans tout ce quartier. Le fait est que la commune était dans un état affreux. L'influence de M. B..., leur ancien pasteur devenu incrédule, avait porté ses fruits naturels ; et il restait bien peu de conviction de la vérité et de la réalité de la religion chez les impénitents de cette commune. Cette réunion dont j'ai parlé eut pour résultat, je crois, la conviction de presque tous ceux qui y étaient présents. Le réveil s'étendit dans ce voisinage ; et je me souviens que,

dans cette famille M..., il y eut dix-sept conversions, selon toute apparence.

Mais il y avait plusieurs familles de la commune, d'une influence considérable, qui ne venaient pas aux réunions. Il semblait qu'elles étaient tellement sous l'influence de M. B... qu'elles étaient résolues à ne pas y venir. Cependant, au milieu du réveil, ce M.

B... mourut d'une mort horrible ; et cela mit fin à son opposition.

J'ai dit qu'il y avait dans la commune plusieurs familles qui ne venaient pas aux réunions ; et je ne trouvais aucun moyen de les amener à y venir. Mlle S... de New Lebanon, celle qui avait été convertie à Troy, apprit que ces familles ne venaient pas, et elle monta à Stephentown ; et comme son père était un homme très connu et très respecté, elle était reçue avec respect et égards dans toutes les familles qu'elle voulait visiter. Elle alla rendre visite à l'une de ces familles. Je crois qu'elle connaissait les filles de la maison, et elle les décida à l'accompagner à la réunion. Elles furent bientôt si intéressées qu'elles n'eurent plus besoin qu'on les pousse à venir. Elle alla ensuite dans une autre famille, avec le même résultat, puis dans une autre ; et finalement, je crois, elle obtint que toutes les familles qui s'étaient tenues à l'écart viennent aux réunions. Ces familles furent presque toutes, sinon toutes, converties avant que je quitte la commune. En fait, presque tous les principaux habitants de la commune furent rassemblés dans l'Église, et la commune fut moralement renouvelée. Je n'y suis jamais retourné depuis ce temps-là, c'est-à-dire depuis l'automne de 1827. Mais j'en ai souvent eu des nouvelles, et le réveil a produit des résultats durables. Les convertis se sont montrés solides, et l'Église a conservé un bon degré de vigueur spirituelle.

Comme ailleurs, les traits frappants de ce réveil furent un puissant esprit de prière victorieuse ; une conviction de péché accablante ; des conversions à Christ soudaines et puissantes ; un grand amour et une joie débordante chez les convertis, et leur grand sérieux, leur activité et leur utilité dans leurs prières et leurs efforts pour les autres. Ce réveil eut lieu

dans la commune voisine de New Lebanon, et immédiatement après la conférence. L'opposition avait, à cette conférence, reçu le coup de grâce. J'ai rarement travaillé dans un réveil avec plus de réconfort pour moi-même, ou avec moins d'opposition, qu'à Stephentown. Au début, les gens s'irritèrent un peu sous la prédication ; mais l'Esprit saint l'appliquait aux cœurs avec une telle puissance que je n'entendis bientôt plus aucune plainte.

Chapitre 18

Les réveils de Wilmington et de Philadelphie

Pendant que je travaillais à New Lebanon, l'été précédent, le pasteur Gilbert, de Wilmington, dans le Delaware, dont le père habitait New Lebanon, y était venu en visite. M. Gilbert était très « ancienne école » dans ses vues théologiques, mais c'était un homme bon et zélé. Son amour des âmes l'emportait sur toutes les difficultés que pouvaient soulever entre nous les subtiles questions de théologie qui nous séparaient. Il m'entendit prêcher à New Lebanon, il vit les résultats, et il insista beaucoup pour que je vienne l'aider à Wilmington.

Aussi, dès que je vis clairement que je pouvais quitter Stephentown, je me rendis à Wilmington et me mis au travail avec M. Gilbert. Je découvris vite que son enseignement avait mis l'Église dans une position où il était impossible d'y susciter un réveil tant que ses vues n'auraient pas été redressées. Ces gens semblaient avoir peur de faire le moindre effort, de crainte d'ôter l'œuvre des mains de Dieu. Ils avaient sur la doctrine les vues les plus anciennes de l'ancienne école ; leur théorie était donc que Dieu convertirait les pécheurs en son temps, et que, par conséquent, presser les pécheurs de se repentir immédiatement, bref, chercher à susciter un réveil, c'était prétendre faire des hommes des chrétiens par l'action et par la force humaines, et ainsi déshonorer Dieu en lui ôtant l'œuvre des mains. Je remarquai aussi que leurs prières ne montraient aucune insistance pour une effusion immédiate de l'Esprit, et que tout cela s'accordait avec les vues dans lesquelles on les avait formés.

Il était clair que rien ne pourrait se faire tant que les vues de M. Gilbert sur ce sujet n'auraient pas changé. Je passai donc chaque jour des heures à m'entretenir avec lui de ses vues particulières. Nous examinâmes toute la question en frères ; et après avoir travaillé ainsi avec lui pendant deux

ou trois semaines, je vis que son esprit était prêt à ce que mes propres vues soient présentées à son troupeau. Le dimanche suivant, je pris pour texte : « Faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau. Pourquoi mourriez-vous ? » (Ézéchiel 18,31). Je traitai à fond de la responsabilité du pécheur, et je montrai ce qu'un cœur nouveau n'est pas, et ce qu'il est. Je prêchai environ deux heures, et je ne m'assis pas avant d'avoir parcouru tout le sujet aussi complètement qu'une parole très rapide me permettait de le faire en ce laps de temps.

L'auditoire fut saisi d'un intérêt intense, et une foule de gens se levèrent et restèrent debout, dans toutes les parties de l'église. Elle était absolument pleine, et l'on voyait d'étranges visages dans l'assemblée. Les uns avaient l'air bouleversés et offensés, d'autres profondément intéressés. Bien souvent, quand je faisais ressortir avec force le contraste entre mes vues et celles dans lesquelles on les avait instruits, les uns riaient, d'autres pleuraient, d'autres étaient visiblement en colère ; mais je ne me souviens pas que personne ait quitté l'église. C'était une émotion étrange.

Pendant ce temps, M. Gilbert, assis derrière moi dans la chaire, se déplaçait d'un bout du canapé à l'autre. Je l'entendais respirer et soupirer, et je ne pouvais m'empêcher de remarquer qu'il était lui-même dans la plus grande anxiété. Je savais pourtant que je le tenais solidement par ses convictions ; mais s'il se déciderait à affronter ce que dirait son troupeau, je l'ignorais. Seulement, je prêchais pour plaire au Seigneur, et non aux hommes. Je pensais que c'était peut-être la dernière fois que je prêchais là ; mais j'étais résolu, quoi qu'il arrive, à leur dire la vérité, toute la vérité, sur ce sujet, quel qu'en soit le résultat.

Je m'efforçai de montrer que, si l'homme était aussi impuissant que leurs vues le représentaient, il n'était pas à blâmer pour ses péchés. S'il avait perdu en Adam tout pouvoir d'obéir, si bien que l'obéissance lui était devenue impossible, et cela non par son propre acte ou son consentement, mais par l'acte d'Adam, c'était pure absurdité de dire

qu'on pouvait le blâmer pour ce qu'il ne pouvait empêcher. Je m'étais efforcé de montrer aussi que, dans ce cas, l'expiation n'était pas une grâce, mais en réalité une dette que Dieu avait envers le genre humain, pour l'avoir placé dans une condition si déplorable et si malheureuse. En vérité, le Seigneur m'aida, je crois, à mettre en lumière avec une clarté irrésistible les dogmes particuliers de l'ancienne école et leurs inévitables conséquences.

Quand j'eus fini, je n'invitai pas M. Gilbert à prier, car je n'osais pas ; mais je priai moi-même pour que le Seigneur fasse pénétrer la parole, la fasse comprendre, et donne un esprit sans prévention pour peser ce qui avait été dit, recevoir la vérité et rejeter ce qui pouvait être erroné. Puis je congédiai l'assemblée et descendis l'escalier de la chaire, M. Gilbert me suivant. L'auditoire se retira très lentement, et beaucoup semblaient rester debout et attendre quelque chose, dans presque toutes les parties de l'église. Les allées se vidèrent à peu près ; et le reste de l'assemblée semblait demeurer dans l'attente, comme si l'on pensait entendre M. Gilbert dire quelque chose sur ce qui venait d'être dit. Mme Gilbert, elle, sortit aussitôt.

En descendant l'escalier de la chaire, je remarquai deux dames assises sur la gauche de l'allée par où nous devions passer ; on me les avait présentées, et je savais qu'elles étaient des amies intimes de M. Gilbert et parmi ses plus fermes soutiens. Je vis qu'elles avaient l'air en partie peinées, en partie offensées, et grandement étonnées. La première que nous atteignîmes, qui était près de l'escalier de la chaire, saisit M. Gilbert par le bras comme il me suivait, et lui dit : « Monsieur Gilbert, que pensez-vous de cela ? » Elle parlait en un murmure sonore. Il répondit sur le même ton : « Cela vaut cinq cents dollars. » Cela me fit grand plaisir et me toucha beaucoup. Elle répliqua : « Alors vous n'avez jamais prêché l'Évangile. » « Eh bien, dit-il, j'ai le regret de le dire, je ne l'ai jamais prêché. » Nous poursuivîmes notre chemin, et l'autre dame lui dit à peu près les mêmes choses et reçut une réponse semblable. Cela me suffisait ; je gagnai la porte et sortis. Ceux qui étaient déjà sortis se

tenaient, en grand nombre, devant l'église, discutant avec véhémence ce qui avait été dit. En suivant les rues pour me rendre chez M. Gilbert, où je logeais, je les trouvai pleines d'agitation et de discussions. Les gens comparaient leurs vues ; et d'après les quelques mots qui échappaient à ceux qui ne me remarquaient pas quand je passais, je vis que l'impression était nettement favorable à ce qui avait été dit.

Quand j'arrivai chez M. Gilbert, sa femme m'apostropha dès que je fus entré : « Monsieur Finney, comment avez-vous osé prêcher une chose pareille dans notre chaire ? » Je répondis : « Madame Gilbert, je n'ai pas osé prêcher autre chose ; c'est la vérité de Dieu. » Elle reprit : « Eh bien, c'est vrai que Dieu était tenu en justice de faire une expiation pour le genre humain. Je l'ai toujours senti, quoique je n'aie jamais osé le dire. Je croyais que, si la doctrine prêchée par M. Gilbert était vraie, Dieu était obligé, en toute justice, de faire une expiation, et de me tirer d'une situation dont il m'était impossible de me tirer moi-même, et d'une condamnation que je ne méritais pas. »

Juste à ce moment, M. Gilbert entra. « Voilà, lui dis-je, frère Gilbert, vous voyez les résultats de votre prédication, ici même, dans votre propre famille. » Et je lui répétai ce que sa femme venait de dire. Il répondit : « J'ai pensé quelquefois que ma femme était l'une des femmes les plus pieuses que j'aie jamais connues ; et d'autres fois, j'ai pensé qu'elle n'avait pas de religion du tout. » « Comment ! m'écriai-je, elle a toujours pensé que Dieu lui devait, en toute justice, le salut préparé en Christ ; comment peut-elle être chrétienne ? » Tout cela fut dit, de part et d'autre, avec la plus grande solennité et le plus grand sérieux. Sur ma dernière remarque, elle se leva et quitta la pièce. La maison était plongée dans une grande solennité, et pendant deux jours, je crois, je ne la vis pas. Puis elle reparut, ayant fait la clarté non seulement dans la vérité, mais dans l'état de son propre cœur : elle était passée par une révolution complète de ses vues et de son expérience.

À partir de là, l'œuvre avança. Le Saint-Esprit fit admirablement fructifier la vérité. Les vues de M. Gilbert changèrent beaucoup, et aussi sa manière de prêcher et de présenter l'Évangile. Autant que je sache, jusqu'au jour de sa mort, ses vues restèrent redressées, celles de la nouvelle école, à l'opposé des vues de l'ancienne école qu'il avait soutenues jusque-là.

L'effet de ce sermon sur bien des membres de l'Église de M. Gilbert fut très singulier. J'ai parlé de la dame qui lui avait demandé ce qu'il en pensait. Elle me raconta plus tard qu'elle avait été si offensée de voir toutes ses idées sur la religion ainsi renversées qu'elle s'était promis de ne plus jamais prier. Elle avait pris l'habitude de se justifier dans une large mesure à cause de sa nature pécheresse, et elle avait adopté en elle-même une position comme celle qu'avait tenue Mme Gilbert, si bien que ma prédication sur ce sujet avait entièrement renversé ses vues, sa religion, tout. Elle demeura dans cet état de révolte, si je me souviens bien, quelque six semaines avant de consentir à prier de nouveau. Puis elle céda, et ses vues comme son expérience religieuse furent complètement transformées. Et ce fut le cas, je crois, d'un grand nombre de membres de cette Église.

Entre-temps, on m'avait décidé à monter prêcher deux fois par semaine pour M. Patterson, à Philadelphie. Je montais par le bateau à vapeur, je prêchais le soir, et je revenais le lendemain prêcher à Wilmington ; j'alternais ainsi mes réunions du soir entre Wilmington et Philadelphie. La distance était d'environ quarante milles. La parole eut tant d'effet à Philadelphie que je fus convaincu qu'il était de mon devoir de laisser M. Gilbert poursuivre l'œuvre à Wilmington, et de consacrer tout mon temps au travail à Philadelphie.

Le pasteur James Patterson, avec qui je travaillai d'abord à Philadelphie, tenait les vues théologiques alors professées à Princeton, connues depuis comme la théologie des presbytériens de l'ancienne école. Mais c'était un homme pieux, qui se souciait bien davantage du salut des âmes que des

subtiles questions de capacité et d'incapacité, ou d'aucun de ces points de doctrine sur lesquels les presbytériens de l'ancienne et de la nouvelle école diffèrent. Sa femme tenait les vues théologiques de la Nouvelle-Angleterre ; c'est-à-dire qu'elle croyait à une expiation générale, et non restreinte, et qu'elle partageait ce qu'on appelait l'orthodoxie de la Nouvelle-Angleterre, par opposition à l'orthodoxie de Princeton.

On se souviendra qu'à cette époque j'appartenais moi-même à l'Église presbytérienne. J'avais reçu la licence de prêcher et l'ordination d'un presbytère composé surtout d'hommes formés à Princeton. J'ai dit aussi que, lorsque je reçus la licence de prêcher l'Évangile, on me demanda si je recevais la confession de foi presbytérienne comme contenant la substance de la doctrine chrétienne, et que je répondis que oui, autant que je la comprenais. Mais, ne m'attendant pas à ce qu'on me pose une telle question, je ne l'avais jamais examinée avec quelque attention, et je crois que je ne l'avais jamais lue en entier. Or, quand j'en vins à lire la confession de foi et à la méditer, je vis que, bien que je puisse la recevoir, comme je sais aujourd'hui que des foules de presbytériens le font, comme contenant la substance de la doctrine chrétienne, il y avait cependant plusieurs points sur lesquels je ne pouvais pas lui donner le sens qu'on leur donnait à Princeton ; et en conséquence, partout, je faisais comprendre aux gens que je n'acceptais pas cette interprétation, ou que, si c'était là la véritable interprétation, alors j'étais en complet désaccord avec la confession de foi. Je suppose que M. Patterson l'avait compris avant que j'aille travailler avec lui ; car, lorsque j'adoptai cette ligne dans sa chaire, il ne montra aucune surprise. En fait, il n'y fit pas la moindre objection.

Le réveil prit si fortement dans son assemblée qu'il s'y intéressa vivement ; et comme il voyait que Dieu bénissait la parole telle que je la présentais, il me soutint fermement et ne fit jamais, en aucun cas, d'objection à ce que j'avançais. Parfois, quand nous revenions de la réunion, Mme Patterson faisait remarquer en souriant : « Tu vois, monsieur Patterson, que M. Finney n'est pas d'accord avec toi sur ces points dont nous avons

si souvent parlé. » Et lui répondait toujours, dans la grandeur de sa foi et de son amour chrétiens : « Eh bien, le Seigneur le bénit. »

L'intérêt devint si grand que nos assemblées étaient bondées à chaque réunion. Un jour, M. Patterson me dit : « Frère Finney, si les pasteurs presbytériens de cette ville découvrent vos vues, et ce que vous prêchez aux gens, ils vous chasseront de la ville comme on chasse un loup. » Je répondis : « Je n'y peux rien. Je ne peux pas prêcher d'autre doctrine ; et s'il leur faut me chasser de la ville, qu'ils le fassent, et qu'ils en portent la responsabilité. Mais je ne crois pas qu'ils puissent me faire partir. »

Pourtant, les pasteurs ne prirent nullement le parti qu'il avait prédit ; presque tous, au contraire, m'ouvrirent leur chaire. Quand ils apprirent ce qui se passait dans l'Église de M. Patterson, et que beaucoup de leurs propres membres étaient fortement touchés, ils m'invitèrent à prêcher chez eux ; et, si je me souviens bien, je prêchai dans toutes les Églises presbytériennes, sauf celle d'Arch Street.

Philadelphie était alors presque unanime à tenir les vues théologiques de Princeton. Le docteur Skinner tenait dans une certaine mesure ce qu'on a appelé depuis les vues de la nouvelle école, et il s'écartait assez du ton de la théologie qui régnait autour de lui pour être soupçonné de n'être pas tout à fait sain selon l'orthodoxie dominante. J'ai toujours regardé comme une chose très remarquable que, autant que je sache, mes vues doctrinales ne soient pas devenues une pierre d'achoppement dans cette ville, et que mon orthodoxie n'ait pas été ouvertement mise en question par un seul des pasteurs ou une seule des Églises. Je prêchai à l'Église réformée hollandaise, devant l'assemblée du docteur Livingston ; et je trouvai qu'il partageait mes vues et qu'il m'encourageait, de toute son influence, à continuer et à proclamer la publication que le Seigneur m'avait ordonnée. Je n'hésitais pas, partout et en toute occasion, à présenter mes propres vues théologiques, celles que j'avais présentées aux Églises partout ailleurs.

M. Patterson fut lui-même, je crois, très surpris que je ne rencontre aucune opposition ouverte de la part des pasteurs ou des Églises à cause de mes vues théologiques. À vrai dire, je ne les présentais pas du tout sur un ton de controverse ; je m'en servais simplement dans mes enseignements aux saints et aux pécheurs, d'une manière si naturelle qu'elles n'attiraient peut-être pas beaucoup l'attention, sauf celle des théologiens avertis. Mais bien des choses que je disais étaient nouvelles pour les gens. Par exemple, un soir, je prêchai sur ce texte : « Car il y a un seul Dieu, et aussi un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous. C'est là le témoignage rendu en son propre temps » (1 Timothée 2,5-6). C'était un sermon sur l'expiation, où je soutenais la vue que j'ai toujours tenue sur sa nature et sur son universalité ; et j'exposai, aussi fortement que je le pus, les points sur lesquels mes vues différaient de celles des théologiens de l'expiation limitée. Ce sermon attira tant l'attention et suscita un tel intérêt qu'on me pressa de prêcher sur le même sujet dans d'autres Églises. Plus je prêchais là-dessus, plus les gens désiraient l'entendre ; et l'émotion devint si générale que je prêchai sur ce sujet sept soirs de suite, dans autant d'Églises différentes.

Il semble que les gens avaient beaucoup entendu parler contre ce qu'on appelait le hopkinsianisme, dont les deux grands points passaient pour être que l'homme devait consentir à être damné pour la gloire de Dieu, et que Dieu était l'auteur du péché. En prêchant, je relevais quelquefois ces points et j'en profitais pour dénoncer le hopkinsianisme ; et je disais qu'ils semblaient en avoir beaucoup trop à Philadelphie ; que leur grande négligence à s'occuper du salut de leur âme donnait tout à fait l'impression qu'ils consentaient à être damnés ; et qu'ils devaient bien tenir que Dieu était l'auteur du péché, puisqu'ils soutenaient que leur nature était pécheresse. Je retournais cela dans tous les sens, et ces deux points, je m'y arrêtais longuement. J'entendis dire à maintes reprises que les gens disaient : « En tout cas, ce n'est pas un hopkinsien. » En fait, je me sentais le devoir de mettre à nu toutes les cachettes des pécheurs, et

de les débusquer de dessous ces vues particulières de l'orthodoxie derrière lesquelles je les trouvais retranchés.

Le réveil se répandit et prit avec puissance. Toutes nos réunions, pour la prédication, pour la prière et pour ceux qui cherchaient, étaient combles. Il y avait bien plus d'âmes inquiètes que nous ne pouvions convenablement en recevoir. C'était tard dans l'automne quand je pris logement à Philadelphie, et je continuai d'y travailler sans aucune interruption jusqu'au mois d'août suivant, en 1828.

Comme ailleurs, il y eut quelques cas d'opposition très acharnée de la part de particuliers. Dans un cas, un homme dont la femme était très profondément convaincue de péché fut si furieux qu'il entra et emmena de force sa femme hors de la réunion. Je me rappelle un autre cas, très frappant, celui d'un Allemand dont je ne peux plus retrouver le nom. Il était marchand de tabac. Il avait une femme très aimable et intelligente, et il était lui-même, comme je le découvris quand je fis sa connaissance, un homme intelligent. Il était pourtant sceptique et n'avait aucune confiance dans la religion. Sa femme, elle, vint à nos réunions, fut très inquiète au sujet de son âme, et, après une rude lutte de bien des jours, elle fut pleinement convertie. Comme elle assistait souvent aux réunions et qu'elle s'y intéressait beaucoup, cela attira bientôt l'attention de son mari, et il commença à s'opposer à ce qu'elle soit chrétienne. Il avait, à ce que j'appris, un caractère emporté ; c'était un homme d'une carrure athlétique, d'une grande résolution et d'une volonté inflexible. À mesure que sa femme s'intéressait davantage, son opposition grandit, jusqu'à ce qu'enfin il lui interdise d'aller encore aux réunions.

Elle vint alors me voir et me demanda conseil sur la conduite à tenir. Je lui dis que sa première obligation était envers Dieu ; qu'elle était sans aucun doute tenue d'obéir à ses commandements, même s'ils allaient contre les ordres de son mari ; et que, tout en lui conseillant d'éviter de le froisser si elle le pouvait, tout en faisant son devoir envers Dieu, elle ne devait en aucun cas omettre ce qu'elle regardait comme son devoir envers

Dieu pour se plier à ses désirs. Je lui dis que, puisqu'il était incrédule, ses opinions en matière religieuse ne méritaient pas d'être respectées, et qu'elle ne pouvait pas suivre ses avis sans danger. Elle le savait très bien. C'était un homme qui ne prêtait aucune attention à la religion, si ce n'est pour la combattre.

Suivant mon conseil, elle assista aux réunions quand elle en avait l'occasion et reçut l'enseignement ; elle entra bientôt dans la liberté de l'Évangile, eut une grande foi et une grande paix intérieure, et jouit beaucoup de la présence de Dieu. Cela déplut fort à son mari ; et il alla finalement jusqu'à menacer de la tuer si elle retournait à la réunion. Elle l'avait vu si souvent en colère qu'elle ne croyait pas qu'il exécuterait sa menace. Elle lui dit calmement que, quoi qu'il lui en coûte, elle était décidée à faire son devoir envers Dieu ; qu'elle sentait qu'il était de son devoir de profiter de l'occasion pour recevoir l'enseignement dont elle avait besoin ; et qu'il lui fallait assister à ces réunions chaque fois qu'elle le pourrait sans négliger son devoir envers sa famille.

Un dimanche soir, quand il vit qu'elle allait à la réunion, il renouvela sa menace : si elle y allait, il la tuerait. Elle me dit plus tard qu'elle n'avait pas imaginé que ce fût autre chose qu'une vaine menace. Elle lui répondit calmement que son devoir était clair ; qu'il n'y avait aucune raison pour qu'elle reste à la maison à ce moment-là, sinon pour se plier à ses désirs déraisonnables ; et que rester à la maison dans de telles circonstances serait tout à fait contraire à son devoir envers Dieu et envers elle-même. Elle alla donc à la réunion. Quand elle en revint, elle le trouva dans une violente fureur. Dès qu'elle eut passé la porte, il la ferma à clé derrière elle, retira la clé, puis tira un poignard et jura qu'il allait la tuer. Elle s'enfuit à l'étage. Il saisit une lumière pour la suivre. La servante souffla la lumière comme il passait près d'elle. Cela les laissa tous deux dans l'obscurité. Elle monta, traversa les pièces du premier étage, trouva le chemin de la cuisine, puis de la cave. Il ne put la suivre dans le noir ; elle sortit par le soupirail de la cave, se rendit chez une amie et y passa la nuit.

Persuadée qu'il aurait honte de sa fureur avant le matin, elle rentra de bonne heure ; elle pénétra dans la maison et trouva tout dans le plus grand désordre. Il avait brisé une partie des meubles et s'était conduit comme un homme hors de sens. Dès qu'elle fut bien entrée, il ferma de nouveau la porte à clé ; et, tirant un poignard, il se jeta à genoux, leva les mains et fit le serment le plus horrible qu'il allait la tuer sur-le-champ. Elle le regarda stupéfaite et s'enfuit. Elle monta l'escalier, mais il faisait jour, et il la suivit. Elle courut de pièce en pièce, jusqu'à ce qu'enfin elle entre dans la dernière, d'où l'on ne pouvait plus s'échapper. Elle se retourna et lui fit face. Comme il allait la frapper de son poignard, elle se jeta à genoux, leva les mains vers le ciel et implora miséricorde pour elle-même et pour lui. À cet instant, Dieu l'arrêta. Elle raconta qu'il la regarda un moment, laissa tomber son poignard, tomba lui-même sur le plancher et implora à son tour miséricorde. Il céda là, sur-le-champ, confessa ses péchés à Dieu et à elle, et supplia Dieu et la supplia de lui pardonner.

Dès ce moment, ce fut un homme merveilleusement changé. Il devint l'un des convertis les plus ardents. Il s'attacha beaucoup à moi ; et un an ou deux plus tard, ayant appris que je devais arriver à Philadelphie par un certain bateau à vapeur, il fut le premier homme de Philadelphie à venir à ma rencontre et à me saluer. Je les reçus, lui et sa femme, dans l'Église avant de quitter Philadelphie, et je baptisai leurs enfants. Je ne les ai pas revus et n'ai pas eu de leurs nouvelles depuis bien des années.

Mais s'il y eut des cas particuliers d'une hostilité et d'une opposition à la religion singulièrement acharnées, je ne fus jamais gêné ni entravé par quoi que ce soit qui ressemblât à une opposition publique. Les pasteurs me reçurent avec bienveillance ; et dans aucun cas dont je me souvienne ils ne parlèrent publiquement, si tant est qu'ils l'aient fait en privé, contre l'œuvre qui se poursuivait.

Après avoir prêché plusieurs mois dans l'Église de M. Patterson, et plus ou moins dans presque toutes les Églises presbytériennes de la ville, on jugea préférable que je prenne une position centrale et que je prêche

régulièrement en un seul lieu. Dans Race Street se trouvait une grande Église allemande, dont le pasteur était un certain M. Helfenstein. Les anciens de l'assemblée, avec leur pasteur, me demandèrent d'occuper leur chaire. Leur église était alors, je crois, le plus grand lieu de culte de la ville. Elle était toujours comble ; et l'on disait qu'elle contenait trois mille personnes quand elle était bondée et que les allées étaient remplies. J'y prêchai régulièrement pendant bien des mois. J'eus l'occasion de prêcher à un très grand nombre de moniteurs d'école du dimanche. On disait même que les moniteurs d'école du dimanche de toute la ville suivaient en général mon ministère.

Vers le milieu de l'été 1829, je m'absentai un peu de temps et rendis visite aux parents de ma femme, dans le comté d'Oneida ; puis je revins à Philadelphie et y travaillai jusque vers le milieu de l'hiver. Je ne me souviens pas des dates exactes, mais je pense qu'en tout j'ai travaillé à Philadelphie environ un an et demi. Pendant tout ce temps, il n'y eut aucun ralentissement du réveil, que j'aie pu voir. Les convertis devinrent nombreux dans tous les quartiers de la ville ; mais je n'en ai jamais connu le nombre exact, et je n'ai jamais pu m'en faire une estimation. Je n'avais jamais travaillé nulle part où je fusse reçu plus cordialement, ni où les chrétiens, et surtout les convertis, fissent meilleure figure que là. Il n'y eut parmi eux ni heurt ni division, à ma connaissance ; et je n'ai jamais entendu parler d'aucune influence funeste qui serait résultée de ce réveil.

Bien des faits intéressants se rattachent à ce réveil. Je me rappelle qu'une jeune femme, fille d'un pasteur de l'ancienne école, suivit mon ministère dans l'Église de M. Patterson et fut terriblement convaincue de péché. Sa conviction fut si profonde qu'elle finit par tomber dans un désespoir des plus douloureux. Elle me raconta que son père lui avait enseigné dès son enfance que, si elle était au nombre des élus, elle serait convertie en temps voulu ; et que, jusqu'à ce qu'elle soit convertie et que sa nature soit changée par l'Esprit de Dieu, elle ne pouvait rien faire pour elle-même, sinon lire sa Bible et prier pour obtenir un cœur nouveau.

Toute jeune, elle avait été fortement convaincue de péché, mais elle avait suivi l'enseignement de son père : elle avait lu sa Bible, prié pour avoir un cœur nouveau, et pensé que c'était tout ce qu'on exigeait d'elle. Elle attendait d'être convertie, et d'avoir ainsi la preuve qu'elle était au nombre des élus. Au milieu de sa grande lutte intérieure au sujet de son salut, une question de mariage s'était présentée ; et elle avait promis à Dieu de ne jamais donner sa main à aucun homme tant qu'elle ne serait pas chrétienne. Quand elle fit cette promesse, me dit-elle, elle s'attendait à ce que Dieu la convertisse très bientôt. Mais sa conviction se dissipa. Elle ne fut pas convertie ; et pourtant cette promesse faite à Dieu pesait toujours sur son âme, et elle n'osait pas la rompre.

Vers l'âge de dix-huit ans, un jeune homme lui proposa de l'épouser. Elle y consentait ; mais, comme ce vœu pesait sur elle, elle ne pouvait accepter de se marier avant d'être chrétienne. Elle me dit qu'ils s'aimaient beaucoup, et qu'il la pressait de se marier sans tarder. Mais, sans lui dire sa vraie raison, elle remit la chose de mois en mois, pendant quelque cinq ans, si je me souviens bien, attendant que Dieu la convertisse. Enfin, un jour qu'il était en voiture, le jeune homme fut jeté hors de la voiture et tué sur le coup. Cela réveilla l'inimitié de son cœur contre Dieu. Elle accusa Dieu de la traiter durement. Elle disait qu'elle avait attendu qu'il la convertisse, qu'elle avait été fidèle à sa promesse de ne pas se marier avant d'être convertie ; qu'elle avait fait attendre son fiancé pendant des années jusqu'à ce qu'elle soit prête ; et que maintenant, voilà que Dieu l'avait retranché, et qu'elle n'était toujours pas convertie !

Elle avait appris que le jeune homme était universaliste ; et maintenant elle tenait fort à croire que l'universalisme était vrai, et elle refusait de croire que Dieu l'avait envoyé en enfer ; et, s'il l'y avait envoyé, elle ne pouvait aucunement s'y résigner. Elle était ainsi en guerre avec Dieu depuis un temps considérable avant de venir à nos réunions, persuadée que la faute de n'être pas convertie était imputable à Dieu, et non à elle-même.

Quand elle entendit ma prédication, qu'elle vit tous ses refuges de mensonge arrachés, et qu'elle comprit qu'elle aurait dû donner son cœur à Dieu depuis longtemps, et que tout aurait été bien, elle vit que c'était elle-même qui était entièrement coupable, et que l'enseignement de son père sur tous ces points était entièrement faux ; et, se rappelant comme elle le faisait combien elle avait accusé Dieu, et quelle attitude blasphématoire elle avait gardée devant lui, elle désespéra tout naturellement de la miséricorde. Je raisonnai avec elle, je tâchai de lui montrer la longanimité de Dieu, et je l'encourageai à espérer, à croire et à saisir la vie éternelle. Mais le sentiment de son péché était si grand qu'elle semblait incapable de saisir la promesse, et elle s'enfonçait de jour en jour plus profondément dans le désespoir.

Après avoir beaucoup travaillé avec elle, je fus très tourmenté par son cas. À la fin de chaque réunion, elle me suivait jusque chez moi avec ses plaintes désespérées, et m'épuisait en faisant appel à ma sympathie et à ma compassion chrétienne pour son âme. Cet état de choses durait depuis bien des semaines, quand un matin elle vint me voir accompagnée d'une de ses tantes, qui s'inquiétait beaucoup à son sujet et la croyait au bord même d'une folie sans remède. J'étais moi-même d'avis que cela finirait ainsi, si elle ne voulait pas croire. Catharine (c'était son nom) entra dans ma chambre avec son air désespéré habituel, mais avec dans le visage un égarement qui trahissait un état d'esprit insupportable ; et, à ce moment, ce fut, je crois, l'Esprit de Dieu qui me suggéra de prendre avec elle une voie tout à fait différente de celle que j'avais suivie jusque-là.

Je lui dis : « Catharine, vous faites profession de croire que Dieu est bon. » « Oh oui ! dit-elle, je le crois. » « Eh bien, vous m'avez souvent dit que sa bonté lui interdit d'avoir pitié de vous, que vos péchés ont été si grands que ce serait un déshonneur pour lui de vous pardonner et de vous sauver. Vous m'avez souvent avoué que vous croyiez que Dieu vous pardonnerait s'il pouvait le faire sagement ; mais que votre pardon lui ferait tort, à lui, à son gouvernement et à son univers, et que par

conséquent il ne peut pas vous pardonner. » « Oui, dit-elle, je le crois. » Je répliquai : « Alors votre difficulté, c'est que vous voulez que Dieu pèche, qu'il agisse sans sagesse, et qu'il se fasse tort à lui-même et à l'univers pour vous sauver. » Elle ouvrit tout grands ses grands yeux bleus, les fixa sur moi, et me regarda d'un air à la fois surpris et indigné. Mais je poursuivis : « Oui ! vous êtes dans une grande détresse et une grande angoisse, parce que Dieu ne veut pas mal faire, parce qu'il s'obstine à être bon, quoi qu'il advienne de vous. Vous allez et venez dans la plus grande détresse d'esprit, parce qu'on ne peut persuader Dieu de violer son propre sens de ce qui convient et de ce qui est juste, et de vous sauver à son propre détriment et à celui de l'univers entier. Vous vous croyez plus importante que Dieu et tout l'univers ; et vous ne pouvez être heureuse à moins que Dieu ne se rende malheureux, lui et tous les autres, pour vous rendre heureuse. »

J'insistai là-dessus. Elle me regarda avec la plus grande stupéfaction, et au bout de quelques instants elle se soumit. Elle sembla domptée presque instantanément, comme un petit enfant. Elle dit : « Je l'accepte. Que Dieu m'envoie en enfer, s'il pense que c'est la meilleure chose à faire. Je ne veux pas qu'il me sauve à ses propres dépens et aux dépens de l'univers. Qu'il fasse ce qui lui semblera bon ! » Je me levai aussitôt et quittai la pièce ; et, pour m'éloigner tout à fait d'elle, je sortis, montai en voiture et partis. Quand je revins, elle était naturellement partie ; mais, l'après-midi, elle revint avec sa tante pour raconter ce que Dieu avait fait pour son âme. Elle était remplie de joie et de paix, et elle devint l'une des converties les plus soumises, les plus humbles et les plus belles que j'aie connues.

Une autre jeune femme, je m'en souviens, une très belle jeune fille d'environ vingt ans peut-être, vint me voir sous une profonde conviction de péché. Je lui demandai, entre autres choses, si elle était convaincue d'avoir été si méchante que Dieu pourrait en toute justice l'envoyer en enfer. Elle répondit, dans les termes les plus forts : « Oui ! je mérite mille enfers. » Elle était vêtue avec élégance et, je crois, avec richesse. J'eus

avec elle un entretien très approfondi ; son cœur se brisa et elle se donna à Christ. Ce fut une convertie très humble, au cœur brisé. J'appris qu'elle rentra chez elle, rassembla une grande quantité de ses fleurs artificielles et de ses parures, dont elle s'était ornée et dont elle était très vaniteuse, et traversa la pièce en les tenant à la main. On lui demanda ce qu'elle allait en faire. Elle répondit qu'elle allait les brûler. « Je ne les porterai plus jamais », dit-elle. « Eh bien, lui dit-on, si tu ne veux plus les porter, tu peux les vendre ; ne les brûle pas. » Mais elle répondit : « Si je les vends, quelqu'un d'autre en sera aussi vaniteux que je l'ai été moi-même ; je vais les brûler. » Et elle les jeta bel et bien au feu.

Quelques jours après, elle vint me voir et me raconta qu'en traversant le marché, ce matin-là je crois, elle avait remarqué une dame très richement vêtue. Sa compassion fut si émue qu'elle s'approcha d'elle et lui demanda si elle pouvait lui parler. La dame répondit que oui. Elle lui dit : « Ma chère madame, n'êtes-vous pas fière de votre toilette, n'êtes-vous pas vaniteuse, et ne négligez-vous pas le salut de votre âme ? » Elle me dit qu'elle avait elle-même fondu en larmes en le disant, et qu'elle avait raconté à la dame un peu de sa propre expérience : combien elle avait été attachée à la toilette, et comme cela avait failli perdre son âme. « Maintenant, dit-elle, vous êtes une belle dame, et vous êtes élégamment vêtue ; n'êtes-vous pas dans le même état d'esprit que moi ? » Elle me dit que la dame avait pleuré et avoué que c'était bien là son piège, et qu'elle craignait que son amour de la toilette et du monde ne perde son âme. Elle avoua qu'elle avait négligé le salut de son âme parce qu'elle ne savait comment rompre avec le cercle dans lequel elle vivait. La jeune fille voulait savoir si je pensais qu'elle avait mal fait en parlant ainsi à cette dame. Je lui dis que non ! que je souhaitais que tous les chrétiens soient aussi fidèles qu'elle ; et que j'espérais qu'elle ne cesserait jamais d'avertir les personnes de son sexe contre ce qui avait failli perdre sa propre âme.

Au printemps de 1829, quand la Delaware était haute, les bûcherons descendirent avec leurs trains de bois des hautes terres où ils avaient abattu et sorti le bois pendant l'hiver. Il y avait alors, le long de la région

nord de la Pennsylvanie, une vaste étendue de pays que beaucoup appelaient « la région du bois », et qui remontait vers les sources de la Delaware. Beaucoup de gens y étaient occupés, été comme hiver, à sortir du bois de la forêt. Une grande partie de ce bois descendait à Philadelphie au printemps, par flottage, quand les eaux étaient hautes. Ils sortaient le bois quand la rivière était basse ; et quand la neige fondait et que venaient les pluies de printemps, ils le jetaient dans la rivière et le faisaient flotter jusqu'à un endroit où ils pouvaient construire des trains de bois, ou l'embarquer autrement pour le marché de Philadelphie.

Beaucoup de ces bûcherons élevaient des familles dans cette région, et il y avait là une vaste étendue de pays non colonisée et inoccupée, sauf par ces bûcherons. Ils n'avaient pas d'écoles, et ils n'avaient alors ni églises ni aucun secours religieux. J'ai connu un pasteur qui me dit qu'il était né dans cette région du bois ; et qu'à vingt ans il n'avait jamais assisté à une réunion religieuse et ne connaissait pas son alphabet.

Ces hommes qui descendaient avec le bois assistèrent à nos réunions, et un bon nombre d'entre eux furent, on peut l'espérer, convertis. Ils retournèrent dans les solitudes, se mirent à prier pour l'effusion du Saint-Esprit, et à raconter aux gens qui les entouraient ce qu'ils avaient vu à Philadelphie, en les exhortant à s'occuper de leur salut. Leurs efforts furent aussitôt bénis ; le réveil commença à prendre et à se répandre parmi ces bûcherons. Il se poursuivit de la manière la plus puissante et la plus remarquable. Il s'étendit à tel point que, dans bien des cas, des gens étaient convaincus de péché et convertis sans avoir assisté à aucune réunion, alors qu'ils étaient presque aussi ignorants que des païens. Des hommes qui sortaient du bois et vivaient seuls dans de petites cabanes, ou à deux, trois ou davantage, étaient saisis d'une telle conviction qu'elle les poussait à s'en aller au loin demander ce qu'ils devaient faire ; ils étaient convertis, et c'est ainsi que le réveil se répandit. Les convertis montraient la plus grande simplicité.

Un vieux pasteur qui connaissait un peu la situation me rapporta le fait suivant, comme exemple de ce qui se passait là-bas. Il me dit qu'un homme, en un certain endroit, avait pour lui seul une petite cabane où il dormait la nuit, et qu'il fabriquait des bardeaux pendant la journée. Il commença à sentir qu'il était un pécheur, et sa conviction grandit jusqu'à ce qu'il cède, confesse ses péchés et se repente ; et l'Esprit de Dieu lui révéla tant de la voie du salut qu'il connaissait manifestement le Sauveur. Mais il n'avait jamais assisté à une réunion de prière, ni entendu une prière, autant qu'il s'en souvînt, de toute sa vie. Ce qu'il éprouvait devint tel qu'il se sentit enfin poussé à aller dire à des connaissances, qui sortaient du bois en un autre endroit, ce qu'il ressentait. Mais en arrivant, il découvrit qu'un bon nombre d'entre eux ressentaient exactement la même chose que lui, et qu'ils tenaient des réunions de prière. Il assista à leurs réunions de prière, les entendit prier, et finit par prier lui-même ; et voici quelle fut sa prière : « Seigneur, tu m'as jeté à terre, et j'espère que tu me garderas à terre. Et puisque tu as eu si bonne chance avec moi, j'espère que tu vas essayer avec d'autres pécheurs. »

J'ai dit que cette œuvre avait commencé au printemps de 1829.

Au printemps de 1831, j'étais de nouveau à Auburn. Deux ou trois hommes de cette région du bois vinrent m'y voir, pour demander comment ils pourraient obtenir que quelques pasteurs viennent chez eux. Ils me dirent que pas moins de cinq mille personnes avaient été converties dans cette région du bois ; que le réveil s'était étendu sur quatre-vingts milles, et qu'il n'y avait pas là un seul ministre de l'Évangile.

Je ne suis jamais allé dans cette région ; mais, d'après tout ce que j'en ai entendu, j'ai toujours regardé ce réveil comme l'un des plus remarquables qui aient eu lieu dans ce pays. Il se poursuivit presque sans le concours des pasteurs, parmi une classe de gens très ignorants de tout enseignement ordinaire ; et pourtant les enseignements de Dieu furent si clairs et si merveilleux que j'ai toujours entendu dire que ce réveil fut

remarquablement exempt de fanatisme, d'excès, ou de quoi que ce soit de répréhensible. J'ai pu être mal informé sur certains points, mais je rapporte la chose comme je l'ai comprise. « Voici, comme un petit feu peut embraser une grande forêt ! » (Jacques 3,5). L'étincelle qui avait jailli dans le cœur de ces quelques bûcherons venus à Philadelphie se répandit sur cette forêt et aboutit au salut d'une multitude d'âmes.

Je trouvai en M. Patterson l'un des hommes les plus vrais et les plus saints avec qui j'aie jamais travaillé. Sa prédication était tout à fait singulière. Il prêchait avec un grand sérieux ; mais il n'y avait souvent aucun enchaînement dans ce qu'il disait, et très peu de rapport avec son texte. Il m'a souvent dit : « Quand je prêche, je prêche de la Genèse à l'Apocalypse. » Il prenait un texte, et après quelques remarques sur ce texte, ou peut-être aucune, un autre texte lui venait à l'esprit, sur lequel il faisait des remarques très justes et très frappantes, puis un autre texte encore ; et ainsi ses sermons se composaient de remarques vigoureuses et frappantes sur un grand nombre de textes, à mesure qu'ils lui venaient à l'esprit.

C'était un homme de haute taille, d'une allure frappante et d'une voix puissante. Il prêchait les larmes coulant sur ses joues, avec un sérieux et une émotion très saisissants.

Il était impossible de l'entendre prêcher sans être frappé de son intense sérieux et de sa grande droiture. Je ne l'entendis prêcher que de temps en temps ; et la première fois, j'en fus peiné, pensant que sa prédication était si décousue qu'elle ne pouvait produire d'effet. Je m'aperçus cependant que je m'étais trompé. Je découvris que, malgré le caractère décousu de sa prédication, son grand sérieux et son onction enfonçaient la vérité dans le cœur de ses auditeurs ; et je crois ne l'avoir jamais entendu prêcher sans constater que quelques personnes étaient profondément convaincues de péché par ce qu'il avait dit.

Il avait toujours un réveil chaque hiver ; et, à l'époque où je travaillai avec lui, il me dit, je crois, qu'il avait eu un réveil quatorze hivers de suite. Il

avait un peuple qui priait. Pendant que je travaillais avec lui, je me souviens qu'une fois, pendant deux ou trois jours, quelque chose sembla faire obstacle. L'œuvre parut en quelque mesure suspendue, et je commençai à craindre que quelque chose n'ait attristé le Saint-Esprit. Un soir, à la réunion de prière, alors que cet état de choses devenait manifeste, l'un de ses anciens se leva et fit une confession. Il dit : « Frères, l'Esprit de Dieu a été attristé, et c'est moi qui l'ai attristé. J'avais l'habitude, dit-il, de prier pour le frère Patterson et pour la prédication le samedi soir, jusqu'à minuit. C'est mon habitude depuis bien des années de passer le samedi soir, jusqu'à minuit, à implorer la bénédiction de Dieu sur les travaux du dimanche. Samedi dernier au soir, poursuivit-il, j'étais fatigué, et je ne l'ai pas fait. Je pensais que l'œuvre avançait si agréablement et si puissamment que je pouvais me ménager et aller me coucher sans demander à Dieu de bénir les travaux du dimanche. Le dimanche, dit-il, j'ai été frappé de la conviction que j'avais attristé l'Esprit ; et j'ai vu qu'il n'y avait pas sur l'assemblée la manifestation habituelle de l'influence de l'Esprit. Depuis, je me sens coupable, et j'ai senti qu'il était de mon devoir de faire cette confession publique. Je ne sais pas, dit-il, qui d'autre que moi a attristé l'Esprit de Dieu ; mais je suis sûr de l'avoir fait. »

J'ai parlé de l'orthodoxie de M. Patterson. Quand je commençai à travailler avec lui, je fus assez éprouvé, dans certains cas, par ce qu'il disait aux pécheurs convaincus de péché. Par exemple, à la première réunion pour ceux qui cherchaient que nous eûmes, l'assistance était très nombreuse. Nous passâmes un certain temps à nous entretenir avec différentes personnes, allant d'un endroit à l'autre pour donner des instructions. Tout à coup, M. Patterson se leva et dit d'un ton très animé : « Mes amis, vous avez tourné vos visages vers Sion, et maintenant je vous exhorte à aller de l'avant. » Il poursuivit quelques instants son exhortation, où il donnait nettement l'impression qu'ils étaient maintenant dans le bon chemin, et qu'ils n'avaient qu'à continuer d'avancer comme ils le faisaient alors pour être sauvés. Ses remarques

me peinèrent extrêmement ; car elles me semblaient pousser à la propre justice, donner l'impression qu'ils faisaient très bien, et que, s'ils continuaient à faire leur devoir comme ils le faisaient alors, ils seraient sauvés.

Ce n'était pas du tout ma façon de voir leur état ; je fus peiné d'entendre donner de telles instructions, et embarrassé de savoir comment je pourrais en neutraliser l'effet. Cependant, à la fin de la réunion, quand, selon mon habitude, je résumai les résultats de nos entretiens et leur adressai la parole, je fis allusion à ce qu'avait dit M. Patterson, et je leur fis remarquer qu'ils ne devaient pas se méprendre sur ses paroles ; que ce qu'il avait dit était vrai de ceux qui s'étaient réellement tournés vers Dieu, et qui avaient tourné leur visage vers Sion en donnant leur cœur à Dieu. Mais ils ne devaient pas songer à appliquer cela à ceux d'entre eux qui étaient convaincus de péché, mais qui ne s'étaient pas encore repentis, n'avaient pas encore cru ni donné leur cœur à Dieu ; qu'au lieu d'avoir le visage tourné vers Sion, ceux-là tournaient en réalité le dos à Christ ; qu'ils résistaient encore au Saint-Esprit ; qu'ils étaient encore sur le chemin de l'enfer ; que chaque instant de résistance les rendait pires ; et que chaque instant où ils restaient impénitents, sans soumission, sans repentance et sans foi, ils aggravaient leur condamnation. Le Seigneur me donna une vue très claire du sujet. M. Patterson écoutait avec la plus grande attention possible. Je n'oublierai jamais avec quel sérieux il me regardait, et avec quel intérêt il suivait les distinctions que je faisais.

Je poursuivis mon allocution jusqu'à ce que je puisse voir et sentir que l'impression produite par ce qui avait été dit était non seulement corrigée, mais qu'une forte pression s'exerçait sur eux pour qu'ils se soumettent immédiatement. Je les invitai alors à s'agenouiller, et à se remettre là, sur-le-champ, et pour toujours, au Seigneur, en renonçant à tous leurs péchés et en s'abandonnant à la disposition de la bonté souveraine, avec foi dans le Seigneur Jésus-Christ. Je leur expliquai, aussi simplement que je le pus, la nature de l'expiation et le salut

présenté dans l'Évangile. Puis je priai avec eux, et j'ai lieu de croire qu'un grand nombre d'entre eux furent convertis sur place.

Après cela, je n'entendis jamais rien de M. Patterson qui fût le moindrement critiquable dans les instructions qu'il donnait aux pécheurs en recherche. À vrai dire, je le trouvai remarquablement docile, et l'esprit ouvert aux distinctions justes. Il semblait particulièrement prompt à saisir les vérités qu'il fallait présenter aux pécheurs en recherche ; et je présume que jusqu'au jour de sa mort il ne présenta plus jamais le sujet de la manière à laquelle j'ai fait allusion. Je respecte et je vénère jusqu'à son nom. C'était un chrétien aimable et un fidèle ministre de Jésus-Christ.

Chapitre 19

Le réveil de Reading, en Pennsylvanie

Me trouvant à Philadelphie, au cœur de l'Église presbytérienne, là où les vues de Princeton étaient presque universellement adoptées, je dois dire avec plus de force encore, si possible, que je ne l'ai fait jusqu'ici, que la plus grande difficulté que j'aie rencontrée pour favoriser les réveils était le faux enseignement donné aux gens, et surtout aux pécheurs qui cherchaient leur salut. En vérité, dans toute ma vie de pasteur, en tout lieu et en tout pays où j'ai travaillé, j'ai rencontré cette difficulté à un degré plus ou moins grand ; et je suis convaincu que des multitudes vivent dans le péché, qui se convertiraient aussitôt si elles étaient vraiment instruites. Le fondement de l'erreur dont je parle est le dogme selon lequel la nature humaine est pécheresse en elle-même, et selon lequel, par conséquent, les pécheurs sont entièrement incapables de devenir chrétiens. On admet, soit expressément, soit en fait, que les pécheurs peuvent désirer être chrétiens, qu'ils le désirent réellement, qu'ils essaient souvent de l'être, et que pourtant, d'une manière ou d'une autre, ils échouent.

C'était l'usage, et c'est encore l'usage dans une certaine mesure, quand les pasteurs prêchaient la repentance et pressaient les gens de se repentir, de sauver leur orthodoxie en leur disant qu'ils ne pouvaient pas plus se repentir qu'ils ne pouvaient créer un monde. Mais il fallait bien donner au pécheur quelque chose à faire ; et, avec toute leur orthodoxie, ils ne pouvaient se résoudre à lui dire qu'il n'avait rien à faire. Ils devaient donc l'engager, dans un esprit de propre justice, à prier pour obtenir un cœur nouveau. Ils lui disaient parfois de faire son devoir, d'aller de l'avant dans le devoir, de lire sa Bible, d'user des moyens de grâce ; bref, ils lui disaient de faire n'importe quoi et tout, sauf la chose même que Dieu lui commande de faire. Dieu lui commande de se repentir maintenant, de

croire maintenant, de se faire maintenant un cœur nouveau. Mais ils craignaient de présenter sous cette forme les exigences de Dieu, parce qu'ils ne cessaient de dire au pécheur qu'il n'avait absolument aucune capacité de faire ces choses.

Pour illustrer ce que j'ai trouvé, plus ou moins, dans ce pays et dans d'autres, depuis que je suis dans le ministère, je citerai un sermon que j'ai entendu en Angleterre, prêché par le pasteur Baptist Noel, homme de bien et orthodoxe au sens ordinaire du terme. Son texte était : « Repentez-vous donc et convertissez-vous, pour que vos péchés soient effacés, afin que des temps de rafraîchissement viennent de la part du Seigneur » (Actes 3,19-20). Il présenta d'abord la repentance, non comme un changement volontaire, mais comme un changement involontaire, qui consiste dans la tristesse du péché, simple état de la sensibilité. Il insista ensuite sur le devoir qu'a le pécheur de se repentir, et fit valoir auprès de lui les droits de Dieu. Mais il prêchait devant une assemblée orthodoxe ; et il ne devait pas manquer, et il ne manqua pas, de rappeler à ses auditeurs qu'ils ne pouvaient pas se repentir ; que, bien que Dieu l'exigeât d'eux, il savait pourtant qu'il leur était impossible de se repentir, sauf dans la mesure où il leur donnait la repentance. « Vous me demandez donc, dit-il, ce que vous devez faire. Rentrez chez vous, répondit-il, et priez pour obtenir la repentance ; si elle ne vient pas, priez encore pour obtenir la repentance ; et si elle ne vient toujours pas, continuez à prier jusqu'à ce qu'elle vienne. » Il les laissa là-dessus. L'assemblée était nombreuse et très attentive ; et j'eus vraiment de la peine à me retenir de crier aux gens de se repentir, et de ne pas croire qu'ils faisaient leur devoir en priant simplement pour obtenir la repentance.

De telles instructions m'ont toujours fait une peine extrême ; et une grande partie de mon travail dans le ministère a consisté à corriger ces vues, et à presser le pécheur de faire immédiatement ce que Dieu lui commande de faire. Quand il me demandait si l'Esprit de Dieu n'y était pour rien, je lui répondais : « Si ; en fait, vous ne le ferez pas de vous-

même. Mais l'Esprit de Dieu lutte maintenant avec vous pour vous amener à faire exactement ce qu'il veut que vous fassiez. Il lutte pour vous amener à la repentance, pour vous amener à croire ; et il lutte avec vous, non pour obtenir de simples actes extérieurs, mais pour changer votre cœur. » L'Église, dans une très large mesure, a enseigné aux pécheurs à commencer la religion par l'extérieur, et à obtenir, par ce qu'elle appelait l'accomplissement extérieur du devoir, un changement intérieur de leur volonté et de leurs affections.

Mais j'ai toujours tenu cela pour entièrement faux, contraire à l'orthodoxie et dangereux au plus haut point. Il s'est présenté des cas presque innombrables où j'ai constaté que cet enseignement, dont je me suis plaint, avait pour résultat chez les pécheurs une fausse idée de leur devoir ; et je crois pouvoir dire que j'ai trouvé des milliers de pécheurs, de tout âge, qui vivent dans cette illusion, et qui ne se croiraient jamais appelés à faire autre chose que prier pour obtenir un cœur nouveau, mener une vie morale, lire leur Bible, assister aux réunions, user des moyens de grâce, et laisser à Dieu toute la responsabilité de leur conversion et de leur salut.

De Philadelphie, pendant l'hiver 1829-1830, je me rendis à Reading, ville située à une quarantaine de milles à l'ouest de Philadelphie. Il se produisit là un incident, que je rapporterai à sa place, qui illustra de manière frappante le genre d'enseignement auquel j'ai fait allusion, et ses conséquences naturelles. Il y avait à Reading plusieurs Églises allemandes et une Église presbytérienne. Le pasteur de celle-ci était le docteur Greer. À sa demande et à celle des anciens de l'Église, je vins y travailler pour un temps.

Je découvris pourtant bientôt que ni le docteur Greer ni aucun de ses paroissiens n'avaient une juste idée de ce dont ils avaient besoin, ni de ce qu'est vraiment un réveil. Aucun d'eux n'avait jamais vu de réveil, autant que j'aie pu l'apprendre. En outre, tout effort en vue d'un réveil, pour cet hiver-là, avait été prévenu par une décision d'organiser un bal une

semaine sur deux ; beaucoup de membres de l'Église y assistaient, et l'un des principaux anciens de l'Église du docteur Greer en était l'un des organisateurs. Je n'appris pas que le docteur Greer eût jamais rien dit contre cela. Il n'y avait pas de prédication en semaine, ni, je crois, aucune réunion religieuse d'aucune sorte.

Quand je vis où en étaient les choses, je crus de mon devoir de dire au docteur Greer que ces bals seraient très bientôt abandonnés, ou bien qu'on ne me laisserait pas occuper sa chaire ; que ces bals, fréquentés par les membres de son Église et menés par l'un de ses anciens, ne s'accorderaient pas longtemps avec ma prédication. Mais il me dit : « Allez de l'avant ; faites comme vous l'entendez. » C'est ce que je fis ; je prêchai trois fois le dimanche, et quatre fois, je crois, dans la semaine, pendant environ trois semaines, avant de rien dire d'autres réunions. Nous n'avions pas de réunions de prière, je crois, parce que les membres laïques n'avaient jamais eu l'habitude de prendre part à de telles réunions.

Toutefois, le troisième dimanche, je crois, j'annonçai qu'une réunion pour ceux qui cherchent se tiendrait le lundi soir dans la salle de réunion, au sous-sol de l'église. J'exposai aussi clairement que possible le but de cette réunion, et je précisai quelles personnes je souhaitais y voir venir : j'invitai celles-là, et celles-là seulement, qui étaient sérieusement touchées de l'état de leur âme, qui avaient décidé de s'occuper immédiatement de la question, et qui désiraient être instruites sur ce point précis : que devaient-elles faire pour être sauvées ? Le docteur Greer ne fit aucune objection, car il s'en était entièrement remis à mon jugement. Mais je ne crois pas qu'il imaginât qu'il viendrait beaucoup de monde, ni même personne, à une telle réunion, sur une telle invitation ; car y venir, c'était reconnaître ouvertement qu'on était inquiet pour le salut de son âme et qu'on avait décidé de s'en occuper sans attendre.

Le lundi fut un jour plutôt froid et neigeux. J'avais remarqué, je crois, que la conviction de péché gagnait l'assemblée ; je me demandais

pourtant combien de gens viendraient à une réunion pour ceux qui cherchent. Quoi qu'il en soit, le soir venu, je me rendis à la réunion. Le docteur Greer entra, et voici que la salle de réunion, une grande salle, presque aussi grande, je crois, que la nef de l'église au-dessus, était pleine ; et, en regardant autour de lui, le docteur Greer constata que la plupart des impénitents de son assemblée étaient présents, et parmi eux ceux qu'on regardait comme les plus honorables et les plus influents.

Il ne dit rien publiquement. Mais il me dit : « Je ne connais rien à une réunion comme celle-ci ; prenez-la en main et menez-la à votre manière. » J'ouvris la réunion par une courte allocution, dans laquelle je leur expliquai ce que je désirais : m'entretenir quelques instants avec chacun d'eux, et qu'ils me disent franchement ce qu'ils éprouvaient à ce sujet, quelles étaient leurs convictions, leurs résolutions, leurs difficultés. Je leur dis que s'ils étaient malades et qu'ils fissent venir un médecin, celui-ci voudrait connaître leurs symptômes, et qu'ils devraient lui dire comment ils allaient et comment ils avaient été. Je leur dis : « Je ne puis adapter mon enseignement à votre état d'esprit présent, si vous ne me le faites pas connaître. Ce que je veux donc, c'est que vous me fassiez connaître, en aussi peu de mots que possible, l'état exact de votre esprit en ce moment. Je vais maintenant passer parmi vous, et donner à chacun l'occasion de dire, en très peu de mots, dans quel état d'esprit il se trouve. » Le docteur Greer ne dit pas un mot, mais il me suivit, debout ou assis à côté de moi, et entendit tout ce que j'avais à dire. Il se tenait près de moi, car je parlais à chacun à voix basse, pour n'être entendu que de ceux qui étaient tout près. Je trouvai dans cette réunion beaucoup de conviction et d'émotion. Ils étaient fortement pressés par la conviction de péché. La conviction avait saisi toutes les classes, les grands et les petits, les riches et les pauvres.

Le docteur Greer était profondément ému. Bien qu'il ne dît rien, il était évident pour moi que son intérêt était intense. Voir son assemblée dans un tel état, c'était une chose dont il n'avait jamais eu la moindre idée. Je voyais que, par moments, il avait de la peine à maîtriser son émotion.

Quand j'eus consacré aux entretiens personnels tout le temps qui m'était accordé, je revins au pupitre et leur adressai une allocution, dans laquelle, selon mon habitude, je résumai ce que j'avais trouvé d'intéressant dans ce qu'ils m'avaient confié. Évitant toute allusion personnelle, je repris les cas typiques, je les analysai, je les corrigeai et je les instruisis. Je m'efforçai de dissiper leurs malentendus et leurs erreurs, de corriger l'idée qu'ils avaient qu'ils devaient simplement user des moyens et attendre que Dieu les convertisse ; et, dans une allocution d'une demi-heure ou trois quarts d'heure peut-être, je leur exposai toute leur situation aussi clairement que je le pus. Après avoir prié avec eux, j'invitai ceux qui se sentaient prêts à se soumettre, qui voulaient sur-le-champ s'engager à vivre entièrement pour Dieu, qui voulaient s'en remettre à la miséricorde souveraine de Dieu en Jésus-Christ, qui voulaient abandonner tout péché et y renoncer pour toujours, à se mettre à genoux, et, pendant que je prierais, à se remettre à Christ et à faire intérieurement ce que je les exhortais à faire. Je n'invitai à se mettre à genoux que ceux qui voulaient faire ce que Dieu exigeait d'eux et ce que je leur présentais. Le docteur Greer parut très surpris de l'épreuve que je leur proposais et de la manière dont je les pressais de se soumettre à l'instant même.

Dès que je vis qu'ils m'avaient bien compris, je les invitai à se mettre à genoux, et je m'agenouillai moi-même. Le docteur Greer s'agenouilla à côté de moi, mais ne dit rien. Je présentai la chose à Dieu dans la prière, et je m'en tins strictement à ce point : se soumettre maintenant, croire maintenant, se consacrer à Dieu maintenant. Une solennité redoutable régnait sur l'assemblée, et un silence de mort, à part ma propre voix qui priait, et les sanglots, les soupirs et les pleurs qu'on entendait çà et là dans toute l'assemblée.

Après avoir exposé la chose devant Dieu, nous nous relevâmes, et, sans rien dire de plus, je prononçai la bénédiction et je les congédiai. Le docteur Greer me prit cordialement la main et me dit en souriant : « Je vous verrai demain matin. » Il s'en alla de son côté, et je rentrai à mon

logement. Vers onze heures, à ce que je crois, un messager accourut à mon logement, m'appela et me dit que le docteur Greer était mort. Je demandai ce que cela voulait dire. Il me dit que le docteur venait de se coucher, qu'il avait été frappé d'apoplexie et était mort sur le coup. Il était très respecté et très aimé de ses paroissiens, et je suis persuadé qu'il le méritait. C'était un homme d'une solide instruction et, je l'espère, d'une piété sincère. Mais sa formation théologique ne l'avait pas du tout préparé à l'œuvre du ministère, qui est de gagner des âmes à Christ. Il était d'ailleurs d'un caractère plutôt timide. Il n'aimait pas affronter ses paroissiens et résister aux empiétements du péché comme il aurait dû le faire. Sa mort soudaine causa un grand choc et devint le sujet de toutes les conversations dans la ville.

Bien qu'un bon nombre de personnes se fussent, selon toute apparence humaine, soumises à Dieu à la réunion du lundi soir, la mort du docteur Greer, dans des circonstances si extraordinaires, détourna fortement l'attention du public pendant une semaine ou davantage. Mais, une fois les obsèques passées et les réunions habituelles du soir revenues à leur cours normal, l'œuvre prit une forme puissante et avança de la manière la plus encourageante.

Il se produisit dans ce réveil bien des faits très intéressants. Je me souviens qu'une nuit de grosse neige, alors que la neige était déjà tombée en abondance et qu'elle s'amoncelait terriblement sous les rafales d'un vent furieux, on vint me chercher vers minuit pour aller voir un homme qui, me dit-on, était sous une conviction de péché si terrible qu'il ne pourrait pas vivre si l'on ne faisait pas quelque chose pour lui. Cet homme s'appelait B...

C'était un homme robuste, très musclé, d'une grande force de volonté et de nerfs solides, physiquement un beau spécimen d'humanité. Sa femme était membre d'Église ; mais lui ne s'était « nullement mis en peine de ces choses ».

Il avait assisté à la réunion ce soir-là, et le sermon l'avait mis en pièces. Il était rentré chez lui dans un état d'esprit terrible, sa conviction et son angoisse augmentant au point d'avoir raison de ses forces physiques ; et sa famille craignait qu'il ne meure. Malgré cette effroyable tempête, on m'envoya un messager. Nous dûmes affronter la tempête, et nous fîmes à pied peut-être deux cent cinquante ou trois cents mètres. J'entendis ses gémissements, ou plutôt ses hurlements, avant d'arriver près de la maison. En entrant, je le trouvai assis par terre, sa femme, je crois, lui soutenant la tête ; et quel regard sur son visage ! C'était indescriptible. Si habitué que je fusse à voir des personnes sous une forte conviction de péché, je dois avouer que son aspect me causa un choc terrible. Il se tordait dans l'agonie, grinçait des dents et se mordait littéralement la langue de douleur. Il me cria : « Oh ! monsieur Finney ! je suis perdu ! je suis une âme perdue ! » J'en fus bouleversé et je m'écriai : « Si c'est cela la conviction de péché, qu'est-ce que l'enfer ? » Je me ressaisis pourtant aussi vite que je le pus, et je m'assis à côté de lui. Au début, il avait de la peine à m'écouter ; mais j'amenai bientôt ses pensées sur le chemin du salut par Christ. J'attirai son attention sur le Sauveur et le pressai de l'accepter. Son fardeau lui fut bientôt ôté. Il fut amené à se confier au Sauveur, et il en sortit libre et plein de joie dans l'espérance.

Naturellement, jour après jour, j'avais les mains, la tête et le cœur entièrement pris. Il n'y avait pas de pasteur pour m'aider, et l'œuvre s'étendait de tous côtés. L'ancien de l'Église dont j'ai dit qu'il était l'un des organisateurs de leurs bals réguliers eut bientôt le cœur brisé devant le Seigneur et entra dans l'œuvre ; et, en conséquence, sa famille se convertit bientôt. Le réveil balaya complètement les familles des membres de l'Église qui entrèrent dans l'œuvre.

J'ai dit qu'il se produisit en ce lieu un fait qui illustrait l'influence de cet enseignement de l'ancienne école dont je me suis plaint. Un matin, de très bonne heure, un avocat, membre de l'une des familles les plus honorables de la ville, vint me voir dans ma chambre, dans la plus grande agitation d'esprit.

Je vis que c'était un homme d'une intelligence de premier ordre, et un homme bien élevé ; mais je ne l'avais jamais vu nulle part, du moins pas assez pour le reconnaître. Il entra, se présenta et me dit qu'il était un pécheur perdu, qu'il en avait conclu qu'il n'y avait aucun espoir pour lui. Il me raconta alors que, lorsqu'il était au collège de Princeton, deux de ses camarades de classe et lui-même s'étaient vivement inquiétés de leur âme. Ils étaient allés ensemble trouver le docteur Ashbel Green, alors président du collège, et lui avaient demandé ce qu'ils devaient faire pour être sauvés. Le docteur, me dit-il, leur avait répondu qu'il était très heureux qu'ils viennent lui poser cette question ; puis il leur avait dit de se tenir à l'écart de toute mauvaise compagnie, de lire régulièrement leur Bible et de prier Dieu de leur donner un cœur nouveau. « Continuez ainsi, avait-il dit, et avancez dans le devoir ; et l'Esprit de Dieu vous convertira ; ou bien il vous quittera, et vous retournerez à vos péchés. » « Eh bien, lui demandai-je, comment cela a-t-il fini ? » « Oh ! dit-il, nous avons fait exactement ce qu'il nous avait dit de faire. Nous nous sommes tenus à l'écart des mauvaises compagnies, et nous avons prié Dieu de nous faire un cœur nouveau. Mais au bout de quelque temps notre conviction s'est dissipée, et nous n'avons plus eu envie de prier. Nous avons perdu tout intérêt pour la question » ; et, fondant en larmes, il ajouta : « Mes deux camarades sont dans des tombes d'ivrognes, et si je ne peux pas me repentir, j'y serai bientôt moi-même. » Cette remarque me fit observer qu'il portait les marques d'un homme qui usait trop librement des boissons fortes. Mais il était tôt le matin ; il était tout à fait à jeun, et dans une terrible angoisse pour son âme.

Je m'efforçai de l'instruire, et de lui montrer l'erreur dans laquelle il était tombé à cause des instructions qu'il avait reçues ; je lui montrai qu'il avait résisté à l'Esprit et l'avait attristé en attendant que Dieu fasse ce qu'il lui avait commandé de faire. Je m'efforçai de lui montrer que, par la nature même des choses, Dieu ne pouvait pas faire à sa place ce qu'il exigeait de lui. Dieu exigeait qu'il se repente, et Dieu ne pouvait pas se repentir à sa place ; il exigeait qu'il croie, mais Dieu ne pouvait pas croire

à sa place ; Dieu exigeait qu'il se soumette, mais ne pouvait pas se soumettre à sa place. Je m'efforçai ensuite de lui faire comprendre la part qu'a l'Esprit de Dieu quand il donne au pécheur la repentance et un cœur nouveau : c'est une persuasion divine ; l'Esprit amène le pécheur à voir ses péchés, le presse de les abandonner et de fuir la colère à venir. Il lui présente le Sauveur, l'expiation, le plan du salut, et le presse de l'accepter.

Je lui demandai s'il ne sentait pas en lui-même cette pression, dans ces vérités révélées à son esprit, et un appel à se soumettre maintenant, à croire, à se faire un cœur nouveau. « Oh ! oui, dit-il, oh ! oui ! Je vois et je sens tout cela. Mais Dieu ne m'a-t-il pas abandonné ? Mon jour de grâce n'est-il pas passé ? » Je lui répondis : « Non ! Il est clair que l'Esprit de Dieu vous appelle encore, qu'il vous presse encore de vous repentir ; vous reconnaissez que vous sentez cette pression dans votre esprit. » Il me demanda : « C'est donc l'Esprit de Dieu qui agit ainsi, pour me montrer tout cela ? » Je lui assurai que oui ; qu'il devait comprendre cela comme un appel divin, et comme une preuve décisive qu'il n'était pas abandonné, qu'il n'avait pas laissé passer par son péché le jour de la grâce, mais que Dieu s'efforçait encore de le sauver. Je lui demandai alors s'il voulait répondre à cet appel, s'il voulait venir à Jésus, s'il voulait saisir la vie éternelle, là, sur-le-champ.

C'était un homme intelligent ; l'Esprit de Dieu reposait sur lui et l'enseignait, et lui faisait comprendre chaque mot que je disais. Quand je vis que le chemin était entièrement préparé, je l'invitai à s'agenouiller et à se soumettre ; il le fit, et, selon toute apparence humaine, il devint sur place un vrai converti. « Oh ! dit-il plus tard, si seulement le docteur Green nous avait dit ce que vous m'avez dit, nous aurions tous été convertis immédiatement. Mais mes amis et compagnons sont perdus ; et quelle merveille de miséricorde que je sois sauvé ! »

Je me souviens d'un fait très intéressant concernant un négociant de Reading, dont l'une des branches d'activité était la fabrication du whisky.

Il venait d'aménager, à grands frais, une très grande distillerie. Il l'avait construite sur une grande échelle, avec tous les derniers perfectionnements, et il se lançait à fond dans ce commerce. Mais dès qu'il fut converti, il renonça à toute idée de poursuivre plus loin cette activité. Ce fut une conclusion spontanée de son propre esprit. Il dit aussitôt : « Je ne veux plus rien avoir à faire avec cela. Je vais démolir ma distillerie. Je ne veux ni l'exploiter ni la vendre pour qu'un autre l'exploite. »

Sa femme était une femme de bien, et la sœur de M. B..., dont j'ai rapporté la conversion survenue pendant cette nuit de tempête. Le négociant s'appelait O'B... Le réveil saisit puissamment sa famille, et plusieurs de ses membres furent convertis. Je ne me rappelle plus combien ils étaient ; mais je crois que toutes les personnes impénitentes de sa maison furent converties. Son frère aussi, et la femme de son frère, et je ne sais combien d'autres, en tout cas un assez grand cercle de parents, furent parmi les convertis. Mais M. O'B... lui-même était de santé fragile, et la phtisie l'emportait rapidement. Je lui rendis souvent visite, et je le trouvai plein de joie.

Nous avions examiné les candidats à l'admission dans l'Église, et un grand nombre devaient être admis un certain dimanche. Parmi eux se trouvaient les membres de sa propre famille et ceux de ses parents qui avaient été convertis. Le dimanche matin arriva. On s'aperçut bientôt que M. O'B... ne passerait pas la journée. Il appela sa femme à son chevet et lui dit : « Ma chérie, je vais passer le dimanche au ciel. Que toute la famille et tous les amis aillent s'unir à l'Église d'ici-bas ; et moi, je me joindrai à l'Église d'en haut. » Avant l'heure de la réunion, il était mort. On fit venir des amis pour l'ensevelir ; sa famille et ses parents se rassemblèrent autour de son corps, puis le quittèrent et vinrent à la réunion ; et, comme il l'avait désiré, ils s'unirent à l'Église militante, tandis que lui s'en allait rejoindre l'Église triomphante.

Leur pasteur venait tout juste de le précéder ; et c'est ce matin-là, je crois, que j'avais dit à M. O'B... : « Transmettez mes amitiés au frère Greer, quand vous serez au ciel. » Il sourit d'une sainte joie et me dit : « Croyez-vous que je le reconnaîtrai ? » Je répondis : « Oui, vous le reconnaîtrez sans aucun doute. Transmettez-lui mes amitiés, et dites-lui que l'œuvre avance glorieusement. » « Je le ferai, je le ferai », dit-il. Sa femme et sa famille prirent place à la table de communion, le visage empreint à la fois de joie et de tristesse. On voyait chez eux une sorte de saint triomphe, quand on rappelait à leur attention que le mari, le père, le frère, l'ami, était assis ce jour-là à la table de Jésus, là-haut, tandis qu'eux étaient réunis autour de sa table sur la terre.

Il y eut dans ce réveil, à bien des égards, beaucoup de choses émouvantes et intéressantes. Il se produisait au sein d'une population qui n'avait aucune idée des réveils. La population allemande se croyait devenue chrétienne par le baptême, et surtout en recevant la communion. Presque tous, si on leur demandait quand ils étaient devenus chrétiens, répondaient qu'ils avaient reçu leur communion à telle date, des mains du docteur M... ou de quelque autre pasteur allemand. Et quand je leur demandais s'ils croyaient que c'était là la religion, ils répondaient que oui, qu'ils le supposaient. C'était d'ailleurs l'idée du docteur M... lui-même. Comme nous marchions ensemble vers la tombe du docteur Greer, le jour de ses obsèques, il me dit qu'il avait fait seize cents chrétiens, en les baptisant et en leur donnant la communion, depuis qu'il était pasteur de cette Église. Il semblait n'avoir lui-même aucune autre idée de la manière de devenir chrétien que d'apprendre le catéchisme, d'être baptisé et de prendre la communion.

Le réveil eut à affronter cette manière de voir ; et l'influence s'exerça d'abord presque entièrement dans ce sens. On soutenait, à ce qu'on m'a dit, et je n'en doute pas, que songer à devenir religieux en se convertissant, instituer le culte de famille ou s'adonner à la prière dans le secret, ce n'était pas seulement du fanatisme, mais c'était dire en fait que leurs ancêtres étaient tous allés en enfer, puisqu'ils n'avaient rien fait de

tel. Les pasteurs allemands prêchaient contre toutes ces choses, comme me l'ont rapporté ceux qui les avaient entendus, et parlaient sévèrement de ceux qui abandonnaient les voies de leurs pères, qui jugeaient nécessaire de se convertir et de pratiquer le culte de famille et la prière dans le secret.

La grande majorité, je crois, de l'assemblée du docteur Greer se convertit dans ce réveil. Au début, j'eus beaucoup de peine à me défaire de l'influence de la presse quotidienne. Il s'y publiait alors, je crois, deux quotidiens ou davantage. J'appris que les rédacteurs étaient des buveurs, et qu'il n'était pas rare qu'on les ramène chez eux ivres, lors des fêtes publiques. Les gens étaient beaucoup sous l'influence de la presse quotidienne ; je veux parler surtout de la population allemande. Ces rédacteurs se mirent à donner aux gens des conseils en matière de religion, et à parler contre le réveil et contre la prédication. Cela jeta les gens dans la perplexité. Cela continua de jour en jour et de semaine en semaine, jusqu'à ce que les choses en vinssent au point que je crus de mon devoir d'en parler. Je montai donc en chaire un jour où l'église était comble, et je pris pour texte : « Vous avez pour père le diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père » (Jean 8,44). Je montrai ensuite de quelle manière les pécheurs accomplissaient les désirs du diable, en indiquant un grand nombre de façons dont ils faisaient son sale travail, et faisaient pour lui ce qu'il ne pouvait pas faire lui-même.

Quand j'eus bien mis le sujet sous les yeux des gens, je l'appliquai à la conduite des rédacteurs de ces quotidiens. Je demandai aux gens s'ils ne pensaient pas que ces rédacteurs accomplissaient les désirs du diable ; s'ils ne croyaient pas que le diable désirait les voir faire exactement ce qu'ils faisaient. Je leur demandai ensuite s'il était convenable et décent que des hommes de cette réputation entreprennent de donner aux gens un enseignement religieux. Je dis aux gens quelle était, d'après ce qu'on m'avait appris, la réputation de ces hommes, et j'appuyai la main assez lourdement sur le fait que de tels hommes prétendent instruire les gens de leurs devoirs envers Dieu et envers leur prochain. Je dis : « Si j'avais

une famille dans cette ville, je ne voudrais pas d'un tel journal à la maison ; je craindrais de l'avoir sous mon toit ; je le trouverais trop sale pour y toucher du bout des doigts, et je le prendrais avec les pincettes pour le jeter à la rue. » D'une manière ou d'une autre, les journaux se retrouvèrent à la rue le lendemain matin, en assez grand nombre, et je ne vis ni n'entendis plus rien de leur opposition.

Je restai à Reading jusqu'à la fin du printemps. Il y eut beaucoup de conversions très frappantes ; et, autant que je sache, l'assemblée du docteur Greer resta parfaitement unie, grandement encouragée et fortifiée, et considérablement accrue en nombre. Je ne suis jamais retourné en ce lieu depuis.

De Reading, je me rendis à Lancaster, en Pennsylvanie, où résidait alors, et où résida jusqu'à sa mort, feu le président Buchanan. L'Église presbytérienne de Lancaster n'avait pas de pasteur, et j'y trouvai la religion dans un état très bas. Elle n'avait jamais connu de réveil, et elle n'avait manifestement aucune juste idée de ce que c'était, ni des moyens propres à l'obtenir. Je ne restai que très peu de temps à Lancaster. Toutefois, l'œuvre de Dieu y fut aussitôt ranimée, l'Esprit de Dieu étant répandu presque immédiatement sur le peuple. J'étais l'hôte d'un vieux monsieur du nom de K..., l'un des anciens de l'Église, et à vrai dire l'homme le plus en vue de cette Église.

Un fait le concernant, survenu pendant que j'étais dans sa famille, révéla le véritable état des choses, du point de vue religieux, dans cette Église. Un ancien pasteur de l'Église avait invité M. K... à devenir membre de l'Église et à exercer la charge d'ancien. Je dois dire que les faits que je vais rapporter à ce sujet m'ont été racontés par lui-même. Un dimanche soir, après avoir entendu deux sermons très pénétrants, le vieux monsieur ne put dormir. Il était si fortement travaillé dans son esprit qu'il ne put tenir jusqu'au matin. Il me réveilla au milieu de la nuit, m'exposa ce qu'il ressentait de son péché, puis me dit qu'il savait qu'il n'avait jamais été converti. Il me dit que, lorsqu'on lui avait demandé de

devenir membre de l'Église et ancien, il savait qu'il n'était pas un homme converti. Mais on avait tant insisté auprès de lui qu'il avait fini par consulter le docteur C..., vieux pasteur d'une Église presbytérienne non loin de Lancaster. Il lui avait exposé le fait qu'il n'avait jamais été converti, et que pourtant on souhaitait qu'il devienne membre de l'Église pour pouvoir être ancien. Le docteur C..., compte tenu de toutes les circonstances, lui avait conseillé de devenir membre de l'Église et d'accepter la charge, ce qu'il avait fait.

Au moment dont je parle, sa conviction de péché était très profonde. Je lui donnai les instructions dont je pensais qu'il avait besoin, je le pressai d'accepter le Sauveur, et je le traitai exactement comme je l'aurais fait de n'importe quel autre pécheur en quête de salut. Ce fut un moment très solennel. Il déclara alors se soumettre et accepter le Sauveur. De la suite de son histoire, je ne sais rien. C'était certainement un homme de grande valeur morale, et jamais, à ma connaissance, il ne fit rien, extérieurement, qui déshonorât la position qu'il occupait. Ceux qui connaissent l'état où se trouvait à cette époque, quant au corps des anciens, l'Église dont le docteur C... était pasteur, ne s'étonneront pas du conseil qu'il donna à M. K...

Parmi les faits qui se produisirent pendant mon court séjour à Lancaster, je me rappelle celui-ci. Un soir, je prêchai sur un sujet qui m'amena à insister sur l'acceptation immédiate de Christ. L'église était très pleine, littéralement bondée. À la fin de mon sermon, je lançai aux gens un vigoureux appel à se décider sur-le-champ ; et je crois que j'invitai ceux dont la décision était prise, et qui voulaient accepter le Sauveur à l'instant même, à se lever, afin que nous sachions qui ils étaient et que nous puissions prier pour eux. Comme je l'appris le lendemain, deux hommes étaient assis près de l'une des portes de l'église ; l'un d'eux fut très touché par l'appel qui était lancé, et ne put s'empêcher de montrer une très forte émotion, que son voisin remarqua. Toutefois, cet homme ne se leva pas et ne donna pas son cœur à Dieu. J'avais insisté auprès d'eux sur cette pensée, que ce pourrait être la dernière occasion que certains d'entre eux

auraient jamais de se trouver face à cette question et de la trancher ; que, dans une assemblée si nombreuse, il n'était pas improbable que certains décident là de leur destinée éternelle, dans un sens ou dans l'autre. Il n'était pas improbable que Dieu tienne certains d'entre eux pour liés par la décision qu'ils prenaient alors.

Après la fin de la réunion, comme je l'appris le lendemain, ces deux hommes sortirent ensemble, et l'un dit à l'autre : « J'ai vu que vous étiez profondément remué par les appels de M. Finney. » « C'est vrai, répondit-il. Je n'ai jamais rien éprouvé de pareil de ma vie ; surtout quand il nous a rappelé que ce pourrait être la dernière fois que nous aurions l'occasion d'accepter l'offre de la miséricorde. » Ils continuèrent ainsi à causer sur une certaine distance, puis se séparèrent, chacun rentrant chez soi. La nuit était noire, et celui qui avait été si profondément remué, et qui était si pressé par la pensée qu'il rejetait peut-être sa dernière offre, trébucha sur la bordure du trottoir et se rompit le cou. On me rapporta la chose le lendemain.

J'instituai des réunions de prière à Lancaster, et j'insistai pour que les anciens de l'Église y prennent part. C'est ce qu'ils firent, à ma pressante demande, bien que, à ce que j'appris, ils n'en eussent jamais eu l'habitude auparavant. L'intérêt sembla grandir de jour en jour, et les conversions qui donnaient de l'espoir se multiplièrent. Je ne me rappelle plus maintenant pourquoi je ne restai pas plus longtemps ; mais je partis si tôt que je ne suis pas en mesure de donner un récit un peu détaillé de l'œuvre qui s'y fit.

Chapitre 20

Les réveils de Columbia et de New York

De Lancaster, vers le milieu de l'été 1830, je retournai dans le comté d'Oneida, dans l'État de New York, et je passai quelque temps chez mon beau-père. C'est à ce moment-là, je crois, pendant mon séjour à Whitestown, que se produisit un fait du plus grand intérêt, que je vais raconter. Un messager vint de la commune de Columbia, dans le comté de Herkimer, me demander de descendre là-bas pour aider à une œuvre de grâce qui était déjà commencée. On me fit une description de la situation qui me décida à y aller. Je ne comptais pourtant pas y rester, car on m'appelait ailleurs pour des travaux plus pressants. J'y descendis tout de même pour voir, et pour apporter, pendant un peu de temps, l'aide dont j'étais capable.

Il y avait à Columbia une grande Église allemande, dont les membres avaient été reçus, selon l'usage de ces Églises, après un examen de leurs connaissances doctrinales, et non de leur expérience chrétienne. Aussi l'Église se composait-elle surtout, à ce qu'on me dit, de personnes non converties. L'Église et l'assemblée étaient toutes deux nombreuses.

Leur pasteur était un jeune homme du nom de H... Il était d'origine allemande et venait de Pennsylvanie.

Voici le récit qu'il me fit de sa propre histoire et de la situation à Columbia. Il me dit qu'il avait étudié la théologie, là où il habitait, auprès d'un docteur en théologie allemand qui n'encourageait pas du tout la piété vécue. Un de ses condisciples, me dit-il, avait des dispositions religieuses et avait l'habitude de prier seul dans sa chambre. Leur maître s'en douta et, d'une manière ou d'une autre, finit par en avoir la certitude. Il mit le jeune homme en garde contre cette habitude, comme contre une pratique très dangereuse : il lui dit qu'il deviendrait fou s'il persistait, et

que lui-même serait blâmé d'avoir laissé un étudiant suivre une telle voie. M. H... me dit qu'il n'avait lui-même aucune religion. Il était entré dans l'Église de la manière habituelle, et il ne pensait pas qu'il fallût rien d'autre, en fait de piété, pour devenir pasteur. Mais sa mère était une femme pieuse. Elle savait ce qu'il en était, et elle était profondément affligée qu'un de ses fils entre dans le saint ministère sans avoir jamais été converti. Quand il eut reçu l'appel de l'Église de Columbia et qu'il fut sur le point de quitter la maison, sa mère eut avec lui un entretien très sérieux ; elle lui fit sentir sa responsabilité et lui dit des choses qui touchèrent puissamment sa conscience. Il me dit qu'il ne put se défaire de cette conversation avec sa mère ; qu'elle pesait lourdement sur son esprit, et que le sentiment de son péché s'approfondit au point qu'il en fut presque au désespoir.

Cela dura bien des mois. Il n'avait personne à consulter, et il n'ouvrit son cœur à personne. Mais après une lutte rude et prolongée, il fut converti ; il vint à la lumière, vit où il en était et où il en avait été, et vit l'état de son Église et de toutes les Églises qui avaient reçu leurs membres de la manière dont lui-même avait été reçu. Sa femme n'était pas convertie. Il se mit aussitôt à travailler à sa conversion et, avec l'aide de Dieu, il l'obtint bientôt. Son âme était toute pleine de ce sujet ; il lisait sa Bible, priait et prêchait de toutes ses forces. Mais c'était un jeune converti, il n'avait reçu aucun des enseignements dont il aurait eu besoin, et il ne savait que faire. Il parcourut la commune à cheval, s'entretint avec les anciens de l'Église et avec les principaux membres, et s'assura qu'un ou deux de ses principaux anciens, et plusieurs femmes de l'Église, savaient ce que c'est qu'être converti.

Après beaucoup de prières et de réflexion, il décida de ce qu'il allait faire. Le dimanche, il annonça qu'il y aurait une réunion de l'Église un certain jour de la semaine pour traiter des affaires, et il demanda tout particulièrement que toute l'Église soit présente. Sa propre conversion, ses prédications, ses visites et ses conversations dans toute la commune avaient déjà suscité une grande agitation, si bien que la religion était

devenue le sujet de toutes les conversations ; et son appel à une réunion d'Église fut entendu, de sorte que, le jour fixé, presque tous les membres étaient présents.

Il leur parla alors de l'état réel de l'Église et de l'erreur dans laquelle on était tombé quant aux conditions auxquelles on recevait les membres. Il leur fit un discours, en partie en allemand et en partie en anglais, pour que tout le monde le comprenne autant que possible ; et après avoir parlé jusqu'à ce qu'ils soient très émus, il proposa de dissoudre l'Église et d'en former une nouvelle, en insistant sur le fait que c'était indispensable à la prospérité de la religion. Il s'était entendu avec les membres de l'Église qu'il savait vraiment convertis : ils devaient être les premiers à voter pour la dissolution. La proposition fut mise aux voix ; là-dessus, les membres convertis se levèrent comme on le leur avait demandé. C'étaient des membres très influents, et les gens, regardant autour d'eux et les voyant debout, se levèrent à leur tour ; on continua à se lever, si bien que le vote fut presque ou tout à fait unanime. Le pasteur dit alors : « Il n'y a plus d'Église à Columbia ; et nous nous proposons d'en former une de chrétiens, de gens qui ont été convertis. »

Puis, devant l'assemblée, il raconta sa propre expérience ; il invita sa femme à parler, et elle en fit autant. Ensuite les anciens et les membres convertis suivirent, l'un après l'autre, tant qu'il s'en trouva pour s'avancer et raconter une expérience chrétienne. Ce sont eux qu'on constitua en Église. Il dit alors aux autres : « Vos liens avec l'Église sont rompus. Vous êtes dehors, dans le monde ; et tant que vous ne serez pas convertis et dans l'Église, vous ne pourrez pas faire baptiser vos enfants, ni prendre part aux sacrements de l'Église. » Cela causa une grande panique ; car, selon leur façon de voir, c'était une chose terrible de ne pas prendre la cène et de ne pas faire baptiser ses enfants, puisque c'était ainsi qu'eux-mêmes avaient été faits chrétiens.

M. H... se mit alors au travail de toutes ses forces. Il faisait des visites, prêchait, priait, tenait des réunions, et l'intérêt grandissait. L'œuvre se

poursuivait ainsi depuis quelque temps quand il apprit que j'étais dans le comté d'Oneida, et il m'envoya ce messager. Je trouvai en lui un jeune converti au cœur ardent. Il écoutait mes prédications avec une joie qu'il avait peine à contenir. Je trouvai l'assemblée nombreuse et attentive ; et, autant que je pouvais en juger, l'œuvre était dans un état très prospère et très sain. Ce réveil continua de s'étendre jusqu'à atteindre et à convertir presque tous les habitants de la commune. Galesburg, dans l'Illinois, fut fondée par une colonie venue de Columbia, dont presque tous les membres étaient, je crois, des convertis de ce réveil. Le fondateur de la colonie et du Knox College, établi dans cette ville, était M. Gale, mon ancien pasteur à Adams.

J'ai rapporté ces faits tels que je m'en souviens, et tels que M. H... me les a racontés. Je trouvai ses vues évangéliques et son cœur ardent ; et il était entouré d'une assemblée aussi profondément intéressée par la religion qu'on pouvait le souhaiter. Ces gens étaient suspendus à mes lèvres pendant que je leur présentais l'Évangile du Christ, avec un intérêt, une attention et une patience qui étaient au plus haut point intéressants et touchants.

M. H... lui-même était comme un petit enfant : docile, humble et sérieux. Cette œuvre dura plus d'un an, à ce que j'ai appris, et s'étendit à toute cette population d'agriculteurs, nombreuse et intéressante.

Quand je fus revenu à Whitestown, on m'invita à me rendre à New York. Anson G. Phelps, bien connu depuis pour avoir légué par testament des sommes considérables aux principales œuvres de bienfaisance de notre pays, apprenant que je n'avais pas été invité dans les chaires de cette ville, loua une église vacante de Vandewater Street et m'envoya une demande pressante de venir y prêcher. J'y allai, et nous eûmes là un réveil puissant. Je trouvai M. Phelps très engagé dans l'œuvre, et il ne reculait devant aucune dépense nécessaire pour la faire avancer. L'église qu'il avait louée n'était disponible que pour trois mois. Aussi, avant la fin de ces trois mois, M. Phelps acheta-t-il une église de Prince Street, près

de Broadway. Cette église avait été bâtie par les universalistes, qui la vendirent à M. Phelps ; il l'acheta et la paya lui-même. De Vandewater Street, nous passâmes donc à Prince Street, et nous y formâmes une Église, composée surtout de personnes qui avaient été converties pendant nos réunions de Vandewater Street. Je continuai mes travaux à Prince Street pendant quelques mois, je crois jusqu'à la toute fin de l'été.

Pendant mes travaux là-bas, je fus très frappé par la piété de M. Phelps. Tant que nous restâmes à Vandewater Street, ma femme et moi, avec notre unique enfant, étions ses hôtes. J'avais remarqué que M. Phelps, homme littéralement accablé d'affaires, gardait pourtant, je ne sais comment, des dispositions d'esprit hautement spirituelles ; il venait directement de ses affaires à nos réunions de prière, et y entrait dans un tel esprit qu'on voyait clairement que les affaires n'absorbaient pas son esprit au point d'en exclure les choses spirituelles. En l'observant de jour en jour, je m'intéressai de plus en plus à sa vie intérieure, telle qu'elle se manifestait dans sa vie extérieure. Une nuit, je dus descendre l'escalier, vers minuit ou une heure du matin, je pense, pour aller chercher quelque chose pour notre petit enfant. Je croyais toute la famille endormie, mais, à ma surprise, je trouvai M. Phelps assis au coin du feu, en vêtements de nuit, et je vis que j'avais interrompu ses dévotions secrètes. Je m'excusai en disant que je le croyais au lit. Il me répondit : « Frère Finney, j'ai beaucoup d'affaires qui me pressent pendant la journée, et j'ai bien peu de temps pour la prière dans le secret ; et j'ai pour habitude, après avoir dormi un peu la nuit, de me lever et de passer un moment en communion avec Dieu. » Après sa mort, survenue il n'y a pas beaucoup d'années, on découvrit qu'il avait tenu un journal pendant ces heures de la nuit, formant plusieurs volumes manuscrits. Ce journal révélait le travail secret de son âme et les véritables progrès de sa vie intérieure.

Je n'ai jamais su le nombre des personnes converties pendant que j'étais à Prince Street et à Vandewater Street ; mais il a dû être grand. Il y eut une conversion que je ne dois pas omettre de mentionner. Une jeune femme vint me voir un jour, profondément convaincue de péché. En

m'entretenant avec elle, je découvris qu'elle avait bien des choses sur la conscience. Elle avait l'habitude de chaparder, me dit-elle, depuis sa plus tendre enfance. Elle était la fille, et je crois l'unique enfant, d'une dame veuve ; et elle avait pris l'habitude de prendre à ses camarades d'école et à d'autres des mouchoirs, des broches, des crayons, et tout ce qu'elle avait l'occasion de voler. Elle me confessa certaines de ces choses et me demanda ce qu'elle devait faire. Je lui dis qu'elle devait aller les rendre et faire sa confession à ceux à qui elle les avait prises.

Naturellement, cela lui coûta beaucoup ; pourtant le sentiment de sa faute était si profond qu'elle n'osait pas les garder, et elle commença à confesser et à restituer. Mais à mesure qu'elle avançait, elle se rappelait de plus en plus de faits du même genre ; elle venait me voir souvent, et me confessait des vols de presque toutes les sortes d'objets dont une jeune femme peut se servir. Je lui demandai si sa mère savait qu'elle avait ces objets. Elle me dit que oui, mais qu'elle avait toujours dit à sa mère qu'on les lui avait donnés. Elle me dit un jour : « Monsieur Finney, je crois que j'ai volé un million de fois. Je trouve chez moi beaucoup de choses dont je sais que je les ai volées, mais je ne me souviens plus à qui. » Je refusai absolument de transiger avec elle, et j'insistai pour qu'elle restitue dans tous les cas où elle pourrait, par quelque moyen que ce soit, retrouver les faits. De temps en temps, elle venait me rendre compte de ce qu'elle avait fait. Je lui demandai ce que disaient les gens quand elle leur rendait les objets. Elle me répondit : « Certains disent que je suis folle ; certains disent que je suis sotte ; et certains en sont très touchés. »

« Est-ce qu'ils vous pardonnent tous ? » lui demandai-je. « Oh oui ! dit-elle, ils me pardonnent tous ; mais certains pensent que je ferais mieux de ne pas agir comme je le fais. »

Un jour, elle m'apprit qu'elle avait un châle qu'elle avait volé à une fille de l'évêque Hobart, alors évêque de New York, qui habitait sur St. John's Square, près de l'église St. John. Comme d'habitude, je lui dis qu'elle devait le rendre. Quelques jours plus tard, elle vint me raconter comment

cela s'était passé. Elle me dit qu'elle avait enveloppé le châle dans un papier, qu'elle était allée sonner à la porte de l'évêque, et que, quand le domestique était venu, elle lui avait remis le paquet adressé à l'évêque. Elle ne donna aucune explication, mais tourna aussitôt les talons et courut jusqu'au coin, dans une autre rue, de peur que quelqu'un ne regarde par la fenêtre, ne voie de quel côté elle allait et ne découvre qui elle était. Mais une fois le coin tourné, sa conscience la frappa, et elle se dit : « Je n'ai pas fait cela comme il faut. Quelqu'un d'autre pourrait être soupçonné d'avoir volé ce châle, si je ne fais pas savoir à l'évêque qui l'a fait. »

Elle fit demi-tour, revint immédiatement et demanda si elle pouvait voir l'évêque. On lui répondit que oui, et on la conduisit à son cabinet de travail. Elle lui fit alors sa confession, lui parla du châle et de tout ce qui s'était passé. « Eh bien, lui dis-je, et comment l'évêque vous a-t-il reçue ? » « Oh, dit-elle, quand je lui ai dit cela, il a pleuré, il a posé sa main sur ma tête, il m'a dit qu'il me pardonnait, et il a prié Dieu de me pardonner. » « Et avez-vous eu la paix dans votre cœur, lui dis-je, au sujet de cette affaire, depuis ? » « Oh oui ! » dit-elle. Cela continua pendant des semaines, et je crois pendant des mois. Cette jeune fille allait d'un endroit à l'autre, dans tous les quartiers de la ville, rendant ce qu'elle avait volé et faisant sa confession. Parfois, le sentiment de sa faute était si terrible qu'on aurait dit qu'elle allait perdre la raison.

Un matin, elle me fit appeler chez sa mère. J'y allai et, à mon arrivée, on me fit entrer dans sa chambre ; je la trouvai, les cheveux tombant sur les épaules et les vêtements en désordre, arpentant la pièce dans une angoisse désespérée, avec un regard effrayant, parce qu'il montrait qu'elle était bien près de perdre la raison. Je lui dis : « Ma chère enfant, qu'avez-vous ? » Tout en marchant, elle tenait à la main un petit Nouveau Testament. Elle se tourna vers moi et me dit : « Monsieur Finney, j'ai volé ce Nouveau Testament. J'ai volé la parole de Dieu ; Dieu me pardonnera-t-il jamais ? Je ne me souviens pas à laquelle des jeunes filles je l'ai volé. Je l'ai volé à une de mes camarades d'école, et il y a si

longtemps que j'avais vraiment oublié que je l'avais volé. Cela m'est revenu ce matin ; et il me semble que Dieu ne pourra jamais me pardonner d'avoir volé sa parole. » Je l'assurai qu'il n'y avait aucune raison de désespérer. « Mais, dit-elle, que dois-je faire ? Je ne me souviens pas d'où je l'ai eu. » Je lui dis : « Gardez-le, pour qu'il vous rappelle constamment vos péchés passés, et servez-vous-en pour le bien que vous pouvez maintenant en retirer. »

« Oh, dit-elle, si seulement je pouvais me rappeler d'où je l'ai eu, je le rendrais tout de suite. » « Eh bien, lui dis-je, si vous arrivez un jour à vous rappeler d'où vous l'avez eu, faites aussitôt restitution, soit en rendant celui-ci, soit en en donnant un autre aussi bon. » « Je le ferai », dit-elle.

Tout cela me touchait profondément ; mais, à mesure que les choses avançaient, l'état d'âme qui résultait de ces démarches était vraiment merveilleux. Une profonde humilité, une profonde connaissance d'elle-même et de sa propre corruption, un cœur brisé et un esprit contrit, et enfin une foi, une joie, un amour et une paix pareils à un fleuve, en furent la suite ; et elle devint l'une des jeunes chrétiennes les plus charmantes que j'aie connues.

Quand approcha le moment où je comptais quitter New York, je pensai qu'il fallait que quelqu'un de l'Église la connaisse, pour veiller sur elle. Jusque-là, tout ce qui s'était passé entre nous était resté un secret, que j'avais religieusement gardé pour moi. Mais, au moment de partir, je racontai la chose à M. Phelps, et ce récit le toucha profondément. Il me dit : « Frère Finney, présentez-la-moi. Je serai son ami ; je veillerai sur elle pour son bien. » C'est ce qu'il fit, comme je l'appris plus tard. Je n'ai pas revu la jeune femme depuis bien des années, et, je crois, pas depuis que j'ai raconté son histoire à M. Phelps. Mais à mon dernier retour d'Angleterre, comme je rendais visite à l'une des filles de M. Phelps, il fut question de ce cas au cours de la conversation. Je lui demandai alors : « Votre père vous a-t-il présenté cette jeune femme ? » « Oh oui ! répondit-

elle, nous la connaissions toutes » ; voulant dire, je suppose, toutes les filles de la famille. « Eh bien, que savez-vous d'elle ? » lui dis-je. « Oh, dit-elle, c'est une chrétienne très fervente. Elle est mariée, et son mari est dans les affaires, ici, à New York. Elle est membre de l'Église et habite dans la rue X... », et elle me montra l'endroit, non loin de là où nous étions. Je demandai : « A-t-elle toujours mené une vie chrétienne conséquente ? » « Oh oui ! me répondit-on ; c'est une excellente femme, une femme de prière. » D'une manière ou d'une autre, j'ai appris, et je ne me rappelle plus maintenant de qui je le tiens, que cette femme avait dit n'avoir jamais été tentée de chaparder depuis sa conversion ; qu'elle n'avait jamais su ce que c'était que d'en avoir le désir.

Ce réveil prépara la voie, à New York, à la fondation des Églises presbytériennes libres de la ville. Ces Églises furent composées par la suite, pour une large part, de convertis de ce réveil. Beaucoup d'entre eux avaient appartenu à l'Église de Prince Street.

Arrivé à ce point de mon récit, pour rendre intelligibles bien des choses que j'aurai à dire plus loin, je dois raconter un peu les circonstances de la conversion de M. Lewis Tappan, et ses liens par la suite avec mes propres travaux. C'est de lui-même que je tiens ce récit. Sa conversion eut lieu avant que je le connaisse personnellement, dans les circonstances suivantes. Il était unitarien et habitait Boston. Son frère Arthur, alors négociant en tissus à New York, à la tête d'un très gros commerce, était orthodoxe, et c'était un chrétien fervent. Les réveils du centre de l'État de New York avaient causé une grande agitation parmi les unitariens, et leurs journaux en disaient beaucoup de mal. Il circulait en particulier d'étranges histoires sur mon compte, qui me présentaient comme un fanatique à moitié fou. Ces histoires avaient été racontées à Lewis Tappan par M. W..., un pasteur unitarien en vue de Boston, et il les croyait. Beaucoup d'unitariens, en Nouvelle-Angleterre et dans tout l'État de New York, y ajoutaient foi.

Pendant que ces histoires circulaient, Lewis Tappan rendit visite à son frère Arthur à New York, et ils en vinrent à parler de ces réveils. Lewis attira l'attention d'Arthur sur l'étrange fanatisme qui accompagnait ces réveils, et surtout sur ce qu'on disait de moi. Il affirma que je me proclamais publiquement « le général de brigade de Jésus-Christ ». Ce bruit et d'autres semblables circulaient, et Lewis soutenait qu'ils étaient vrais. Arthur n'y croyait absolument pas ; il dit à Lewis que c'étaient des absurdités et des mensonges, et qu'il ne devait en croire aucun. Lewis, se fiant aux affirmations de M. W..., proposa de parier cinq cents dollars qu'il pouvait prouver la vérité de ces bruits, et en particulier de celui dont je viens de parler. Arthur lui répondit : « Lewis, tu sais que je ne parie pas ; mais je vais te dire ce que je ferai. Si tu peux prouver par des témoignages dignes de foi que cela est vrai, et que ce qu'on raconte de M. Finney est vrai, je te donnerai cinq cents dollars. Je te fais cette offre pour t'amener à faire une enquête. Je veux que tu saches que ces histoires sont fausses, et que la source d'où elles viennent ne mérite aucune confiance. » Lewis, ne doutant pas de pouvoir apporter la preuve, puisque les unitariens avaient affirmé ces choses avec tant d'assurance, écrivit au pasteur P..., ministre unitarien à Trenton Falls, dans l'État de New York, auquel M. W... l'avait adressé, et l'autorisa à dépenser cinq cents dollars s'il le fallait pour se procurer des témoignages suffisants de la vérité de l'histoire ; des témoignages tels qu'ils permettraient de faire condamner quelqu'un devant un tribunal.

M. P... entreprit donc de se procurer ces témoignages ; mais, après s'être donné beaucoup de peine, il ne put en fournir aucun, sinon ce que contenait un petit journal universaliste imprimé à Buffalo, où l'on avait affirmé que M. Finney prétendait être un général de brigade de Jésus-Christ. Nulle part il ne put obtenir la moindre preuve que ce bruit fût vrai. Beaucoup de gens avaient entendu dire, et croyaient, que j'avais dit ces choses quelque part ; mais en remontant la piste de ces bruits de ville en ville, par sa correspondance, il ne put apprendre que ces choses aient été dites nulle part.

Ce fait, joint à d'autres, l'amena, disait-il, à réfléchir sérieusement à la nature de l'opposition et à la source d'où elle venait. Sachant quelle importance les unitariens avaient donnée à ces histoires, et l'usage qu'ils en avaient fait pour s'opposer aux réveils dans l'État de New York et ailleurs, il sentit sa confiance en eux fortement ébranlée. Ainsi ses préventions contre les réveils et contre les orthodoxes s'adoucirent. Il fut amené à examiner très sérieusement les écrits théologiques des orthodoxes et des unitariens, et le résultat fut qu'il adopta les vues orthodoxes. La mère des Tappan était une femme très pieuse, une femme de prière. Elle n'avait jamais eu la moindre sympathie pour l'unitarisme. Elle avait mené une vie de prière, et elle avait laissé une forte impression sur ses enfants.

Dès que Lewis Tappan fut converti, il devint aussi ferme et aussi zélé pour soutenir les vues orthodoxes et les réveils qu'il l'avait été pour les combattre. Vers le moment où je quittai New York, après mes premiers travaux à Vandewater Street et à Prince Street, M. Tappan et quelques autres bons frères, mécontents de l'état des choses à New York, décidèrent, après beaucoup de prières et de réflexion, de former une nouvelle assemblée et d'introduire des mesures nouvelles pour la conversion des hommes. Ils trouvèrent un local pour le culte et appelèrent à leur aide le pasteur Joel Parker, qui était alors pasteur de la troisième Église presbytérienne de Rochester. M. Parker arriva à New York et commença ses travaux, je crois, à peu près au moment où je terminais les miens à Prince Street. La première Église presbytérienne libre fut formée à New York vers cette époque, et M. Parker en devint le pasteur. Ils travaillèrent surtout parmi la partie de la population qui n'avait pas l'habitude d'assister à un culte, où que ce soit, et ils eurent beaucoup de succès. Ils finirent par aménager l'étage supérieur de quelques entrepôts de Dey Street, qui pouvait contenir une bonne assemblée, et c'est là qu'ils poursuivirent leurs travaux.

Chapitre 21

Le réveil de Rochester, en 1830

En quittant New York, je passai quelques semaines à Whitestown ; et, comme cela arrivait souvent, pressé de partir dans bien des directions, je ne savais pas du tout où était mon devoir. Mais, entre autres, je reçus une invitation pressante de la Troisième Église presbytérienne de Rochester, dont M. Parker avait été le pasteur, pour aller y assurer le ministère pendant un temps.

Je me renseignai sur la situation et découvris que, pour plusieurs raisons, c'était un champ de travail très peu prometteur. Il n'y avait que trois Églises presbytériennes à Rochester. La Troisième, celle qui m'invitait, n'avait pas de pasteur, et la vie religieuse y était bien basse. La Deuxième Église, ou « l'Église de brique », comme on l'appelait, avait un pasteur, un homme excellent ; mais sa prédication divisait sérieusement l'Église, et lui-même, mal à l'aise, était sur le point de partir. Un différend opposait un ancien de la Troisième Église au pasteur de la Première, et l'affaire allait être jugée devant le presbytère. Cette querelle et d'autres choses avaient éveillé, jusqu'à un certain point, des sentiments peu chrétiens dans les deux Églises ; et, tout bien considéré, c'était à ce moment-là un champ de travail rebutant. Les amis de Rochester désiraient extrêmement que j'y aille : je veux parler des membres de la Troisième Église. Restés sans pasteur, ils sentaient qu'ils couraient le grand danger d'être dispersés, et peut-être anéantis en tant qu'Église, si l'on ne faisait pas quelque chose pour ranimer chez eux la vie religieuse.

Avec ces invitations pressantes devant moi, je me sentis, comme cela m'est souvent arrivé, très perplexe. Je restai chez mon beau-père et réfléchis à la question, jusqu'au moment où je sentis qu'il me fallait m'atteler à l'ouvrage quelque part. Nous fîmes donc nos malles et

descendîmes à Utica, à environ sept milles de là, où j'avais beaucoup d'amis qui priaient. Nous y arrivâmes l'après-midi, et le soir, à ma demande, un bon nombre des principaux frères, dans les prières et la sagesse desquels j'avais une grande confiance, se réunirent pour se concerter et prier au sujet de mon prochain champ de travail. Je leur exposai tous les faits concernant Rochester, et, autant que je les connaissais, les principaux faits concernant les autres champs où l'on m'invitait alors. Rochester semblait le moins attirant de tous.

Après avoir examiné toute l'affaire et passé plusieurs moments dans la prière, entrecoupés de conversation, les frères donnèrent leur avis l'un après l'autre sur ce qu'il leur paraissait sage que je fasse. Ils furent unanimes : Rochester était un champ de travail bien trop peu engageant pour être mis le moins du monde en balance avec New York, ou Philadelphie, et quelques autres champs où j'étais alors invité. Ils étaient fermement convaincus que je devais partir d'Utica vers l'est, et non vers l'ouest. Sur le moment, c'était aussi mon impression et ma conviction ; et je quittai cette réunion, à ce que je croyais, bien décidé à ne pas aller à Rochester, mais à New York ou à Philadelphie. C'était avant l'existence des chemins de fer ; et, quand nous nous séparâmes ce soir-là, je comptais prendre le bateau du canal, qui était le moyen le plus commode pour une famille de voyager, et partir le lendemain matin pour New York.

Mais, une fois retiré dans mon logement, la question se présenta à mon esprit sous un autre jour. Quelque chose semblait m'interroger : « Quelles sont les raisons qui te détournent d'aller à Rochester ? » Je pouvais facilement les énumérer, mais alors la question revenait : « Ah ! mais sont-ce de bonnes raisons ? À coup sûr, on a d'autant plus besoin de toi à Rochester à cause de ces difficultés. Fuis-tu ce champ parce qu'il y a tant de choses à corriger, parce qu'il y a tant de choses qui vont mal ? Mais si tout allait bien, on n'aurait pas besoin de toi. » J'en vins bientôt à conclure que nous nous étions tous trompés, et que les raisons qui nous avaient fait décider contre mon départ pour Rochester étaient justement les plus fortes raisons d'y aller. J'eus honte de reculer devant l'ouvrage à

cause de ses difficultés ; et j'eus la forte impression que le Seigneur serait avec moi, et que c'était là mon champ. Avant d'aller me coucher, j'étais tout à fait décidé : Rochester était l'endroit où le Seigneur voulait que j'aille. J'informai ma femme de ma décision ; et, en effet, de bon matin, avant que les gens de la ville ne soient pour la plupart sur pied, le bateau de ligne passa, nous embarquâmes, et nous partîmes vers l'ouest au lieu de l'est.

Les frères d'Utica furent très surpris quand ils apprirent ce changement de destination, et ils en attendirent l'issue avec beaucoup d'inquiétude.

Nous arrivâmes à Rochester de bon matin, et nous fûmes invités à loger pour un temps chez M. Josiah Bissell, qui était le principal ancien de la Troisième Église, et qui était celui qui avait porté plainte devant le presbytère contre le docteur Penny. À mon arrivée, je rencontrai dans la rue mon cousin, M. S..., qui m'invita chez lui. Il était ancien de la Première Église, et, ayant appris que l'on m'attendait à Rochester, il tenait beaucoup à ce que son pasteur, le docteur Penny, me rencontre et s'entretienne avec moi, et soit prêt à collaborer à mon travail. Je déclinai son aimable invitation, en lui disant que je devais être l'hôte de M. Bissell. Mais il revint me voir après le déjeuner et m'annonça qu'il avait organisé chez lui une entrevue entre le docteur Penny et moi. Je m'empressai d'aller rencontrer le docteur, et nous eûmes une entrevue chrétienne très encourageante. Quand je commençai mon travail, le docteur Penny assista à nos réunions, et il m'invita bientôt dans sa chaire. M. S... s'employa à établir une bonne entente entre les pasteurs et les Églises, et un grand changement se manifesta bientôt dans l'attitude et l'état spirituel des Églises.

Il y eut très vite quelques conversions très frappantes. La femme d'un avocat en vue de la ville fut parmi les premiers convertis. C'était une femme d'un rang élevé, une dame cultivée et d'une grande influence. Sa conversion fut très marquante. La première fois que je la vis, une de ses amies vint avec elle dans ma chambre et me la présenta. La dame qui me

la présentait était une chrétienne, qui avait remarqué que son amie était très tourmentée dans son esprit, et l'avait persuadée de venir me voir.

Mme M... avait été une femme frivole et mondaine, qui aimait beaucoup la vie de société. Elle me raconta plus tard que, lorsque j'étais arrivé, elle l'avait beaucoup regretté et avait craint qu'il n'y ait un réveil ; or un réveil aurait beaucoup gêné les plaisirs et les divertissements qu'elle s'était promis pour cet hiver-là. En m'entretenant avec elle, je découvris que l'Esprit du Seigneur agissait réellement en elle, et sans la ménager. Elle était accablée sous une profonde conviction de péché. Après une assez longue conversation, je la pressai vivement de renoncer au péché, au monde, à elle-même et à tout pour Christ. Je voyais que c'était une femme très orgueilleuse, et c'était ce qui me frappait comme le trait le plus marqué de son caractère. À la fin de notre conversation, nous nous mîmes à genoux pour prier ; et, comme j'avais l'esprit tout rempli de l'orgueil de son cœur, tel qu'il se manifestait, j'en vins très vite à ce texte : « Si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux » (Matthieu 18,3). Je tournai et retournai ce sujet dans ma prière ; et presque aussitôt j'entendis Mme M..., agenouillée à côté de moi, répéter ce texte : « Si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez comme les petits enfants, comme les petits enfants... Si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez comme les petits enfants. » Je remarquai que son esprit en était saisi, et que l'Esprit de Dieu l'imprimait dans son cœur. Je continuai donc à prier, en tenant ce sujet sous ses yeux, et en la présentant à Dieu comme ayant besoin de cela même : être convertie, devenir comme un petit enfant.

Je sentais que le Seigneur exauçait la prière. J'étais sûr qu'il faisait exactement l'œuvre que je lui demandais de faire. Son cœur se brisa, son émotion jaillit, et, avant que nous nous relevions, elle était vraiment devenue un petit enfant. Quand j'eus fini de prier, que j'ouvris les yeux et la regardai, elle avait le visage tourné vers le ciel, les larmes ruisselaient, et elle était en train de prier pour devenir un petit enfant. Elle se leva, la

paix revint en elle, elle s'établit dans une foi joyeuse, et elle s'en alla. Dès ce moment, elle parla ouvertement de ses convictions religieuses et travailla avec zèle à la conversion de ses amis. Sa conversion, bien entendu, fit beaucoup de bruit dans le milieu auquel elle appartenait.

Jusqu'à mon arrivée à Rochester, je n'avais jamais, je crois, sauf en de rares occasions, employé comme moyen de favoriser les réveils ce qu'on a appelé depuis « le banc des âmes inquiètes ». J'avais quelquefois demandé à des personnes de l'assemblée de se lever ; mais je ne l'avais pas fait souvent. Pourtant, en réfléchissant à la question, j'avais souvent senti la nécessité d'une mesure qui oblige les pécheurs à prendre position. Par ma propre expérience et mes propres observations, j'avais constaté que, dans les classes élevées surtout, le plus grand obstacle à surmonter était la crainte d'être connus comme des âmes inquiètes qui cherchent. Ils étaient trop orgueilleux pour prendre une position qui les révélerait aux autres comme inquiets pour leur âme.

J'avais constaté aussi qu'il fallait quelque chose pour leur faire sentir qu'on attendait d'eux qu'ils donnent leur cœur sur-le-champ ; quelque chose qui les appelle à agir, et à agir aussi publiquement devant le monde qu'ils l'avaient fait dans leurs péchés ; quelque chose qui les engage publiquement au service de Christ. Quand je les avais simplement appelés à se lever dans l'assemblée, j'avais constaté que cela avait un très bon effet ; et, dans cette mesure, cela atteignait le but visé. Mais, malgré tout, je sentais depuis quelque temps qu'il fallait quelque chose de plus pour les faire sortir de la masse des impies, pour qu'ils renoncent publiquement à leurs voies de péché et se donnent publiquement à Dieu.

C'est à Rochester, si je me souviens bien, que j'introduisis pour la première fois cette mesure. C'était des années après qu'on eut lancé le cri des « mesures nouvelles ». Quelques jours après la conversion de Mme M..., j'invitai, je crois pour la première fois, toutes les personnes dont la conviction était assez mûre pour qu'elles soient disposées à renoncer à leurs péchés et à se donner à Dieu, à s'avancer vers certains bancs que

j'avais fait libérer, et à s'offrir à Dieu pendant que nous prierions pour elles. Il en vint beaucoup plus que je ne l'attendais, et parmi elles une autre dame en vue ; et plusieurs autres personnes de ses relations, appartenant au même cercle de la société, s'avancèrent aussi. Cela accrut l'intérêt dans ce milieu ; et l'on vit bientôt que le Seigneur visait à la conversion des plus hautes classes de la société. Mes réunions furent bientôt envahies par ces gens-là. Les avocats, les médecins, les négociants, et en fait toutes les personnes les plus instruites, furent de plus en plus intéressés et de plus en plus faciles à toucher.

Très vite, l'œuvre fit sentir son effet, et largement, parmi les avocats de la ville. Il y a toujours eu un grand nombre des principaux avocats de l'État qui résidaient à Rochester. L'œuvre gagna bientôt bon nombre d'entre eux. Ils devinrent très inquiets et vinrent librement à nos réunions pour ceux qui cherchent ; et bon nombre d'entre eux s'avancèrent vers le banc des âmes inquiètes, comme on l'a appelé depuis, et donnèrent publiquement leur cœur à Dieu. Je me souviens qu'un soir, après la prédication, trois d'entre eux me suivirent dans ma chambre, tous trois profondément convaincus de péché ; tous trois étaient passés, je crois, au banc des âmes inquiètes, mais ils ne voyaient pas encore clair dans leur esprit, et sentaient qu'ils ne pouvaient pas rentrer chez eux avant d'être convaincus d'avoir fait leur paix avec Dieu. Je m'entretins avec eux et priai avec eux ; et je crois qu'avant de partir, ils trouvèrent tous la paix en croyant au Seigneur Jésus-Christ.

J'aurais dû dire que, très peu de temps après le début de l'œuvre, le différend entre M. Bissell et le docteur Penny fut apaisé, et que toutes les divisions et tous les heurts qui avaient existé là furent réglés ; si bien qu'un esprit de bienveillance et de communion générales se répandit dans toutes les Églises.

Un jour, je devais prêcher à la Première Église. Il y avait eu ce jour-là une parade militaire dans la ville. La milice avait été convoquée, et j'avais craint que l'agitation de la parade ne détourne l'attention des gens et ne

gâte l'œuvre du Seigneur. La salle était pleine dans toutes ses parties. Le docteur Penny avait ouvert le culte et faisait la première prière quand j'entendis quelque chose que je pris pour un coup de fusil, et un tintement de verre, comme si l'on avait brisé une fenêtre. Je pensai qu'un imprudent, venu de la parade militaire, avait tiré dehors si près de la fenêtre qu'il en avait cassé une vitre. Mais avant que j'aie eu le temps de penser à autre chose, le docteur Penny sauta de la chaire en passant presque par-dessus moi, car j'étais à genoux près du canapé, derrière lui. La chaire se trouvait à l'avant de l'église, entre les deux portes. Le mur du fond de l'église se dressait au bord même du canal. En un instant, l'assemblée fut prise d'une véritable panique et se rua vers les portes et les fenêtres, comme si tous avaient perdu la tête. Une femme âgée tint levée une fenêtre au fond de l'église, par laquelle plusieurs personnes, à ce qu'on m'a dit, sautèrent dans le canal. La bousculade fut effroyable. Certains sautèrent des galeries dans les allées du bas ; dans les allées, on se piétinait les uns les autres.

Je me levai dans la chaire et, ne sachant pas ce qui était arrivé, je levai les mains et criai de toutes mes forces : « Restez calmes ! Restez calmes ! » Aussitôt, deux femmes montèrent en courant dans la chaire, l'une d'un côté, l'autre de l'autre, et s'accrochèrent à moi, folles de peur. Le docteur Penny s'enfuit dans la rue, et les gens sortaient dans toutes les directions, aussi vite que possible. Comme je ne savais pas qu'il y avait le moindre danger, la scène me parut si comique que je pouvais à peine m'empêcher de rire. Ils se jetaient les uns sur les autres dans les allées, si bien qu'à plusieurs reprises je vis des hommes qui avaient été renversés se relever et repousser ceux qui s'étaient précipités sur eux. Tous finirent par sortir. Plusieurs furent assez sérieusement blessés, mais personne ne fut tué. La salle, en revanche, était jonchée de toutes sortes de vêtements de femmes. Chapeaux, châles, gants, mouchoirs et morceaux de robes étaient éparpillés de tous côtés. Les hommes, je crois, étaient presque tous sortis sans leur chapeau ; et beaucoup de gens avaient été sérieusement meurtris dans cette affreuse bousculade.

J'appris ensuite que les murs de l'église s'affaissaient depuis quelque temps, le sol étant très humide à cause de la proximité du canal. On en avait parlé dans l'assemblée comme d'un état peu rassurant ; et certains craignaient que le clocher, ou le toit, ne s'effondre, ou que les murs du bâtiment ne s'écroulent. Moi-même, je n'en avais rien entendu dire. L'alarme était venue d'une poutre du toit, qui était tombée debout et avait traversé le plafond au-dessus de la lampe placée devant l'orgue.

En examinant le bâtiment, on constata que les murs s'étaient écartés au point qu'il y avait vraiment danger que le toit s'effondre. Ce soir-là, la pression dans la galerie avait été si forte qu'elle avait écarté les murs de chaque côté, jusqu'à créer un danger réel. Au moment où cela arriva, je craignis beaucoup, comme d'autres sans doute, que l'attention du public ne soit détournée et que l'œuvre ne soit fortement entravée. Mais l'Esprit du Seigneur avait pris l'œuvre en main pour de bon, et rien ne semblait pouvoir l'arrêter.

L'Église de brique nous fut ouverte, et, dès lors, nos réunions eurent lieu tour à tour dans la Deuxième et dans la Troisième Église, les membres et les fidèles de la Première y venant autant qu'ils pouvaient trouver place dans la salle. Les trois Églises, et même les chrétiens de toutes les dénominations en général, semblèrent faire cause commune et se mirent à l'ouvrage de tout leur cœur pour arracher les pécheurs du feu. Nous étions obligés de tenir des réunions presque sans arrêt. Je prêchais presque tous les soirs, et trois fois le dimanche. Quand l'œuvre prit un caractère aussi puissant, nous tînmes nos réunions pour ceux qui cherchent très souvent le matin.

Un matin, je m'en souviens, nous avions tenu une réunion pour ceux qui cherchent, et il s'y trouvait un monsieur qui s'y convertit ; c'était le gendre d'une femme pieuse, très adonnée à la prière, membre de la Troisième Église. Elle s'inquiétait beaucoup pour lui et passait beaucoup de temps à prier pour lui. Quand il revint de la réunion, il était rempli de joie, de paix et d'espérance. Elle avait passé tout ce temps à prier

ardemment pour que Dieu le convertisse dans cette réunion. Dès qu'elle le vit et qu'il lui annonça sa conversion, et qu'elle vit à son visage qu'il en était bien ainsi, l'émotion la submergea : elle s'évanouit et tomba morte.

Il y avait à ce moment-là à Rochester une école secondaire dirigée par un M. B..., fils de A... B..., alors pasteur de l'Église de Brighton, près de Rochester. M.

B... était sceptique, mais il était à la tête d'une école très nombreuse et très prospère. Comme l'école recevait des élèves des deux sexes, une demoiselle A... était à ce moment-là son assistante et son associée dans l'école. Mlle A... était chrétienne. Les élèves assistaient aux réunions religieuses, et beaucoup d'entre eux furent bientôt profondément inquiets pour leur âme. Un matin, M.

B... s'aperçut que ses élèves étaient incapables de réciter leurs leçons. Quand il les fit venir devant lui, ils étaient si inquiets pour leur âme qu'ils pleuraient, et il vit qu'ils étaient dans un tel état qu'il en fut tout déconcerté. Il appela son associée, Mlle A..., lui dit que les jeunes gens étaient si tourmentés au sujet de leur âme qu'ils ne pouvaient pas réciter, et lui demanda s'il ne vaudrait pas mieux faire venir M. Finney pour les instruire. Elle me le raconta plus tard, et me dit qu'elle avait été très heureuse qu'il lui pose cette question, et qu'elle lui avait conseillé de tout cœur de me faire venir. Il le fit, et le réveil s'empara de cette école avec une force extraordinaire. M.

B... lui-même fut bientôt converti, à ce qu'on peut espérer, ainsi que presque tous les élèves de l'école. Il y a quelques années, Mlle A... m'apprit que plus de quarante personnes, converties à ce moment-là dans cette école, étaient devenues pasteurs. Je l'ignorais jusque-là. Elle m'en nomma beaucoup à cette occasion. Un grand nombre d'entre eux étaient devenus missionnaires à l'étranger.

Après être restés quelques semaines chez Josiah Bissell, nous prîmes un logement dans un quartier plus central, dans la maison de M.

B..., un avocat de la ville, qui faisait profession d'être chrétien. La sœur de sa femme vivait avec eux, et c'était une jeune fille impénitente. C'était une jeune femme de belle prestance, une chanteuse exquise et une dame cultivée ; et, comme nous l'apprîmes bientôt, elle était fiancée à un homme qui était alors juge à la cour suprême de l'État. C'était un homme très orgueilleux, qui s'opposait au banc des âmes inquiètes et en parlait contre. Il s'absentait souvent de la ville pour tenir ses audiences, et il ne se convertit pas cet hiver-là. Un grand nombre d'avocats, cependant, se convertirent ; et la jeune fille à qui il était fiancé se convertit aussi. Je le mentionne parce que le juge l'épousa ensuite ; ce qui conduisit sans doute à sa propre conversion lors d'un réveil qui eut lieu quelque dix ans plus tard, et dont je raconterai les principaux détails dans une autre partie de mon récit.

Ce réveil produisit un grand changement dans l'état moral et dans l'histoire ultérieure de Rochester. La grande majorité des hommes et des femmes les plus en vue de la ville se convertirent. Il se produisit un grand nombre d'incidents très frappants que je ne suis pas près d'oublier. Un jour, la dame qui était venue me voir la première, et dont j'ai raconté la conversion, vint me voir avec une de ses amies, avec qui elle désirait que je m'entretienne. Je le fis, mais je la trouvai, selon toute apparence, très endurcie et plutôt disposée à prendre la chose à la légère. Son mari était négociant, et c'étaient des gens d'un rang élevé dans la ville. Quand je la pressai de s'occuper de la question, elle me dit qu'elle ne le ferait pas, parce que son mari ne voulait pas s'en occuper et qu'elle n'allait pas le quitter. Je lui demandai si elle acceptait d'être perdue parce que son mari ne voulait pas s'en occuper, et si ce n'était pas une folie de négliger son âme parce qu'il négligeait la sienne. Elle répondit sans hésiter : « S'il va en enfer, je veux y aller. Je veux aller là où il ira. Je ne veux en aucun cas être séparée de lui. » Il me sembla que je ne pouvais faire sur elle que bien peu d'impression, sinon aucune. Mais, soir après soir, j'avais lancé des appels à l'assemblée, et invité à s'avancer ceux qui étaient prêts à

donner leur cœur à Dieu ; et un grand nombre se convertissaient chaque soir.

Comme je l'appris ensuite, quand cette femme rentra chez elle, son mari lui dit : « Ma chérie, j'ai l'intention de m'avancer ce soir et de donner mon cœur à Dieu. » « Quoi ! dit-elle ; j'ai dit aujourd'hui à M. Finney que je ne deviendrais pas chrétienne et que je ne voulais rien avoir à faire avec tout cela ; que tu ne devenais pas chrétien, et que je ne le deviendrais pas non plus ; et que si tu allais en enfer, j'irais avec toi. » « Eh bien, dit-il, je n'ai pas l'intention d'aller en enfer. J'ai décidé de m'avancer ce soir et de donner mon cœur à Christ. » « Eh bien, dit-elle, alors je n'irai pas à la réunion, je ne veux pas voir cela. Et si, après tout, tu as envie de devenir chrétien, libre à toi ; moi, je ne le deviendrai pas. » L'heure venue, il alla seul à la réunion. La chaire était entre les portes, à l'avant de l'église. La salle était bondée ; mais il finit par trouver une place près de l'une des allées, tout à fait au fond de l'église. À la fin de la réunion, comme je l'avais fait d'autres fois, j'invitai ceux qui étaient inquiets et dont la décision était prise à s'avancer, à prendre certains bancs et à occuper un certain espace autour de la chaire, où nous pourrions les recommander à Dieu dans la prière. On apprit ensuite que la femme elle-même était venue à la réunion, avait remonté l'autre allée et avait pris place presque en face de lui, à l'autre bout de la salle. Quand je lançai l'appel, il se leva aussitôt. Elle le guettait, et dès qu'elle le vit debout, se frayant un chemin dans l'allée encombrée, elle partit elle aussi par l'autre allée ; ils se rejoignirent devant la chaire et s'agenouillèrent ensemble pour qu'on prie pour eux.

Un grand nombre trouvèrent l'espérance sur-le-champ ; mais ce mari et cette femme ne la trouvèrent pas. Ils rentrèrent chez eux, trop orgueilleux pour se dire grand-chose de ce qu'ils avaient fait, et passèrent une nuit très agitée. Le lendemain, vers dix heures, il vint me voir et fut introduit dans ma chambre. Ma femme occupait une chambre sur la rue, au premier étage, et moi une chambre sur l'arrière, au même étage. Pendant que je m'entretenais avec lui, la domestique vint m'annoncer qu'une

dame attendait dans la chambre de Mme Finney pour me voir. Je m'excusai pour quelques instants et le priai d'attendre, pendant que j'allais la voir. Je découvris que c'était la femme qui, la veille encore, s'était montrée si obstinée, l'épouse de l'homme qui se trouvait à ce moment même dans ma chambre. Aucun des deux ne savait que l'autre était venu me voir. Je m'entretins avec elle et constatai qu'elle était tout près de se soumettre à Christ. J'avais compris que lui aussi était, selon toute apparence, dans le même état. Je retournai alors auprès de lui et lui dis : « Je vais prier avec une dame dans la chambre de Mme Finney ; allons-y, si vous le voulez bien, et prions tous ensemble. » Il me suivit et trouva sa propre femme. Ils se regardèrent avec surprise, mais ils furent tous deux très émus de se trouver là l'un et l'autre. Nous nous mîmes à genoux pour prier. Je n'étais pas allé bien loin dans ma prière qu'elle se mit à pleurer et à prier à haute voix pour son mari. Je m'arrêtai pour écouter, et je m'aperçus qu'elle avait oublié tout souci d'elle-même et qu'elle luttait dans l'angoisse de la prière pour la conversion de son mari. Le cœur de celui-ci sembla se briser et céder, et juste à ce moment la cloche sonna pour notre dîner. Je pensai qu'il valait mieux les laisser seuls ensemble. Je touchai donc ma femme, nous nous levâmes sans bruit et descendîmes dîner, les laissant en prière. Nous dînâmes en hâte et remontâmes, et nous les trouvâmes aussi attendris, aussi humbles et aussi aimants qu'on pouvait le souhaiter.

Je n'ai pas encore beaucoup parlé de l'esprit de prière qui régnait dans ce réveil, et je ne dois pas omettre d'en parler. Alors que je me rendais à Rochester, comme nous traversions un village à une trentaine de milles à l'est de Rochester, un pasteur de mes amis, me voyant sur le bateau du canal, sauta à bord pour bavarder un peu avec moi, dans l'intention de ne faire qu'un bout de chemin et de revenir. Mais la conversation l'intéressa, et, apprenant où j'allais, il décida de continuer et de venir avec moi à Rochester. Nous n'y étions que depuis quelques jours quand ce pasteur fut si profondément convaincu de péché qu'il ne put s'empêcher, une fois, de pleurer tout haut en marchant dans la rue. Le Seigneur lui donna un

puissant esprit de prière, et son cœur fut brisé. Comme nous priions beaucoup ensemble, je fus frappé de sa foi au sujet de ce que le Seigneur allait faire là. Je me souviens qu'il disait : « Seigneur, je ne sais pas comment cela se fait ; mais il me semble savoir que tu vas faire une grande œuvre dans cette ville. » L'esprit de prière fut répandu avec puissance, à tel point que certaines personnes s'abstenaient des réunions publiques pour prier, incapables de contenir leurs sentiments pendant la prédication.

Et ici, je dois introduire le nom d'un homme que j'aurai souvent l'occasion de mentionner, M. Abel Clary. C'était le fils d'un homme excellent, ancien de l'Église où je me suis converti. Il s'était converti dans le même réveil que moi. Il avait reçu l'autorisation de prêcher ; mais son esprit de prière était tel, il portait un si lourd fardeau pour les âmes des hommes, qu'il ne pouvait pas beaucoup prêcher, tout son temps et toutes ses forces étant consacrés à la prière. Le fardeau de son âme était souvent si lourd qu'il ne pouvait plus se tenir debout, et il se tordait et gémissait dans l'angoisse. Je le connaissais bien, et je savais quelque chose du merveilleux esprit de prière qui reposait sur lui.

C'était un homme très silencieux, comme le sont presque tous ceux qui ont ce puissant esprit de prière.

La première fois que j'appris qu'il était à Rochester, ce fut un jour où un monsieur qui habitait à environ un mille à l'ouest de la ville vint me voir et me demanda si je connaissais un certain M. Abel Clary, pasteur. Je lui répondis que je le connaissais bien. « Eh bien, dit-il, il est chez moi, il y est depuis un certain temps, et je ne sais que penser de lui. » Je lui dis : « Je ne l'ai vu à aucune de nos réunions. » « Non, répondit-il, il ne peut pas aller aux réunions, dit-il. Il prie presque tout le temps, jour et nuit, et dans une telle angoisse d'esprit que je ne sais qu'en penser. Parfois, il ne peut même plus se tenir à genoux, mais il reste étendu face contre terre sur le plancher, à gémir et à prier d'une manière qui me stupéfie. » Je dis

au frère : « Je comprends ; je vous en prie, ne dites rien. Tout finira bien ; il obtiendra sûrement ce qu'il demande. »

Je connaissais à cette époque un nombre assez important d'hommes qui étaient travaillés de la même manière. Un diacre P..., de Camden, dans le comté d'Oneida ; un diacre T..., de Rodman, dans le comté de Jefferson ; un diacre B..., d'Adams, dans le même comté ; ce M. Clary, et beaucoup d'autres parmi les hommes, ainsi qu'un grand nombre de femmes, avaient part au même esprit et passaient une grande partie de leur temps en prière. Le père Nash, comme nous l'appelions, qui vint à moi et m'aida dans plusieurs de mes champs de travail, était encore un de ces hommes qui avaient un si puissant esprit de prière victorieuse. Ce M. Clary resta à Rochester aussi longtemps que moi, et n'en partit qu'après mon départ. Jamais, autant que j'ai pu le savoir, il ne parut en public, mais il se consacra entièrement à la prière.

J'ai dit que ce réveil changea profondément l'aspect moral des choses. C'était une ville jeune, pleine d'activité et d'esprit d'entreprise, et pleine de péché. Les habitants étaient intelligents et entreprenants au plus haut degré ; mais, à mesure que le réveil balaya la ville et convertit la grande masse des personnes les plus influentes, hommes et femmes, le changement qui se fit dans l'ordre, la sobriété et la moralité de la ville fut merveilleux.

Plus tard, à une époque dont je parlerai en son lieu, je m'entretenais avec un avocat qui s'était converti dans ce réveil dont je viens de parler, et qui, peu après, avait été nommé procureur de la ville. Sa tâche était de diriger les poursuites contre les criminels. Sa fonction lui avait donné une connaissance approfondie de l'histoire de la criminalité dans cette ville. Parlant du réveil dans lequel il s'était converti, il me dit, bien des années après : « J'ai examiné les registres des tribunaux criminels, et j'y trouve ce fait frappant : alors que notre ville a triplé depuis ce réveil, il n'y a pas le tiers des poursuites pour crimes et délits qu'il y avait jusque-là. Voilà, dit-il, l'influence merveilleuse que ce réveil a exercée sur la population. »

En effet, la puissance de ce réveil a façonné l'opinion publique. Les affaires publiques de la ville ont été, dans une grande mesure, entre les mains d'hommes chrétiens ; et les influences dominantes dans la ville ont été du côté de Christ.

Parmi d'autres conversions, je ne dois pas oublier de mentionner celle de M. P..., un notable de la ville, libraire. M. P... était incrédule ; non pas athée, mais il ne croyait pas à l'autorité divine de la Bible. C'était un homme qui lisait et réfléchissait, à l'esprit vif et pénétrant, à la volonté forte et au caractère très résolu. C'était, je crois, un homme d'une bonne moralité extérieure, et un monsieur très respecté. Il vint dans ma chambre un matin de bonne heure et me dit : « Monsieur Finney, il y a ici un grand mouvement au sujet de la religion ; mais je suis sceptique, et je veux que vous me prouviez que la Bible est vraie. » Le Seigneur me donna de discerner aussitôt l'état de son esprit, assez pour décider de la manière dont je devais m'y prendre avec lui. Je lui dis : « Croyez-vous à l'existence de Dieu ? » « Oh oui ! dit-il, je ne suis pas athée. » « Eh bien, croyez-vous avoir traité Dieu comme vous le deviez ? Avez-vous respecté son autorité ?

L'avez-vous aimé ? Avez-vous fait ce que vous pensiez lui être agréable, et dans le dessein de lui plaire ? N'admettez-vous pas que vous devriez l'aimer, l'adorer et lui obéir, selon la meilleure lumière que vous ayez ? » « Oh oui ! dit-il, j'admets tout cela. » « Mais l'avez-vous fait ? » demandai-je. « Ma foi, non, répondit-il, je ne peux pas dire que je l'aie fait. » « Eh bien alors, répliquai-je, pourquoi vous donnerais-je davantage d'informations et davantage de lumière, si vous ne voulez pas faire votre devoir et obéir à la lumière que vous avez déjà ? Voyons, dis-je, quand vous déciderez de vivre selon vos convictions, d'obéir à Dieu selon la meilleure lumière que vous ayez ; quand vous déciderez de vous repentir de votre négligence jusqu'à ce jour, et de plaire à Dieu, aussi bien que vous le savez, pour le reste de votre vie, je m'efforcerai de vous montrer que la Bible vient de Dieu. Jusque-là, il ne me sert à rien d'entreprendre quoi que ce soit de ce genre. » Je ne m'étais pas assis, et je

crois que je ne l'avais pas invité à s'asseoir. Il répondit : « Après tout, c'est peut-être juste » ; et il s'en alla.

Je n'entendis plus parler de lui jusqu'au lendemain matin. Peu après mon lever, il revint dans ma chambre ; et dès qu'il fut entré, il frappa dans ses mains et dit : « Monsieur Finney, Dieu a fait un miracle ! » « Je suis descendu au magasin, poursuivit-il, après avoir quitté votre chambre, en pensant à ce que vous m'aviez dit ; et j'ai décidé de me repentir de ce que je savais être mauvais dans mes relations avec Dieu, et de vivre désormais selon la meilleure lumière que j'avais. Et quand j'ai pris cette décision, dit-il, mon émotion a été si forte que je suis tombé ; et je ne sais pas si je n'en serais pas mort, sans M. X..., qui était avec moi au magasin. » Depuis lors, il est, comme le savent tous ceux qui le connaissent, un chrétien ardent, homme de prière. Depuis de nombreuses années, il est l'un des administrateurs de l'Oberlin College ; il nous a soutenus dans toutes nos épreuves, et il nous a aidés de ses moyens et de toute son influence.

Pendant ce grand réveil, des gens écrivirent de

Rochester à leurs amis au loin des lettres qui rendaient compte de l'œuvre ; elles furent lues dans différentes Églises de plusieurs États, et contribuèrent à produire de grands réveils religieux. Beaucoup de gens vinrent du dehors pour voir de leurs yeux la grande œuvre de Dieu, et se convertirent. Je me souviens qu'un médecin fut si attiré par ce qu'il entendit dire de l'œuvre qu'il vint de Newark, dans le New Jersey, jusqu'à Rochester pour voir ce que faisait le Seigneur, et qu'il s'y convertit lui-même. C'était un homme de talent et d'une grande culture, et il est depuis des années un ouvrier chrétien ardent pour les âmes immortelles.

Un soir, je m'en souviens, alors que j'invitais les âmes inquiètes à s'avancer et à se soumettre, un homme influent d'une ville voisine s'avança lui-même, avec plusieurs membres de sa famille, et ils se donnèrent à Dieu. En fait, l'œuvre se répandait comme des vagues dans toutes les directions. Je prêchai dans autant d'endroits des environs que

le temps et les forces me le permettaient, tandis que l'essentiel de mon travail se faisait à Rochester. J'allai à Canandaigua et j'y prêchai plusieurs fois. Là, la parole eut son effet, et beaucoup se convertirent. Le pasteur, le révérend Ansel Eddy, entra de tout cœur dans l'œuvre. Un ancien pasteur, un homme âgé, anglais de naissance, fit lui aussi ce qu'il put pour faire avancer l'œuvre. Partout où j'allais, la parole de Dieu produisait aussitôt son effet ; et il semblait qu'il suffisait de présenter la loi de Dieu et les droits de Christ, sous l'éclairage et dans les proportions propres à amener la conversion des hommes, pour qu'ils se convertissent par dizaines.

La grandeur de l'œuvre de Rochester, à cette époque, attira à tel point l'attention des pasteurs et des chrétiens dans tout l'État de New York, dans toute la Nouvelle-Angleterre et dans bien des régions des États-Unis, que sa seule renommée fut un instrument efficace entre les mains de l'Esprit de Dieu pour susciter, à travers tout le pays, le plus grand réveil religieux que ce pays eût jamais connu jusque-là. Des années plus tard, alors que je m'entretenais avec le docteur Beecher de ce puissant réveil et de ses fruits, il me fit cette remarque : « Ce fut la plus grande œuvre de Dieu, et le plus grand réveil religieux, que le monde ait jamais vus en si peu de temps. On a rapporté, ajouta-t-il, que cent mille personnes s'étaient jointes aux Églises par suite de ce grand réveil. C'est là, dit-il, une chose sans égale dans l'histoire de l'Église et des progrès de la religion. » Il me fit remarquer que cela s'était fait en une seule année, et me dit qu'à aucune année de l'ère chrétienne on ne connaissait d'exemple d'un si grand réveil religieux.

À partir de la convention de New Lebanon, dont j'ai parlé, l'opposition ouverte et publique aux réveils religieux se manifesta de moins en moins, et en particulier je rencontrai beaucoup moins d'opposition personnelle qu'auparavant. Elle s'apaisa peu à peu, mais beaucoup. À Rochester, je n'en sentis rien. En vérité, les eaux du salut étaient montées si haut, les réveils étaient devenus si puissants et si étendus, et les gens avaient eu le temps de se familiariser avec eux et avec leurs résultats, à tel point que

les hommes avaient peur de s'y opposer comme ils l'avaient fait. Les pasteurs en étaient venus à les mieux comprendre, et les pécheurs les plus impies avaient été convaincus qu'ils étaient vraiment l'œuvre de Dieu. La grande masse des conversions était si manifestement solide, les convertis si réellement régénérés et devenus de nouvelles créatures, les individus et des communautés entières si profondément transformés, et les résultats si durables et si incontestables, que la conviction devint presque universelle : ces réveils étaient l'œuvre de Dieu.

Chapitre 22

Les réveils d'Auburn, de Buffalo, de Providence et de Boston

Vers la fin de mon séjour à Rochester, ma santé était mauvaise. J'étais à bout de forces, et quelques-uns des principaux médecins, à ce que j'appris, avaient conclu que je ne prêcherais plus jamais. Mes travaux à Rochester, cette fois-là, avaient duré six mois ; vers la fin, le docteur Wisner, pasteur à Ithaca, vint passer quelque temps avec nous, pour voir l'œuvre et pour l'aider à avancer. Pendant ce temps, on m'appelait en bien des endroits ; entre autres, le docteur Nott, président de l'Union College, à Schenectady, me pressait de venir travailler avec lui pour obtenir, si possible, la conversion de ses nombreux étudiants. Je résolus de répondre à sa demande.

Au printemps de l'année 1831, je partis en diligence avec le docteur Wisner et Josiah Bissell, alors que les routes étaient dans un état épouvantable. Je laissai pour un temps ma femme et mes enfants à Rochester, car le voyage était trop dangereux et trop fatigant pour eux. Quand nous arrivâmes à Geneva, le docteur Wisner insista pour que j'aille chez lui me reposer un peu. Je refusai, disant que je devais poursuivre mon travail. Il me pressa vivement de venir, et finit par me dire que les médecins de Rochester l'avaient chargé de me ramener chez lui, parce que j'allais mourir ; que je ne travaillerais plus jamais dans les réveils, car j'étais phtisique et n'avais plus que peu de temps à vivre. Je lui répondis qu'on me l'avait déjà dit, mais que c'était une erreur ; que les médecins ne comprenaient pas mon cas ; que j'étais seulement fatigué et qu'un peu de repos me remettrait sur pied.

Le docteur Wisner finit par renoncer à ses instances, et je continuai en diligence jusqu'à Auburn. Les routes étaient si mauvaises que parfois nous ne pouvions pas faire plus de deux milles à l'heure, et nous avions

mis deux ou trois jours pour aller de Rochester à Auburn. Comme j'avais beaucoup d'amis chers à Auburn et que j'étais très fatigué, je résolus de m'y arrêter et de me reposer jusqu'à la diligence suivante. J'avais payé ma place jusqu'à Schenectady, mais je pouvais faire halte un jour ou plus, si je le voulais. Je descendis chez M. T...

S..., fils du juge en chef S.... C'était un chrétien fervent et un ami très cher ; voilà pourquoi j'allai chez lui plutôt qu'à l'hôtel, et je décidai de m'y reposer jusqu'à la diligence suivante.

Le lendemain matin, après une nuit paisible chez M. S..., je m'étais levé et je me préparais à prendre la diligence, qui devait arriver dans la matinée, quand un monsieur entra pour me demander de rester. C'était une demande écrite, signée par ce grand nombre d'hommes influents dont j'ai déjà parlé, qui s'étaient opposés au réveil de 1826 dans cette ville. Ces hommes s'étaient dressés contre le réveil la fois précédente, et avaient poussé leur opposition jusqu'à quitter l'assemblée du docteur Lansing pour en former une nouvelle. Entre-temps, le docteur Lansing avait été appelé à un autre champ de travail, et le pasteur Josiah Hopkins, du Vermont, avait été installé comme pasteur de la Première Église. Le papier dont je parle était un appel pressant à m'arrêter et à travailler pour leur salut ; il était signé d'une longue liste d'hommes inconvertis, pour la plupart parmi les citoyens les plus en vue de la ville. Cela me frappa beaucoup. Dans ce papier, ils rappelaient l'opposition qu'ils avaient faite autrefois à mes travaux, et me suppliaient de ne plus y penser, de rester et de leur prêcher l'Évangile.

Cette demande ne venait ni du pasteur ni de son Église, mais de ceux qui avaient autrefois mené l'opposition à l'œuvre. Mais le pasteur et les membres de son Église me pressèrent de tout leur poids de rester, de prêcher et de répondre à la demande de ces hommes. Ils semblaient aussi surpris que moi du changement d'attitude de ces hommes. Je montai dans ma chambre, j'exposai la question devant Dieu, et je sus bientôt ce que j'avais à faire. Je dis au pasteur et à ses anciens que j'étais très fatigué

et presque épuisé, mais que je resterais à certaines conditions. Je prêcherais deux fois le dimanche et deux soirs dans la semaine ; mais ils devaient prendre en main tout le reste du travail ; ils ne devaient pas compter sur moi pour d'autres réunions que celles où je prêchais ; c'était à eux d'instruire ceux qui cherchaient et de diriger les réunions de prière et les autres réunions. Je savais qu'ils s'entendaient à travailler avec les pécheurs, et je pouvais tout à fait leur confier cette part de l'œuvre. Je posai encore comme condition que ni eux ni les gens de leur assemblée ne viendraient me voir à mon logement, sauf en cas d'extrême nécessité ; car il me fallait mes journées, à part le dimanche, pour me reposer, et aussi mes soirées, sauf celles où je prêchais. Il y avait trois services de prédication le dimanche, dont l'un était assuré par M. Hopkins. Je prêchais le matin et le soir, je crois, chaque dimanche, et lui l'après-midi.

La parole fit aussitôt son effet. Le premier ou le deuxième dimanche soir où je prêchai, je vis que la parole saisissait les gens avec tant de puissance qu'à la fin j'invitai ceux qui étaient décidés à s'avancer, à renoncer publiquement à leurs péchés et à se donner à Christ. À ma grande surprise, et à la très grande surprise du pasteur et de beaucoup de membres de l'Église, le premier homme que je vis s'avancer et ouvrir la marche était celui qui avait mené l'opposition au réveil précédent, et qui y avait exercé plus d'influence qu'aucun autre. Il s'avança sans hésiter, suivi d'un grand nombre de ceux qui avaient signé ce papier ; et ce soir-là, il se fit une telle manifestation qu'elle éveilla l'intérêt de toute la ville.

J'ai parlé de M. Clary, l'homme de prière qui était à Rochester. Il avait un frère médecin, qui habitait Auburn. C'était, je crois, mon deuxième dimanche à Auburn, cette fois-là, quand je remarquai dans l'assemblée le visage grave de ce M. Clary. Il avait l'air accablé sous le poids d'une prière d'agonie. Comme je le connaissais bien et que je savais quel grand don de Dieu reposait sur lui, l'esprit de prière, je fus très heureux de le voir là. Il était assis au banc de son frère, le docteur, qui était lui aussi chrétien de profession, mais qui ne savait rien par expérience, je pense, de la grande puissance de son frère Abel auprès de Dieu.

À l'entracte, dès que je descendis de la chaire, M. Clary et son frère vinrent à ma rencontre au pied de l'escalier de la chaire, et le docteur m'invita à venir chez lui passer l'entracte et prendre quelque chose. J'acceptai.

Arrivés chez lui, on nous appela bientôt à table. Nous nous mîmes autour de la table, et le docteur Clary se tourna vers son frère et lui dit : « Frère Abel, veux-tu dire la prière du repas ? » Le frère Abel inclina la tête et commença à prier à haute voix. Il n'avait prononcé qu'une phrase ou deux qu'il s'effondra d'un coup, recula brusquement de la table et s'enfuit dans sa chambre. Le docteur crut qu'il avait été pris d'un malaise soudain ; il se leva et le suivit. Au bout de quelques instants, il redescendit et me dit : « Monsieur Finney, mon frère Abel veut vous voir. » « Qu'a-t-il donc ? » lui dis-je. « Je ne sais pas, me répondit-il, mais il dit que vous, vous le savez. Il semble en grande détresse, mais je crois que c'est l'état de son âme. » Je compris tout de suite et j'allai dans sa chambre. Il était étendu sur le lit et gémissait, l'Esprit intercédant pour lui, et en lui, par des soupirs inexprimables (Romains 8,26). J'étais à peine entré qu'il parvint à dire : « Priez, frère Finney. » Je m'agenouillai et je l'aidai dans sa prière, en conduisant son âme à s'épancher pour la conversion des pécheurs. Je continuai à prier jusqu'à ce que sa détresse se fût dissipée, puis je retournai à table.

Je compris que c'était la voix de Dieu. Je voyais que l'esprit de prière était sur lui, je sentais son influence sur moi-même, et je tins pour certain que l'œuvre avancerait avec puissance. C'est ce qui arriva. Je crois, sans en être tout à fait sûr, que chacun des hommes qui avaient signé ce papier, et dont les noms formaient une longue liste, fut converti pendant ce réveil.

Il y a quelques années seulement, le docteur S..., d'Auburn, m'écrivit pour savoir si j'avais gardé ce papier : il voulait, disait-il, vérifier si chacun des hommes qui l'avaient signé n'avait pas été converti à ce moment-là. Le papier a été égaré ; il se trouve sans doute parmi mes nombreux papiers

et lettres, et on le retrouvera peut-être un jour, mais sur le moment je n'ai pas pu répondre à sa question.

Je restai cette fois-là six dimanches à Auburn, prêchant, comme je l'ai dit, deux fois le dimanche et deux fois dans la semaine, et laissant tout le reste du travail au pasteur et aux membres de l'Église. Ici, comme à Rochester à la même époque, il n'y eut que peu ou pas d'opposition déclarée. Pasteurs et chrétiens mirent la main à l'œuvre, et tous ceux qui avaient à cœur de travailler trouvèrent largement de quoi faire, avec de beaux résultats.

Le pasteur me dit plus tard qu'il avait constaté que, pendant les six semaines où j'étais là, cinq cents âmes avaient été converties. Les moyens employés furent les mêmes qu'à Rochester. Ce réveil ne semblait être qu'une vague de la puissance divine, qui atteignait Auburn depuis le foyer de Rochester, d'où une si puissante influence s'était répandue dans le pays tout entier, en long et en large.

Vers la fin de mes travaux à Auburn, un messager arriva de Buffalo pour me demander instamment de venir dans cette ville. Le réveil de Rochester avait préparé le chemin à Auburn, comme dans tous les autres endroits des environs, et il l'avait aussi préparé à Buffalo. À Buffalo, me dit le messager, l'œuvre avait commencé et quelques âmes s'étaient converties, selon toute apparence ; mais on sentait qu'il fallait employer d'autres moyens, et l'on me pressa si fort que, d'Auburn, je repassai par Rochester pour me rendre à Buffalo. Je ne restai, je crois, qu'un mois environ à Buffalo ; pendant ce temps, un grand nombre de personnes se convertirent, selon toute apparence.

L'œuvre de Buffalo, comme celle d'Auburn et de Rochester, atteignit très largement les classes les plus influentes. Le pasteur Lord, alors avocat, fut converti à ce moment-là, je crois ; et aussi M. H..., le père du pasteur H..., de Buffalo. Bien des circonstances de sa conversion me sont restées en mémoire. C'était l'un des hommes les plus riches et les plus influents de Buffalo, un homme aux mœurs extérieurement irréprochables, de

bonne réputation et très considéré comme citoyen, mais un pécheur impénitent. Sa femme était chrétienne ; elle priait pour lui depuis longtemps, dans l'espoir qu'il se convertirait. Mais quand je commençai à prêcher dans cette ville, et que j'insistai sur ce point : le « je ne peux pas » du pécheur, c'est son « je ne veux pas » ; l'obstacle à vaincre, c'est la méchanceté volontaire des pécheurs ; ils ne veulent absolument pas être chrétiens, M. H... se révolta très nettement contre cet enseignement. Il soutenait que c'était faux dans son cas, car il avait conscience de vouloir être chrétien, et de le vouloir depuis longtemps.

Comme sa femme m'avait appris quelle position il avait prise, je ne l'épargnai pas : de jour en jour, je le débusquai de ses refuges, je répondis à toutes ses objections et je réfutai toutes ses excuses. Il s'échauffait de plus en plus. C'était un homme d'une volonté forte, et il déclarait qu'il ne croyait pas et ne croirait jamais un tel enseignement. Il parla tant contre cet enseignement qu'il attira autour de lui des hommes avec qui il n'avait rien de commun, sinon leur opposition à l'œuvre. Mais je n'hésitai pas, dans chaque sermon, sous une forme ou sous une autre, à le presser au sujet de son refus d'être chrétien.

Après sa conversion, il me dit qu'il avait été choqué et honteux de découvrir que des moqueurs s'abritaient derrière lui. Un soir, me dit-il, il était assis juste de l'autre côté de l'allée, en face d'un moqueur notoire. Il me raconta que, à plusieurs reprises pendant que je prêchais, cet homme, avec qui il ne partageait rien sur aucun autre sujet, se tournait vers lui en souriant et lui montrait bien qu'il était de cœur avec l'opposition de M. H... au réveil. Il me dit qu'en s'en apercevant, son cœur se souleva d'indignation, et qu'il se dit en lui-même : « Je ne vais pas faire cause commune avec ces gens-là ; je ne veux rien avoir à faire avec eux. »

Pourtant, ce soir-là même, à la fin de mon sermon, je pressai si fort la conscience des pécheurs, et je les adjurai avec tant de force de renoncer à leur opposition volontaire et de venir à Christ, qu'il ne put se contenir. Dès la fin de la réunion, tout à fait contrairement à son habitude, il

commença à résister et à parler contre ce qui avait été dit, avant même d'être sorti de l'église. Les allées étaient pleines, et les gens se pressaient autour de lui de tous côtés. Il laissa même échapper un juron, comme me l'apprit sa femme ; elle en fut très troublée, car elle sentait que, par son opposition, il risquait fort d'attrister l'Esprit de Dieu au point de l'éloigner, et de perdre son âme.

Cette nuit-là, il ne put dormir. Son esprit était si travaillé qu'il se leva dès les premières lueurs du jour, sortit de chez lui et s'en alla assez loin, dans un bois qui se trouvait alors près d'un endroit où il avait des installations hydrauliques, qu'il appelait « les machines à eau ». Là, dans le bois, il s'agenouilla pour prier. Il me dit qu'il avait senti, pendant la nuit, qu'il lui fallait s'en aller seul, pour pouvoir parler tout haut et donner libre cours à sa voix et à son cœur, car il était accablé au-delà de ce qu'il pouvait supporter par le sentiment de ses péchés et par la nécessité de faire immédiatement sa paix avec Dieu. Mais, à sa surprise et à sa honte, quand il s'agenouilla et essaya de prier, il s'aperçut que son cœur ne voulait pas prier. Il n'avait pas de mots ; il n'avait aucun désir qu'il pût exprimer par des mots. Il lui semblait, me dit-il, que son cœur était dur comme le marbre et qu'il n'éprouvait pas le moindre sentiment à ce sujet. Il restait à genoux, déçu et confondu, et il constatait que, s'il ouvrait la bouche pour prier, il n'avait rien qui ressemblât à une prière et qu'il pût prononcer sincèrement.

Dans cet état, l'idée lui vint qu'il pouvait dire l'oraison dominicale. Il commença donc : « Notre Père qui es aux cieux ! » Il me dit qu'à peine avait-il prononcé ces mots, il fut convaincu d'hypocrisie pour avoir appelé Dieu son Père. Quand il ajouta la demande : « Que ton nom soit sanctifié », il en fut presque scandalisé. Il voyait qu'il n'était pas sincère, que ses paroles n'exprimaient pas du tout l'état de son âme. Il ne se souciait pas que le nom de Dieu soit sanctifié. Il prononça alors la demande suivante : « Que ton règne vienne. » Là, me dit-il, il faillit s'étrangler. Il voyait qu'il ne voulait pas que le règne de Dieu vienne ; qu'il était hypocrite de sa part de le dire, et qu'il ne pouvait pas le dire comme l'expression vraie du

désir sincère de son cœur. Puis vint la demande : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » (Matthieu 6,9-10). Son cœur, me dit-il, se souleva contre ces mots, et il ne put les dire. Il se trouvait là face à face avec la volonté de Dieu. On lui avait dit jour après jour qu'il était opposé à cette volonté ; qu'il ne voulait pas l'accepter ; que c'était son opposition volontaire à Dieu, à sa loi et à sa volonté qui était le seul obstacle à sa conversion. Il avait résisté à cette pensée et l'avait combattue avec l'énergie du désespoir. Mais là, à genoux, l'oraison dominicale à la bouche, il se trouvait face à face avec cette question ; et il vit avec une parfaite clarté que ce qu'on lui avait dit était vrai : qu'il ne voulait pas que la volonté de Dieu soit faite, et que s'il ne la faisait pas lui-même, c'était parce qu'il ne le voulait pas.

Là, toute la question de sa rébellion, dans sa nature et dans son étendue, se dressa si fortement devant lui qu'il vit qu'il lui faudrait livrer un combat terrible pour renoncer à cette opposition volontaire à Dieu. Alors, me dit-il, il rassembla toute la force de sa volonté et s'écria à haute voix : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » Il me dit qu'il avait parfaitement conscience que sa volonté accompagnait ses paroles ; qu'il acceptait la volonté de Dieu, et toute la volonté de Dieu :

qu'il se rendait entièrement à Dieu et acceptait Christ tel qu'il est offert dans l'Évangile. Il abandonna ses péchés et embrassa la volonté de Dieu comme la règle universelle de sa vie. Le langage de son cœur était : « Seigneur, fais de moi ce qui te semble bon. Que ta volonté soit faite pour moi, et pour toutes les créatures sur la terre, comme elle est faite au ciel. » Il me dit qu'il pria librement dès que sa volonté se fut rendue, et que son cœur se répandit comme un fleuve. Toute sa rébellion disparut, ses émotions s'apaisèrent dans un grand calme, et une douce paix sembla remplir toute son âme.

Il se releva, rentra chez lui et raconta à sa femme, qui était dans l'angoisse et avait prié pour lui avec tant de ferveur, ce que le Seigneur avait fait pour son âme ; il reconnut qu'il avait eu entièrement tort dans

son opposition, et qu'il s'était complètement trompé sur sa prétendue volonté d'être chrétien. Dès lors, il travailla avec ardeur à faire avancer l'œuvre de Dieu.

Sa vie, par la suite, attesta la réalité de ce changement, et il vécut et mourut en chrétien utile. De Buffalo, je me rendis, en juin je crois, chez mon beau-père, à Whitestown. Je passai une partie de l'été à voyager pour me délasser et pour rétablir ma santé et mes forces.

Au début de l'automne 1831, j'acceptai l'invitation de tenir à Providence ce qu'on appelait alors une « série de réunions ». Je travaillai surtout dans l'Église dont le docteur Wilson était alors le pasteur. Je crois y être resté environ trois semaines, avec des réunions tous les soirs et trois prédications le dimanche. Le Seigneur répandit aussitôt son Esprit sur les gens, et l'œuvre de la grâce commença et avança d'une manière tout à fait intéressante. Cependant, mon séjour fut trop court pour amener dans cette ville une œuvre de la grâce aussi générale que celle qui eut lieu plus tard, en 1842, quand j'y passai quelque deux mois ; j'en rapporterai les détails en leur lieu.

Il y eut à ce moment-là beaucoup de conversions intéressantes, et plusieurs des hommes qui ont exercé une influence chrétienne de premier plan dans cette ville, depuis lors jusqu'à aujourd'hui, se convertirent alors. Il en fut de même parmi les femmes : il y eut chez elles beaucoup de conversions très intéressantes. Je me rappelle très nettement la conversion d'une jeune fille, que je vais raconter brièvement. J'avais remarqué dans l'assemblée, le dimanche, une jeune femme d'une grande beauté, assise dans un banc avec un jeune homme qui, je l'appris ensuite, était son frère. Elle avait l'air très intelligent et très sérieux, et semblait écouter chacune de mes paroles avec la plus grande attention et la plus grande gravité.

J'étais l'hôte de M. Josiah Chapin ; en revenant avec lui de l'église à sa maison, je remarquai ce jeune frère et sa sœur qui remontaient la même rue. Je les montrai à M. Chapin et lui demandai qui ils étaient. Il m'apprit

que c'étaient M. et Mlle A..., frère et sœur, et me fit remarquer qu'elle passait pour la plus belle jeune fille de Providence. Je lui demandai si elle était membre d'Église ; il me répondit que non. Je lui dis qu'elle me semblait très sérieusement touchée, et je lui demandai s'il ne trouverait pas bon que j'aille lui rendre visite. Il m'en découragea : il pensait que ce serait du temps perdu, et que je ne serais peut-être pas reçu cordialement. Il pensait que c'était une jeune fille si choyée et si flattée, et que son entourage était tel, qu'elle ne pensait sans doute guère sérieusement au salut de son âme. Mais il se trompait ; et j'avais raison de supposer que l'Esprit du Seigneur luttait avec elle.

Je n'allai pas la voir ; mais, quelques jours plus tard, c'est elle qui vint me voir. Je la reconnus aussitôt et je l'interrogeai sur l'état de son âme. Elle était très profondément réveillée ; mais sa conviction de péché n'était pas encore parvenue à la maturité que je souhaitais voir, et qui me semblait nécessaire pour qu'elle pût vraiment être amenée à accepter en connaissance de cause la justice de Christ. Je passai donc une heure ou deux (car sa visite se prolongea beaucoup) à essayer de lui montrer la corruption de son cœur. Elle se raidit d'abord devant mes questions, qui la sondaient jusqu'au fond. Mais sa conviction sembla mûrir à mesure que je lui parlais, et elle devint de plus en plus profondément sérieuse.

Quand je lui eus dit ce que je jugeais nécessaire pour l'amener, sous l'influence de l'Esprit de Dieu, à une conviction mûre et profonde, elle se leva, visiblement mécontente, et me quitta. J'avais la certitude que l'Esprit de Dieu s'était si bien emparé d'elle que ce que je lui avais dit ne serait pas rejeté, mais qu'au contraire cela produirait la conviction que je cherchais à faire naître.

Deux ou trois jours plus tard, elle revint me voir. Je vis aussitôt qu'elle avait l'esprit profondément abattu. Dès qu'elle fut entrée, elle s'assit et m'ouvrit son cœur. Avec la plus grande franchise, elle me dit : « Monsieur Finney, quand je suis venue la dernière fois, j'ai trouvé que vos questions et votre manière de me traiter étaient assez dures. Mais, ajouta-t-elle, je

vois que je suis bien tout ce que vous avez dit. En vérité, sans mon orgueil et le souci de ma réputation, j'aurais été une jeune fille aussi dépravée qu'aucune autre à Providence. Je vois clairement, poursuivit-elle, que ma vie a été retenue par l'orgueil et par le souci de ma réputation, et non par aucun égard pour Dieu, pour sa loi ou pour son Évangile. Je vois que Dieu s'est servi de mon orgueil et de mon ambition pour me retenir de commettre des péchés honteux. J'ai été choyée et flattée, j'ai tenu à mon rang, et j'ai gardé ma réputation pour des motifs purement égoïstes. » Elle continua d'elle-même, reconnut tout et montra que sa conviction était profonde et durable. Elle ne semblait pas exaltée, mais calme et parfaitement raisonnable dans tout ce qu'elle disait. On voyait bien, cependant, qu'elle avait une nature ardente, une volonté forte et une intelligence cultivée et d'un équilibre peu commun.

Après m'être entretenu avec elle un certain temps et lui avoir donné un enseignement aussi complet que je le pouvais, nous nous inclinâmes devant le Seigneur dans la prière ; et elle se donna, selon toute apparence humaine, sans réserve à Christ. Elle était alors dans des dispositions qui semblaient lui rendre facile de renoncer au monde. Elle a toujours été une chrétienne remarquable. Quelques années seulement après sa conversion, elle épousa un homme riche de New York. Pendant plusieurs années, je n'eus pas de correspondance directe avec elle. Son mari l'introduisit dans un milieu que je ne fréquentais guère, et ce n'est qu'après sa mort que je renouai connaissance avec elle. Depuis, j'ai beaucoup correspondu avec elle sur les choses chrétiennes, et je n'ai jamais cessé de m'intéresser vivement à sa vie spirituelle. Je cite ce cas parce que je l'ai toujours regardé comme un merveilleux triomphe de la grâce de Dieu sur les séductions du monde. La grâce de Dieu fut plus forte que le monde, même dans un cas comme celui-là, où toutes les séductions du monde l'environnaient.

Pendant que j'étais à Providence, les pasteurs et les diacres des différentes Églises congrégationalistes de Boston débattirent la question de me faire venir dans leur ville. Je ne savais pas moi-même ce qu'ils

faisaient là-bas ; mais le docteur Wisner, alors pasteur de l'Église Old South, vint à Providence et assista à nos réunions. J'appris plus tard que les pasteurs l'avaient envoyé « pour explorer le pays et en rapporter des nouvelles ». J'eus plusieurs conversations avec lui, et il montra un intérêt presque enthousiaste pour ce qu'il voyait et entendait à Providence. À peu près au moment où il était là, il se produisit quelques conversions très frappantes.

L'œuvre de Providence avait un caractère particulièrement pénétrant à l'égard des chrétiens de profession. De vieilles espérances furent terriblement ébranlées, et il y eut un grand mouvement parmi les ossements desséchés dans les différentes Églises. Un diacre de l'une des Églises fut un jour sondé si terriblement qu'il me dit, comme je descendais de la chaire : « Monsieur Finney, je ne crois pas qu'il y ait dix vrais chrétiens à Providence. Nous sommes tous dans l'erreur, ajouta-t-il ; nous nous sommes trompés nous-mêmes. » Le docteur Wisner, je crois, fut pleinement convaincu que l'œuvre était authentique et, pour le moment, étendue, et qu'on n'y voyait aucun signe d'influences ou de résultats regrettables.

Peu après le retour du docteur Wisner à Boston, je reçus des pasteurs et des Églises congrégationalistes une demande de venir travailler dans cette ville. Le docteur Lyman Beecher était alors pasteur de l'Église de Bowdoin Street ; son fils, Edward Beecher, était pasteur, ou desservant attitré, à Park Street ; un certain M. Green était pasteur de l'Église d'Essex Street, mais il était parti en Europe pour sa santé, et cette Église n'avait alors aucun desservant attitré. Le docteur Fay était pasteur de l'Église congrégationaliste de Charlestown, et le docteur Jenks, de l'Église congrégationaliste de Green Street. Je ne me rappelle pas qui étaient alors les pasteurs des autres Églises.

Je commençai mon travail en prêchant le dimanche dans les différentes églises, tour à tour, et, les soirs de semaine, je prêchais à Park Street. Je vis bientôt que la parole de Dieu faisait son effet et que l'intérêt

grandissait de jour en jour. Mais je m'aperçus aussi qu'il fallait un grand examen de conscience parmi ceux qui se disaient chrétiens. Je ne pus découvrir chez eux rien qui ressemblât à l'esprit de prière qui avait régné dans les réveils de l'Ouest et de la ville de New York. Il semblait y avoir là un type particulier de religion, qui ne montrait pas cette liberté et cette force de foi que j'avais l'habitude de voir à New York.

Je commençai donc à adresser aux chrétiens des sermons qui sondaient les cœurs. J'annonçai même un dimanche que je prêcherais une série de sermons aux chrétiens, à Park Street, certains soirs de la semaine. Mais je m'aperçus bientôt que ces sermons n'étaient pas du tout du goût des chrétiens de Boston. C'était une chose à laquelle ils n'avaient jamais été habitués, et l'assistance à Park Street diminua de plus en plus, surtout les soirs où je prêchais aux chrétiens de profession. C'était nouveau pour moi. Je n'avais encore jamais vu des chrétiens de profession reculer, comme ils le firent alors à Boston, devant des sermons qui sondaient les cœurs. Mais j'entendis rapporter, encore et encore, des propos comme ceux-ci : « Que diront les unitariens, si de telles choses sont vraies de nous qui sommes orthodoxes ? » « Si M. Finney nous prêche de cette façon, les unitariens triompheront de nous, et diront qu'au moins les orthodoxes ne sont pas meilleurs chrétiens que les unitariens. » On voyait bien qu'ils m'en voulaient un peu de ma franchise, et que mes sermons pénétrants en étonnaient, et même en choquaient, un très grand nombre. Cependant, à mesure que l'œuvre avançait, cet état de choses changea beaucoup ; au bout de quelques semaines, ils écoutaient volontiers une prédication qui sondait les cœurs, et ils en vinrent à l'apprécier.

Je trouvai à Boston, comme je l'avais trouvée partout ailleurs, une manière de traiter les pécheurs qui cherchaient qui m'était très pénible. Je tenais parfois des réunions pour ceux qui cherchent avec le docteur Beecher, au sous-sol de son église. Un soir où l'assistance était nombreuse, et où un sentiment de profond examen et de gravité régnait parmi ceux qui cherchaient, je leur adressai à la fin, selon mon habitude,

une allocution où j'essayai de leur montrer exactement ce que le Seigneur exigeait d'eux. Mon but était de les amener à renoncer à eux-mêmes et à tout ce qu'ils avaient, et à se donner à Christ, eux et tout ce qu'ils possédaient. J'essayai de leur montrer qu'ils ne s'appartenaient point à eux-mêmes, mais qu'ils avaient été rachetés à un grand prix (1 Corinthiens 6,19-20) ; et je leur expliquai en quel sens on attendait d'eux qu'ils renoncent à tout ce qu'ils avaient et remettent tout à Christ comme lui appartenant.

Je rendis ce point aussi clair que je le pus, et je vis que l'impression produite sur ceux qui cherchaient semblait très profonde. J'allais les inviter à s'agenouiller pendant que nous les présenterions à Dieu dans la prière, quand le docteur Beecher se leva et leur dit : « Vous n'avez pas à craindre de tout abandonner à Christ, vos biens et tout le reste, car il vous le rendra aussitôt. » Sans faire la moindre distinction juste entre le sens dans lequel ils devaient abandonner leurs biens et le sens dans lequel le Seigneur leur permettrait de les garder, il les exhorta simplement à ne pas craindre de tout abandonner, comme on les y avait pressés, puisque le Seigneur le leur rendrait aussitôt. Je vis qu'il donnait une fausse impression, et j'étais dans l'angoisse. Je voyais que ses paroles étaient de nature à produire une impression exactement contraire à la vérité.

Quand il eut fini ses remarques, avec toute la sagesse et toute la prudence dont j'étais capable, je les amenai à voir que, dans le sens où Dieu exigeait qu'ils abandonnent leurs biens, il ne les leur rendrait jamais, et qu'ils ne devaient pas entretenir une telle pensée. J'essayai de le dire de manière à ne pas paraître contredire le docteur Beecher, tout en corrigeant entièrement l'impression que je le voyais avoir produite. Je leur dis que le Seigneur n'exigeait pas qu'ils se dessaisissent de tous leurs biens, qu'ils quittent leurs affaires, leurs maisons et leurs propriétés pour ne plus jamais les posséder ; mais qu'il exigeait qu'ils renoncent à en être les propriétaires, qu'ils comprennent et reconnaissent pleinement que ces choses n'étaient pas à eux, mais au Seigneur ; que ses droits étaient absolus, et que sa propriété sur eux-mêmes et sur toutes choses dépassait

si entièrement le droit de tout autre être dans l'univers que ce qu'il exigeait d'eux, c'était de se servir d'eux-mêmes et de tout le reste comme de choses qui lui appartenaient ; et de ne jamais penser qu'ils avaient le droit d'employer leur temps, leurs forces, leurs biens, leur influence, ou quoi que ce soit d'autre qu'ils possédaient, comme si cela leur appartenait, et non au Seigneur.

Le docteur Beecher ne fit aucune objection à ce que je dis, ni sur le moment ni jamais, que je sache ; et il est peu probable qu'il ait voulu dire quoi que ce soit de contraire à cela. Pourtant, ses paroles étaient de nature à faire croire que Dieu leur rendrait leurs biens dans le sens même où ils y avaient renoncé et les lui avaient abandonnés.

Les membres des Églises orthodoxes de Boston, à cette époque, acceptaient en général, je crois, mes vues doctrinales sans les discuter. Je sais que le docteur Beecher les acceptait, car il me dit qu'il n'avait jamais vu personne dont les vues théologiques s'accordent aussi entièrement avec les siennes que les miennes. Il y avait cependant un point de mon orthodoxie auquel beaucoup d'entre eux objectaient alors. Un certain M. Rand, qui publiait, je crois, un périodique à Boston à cette époque, écrivit un article vigoureux contre mes vues sur l'action divine dans la régénération. Je prêchais que l'action divine était une action d'enseignement et de persuasion, que cette influence était morale et non physique. Le président Edwards avait soutenu le contraire ; et M. Rand soutenait avec le président Edwards que l'action divine exercée dans la régénération était physique ; qu'elle produisait un changement de nature, et non un changement dans l'attitude volontaire et dans les préférences de l'âme. M. Rand jugeait mes vues sur ce sujet tout à fait fausses. Il s'arrêtait aussi, d'un œil critique, sur quelques autres points de doctrine, comme par exemple mes vues sur la nature volontaire de la dépravation morale et sur l'activité du pécheur dans la régénération.

Le docteur Wisner écrivit une réponse et justifia mes vues, sauf celles que je soutenais sur l'influence persuasive ou morale du Saint-Esprit. Il

n'était pas encore prêt à soutenir, contre le président Edwards et contre l'opinion orthodoxe générale de la Nouvelle-Angleterre, que l'action de l'Esprit n'était pas physique, mais seulement morale. Le docteur Woods, d'Andover, publia lui aussi un article dans l'un des périodiques, je crois celui qui paraissait à Andover, sous ce titre : « Le Saint-Esprit, auteur de la régénération ». C'était, je crois, le titre ; en tout cas, le but était de prouver que la régénération est l'œuvre de Dieu. Il citait naturellement les passages de l'Écriture qui affirment l'action divine dans l'œuvre du changement du cœur.

Je ne répondis pas à cela par écrit ; mais, dans ma prédication, je dis que ce n'était là qu'une demi-vérité ; que la Bible affirme tout aussi clairement que la régénération est l'œuvre de l'homme ; et je citai les passages qui l'affirment. Paul dit à l'une des Églises qu'il les avait engendrés (1 Corinthiens 4,15), c'est-à-dire régénérés ; car c'est le même mot que dans d'autres passages où la régénération est attribuée à Dieu. Il est donc facile de montrer que Dieu a une part active dans la régénération, et que son action est une action d'enseignement ou de persuasion. Il est facile aussi de montrer que celui qui est régénéré y a une part active ; que les actes de repentance, de foi et d'amour sont les siens ; et que l'Esprit le persuade de produire ces actes en lui présentant la vérité. Comme la vérité est l'instrument, le Saint-Esprit doit être l'un des agents ; et un prédicateur, ou quelque autre agent humain et intelligent, coopère aussi en général à l'œuvre. Il n'y eut rien du tout de contraire à l'esprit chrétien, que je me rappelle, dans aucune des discussions que nous eûmes alors ; rien qui attristât l'Esprit ou fît naître de mauvais sentiments entre les frères.

Après avoir passé quelques semaines à prêcher dans les différentes assemblées, j'acceptai de desservir régulièrement, pour un temps, l'Église de M. Green, dans Essex Street. Je concentrai donc mes travaux sur ce champ. Nous eûmes une œuvre de la grâce bénie, et un grand nombre de personnes se convertirent dans différents quartiers de la ville.

J'étais fatigué, car j'avais travaillé environ dix ans comme évangéliste sans prendre, pendant toute cette période, plus de quelques jours ou quelques semaines de repos. Les frères pasteurs étaient des hommes droits ; ils avaient pris l'œuvre en main aussi bien qu'ils le savaient, et ils avaient travaillé fidèlement et efficacement à obtenir de bons résultats.

À cette époque, une deuxième Église libre s'était formée dans la ville de New York. L'Église de M. Joel Parker, la première Église libre, avait tellement grandi qu'une colonie s'en était détachée pour former une deuxième Église, où prêchait le pasteur Barrows, ces dernières années professeur à Andover. Quelques frères zélés m'écrivirent de New York pour me proposer de louer un théâtre et de l'aménager en église, à condition que je vienne y prêcher. Ils proposaient de prendre ce qu'on appelait le « théâtre de Chatham Street », au cœur de la population la plus irréligieuse de New York. Il appartenait à des hommes tout à fait disposés à le voir transformé en église. Nous avions alors trois enfants, et je ne pouvais guère emmener ma famille avec moi tant que je travaillais comme évangéliste. Mes forces, d'ailleurs, étaient très épuisées ; après avoir prié et examiné la question, je décidai d'accepter l'appel de la Deuxième Église libre et de travailler, au moins pour un temps, à New York.

Chapitre 23

À New York, à partir de 1832

M. Lewis Tappan, avec d'autres frères chrétiens, avait loué le théâtre de Chatham Street et l'avait aménagé pour en faire une église, et aussi un lieu commode où les diverses sociétés de bienfaisance pourraient tenir leurs assemblées annuelles. On m'appela, et j'acceptai la charge de pasteur de la Seconde Église presbytérienne libre. Je quittai Boston en avril 1832, et je commençai alors mon travail dans ce théâtre. L'Esprit du Seigneur fut aussitôt répandu sur nous, et nous eûmes un vaste réveil ce printemps-là et cet été-là.

Vers le milieu de l'été, le choléra apparut à New York pour la première fois. La panique devint grande, et un très grand nombre de chrétiens s'enfuirent à la campagne. Le choléra fut très violent dans la ville cet été-là, plus qu'il ne l'a jamais été depuis ; et il fut particulièrement meurtrier dans le quartier où j'habitais. Je me souviens d'avoir compté, depuis la porte de notre maison, cinq corbillards arrêtés en même temps devant différentes portes, à portée de vue. Je restai à New York jusque tout à la fin de l'été, ne voulant pas quitter la ville tant que la mortalité était si grande. Mais je m'aperçus que ce climat minait ma santé, et à la fin de l'été je partis à la campagne pour deux ou trois semaines. À mon retour, je fus installé comme pasteur de l'Église. Pendant le culte d'installation, je tombai malade ; et peu après être rentré chez moi, il fut évident que j'étais atteint du choléra. Le monsieur de la maison voisine fut atteint à peu près au même moment, et avant le matin il était mort. Les remèdes employés pour me guérir donnèrent à mon organisme un choc terrible, dont je mis longtemps à me remettre.

Cependant, vers le printemps, je pus de nouveau prêcher. J'invitai deux frères pasteurs à m'aider à tenir une série de réunions. Nous prêchâmes à

tour de rôle pendant deux ou trois semaines, mais il ne se fit que très peu de chose. Je vis que ce n'était pas le moyen de susciter un réveil à cet endroit, et je mis fin aux réunions sous cette forme.

Le dimanche suivant, j'annonçai que je prêcherais tous les soirs de la semaine ; un réveil commença aussitôt et devint très puissant. Je continuai à prêcher vingt soirs de suite, en plus de mes prédications du dimanche. Ma santé n'était pas encore robuste, et après avoir prêché vingt soirs, je suspendis cette forme de travail. Les convertis que nous connaissions étaient au nombre de cinq cents, et notre Église devint si nombreuse que, très bientôt, on en détacha une colonie pour fonder une autre Église ; et un bâtiment convenable fut construit à cet effet, à l'angle des rues Madison et Catharine.

L'œuvre continua d'avancer d'une manière très intéressante. Nous tenions des réunions pour ceux qui cherchent une ou deux fois par semaine, et parfois plus souvent, et chaque semaine on nous signalait un bon nombre de conversions. L'Église était un peuple qui priait et qui travaillait. Ses membres étaient parfaitement unis, bien formés au travail pour la conversion des pécheurs, et formaient une Église du Christ des plus dévouées et des plus efficaces. Ils allaient « dans les chemins et le long des haies » (Luc 14,23), et amenaient les gens entendre la prédication, chaque fois qu'on le leur demandait. Les hommes comme les femmes se chargeaient de ce travail. Quand nous voulions annoncer des réunions extraordinaires, de petites feuilles de papier, sur lesquelles était imprimée une invitation à assister aux services, étaient portées de maison en maison, dans toutes les directions, par les membres de l'Église ; surtout dans le quartier de la ville où se trouvait la chapelle de Chatham Street, comme nous l'appelions. Grâce à la distribution de ces feuilles, et aux invitations de vive voix, on pouvait remplir la salle n'importe quel soir de la semaine. Nos dames ne craignaient pas d'aller rassembler les gens de toutes les classes, dans tout le voisinage.

C'était quelque chose de nouveau que d'avoir des services religieux dans ce théâtre, au lieu des scènes qu'on y avait jouées autrefois.

Il y avait trois salles, attenantes à la façade du théâtre, des salles longues et vastes, que l'on aménagea pour les réunions de prière et pour servir de salle de conférences. Ces salles avaient servi à de tout autres usages, quand le bâtiment principal était un théâtre. Mais, une fois aménagées pour notre usage, elles étaient extrêmement commodes. Il y avait trois étages de galeries ; et ces salles communiquaient chacune avec une galerie, l'une au-dessus de l'autre.

Je recommandai aux membres de mon Église de se disperser dans toute la salle, et de garder les yeux ouverts pour repérer ceux qui seraient sérieusement touchés par la prédication, et, si possible, de les retenir après le sermon pour s'entretenir et prier avec eux. Ils furent fidèles à cet enseignement, et à chaque réunion ils guettaient pour voir chez qui la parole de Dieu produisait son effet ; et ils avaient assez de foi pour chasser leurs craintes et parler à tous ceux qu'ils voyaient touchés par la parole. De cette manière, la conversion d'un très grand nombre d'âmes fut obtenue. Ils les invitaient dans ces salles, et là nous pouvions nous entretenir et prier avec eux, et recueillir ainsi les fruits de chaque sermon.

Un cas qui me revient à l'instant montrera comment les membres travaillaient. La maison Naylor et Cie, qui était alors la grande fabrique de coutellerie de Sheffield, en Angleterre, avait une succursale à New York, et un associé du nom de H... M. H... était un homme du monde ; il avait beaucoup voyagé, et avait résidé dans plusieurs des principales villes d'Europe. L'un des commis de cette maison était venu à nos réunions et s'était converti, et il désirait vivement la conversion de M. H... Le jeune homme hésita quelque temps à lui demander d'assister à nos réunions, mais il finit par s'y risquer ; et, cédant à ses instances, M. H... vint un soir à la réunion.

Il se trouva qu'il s'assit près de l'allée centrale, en face de la place de M. Tappan. M. Tappan vit que, pendant le sermon, il manifestait beaucoup

d'émotion, et semblait par moments mal à l'aise, comme s'il était sur le point de sortir.

M. H... me reconnut par la suite qu'il avait été plusieurs fois sur le point de partir, tant le sermon le touchait. Mais il resta jusqu'à la bénédiction. M. Tappan ne le quittait pas des yeux, et dès que la bénédiction fut prononcée, il se présenta à lui : M. Tappan, associé de la maison Arthur Tappan et Cie, une maison que tout le monde connaissait à New York.

J'ai entendu M. H... lui-même raconter ces faits, avec une grande émotion. Il disait que M. Tappan s'était avancé vers lui, l'avait pris doucement par le bouton de son habit, lui avait parlé avec beaucoup de bonté, et lui avait demandé s'il ne voudrait pas rester pour la prière et un entretien. Il essaya de s'excuser et de s'en aller ; mais M. Tappan était si courtois et si bon qu'il ne pouvait guère lui échapper. Il insistait, et, selon l'expression de M. H..., « il tenait ferme mon bouton, si bien, disait-il, qu'une once de poids sur mon bouton a été le moyen du salut de mon âme ». Les gens se retirèrent, et M. H..., entre autres, se laissa persuader de rester. Selon notre habitude, nous eûmes un entretien approfondi ; et M. H... fut, soit à ce moment-là, soit très peu après, converti selon toute espérance.

Quand j'arrivai à la chapelle de Chatham Street, j'avertis les frères que je ne souhaitais pas remplir la salle de chrétiens venus d'autres Églises, car mon but était de recruter dans le monde. Je voulais obtenir la conversion des impies, dans toute la mesure du possible. Nous nous consacrâmes donc au travail auprès de cette catégorie de personnes, et, par la bénédiction de Dieu, avec un bon succès. Les conversions se multiplièrent tellement que notre Église devenait vite si nombreuse que nous en détachions une colonie ; et quand je quittai New York, nous avions, je crois, sept Églises libres, dont les membres travaillaient de toutes leurs forces au salut des âmes.

Elles vivaient surtout des collectes faites chaque dimanche. Si, à un moment quelconque, la caisse était en déficit, il y avait un certain nombre

de frères fortunés qui comblaient aussitôt le déficit de leur propre bourse ; de sorte que nous n'eûmes jamais la moindre difficulté à faire face aux besoins d'argent.

Je n'ai jamais connu de peuple plus uni, plus priant et plus efficace que les membres de ces Églises libres. Ils n'étaient pas du nombre des riches, bien que plusieurs hommes fortunés en fissent partie. En général, ils étaient recrutés dans les classes moyennes et populaires. C'était justement ce que nous cherchions : annoncer l'Évangile surtout aux pauvres.

Quand j'arrivai à New York, je m'étais fait une opinion arrêtée sur la question de l'esclavage, et je désirais vivement éveiller l'attention publique sur ce sujet. Je ne m'en écartai cependant pas de mon chemin pour en faire mon dada, ni pour détourner l'attention des gens de l'œuvre de la conversion des âmes. Néanmoins, dans mes prières et dans mes prédications, je fis si souvent allusion à l'esclavage, et je le dénonçai si souvent, qu'une agitation considérable finit par se produire parmi les gens.

Pendant que je travaillais à la chapelle de Chatham Street, il se produisit, à propos du presbytère, certains événements qui amenèrent la formation d'une Église congrégationaliste, dont je devins le pasteur. Un membre vint chez nous de l'une des anciennes Églises ; et nous apprîmes bientôt qu'avant de venir, il avait commis une faute qui appelait une mesure de discipline. Je pensais que, puisqu'il nous avait été recommandé comme membre en règle d'une autre Église, et que la faute avait été commise avant qu'il quitte cette Église, c'était à elle de le soumettre à la discipline. La question fut portée devant le troisième presbytère de New York, dont je faisais alors partie, et il décida que cet homme relevait de notre juridiction, et que c'était à nous de nous saisir de l'affaire et de le soumettre à la discipline. C'est ce que nous fîmes.

Mais bientôt un autre cas se présenta : une femme vint de l'une des Églises et se joignit à nous, et nous découvrîmes qu'elle s'était rendue

coupable, avant de venir chez nous, d'une faute qui appelait la discipline. Conformément à la décision du presbytère dans l'autre cas, nous allâmes de l'avant et nous l'excommuniâmes. Elle fit appel de la décision du conseil d'Église devant le presbytère ; et celui-ci décida que la faute n'avait pas été commise sous notre juridiction, statuant d'une manière directement contraire à sa décision précédente. Je protestai, et je leur dis que je ne savais plus comment agir ; que les deux cas étaient exactement semblables, et que leurs décisions dans les deux cas étaient entièrement contradictoires et opposées l'une à l'autre. Le docteur Cox répondit qu'ils ne se laisseraient lier ni par leur propre précédent, ni par aucun autre ; et il parla avec tant de chaleur, et pressa l'affaire si fort, que le presbytère le suivit.

Peu après, la question se posa de construire le Tabernacle de Broadway. Les hommes qui le construisirent, et les principaux membres qui y formèrent l'Église, le bâtirent étant entendu que j'en serais le pasteur, et ils formèrent une Église congrégationaliste. Je pris alors mon congé du presbytère, et je devins le pasteur de cette Église congrégationaliste.

Mais j'aurais dû dire qu'en janvier 1834, je fus obligé de partir à cause de ma santé, et de faire un voyage en mer. Je partis donc pour la Méditerranée sur un petit brick, en plein hiver. Nous eûmes une traversée très orageuse. Ma cabine était petite, et, à tout prendre, j'étais fort mal à l'aise ; et le voyage n'améliora guère ma santé. Je passai quelques semaines à Malte, et aussi en Sicile. Je fus absent environ six mois. À mon retour, je trouvai une grande agitation à New York. Les membres de mon Église, avec d'autres abolitionnistes de New York, avaient tenu une réunion le 4 juillet, où l'on avait prononcé un discours sur la possession d'esclaves. Une émeute avait éclaté, et ce fut le début de cette série d'émeutes qui se répandirent dans bien des directions, chaque fois et partout où il y avait une réunion contre l'esclavage, ou une voix qui s'élevait contre l'abominable institution de l'esclavage.

Cependant, je poursuivis mon travail à Chatham Street. L'œuvre de Dieu reprit aussitôt vie et avança avec beaucoup d'intérêt, des gens se convertissant à presque chaque réunion, sinon à toutes. Je continuai ainsi à travailler à Chatham Street, et l'Église continua de prospérer et d'étendre son influence et son travail dans toutes les directions, jusqu'à l'achèvement du Tabernacle de Broadway.

Le plan de l'intérieur de cet édifice était de moi. J'avais remarqué les défauts des églises en ce qui concerne l'acoustique ; et j'étais sûr de pouvoir donner le plan d'une église où je pourrais parler sans peine à une assemblée bien plus nombreuse que n'en pouvait contenir aucun des édifices que j'avais jamais vus. On consulta un architecte, et je lui donnai mon plan. Mais il y fit objection : cela ne ferait pas bon effet, et il craignait de nuire à sa réputation en construisant une église avec un intérieur pareil. Je lui dis que, s'il ne voulait pas la construire sur ce plan, il n'était pas du tout l'homme qu'il fallait pour en diriger la construction. Elle fut finalement construite selon mes idées ; et c'était un lieu des plus commodes et des plus agréables pour parler.

À ce propos, je dois raconter l'origine du *New York Evangelist*. Quand j'arrivai à New York, et même avant que j'y aille, le *New York Observer*, dirigé par M. Morse, était entré dans la controverse née de l'opposition de M. Nettleton aux réveils du centre de l'État de New York. L'*Observer* avait soutenu la conduite de M. Nettleton, et refusait de publier quoi que ce soit en sens contraire. M. Morse publiait dans l'*Observer* les écrits de M. Nettleton et de ses amis ; mais si l'un des amis de ces réveils faisait une réponse, il refusait de la publier. Dans cet état de choses, nos amis n'avaient aucun organe par lequel ils puissent s'adresser au public pour corriger les malentendus.

Le juge Jonas Platt, de la cour suprême, habitait alors New York, et c'était un de mes amis. Son fils et sa fille avaient été convertis, selon toute espérance, pendant le réveil d'Utica. Les amis de ces réveils firent des efforts considérables pour se faire entendre sur la question débattue,

mais tout fut vain. Un jour, le juge Platt trouva, collée à l'intérieur de la couverture de l'un de ses vieux livres de droit, une lettre écrite contre Whitefield par l'un des pasteurs de New York, à l'époque où Whitefield se trouvait dans ce pays. Cette lettre du pasteur new-yorkais frappa le juge Platt par sa très forte ressemblance avec l'opposition menée par M. Nettleton ; il l'envoya donc au *New York Observer*, en demandant qu'on la publie comme une curiosité littéraire, puisqu'elle avait été écrite près de cent ans auparavant. M. Morse refusa de la publier, en donnant pour raison que les gens la verraient comme une allusion à l'opposition de M. Nettleton.

Finalement, quelques-uns des amis des réveils, à New York, se réunirent et parlèrent entre eux de fonder un nouveau journal qui traiterait loyalement ces questions. Ils finirent par lancer l'entreprise. Je les aidai à faire paraître le premier numéro, dans lequel j'invitais pasteurs et laïques à examiner et à discuter plusieurs questions de théologie, et aussi des questions concernant les meilleurs moyens de favoriser les réveils religieux.

Le premier rédacteur du journal fut un certain M. Saxton, un jeune homme qui avait autrefois beaucoup travaillé avec M. Nettleton, mais qui désapprouvait vivement la voie dans laquelle celui-ci s'était engagé en s'opposant à ce qu'il appelait alors « les réveils de l'Ouest ». Ce jeune homme resta à la rédaction environ un an, et traita avec une habileté considérable bon nombre des questions qui avaient été proposées à la discussion. Le journal changea de rédacteur deux ou trois fois, peut-être, en autant d'années ; et finalement on fit appel au pasteur Joshua Leavitt, qui accepta la rédaction. C'était, comme chacun sait, un rédacteur de talent. Le journal eut bientôt une large diffusion, et se montra un moyen par lequel les amis des réveils, tels qu'ils existaient alors, pouvaient communiquer leurs pensées au public.

J'ai parlé de la construction du Tabernacle, et de l'agitation qui régnait à New York à propos de l'esclavage. Alors que le Tabernacle était en voie

d'achèvement, les murs étant montés et le toit posé, on fit courir le bruit que ce serait « une église du mélange des races », où Noirs et Blancs seraient obligés de s'asseoir pêle-mêle dans toute la salle. L'état des esprits à New York était alors tel que cette rumeur provoqua une grande agitation, et quelqu'un mit le feu au bâtiment. Les pompiers étaient dans de telles dispositions qu'ils refusèrent d'éteindre l'incendie, et laissèrent l'intérieur et le toit se consumer. Cependant, les messieurs qui avaient entrepris de le construire allèrent de l'avant et l'achevèrent.

À mesure que l'agitation grandissait au sujet de l'esclavage, M. Leavitt épousa la cause de l'esclave, et la défendit dans le *New York Evangelist*. Je suivis la discussion avec beaucoup d'attention et d'inquiétude, et quand je fus sur le point de partir pour le voyage en mer dont j'ai parlé, j'avertis M. Leavitt d'être prudent et de ne pas aller trop vite dans la discussion de la question antiesclavagiste, de peur de ruiner son journal. Pendant mon voyage de retour, mon esprit fut extrêmement préoccupé par la question des réveils. Je craignais qu'ils ne déclinent dans tout le pays. Je craignais que l'opposition qu'on leur avait faite n'ait attristé le Saint-Esprit. Ma propre santé, me semblait-il, était presque ou tout à fait ruinée ; et je ne connaissais aucun autre évangéliste qui voulût entrer en campagne et aider les pasteurs dans l'œuvre des réveils. Cette vue des choses m'angoissa tellement qu'un jour je ne pus trouver aucun repos. Mon âme était dans une agonie totale. Je passai presque toute la journée à prier dans ma cabine, ou à arpenter le pont dans une angoisse intense, à la vue de cette situation. En fait, je me sentais écrasé par le fardeau qui pesait sur mon âme. Il n'y avait personne à bord à qui je puisse ouvrir mon cœur, ou même dire un mot.

C'était l'esprit de prière qui reposait sur moi ; ce que j'avais souvent éprouvé auparavant, de même nature, mais peut-être jamais à un tel degré, ni aussi longtemps. Je suppliai le Seigneur de poursuivre son œuvre, et de se procurer les instruments qui seraient nécessaires. C'était une longue journée d'été, au début de juillet. Après une journée de lutte et d'angoisse indicibles dans mon âme, juste à la tombée de la nuit, la

question s'éclaircit dans mon esprit. L'Esprit m'amena à croire que tout tournerait bien, et que Dieu avait encore une œuvre à me confier ; que je pouvais être en repos ; que le Seigneur poursuivrait son œuvre, et me donnerait la force d'y prendre la part qu'il voudrait. Mais je n'avais pas la moindre idée de ce que serait le cours de sa providence.

En arrivant à New York, je trouvai, comme je l'ai dit, l'agitation des émeutes au sujet de l'esclavage à son comble. Je ne restai qu'un jour ou deux à New York, et je partis à la campagne, à l'endroit où ma famille passait l'été. À mon retour à New York, à l'automne, M. Leavitt vint me trouver et me dit : « Frère Finney, j'ai ruiné l'*Evangelist*. Je n'ai pas été aussi prudent que vous me l'aviez recommandé, et je suis allé si loin en avant de ce que le public comprend et ressent sur ce sujet, que la liste de mes abonnés fond rapidement ; et nous ne pourrons pas continuer à le publier au-delà du 1er janvier, à moins que vous ne puissiez faire quelque chose pour rendre au journal la faveur du public. » Je lui dis que ma santé était telle que je ne savais pas ce que je pourrais faire ; mais que j'en ferais un sujet de prière. Il me dit que si je pouvais écrire une série d'articles sur les réveils, il ne doutait pas que cela rendrait aussitôt au journal la faveur du public. Après y avoir réfléchi un jour ou deux, je lui proposai de prêcher à mes fidèles une série de discours sur les réveils religieux, dont il pourrait faire le compte rendu pour son journal. Il saisit aussitôt l'idée. « C'est exactement ce qu'il faut », me dit-il ; et dans le numéro suivant de son journal, il annonça la série de discours. Cela eut l'effet qu'il souhaitait, et peu après il me dit que la liste des abonnés augmentait très rapidement ; et, étendant ses longs bras, il ajouta : « J'ai chaque jour autant de nouveaux abonnés qu'il faudrait de journaux pour me remplir les bras, si je leur donnais à chacun un seul numéro. » Il m'avait dit auparavant que la liste de ses abonnés avait diminué au rythme de soixante par jour. Mais maintenant, disait-il, elle augmentait plus vite qu'elle n'avait jamais diminué.

Je commençai aussitôt la série de discours, et je la poursuivis pendant tout l'hiver, en prêchant un discours par semaine. M. Leavitt ne savait

pas la sténographie, mais il restait assis à prendre des notes, en abrégeant ce qu'il écrivait de manière à pouvoir le comprendre lui-même ; puis, le lendemain, il s'asseyait pour compléter ses notes et les envoyait à l'impression. Je ne voyais pas ce qu'il avait rapporté avant de le voir publié dans son journal. Je n'écrivais pas moi-même les discours, bien entendu ; ils étaient entièrement improvisés. Je ne décidais pas, d'une fois à l'autre, ce que serait le discours suivant, avant d'avoir vu son compte rendu du dernier. Alors je pouvais voir quelle était la question suivante qu'il faudrait naturellement traiter. Les comptes rendus du frère Leavitt étaient bien maigres, quant à la matière contenue dans les discours. Ceux-ci duraient en moyenne, si je me souviens bien, pas moins d'une heure trois quarts. Mais tout ce qu'il pouvait saisir et rapporter se lisait probablement en trente minutes.

Ces discours furent ensuite publiés en volume, sous le titre de *Discours de Finney sur les réveils*. Il s'en vendit douze mille exemplaires, aussi vite qu'on pouvait les imprimer. Et ici, pour la gloire du Christ, je dirai qu'ils ont été réimprimés en Angleterre et en France ; qu'ils ont été traduits en gallois, et, sur le continent, en français et, je crois, en allemand ; et qu'ils ont été très largement répandus dans toute l'Europe et dans les colonies de la Grande-Bretagne. On les trouvait, je suppose, partout où l'on parle anglais. Après leur impression en gallois, les pasteurs congrégationalistes de la principauté de Galles, à l'une de leurs assemblées publiques, nommèrent un comité chargé de m'informer du grand réveil qui avait résulté de la traduction de ces discours en langue galloise. Ils le firent par lettre. Un éditeur de Londres m'apprit que son père en avait publié quatre-vingt mille volumes. Ces discours sur les réveils, si maigre qu'en ait été le compte rendu, et si faibles qu'ils aient été en eux-mêmes, ont servi d'instrument, à ce que j'ai appris, pour susciter des réveils en Angleterre, en Écosse et au pays de Galles, en divers endroits du continent, dans le Bas-Canada et le Haut-Canada, en Nouvelle-Écosse, et dans quelques îles de la mer.

En Angleterre et en Écosse, j'ai souvent eu la joie de rencontrer des pasteurs et des laïques, en grand nombre, qui avaient été convertis, directement ou indirectement, par le moyen de ces discours. Je me souviens que, lors de mon dernier séjour à l'étranger, un soir, trois pasteurs très en vue se présentèrent à moi après le sermon, et me dirent que, lorsqu'ils étaient au collège, ils étaient tombés sur mes discours sur les réveils, et que c'est ce qui les avait amenés à devenir pasteurs. J'ai trouvé en Angleterre des gens de toutes les dénominations qui, non seulement avaient lu ces discours sur les réveils, mais en avaient été grandement bénis. Quand ils parurent pour la première fois dans le *New York Evangelist*, leur lecture produisit des réveils religieux en une multitude d'endroits dans tout ce pays.

Mais cela ne venait pas de la sagesse humaine. Que le lecteur se souvienne de cette longue journée d'angoisse et de prière, en mer, pour que Dieu fasse quelque chose pour faire avancer l'œuvre des réveils, et me rende capable, s'il le voulait, de prendre une voie qui aiderait cette œuvre à avancer. J'étais certain alors que mes prières seraient exaucées ; et j'ai considéré tout ce que j'ai pu accomplir depuis comme étant, en un sens très important, une réponse aux prières de ce jour-là. L'esprit de prière vint sur moi comme une grâce souveraine, accordée sans le moindre mérite de ma part, et en dépit de tout mon péché. Il pressa mon âme dans la prière jusqu'à ce que je puisse l'emporter ; et, par les richesses infinies de la grâce en Jésus-Christ, j'ai été pendant bien des années témoin des résultats merveilleux de ce jour de lutte avec Dieu. En réponse à l'angoisse de ce jour-là, il a continué à me donner l'esprit de prière.

Peu après mon retour à New York, je commençai mon travail au Tabernacle. L'Esprit du Seigneur fut répandu sur nous, et nous eûmes un précieux réveil tout le temps que je restai pasteur de cette Église. Pendant que j'étais à New York, je reçus beaucoup de demandes de jeunes gens qui voulaient que je les prenne comme étudiants en théologie. J'avais cependant trop de choses sur les bras pour entreprendre un tel travail.

Mais les frères qui avaient construit le Tabernacle y avaient songé ; ils avaient aménagé, sous la tribune du chœur, une salle que nous comptions utiliser pour les réunions de prière, mais surtout comme salle de cours de théologie. Le nombre des demandes avait été si grand que j'avais résolu de donner chaque année dans cette salle une série de cours de théologie, et de laisser les étudiants qui le voudraient y assister gratuitement.

Mais vers cette époque, et avant que j'aie ouvert mes cours à New York, eut lieu la dispersion du séminaire Lane, parce que les administrateurs avaient interdit aux étudiants de discuter la question de l'esclavage. Quand cela arriva, M. Arthur Tappan me proposa, si j'acceptais d'aller quelque part dans l'Ohio et d'y louer des locaux où je pourrais rassembler ces jeunes gens, leur exposer mes vues en théologie et les préparer à l'œuvre de la prédication dans tout l'Ouest, de prendre à sa charge toute la dépense de l'entreprise. Il insista beaucoup sur cette proposition. Mais je ne voyais pas comment quitter New York ; et je ne voyais pas comment je pourrais réaliser les souhaits de M. Tappan, bien que je partage pleinement son désir d'aider ces jeunes gens. Ils étaient pour la plupart des convertis de ces grands réveils auxquels j'avais pris plus ou moins part.

Pendant qu'on examinait cette question, en janvier 1835, je crois, le pasteur John Jay Shipherd, d'Oberlin, et le pasteur Asa Mahan, de Cincinnati, arrivèrent à New York pour me persuader d'aller à Oberlin comme professeur de théologie. M. Mahan avait été l'un des administrateurs du séminaire Lane (le seul, je crois, qui s'était opposé à l'interdiction de la libre discussion). M. Shipherd avait fondé une colonie et organisé une école à Oberlin, environ un an auparavant, et il avait obtenu une charte assez large pour une université. M. Mahan n'était jamais allé à Oberlin. On avait abattu les arbres sur le terrain du collège, on avait construit quelques maisons d'habitation et un bâtiment pour le collège, et on avait réuni une centaine d'élèves dans la section préparatoire, ou secondaire, de l'établissement.

La proposition qu'ils me firent était de venir prendre ces étudiants qui avaient quitté le séminaire Lane, et de leur enseigner la théologie. Ces étudiants avaient eux-mêmes proposé d'aller à Oberlin, si j'acceptais l'appel. Cette proposition répondait aux vues d'Arthur et de Lewis Tappan, et de beaucoup d'amis de l'esclave qui partageaient le souhait de M. Tappan de voir ces jeunes gens instruits et amenés au ministère. Nous eûmes plusieurs consultations à ce sujet. Les frères de New York qui s'intéressaient à la question offrirent, si j'acceptais d'aller passer la moitié de chaque année à Oberlin, de doter l'établissement, en ce qui concernait les chaires de professeurs, et de le faire immédiatement.

J'avais appris que les administrateurs du séminaire Lane avaient agi « par-dessus la tête » des professeurs ; et que, en l'absence de plusieurs d'entre eux, ils avaient voté la résolution odieuse qui avait poussé les étudiants à partir. Je dis donc à M. Shipherd que je n'irais en aucun cas, à moins que les administrateurs n'accordent deux points. Le premier était qu'ils ne se mêleraient jamais du règlement intérieur de l'école, mais le laisseraient entièrement à la discrétion des professeurs. Le second était qu'on nous permettrait de recevoir les gens de couleur aux mêmes conditions que les Blancs ; qu'aucune distinction ne serait faite en raison de la couleur.

Quand ces conditions furent transmises à Oberlin, les administrateurs furent convoqués, et, après une grande lutte pour surmonter leurs propres préjugés et ceux de la population, ils votèrent des résolutions acceptant les conditions proposées. Cette difficulté étant levée, on réunit les amis de New York pour voir ce qu'ils pouvaient faire pour doter l'établissement. En une heure ou deux, ils eurent souscrit de quoi doter huit chaires de professeurs ; autant, pensait-on, que l'établissement en aurait besoin pendant plusieurs années.

Mais après que ce fonds de dotation eut été souscrit, j'éprouvai une grande difficulté à abandonner ce lieu admirable pour prêcher l'Évangile, où de telles foules se rassemblaient à portée de ma voix. J'étais sûr aussi

que, dans cette nouvelle entreprise, nous rencontrerions une grande opposition de bien des côtés. Je dis donc à Arthur Tappan que mon esprit n'était pas en repos à ce sujet ; que nous rencontrerions une grande opposition à cause de nos principes antiesclavagistes ; que nous ne pouvions espérer obtenir que des fonds très maigres pour construire nos bâtiments et nous procurer tout le matériel nécessaire à un collège ; et que, par conséquent, je ne voyais pas clairement, après tout, comment m'engager, à moins qu'on ne puisse faire quelque chose qui nous garantisse les fonds indispensables.

Le cœur d'Arthur Tappan était aussi grand que tout New York, et je pourrais dire aussi grand que le monde. Quand je lui exposai ainsi la situation, il me dit : « Frère Finney, mon revenu personnel est en moyenne d'environ cent mille dollars par an. Eh bien, si vous voulez aller à Oberlin, prendre cette œuvre en main, aller de l'avant, et veiller à ce que les bâtiments soient construits, et une bibliothèque et tout le reste fournis, je vous engage tout mon revenu, sauf ce qu'il me faut pour subvenir aux besoins de ma famille, jusqu'à ce que vous soyez hors de gêne. » Ayant une confiance parfaite dans le frère Tappan, je lui dis : « Cela suffit. Jusqu'ici, les difficultés sont écartées. »

Mais il restait une grande difficulté à quitter mon Église de New York. Je n'avais jamais pensé que mon travail à Oberlin puisse empiéter sur mes travaux de réveil et sur ma prédication. Il fut donc convenu entre l'Église et moi que je passerais mes hivers à New York et mes étés à Oberlin ; et que l'Église prendrait à sa charge les frais de mes allers et retours.

Cet arrangement conclu, je pris ma famille, et j'arrivai à Oberlin au début de l'été 1835.

Chapitre 24

Les premières années à Oberlin

Les étudiants du séminaire de Lane vinrent à Oberlin ; les administrateurs firent construire des « baraquements » pour les loger, et d'autres étudiants affluèrent chez nous de tous côtés. Après mon engagement, les frères d'Oberlin m'écrivirent pour me demander d'apporter une grande tente où tenir les réunions, car il n'y avait sur place aucune salle assez grande pour accueillir la population. Je fis part de cette demande à quelques-uns de mes frères, qui me dirent d'aller faire fabriquer une tente : ils fourniraient l'argent. J'allai la commander, et ils me remirent de quoi la payer. C'était une tente ronde, de cent pieds de diamètre, avec tout le matériel nécessaire pour la monter. Au sommet du mât central qui la soutenait flottait une banderole sur laquelle étaient écrits, en très grandes lettres, ces mots : « Sainteté à l'Éternel » (Exode 28,36). Cette tente nous rendit de grands services. Quand le temps le permettait, nous la dressions chaque dimanche sur la place et nous y tenions le culte public ; plusieurs de nos premières cérémonies de fin d'études s'y déroulèrent. Elle servit aussi, dans une certaine mesure, à tenir des séries de réunions dans la région alentour, là où aucune église n'était assez grande pour répondre aux besoins.

J'ai parlé de la promesse d'Arthur Tappan de nous fournir des fonds, jusqu'à concurrence de tout son revenu, tant que nous ne serions pas à l'abri du besoin. C'est sur cet accord avec lui que je me mis à l'œuvre. Mais il était en outre convenu entre nous que les administrateurs ne seraient pas informés de son engagement, de peur qu'ils ne fassent pas les efforts voulus : il désirait qu'ils ne se contentent pas de recueillir des fonds, mais qu'ils fassent connaître dans tout le pays les besoins et les buts de l'établissement. Conformément à cet accord, on poussa ici les travaux aussi vite que possible, compte tenu de ce que nous étions au

cœur d'une grande forêt, dans un lieu qui, à cette époque, était peu attrayant à bien des égards.

Nous venions à peine de commencer à élever nos bâtiments, et nos plans exigeaient de grosses sommes, quand le grand krach commercial terrassa M. Tappan et presque tous ceux qui avaient souscrit au fonds destiné à rémunérer le corps enseignant. Le krach balaya tout le pays et abattit la grande masse des hommes riches. Il nous laissa non seulement sans ressources pour payer les professeurs, mais avec trente mille dollars de dettes, sans aucune perspective, à vue humaine, d'obtenir des fonds des amis du collège dans ce pays. M. Tappan m'écrivit alors ; il reconnaissait expressément la promesse qu'il m'avait faite et exprimait son profond regret d'être ruiné et entièrement incapable de tenir son engagement. Nos besoins étaient alors grands, et il semblait humainement que le collège allait à l'échec.

La grande masse de la population de l'Ohio était totalement hostile à notre entreprise, à cause de son caractère abolitionniste. Les villes voisines étaient opposées à notre mouvement, et en certains endroits on menaça de venir démolir nos bâtiments. Pendant ce temps, une législature démocrate cherchait à trouver contre nous quelque prise qui lui permettrait d'abroger notre charte. Dans cette situation, il y eut naturellement ici, parmi la population, de grands cris vers Dieu.

Entre-temps, mes discours sur les réveils avaient été très largement diffusés en Angleterre, et nous savions que le public britannique sympathiserait vivement avec nous s'il connaissait nos buts, nos perspectives et notre situation. Nous envoyâmes donc en Angleterre une délégation composée du pasteur John Keep et de M. William Dawes, après leur avoir obtenu des lettres de recommandation et des témoignages de confiance en notre entreprise de la part de quelques-uns des principaux antiesclavagistes du pays. Ils allèrent en Angleterre et exposèrent nos buts et nos besoins au public britannique. Celui-ci

répondit généreusement et nous donna six mille livres sterling. Cela suffit presque à éteindre notre dette.

Nos amis dispersés dans les États du Nord, abolitionnistes et amis des réveils, nous aidèrent généreusement dans la mesure de leurs moyens. Mais nous dûmes lutter contre la pauvreté et bien des épreuves pendant plusieurs années. Parfois, nous ne savions pas, d'un jour à l'autre, comment il serait pourvu à nos besoins. Mais, avec la bénédiction de Dieu, nous nous débrouillâmes de notre mieux.

À un moment, je ne voyais aucun moyen de faire vivre ma famille pendant l'hiver. Le jour de Thanksgiving arriva et nous trouva si pauvres que j'avais dû vendre ma malle de voyage, celle qui m'avait servi dans mes tournées d'évangéliste, pour remplacer une vache que j'avais perdue. Le matin de Thanksgiving, je me levai et j'exposai nos besoins devant le Seigneur. Je finis par dire que, si le secours ne venait pas, j'en conclurais que mieux valait qu'il ne vienne pas, et que je serais entièrement satisfait de la conduite que le Seigneur jugerait sage de prendre. J'allai prêcher, et ma propre prédication me fit autant de bien, je crois, que jamais. Ce fut une journée bénie pour mon âme, et je voyais que les auditeurs en jouissaient extrêmement.

Après la réunion, je fus retenu un moment à causer avec quelques frères, et ma femme rentra à la maison. Quand j'arrivai au portail, elle se tenait sur le seuil de la porte ouverte, une lettre à la main. Comme j'approchais, elle me dit en souriant : « La réponse est arrivée, mon chéri » ; et elle me tendit la lettre, qui contenait un chèque de deux cents dollars de M. Josiah Chapin, de Providence. Il était venu ici l'été précédent avec sa femme. Je ne lui avais absolument rien dit de mes besoins, car je n'avais jamais l'habitude d'en parler à qui que ce soit. Mais dans la lettre qui accompagnait le chèque, il disait avoir appris que le fonds de dotation avait fait défaut et que j'avais besoin d'aide. Il laissait entendre que je pouvais m'attendre à d'autres envois de temps à autre. Il continua à

m'envoyer six cents dollars par an pendant plusieurs années, et c'est avec cela que je réussis à vivre.

J'aurais dû dire que, conformément à l'arrangement pris à New York, je passai pendant deux ou trois ans mes étés à Oberlin et mes hivers à New York. Nous avions un réveil béni chaque fois que je retournais y prêcher. Nous avions aussi ici un réveil continuel. Très peu d'étudiants venaient alors ici sans être convertis. Mais bientôt ma santé devint telle que je compris qu'il me fallait renoncer à l'un de ces deux champs de travail. Or les intérêts du collège semblaient m'interdire absolument de le quitter. Je demandai donc à être déchargé de mon Église de New York, et les mois d'hiver que je devais passer à New York, je les consacrai à travailler en divers endroits pour susciter des réveils.

Les discours sur les réveils avaient été prêchés quand j'étais encore pasteur de l'Église presbytérienne de la chapelle de Chatham Street. Les deux hivers suivants, je fis au Tabernacle de Broadway des discours aux chrétiens, qui furent eux aussi recueillis par M. Leavitt et publiés dans le *New York Evangelist*. Ils ont également été imprimés en volume dans ce pays et en Europe. Ces sermons aux chrétiens étaient en grande partie le fruit d'un examen profond qui se poursuivait dans mon propre esprit. Je veux dire que l'Esprit de Dieu me montrait, au sujet de la sanctification, bien des choses qui m'amenèrent à prêcher ces sermons aux chrétiens.

Beaucoup de chrétiens considérèrent ces discours comme une présentation de la Loi plutôt que de l'Évangile. Mais ce n'était pas mon avis, et ce ne l'est toujours pas. Pour moi, la Loi et l'Évangile n'ont qu'une seule règle de vie, et toute violation de l'esprit de la Loi est aussi une violation de l'esprit de l'Évangile. Mais je suis depuis longtemps convaincu qu'on ne parvient aux formes les plus élevées de l'expérience chrétienne qu'au terme d'une application terriblement pénétrante de la Loi de Dieu à la conscience et au cœur humains. Le résultat de mes travaux jusqu'alors m'avait montré plus clairement que je ne l'avais jamais su la grande faiblesse des chrétiens, et le fait que les membres

d'Église plus anciens, d'une manière générale, faisaient très peu de progrès dans la grâce. Je constatais qu'ils retombaient d'un état de réveil plus vite encore que les jeunes convertis. Il en avait été ainsi dans le réveil où je m'étais moi-même converti. Je voyais clairement que cela tenait à l'enseignement qu'ils avaient reçu au début, c'est-à-dire aux idées qu'on leur avait fait adopter quand ils étaient de jeunes convertis.

J'en vins aussi à être profondément mécontent de mon propre manque de constance dans la foi et dans l'amour. Pour être franc et dire la vérité, je dois reconnaître, à la louange de la grâce de Dieu, qu'il ne m'a pas laissé rétrograder dans une mesure tant soit peu comparable à celle où, manifestement, beaucoup de chrétiens rétrogradaient. Mais je me sentais souvent faible devant la tentation ; j'avais souvent besoin de consacrer des journées au jeûne et à la prière, et de passer beaucoup de temps à réviser de fond en comble ma vie religieuse, pour garder cette communion avec Dieu et cette prise sur la force divine qui me permettraient de travailler efficacement au progrès des réveils.

En considérant l'état de l'Église chrétienne, tel qu'il m'était apparu dans mes travaux de réveil, je fus amené à me demander sérieusement s'il n'y avait pas quelque chose de plus élevé et de plus durable que ce que connaissait l'Église chrétienne ; s'il n'y avait pas dans l'Évangile des promesses et des moyens prévus pour établir les chrétiens dans une forme de vie chrétienne tout à fait supérieure. Je connaissais un peu la doctrine de la sanctification que professaient nos frères méthodistes. Mais comme leur idée de la sanctification me semblait concerner presque uniquement des états de la sensibilité, je ne pouvais recevoir leur enseignement. Je me mis néanmoins à sonder sérieusement les Écritures et à lire tout ce qui me tombait sous la main sur ce sujet, jusqu'à ce que j'aie acquis la conviction qu'une forme de vie chrétienne tout à fait supérieure et plus stable était accessible, et qu'elle était le privilège de tous les chrétiens.

Cela m'amena à prêcher au Tabernacle de Broadway deux sermons sur la perfection chrétienne. Ces sermons figurent maintenant dans le volume des discours prêchés aux chrétiens. J'y définissais ce qu'est la perfection chrétienne, et je m'efforçais de montrer qu'on peut y parvenir dans cette vie, et en quel sens. Mais vers cette époque, la question de la perfection chrétienne, au sens antinomien du terme, commença à agiter beaucoup les esprits à New Haven, à Albany, et un peu à New York même. J'examinai ces idées, telles qu'elles étaient publiées dans le périodique intitulé *The Perfectionist*. Mais je ne pus les accepter. J'étais pourtant convaincu que la doctrine de la sanctification dans cette vie, et de l'entière sanctification, au sens où c'est le privilège des chrétiens de vivre sans péché connu, est une doctrine enseignée par la Bible, et que des moyens abondants sont prévus pour y parvenir.

Le dernier hiver que je passai à New York, il plut au Seigneur de visiter mon âme et de la rafraîchir puissamment. Après une période de profond examen de cœur, il me mit au large, comme il l'a souvent fait, et me donna beaucoup de cette douceur divine dans l'âme dont le président Edwards parle comme d'une chose qu'il avait connue dans sa propre expérience. Cet hiver-là, je fus entièrement brisé, au point que parfois, pendant un temps assez long, je ne pouvais m'empêcher de pleurer à haute voix à la vue de mes propres péchés et de l'amour de Dieu en Christ. Ces moments furent fréquents cet hiver-là ; il en résulta un grand renouvellement de ma force spirituelle, et un élargissement de ma vision des privilèges des chrétiens et de l'abondance de la grâce de Dieu.

On sait bien que mes vues sur la question de la sanctification ont été l'objet de bien des critiques. Pour être fidèle à l'histoire, je dois dire certaines choses que je passerais sinon sous silence. Le collège d'Oberlin fut fondé par M. Shipherd tout à fait contre les sentiments et les désirs des hommes les plus engagés dans le développement du collège de la Western Reserve, à Hudson. M. Shipherd m'a raconté un jour que le principal agent financier de ce collège lui avait affirmé qu'il ferait tout son possible pour abattre celui-ci. Dès qu'on apprit à Hudson que j'avais

reçu un appel à Oberlin comme professeur de théologie, les administrateurs m'élurent professeur de « théologie pastorale et d'éloquence sacrée » au collège de la Western Reserve ; si bien que j'eus les deux invitations en même temps. Je ne m'engageai par écrit ni envers l'un ni envers l'autre, mais je vins examiner le terrain pour décider ensuite du chemin du devoir.

Ce printemps-là, l'Assemblée générale de l'Église presbytérienne tenait sa session à Pittsburgh. En arrivant à Cleveland, j'appris que deux des professeurs de Hudson avaient attendu là mon arrivée, avec l'intention de me faire aller d'abord, en tout cas, à Hudson. Mais j'avais été retardé sur le lac Érié par des vents contraires ; les frères qui m'attendaient à Cleveland étaient partis pour être à l'ouverture de l'Assemblée générale, et ils avaient chargé un frère de me voir dès mon arrivée et de me faire aller à Hudson à tout prix. Mais à Cleveland je trouvai une lettre qui m'attendait, d'Arthur Tappan, de New York. Il avait appris d'une manière ou d'une autre qu'on faisait de grands efforts pour m'amener à aller à Hudson plutôt qu'à Oberlin.

Le collège de Hudson avait alors ses bâtiments et son matériel, sa réputation et son influence ; c'était déjà un collège établi. Oberlin n'avait rien. Il n'avait pas de bâtiments permanents ; ce n'était qu'une petite colonie installée dans les bois, qui commençait tout juste à construire ses propres maisons, à défricher l'immense forêt et à faire place à un collège. Il avait, il est vrai, sa charte, et peut-être une centaine d'étudiants sur place ; mais tout restait à faire. Le frère Tappan avait écrit cette lettre pour me mettre en garde : je ne devais pas m'imaginer que je pourrais servir à obtenir à Hudson ce que nous désirions obtenir à Oberlin.

Je laissai ma famille à Cleveland, je louai un cheval et un boghei, et je partis pour Oberlin sans passer par Hudson. Je pensais que je verrais au moins Oberlin en premier. En arrivant à Elyria, j'y trouvai de vieilles connaissances, que j'avais connues dans le centre de l'État de New York. Elles m'apprirent que les administrateurs du collège de la Western

Reserve pensaient que, s'ils pouvaient s'assurer ma présence à Hudson, cela ferait échouer Oberlin, au moins dans une large mesure ; et qu'il y avait à Hudson une influence de la vieille école assez puissante pour m'obliger à me ranger à leurs vues et à leur ligne de conduite. Cela concordait exactement avec les renseignements que j'avais reçus de M. Tappan.

Je vins à Oberlin et je vis que rien n'empêchait d'y édifier un collège sur les principes qui me semblaient être non seulement la base de tout succès dans la fondation d'un collège ici, dans l'Ouest, mais aussi sur des principes de réforme, tels que je les savais chers au cœur de ceux qui avaient entrepris de soutenir et d'édifier le collège d'Oberlin. Les frères qui étaient ici sur place étaient de tout cœur favorables à la création d'une école fondée sur des principes de réforme radicaux. J'écrivis donc aux administrateurs de Hudson pour décliner leur invitation, et je m'établis à Oberlin. Je n'avais aucun mal à dire de Hudson, et je ne lui en connaissais aucun.

Au bout d'un an ou deux, on entendit le cri de « perfectionnisme antinomien », et cette accusation fut portée contre nous. On écrivit des lettres, on visita des corps ecclésiastiques, on se donna beaucoup de peine pour présenter nos vues comme entièrement hérétiques. On fit de telles représentations aux corps ecclésiastiques, dans toute l'étendue du pays, que beaucoup d'entre eux adoptèrent des résolutions mettant les Églises en garde contre l'influence de la théologie d'Oberlin. Il semblait y avoir une union générale de l'influence des pasteurs contre nous. Nous comprenions très bien ici ce qui avait mis tout cela en mouvement, et par quels moyens toute cette agitation avait été suscitée. Mais nous ne dîmes rien. Nous n'eûmes aucune controverse avec ces frères qui, nous le savions, se donnaient de la peine pour soulever contre nous une opinion publique si puissante. Je ne puis entrer dans les détails ; qu'il suffise de dire que les armes ainsi forgées contre nous se retournèrent de la façon la plus désastreuse contre ceux qui s'en servaient, si bien qu'à la fin presque tous les membres du conseil d'administration et du corps enseignant de

Hudson furent changés, et la direction générale du collège passa en d'autres mains.

À Oberlin, je n'entendis presque jamais rien dire contre Hudson, ni à cette époque ni à aucune autre. Nous vaquions à nos propres affaires, et nous sentions que, face à l'opposition venue de ce côté, notre force était de rester tranquilles ; et nous ne nous trompions pas. Nous étions sûrs que le plan de Dieu n'était pas de laisser une telle opposition l'emporter. Je tiens à ce qu'on comprenne bien que je n'ai aucune raison de penser qu'aucun des dirigeants et administrateurs actuels de ce collège ait approuvé ce qui fut fait alors, ni même qu'ils connaissent la conduite qui fut tenue à l'époque.

Les pasteurs, de près et de loin, poussèrent leur opposition à un degré extrême. À cette époque, on convoqua à Cleveland un congrès pour étudier la question de l'éducation dans l'Ouest et du soutien des collèges de l'Ouest. La convocation était rédigée de telle sorte que nous partîmes d'Oberlin dans l'intention de prendre part aux travaux du congrès. En arrivant, nous trouvâmes sur place le docteur Beecher, et nous vîmes bientôt qu'on avait mis au point une procédure pour exclure du congrès les frères d'Oberlin et ceux qui sympathisaient avec Oberlin. On ne m'y accorda donc pas de siège comme membre ; j'assistai pourtant à plusieurs de ses séances. Je me souviens d'avoir entendu un des pasteurs des environs, qui était là, dire distinctement qu'il tenait les doctrines et l'influence d'Oberlin pour pires que celles du catholicisme romain.

Ce discours était représentatif et semblait exprimer à peu près l'opinion de cette assemblée. Je ne dis pas, tant s'en faut, celle de tous ses membres. Quelques-uns, qui avaient fait leurs études de théologie à Oberlin, étaient si bien liés aux Églises et au congrès qu'ils y furent admis à siéger ; ils étaient venus de différentes régions du pays.

Ceux-là s'exprimèrent très franchement sur les principes et les pratiques d'Oberlin, dans la mesure où on les mettait en cause. Le but du congrès était évidemment d'encercler Oberlin de tous côtés et de nous écraser par

une opinion publique qui nous refuserait tout soutien. Mais qu'on me comprenne bien : je ne blâme pas le moins du monde les membres de ce congrès, ou du moins très peu d'entre eux ; car je savais qu'on les avait induits en erreur et qu'ils agissaient sur une méprise complète quant aux faits. Le docteur Lyman Beecher était l'âme de ce congrès.

La politique que nous suivîmes fut de laisser l'opposition tranquille. Nous vaquions à nos propres affaires, et nous avions toujours autant d'étudiants que nous pouvions en accueillir. Nous avions toujours les mains pleines de travail, et nous étions toujours grandement encouragés dans nos efforts.

Quelques années après la réunion de ce congrès, l'un des principaux pasteurs qui y avaient assisté vint passer un jour ou deux chez nous. Il me dit entre autres choses : « Frère Finney, Oberlin est pour nous une grande énigme. J'ai été pendant de longues années attaché à un collège comme professeur. La vie des collèges, leurs principes, et les conditions dans lesquelles ils se développent me sont très familiers. Nous avons toujours pensé, dit-il, que les collèges ne pouvaient exister sans l'appui des pasteurs. Nous savions que les jeunes gens sur le point d'entrer au collège consultaient généralement leur pasteur sur le choix du collège, et suivaient son avis. Or, dit-il, les pasteurs se sont presque tous dressés contre Oberlin. Ils ont été trompés par le cri de “perfectionnisme antinomien”, et au sujet de vos idées de réforme ; et les corps ecclésiastiques se sont unis, de près et de loin, congrégationalistes, presbytériens, de toutes les dénominations. Ils ont mis leurs Églises en garde contre vous, ils ont partout détourné les jeunes gens de venir à Oberlin, et pourtant le Seigneur vous a fait prospérer. Vous avez été mieux soutenus financièrement que presque tous les collèges de l'Ouest ; vous avez eu de loin plus d'étudiants, et la bénédiction de Dieu a reposé sur vous, si bien que votre succès a été prodigieux. Or, dit-il, c'est une parfaite anomalie dans l'histoire des collèges. Les adversaires d'Oberlin ont été confondus, et Dieu s'est tenu à vos côtés et vous a soutenus à travers toute cette opposition, si bien que vous l'avez à peine sentie. »

On a du mal aujourd'hui à se représenter l'opposition que nous avons rencontrée quand nous avons fondé ce collège. Pour l'illustrer, par un cas représentatif, je vais raconter un fait amusant qui se produisit vers l'époque dont je parle. J'avais à aller prêcher un dimanche à Akron. J'y allai avec un cheval et un boghei. En chemin, au-delà du village de Medina, je remarquai sur la route, devant moi, une femme qui marchait avec un petit paquet à la main. En m'approchant, je vis que c'était une dame âgée, joliment vêtue, mais qui marchait, me sembla-t-il, avec quelque difficulté à cause de son âge. Arrivé à sa hauteur, j'arrêtai mon cheval et lui demandai jusqu'où elle allait sur cette route. Elle me le dit, et je lui demandai alors si elle accepterait de monter dans mon boghei. « Oh ! répondit-elle, je vous serais très reconnaissante de me prendre, car je m'aperçois que j'ai entrepris une marche trop longue. » Je l'aidai à monter et je repris la route. Je découvris une dame très intelligente, dont la conversation était très libre et familière.

Après avoir roulé quelque temps, elle me dit : « Puis-je vous demander à qui je dois cette promenade ? » Je lui dis qui j'étais. Elle me demanda alors d'où je venais. Je lui répondis que j'étais d'Oberlin. Cette nouvelle la fit sursauter. Elle fit un mouvement comme pour s'asseoir aussi loin de moi qu'elle le pouvait, et, se tournant pour me regarder attentivement, elle dit : « D'Oberlin ! Mais notre pasteur a dit qu'il aimerait autant envoyer un fils au bagne qu'à Oberlin ! » Naturellement, je souris et j'apaisai les craintes de la vieille dame, si elle en avait, et je lui fis comprendre qu'elle ne courait aucun danger avec moi. Je raconte cela simplement pour illustrer l'esprit qui régnait très largement quand ce collège fut fondé. Les fausses présentations et les méprises abondaient de tous côtés, et ces méprises s'étendaient jusque dans presque tous les coins des États-Unis.

Il y avait cependant, au total, un grand nombre de laïques, et un nombre non négligeable de pasteurs, dans différentes régions du pays, qui n'accordaient aucun crédit à cette opposition ; qui sympathisaient avec nos buts, nos idées et nos efforts, et qui nous restèrent fermement fidèles

contre vents et marées. Sachant, comme ils le savaient, la gêne où cette opposition nous réduisait pour le moment, ils donnèrent librement leur argent et leur influence pour nous aider à avancer.

J'ai dit que M. Chapin, de Providence, m'avait envoyé pendant plusieurs années six cents dollars par an pour faire vivre ma famille. Quand il l'eut fait aussi longtemps qu'il estima que c'était son devoir (ce qu'il fit en vérité jusqu'à ce que des difficultés financières l'empêchent de continuer), M. Willard Sears, de Boston, prit sa place et, pendant plusieurs années, me permit de tirer sur lui chaque année la même somme que M. Chapin m'avait versée. Pendant ce temps, on faisait sans cesse des efforts pour faire vivre les autres membres du corps enseignant ; et, par la grâce de Dieu, nous avons tenu bon dans la tempête. Au bout de quelques années, la panique s'apaisa dans une certaine mesure.

Le président Mahan, le professeur Cowles, le professeur Morgan et moi-même publiâmes des écrits sur la sanctification. Nous fondâmes un périodique, *The Oberlin Evangelist*, puis *The Oberlin Quarterly*, par lesquels nous détrompâmes en grande partie le public sur ce qu'étaient réellement nos vues. En 1846, je publiai deux volumes de théologie systématique, où je traitais plus longuement de l'entière sanctification. Après sa publication, cet ouvrage fut examiné par une commission du presbytère de Troy, dans l'État de New York. Puis le docteur Hodge, de Princeton, publia dans le *Biblical Repertory* une longue critique de ma théologie. Elle était écrite du point de vue de la vieille école.

Ensuite, le docteur Duffield, de l'Église presbytérienne de la nouvelle école, qui habitait Detroit, fit la critique de mon ouvrage, en se plaçant, disait-il, du point de vue de la nouvelle école, bien que sa critique fût loin d'être conforme à la nouvelle école. Je publiai des réponses à ces différentes critiques à mesure qu'elles paraissaient ; et depuis bien des années, autant que je sache, personne n'a plus montré l'intention de contester notre orthodoxie.

J'ai raconté jusqu'ici les principaux faits liés à la fondation et aux luttes de l'école d'Oberlin, dans la mesure où j'y ai été mêlé. Comme j'étais le professeur de théologie, l'opposition théologique visait naturellement surtout ma personne ; c'est pourquoi j'ai dû forcément parler plus librement de ma part dans toute cette affaire que je ne l'aurais fait autrement. Mais qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée. Je ne prétends pas que les frères qui s'opposèrent ainsi à nous étaient méchants dans leur opposition. Sans aucun doute, la grande majorité d'entre eux avaient réellement été induits en erreur et agissaient selon ce qu'ils croyaient juste, tel qu'ils le comprenaient alors.

Je dois dire, pour l'honneur de la grâce de Dieu, qu'aucune des oppositions que nous avons rencontrées n'a troublé notre esprit ici, ni ne nous a agités au point de nous entraîner dans un esprit de controverse ou de rancune. Nous savions bien quelle peine on s'était donnée pour provoquer ces méprises, et nous comprenions aisément pourquoi on nous combattait dans l'esprit et de la manière dont on nous attaquait.

Pendant ces années de fumée et de poussière, de méprises et d'opposition au-dehors, le Seigneur nous bénissait richement au-dedans. Non seulement nos âmes prospéraient ici, comme Église, mais nous avions un réveil continuel, ou du moins nous étions dans ce qu'on pouvait à juste titre considérer comme un état de réveil. Nos étudiants se convertissaient par dizaines, et le Seigneur nous couvrait continuellement de la nuée de sa miséricorde. D'année en année, des souffles d'influence divine passaient sur nous, produisant en abondance le fruit de l'Esprit : « l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bénignité, la fidélité, la douceur, la tempérance » (Galates 5,22-23).

J'ai toujours attribué entièrement notre succès dans cette bonne œuvre à la grâce de Dieu. Ce n'est pas notre propre sagesse ni notre propre bonté qui a produit ce succès. Rien d'autre qu'une influence divine constante, répandue dans toute la communauté, ne nous a soutenus dans nos épreuves et ne nous a gardés dans la disposition d'esprit qui nous

permettait d'être efficaces dans l'œuvre que nous avions entreprise. Nous avons toujours senti que, si le Seigneur retirait son Esprit, aucune circonstance extérieure ne pourrait nous faire vraiment prospérer.

Nous avons eu des épreuves entre nous. Des sujets fréquents de discussion publique se sont présentés, et nous avons parfois passé des jours, et même des semaines, à débattre de grandes questions de devoir et d'opportunité sur lesquelles nous ne pensions pas de la même façon. Mais aucune de ces questions ne nous a divisés durablement. Notre principe a été de nous reconnaître mutuellement le droit au jugement personnel. Nous sommes généralement parvenus à un accord de fond sur les sujets où nous avions divergé ; et quand nous nous sommes trouvés incapables de voir les choses de la même façon, la minorité s'est soumise au jugement de la majorité. L'idée de déchirer l'Église parce que, sur certains points, nous ne voyions pas les choses de la même manière ne nous est jamais venue. Nous avons dans une très large mesure conservé « l'unité de l'esprit par le lien de la paix » (Éphésiens 4,3) ; et peut-être aucune communauté ayant existé aussi longtemps et traversé autant d'épreuves et de changements que nous n'a-t-elle, dans l'ensemble, gardé un plus grand esprit d'harmonie, de support chrétien et d'amour fraternel.

Quand la question de l'entière sanctification se présenta pour la première fois ici à la discussion publique, et quand le sujet attira pour la première fois l'attention générale de l'Église, nous étions au milieu d'un puissant réveil. Alors que le réveil se poursuivait de manière encourageante, le président Mahan avait prêché un jour un sermon pénétrant. Je remarquai, au cours de sa prédication, qu'il avait laissé de côté un point qui me paraissait d'une grande importance dans ce contexte. Il me demandait souvent, quand il terminait son sermon, si j'avais quelques remarques à faire, et il le fit en cette occasion. Je me levai et j'insistai sur le point qu'il avait omis. C'était la distinction entre le désir et la volonté. D'après le cours de la pensée qu'il avait exposée, et d'après la disposition où je voyais l'assemblée à ce moment, je vis, ou je crus voir, qu'en

pressant cette distinction sur les auditeurs, juste à ce point-là, on jetterait beaucoup de lumière sur la question de savoir s'ils étaient vraiment chrétiens ou non, s'ils étaient vraiment des personnes consacrées, ou s'ils avaient simplement des désirs sans être en fait disposés à obéir à Dieu.

Quand cette distinction eut été rendue claire, juste à ce moment-là, je me souviens que le Saint-Esprit tomba sur l'assemblée d'une façon tout à fait remarquable. Un grand nombre de personnes baissèrent la tête, et quelques-unes gémissaient si fort qu'on les entendait dans toute la salle. Cela renversa de tous côtés les fausses espérances de chrétiens de profession qui s'étaient trompés. Plusieurs se levèrent sur-le-champ et dirent qu'ils s'étaient trompés et qu'ils voyaient en quoi ; et cela alla si loin que j'en fus grandement étonné, et que cela provoqua même, je crois, un étonnement général dans l'assemblée.

L'œuvre se poursuivit avec puissance ; d'anciens chrétiens de profession reçurent de nouvelles espérances, ou furent convertis une seconde fois, en si grand nombre qu'un changement très grand et très important se produisit dans toute la communauté. Le président Mahan, entre autres, avait été grandement béni, de même que quelques-uns de nos professeurs. Il entra manifestement, à ce moment-là, dans une forme d'expérience chrétienne entièrement nouvelle.

Dans une réunion, quelques jours plus tard, l'un de nos étudiants en théologie se leva et posa la question de savoir si l'Évangile ne fournissait pas aux chrétiens toutes les conditions d'une foi, d'une espérance et d'un amour affermis ; s'il n'y avait pas quelque chose de meilleur et de plus élevé que ce que les chrétiens avaient généralement connu ; bref, si la sanctification n'était pas accessible dans cette vie, c'est-à-dire une sanctification telle que les chrétiens puissent avoir une paix ininterrompue, et ne pas tomber sous la condamnation, ni éprouver le sentiment de la condamnation ou la conscience du péché. Le frère Mahan répondit aussitôt : « Oui. » Ce qui se passa dans cette réunion mit la question de la sanctification au premier plan devant nous, comme une

question pratique. Nous n'avions sur ce sujet ni théories ni philosophie à défendre ; nous l'avons simplement abordé comme une question biblique.

C'est sous cette forme qu'elle exista parmi nous, comme une vérité d'expérience que nous ne cherchions pas à réduire en formule théologique ; et nous n'avons pas non plus essayé d'en expliquer la philosophie avant bien des années. Mais la discussion de cette question fut une grande bénédiction pour nous, et pour un grand nombre de nos étudiants, qui sont maintenant dispersés dans diverses régions du pays, ou sont partis comme missionnaires dans différentes parties du monde.

Chapitre 25

À Boston et à Providence

Avant de revenir à mon récit des réveils, et pour donner une idée de l'enchaînement des choses, je dois m'arrêter encore un peu sur les progrès du mouvement antiesclavagiste, ou abolitionniste, non seulement à Oberlin, mais ailleurs, dans ses liens avec mon propre travail. J'ai parlé de l'état de l'opinion publique sur ce sujet tout autour de nous, et j'ai mentionné que même le parlement de l'État, alors démocrate, s'était efforcé de trouver un prétexte pour abroger notre charte, à cause de nos convictions et de notre action antiesclavagistes. Au début, on racontait de tous côtés autour de nous que nous avions l'intention d'encourager le mariage entre étudiants noirs et blancs, et même de les obliger à se marier entre eux ; et que notre but était d'instaurer un système général de métissage. Un petit fait montrera quel sentiment régnait chez beaucoup de gens du voisinage. Peu après notre arrivée, j'eus l'occasion de faire quelques milles à cheval et je m'arrêtai chez un fermier pour une course quelconque. Quand il découvrit qui j'étais et d'où je venais, il prit un air très renfrogné et soupçonneux, et me laissa entendre qu'il ne voulait rien avoir à faire avec les gens d'Oberlin ; que notre but était d'instaurer le mélange des races et d'obliger les étudiants blancs et noirs à se marier entre eux ; que nous avions aussi l'intention de réaliser l'union de l'Église et de l'État, et que nos idées et nos projets étaient tout à fait révolutionnaires et abominables. Il parlait très sérieusement. Mais la chose était si ridicule que je savais que, si j'essayais de lui répondre sérieusement, je lui rirais au nez.

Dès les premiers temps, nous eûmes des raisons de craindre qu'une foule venue d'une commune voisine ne vienne détruire nos bâtiments. Mais nous n'étions pas là depuis longtemps quand survinrent des circonstances qui provoquèrent un retournement de l'opinion. Cet

endroit devint l'une des étapes de ce qu'on a appelé depuis « le chemin de fer souterrain », où les esclaves fugitifs, en route pour le Canada, venaient se réfugier un jour ou deux, jusqu'à ce que la voie soit libre pour continuer. Il arriva plusieurs fois que ces fugitifs soient poursuivis par des propriétaires d'esclaves ; et, parce que ceux-ci tentaient de ramener les esclaves en esclavage, une clameur s'éleva, non seulement dans ce voisinage, mais dans les communes voisines. Les chasseurs d'esclaves ne trouvèrent aucune sympathie active parmi la population ; et des scènes comme celles-là eurent tôt fait de soulever l'opinion dans les communes d'alentour et commencèrent à produire un retournement. Cela poussa les fermiers et les gens des environs à étudier de plus près nos buts et nos idées ; notre école fut bientôt connue et appréciée ; et il en est résulté entre Oberlin et la région environnante un climat général de confiance et de bonne entente.

Pendant ce temps, l'agitation autour de la question de l'esclavage secouait fortement les villes de l'Est, aussi bien que l'Ouest et le Sud. Notre ami, M. Willard Sears, de Boston, y affrontait une tempête d'opposition. Et, pour ouvrir la voie à une libre discussion de ce sujet à Boston et pour fonder un lieu de culte où une chaire serait ouverte à la libre discussion de toutes les grandes questions de réforme, il avait acheté l'hôtel Marlborough, dans Washington Street, et y avait adjoint une grande chapelle pour le culte public et pour les réunions de réforme qui ne pouvaient trouver d'accueil nulle part ailleurs. Il l'avait fait à grands frais. En 1842, on me pressa vivement d'aller occuper la chapelle Marlborough et d'y prêcher quelques mois. J'y allai, je commençai mon travail et je prêchai de toutes mes forces pendant deux mois. L'Esprit du Seigneur fut aussitôt répandu, et il y eut une agitation générale parmi les ossements desséchés. Dans ma chambre, je recevais presque sans arrêt, tous les jours de la semaine, des visites de personnes venues de tous les quartiers de la ville pour s'informer du salut, et beaucoup trouvaient l'espérance de jour en jour.

À cette époque, l'ancien Knapp, le prédicateur de réveil baptiste bien connu, travaillait à Providence, mais au milieu d'une forte opposition. Les frères baptistes de Boston l'invitèrent à venir travailler chez eux. Il quitta donc Providence et vint à Boston. Au même moment, M. Josiah Chapin et beaucoup d'autres insistaient très fortement pour que je vienne tenir des réunions à Providence. Je me sentais très redevable à M. Chapin de ce qu'il avait fait pour Oberlin et pour moi personnellement. Ce me fut une grande épreuve de quitter Boston à ce moment-là. Cependant, après avoir vu le frère Knapp et l'avoir mis au courant de la situation, je partis pour Providence. Ce fut le temps du grand réveil de Boston. Il eut une étendue merveilleuse, surtout parmi les baptistes, et plus ou moins dans toute la ville. Les pasteurs baptistes s'unirent au frère Knapp, beaucoup de frères congrégationalistes furent grandement bénis, et l'œuvre fut très étendue.

Entre-temps, je commençai mon travail à Providence. L'œuvre commença presque aussitôt, et l'intérêt grandit visiblement de jour en jour. Il y eut beaucoup de conversions frappantes ; parmi elles, celle d'un monsieur âgé dont je ne me rappelle pas le nom. Son père avait été juge à la cour suprême du Massachusetts, si je ne me trompe, bien des années auparavant. Ce vieux monsieur habitait non loin de l'église où je tenais mes réunions, dans High Street. Quand l'œuvre se fut poursuivie quelque temps, je remarquai qu'un monsieur d'allure très vénérable venait à la réunion et prêtait une très grande attention à la prédication. Mon ami M. Chapin le remarqua aussitôt, et m'apprit qui il était et quelles étaient ses idées religieuses. Il me dit que cet homme n'avait jamais eu l'habitude de fréquenter les réunions religieuses ; et il manifesta un très grand intérêt pour lui et pour le fait qu'il avait été attiré à la réunion. Je remarquai qu'il continuait de venir, soir après soir, et je pouvais aisément voir, me semblait-il, que son esprit était très agité et profondément occupé de la question de la religion.

Un soir, comme j'arrivais à la fin de mon sermon, cet homme d'allure vénérable se leva et demanda s'il pouvait adresser quelques mots à

l'assemblée. Je lui répondis que oui. Il dit alors en substance ceci : « Mes amis et voisins, vous êtes sans doute surpris de me voir assister à ces réunions. Vous connaissez mes idées sceptiques, et vous savez que je n'ai pas l'habitude, depuis longtemps, de fréquenter les réunions religieuses. Mais, ayant entendu parler de ce qui se passe dans cette assemblée, je suis venu ici ; et je veux que mes amis et mes voisins sachent que je crois que la prédication que nous entendons soir après soir est l'Évangile. J'ai changé d'avis, dit-il. Je crois que c'est la vérité et le vrai chemin du salut. Je dis cela, ajouta-t-il, pour que vous compreniez le vrai motif qui me fait venir ici : ce n'est pas pour critiquer et trouver à redire, mais pour m'occuper de la grande question du salut et pour encourager les autres à s'en occuper. » Il dit cela avec beaucoup d'émotion et se rassit.

Il y avait, au sous-sol de l'église, une très grande salle d'école du dimanche. Le nombre de ceux qui cherchaient était devenu trop grand, et l'assemblée trop serrée, pour que je les appelle à s'avancer, comme je l'avais fait en certains endroits ; je leur demandai donc de descendre, après la bénédiction, dans la salle de réunion du dessous. Cette salle était presque aussi grande que toute la salle du culte de l'église et pouvait asseoir presque autant de monde, sans compter la galerie. L'œuvre grandit et s'étendit dans tous les quartiers de la ville, jusqu'à ce que le nombre de ceux qui cherchaient, avec les jeunes convertis toujours prêts à descendre avec eux, devînt si grand qu'il remplissait presque ou tout à fait cette grande salle. Soir après soir, après la prédication, cette salle se remplissait de jeunes convertis pleins de joie et de pécheurs tremblants qui cherchaient le salut. Cet état de choses dura deux mois. J'étais alors, à ce qu'il me semblait, complètement épuisé, ayant travaillé sans relâche pendant quatre mois, deux à Boston et deux à Providence.

De plus, le moment de l'année était venu, ou presque, de la rentrée du trimestre de printemps à Oberlin. Je pris donc congé de Providence et je repartis pour chez moi.

Il y a une circonstance, survenue à Boston, que je crois de mon devoir de rapporter. Une femme unitarienne avait été convertie à Boston ; elle était une connaissance du pasteur C..., docteur en théologie. Apprenant sa conversion, le docteur C..., à ce qu'elle me raconta, la fit prier de venir le voir, parce qu'il était de santé fragile et ne pouvait guère lui rendre visite lui-même. Elle se rendit à sa demande, et il désira qu'elle lui raconte ce qui s'était passé dans son esprit, son expérience chrétienne et les circonstances de sa conversion. Elle le fit, et le docteur montra un grand intérêt pour ce changement de ses idées ; il lui demanda si elle avait quelque chose que j'aurais écrit et publié, qu'il pourrait lire. Elle lui dit qu'elle avait un petit ouvrage de moi, qui avait été publié, sur le sujet de la sanctification. Il le lui emprunta et lui dit qu'il le lirait ; et que, si elle voulait bien revenir dans une semaine, il serait heureux de s'entretenir encore avec elle. Au bout de la semaine, elle revint chercher son livre, et le docteur lui dit : « Ce livre m'intéresse beaucoup, ainsi que les idées qui y sont exposées. Je crois savoir, dit-il, que les orthodoxes font des objections à cette conception de la sanctification telle que M. Finney la présente ; mais je ne vois pas, si Christ est divin et vraiment Dieu, pourquoi on ferait des objections à cette conception ; et je ne vois pas non plus d'incohérence à la tenir pour une partie de la foi orthodoxe. J'aimerais pourtant voir M. Finney. Ne pourriez-vous pas le décider à venir me voir ? car moi, je ne peux pas aller le voir. » Elle passa à mon logement ; mais j'avais quitté Boston pour Providence. Après une absence de deux mois, je revins à Boston, et cette dame vint aussitôt me voir et me donna les renseignements que je viens de rapporter. Mais il était alors parti à la campagne, à cause de sa santé. Je regrettai beaucoup de n'avoir pas eu l'occasion de le voir. Mais il mourut peu après, et je ne sais rien de ce que fut ensuite sa vie religieuse. Je ne peux pas non plus garantir la vérité de ce que cette dame m'a dit.

Elle était manifestement sincère dans ce qu'elle me rapportait, et je ne doutais pas que chaque mot de ce qu'elle me disait fût vrai. Mais elle m'était inconnue, et je ne peux me rappeler son nom, à tant d'années de

distance. La première fois que je revis le docteur Beecher, le nom du docteur C... fut mentionné, et je lui racontai ce fait.

Les larmes lui montèrent aussitôt aux yeux, et il dit avec beaucoup d'émotion : « Je pense bien qu'il est allé au ciel ! »

Chapitre 26

Le réveil de Rochester, en 1842

Après m'être reposé un jour ou deux à Boston, je repartis pour la maison. Comme j'étais très las de travail et de voyage, je m'arrêtai chez un ami à Rochester, pour prendre un jour de repos avant d'aller plus loin. Dès qu'on sut que j'étais à Rochester, le juge G... vint me voir et, avec beaucoup d'insistance, me demanda de rester et de prêcher. Quelques pasteurs aussi insistèrent pour que je m'arrête et prêche pour eux. Je leur répondis que j'étais à bout de forces et que le moment était venu pour moi d'être chez moi. Ils se montrèrent pourtant très pressants, surtout l'un d'eux, dont la femme était l'une de mes filles spirituelles, cette Sarah B... dont j'ai parlé et qui avait été convertie à Western. Je finis par consentir à rester pour prêcher un sermon ou deux, et je le fis. Mais cela m'attira une invitation plus pressante encore à demeurer et à tenir une série de réunions. Je décidai de rester et, malgré ma fatigue, je poursuivis l'œuvre.

M. George S. Boardman était pasteur de ce qu'on appelait alors le Béthel, ou église de la rue Washington, et M. Shaw de la Deuxième Église, dite église de brique. M. Shaw désirait vivement s'unir à M. Boardman et tenir les réunions tour à tour dans leurs deux églises. M. Boardman n'était pas disposé à procéder ainsi : son assemblée, disait-il, était faible, et elle avait besoin que mes travaux soient concentrés sur elle. Je le regrettai, mais je ne pouvais pas passer outre, et je poursuivis mes travaux au Béthel, ou église de la rue Washington. Peu après, le docteur Shaw obtint le concours du pasteur Jedediah Burchard pour son église et y entreprit une série de réunions.

Entre-temps, le juge G... s'était joint à d'autres membres du barreau pour me demander par écrit de prêcher une série de sermons destinés aux

hommes de loi et adaptés à leur manière de penser. Le juge G... était alors l'un des juges de la cour d'appel de l'État, et il était tenu en très haute estime par toute la profession. J'acceptai de donner cette série de conférences. Je savais dans quel état d'esprit à demi sceptique se trouvaient ces membres du barreau, beaucoup d'entre eux du moins, ceux qui n'étaient pas encore convertis. Il restait encore dans la ville bon nombre d'avocats pieux, qui avaient été convertis lors du réveil de 1830 et 1831.

Je commençai ma série de conférences aux hommes de loi en posant cette question : « Savons-nous quelque chose ? », et je poursuivis cette recherche en prêchant soir après soir. Mon auditoire devint très choisi. Les réunions du frère Burchard offraient un lieu intéressant à une certaine partie de la population, et laissaient d'autant plus de place, dans l'église où je prêchais, aux hommes de loi et à ceux qu'attiraient particulièrement mes conférences. Elle était absolument pleine tous les soirs. À mesure que j'avançais dans mes conférences, soir après soir, je voyais l'intérêt grandir sans cesse.

Comme la femme du juge G... était de mes amies intimes, j'avais assez souvent l'occasion de le voir, et j'étais tout à fait sûr que la parole avait sur lui une forte prise. Il me fit cette remarque après que j'eus donné plusieurs conférences : « Monsieur Finney, jusqu'ici vous avez déblayé le terrain à ma satisfaction ; mais quand vous en viendrez à la question du châtiment éternel des méchants, vous allez trébucher ; vous ne réussirez pas à nous convaincre sur ce point. » Je lui répondis : « Attendez et vous verrez, monsieur le juge. » Cet avertissement me rendit d'autant plus attentif, quand j'en vins à ce point, à le traiter à fond. Le lendemain, je le rencontrai, et il me dit aussitôt, de lui-même : « Monsieur Finney, je suis convaincu. Votre façon de traiter ce sujet a été un succès ; on ne peut rien y opposer. » La manière dont il le dit montrait que le sujet n'avait pas seulement convaincu son intelligence, mais qu'il l'avait profondément touché.

Je continuais soir après soir, mais je n'avais pas encore jugé mon auditoire, assez nouveau pour moi et très choisi, prêt à ce que je demande une décision à ceux qui cherchaient. J'étais pourtant arrivé au point où il me sembla temps de tirer le filet sur le rivage. Je l'avais soigneusement tendu autour de toute la masse des hommes de loi, et je les avais enfermés, du moins le croyais-je, dans un enchaînement de raisonnements auquel ils ne pouvaient pas résister. Je savais que les hommes de loi ont l'habitude d'écouter une argumentation et de sentir le poids d'une vérité présentée avec logique ; et je ne doutais pas que la grande majorité d'entre eux ne fût pleinement convaincue de tout ce que j'avais dit jusque-là. J'avais donc préparé un discours destiné à les amener au point de décision ; et s'il paraissait produire son effet, j'avais l'intention de les appeler à s'engager publiquement. Le juge G..., lors de mon séjour précédent, quand sa femme s'était convertie, s'était opposé au banc des âmes inquiètes. Je m'attendais à ce qu'il s'y oppose encore, car je savais qu'il s'était fortement prononcé contre l'emploi de ce banc dans ce qu'il avait dit. Quand je vins prêcher le sermon dont j'ai parlé, je remarquai que le juge G... n'était pas à la place qu'il occupait d'ordinaire ; et en regardant autour de moi, je ne le vis nulle part parmi les membres du barreau ni parmi les juges. J'en fus inquiet, car je m'étais préparé en pensant à son cas. Je savais que son influence était grande et que, s'il prenait position de façon décidée, cela aurait une très grande influence sur toute la profession juridique de la ville. Je remarquai cependant bientôt qu'il était monté à la tribune et avait trouvé une place juste en haut de l'escalier de la tribune, où il était assis, enveloppé dans son manteau. Je poursuivis mon discours ; mais vers la fin de ce que je comptais dire, je remarquai que le juge G... avait quitté sa place. J'en fus affligé, car je conclus que, comme il faisait froid là où il était assis, et qu'il y avait peut-être du va-et-vient si près de l'escalier, il était rentré chez lui ; et que, par conséquent, le sermon que j'avais préparé en pensant à lui avait manqué son effet.

De la salle du sous-sol de l'église, un étroit escalier montait jusqu'à la salle de culte, au-dessus, et débouchait juste à côté de la chaire, un peu en arrière. Au moment même où j'amenais mon sermon à sa conclusion, le cœur presque défaillant à la pensée que j'allais échouer dans ce que j'avais espéré obtenir ce soir-là, je sentis quelqu'un tirer le pan de mon habit. Je me retournai : c'était le juge G... Il était descendu par la salle du sous-sol, avait remonté cet étroit escalier, puis gravi les marches de la chaire, assez haut pour m'atteindre et me tirer par l'habit. Quand je me tournai vers lui et le regardai, très surpris, il me dit : « Monsieur Finney, voulez-vous prier pour moi en me nommant ? Et je prendrai place au banc des âmes inquiètes. » Je n'avais pas dit un mot d'un banc des âmes inquiètes. L'assemblée avait remarqué le mouvement du juge G... quand il était monté par l'escalier de la chaire ; et quand je leur annonçai ce qu'il avait dit, ce fut une secousse extraordinaire. Une grande vague d'émotion parcourut toute l'église. Beaucoup baissaient la tête et pleuraient ; d'autres semblaient prier avec ardeur. Il se fraya un chemin jusque devant la chaire et s'agenouilla aussitôt. Les hommes de loi se levèrent presque en masse, se pressèrent dans les allées et remplirent l'espace libre devant la chaire, partout où ils pouvaient trouver une place pour s'agenouiller. Le mouvement avait commencé sans que je l'aie demandé ; mais j'invitai alors publiquement tous ceux qui étaient prêts à renoncer à leurs péchés, à donner leur cœur à Dieu et à accepter le Christ et son salut, à s'avancer dans les allées, ou là où ils le pourraient, et à s'agenouiller. Ce fut un mouvement puissant. Nous priâmes, puis je congédiai l'assemblée.

Comme je prêchais tous les soirs et que je ne pouvais pas consacrer une soirée à une réunion pour ceux qui cherchent, je fixai une réunion pour instruire ceux qui cherchaient le lendemain à deux heures, au sous-sol de l'église. En y allant, je fus surpris de trouver la salle presque pleine, et de voir que l'assistance se composait presque exclusivement des citoyens les plus en vue. Je poursuivis cette réunion de jour en jour, ce qui me donna l'occasion de m'entretenir librement avec un grand nombre de personnes

; et elles étaient aussi dociles que des enfants. Je n'ai jamais assisté, je crois, à une réunion pour ceux qui cherchent plus intéressante et plus émouvante que celle-là. Un grand nombre d'hommes de loi se convertirent, le juge G..., pourrais-je dire, à leur tête, puisqu'il avait été le premier à se déclarer ouvertement du côté du Christ.

Je restai là, cette fois-là, deux mois. Le réveil devint merveilleusement intéressant et puissant, et aboutit à la conversion d'un très grand nombre de personnes. Il prit fortement dans l'une des églises épiscopaliennes, Saint-Luc, dont le pasteur était le docteur Whitehouse, l'actuel évêque de l'Illinois. Quand j'étais à Reading, en Pennsylvanie, plusieurs années auparavant, le docteur Whitehouse prêchait dans une assemblée épiscopalienne de cette ville ; et, comme me l'apprit l'une des dames les plus instruites de son assemblée, il avait reçu une grande bénédiction pour son âme au cours de ce réveil. Quand je vins à Rochester, en 1830, il était pasteur de Saint-Luc ; il encourageait, m'a-t-on dit, ses paroissiens à assister à nos réunions, et l'on m'a rapporté que beaucoup d'entre eux s'étaient alors convertis. De même, lors de ce réveil de 1842, j'appris qu'il encourageait ses paroissiens et leur conseillait d'assister aux réunions. Il était lui-même un pasteur qui obtenait de grands résultats, et il avait une grande influence à Rochester. On m'a appris qu'au cours de ce réveil de 1842, pas moins de soixante-dix personnes, presque toutes parmi les principaux membres de son assemblée, furent converties et confirmées dans son Église.

Il me faut rapporter un fait frappant. J'avais beaucoup insisté, dans mes instructions, sur la consécration entière à Dieu, sur le fait de tout lui abandonner, corps, âme, biens et tout le reste, pour que tout serve désormais et pour toujours à sa gloire, comme condition pour être accepté de Dieu. Comme j'en avais l'habitude dans les réveils, je mettais ce point en avant autant que je le pouvais. Un jour, en me rendant à la réunion, je trouvai à la porte de l'église, qui m'attendait, l'un des hommes de loi avec qui j'avais fait un peu connaissance et qui était dans une profonde angoisse d'esprit. Comme j'entrais, il tira de sa poche un papier

et me le tendit en disant : « Je vous remets ceci en tant que serviteur du Seigneur Jésus-Christ. » Je le mis dans ma poche jusqu'après la réunion. En l'examinant, je vis que c'était un acte de renonciation rédigé selon les règles, signé et prêt à être remis, par lequel il cédait au Seigneur Jésus-Christ toute propriété sur lui-même et sur tout ce qu'il possédait. L'acte était en due forme, avec toutes les particularités et toutes les formalités de ce genre de cessions. Je crois l'avoir encore parmi mes papiers. Il semblait parler avec un sérieux solennel et, autant que je pouvais en juger, il savait parfaitement ce qu'il faisait. Mais je ne dois pas entrer davantage dans les détails.

Quant aux moyens employés dans ce réveil, je dirai que les doctrines prêchées furent celles que j'ai toujours prêchées, partout. On mit en avant le gouvernement moral de Dieu ; la nécessité d'accepter la volonté de Dieu sans réserve et en toutes choses, comme règle de vie ; l'acceptation par la foi du Seigneur Jésus-Christ comme Sauveur du monde, dans toutes ses fonctions et toute son œuvre ; et la sanctification de l'âme par la vérité, ou au moyen de la vérité. On s'arrêta sur ces doctrines, et sur celles qui s'y rattachent, autant que le temps le permettait et que les besoins des gens semblaient l'exiger. Les mesures consistèrent simplement à prêcher l'Évangile et à prier abondamment, en privé, en petits groupes et dans des réunions de prière publiques ; on insistait toujours beaucoup sur la prière comme moyen essentiel de faire avancer le réveil. On n'encourageait pas les pécheurs à attendre que le Saint-Esprit les convertisse tandis qu'ils restaient passifs, et on ne leur disait jamais d'attendre le moment de Dieu ; on leur enseignait sans la moindre ambiguïté que leur premier devoir, leur devoir immédiat, était de se soumettre à Dieu, de renoncer à leur propre volonté, à leur propre voie et à eux-mêmes, et de remettre sur-le-champ tout ce qu'ils étaient et tout ce qu'ils avaient à leur légitime propriétaire, le Seigneur Jésus-Christ. On leur enseignait ici, comme partout dans ces réveils, que le seul obstacle sur leur chemin était leur propre volonté obstinée ; que Dieu cherchait à obtenir leur consentement sans réserve à abandonner leurs

péchés et à accepter le Seigneur Jésus-Christ comme leur justice et leur salut. On les pressait souvent sur ce point, de donner leur consentement ; et on leur disait que la seule difficulté était d'obtenir leur propre consentement, honnête et sérieux, aux conditions auxquelles le Christ voulait les sauver, qui étaient aussi les conditions les plus basses auxquelles ils pouvaient être sauvés.

On tenait des réunions pour ceux qui cherchent, afin d'adapter l'instruction à ceux qui en étaient à divers degrés de conviction de péché ; et après m'être entretenu avec eux aussi longtemps que j'en avais le temps et la force, j'avais l'habitude de tout récapituler à la fin : je prenais des cas représentatifs, je répondais à toutes leurs objections et à toutes leurs questions, je corrigeais toutes leurs erreurs, et je suivais une ligne de discours propre à leur enlever toute excuse et à les placer face à face avec la grande question : accepter maintenant, sans réserve et en toutes choses, la volonté de Dieu en Jésus-Christ. La foi en Dieu, et en Dieu dans le Christ, était toujours mise en avant. On leur expliquait que cette foi n'est pas un simple assentiment de l'intelligence, mais le consentement ou la confiance du cœur, une confiance volontaire et éclairée en Dieu, tel qu'il est révélé dans le Seigneur Jésus-Christ.

On insistait pleinement sur la doctrine de la justice du châtiment éternel ; et l'on affirmait avec force non seulement sa justice, mais la certitude que les pécheurs seront punis éternellement s'ils meurent dans leurs péchés. Sur tous ces points, l'Évangile était présenté de manière à ne pas rendre un son confus (1 Corinthiens 14,8). C'était du moins mon but constant, et celui de tous ceux qui donnaient des instructions. On expliquait la nature de la dépendance du pécheur à l'égard de l'influence divine, on y insistait et on la mettait en avant. On enseignait aux pécheurs que, sans l'enseignement et l'influence de Dieu, il est certain, vu leur état de dépravation, qu'ils ne seraient jamais réconciliés avec Dieu ; et que pourtant leur manque de réconciliation tenait uniquement à la dureté de leur propre cœur, ou à l'obstination de leur propre volonté, de sorte que leur dépendance à l'égard de l'Esprit de Dieu ne les excuse en rien de ne

pas devenir chrétiens sur-le-champ. Ces points que j'ai relevés, et d'autres qui en découlent logiquement, étaient présentés sous tous leurs aspects, autant que le temps le permettait.

Dans ces réveils, on n'enseignait jamais aux pécheurs qu'ils devaient attendre leur conversion en réponse à leurs propres prières. On leur disait que, s'ils avaient conçu l'iniquité dans leur cœur, le Seigneur ne les exaucerait pas (Psaumes 66,18) ; et que, tant qu'ils restaient impénitents, ils avaient bel et bien l'iniquité dans leur cœur. Je ne veux pas dire qu'on les exhortait à ne pas prier. On leur apprenait que Dieu leur commandait de prier, mais de prier avec foi, de prier dans un esprit de repentance ; et que, lorsqu'ils demandaient à Dieu de leur pardonner, ils devaient s'en remettre irrévocablement à sa volonté. On leur enseignait expressément qu'une prière simplement impénitente et incrédule est une abomination pour Dieu ; mais que, s'ils étaient vraiment disposés à offrir à Dieu une prière agréable, ils le pouvaient, car rien d'autre que leur propre obstination ne les empêchait d'offrir sur-le-champ une prière agréable. On ne les laissait jamais penser qu'ils pouvaient faire leur devoir à un égard quelconque, accomplir quelque devoir que ce soit, s'ils ne donnaient pas leur cœur à Dieu. Se repentir, croire, se soumettre, comme actes intérieurs de l'esprit, tels étaient les premiers devoirs à accomplir ; et tant qu'ils ne les avaient pas accomplis, aucun acte extérieur, quel qu'il soit, n'était l'accomplissement de leur devoir. On leur disait que prier pour obtenir un cœur nouveau, tant qu'ils ne se livraient pas à Dieu, c'était tenter Dieu ; que prier pour obtenir le pardon avant de s'être vraiment repentis, c'était insulter Dieu et lui demander de faire ce qu'il n'avait pas le droit de faire ; que prier dans l'incrédulité, c'était accuser Dieu de mensonge, au lieu de faire leur devoir ; et que toute leur incrédulité n'était rien d'autre qu'une manière blasphématoire d'accuser Dieu de mensonge. Bref, on prenait soin d'enfermer le pécheur dans l'obligation d'accepter le Christ, toute sa volonté, son expiation, son œuvre et ses fonctions de Sauveur, de tout cœur et d'une ferme résolution, en renonçant à tout péché, à toute recherche d'excuses, à

toute incrédulité, à toute dureté de cœur et à toute chose mauvaise, dans le cœur et dans la vie, ici, maintenant et pour toujours.

Je me suis toujours particulièrement intéressé au salut des avocats et de tous les hommes de la profession juridique. J'avais moi-même été formé pour cette profession. Je connaissais assez bien leurs habitudes de lecture et de pensée, et je savais qu'ils se laissent gouverner par l'argumentation, par les preuves et par l'exposé logique plus sûrement que toute autre catégorie d'hommes. J'ai toujours constaté, partout où j'ai travaillé, que lorsque l'Évangile leur était présenté comme il convient, ils étaient la catégorie d'hommes la plus accessible ; et je crois vrai que, proportionnellement à leur nombre dans une population, il s'en est converti davantage que dans toute autre catégorie. J'ai été particulièrement frappé de la manière dont un exposé clair de la Loi et de l'Évangile de Dieu emporte l'adhésion de l'intelligence des juges, ces hommes habitués à siéger pour entendre des témoignages et peser les arguments des deux parties. Je n'ai jamais vu, autant que je m'en souvienne, un seul cas où des juges, ayant assisté aux réunions dans les réveils dont j'ai été témoin, n'aient pas été convaincus de la vérité de l'Évangile. J'ai souvent été très ému, en m'entretenant avec des membres de la profession juridique, de la manière dont ils donnaient leur accord à des propositions auxquelles des personnes à l'esprit mal discipliné auraient fait des objections.

Il y avait l'un des juges de la cour d'appel, habitant Rochester, qui semblait atteint d'un scepticisme chronique. C'était un homme qui lisait et qui réfléchissait, d'une grande délicatesse et d'une grande honnêteté intellectuelle. Sa femme, qui s'était convertie sous mon ministère, était de mes amies intimes. J'ai eu avec cet homme des entretiens très approfondis. Il m'a toujours avoué franchement que les arguments étaient concluants et que son intelligence était emportée par la prédication et par la conversation. Il me disait : « Monsieur Finney, dans vos discours publics, vous m'entraînez toujours avec vous ; mais, tout en reconnaissant la vérité de tout ce que vous dites, je ne me sens pas bien ;

je ne sais comment, mon cœur ne répond pas. » C'était l'un des plus aimables parmi les hommes non convertis, et c'était à la fois une peine et un plaisir de s'entretenir avec lui. Sa franchise et son intelligence rendaient très agréable la conversation avec lui sur les sujets religieux ; mais son incrédulité chronique la rendait extrêmement douloureuse. Je me suis entretenu avec lui plus d'une fois alors que tout son esprit semblait bouleversé jusqu'en ses dernières profondeurs. Et pourtant, autant que je sache, il ne s'est jamais converti. Sa femme, qui priait pour lui et qu'il idolâtrait, est descendue dans la tombe. Son unique enfant, un fils, s'est noyé sous ses yeux. Après que ces malheurs l'eurent frappé, je lui écrivis une lettre, où je rappelais quelques-uns de nos entretiens et où je m'efforçais de l'attirer vers une source où il pourrait trouver de la consolation. Il me répondit avec beaucoup de bonté ; mais, s'attardant sur sa perte, il disait qu'aucune consolation ne pouvait répondre à un cas comme le sien. Il était vraiment aveugle à toute la consolation qu'il aurait pu trouver dans le Christ. Il ne pouvait concevoir comment il pourrait jamais accepter cette dispensation et être heureux. Il a vécu à Rochester à travers un grand réveil après l'autre ; et, bien qu'il eût la bouche fermée, de sorte qu'il n'avait aucune excuse à faire valoir et aucun refuge où se retirer, il est pourtant, autant que je sache, mystérieusement resté dans l'incrédulité. J'ai mentionné son cas pour montrer comment l'intelligence des membres de la profession juridique peut être emportée par la force de la vérité. Quand je parlerai du réveil suivant à Rochester, auquel j'ai eu part, j'aurai l'occasion de mentionner d'autres exemples qui illustreront le même point.

Plusieurs des hommes de loi qui se convertirent alors à Rochester abandonnèrent leur profession et entrèrent dans le ministère. Parmi eux se trouvait l'un des fils du chancelier W..., à l'époque jeune avocat à Rochester, qui parut alors solidement converti. Pour une raison que j'ignore, il partit pour l'Europe et pour Rome, et finit par devenir prêtre catholique romain. Depuis des années, il travaille avec zèle à faire naître des réveils religieux parmi les catholiques, en tenant des séries de

réunions ; et, comme il me l'a dit lui-même quand je le rencontrai en Angleterre, il s'efforce d'accomplir dans l'Église catholique romaine ce que je m'efforçais d'accomplir dans l'Église protestante. M. W... semble être un ministre sérieux du Christ, consacré corps et âme au salut des catholiques romains. Jusqu'à quel point il partage toutes leurs vues, je ne saurais le dire. Quand j'étais en Angleterre, il s'y trouvait aussi ; il me chercha et vint me voir très affectueusement ; et nous eûmes un entretien tout aussi agréable, autant que je sache, que si nous avions été tous deux protestants. Il ne dit rien de ses vues particulières, sinon qu'il travaillait parmi les catholiques romains à faire naître des réveils religieux. Beaucoup de pasteurs ont été les fruits des grands réveils de Rochester.

C'était un fait qui m'intéressait souvent beaucoup, quand je travaillais dans cette ville : des hommes de loi venaient dans ma chambre, quand ils étaient serrés de près et sur le point de se soumettre, pour s'entretenir avec moi et chercher la lumière sur quelque point qu'ils ne saisissaient pas clairement ; et j'ai remarqué maintes et maintes fois que, dès que ces points étaient éclaircis, ils étaient aussitôt prêts à se soumettre. En vérité, d'une manière générale, ils ont une vue plus intelligente de l'ensemble du plan du salut que toute autre catégorie d'hommes à qui j'aie jamais prêché ou avec qui je me sois jamais entretenu.

Un très grand nombre de médecins se sont aussi convertis dans les grands réveils dont j'ai été témoin. Je pense que leurs études les inclinent au scepticisme, ou à une forme de matérialisme. Ils sont pourtant intelligents ; et si l'on met l'Évangile pleinement sous leurs yeux, dépouillé de ces traits particuliers qui caractérisent l'hypercalvinisme, ils se laissent facilement convaincre, et se convertissent aussi volontiers que toute autre catégorie de la population. D'une manière générale, leurs études ne les ont pas préparés à saisir le gouvernement moral de Dieu aussi aisément que celles de la profession juridique. Pourtant, je les ai trouvés ouverts à la conviction, et ils ne sont nullement une catégorie de personnes difficile à aborder sur la grande question du salut.

J'ai constaté partout que les particularités de l'hypercalvinisme ont été une grande pierre d'achoppement, aussi bien pour l'Église que pour le monde. Une nature pécheresse en elle-même, une incapacité totale d'accepter le Christ et d'obéir à Dieu, la condamnation à la mort éternelle pour le péché d'Adam et pour une nature pécheresse, et tous les dogmes apparentés à ceux-là ou qui en découlent dans cette école particulière, ont été la pierre d'achoppement des croyants et la ruine des pécheurs.

L'universalisme, l'unitarisme, et en vérité toutes les formes d'erreur fondamentale, ont cédé et disparu devant les grands réveils. J'ai appris maintes et maintes fois qu'il suffit qu'un homme soit pleinement convaincu de péché par le Saint-Esprit pour qu'il abandonne aussitôt et pour toujours, et avec joie, l'universalisme et l'unitarisme. Quand je parlerai du grand réveil suivant à Rochester, j'aurai l'occasion de dire plus en détail comment les sceptiques, si l'on s'y prend avec eux de la bonne manière, sont parfois enfermés dans la condamnation par leurs propres convictions irrésistibles ; si bien qu'ils se réjouissent de trouver une porte de miséricorde ouverte par les révélations que contiennent les Écritures. Mais je laisse cela pour le présenter en son temps.

Chapitre 27

Un autre hiver à Boston

À l'automne 1843, je fus de nouveau appelé à Boston. Lors de ma visite précédente, Boston était au plus fort de l'agitation au sujet du second avènement du Christ. M. Miller, qui était à la tête du mouvement, y donnait des conférences et tenait chaque jour des études bibliques où il enseignait et inculquait ses vues particulières ; et son enseignement provoquait une agitation intense, mêlée de beaucoup d'extravagance et de déraison. J'assistai une ou deux fois à l'étude biblique de M. Miller ; après quoi je l'invitai dans ma chambre et tâchai de le convaincre qu'il était dans l'erreur. J'attirai son attention sur la façon dont il interprétait les prophéties ; et, à ce qu'il me sembla, je lui montrai qu'il se trompait entièrement sur quelques-unes de ses idées fondamentales. Il me répondit que j'avais adopté une méthode d'examen qui ferait découvrir ses erreurs, s'il en avait. Je tâchai de lui montrer que son erreur fondamentale était déjà découverte.

La dernière fois que j'avais assisté à son étude biblique, il inculquait la doctrine selon laquelle le Christ viendrait en personne, en 1843, et détruirait ses ennemis. Il donna ce qu'il appelait une explication de la prophétie de Daniel sur ce sujet. Il dit que la pierre détachée de la montagne sans le secours d'aucune main (Daniel 2,45), qui roulait en bas et détruisait la statue dont il est question là, était le Christ. Quand il vint dans ma chambre, j'attirai son attention sur le fait que le prophète affirmait expressément que la pierre n'était pas le Christ, mais le royaume de Dieu ; et que le prophète représentait là l'Église, ou le royaume de Dieu, comme celui qui démolit la statue. C'était si clair que M. Miller fut obligé de reconnaître que c'était bien le cas, et que ce n'était pas le Christ qui allait détruire ces nations, mais le royaume de Dieu. Je lui demandai alors s'il pensait que le royaume de Dieu détruirait ces

nations au sens où il enseignait qu'elles seraient détruites, par l'épée, en leur faisant la guerre. Il répondit que non, qu'il ne pouvait pas croire cela. Je lui demandai alors : « Ce qui est annoncé, n'est-ce pas le renversement des gouvernements, plutôt que la destruction des peuples ? Et cela ne doit-il pas se faire par l'influence de l'Église de Dieu, qui éclaire leurs esprits par l'Évangile ? Et si c'est là le sens, sur quoi repose votre enseignement selon lequel, à une date précise, le Christ va venir en personne pour détruire tous les peuples de la terre ? » Je lui dis : « Or ceci est fondamental dans votre enseignement. C'est le grand point sur lequel vous attirez l'attention dans vos études ; et voici une erreur manifeste, puisque les paroles mêmes du prophète enseignent exactement le contraire de ce que vous enseignez. » Mais il était vain, à cette époque, de raisonner avec lui et avec ses partisans. Croyant comme ils le croyaient très certainement que l'avènement du Christ était proche, il n'est pas étonnant qu'ils aient été trop exaltés pour qu'on puisse raisonner avec eux avec quelque profit.

Quand j'arrivai là-bas, à l'automne 1843, je trouvai que cette forme particulière d'agitation était passée ; mais beaucoup de formes d'erreur régnaient parmi la population. En fait, j'ai constaté que Boston est bien ce que le docteur Beecher m'avait assuré, le premier hiver où j'y travaillai. Il m'avait dit : « Monsieur Finney, vous ne pouvez pas travailler ici comme vous le faites partout ailleurs. Il vous faut suivre une autre méthode d'enseignement et commencer par les fondations ; car l'unitarisme est un système de négations, et sous son enseignement, les fondements du christianisme se sont effondrés. Vous ne pouvez rien tenir pour acquis ; car les unitariens et les universalistes ont détruit les fondements, et les gens sont tous à la dérive. La masse n'a pas d'opinions arrêtées, et tout “Il est ici” ou “Il est là” trouve des auditeurs ; presque toutes les formes d'erreur imaginables peuvent prendre pied. »

J'ai constaté depuis que c'est vrai, plus que dans aucun autre champ où j'aie jamais travaillé. La masse de la population de Boston est plus flottante dans ses convictions religieuses qu'en aucun autre lieu où j'aie

jamais travaillé, malgré son intelligence ; car c'est assurément un peuple très intelligent, sur toutes les questions, sauf celle de la religion. Il est extrêmement difficile de faire entrer et demeurer les vérités religieuses dans leur esprit, parce que l'enseignement unitarien a eu pour effet de les amener à mettre en question toutes les principales doctrines de la Bible. Leur système est un système de négations. Leur théologie est négative. Ils nient presque tout et n'affirment presque rien. Dans un tel champ, l'erreur trouve les oreilles du peuple ouvertes ; et les idées les plus déraisonnables sur les sujets religieux finissent par être adoptées par un très grand nombre de gens.

Je commençai cette fois mon travail à la chapelle Marlborough, et j'y trouvai un état de choses très singulier. Une Église s'y était formée, composée en grande partie de radicaux ; et la plupart des membres avaient des vues extrêmes sur divers sujets. Ils étaient sortis d'autres Églises orthodoxes et s'étaient unis en une Église à eux, à la chapelle Marlborough. C'étaient des réformateurs fermes, et beaucoup d'entre eux conséquents avec eux-mêmes. C'étaient de braves gens ; mais je ne peux pas dire que ce fût un peuple uni. Leurs vues extrêmes semblaient être chez eux un élément de répulsion mutuelle. Certains étaient des partisans extrêmes de la non-résistance, et tenaient pour mal d'employer la force physique, ou quelque moyen physique que ce soit, même pour tenir leurs propres enfants. Tout devait se faire par la persuasion morale. Dans l'ensemble, cependant, c'était un peuple chrétien qui priait, un peuple sérieux. Je n'eus pas de difficulté particulière à m'entendre avec eux ; mais à ce moment-là, l'agitation millérite et diverses autres causes avaient contribué à semer pas mal de confusion parmi eux. En tant qu'Église, ils n'étaient pas du tout dans un état prospère.

Un jeune homme du nom de S... s'était levé parmi eux, qui se disait prophète. J'eus beaucoup de conversations avec lui et tâchai de le convaincre qu'il était complètement dans l'erreur ; et je travaillai auprès de ses partisans pour essayer de leur faire voir qu'il se trompait. Cependant, je trouvai impossible d'obtenir quoi que ce soit, ni de lui ni

d'eux, jusqu'à ce qu'il finît par s'engager sur plusieurs points et prédire que certaines choses arriveraient à certaines dates. L'une d'elles était que son père mourrait tel jour. Je lui dis alors : « Maintenant, nous allons vous mettre à l'épreuve. Maintenant, la vérité de vos prétentions va être vérifiée. Si ces choses que vous prédisez arrivent, et arrivent comme vous le dites, aux dates indiquées, alors nous aurons des raisons de croire que vous êtes prophète. Mais si elles n'arrivent pas, cela prouvera que vous êtes dans l'illusion. » Il ne put le nier. Par une bonne providence de Dieu, ces prédictions portaient sur des événements qui ne devaient survenir que quelques semaines après qu'elles eurent été prononcées. Il avait engagé sa réputation de prophète sur la vérité de ces prédictions, et il en attendait l'accomplissement. Naturellement, elles échouèrent toutes, sans exception, et lui avec elles ; je n'entendis plus jamais parler de ses prédictions. Mais il avait troublé bien des esprits et véritablement paralysé leurs efforts ; et je ne crois pas que ceux qui avaient été ses partisans aient jamais retrouvé leur influence d'autrefois comme chrétiens.

Pendant cet hiver, le Seigneur fit dans mon âme une révision très complète et me donna un nouveau baptême de son Esprit. Je prenais pension à l'hôtel Marlborough, et mon bureau et ma chambre se trouvaient dans un coin du bâtiment de la chapelle. Mon esprit fut, pendant longtemps, fortement porté à la prière ; comme du reste il l'a toujours été quand j'ai travaillé à Boston. J'y ai toujours été favorisé d'une grande mesure de l'esprit de prière. Mais cet hiver-là en particulier, mon esprit était extrêmement préoccupé de la question de la sainteté personnelle, et de l'état de l'Église, de son manque de puissance auprès de Dieu ; de la faiblesse des Églises orthodoxes de Boston, de la faiblesse de leur foi et de leur manque de puissance au milieu d'une telle population. Le fait qu'elles faisaient peu ou point de progrès dans la lutte contre les erreurs de cette ville m'affectait profondément.

Je m'adonnai beaucoup à la prière. Après mes réunions du soir, je me retirais aussi tôt que je le pouvais ; mais je me levais à quatre heures du

matin, parce que je ne pouvais plus dormir, et j'allais aussitôt dans mon bureau pour prier. Et mon esprit était si profondément travaillé, si absorbé dans la prière, que souvent je continuais depuis mon lever, à quatre heures, jusqu'au moment où le gong appelait au déjeuner, à huit heures. Je passais mes journées, autant que j'en trouvais le temps, à sonder les Écritures. Je ne lus rien d'autre, de tout cet hiver, que ma Bible ; et une grande partie m'en sembla nouvelle. De nouveau le Seigneur me fit parcourir, pour ainsi dire, la Bible de la Genèse à l'Apocalypse. Il me fit voir l'enchaînement des choses, les promesses, les menaces, les prophéties et leur accomplissement ; et, en vérité, l'Écriture tout entière me semblait embrasée de lumière, et non seulement de lumière : il me semblait que la parole de Dieu était toute pénétrée de la vie même de Dieu.

Après avoir prié ainsi pendant des semaines et des mois, un matin, pendant que j'étais en prière, cette pensée me vint : et si, après tout cet enseignement divin, ma volonté n'était pas gagnée, et que cet enseignement n'agissait que sur ma sensibilité ? Ne se peut-il pas que ma sensibilité soit touchée par ces révélations que me donne la lecture de la Bible, sans que mon cœur en soit réellement soumis ? À ce moment, plusieurs passages de l'Écriture me revinrent à l'esprit, comme celui-ci : « Précepte sur précepte, précepte sur précepte, règle sur règle, règle sur règle, un peu ici, un peu là, afin qu'en marchant ils tombent à la renverse et se brisent, afin qu'ils soient enlacés et pris » (Ésaïe 28,13). La pensée que je me trompais peut-être moi-même, quand elle me vint d'abord, me piqua presque comme une vipère. Elle me causa une angoisse que je ne peux décrire. Les passages de l'Écriture qui me venaient à l'esprit dans ce sens augmentèrent beaucoup ma détresse pendant quelques instants. Mais aussitôt je fus rendu capable de me rejeter sur la parfaite volonté de Dieu. Je dis au Seigneur que s'il voyait que c'était sage et préférable, et que son honneur exigeait que je fusse laissé à mon illusion et que je descende en enfer, j'acceptais sa volonté, et je lui dis : « Fais de moi ce qui te semblera bon. »

Peu avant cet événement, j'avais eu un grand combat pour me consacrer à Dieu, dans un sens plus élevé que je ne l'avais jamais vu comme mon devoir ou conçu comme possible. J'avais souvent auparavant déposé toute ma famille sur l'autel de Dieu et l'avais laissée à sa disposition, pour qu'il en fasse ce qu'il voudrait. Mais à l'époque dont je parle maintenant, j'avais eu un grand combat pour abandonner ma femme à la volonté de Dieu. Sa santé était très faible, et il était tout à fait évident qu'elle ne pourrait pas vivre longtemps. Je n'avais jamais vu aussi clairement ce qu'impliquait le fait de la déposer, elle et tout ce que je possédais, sur l'autel de Dieu ; et pendant des heures je luttai à genoux pour l'abandonner sans réserve à la volonté de Dieu. Mais je m'en trouvai incapable. J'en fus si bouleversé et si surpris que l'angoisse me fit transpirer abondamment. Je luttai et priai jusqu'à l'épuisement, et je me trouvai absolument incapable de l'abandonner entièrement à la volonté de Dieu, au point de ne faire aucune objection à ce qu'il dispose d'elle exactement comme il lui plairait.

Cela me troubla beaucoup. J'écrivis à ma femme pour lui dire quel combat j'avais eu, et le souci que j'avais éprouvé de ne pas être disposé à la remettre sans réserve à la parfaite volonté de Dieu. Ce fut très peu de temps avant cette tentation, car c'est bien ce qu'elle me semble avoir été, dont j'ai parlé, quand ces passages de l'Écriture me revinrent si douloureusement à l'esprit et que l'amertume, presque celle de la mort, sembla s'emparer de moi pendant quelques instants, à la pensée que ma religion n'était peut-être qu'affaire de sensibilité, et que l'enseignement de Dieu n'avait peut-être agi que sur mes sentiments. Mais, comme je l'ai dit, après avoir lutté quelques instants contre ce découragement et cette amertume, que j'ai attribués depuis à un trait enflammé de Satan, je fus rendu capable de me rejeter, dans un sens plus profond que je ne l'avais jamais fait, sur la volonté infiniment bénie et parfaite de Dieu. Je dis alors au Seigneur que j'avais en lui une telle confiance que j'étais parfaitement disposé à lui remettre ma personne, ma femme et ma famille, pour qu'il en dispose entièrement selon sa propre sagesse.

J'eus alors, de ce qu'implique la consécration à Dieu, une vue plus profonde que jamais auparavant. Je passai longtemps à genoux, à considérer toute la question et à tout abandonner à la volonté de Dieu : les intérêts de l'Église, les progrès de la religion, la conversion du monde, et le salut ou la damnation de ma propre âme, selon ce que la volonté de Dieu déciderait. Je me souviens même d'être allé jusqu'à dire au Seigneur, de tout mon cœur, qu'il pouvait faire de moi et des miens tout ce à quoi sa bienheureuse volonté pourrait consentir ; que j'avais en sa bonté et en son amour une confiance si parfaite que je croyais qu'il ne pouvait consentir à rien à quoi je puisse faire objection. Je ressentais une sorte de sainte hardiesse à lui dire de faire de moi exactement ce qui lui semblerait bon ; il ne pouvait rien faire qui ne fût parfaitement sage et bon ; j'avais donc les meilleures raisons d'accepter tout ce à quoi il pourrait consentir à mon égard et à l'égard des miens. Je n'avais encore jamais connu un repos aussi profond et aussi parfait dans la volonté de Dieu.

Ce qui m'a paru étrange, c'est que je ne pouvais plus saisir mon espérance d'autrefois, ni me rappeler avec quelque fraîcheur aucun des moments de communion et d'assurance divine que j'avais connus auparavant. Je peux dire que j'abandonnai mon espérance et que je fis tout reposer sur un nouveau fondement. Je veux dire que j'abandonnai l'espérance que je tirais de toute expérience passée, et je me souviens d'avoir dit au Seigneur que je ne savais pas s'il avait l'intention de me sauver ou non. Et je ne me souciais pas de le savoir. J'étais disposé à attendre l'issue. Je dis que si je constatais qu'il me gardait, qu'il agissait en moi par son Esprit et me préparait pour le ciel, en produisant dans mon âme la sainteté et la vie éternelle, j'en conclurais qu'il avait l'intention de me sauver ; que si, au contraire, je me trouvais vide de force, de lumière et d'amour divins, j'en conclurais qu'il jugeait sage et convenable de m'envoyer en enfer ; et que, dans un cas comme dans l'autre, j'accepterais sa volonté. Mon esprit s'établit dans un calme parfait.

C'était tôt le matin ; et pendant toute cette journée, il me sembla être dans un état de repos parfait, de corps et d'âme. Au cours de la journée, cette question se posa souvent à mon esprit : « Maintiens-tu toujours ta consécration, et demeures-tu dans la volonté de Dieu ? » Je répondais sans hésiter : « Oui, je ne reprends rien. Je n'ai aucune raison de rien reprendre ; je ne suis pas allé plus loin dans mes engagements et mes déclarations que ce qui était raisonnable. Je n'ai aucune raison de rien reprendre ; je ne veux rien reprendre. » La pensée que je pourrais être perdu ne me troublait pas. En vérité, j'eus beau réfléchir pendant toute cette journée, je ne pus trouver en moi la moindre crainte, la moindre émotion qui me troublât. Rien ne m'inquiétait. Je n'étais ni exalté ni abattu ; je n'étais, autant que je pouvais en juger, ni joyeux ni triste. Ma confiance en Dieu était parfaite, mon acceptation de sa volonté était parfaite, et mon esprit était aussi calme que le ciel.

Vers le soir, cette question se posa à mon esprit : « Et si Dieu t'envoyait en enfer, qu'arriverait-il ? » « Eh bien, je n'y ferais pas objection. » « Mais peut-il envoyer en enfer, fut la question suivante, quelqu'un qui accepte sa volonté au sens où tu l'acceptes ? » Cette question ne se fut pas plus tôt posée à mon esprit qu'elle fut tranchée. Je dis : « Non, c'est impossible. L'enfer ne pourrait pas être un enfer pour moi, si j'acceptais la parfaite volonté de Dieu. » Cela fit jaillir dans mon âme une source de joie qui ne cessa de s'élargir pendant des semaines et des mois, et même, je peux le dire, pendant des années. Pendant des années, mon âme fut trop remplie de joie pour être beaucoup tourmentée d'inquiétude à quelque sujet que ce soit. Ma prière, qui avait été si fervente et si prolongée pendant une si longue période, sembla se résumer tout entière en ceci : « Que ta volonté soit faite » (Matthieu 6,10). Il me semblait que tous mes désirs étaient comblés. Ce que j'avais demandé pour moi-même, je l'avais reçu d'une manière à laquelle je m'attendais le moins. « Sainteté à l'Éternel » semblait être inscrit sur toutes les activités de mon esprit. J'avais une foi si forte que Dieu accomplirait toute sa parfaite volonté, que je ne pouvais m'inquiéter de rien. Les grandes inquiétudes qui

avaient travaillé mon esprit pendant mes temps de prière angoissée semblaient écartées ; si bien que, pendant longtemps, quand j'allais à Dieu pour communier avec lui (ce que je faisais très, très souvent), je tombais à genoux et je me trouvais incapable de rien demander avec quelque instance, sinon que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Mes prières étaient englouties dans cette seule demande ; et souvent je me surprenais à sourire, pour ainsi dire, à la face de Dieu, et à lui dire que je ne voulais rien. J'étais tout à fait sûr qu'il accomplirait tout son bon plaisir, plein de sagesse et de bonté ; et de cela mon âme était entièrement satisfaite.

C'est alors que me quitta ce grand combat dans lequel j'avais été engagé depuis si longtemps, et je me mis à prêcher à l'assemblée en accord avec cette expérience nouvelle et élargie. Il y avait un assez grand nombre de personnes, dans l'Église et parmi ceux qui venaient m'entendre, qui me comprenaient ; et elles voyaient, à ma prédication, ce qui s'était passé et ce qui se passait dans mon esprit. Je suppose que les gens se rendaient compte, mieux que moi-même, du grand changement survenu dans ma manière de prêcher. Naturellement, mon esprit était trop rempli du sujet pour que je puisse prêcher autre chose qu'un salut plein et actuel dans le Seigneur Jésus-Christ.

À cette époque, il me sembla que mon âme était unie au Christ comme une épouse, dans un sens dont je n'avais jamais eu auparavant la moindre idée ni la moindre conception. Le langage du Cantique de Salomon m'était aussi naturel que ma respiration. Je pensais pouvoir bien comprendre l'état d'esprit dans lequel il se trouvait quand il écrivit ce cantique ; et j'en conclus alors, comme je l'ai toujours pensé depuis, que ce cantique fut écrit par lui après qu'il eut été ramené de sa grande chute. Non seulement j'avais toute la fraîcheur de mon premier amour, mais elle s'était immensément accrue. En vérité, le Seigneur m'éleva tellement au-dessus de tout ce que j'avais connu auparavant, et m'enseigna tant de choses sur le sens de la Bible, sur les relations du Christ avec nous, sur sa puissance et sur sa bonne volonté, que souvent je

me surprenais à lui dire : « Je n'avais ni su ni imaginé que rien de tel fût vrai. » Je compris alors ce que signifie cette parole : il « peut faire infiniment au-delà de tout ce que nous demandons ou pensons » (Éphésiens 3,20). Il m'enseigna en effet, à cette époque, infiniment au-delà de tout ce que j'avais jamais demandé ou pensé. Je n'avais eu aucune idée de la longueur et de la largeur, de la hauteur et de la profondeur, et de l'efficacité de sa grâce.

Il me sembla alors que ce passage : « Ma grâce te suffit » (2 Corinthiens 12,9), signifiait tant de choses qu'il était étonnant que je ne l'eusse jamais compris auparavant. Je me surprenais à m'écrier : « Admirable ! Admirable ! Admirable ! » à mesure que ces révélations m'étaient faites. Je pouvais comprendre alors ce que voulait dire le prophète quand il disait : « On l'appellera Admirable, Conseiller, Dieu puissant, Père éternel, Prince de la paix » (Ésaïe 9,5). Je passai presque tout le reste de l'hiver, jusqu'au moment où je fus obligé de rentrer chez moi, à instruire les gens de la plénitude qu'il y a en Christ. Mais je m'aperçus que je prêchais au-dessus de la tête de la plupart des auditeurs. Ils ne me comprenaient pas. Il y en avait, il est vrai, un bon nombre qui me comprenaient ; et ceux-là furent merveilleusement bénis dans leur âme, et firent plus de progrès dans la vie divine, j'ai des raisons de le croire, que pendant toute leur vie auparavant.

Mais la petite Église qui s'était formée là n'était pas composée d'éléments capables de travailler ensemble, dans une mesure appréciable, de façon saine et efficace. L'opposition du dehors contre eux était grande. La masse, même des chrétiens de profession de la ville, n'avait aucune sympathie pour eux. Les membres des Églises n'étaient en général nullement en état de recevoir mes vues sur la sanctification ; et bien qu'il y eût, dans presque toutes les Églises, des personnes qui furent profondément intéressées et grandement bénies, cependant, d'une manière générale, le témoignage que je rendais leur était inintelligible.

Certains pouvaient voir où j'en étais. Je me souviens qu'un soir, le diacre P... et le diacre S..., après avoir entendu ma prédication et vu l'effet qu'elle produisait sur l'assemblée, vinrent à moi quand je descendis de la chaire et me dirent : « Eh bien, vous êtes très en avance sur nous dans cette ville, et très en avance sur nos pasteurs. Comment pourrions-nous amener nos pasteurs à venir entendre ces vérités ? » Je répondis : « Je ne sais pas. Mais je voudrais qu'ils puissent voir les choses comme je les vois ; car il me semble d'une importance infinie qu'il y ait à Boston un niveau de sainteté plus élevé. » Ils semblaient extrêmement désireux que ces vérités soient présentées à l'ensemble de la population. C'étaient des hommes de bien, comme les gens de Boston le savent bien ; mais quelle peine ils se donnèrent réellement pour amener leurs pasteurs et leurs fidèles à venir, je ne saurais le dire.

Cet hiver-là, je travaillai surtout pour un réveil de la religion parmi les chrétiens. Le Seigneur m'y prépara par la grande œuvre qu'il accomplit dans ma propre âme. Bien que j'eusse déjà connu beaucoup de la vie divine agissant en moi, cependant, comme je l'ai dit, ce que je vécus cet hiver-là dépassait tellement tout ce que j'avais connu auparavant que, par moments, je ne parvenais pas à me représenter que j'eusse jamais été vraiment en communion avec Dieu.

Bien sûr, je l'avais été, souvent et longtemps ; et cela, je le savais quand j'y réfléchissais et que je me rappelais par où j'étais si souvent passé. Il me sembla, cet hiver-là, que probablement, quand nous arriverons au ciel, nos vues, nos joies et nos saintes dispositions dépasseront tellement tout ce que nous aurons connu dans cette vie que nous aurons peine à reconnaître que nous ayons eu quelque religion pendant que nous étions dans ce monde. J'avais en fait connu bien des fois des joies inexprimables et une très profonde communion avec Dieu ; mais tout cela s'était tellement effacé dans l'ombre devant mon expérience élargie que souvent je disais au Seigneur que je n'avais jamais eu auparavant la moindre idée des choses merveilleuses révélées dans son bienheureux Évangile, ni de la grâce merveilleuse qu'il y a en Jésus-Christ. Ce langage, je le savais quand

j'y réfléchissais, était relatif ; mais tout de même, toutes mes expériences passées semblaient pour un temps scellées et presque perdues de vue.

À mesure que la grande émotion de cette période s'apaisa et que mon esprit devint plus calme, je vis plus clairement les différentes étapes de mon expérience chrétienne, et j'en vins à reconnaître l'enchaînement des choses, comme étant toutes l'œuvre de Dieu du commencement à la fin. Mais depuis lors, je n'ai plus jamais eu ces grands combats ni ces longs temps de prière angoissée que j'avais souvent connus. Prévaloir auprès de Dieu est tout autre chose, dans mon expérience, que ce que c'était auparavant. Je peux venir à Dieu avec plus de calme, parce qu'avec une confiance plus parfaite. Il me rend capable maintenant de me reposer en lui et de laisser toutes choses s'abîmer dans sa parfaite volonté, avec beaucoup plus de facilité que jamais avant l'expérience de cet hiver-là.

J'ai éprouvé depuis lors une liberté religieuse, une allégresse religieuse et un plaisir en Dieu et en sa parole, une fermeté de foi, une liberté chrétienne et un amour débordant que je n'avais connus, je peux le dire, qu'occasionnellement auparavant. Je ne veux pas dire que ces dispositions m'avaient été rares auparavant ; car elles avaient été fréquentes et souvent renouvelées, mais jamais durables comme elles l'ont été depuis. Mon esclavage sembla, à ce moment-là, entièrement brisé ; et depuis lors, j'ai eu la liberté d'un enfant auprès d'un père aimant. Il me semble que je peux trouver Dieu en moi, en ce sens que je peux m'appuyer sur lui et être tranquille, déposer mon cœur dans sa main, me blottir dans sa parfaite volonté, et n'avoir ni souci ni inquiétude.

Je parle de ces dispositions comme habituelles depuis cette période, mais je ne peux pas affirmer qu'elles n'aient jamais été interrompues ; car en 1860, pendant une période de maladie, j'ai connu un temps de grand abattement et de profonde humiliation. Mais le Seigneur m'en a fait sortir pour m'établir dans la paix et le repos.

Quelques années après ce temps de rafraîchissement, cette épouse bien-aimée dont j'ai parlé mourut. Ce fut pour moi une grande affliction. Cependant, je n'éprouvai aucun murmure ni la moindre résistance à la volonté de Dieu. Je la remis à Dieu sans aucune résistance, autant que je m'en souvienne. Mais ce fut pour moi un grand chagrin. La nuit qui suivit sa mort, j'étais couché seul dans ma chambre, et quelques amis chrétiens étaient restés debout au salon pour veiller toute la nuit. J'avais dormi un peu, et en m'éveillant, la pensée de mon deuil traversa mon esprit avec une force ! Ma femme n'était plus ! Je n'entendrais plus jamais sa voix, je ne verrais plus son visage ! Ses enfants n'avaient plus de mère ! Qu'allais-je faire ? Ma tête semblait tourner, comme si mon esprit allait sortir de ses gonds. Je me levai aussitôt de mon lit en m'écriant : « Je vais perdre la raison si je ne peux pas me reposer en Dieu ! » Le Seigneur calma bientôt mon esprit, pour cette nuit-là ; mais pourtant, par moments, des vagues de chagrin passaient sur moi, presque accablantes.

Un jour, j'étais à genoux, communiant avec Dieu à ce sujet, et tout à coup il sembla me dire : « Tu aimais ta femme ? » « Oui », répondis-je. « Eh bien, l'aimais-tu pour elle-même, ou pour toi ? L'aimais-tu, elle, ou t'aimais-tu toi-même ? Si tu l'aimais pour elle-même, pourquoi t'affliges-tu qu'elle soit avec moi ? Son bonheur auprès de moi ne devrait-il pas te réjouir au lieu de te faire pleurer, si tu l'aimais pour elle-même ? L'aimais-tu, semblait-il me dire, à cause de moi ? Si tu l'aimais à cause de moi, assurément tu ne t'affligerais pas qu'elle soit avec moi. Pourquoi penses-tu à ta perte, et y attaches-tu tant d'importance, au lieu de penser à son gain à elle ? Peux-tu être triste quand elle est si joyeuse et si heureuse ? Si tu l'aimais pour elle-même, ne te réjouirais-tu pas de sa joie, et ne serais-tu pas heureux de son bonheur ? »

Je ne pourrai jamais décrire les sentiments qui m'envahirent quand il me sembla entendre ces paroles. Elles produisirent un changement instantané dans tout l'état de mon âme. Dès ce moment, le chagrin causé par ma perte disparut pour toujours. Je ne pensais plus à ma femme comme morte, mais comme vivante, et au milieu des gloires du ciel. Ma

foi était alors si forte et mon esprit si éclairé qu'il me semblait pouvoir entrer dans l'état d'esprit même où elle se trouvait au ciel ; et s'il existe une chose telle que la communion avec un esprit absent, ou avec quelqu'un qui est au ciel, il me semblait que j'étais en communion avec elle. Non que j'aie jamais pensé qu'elle était présente au point que je communie personnellement avec elle. Mais il me semblait savoir quel était là-haut son état d'esprit : quel repos profond et ininterrompu dans la parfaite volonté de Dieu. Je pouvais voir que c'était là le ciel ; et je l'éprouvais dans ma propre âme. Je n'ai jamais, jusqu'à ce jour, perdu la bénédiction de ces vues. Elles me reviennent souvent, comme étant l'état d'esprit même des habitants du ciel, et je peux voir pourquoi ils sont dans une telle félicité.

Ma femme était morte dans des dispositions toutes célestes. Son repos en Dieu était si parfait qu'il me semblait qu'en quittant ce monde, elle n'avait fait qu'entrer dans une connaissance plus pleine de l'amour et de la fidélité de Dieu, de manière à affermir et à rendre parfaites pour toujours sa confiance en Dieu et son union avec sa volonté. Ce sont là des expériences dans lesquelles j'ai beaucoup vécu depuis cette époque. Mais en prêchant, j'ai constaté que nulle part je ne peux prêcher ces vérités, dont mon âme aime à se nourrir, et être compris, sinon par un très petit nombre. Je n'ai jamais trouvé que plus d'un très petit nombre, même parmi mes propres fidèles, apprécie et reçoive ces vues de Dieu et du Christ, et de la plénitude de son salut gratuit, dont mon âme aime encore à se nourrir. Partout, je suis obligé de descendre au niveau où se trouvent les gens pour me faire comprendre ; et partout où j'ai prêché depuis bien des années, j'ai trouvé les Églises dans un état si bas qu'elles étaient absolument incapables de saisir et d'apprécier ce que je considère comme les vérités les plus précieuses de tout l'Évangile.

Quand je prêche aux pécheurs impénitents, je suis obligé, naturellement, de revenir aux premiers principes. Dans ma propre expérience, j'ai depuis si longtemps dépassé ces avant-postes et ces premiers principes que je ne peux pas vivre de ces vérités. Je dois cependant les prêcher aux

impénitents pour obtenir leur conversion. Quand je prêche l'Évangile, je peux prêcher l'expiation, la con- version et beaucoup des vues principales de l'Évangile, qui sont appréciées et reçues par ceux qui sont jeunes dans la vie religieuse, ainsi que par ceux qui sont depuis longtemps dans l'Église de Dieu et n'ont fait que très peu de progrès dans la connaissance du Christ. Mais ce n'est que de temps à autre que je trouve réellement profitable pour le peuple de Dieu de répandre devant lui la plénitude que ma propre âme voit en Christ. Ici même, il y a, de loin, un plus grand nombre de personnes qui me comprennent et qui dévorent ce genre de vérités que je n'en ai trouvé ailleurs ; mais même ici, la majorité des chrétiens de profession n'embrassent pas ces vérités en connaissance de cause. Ils ne font pas d'objection, ils ne s'y opposent pas ; et, dans la mesure où ils les comprennent, ils en sont convaincus. Mais par expérience, ils ignorent la puissance des vérités les plus hautes et les plus précieuses de l'Évangile du salut en Jésus-Christ.

J'ai dit que cet hiver à Boston fut employé surtout à prêcher aux chrétiens de profession, et que beaucoup d'entre eux furent grandement bénis dans leur âme. J'étais tout à fait convaincu qu'à moins que les fondements puissent, en un sens, être posés de nouveau, et que les chrétiens de Boston n'adoptent un type de vie chrétienne plus élevé, ils ne pourraient jamais l'emporter sur l'unitarisme. Je savais que les pasteurs orthodoxes prêchaient l'orthodoxie contre l'unitarisme depuis bien des années, et que tout ce que la discussion pouvait accomplir avait été accompli. Mais je sentais que ce dont les unitariens avaient besoin, c'était de voir des chrétiens vivre pleinement le pur Évangile du Christ. Ils avaient besoin de les entendre dire, et de les voir prouver par leur vie, que Jésus-Christ était un Sauveur divin, capable de les sauver de tout péché. Leurs professions de foi au Christ ne s'accordaient pas avec leur expérience. Ils ne pouvaient pas dire qu'ils trouvaient le Christ, dans leur expérience, tel qu'ils le prêchaient. Il faut, pour convaincre les unitariens, le témoignage des témoins vivants de Dieu, le témoignage de l'expérience ; et de simples

raisonnements et arguments, si concluants soient-ils, ne viendront jamais à bout de leurs erreurs et de leurs préjugés.

Les Églises orthodoxes de là-bas sont trop formalistes ; elles sont esclaves de certaines façons de faire ; elles ont peur des mesures, peur de se lancer en toute liberté dans l'emploi des moyens pour sauver les âmes. Elles m'ont toujours semblé être dans l'esclavage dans leurs prières, au point que ce que j'appelle l'esprit de prière, je l'ai rarement vu à Boston. Les pasteurs et les diacres des Églises, bien que ce soient des hommes de bien, ont peur de ce que diront les unitariens si, dans les mesures qu'ils prennent pour faire avancer la religion, ils se lancent de manière à réveiller les gens. Tout doit se faire d'une certaine manière. Le Saint-Esprit est attristé de ce qu'ils se soumettent à un tel esclavage.

J'ai travaillé à Boston dans cinq puissants réveils de la religion ; et je dois dire que ma sincère conviction est que la plus grande difficulté, quand il s'agit de vaincre l'unitarisme et toutes les formes d'erreur qui règnent là-bas, c'est la timidité des chrétiens et des Églises. Sachant, comme ils le savent, qu'ils sont constamment exposés aux critiques des unitariens, ils sont devenus trop prudents. Leur foi a été abattue. Et je crains vraiment que la prédominance de l'unitarisme et de l'universalisme là-bas ne les ait retenus de prêcher et de mettre en avant le danger où sont les impénitents, comme le présentait le président Edwards. La doctrine du châtiment éternel, la nécessité de la sanctification entière, c'est-à-dire de l'abandon de tout péché, comme condition du salut, bref les doctrines propres à réveiller les hommes, ne sont pas, je le crains, présentées avec la fréquence et la puissance qui sont indispensables au salut de cette ville.

La petite Église de la chapelle Marlborough désirait beaucoup que je devienne son pasteur ; et je quittai Boston pour rentrer chez moi avec cette question devant l'esprit. Par la suite, le frère Sears vint, avec un appel officiel en poche, pour me persuader d'aller m'établir là-bas. Mais quand il arriva à Oberlin et qu'il consulta les frères d'ici sur l'opportunité

de mon départ, ils le découragèrent tellement qu'il ne me soumit même pas la question.

Chapitre 28

Premier séjour en Angleterre

Comme j'avais reçu des invitations répétées et pressantes à me rendre en Angleterre pour y travailler à susciter des réveils, je m'embarquai avec ma femme* à l'automne 1849 ; après une traversée orageuse, nous arrivâmes à Southampton au début de novembre. Là, nous rencontrâmes le pasteur de l'Église de Houghton, un village situé à mi-chemin entre les bourgs de marché de Huntingdon et de Saint Ives. Un certain M. Potto Brown, homme d'une grande bienfaisance, dont j'aurai souvent l'occasion de parler, avait envoyé M. James Harcourt, son pasteur, nous accueillir à Southampton.

M. Potto Brown était quaker par sa naissance et par son éducation. Lui et un associé exploitaient des moulins, et ils faisaient partie d'une assemblée d'indépendants, à Saint Ives. Ils furent profondément remués en voyant l'état des choses autour d'eux. L'Église, comme on l'appelle en Angleterre, leur semblait ne faire que très peu de chose pour le salut des âmes. Il n'existait pas d'écoles pour instruire les pauvres, en dehors des écoles de l'Église établie ; et la masse du peuple était fort négligée. Après beaucoup de prière et de concertation entre eux, ils convinrent de prendre des mesures pour l'instruction des enfants, dans le village où ils vivaient et dans les villages d'alentour, et d'étendre cette influence aussi loin qu'ils le pourraient. Ils convinrent aussi d'employer leurs ressources, au mieux, à établir le culte et à fonder des Églises indépendantes de l'Église établie.

* M. Finney avait épousé en secondes noces Mme Elizabeth F. Atkinson, de Rochester.

Peu après le début de cette entreprise, l'associé de M. Brown mourut. Sa femme, je crois, était morte avant lui ; et il confia sa famille, qui comptait

plusieurs fils et filles, aux soins fraternels de M. Brown, lequel les confia à son tour à l'éducation d'une dame veuve pleine de sagesse, dans un village voisin. En mourant, l'associé de M. Brown le supplia de ne pas négliger l'œuvre qu'ils avaient projetée ensemble, mais de la poursuivre avec vigueur et avec un regard simple. M. Brown avait l'œuvre à cœur. Son associé laissait une grande fortune à ses enfants. M. Brown lui-même n'avait que deux enfants, deux fils. C'était un homme aux habitudes simples, qui dépensait peu d'argent pour lui-même ou pour sa famille. Il engagea un maître d'école dans le village où il habitait, et y bâtit une chapelle pour le culte public. Ils appelèrent pour y travailler comme pasteur un homme qui professait des vues hypercalvinistes ; aussi travailla-t-il année après année sans obtenir de résultats qui répondent à l'attente de M. Brown.

M. Brown s'entretenait souvent avec son pasteur de ce manque de bons résultats. Il lui payait son traitement, et dépensait son argent de diverses manières pour faire avancer la religion, par des écoles du dimanche, des maîtres et des ouvriers ; mais il n'y avait que peu de conversions, ou point du tout. Il revint si souvent sur ce sujet auprès de son pasteur que celui-ci finit par lui répondre : « Monsieur Brown, suis-je Dieu, pour pouvoir convertir les âmes ? Je leur prêche l'Évangile, et Dieu ne les convertit pas ; est-ce ma faute ? » M. Brown répliqua : « Que vous soyez Dieu ou non, il nous faut des conversions. Il faut que les gens se convertissent. » Ce pasteur fut donc congédié. On engagea le pasteur James Harcourt. M. Harcourt est un baptiste partisan de la communion ouverte, un homme de talent, un prédicateur entraînant et un ouvrier ardent pour le salut des âmes. Sous sa prédication, les conversions commencèrent à paraître, et l'œuvre avança de façon encourageante. Leur petite Église grandit en nombre et en foi ; et le levain s'étendait graduellement, mais d'une manière sensible, de tous côtés.

Ils étendirent bientôt leur action aux villages voisins, avec de bons résultats. Mais ils ne savaient toujours pas comment susciter des réveils religieux. Les enfants de son associé, qui avaient été laissés à sa charge,

étaient devenus des jeunes gens et des jeunes filles, et ils n'étaient pas convertis. Il y avait trois filles et trois fils, une belle famille, largement pourvue de biens ; mais ils n'étaient pas convertis. M. Brown avait dans ce comté un grand nombre d'amis fort intéressants et influents, au salut desquels il s'intéressait très profondément. Il avait aussi un vif souci des enfants de son associé défunt, et désirait qu'ils soient convertis. Pour l'instruction de ses fils, il avait engagé un précepteur dans sa maison ; et un nombre considérable de jeunes gens de familles honorables, venus des villes voisines, avaient étudié avec ses fils. Cette petite école familiale, où avaient été invités les jeunes gens qui étaient fils de ses amis, en diverses parties du comté, avait créé un lien d'intérêt très fort entre M. Brown et ces familles. Le travail de M. Harcourt, pour une raison ou pour une autre, n'atteignait pas ces familles. Il réussissait parmi les classes pauvres et les plus humbles ; il était zélé et dévoué, et prêchait l'Évangile. Comme le disait M. Brown : « C'était un puissant serviteur de Jésus-Christ. » Mais il lui manquait encore l'expérience nécessaire pour atteindre la catégorie de personnes que M. Brown portait plus particulièrement sur son cœur. Ces frères en parlaient souvent ensemble, et se demandaient comment ils pourraient atteindre cette catégorie de personnes et les attirer au Christ. M. Harcourt disait qu'il avait fait tout ce qu'il pouvait, et qu'il fallait faire autre chose, faute de quoi il ne voyait pas comment ces gens-là seraient jamais atteints.

Il avait lu mes discours sur les réveils, et il finit par suggérer à M. Brown qu'il serait à propos de m'écrire, pour voir si je ne voudrais pas venir travailler avec eux. C'est ainsi que je reçus de M. Brown une demande très pressante de leur rendre visite. Il en parla aussi à beaucoup d'autres personnes, et à quelques pasteurs ; ce qui me valut plusieurs lettres m'invitant instamment à venir en Angleterre.

Au début, ces lettres ne firent que peu d'impression sur moi, car je ne voyais pas comment je pourrais aller en Angleterre. À la longue, le chemin sembla s'ouvrir pour que je quitte la maison, au moins pour un temps ; et, comme je l'ai dit, à l'automne 1849, ma femme et moi

partîmes pour l'Angleterre. Une fois arrivés, après nous être reposés quelques jours, je commençai à travailler dans la chapelle du village. Je découvris bientôt que M. Brown était un homme tout à fait remarquable. Bien qu'élevé dans le quakerisme, il avait des vues entièrement larges, et il travaillait de façon indépendante, directement au salut des gens qui l'entouraient. Il était riche, et sa fortune ne cessait de s'accroître rapidement. Son histoire m'a rappelé bien des fois le proverbe : « Tel, qui donne libéralement, devient plus riche ; et tel, qui épargne à l'excès, ne fait que s'appauvrir » (Proverbes 11,24). Pour les besoins de la religion, il dépensait son argent comme un prince ; et plus il dépensait, plus il avait à dépenser.

Pendant notre séjour, il tint sa maison ouverte matin, midi et soir, et invita ses amis, de près et de loin, à venir lui rendre visite. Ils vinrent en grand nombre, si bien qu'à presque chaque repas sa table était entourée de diverses personnes qu'il avait invitées, afin que je puisse m'entretenir avec elles et qu'elles assistent à nos réunions.

Un réveil commença aussitôt et se répandit parmi la population. Les enfants de son associé furent bientôt touchés par la religion et convertis au Christ. L'œuvre gagna ceux qui venaient des villages voisins. Ils entendirent la parole et la reçurent avec joie. Et l'œuvre fut si étendue et si profonde parmi les amis particuliers de M. Brown, dont il désirait la conversion et pour lesquels il priait depuis longtemps, qu'avant mon départ il me dit qu'ils étaient tous convertis, que le Seigneur n'en avait laissé de côté aucun de ceux pour qui il avait éprouvé de l'inquiétude et pour la conversion desquels il avait prié.

La conversion de ce grand nombre de personnes, dispersées dans tout le pays, produisit une impression très favorable là où on les connaissait. La maison de prière de Houghton était petite, mais elle était bondée à chaque réunion ; et le dévouement et l'engagement de M. Brown et de sa femme étaient des plus intéressants et des plus touchants. Leur hospitalité semblait sans limites. Leur maître d'école était un homme

pieux ; il passait tous les jours, et presque à chaque repas, et s'asseyait avec nous pour profiter de la conversation. Des messieurs venaient des villes voisines, de plusieurs milles à la ronde, assez tôt pour être là au petit déjeuner. Les jeunes gens qui avaient été instruits avec ses fils furent invités et vinrent ; et je crois qu'ils furent tous convertis. Ainsi ses plus grands désirs à leur égard furent comblés ; et il se fit, parmi la masse du peuple, beaucoup plus qu'il ne s'y était attendu. M. Harcourt avait alors, outre Houghton, plusieurs lieux de prédication dans les villages voisins. Le parfum de cette œuvre de Houghton se fit sentir pendant des années. M. Harcourt m'a appris que, tout le temps qu'il resta à Houghton, il prêcha dans une atmosphère de prière, entouré de cœurs attendris.

Je ne restai pas longtemps à Houghton cette fois-là ; plusieurs semaines, cependant. Parmi les frères qui m'avaient écrit pour me presser de venir en Angleterre, se trouvait un certain M. Roe, pasteur baptiste de Birmingham. Dès qu'il apprit que j'étais en Angleterre, il vint à Houghton et y passa plusieurs jours, assistant aux réunions et constatant les résultats.

Vers la mi-décembre, nous quittâmes Houghton et allâmes à Birmingham, pour travailler dans l'assemblée de M. Roe. Là, peu après notre arrivée, on nous présenta au pasteur John Angell James, qui était le principal pasteur dissident de Birmingham. C'était un homme bon et un grand homme, qui exerçait une très large influence dans cette ville, et même dans toute l'Angleterre.

Quand mes discours sur les réveils furent publiés pour la première fois en Angleterre, M. James les avait fait précéder d'une introduction où il les recommandait chaudement. Mais quand j'arrivai à Birmingham, j'appris qu'après les avoir publiquement recommandés, dans des réunions de pasteurs et par écrit, M. James avait été informé, par des hommes appartenant à certains milieux de ce côté-ci de l'Atlantique, que les réveils qui avaient eu lieu, sous mon ministère en particulier, avaient eu des suites désastreuses ; et que ces rapports lui avaient été faits avec tant

d'insistance qu'il avait retiré ce qu'il avait dit publiquement en faveur de ces discours sur les réveils.

Cependant, quand il me vit à Birmingham, il convoqua les pasteurs indépendants à un petit déjeuner chez lui et me pria d'y assister. C'est la manière habituelle de faire les choses en Angleterre. Quand nous fûmes réunis chez lui, une fois le repas terminé, il dit à ses frères dans le ministère qu'il avait l'impression qu'ils étaient très loin d'atteindre le but de leur ministère ; qu'ils se contentaient trop facilement de voir les gens assister aux réunions, payer le traitement du pasteur, entretenir l'école du dimanche et aller de l'avant avec une prospérité extérieure ; alors que, dans la plupart des Églises, les conversions étaient très rares et qu'après tout, les gens allaient à leur perte. M. Roe, avec qui je commençais alors à travailler, me dit qu'il n'y avait pas moins de quinze cents pécheurs impénitents dans l'assemblée même de M. James. Au petit déjeuner chez M. James, celui-ci s'exprima avec beaucoup de chaleur et dit qu'il fallait faire quelque chose.

Finalement, les pasteurs convinrent de tenir des réunions, dès que je pourrais répondre à leur demande, dans les différentes Églises indépendantes, l'une après l'autre. Mais pendant quelques semaines, je bornai mon travail à l'assemblée de M. Roe, et il y eut un réveil puissant, un mouvement tel qu'ils n'en avaient jamais vu. Le réveil traversa l'assemblée avec une grande puissance, et une très grande partie des impénitents se tournèrent vers le Christ. M. Roe se donna corps et âme à l'œuvre. Je trouvai en lui un homme bon et vrai. Il n'avait rien de sectaire, et n'était nullement prévenu dans ses vues ; au contraire, il ouvrit son cœur à l'influence divine et se dépensa en travaux pour les âmes, comme un homme qui prend les choses au sérieux. Jour après jour, il restait assis dans la salle de réunion de son église pour s'entretenir avec ceux qui cherchaient, à mesure qu'ils venaient le voir, et les diriger vers le Christ. Pendant bien des jours, son temps fut presque entièrement pris par ce travail. Son Église était alors l'une des rares Églises

d'Angleterre à pratiquer la communion fermée, car presque tous les baptistes d'Angleterre pratiquent la communion ouverte.

Le nombre des conversions étant devenu considérable, l'Église commença à examiner les convertis en vue de leur admission. On en examina un grand nombre, et l'on s'apprêtait à célébrer la cène. Je prêchai le matin, et la cène devait être célébrée l'après-midi. À la fin du culte du matin, M. Roe pria les membres de l'Église de rester quelques instants. Ma femme et moi nous retirâmes après le culte et rentrâmes à notre logement, chez M. Roe, dont nous étions les hôtes. Peu après, M. Roe rentra et entra dans notre chambre le sourire aux lèvres, en disant : « Que croyez-vous que notre Église a fait ? » Je n'en savais rien ; car, à vrai dire, il ne m'était pas venu à l'esprit de me demander ce qu'ils allaient faire quand on les avait priés de rester. Il répondit : « Ils ont voté à l'unanimité de vous inviter, vous et Mme Finney, à notre cène, cet après-midi. » Leur communion fermée était plus qu'ils ne pouvaient soutenir en une pareille occasion. Toutefois, réflexion faite, nous conclûmes qu'il valait mieux ne pas accepter leur invitation, de peur qu'ils n'aient voté sous une pression qui pourrait provoquer ensuite chez eux quelque réaction et quelque regret ; et comme nous étions réellement fatigués, nous nous excusâmes et restâmes à la maison.

Comme je devais encore prêcher le soir, je fus heureux de me reposer. J'acceptai bientôt les invitations des pasteurs à travailler dans leurs différentes chaires. Partout les assemblées étaient bondées ; un grand intérêt s'éveillait ; et ceux qui se rassemblaient dans les salles de réunion après la prédication, quand on invitait ceux qui cherchaient, étaient nombreux. Leurs plus grandes salles de réunion étaient remplies de gens qui cherchaient, chaque fois qu'on les invitait à s'y rendre pour être instruits. Quant aux moyens, j'employai là-bas les mêmes que dans ce pays-ci. La prédication, la prière, la conversation et les réunions pour ceux qui cherchent, tels furent les moyens employés.

Mais je m'aperçus bientôt que M. James recevait de divers côtés des lettres qui le mettaient en garde contre l'influence de mon travail. Il avait des relations de ce côté-ci de l'Atlantique ; et certaines d'entre elles, à ce que je compris, lui avaient écrit pour le mettre en garde contre mon influence. De plus, de diverses parties de son propre comté, la même pression s'exerçait sur lui. Il fut très franc avec moi et me dit où en étaient les choses ; et je fus aussi franc avec lui. Je lui dis : « Frère James, votre responsabilité est grande. Je sais que votre influence est grande ; et ces lettres montrent à la fois votre influence et votre responsabilité à l'égard de ce travail. On vous amène à penser que mes vues sont hérétiques. Vous entendez ma prédication chaque fois que je prêche ; et vous savez si je prêche l'Évangile ou non. »

J'avais emporté les deux volumes publiés de ma *Théologie systématique*. Je lui dis : « M'avez-vous entendu prêcher quoi que ce soit qui ne soit pas l'Évangile ? » Il répondit : « Non, absolument rien. » « Eh bien, repris-je, voici ma *Théologie systématique*, que j'enseigne à mes élèves chez moi et que je prêche partout ; et je voudrais que vous la lisiez. » Il tenait beaucoup à le faire. Je remarquai bientôt qu'un monsieur d'aspect très vénérable l'accompagnait, soir après soir, à nos réunions. Ils venaient ensemble à la réunion ; et quand j'invitais ceux qui cherchaient, ils entraient aussi, se tenaient là où ils trouvaient une place, et écoutaient tout ce qui se disait. Qui était ce vénérable monsieur, je n'en savais rien. Plusieurs soirs de suite, ils vinrent de cette façon ; mais M. James ne me présenta pas la personne qui l'accompagnait, et il ne s'approcha pas non plus pour me parler, au cours de ces réunions.

Après que les choses eurent continué ainsi pendant une semaine ou deux, M. James et son vénérable ami vinrent nous voir à notre logement.

Il me présenta au docteur Redford, en m'apprenant en même temps que c'était l'un de leurs théologiens les plus éminents ; qu'il avait plus de confiance dans la pénétration théologique du docteur Redford que dans la sienne propre ; et qu'il lui avait demandé de venir à Birmingham,

d'assister aux réunions, et surtout de lire avec lui ma *Théologie*. Il me dit qu'ils l'avaient lue jour après jour, et que le docteur Redford aimerait s'entretenir avec moi de certains points de théologie. Nous discutâmes très librement de toutes les questions sur lesquelles le docteur Redford voulait attirer mon attention ; et le docteur Redford dit très franchement : « Frère James, je ne vois aucune raison de considérer M. Finney comme peu sûr, à quelque égard que ce soit. Il a sa propre manière d'énoncer les propositions théologiques ; mais je ne vois pas qu'il diffère de nous sur aucun point essentiel. »

Ils avaient avec eux un petit manuel, rédigé par l'Union congrégationaliste d'Angleterre et du pays de Galles, qui contenait un bref exposé de leurs vues théologiques. Ils m'en lurent certains passages ; et à mon tour, je les questionnai. J'entendis leurs explications, et je fus convaincu qu'il y avait entre nous un accord sur le fond.

Le docteur Redford resta encore quelque temps à Birmingham. Puis il rentra chez lui et, avec mon accord, emporta ma *Théologie systématique* ; il me dit qu'il la lirait attentivement d'un bout à l'autre, puis qu'il m'écrirait ce qu'il en pensait. Je constatai qu'il était vraiment à son aise en théologie, que c'était un savant et un chrétien, et un théologien d'une formation solide. J'étais donc plus que disposé à le laisser critiquer ma théologie, afin que, s'il s'y trouvait quelque chose à rétracter ou à corriger, il pût me le signaler. Je lui demandai de le faire à fond et franchement. Il l'emporta chez lui, se consacra à l'examiner à fond, et lut les volumes d'un bout à l'autre, patiemment et d'un œil critique. Je reçus ensuite de lui une lettre où il exprimait sa vive approbation de mes vues théologiques, en disant qu'il y avait quelques points sur lesquels il aimerait me poser des questions ; et il souhaitait que, dès que je pourrais quitter Birmingham, je vienne prêcher pour lui.

Je restai à Birmingham, je crois, environ trois mois. Il y eut un grand nombre de conversions intéressantes dans cette ville ; et pourtant les

pasteurs n'étaient pas encore prêts, alors, à s'engager de tout cœur dans l'emploi des moyens nécessaires pour étendre le réveil à toute la ville.

Il y eut un cas d'un caractère si intéressant que je veux attirer l'attention sur lui. Je suppose qu'on sait généralement dans ce pays que l'unitarisme anglais a d'abord été élaboré et propagé à Birmingham. C'était la ville du vieux docteur Priestley, qui fut l'un des principaux pasteurs unitariens d'Angleterre, sinon l'un des premiers. Je trouvai son assemblée toujours existante à Birmingham. Un soir, avant de quitter Birmingham, je prêchai sur ce texte : « Hommes au cou raide, incirconcis de cœur et d'oreilles ! Vous vous opposez toujours au Saint-Esprit » (Actes 7,51). Je m'arrêtai d'abord sur la divinité et la personnalité du Saint-Esprit. Je m'efforçai ensuite de montrer de combien de manières, et sur combien de points, les hommes résistent à l'enseignement divin ; que, même convaincus par le Saint-Esprit, ils persistent à suivre leur propre voie ; et que, dans tous ces cas, ils résistent au Saint-Esprit. Le Seigneur me donna de la liberté ce soir-là, pour prêcher un discours qui sondait profondément les cœurs. Mon but était de montrer que, tout en invoquant leur dépendance à l'égard du Saint-Esprit, les hommes lui résistent constamment.

Je constatai à Birmingham, comme partout en Angleterre, qu'on insistait au plus haut point sur l'influence du Saint-Esprit. Mais je ne trouvai nulle part de distinction claire entre une influence physique de l'Esprit, exercée directement sur l'âme elle-même, et cette influence morale et persuasive qu'il exerce en fait sur l'esprit des hommes. Je trouvais donc souvent nécessaire d'attirer l'attention des gens sur l'œuvre que le Saint-Esprit accomplit réellement, de leur expliquer les enseignements formels du Christ sur ce sujet, et de les amener ainsi à voir qu'ils ne devaient pas attendre une influence physique, mais s'abandonner à son influence persuasive et obéir à ses enseignements. Tel était le but de mon discours ce soir-là.

Quand je fus rentré à notre logement, une dame qui avait assisté à la réunion, et qui était entrée dans la famille dont nous étions les hôtes, fit remarquer qu'elle avait aperçu un pasteur unitarien dans l'assemblée. Je répondis que cela avait dû sonner étrangement aux oreilles d'un unitarien. Elle répondit qu'elle espérait que cela lui ferait du bien. Peu de temps après, alors que je travaillais à Londres, je reçus de ce pasteur une lettre qui racontait le grand changement opéré dans sa vie religieuse par le moyen de ce sermon. Je donne cette lettre ci-dessous :

X..., le 16 août 1850.

« Cher Monsieur et révérend frère, apprenant par le *Banner* que vous êtes sur le point de quitter l'Angleterre, je sens que ce serait un peu ingrat de ma part de vous laisser partir sans vous dire la dette dont j'ai conscience envers vous, pour le bien que j'ai reçu d'un sermon que vous avez prêché à Steel-house Lane, à Birmingham. Je crois que c'était le dernier sermon que vous y ayez prêché ; il portait sur la résistance au Saint-Esprit ; mais je n'ai jamais pu retrouver le texte. À vrai dire, tout occupé des points qui me concernaient le plus, je ne pensai plus au texte pendant les deux ou trois jours qui suivirent. Pour que vous compreniez le bien que j'ai reçu de ce sermon, il est nécessaire que je vous expose brièvement la situation singulière où je me trouvais alors.

J'ai été formé dans l'un de nos collèges dissidents, en vue du ministère chez les indépendants. J'entrai dans le ministère et l'exerçai pendant environ sept ans. Durant ce temps, mes vues théologiques subirent peu à peu un grand changement. Ce changement fut produit, je pense, en partie par des spéculations philosophiques, et en partie par la dégradation de mon état spirituel. Je le dis avec la plus profonde tristesse : ma piété n'a jamais retrouvé la vigueur qu'elle avait perdue durant mon passage au collège. C'est à cela surtout que j'attribue tous mes malheurs. Mes spéculations m'amenèrent, sans que j'aie jamais lu le livre du docteur Williams sur la souveraineté et l'équité divines, à adopter pour l'essentiel ses vues. La lecture de son livre acheva de parfaire mon système. Le

péché est un défaut, qui provient de la faillibilité nécessaire de la créature, quand elle n'est pas pourvue de la grâce de Dieu. La chute de l'homme n'exprime donc rien d'autre que l'imperfection originelle et inévitable de la race humaine. Le grand but du gouvernement moral de Dieu est de corriger cette imperfection par l'éducation et par la révélation, et d'amener finalement la condition de l'homme à la perfection. J'avais déjà, et depuis longtemps, adopté les vues du docteur Jenkyn sur l'influence de l'Esprit.

Sous la conduite de tels principes, vous comprendrez, sans que j'aie à vous expliquer comment, que le péché devint un simple malheur, permis pour un temps, ou plutôt un mal nécessaire, auquel la sagesse et la bonté infinies devaient remédier ; que le châtiment éternel devint une cruauté qu'on ne pouvait un seul instant envisager dans le gouvernement d'un être bon ; et que l'expiation devint une parfaite absurdité, fondée sur des vues du péché contraires à la philosophie. Je devins entièrement unitarien et, au début de l'année 1848, je fis profession d'unitarisme et devins pasteur d'une Église. Toutefois, mon esprit avait heureusement des tendances trop logiques pour que je puisse me reposer longtemps dans l'unitarisme. Je poussai mes conclusions jusqu'au simple déisme, puis je découvris qu'elles devaient aller plus loin encore. À cela je n'étais pas préparé. Mon âme tout entière recula d'horreur. Je réexaminai mes principes. Une révolution se fit dans tout mon système philosophique. La doctrine de la responsabilité me fut rendue, dans son sens le plus strict et le plus littéral, et avec elle une conscience profonde du péché. Je n'ai pas besoin d'entrer dans le détail de mes luttes et de mes souffrances morales.

Environ deux semaines avant de vous entendre, je vis clairement qu'il me faudrait un jour ou l'autre adopter de nouveau le système évangélique. Je n'avais jamais douté que ce fût le système de la Bible. J'étais devenu unitarien pour des raisons purement rationalistes. Mais je découvrais maintenant qu'il me fallait accepter la Bible ou périr dans les ténèbres. Vous pouvez imaginer les angoisses d'esprit que j'eus à endurer. D'un

côté, il y avait des convictions qui devenaient plus fortes de jour en jour, le sentiment du péché et le besoin du Christ qui prenaient sur mon cœur une prise plus ferme, et la situation misérable où j'étais en cachant la vérité que je connaissais aux gens qui attendaient de moi leur instruction. De l'autre, si je déclarais ce que j'étais devenu, je ruinais aussitôt ma réputation aux yeux de tous les partis, surtout auprès de cette grande majorité qui n'a aucune sympathie pour de telles luttes, à cause de mon inconstance apparente, et je jetais à la rue moi-même, ma femme et mes enfants. Je ne pouvais me résoudre à cette alternative. J'avais résolu d'attendre, de préparer peu à peu l'esprit des gens au changement, et, en pratiquant une économie plus rigoureuse pendant quelques mois, de pourvoir à nos besoins matériels pendant la période de transition. C'est dans cet état d'esprit que j'entendis votre sermon. Vous vous en souviendrez, et vous comprendrez aisément l'effet qu'il produisit. Je sentis la vérité de vos arguments. Vos appels touchèrent mon cœur de façon irrésistible, et ce soir-là, en rentrant chez moi, je fis vœu devant Dieu, quoi qu'il arrive, de me consacrer à nouveau sans attendre à ce Sauveur dont j'avais appris si récemment à apprécier le sang, et dont j'avais tant fait pour déshonorer le prix.

Le résultat, c'est que, grâce à l'aimable influence de M. X..., je suis devenu depuis peu le pasteur de l'Église de cette ville. La paix d'esprit dont je jouis maintenant surpasse vraiment toute intelligence. Je n'avais jamais trouvé un plaisir aussi absorbant dans l'œuvre du ministère. J'entre pleinement dans le sens de cette parole de Paul : “Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature” (2 Corinthiens 5,17). Je ne saurais donc vous dire avec combien de sentiments de reconnaissance votre nom restera lié dans mon âme. Je bénis Dieu pour la bonne providence qui m'a amené à vous entendre. Il me semble maintenant plus que probable que, si je ne vous avais pas entendu, ma vie religieuse nouvellement réveillée aurait été bientôt détruite par une résistance continuelle à mes convictions profondes. Ma conscience se serait de nouveau endurcie, et je serais mort dans mes péchés. Par la grâce de Dieu, c'est à vous que je

ferai remonter toute l'utilité dont Dieu voudra désormais couronner mes travaux ; et je sens qu'il serait injuste de ne pas vous faire connaître ce fruit de votre travail. Que Dieu, dans son infinie miséricorde et sa grâce, vous accorde une longue vie d'une utilité plus grande encore que celle dont il vous a déjà béni : telle sera la prière constante de celui qui est, cher Monsieur, bien sincèrement à vous. »

Quand je reçus cette lettre, je travaillais avec le pasteur John Campbell dans l'ancien Tabernacle de Whitefield, à Londres. Je la lui donnai à lire. Il la lut d'un bout à l'autre avec une émotion visiblement profonde, puis s'écria : « Voilà ! Cela valait la peine de venir en Angleterre ! »

De Birmingham, j'allai à Worcester, vers la mi-mars, je crois, pour travailler avec le docteur Redford. J'ai dit qu'il avait lu ma *Théologie systématique* et m'avait écrit qu'il souhaitait s'entretenir avec moi de certains points. J'avais avec moi mes réponses aux diverses critiques qui avaient été publiées, et je les remis au docteur Redford. Il les lut d'un bout à l'autre, puis vint me voir et me dit : « Ces réponses ont éclairci toutes les questions dont je voulais m'entretenir avec vous ; je suis donc pleinement convaincu que vous avez raison. » Après cela, il ne fit jamais, que je me souvienne, la moindre critique sur aucune partie de ma *Théologie*. Ceux qui ont vu l'édition anglaise de cet ouvrage savent qu'il y a écrit une préface, dans laquelle il le recommandait au public chrétien.

À l'époque dont je parle, quand il eut lu d'un bout à l'autre mes réponses à ces comptes rendus, il exprima le vif désir que l'ouvrage soit publié sans délai en Angleterre ; il dit qu'à son avis on en avait grand besoin là-bas, et qu'il ferait beaucoup de bien. Son opinion avait un grand poids en Angleterre sur les questions théologiques. Le docteur Campbell, je m'en souviens, affirma dans son journal que le docteur Redford était le plus grand théologien d'Europe. Je restai à Worcester plusieurs semaines, et je prêchai pour le docteur Redford, ainsi que pour une assemblée baptiste de cette ville. Il y eut beaucoup de conversions très frappantes ; et l'œuvre fut vraiment intéressante.

Quelques messieurs fortunés de Worcester me soumirent une proposition à cet effet. Ils proposaient de construire un tabernacle démontable, une maison de prière qu'on pourrait démonter, transporter de lieu en lieu par le chemin de fer et, à peu de frais, remonter avec tous ses bancs et tout le mobilier d'une maison de prière. Ils proposaient de la construire sur cent cinquante pieds de côté, avec des bancs disposés de manière à recevoir cinq ou six mille personnes. Ils dirent que si je consentais à m'en servir et à y prêcher de lieu en lieu, selon que les circonstances l'exigeraient, pendant six mois, ils prendraient à leur charge les frais de construction. Mais quand je consultai les pasteurs de l'endroit, ils me conseillèrent de ne pas le faire. Ils pensaient que je serais plus utile en occupant les chaires des assemblées déjà établies, dans différentes parties de l'Angleterre, qu'en parcourant l'Angleterre pour prêcher de façon indépendante, comme le proposaient ces messieurs.

Comme j'avais des raisons de croire que les pasteurs désapprouveraient en général une façon de faire alors si nouvelle, je refusai de m'engager à m'en servir. J'ai pensé depuis que j'avais probablement commis une erreur ; car lorsque j'en vins à connaître les assemblées et les lieux de culte des Églises indépendantes, je les trouvai en général si petits, si mal aérés, si mal situés, si enserrés et si limités par l'Église (je veux dire, bien entendu, l'Église établie), qu'il m'a paru depuis douteux que j'aie eu raison ; car j'ai été d'avis que j'aurais pu, à tout prendre, faire beaucoup plus de bien en Angleterre en emportant pour ainsi dire avec moi mon propre lieu de culte, en allant où je voulais, et en offrant aux masses un lieu où se rassembler, sans distinction de dénominations. Si j'avais maintenant la force que j'avais alors, je serais fort enclin à retourner en Angleterre pour tenter une expérience de ce genre. Le docteur Redford fut profondément touché par l'œuvre de Worcester ; et lors des assemblées annuelles de mai, à Londres, il prit la parole devant l'Union congrégationaliste d'Angleterre et du pays de Galles et fit un récit très intéressant de cette œuvre. J'assistai à ces réunions de mai, car j'étais sur

le point de commencer à travailler avec le docteur John Campbell, à Londres.

Le docteur Campbell était un successeur de Whitefield ; il était pasteur de l'Église du Tabernacle de Finsbury, à Londres, et aussi de la chapelle de Tottenham Court Road. Ces deux chapelles sont à Londres, à environ trois milles l'une de l'autre. Elles avaient été construites pour M. Whitefield, qui les avait occupées pendant des années. Le docteur Campbell était aussi à cette époque rédacteur du *British Banner*, du *Christian Witness*, et d'un ou deux autres périodiques. Sa voix était telle qu'il ne prêchait pas, mais consacrait son temps à la rédaction de ces journaux. Il habitait le presbytère où Whitefield avait résidé, et se servait, je crois, de la même bibliothèque que Whitefield. Le portrait de Whitefield était accroché dans son cabinet de travail, au Tabernacle. Le parfum de son nom y était encore ; pourtant je dois dire que l'esprit qui avait reposé sur lui n'était guère visible dans l'Église, à l'époque où j'y allai. J'ai dit que le docteur Campbell ne prêchait pas. Il gardait le titre de pasteur, habitait le presbytère et touchait le traitement ; mais il pourvoyait à sa chaire en engageant, pour quelques semaines à la fois, les pasteurs les plus populaires qu'on pût trouver, pour prêcher à son peuple. Je commençai mon travail là-bas au début de mai. Ceux qui savent ce que produit un changement aussi continuel dans le ministère, tel qu'ils l'avaient connu au Tabernacle, ne s'attendraient pas à trouver la religion florissante dans cette Église.

La maison de prière du docteur Campbell était grande. Les bancs y étaient serrés, et elle pouvait recevoir trois mille personnes bien comptées. Un de mes amis prit un soin particulier de vérifier lequel des deux pouvait contenir le plus grand nombre de personnes, du Tabernacle de Moorfields, ou de Finsbury, ou du grand Exeter Hall, dont tout le monde a entendu parler. On constata que le Tabernacle offrait quelques centaines de places assises de plus qu'Exeter Hall.

Chapitre 29

Au Tabernacle de Moorfields, à Londres

J'avais accepté la cordiale invitation du docteur Campbell à occuper sa chaire pendant quelque temps ; et, en conséquence, après les assemblées de mai, je me mis sérieusement à l'œuvre en vue d'un réveil, sans pourtant en rien dire au docteur Campbell ni à personne pendant plusieurs semaines. Je prêchai une série de sermons destinés à convaincre les gens de péché, aussi profondément et aussi universellement que possible. Je voyais, de dimanche en dimanche et de soir en soir, que la parole produisait un grand effet. Le dimanche, je prêchais matin et soir ; et je prêchais aussi le mardi, le mercredi, le jeudi et le vendredi soir. Le lundi soir, nous avions une réunion de prière générale au Tabernacle. À chacune de ces réunions, je parlais aux gens sur le sujet de la prière. Nos auditoires étaient très nombreux ; et toujours, le dimanche matin comme le dimanche soir, la salle était comble.

La religion avait tellement décliné dans tout Londres, à cette époque, qu'on prêchait très peu de sermons en semaine ; et je me souviens que le docteur Campbell me dit un jour qu'à son avis je prêchais, les soirs de semaine, à plus de monde que tous les autres pasteurs de Londres réunis. J'ai dit que le docteur Campbell touchait le traitement attaché à la charge de pasteur de son Église. Mais ce traitement, il ne l'employait pas pour lui-même, du moins pas en totalité ; car il pourvoyait à ses frais à la chaire, tout en remplissant les devoirs pastoraux qu'il lui était possible de remplir sous le poids de ses travaux de journaliste. Je trouvai dans le docteur Campbell un homme ardent, mais très batailleur. Il était toujours porté à la controverse. Pour employer une expression américaine, il avait l'habitude de « tomber à bras raccourcis » sur tous ceux et sur tout ce qui

ne s'accordait pas avec ses vues. De cette manière, il fit beaucoup de bien ; et parfois, je le crains, quelque mal.

Après avoir prêché plusieurs semaines de la manière que j'ai dite, je sus qu'il était temps d'appeler ceux qui cherchaient. Mais le docteur Campbell, je m'en aperçus, n'avait rien de tel en tête. À vrai dire, il n'avait pas été placé de façon à voir ce qui se passait dans l'auditoire, comme je le pouvais du haut de la chaire ; et l'eût-il été, il ne l'aurait probablement pas compris. L'usage, dans cette Église, est de célébrer la cène un dimanche soir sur deux. Ces soirs-là, on prêchait un court sermon, puis on congédiait l'assemblée ; et tous se retiraient, sauf ceux qui avaient des cartes pour la communion, et qui restaient pendant qu'on célébrait le sacrement.

Le dimanche matin dont je parle, je dis au docteur Campbell : « Vous avez un service de communion ce soir, et il me faut une réunion pour ceux qui cherchent à la même heure. Avez-vous une salle, quelque part dans vos bâtiments, où je puisse inviter ceux qui cherchent, après la prédication ? » Il hésita, et exprima des doutes : y aurait-il seulement quelqu'un pour venir à une telle réunion ? Cependant, comme j'insistais, il répondit : « Oui, il y a la salle de l'école enfantine, où vous pourriez les inviter. » Je demandai combien de personnes elle pouvait recevoir. Il répondit : « De vingt à trente, ou peut-être quarante. » « Oh ! dis-je, ce n'est pas la moitié de ce qu'il faut. N'avez-vous pas une salle plus grande ? » Là-dessus, il manifesta de l'étonnement, et me demanda si je pensais qu'il y avait dans l'assemblée assez d'intérêt pour justifier l'invitation que je comptais faire. Je lui dis qu'il y avait dans l'assemblée des centaines de gens qui cherchaient. Mais il se mit à rire, et dit que c'était impossible. Je lui demandai s'il n'avait pas une salle plus grande. « Eh bien, oui, dit-il, il y a la salle de l'école britannique. Mais elle contient quinze ou seize cents personnes ; vous n'en voulez pas, bien sûr. » « Si, dis-je, c'est justement la salle qu'il me faut. Où est-elle ? » « Oh ! dit-il, vous n'allez sûrement pas vous risquer à convoquer une réunion là. Il n'y viendra pas, je pense, la moitié de ce que pourrait contenir la salle de l'école enfantine. » Et il

ajouta : « Monsieur Finney, souvenez-vous que vous êtes en Angleterre, et à Londres, et que vous ne connaissez pas nos gens. En Amérique, vous pourriez peut-être amener les gens à venir à une telle réunion sur un appel comme celui que vous vous proposez de faire ; mais ici, vous ne les y amènerez pas. Souvenez-vous qu'à cette époque de l'année, notre service du soir finit avant le coucher du soleil. Et vous imaginez qu'au milieu de Londres, sur une invitation adressée à ceux qui recherchent le salut de leur âme et qui en sont inquiets, ils vont se mettre à part, en plein jour, sur un appel pareil fait publiquement, pour se rendre à une telle réunion ? » Je lui répondis : « Docteur Campbell, je connais l'état des gens mieux que vous. L'Évangile convient aussi bien aux Anglais qu'aux Américains ; et je ne crains pas du tout que l'orgueil des gens les empêche de répondre à un tel appel, pas plus qu'il n'en empêcherait les gens en Amérique. »

Je lui demandai de m'indiquer où se trouvait cette salle, et de me la désigner assez précisément pour que je puisse la montrer aux gens en faisant l'appel que j'avais l'intention de faire. Après bien des discussions, le docteur consentit à contrecœur ; mais il me dit expressément que je devais en prendre la responsabilité sur moi seul, et qu'il ne la partagerait pas. Je répondis que je comptais bien la prendre, et que j'y étais prêt. Il me donna alors des indications précises sur l'endroit, qui n'était qu'à une petite distance du Tabernacle. Les gens devaient remonter Cowper Street vers City Road sur quelques dizaines de mètres, et s'engager dans un étroit passage menant au bâtiment de l'école britannique. Nous allâmes alors au service ; je prêchai le matin, puis de nouveau le soir, c'est-à-dire à six heures, si je me souviens bien de l'heure. Je prêchai un court sermon, puis j'informai les gens de ce que je désirais. J'appelai tous ceux qui étaient inquiets pour leur âme, et qui étaient disposés à faire immédiatement leur paix avec Dieu, à venir à une réunion où ils recevraient un enseignement adapté à leur état d'esprit. Je fus très précis sur la catégorie de personnes invitées. Je dis : « Les chrétiens de profession ne sont pas invités à cette réunion. Il doit y avoir ici un service

de communion ; qu'ils restent ici. Les pécheurs insouciants ne sont pas invités à cette réunion. Ceux-là seuls sont attendus, qui ne sont pas chrétiens, mais qui sont inquiets du salut de leur âme et désirent qu'on leur enseigne directement quel est leur devoir présent envers Dieu. » Je le répétai, pour ne pas être mal compris. Le docteur Campbell écoutait avec une grande attention ; et je suppose qu'il s'attendait, puisque j'avais restreint mon appel à une telle catégorie, à ce que très peu de gens y viennent, si même il en venait. J'étais résolu à ne pas laisser la masse de l'assemblée se rendre dans cette salle ; et de plus, je voulais que ceux qui iraient y aillent en sachant expressément qu'ils étaient des pécheurs en recherche. J'insistai sur ce point, non seulement en vue des fruits de la réunion, mais pour convaincre le docteur Campbell que sa façon de voir était erronée. J'étais entièrement certain qu'il y avait dans l'assemblée une grande somme de conviction de péché, et que des centaines de personnes étaient prêtes à répondre aussitôt à un tel appel. J'étais parfaitement sûr de ne pas faire cet appel prématurément. Je m'appliquai donc à désigner très précisément la catégorie de personnes que je souhaitais voir venir, et la manière de trouver l'endroit. Puis je congédiai l'assemblée, et les gens se retirèrent.

Le docteur Campbell, nerveux et inquiet, regarda par la fenêtre pour voir de quel côté allait la foule ; et, à son grand étonnement, Cowper Street était absolument noire de monde, des gens qui se pressaient pour entrer dans la salle de l'école britannique. Je sortis, je montai avec la foule et j'attendis à l'entrée que la multitude fût entrée. Quand j'entrai, je trouvai la salle bondée. Le docteur Campbell estima qu'il n'y avait pas moins de quinze ou seize cents personnes présentes. C'était une grande salle, garnie de bancs comme on en voit souvent dans les salles de classe.

Il y avait près de l'entrée une estrade, sur laquelle se tenaient les orateurs lors des réunions publiques, qui y étaient fréquentes. Je m'aperçus bientôt que l'assemblée était si fortement saisie par la conviction de péché qu'il fallait prendre grand soin d'empêcher une explosion de sentiments incontrôlables. Très peu de temps après, le docteur Campbell

entra lui-même. Voyant une telle foule se rassembler, il avait été plein du désir anxieux d'être présent ; il avait donc expédié son service de communion, et il venait à la réunion pour ceux qui cherchent. Il parut stupéfait de la foule présente, et surtout de l'intensité de l'émotion qui s'y manifestait. Je leur parlai quelques instants sur la question du devoir immédiat ; et je m'efforçai, comme je le fais toujours, de leur faire comprendre que Dieu exigeait d'eux, à l'instant même, qu'ils s'abandonnent entièrement à sa volonté, qu'ils déposent leurs armes de rébellion, qu'ils se soumettent à lui comme à leur souverain légitime, et qu'ils acceptent Jésus comme leur seul Rédempteur.

J'étais en Angleterre depuis assez longtemps pour sentir la nécessité d'être très précis, en leur donnant des instructions propres à détruire leur idée qu'il fallait attendre le moment de Dieu. Londres est, et depuis longtemps, affligé d'une prédication hypercalviniste. Je visai donc dans mes paroles à renverser ces idées, dans lesquelles beaucoup d'entre eux, je le supposais, avaient été élevés ; car peu des personnes présentes, à ce que je pensais, appartenaient vraiment à l'Église du docteur Campbell. En effet, il m'avait dit lui-même que l'auditoire qu'il voyait jour après jour lui était nouveau, et que les foules qui s'y pressaient lui étaient aussi inconnues qu'à moi. Je m'efforçai donc, dans mes instructions, de les mettre en garde d'un côté contre l'hypercalvinisme, et de l'autre contre cet arminianisme au rabais dans lequel, je le supposais, beaucoup d'entre eux avaient été élevés.

Puis, après avoir bien tendu le filet de l'Évangile tout autour d'eux, je me préparai à le ramener sur le rivage. Comme j'allais leur demander de s'agenouiller et de se livrer à Christ entièrement et pour toujours, un homme s'écria au milieu de l'assemblée, dans la plus grande détresse d'esprit, qu'il avait laissé passer par son péché son jour de grâce. Je vis qu'il y avait danger de tumulte ; j'apaisai les choses de mon mieux, et j'invitai les gens à s'agenouiller, mais à rester si possible assez tranquilles pour entendre chaque mot de la prière que j'allais faire. Ils le firent : par un effort visible, ils restèrent assez calmes pour entendre ce qui se disait,

bien qu'on entendît de grands sanglots et des pleurs dans toutes les parties de la salle.

Je congédiai alors la réunion. Par la suite, je tins souvent des réunions semblables, avec des résultats semblables, le dimanche soir, tout le temps que je restai avec cette Église, c'est-à-dire neuf mois en tout. L'intérêt grandit et s'étendit tellement qu'on ne put plus loger ceux qui cherchaient dans cette grande salle de l'école britannique ; et souvent, quand je voyais que l'impression faite sur l'assemblée était très générale et très profonde, après leur avoir donné les instructions convenables et les avoir placés face à face avec la question d'un abandon de tout à Christ, sans réserve et immédiat, j'invitais ceux qui étaient prêts à le faire à se lever à leur place, pendant que nous les offrions à Dieu dans la prière. Les allées de cette salle étaient si étroites et si encombrées qu'il était impossible d'employer ce qu'on appelle le banc des âmes inquiètes, ou même que les gens se déplacent le moins du monde dans l'assemblée.

Souvent, quand je faisais ces appels, invitant les gens à se lever et à s'offrir pendant que nous les offrions dans la prière, plusieurs centaines se levaient ; et en certaines occasions, si la salle contenait autant de places qu'on le supposait, il ne se leva pas moins de deux mille personnes à la suite d'un appel. En vérité, on aurait dit, du haut de la chaire, que presque toute l'assemblée se levait. Et pourtant, je n'appelais pas les membres de l'Église, mais seulement ceux qui cherchaient, à se lever et à se livrer à Dieu.

Au milieu de l'œuvre, il se produisit une circonstance qui montrera l'ampleur de l'intérêt religieux qui entourait alors cette Église. Voici la circonstance dont je parle. Les dissidents d'Angleterre s'efforçaient depuis longtemps d'amener le gouvernement à tenir plus de compte qu'il n'avait coutume de le faire, dans son action, des intérêts des dissidents dans ce pays. Mais on leur avait toujours répondu d'une manière qui laissait entendre que les dissidents étaient peu nombreux, comparés à l'Église établie. On en avait tant parlé que le gouvernement résolut de

prendre des mesures pour connaître la force relative des deux partis, c'est-à-dire des dissidents et de l'Église d'Angleterre. Un certain samedi soir, sans aucun avertissement ni avis préalable qui pût faire comprendre ou même soupçonner nulle part ce qui se préparait, un message fut envoyé secrètement à tous les lieux de culte du royaume, demandant qu'on choisisse des personnes pour se tenir, le dimanche matin suivant, aux portes de toutes les églises, de toutes les chapelles et de tous les lieux de culte du royaume entier, afin de recenser tous ceux qui entreraient dans les maisons de culte de toutes les dénominations. Un tel avis fut envoyé au docteur Campbell ; mais je ne le sus qu'ensuite. Conformément aux instructions, il plaça des hommes à chaque porte du Tabernacle, avec ordre de compter toutes les personnes qui entreraient pendant le service du matin. On fit de même, à ce que je compris, dans toute la Grande-Bretagne. On sut ainsi la force relative des deux partis ; autrement dit, lequel avait le plus de fidèles le dimanche, des dissidents ou de l'Église établie. Je crois que ce recensement prouva que les dissidents étaient en majorité. Quoi qu'il en soit, le docteur Campbell me dit que les hommes postés aux portes du Tabernacle avaient compté plusieurs milliers de personnes de plus que la salle n'en pouvait contenir à la fois. Cela venait de ce que des multitudes entraient par les portes, puis, ne trouvant de place ni pour s'asseoir ni pour se tenir debout, cédaient la place à d'autres. L'intérêt était si grand qu'un lieu de culte de plusieurs milliers de places aurait été tout aussi plein que le Tabernacle.

D'où venaient tous ces gens, le docteur Campbell ne le savait pas, et personne n'aurait pu le dire ; mais que des centaines et des milliers d'entre eux aient été convertis, il n'y a aucune raison d'en douter. En fait, j'en vis et j'en entretins un très grand nombre, et je travaillai de cette manière jusqu'à l'extrême limite de mes forces.

Le samedi soir, ceux qui cherchaient et les nouveaux convertis venaient au cabinet de travail pour s'entretenir avec moi. Il en venait un grand nombre chaque semaine, et les conversions se multipliaient. Les gens venaient, à ce que j'appris, de tous les quartiers de la ville. Beaucoup

faisaient à pied plusieurs milles chaque dimanche pour assister aux réunions. Bientôt, on commença à m'aborder dans les rues, dans différents quartiers de la ville : c'étaient des gens qui me connaissaient et qui avaient été grandement bénis en assistant à nos réunions. Oui, la parole de Dieu fut bénie, grandement bénie à Londres en ce temps-là.

Un jour, le docteur Campbell me demanda d'entrer dans la salle de l'école britannique et d'adresser quelques mots aux élèves. Je le fis, et je commençai par leur demander ce qu'ils se proposaient de faire de leur instruction ; et j'insistai sur leur responsabilité à cet égard. Je m'efforçai de leur montrer combien de bien ils pourraient faire, et quelle grande bénédiction leur instruction serait pour eux et pour le monde s'ils en faisaient bon usage, et quelle grande malédiction elle serait pour eux et pour le monde s'ils en usaient égoïstement. L'allocution fut courte ; mais j'insistai fortement sur ce point. Le docteur Campbell me fit remarquer plus tard qu'un bon nombre d'entre eux, j'ai oublié combien, avaient été reçus dans l'Église, qui avaient été réveillés à ce moment-là et amenés à chercher le salut de leur âme. Il le mentionnait comme un fait remarquable, parce que, disait-il, il ne s'attendait nullement à un tel résultat.

Le fait est que les pasteurs, en Angleterre comme dans ce pays-ci, avaient en grande partie perdu de vue la nécessité de presser sur la conscience des gens leurs obligations présentes. « Mais enfin, me dit le docteur Campbell en me racontant cela, je ne comprends pas. Vous n'avez rien dit que n'importe qui d'autre n'aurait pu dire tout aussi bien. » « Oui, répondis-je, ils auraient pu le dire ; mais l'auraient-ils dit ? Auraient-ils adressé à la conscience de ces jeunes gens un appel aussi direct et aussi pressant que je l'ai fait ? » Voilà la difficulté. Les pasteurs parlent des pécheurs ; ils ne leur font pas sentir que Dieu leur commande de se repentir maintenant ; et ainsi ils gaspillent leur ministère.

À vrai dire, j'entends rarement un sermon qui paraisse construit dans l'intention de placer sur-le-champ les pécheurs face à face avec leur

devoir présent envers Dieu. À entendre les sermons qu'on prêche, que ce soit dans ce pays ou en Angleterre, on n'aurait guère l'idée que les pasteurs s'attendent à être, sur le moment, l'instrument de la conversion de qui que ce soit dans l'assemblée, ou qu'ils en aient l'intention.

On m'a raconté il y a quelque temps un fait qui illustrera ce que je viens de dire. Deux jeunes hommes qui se connaissaient, mais qui avaient des vues très différentes sur la prédication de l'Évangile, étaient établis pasteurs de deux Églises peu éloignées l'une de l'autre. L'un eut un puissant réveil dans son Église, et l'autre n'en eut aucun. L'un recevait sans cesse de nouveaux membres dans son Église, et l'autre aucun. Ils se rencontrèrent un jour, et celui dont l'Église ne s'accroissait pas demanda à son frère la cause de la différence entre eux ; et il lui demanda s'il pouvait prendre un de ses sermons et le prêcher à ses fidèles, pour voir s'il produirait un autre effet que les siens. La chose fut convenue ; et il prêcha à ses gens le sermon emprunté. C'était un sermon qui, bien qu'écrit, était construit dans le but de placer les pécheurs face à face avec leur devoir envers Dieu. À la fin du service, il vit que beaucoup étaient très émus, et restaient à leur place en pleurant. Il leur fit donc de profondes excuses, disant qu'il espérait ne pas les avoir blessés, car il n'en avait pas eu l'intention.

Mon esprit était fort préoccupé à la vue de la désolation morale de cette immense ville de Londres. Les lieux de culte de la ville, à ce que j'appris, ne suffisaient à recevoir qu'une faible partie des habitants. Mais je m'intéressai vivement à un mouvement qui naquit parmi les épiscopaliens. Un certain nombre de leurs pasteurs vinrent assister à nos réunions. L'un des recteurs, un certain M. Allen, s'y engagea de tout cœur, et résolut d'essayer de susciter un réveil dans sa propre et grande paroisse. Comme il me l'apprit ensuite, il fit le tour de sa paroisse et y établit vingt réunions de prière, en différents endroits. Il se mit à prêcher de toutes ses forces, en s'adressant directement aux gens. Le Seigneur bénit grandement ses travaux, et avant mon départ il m'apprit que pas moins de quinze cents personnes, selon toute espérance, avaient été

converties dans sa paroisse. Plusieurs autres pasteurs épiscopaliens furent grandement réveillés et vivifiés dans leur âme, et se mirent à tenir des séries de réunions, ou réunions continues. Quand je quittai Londres, il y avait quatre ou cinq églises épiscopales différentes qui tenaient des réunions quotidiennes et faisaient des efforts pour susciter un réveil. Dans chaque cas, je crois, elles furent grandement bénies et rafraîchies. Il se passa dix ans avant que je revienne travailler à Londres ; et l'on me dit que l'œuvre n'avait jamais cessé, qu'elle s'était poursuivie, étendant ses limites et se répandant dans différentes directions. Lors de ma seconde visite, je trouvai beaucoup des convertis travaillant dans différents quartiers de Londres, de diverses manières et avec un grand succès.

J'ai dit que mon esprit était fort préoccupé de l'état de Londres. Je n'ai presque jamais été plus poussé à prier pour une ville ou un lieu que je ne le fus pour Londres. Parfois, quand je priais, surtout en public, devant ces multitudes, il me semblait que je ne pouvais plus m'arrêter de prier, et que l'esprit de prière allait presque m'arracher à moi-même dans mes supplications pour ces gens et pour la ville tout entière. À peine étais-je arrivé en Angleterre que je commençai à recevoir des quantités d'invitations à prêcher pour faire des collectes en faveur de diverses œuvres : payer le traitement du pasteur, aider à payer une chapelle, réunir de l'argent pour l'école du dimanche, ou pour quelque autre but semblable. Si j'avais accédé à ces demandes, je n'aurais pu rien faire d'autre. Mais je refusai de me rendre à aucun appel de ce genre. Je leur dis que je n'étais pas venu en Angleterre pour obtenir de l'argent, ni pour moi ni pour eux. Mon but était de gagner des âmes à Christ.

Après avoir prêché pour le docteur Campbell environ quatre mois et demi, je devins très enroué ; et la santé de ma femme fut elle aussi fort éprouvée par le climat et par nos travaux intenses. Et ici, je dois commencer à raconter plus particulièrement ce que Dieu fit par elle.

Jusque-là, elle n'avait assisté et pris part qu'à des réunions de femmes ; et c'était une chose si nouvelle en Angleterre qu'elle n'avait encore fait que

peu de chose dans ce sens. Mais pendant que nous étions chez le docteur Campbell, on lui demanda d'assister à une réunion autour du thé de femmes pauvres, sans instruction et sans religion. Les réunions autour du thé, comme on les appelle, se tiennent en Angleterre pour rassembler les gens en vue d'un but particulier. Une réunion de ce genre fut convoquée par des messieurs et des dames chrétiens charitables, et l'on pria instamment ma femme d'y assister. Elle y consentit, sans penser un instant que des messieurs resteraient dans la réunion pendant qu'elle prendrait la parole. Cependant, quand elle arriva, elle trouva la salle bondée ; et, outre les femmes, un nombre considérable de messieurs, qui s'intéressaient vivement aux résultats de la réunion. Elle attendit un peu, pensant qu'ils allaient se retirer. Mais comme ils restaient et s'attendaient à ce qu'elle prenne la direction de la réunion, elle se leva et, je crois, s'excusa d'être appelée à parler en public, en leur disant qu'elle n'en avait jamais eu l'habitude. Elle n'était alors ma femme que depuis un peu plus d'un an, et elle n'était jamais partie avec moi travailler dans des réveils avant que nous allions en Angleterre. Elle fit à cette réunion, comme elle me l'apprit en rentrant à notre logis, une allocution d'environ trois quarts d'heure, avec de très bons résultats manifestes. Les femmes pauvres présentes semblèrent profondément émues et intéressées ; et quand elle eut fini de parler, quelques-uns des messieurs présents se levèrent et exprimèrent leur grande satisfaction de ce qu'ils avaient entendu. Ils dirent qu'ils avaient eu des préjugés contre la prise de parole des femmes en public ; mais ils ne voyaient aucune objection à cela en de telles circonstances, et ils voyaient que c'était manifestement propre à faire beaucoup de bien. Ils lui demandèrent donc d'assister à d'autres réunions semblables, ce qu'elle fit. À son retour, elle me raconta ce qu'elle avait fait, et me dit qu'elle se demandait si cela n'allait pas exciter les préjugés des Anglais, et peut-être faire plus de mal que de bien. Je le craignais moi-même, et je le lui dis. Pourtant, je crois que je ne lui conseillai pas de se tenir tranquille et de ne plus assister à de telles réunions ; au contraire, après plus ample réflexion, je l'y encourageai.

Dès lors, elle s'accoutuma de plus en plus à ce genre de travail tant que nous restâmes en Angleterre ; et après notre retour au pays, elle continua de travailler parmi les personnes de son sexe partout où nous allions. J'aurai l'occasion de m'étendre sur ce point quand je parlerai des réveils où elle tint une place très importante.

Il y eut à Londres, en ce temps-là, un grand nombre de conversions des plus intéressantes, dans presque toutes les classes de la société. Je prêchai beaucoup sur la confession et la restitution, et les résultats en furent vraiment merveilleux. Presque toutes les formes de crime furent ainsi mises au jour et confessées. Des centaines, et je crois des milliers de livres sterling furent versées pour faire restitution.

Quiconque connaît Londres sait que du début de novembre jusqu'au mois de mars suivant la ville est très sombre, et que l'air y est misérable, aussi bien pour respirer que pour parler. Nous y étions arrivés au début de mai. En septembre, mon ami Brown, de Houghton, vint nous voir ; et voyant l'état de santé où nous étions tous les deux, il dit : « Cela ne peut pas durer. Il faut que vous alliez en France, ou ailleurs sur le continent, là où l'on ne comprend pas votre langue ; car il n'y a pas de repos pour vous en Angleterre tant que vous serez capable de parler. » Après en avoir discuté, nous décidâmes de suivre son conseil et d'aller passer un peu de temps en France. Il me remit cinquante livres sterling pour couvrir nos dépenses. Nous allâmes à Paris, et en divers autres endroits de France. Nous évitâmes soigneusement de faire des connaissances, et nous nous tînmes aussi tranquilles que possible. L'effet du changement de climat sur la santé de ma femme fut très marqué. Elle retrouva très vite toutes ses forces. Je me remis peu à peu de mon enrouement ; et après une absence d'environ six semaines, nous reprîmes nos travaux au Tabernacle, où nous continuâmes de travailler jusqu'au début d'avril suivant, date à laquelle nous partîmes pour rentrer au pays. Je quittai l'Angleterre à grand regret. Mais la prospérité de notre collège semblait exiger mon retour. Nous nous étions vivement attachés aux Anglais, et nous désirions beaucoup rester et prolonger nos travaux. Nous nous

embarquâmes à Londres sur un grand paquebot, le *Southampton*. Le jour de notre départ, une multitude de gens qui avaient été touchés par nos travaux se rassemblèrent sur le quai. La grande majorité d'entre eux étaient de jeunes convertis. Le navire dut attendre la marée, et pendant plusieurs heures une foule immense se tint sur l'espace découvert autour du navire, attendant de nous voir partir. S'arracher à une telle multitude de cœurs aimants épuisa complètement les forces de ma femme. Dès que le navire fut sorti du bassin, elle se retira dans notre cabine. Je restai sur le pont et regardai les mouchoirs s'agiter, jusqu'à ce que le courant nous eût emportés au bas du fleuve, hors de vue. Ainsi prirent fin nos travaux en Angleterre, lors de notre première visite.

Chapitre 30

À Hartford et à Syracuse

Nous arrivâmes à Oberlin en mai 1851 et, après les travaux habituels de l'été, nous partîmes à l'automne pour New York, comptant y passer l'hiver, comme on m'y avait invité, à travailler dans l'Église du docteur Thompson, au vieux Tabernacle de Broadway. Mais après y avoir prêché quelque temps, je rencontrai tant d'obstacles à notre travail, en particulier le risque de voir nos réunions du soir interrompues parce qu'on avait coutume de louer le Tabernacle pour des conférences publiques, que je désespérai de réussir à y susciter un réveil général. Je partis donc, et j'acceptai une invitation à me rendre à Hartford pour y tenir une série de réunions. J'y étais invité par le pasteur William W. Patton, qui était alors à la tête de l'une des Églises congrégationalistes de cette ville.

Très peu de temps après le début de mes travaux, une puissante influence de réveil se manifesta parmi la population. Mais il régnait alors un fâcheux désaccord entre le docteur Hawes et le docteur Bushnell. L'orthodoxie du docteur Bushnell, comme on le sait, avait été mise en doute. Le docteur Hawes lui-même estimait que les vues du docteur Bushnell étaient très contestables. Cependant, le docteur Hawes et le docteur Bushnell assistaient tous deux à nos réunions et montraient un grand intérêt pour l'œuvre, qu'ils voyaient bel et bien commencée. Ils m'invitèrent à prêcher dans leurs Églises, ce que je fis. Pourtant les frères laïques de toute la ville sentaient que le désaccord entre les pasteurs était une pierre d'achoppement sur le chemin ; et l'on exprimait avec une certaine insistance le désir de voir les pasteurs se rapprocher plus fraternellement et prendre ensemble position devant le peuple pour faire avancer l'œuvre. Dans l'ensemble, les gens ne partageaient pas les vues tranchées du docteur Hawes au sujet de l'orthodoxie du docteur

Bushnell. Informé de cela, j'eus avec le docteur Hawes une conversation fraternelle et lui dis qu'il était dans une position fausse, que les gens étaient éprouvés de le voir insister si fort sur ce qu'il appelait les erreurs du docteur Bushnell, et que, d'une manière très générale, je le croyais, ils ne l'approuvaient pas dans la position qu'il avait prise. Le docteur Hawes était un homme de bien, et il ressentait manifestement très profondément sa responsabilité en cette affaire.

Un soir, j'avais prêché, je crois, pour le frère Patton, et les trois pasteurs congrégationalistes étaient présents. Après la réunion, ils me suivirent jusqu'à mon logement, et le docteur Hawes me dit : « Frère Finney, nous sommes convaincus que l'Esprit du Seigneur est répandu ici ; et maintenant, que pouvons-nous faire, nous, pasteurs, pour faire avancer cette œuvre ? » Je leur dis franchement ce que je pensais : qu'une grande responsabilité reposait sur eux, et qu'il me semblait qu'il leur appartenait de décider si l'œuvre deviendrait générale dans toute la ville ou non ; que s'ils pouvaient régler leurs différends, se présenter devant les Églises, s'unir et prendre l'œuvre en main, un grand obstacle serait levé ; et que, selon moi, nous pourrions alors nous attendre à voir l'œuvre s'étendre rapidement de tous côtés. Ils comprirent leur position ; le docteur Hawes et le docteur Bushnell s'entendirent pour mettre de côté leurs difficultés et poursuivre ensemble l'œuvre. Je dois dire ici que, je crois, le frère Patton n'avait jamais partagé les vues tranchées du docteur Hawes ; et je dois dire aussi que le docteur Bushnell lui-même ne semblait avoir aucune querelle avec le docteur Hawes ; l'obstacle qu'il fallait ôter de devant le public semblait tenir surtout au peu d'empressement du docteur Hawes à coopérer cordialement à l'œuvre avec les autres pasteurs.

Le docteur Hawes était un homme trop bon pour s'obstiner dans une attitude qui l'aurait empêché de faire tout ce qu'il pouvait faire, en accord avec ses convictions, pour l'avancement de l'œuvre. Dès lors, nous parûmes travailler ensemble avec une bonne dose de cordialité. L'œuvre s'étendit à toutes les assemblées, et se poursuivit de façon très

encourageante pendant un certain nombre de semaines. Mais cette œuvre eut une particularité que je n'ai jamais oubliée. Je crois que chaque dimanche que je passai dans cette ville, il fit une tempête furieuse. Je n'ai presque jamais vu une telle suite de dimanches orageux. Cependant, nos réunions étaient pleines ; et, pour une ville comme Hartford, l'œuvre devint puissante et étendue.

Ceux qui connaissent Hartford savent combien les gens y sont délicats et pointilleux en tout ce qu'ils font. Ils redoutaient toute mesure autre que les réunions de prière, les réunions de prédication et les réunions pour ceux qui cherchent. Autrement dit, il était hors de question d'appeler les pécheurs à s'avancer, à rompre avec la crainte des hommes et à se donner publiquement à Dieu. Le docteur Hawes, en particulier, redoutait beaucoup ce genre de mesures. Je ne pus donc rien faire de tel là-bas. En fait, le docteur Hawes avait si peur des mesures que je me souviens qu'un soir, lors d'une réunion pour ceux qui cherchent dans la salle annexe de son Église, les personnes inquiètes étaient nombreuses ; et à la fin, j'invitai ceux qui étaient disposés à se donner à Dieu à se mettre à genoux. Cela fit sursauter le docteur Hawes ; et avant qu'ils s'agenouillent, il fit remarquer que personne n'était prié de le faire, sinon de bon cœur et de son plein gré. Ils s'agenouillèrent, et nous priâmes avec eux. Au moment où les personnes inquiètes se relevaient et qu'on les congédiait, le docteur Hawes me dit : « J'ai toujours senti la nécessité d'une mesure de ce genre, mais j'ai eu peur de l'employer. J'ai toujours vu, ajouta-t-il, qu'il fallait quelque chose pour amener les gens à se décider et les pousser à agir selon leurs convictions présentes ; mais je n'ai pas eu le courage de proposer quoi que ce soit de cette sorte. » Je lui répondis que j'avais trouvé une mesure de ce genre indispensable pour amener les pécheurs au point de la soumission.

Dans ce réveil, on pria énormément. Les jeunes convertis, surtout, se livrèrent beaucoup à la prière. Un soir, à ce que j'appris, l'un des jeunes convertis, après la réunion du soir, en invita un autre à venir chez lui pour qu'ils passent ensemble un moment de prière. Le Seigneur fut avec

eux, et le soir suivant ils en invitèrent d'autres, et le soir d'après d'autres encore, jusqu'à ce que la réunion devienne si nombreuse qu'ils durent la diviser. Ces réunions se tenaient après la prédication. La seconde réunion devint bientôt trop grande pour la pièce, et on la divisa à son tour. Et je compris que ces réunions se multiplièrent, au point que les jeunes convertis prirent presque tous l'habitude de tenir des réunions de prière en divers endroits après la prédication. Finalement, ils invitèrent à ces réunions les personnes inquiètes et ceux qui désiraient qu'on prie pour eux. Cela aboutit, parmi les convertis, à un effort tout à fait organisé pour le salut des âmes.

Il se produisit à cette époque, dans les écoles publiques, une situation très intéressante. D'après ce qu'on m'apprit, les pasteurs étaient convenus de ne pas visiter les écoles publiques ni d'y faire d'efforts religieux, parce que cela excitait la jalousie des différentes dénominations. Un matin, me dit-on, un grand nombre de garçons, en arrivant, étaient si touchés qu'ils ne pouvaient pas étudier, et ils demandèrent à leur maître de prier pour eux. Celui-ci n'était pas chrétien de profession ; il fit appeler l'un des pasteurs, l'informa de la situation et le pria de venir tenir avec eux un service religieux. Mais le pasteur refusa, disant qu'il y avait une entente entre les pasteurs pour ne pas aller tenir de services religieux dans les écoles publiques. Le maître en fit appeler un autre, puis un autre encore, d'après ce qu'on me rapporta ; mais ils lui répondirent qu'il devait prier lui-même pour ses élèves. Cela le mit dans un grand embarras. Mais il en résulta, je crois, qu'il donna lui-même son cœur à Dieu et qu'il prit des mesures pour la conversion de l'école. Je compris qu'un bon nombre d'élèves des diverses écoles communales se convertirent à cette époque.

Tous ceux qui connaissent la ville de Hartford savent que ses habitants sont des gens très intelligents, que toutes les classes y sont instruites, et qu'il n'y a peut-être aucune ville au monde où une instruction d'un niveau si élevé soit aussi générale qu'à Hartford. Quand vint le moment de recevoir les convertis, quelque six cents, je crois, se joignirent à leurs

Églises. Avant mon départ, le docteur Hawes me dit : « Que ferons-nous de ces jeunes convertis ? Si nous les formions en une Église à part, ils seraient d'admirables ouvriers pour le salut des âmes. Mais si nous les recevons dans nos Églises, où nous avons tant d'hommes et de femmes âgés dont on attend toujours qu'ils prennent la tête en toutes choses, leur modestie les fera se ranger derrière ces chrétiens et ces chrétiennes posés ; et ils vivront comme ceux-ci ont vécu, et seront aussi inefficaces qu'eux. » Cependant, à ce que je compris, les jeunes convertis des deux sexes se constituèrent en une sorte de société missionnaire de la ville et s'organisèrent afin de faire des efforts directs pour convertir des âmes dans toute la ville. Bon nombre d'entre eux firent par exemple des efforts comme celui-ci. L'une des principales jeunes filles de la ville, peut-être aussi connue et aussi respectée qu'aucune dame de Hartford, entreprit de ramener et, si possible, de sauver un groupe de jeunes gens qui appartenaient à des familles en vue et riches, mais qui étaient tombés dans de mauvaises habitudes et dans la déchéance morale, et avaient perdu l'estime de la population.

La position et le caractère de cette jeune fille lui permettaient de tenter un tel effort, et le rendaient convenable, sans éveiller le moindre soupçon d'inconvenance de sa part. Elle chercha l'occasion de s'entretenir avec ces jeunes gens ; et, à ce que je compris, elle les réunit pour des entretiens religieux et pour la prière, et réussit fort bien à en ramener un bon nombre. Si l'on m'a bien renseigné, les convertis de ce réveil furent dans cette ville une grande puissance pour le bien ; et beaucoup d'entre eux y sont encore, et travaillent très activement à l'avancement de la religion.

Mme Finney organisa des réunions de prière pour les dames, qui se tenaient dans les salles annexes des Églises. Ces réunions furent très suivies et devinrent fort intéressantes. Les dames étaient parfaitement unies et très ardentes, et elles devinrent, sous la main de Dieu, l'une des principales forces de l'avancement de son œuvre en ce lieu.

Nous partîmes de là vers le début d'avril et nous allâmes à New York, sur le chemin du retour. Là, je prêchai quelques fois pour le pasteur Henry Ward Beecher, à Brooklyn ; et il y avait parmi la population une influence religieuse croissante et de plus en plus profonde, quand j'arrivai comme quand je partis. Mais je ne prêchai que quelques fois, parce que ma santé céda et que je fus obligé de m'arrêter. Nous rentrâmes chez nous et poursuivîmes ici nos travaux comme d'habitude, avec le résultat presque constant d'une grande influence religieuse parmi nos étudiants, qui s'étendit plus ou moins largement aux habitants.

L'hiver suivant, nous quittâmes Oberlin à l'époque habituelle et partîmes vers l'Est pour occuper un champ de travail où l'on nous avait invités. Pendant que nous étions à Hartford, l'hiver précédent, nous avions reçu une invitation très pressante à aller travailler dans la ville de Syracuse. Le pasteur de l'Église congrégationaliste était descendu à Hartford pour me persuader, si possible, de repartir avec lui. Je ne pus voir que ce fût mon devoir d'y aller à ce moment-là, et je n'y pensai plus. Mais cette fois, en route vers l'Est, nous rencontrâmes ce pasteur à Rochester. Il n'était plus alors pasteur de l'Église congrégationaliste de Syracuse. Mais il portait un si grand intérêt à cette Église qu'il finit par m'amener à lui promettre de m'arrêter là et d'y passer au moins un dimanche. C'est ce que nous fîmes, et nous trouvâmes la petite Église très découragée. Ses membres étaient peu nombreux. L'Église se composait surtout de personnes aux vues très radicales sur toutes les grandes questions de réforme. Les Églises presbytériennes, et les autres Églises en général, n'avaient pas la moindre sympathie pour elle, et il semblait que l'Église congrégationaliste allait s'éteindre.

Je prêchai un dimanche, et j'en appris assez sur la situation pour être amené à rester un autre dimanche. Bientôt, je commençai à apercevoir du mouvement parmi les ossements desséchés. Quelques-uns des principaux membres de l'Église congrégationaliste commencèrent à se faire des confessions les uns aux autres, et à confesser publiquement leurs égarements loin de Dieu, ainsi que d'autres choses qui avaient

suscité contre eux des préventions dans la ville. Cela leur concilia les gens d'alentour, qui commencèrent à venir ; bientôt leur lieu de culte fut trop étroit pour contenir la foule ; et, bien que je n'eusse pas compté rester plus d'un dimanche, je ne voyais pas clairement le moyen de partir, et je restai de dimanche en dimanche. L'intérêt ne cessa de grandir et de s'étendre. Le Seigneur ôta les obstacles et rapprocha les chrétiens les uns des autres.

Les Églises presbytériennes s'ouvrirent à nos réunions, et les conversions se multiplièrent de tous côtés. Cependant, comme dans quelques autres cas, j'adressai surtout ma prédication aux chrétiens. Il y avait eu très peu de sympathie entre eux ; et une grande œuvre était nécessaire parmi les chrétiens de profession avant que le chemin pût être préparé hors des Églises. Je continuai ainsi à travailler dans les différentes Églises jusqu'à ce que la Seconde Église presbytérienne se trouve sans pasteur ; après quoi nous concentrâmes là nos réunions dans une large mesure, et nous tînmes bon tout l'hiver.

Là encore, Mme Finney organisa ses réunions de dames avec un grand succès. Elle les tenait en général dans la salle de conférences de la Première Église presbytérienne, je crois ; une salle spacieuse et commode pour de telles réunions. Bien des faits très intéressants se produisirent cet hiver-là dans ses réunions. Les chrétiens de différentes dénominations semblèrent, au bout d'un moment, se fondre ensemble, et toutes les difficultés qui avaient existé entre eux parurent levées. Les Églises presbytériennes et l'Église congrégationaliste étaient toutes sans pasteur pendant mon séjour, et c'est pourquoi aucune d'elles n'ouvrit ses portes pour recevoir les convertis. Je le voulais bien ainsi, car je savais que si elles commençaient à recevoir les convertis, il y aurait un grand danger de voir naître des jalousies qui gâteraient l'œuvre.

Comme nous allions partir, au printemps, j'annonçai du haut de la chaire, sous ma propre responsabilité, que le dimanche suivant nous célébrerions la sainte cène, et que tous les chrétiens qui aimaient

vraiment le Seigneur Jésus-Christ, et qui en donnaient la preuve par leur vie, y étaient invités. Ce fut l'une des célébrations de la cène les plus émouvantes que j'aie jamais vues. L'église était remplie de communiants. Deux pasteurs très âgés, les pères Waldo et Brainard, y assistèrent et aidèrent à la distribution de la cène. Toute l'assemblée fut profondément attendrie ; et je crois n'avoir jamais vu nulle part une communion plus aimante et plus joyeuse du peuple de Dieu.

Après mon départ, toutes les Églises se pourvurent de pasteurs. On m'a rapporté que ce réveil eut des fruits grands et durables. L'Église congrégationaliste se bâtit un lieu de culte plus grand ; et elle est restée depuis, je crois, une Église et une assemblée en bonne santé. Les Églises presbytériennes, et je crois aussi les Églises baptistes, furent très affermies dans la foi et s'accrurent en nombre.

L'œuvre fut très profonde chez un grand nombre de chrétiens de profession. Il se produisit un fait très frappant que je vais rapporter. Il y avait une dame du nom de C..., la femme chrétienne d'un mari inconverti. C'était une dame d'un grand raffinement, belle de caractère comme de personne. Son mari était négociant, un homme d'une bonne moralité. Elle assista à nos réunions et prit vivement conscience de son besoin d'une œuvre de grâce plus profonde dans son âme. Elle vint me voir un jour, dans un état de recherche très inquiète. J'eus avec elle quelques instants d'entretien, et j'attirai surtout son attention sur la nécessité d'une consécration complète et sans réserve d'elle-même et de tout ce qu'elle avait au Christ. Je lui dis que, lorsqu'elle aurait fait cela, il lui faudrait croire pour recevoir le sceau du Saint-Esprit. Elle avait entendu prêcher la doctrine de la sanctification, qui l'avait vivement intéressée ; et elle demandait comment l'obtenir. Je lui donnai la brève indication que j'ai rapportée, et elle se leva précipitamment et me quitta. Son esprit était sous une telle pression qu'elle semblait avoir hâte de saisir la plénitude qui était en Christ. Je ne crois pas qu'elle soit restée dans ma chambre plus de cinq ou dix minutes, et elle me quitta comme quelqu'un qui a une affaire pressante sur les bras. L'après-midi, elle

revint aussi remplie du Saint-Esprit, selon toute apparence humaine, qu'elle pouvait l'être. Elle me dit que le matin, en me quittant, elle s'était hâtée de rentrer chez elle, était allée aussitôt dans sa chambre, s'était jetée devant Dieu et s'était consacrée à lui entièrement, elle et tout ce qu'elle avait. Elle me dit qu'elle avait compris bien plus clairement que jamais auparavant ce que cela voulait dire ; et elle s'était remise, elle et toutes choses, pleinement et entièrement entre les mains du Christ. Son esprit était aussitôt devenu parfaitement calme, et elle avait senti qu'elle commençait à recevoir de la plénitude du Saint-Esprit. En très peu de temps, elle sembla élevée au-dessus d'elle-même, et sa joie était si grande qu'elle pouvait à peine se retenir de crier.

J'eus un entretien avec elle, et je vis qu'elle risquait de se laisser emporter par une exaltation excessive. Je lui en dis autant que j'osai pour la mettre en garde contre ce danger, et elle rentra chez elle.

Quelques jours plus tard, son mari vint me trouver un matin avec son traîneau et me proposa une promenade avec lui. J'acceptai, et je m'aperçus qu'il voulait me parler de sa femme. Il me dit qu'elle avait été élevée chez les Amis, et que lorsqu'il l'avait épousée, il la tenait pour l'une des femmes les plus parfaites qu'il eût jamais connues. Mais finalement, dit-il, elle s'était convertie, et il avait alors observé en elle un changement plus grand qu'il ne l'aurait cru possible ; car il la croyait auparavant aussi parfaitement morale dans sa conduite extérieure qu'on pouvait l'être. Néanmoins, le changement de son esprit et de son comportement, au moment de sa conversion, était si manifeste, dit-il, que personne ne pouvait en douter. « Depuis, dit-il, je l'ai crue presque parfaite, ou même tout à fait. Mais, continua-t-il, voilà qu'elle a manifestement traversé un changement plus grand que jamais. Je le vois en toutes choses, dit-il. Il y a en elle un tel esprit, un tel changement, une telle énergie dans sa religion, et une telle plénitude de joie, de paix et d'amour ! » Il me demanda : « Que dois-je en penser ? Comment dois-je comprendre cela ? De tels changements se produisent-ils vraiment chez les chrétiens ? »

Je le lui expliquai de mon mieux. J'essayai de lui faire comprendre ce qu'elle était par son éducation de quakeresse, et ce que sa conversion avait fait pour elle ; puis je lui dis que c'était un nouveau baptême du Saint-Esprit qui l'avait si profondément changée cette fois-ci. Elle est depuis partie pour le ciel ; mais la saveur de cette onction du Saint-Esprit demeura en elle, à ce qu'on m'a dit, jusqu'au jour de sa mort.

Il y a un fait, que j'ai souvent entendu Mme Finney raconter, qui se produisit dans ses réunions et qui mérite d'être noté ici. Ses réunions de dames se composaient des dames les plus instruites des différentes Églises. Beaucoup d'entre elles étaient sans doute délicates. Mais il y avait une vieille femme âgée et sans instruction qui assistait à leurs réunions, et qui prenait parfois la parole, apparemment au grand agacement de ces dames. Elle s'était mis dans l'idée, on ne sait comment, qu'elle avait le devoir de parler à chaque réunion ; et quelquefois elle se levait pour se plaindre du Seigneur, qui lui imposait de parler en réunion alors que tant de dames instruites pouvaient y assister sans y prendre part. Elle se demandait pourquoi Dieu lui faisait un devoir de parler, tandis que ces belles dames, qui auraient pu parler de façon si édifiante, pouvaient assister aux réunions et « n'avoir pas de croix à porter », comme elle disait. Elle semblait toujours parler d'un ton geignard et plaintif. La part qu'elle se croyait obligée de prendre à chaque réunion agaçait et décourageait beaucoup ma femme. Elle voyait que cela n'intéressait pas ces dames ; et cela lui paraissait plutôt un élément de trouble.

Mais après que les choses eurent ainsi marché quelque temps, un jour, cette même vieille femme se leva dans la réunion, et un esprit nouveau était sur elle. Dès qu'elle ouvrit la bouche, il fut évident pour tout le monde qu'un grand changement s'était opéré en elle. Elle était venue à la réunion remplie du Saint-Esprit, et elle répandit son expérience toute fraîche, à l'étonnement de toutes. Les dames furent très intéressées par ce que disait la vieille femme ; et elle poursuivit le récit de ce que le Seigneur avait fait pour elle avec un sérieux qui porta la conviction dans

tous les esprits. Toutes se tournèrent et se penchèrent vers elle pour ne pas perdre un mot de ce qu'elle disait ; les larmes se mirent à couler, et un grand mouvement de l'Esprit sembla aussitôt visible dans toute la réunion. Un changement aussi remarquable fit un bien immense, et la vieille femme devint la préférée de toutes. Désormais, on s'attendait à l'entendre ; et l'on était ravi, de réunion en réunion, de l'entendre raconter ce que le Seigneur avait fait et faisait encore pour son âme.

Je trouvai à Syracuse une chrétienne qu'on appelait « la mère Austin », une femme d'une foi tout à fait remarquable. Elle était pauvre et dépendait entièrement, pour sa subsistance, de la charité des gens. C'était une femme sans instruction, et elle avait manifestement été élevée dans une famille fort peu cultivée. Mais elle avait une foi telle qu'elle gagnait la confiance de tous ceux qui la connaissaient. Chrétiens et incroyants semblaient unanimement convaincus que la mère Austin était une sainte. Je ne crois pas avoir jamais vu une foi plus grande dans sa simplicité que celle que montrait cette femme. On me rapporta une foule de faits à son sujet, qui montraient sa confiance en Dieu, et de quelle manière remarquable Dieu pourvoyait à ses besoins jour après jour. Elle me dit un jour : « Frère Finney, il m'est impossible de manquer de quoi que ce soit de nécessaire à la vie, parce que Dieu m'a dit : “Confie-toi en l'Éternel, et pratique le bien ; tu habiteras le pays, et tu seras nourri, assurément” (Psaume 37,3). » Elle me raconta bien des faits de sa vie, et d'autres m'en racontèrent beaucoup, qui illustraient la puissance de sa foi.

Elle me raconta qu'un samedi soir, un de ses amis, mais un homme impénitent, vint la voir ; et qu'après avoir causé un moment, il lui offrit en partant un billet de cinq dollars. Elle dit qu'elle sentit intérieurement un avertissement de ne pas le prendre. Elle sentait que ce serait, de la part de cet homme, un acte de propre justice, et que cela pourrait lui faire plus de mal à lui qu'à elle de bien. Elle refusa donc de le prendre, et il s'en alla. Elle dit qu'elle avait tout juste assez de bois et de nourriture à la maison pour tenir jusqu'après le dimanche, et rien de plus ; et elle n'avait absolument aucun moyen de s'en procurer davantage. Mais elle n'avait

pas du tout peur de se confier en Dieu dans une telle situation, comme elle l'avait fait depuis tant d'années.

Le dimanche, il survint une violente tempête de neige. Le lundi matin, la neige atteignait plusieurs pieds de hauteur, et les rues étaient si bien bloquées qu'on ne pouvait sortir sans se frayer un chemin. Elle avait un jeune fils qui vivait avec elle, et tous deux formaient toute la famille. Ils se levèrent le matin et se trouvèrent bloqués par la neige de tous côtés. Ils parvinrent à rassembler assez de combustible pour un petit feu, et bientôt le garçon commença à demander ce qu'ils auraient pour le petit-déjeuner. Elle lui répondit : « Je ne sais pas, mon fils ; mais le Seigneur y pourvoira. » Elle regarda dehors : personne ne pouvait passer dans les rues. Le garçon se mit à pleurer amèrement, persuadé qu'ils allaient mourir de froid et de faim. Cependant, dit-elle, elle continua à faire les préparatifs qu'elle pouvait pour le petit-déjeuner, au cas où quelque chose arriverait. Je crois qu'elle me dit qu'elle mit la table et prépara tout pour son petit-déjeuner, croyant que quelque chose viendrait en temps voulu. Bientôt, elle entendit de grands éclats de voix dans la rue ; elle alla à la fenêtre voir ce que c'était, et aperçut un homme dans un traîneau à une place, et quelques hommes avec lui qui pelletaient la neige pour que le cheval puisse passer. Ils arrivèrent jusqu'à sa porte, et voici qu'ils lui apportaient du combustible et des provisions en abondance, tout ce qu'il fallait pour qu'elle soit à l'aise pendant plusieurs jours. Mais le temps me manquerait pour raconter les cas où elle fut secourue d'une manière aussi frappante que celle-ci. En fait, il était notoire dans toute la ville, pour autant que j'aie pu l'apprendre, que la foi de la mère Austin était comme une banque, et qu'elle ne manqua jamais du nécessaire, parce qu'elle tirait sur Dieu.

Je n'ai jamais su le nombre des convertis à Syracuse à cette époque. À vrai dire, je n'ai jamais eu l'habitude de m'assurer du nombre des convertis qui donnaient de l'espérance.

Chapitre 31

À Western et à Rome, en 1854-1855

L'hiver suivant, à Noël, nous retournâmes à Western, dans le comté d'Oneida, où, comme je l'ai déjà raconté, j'avais commencé mes travaux à l'automne 1825. Les habitants étaient de nouveau sans pasteur à ce moment-là ; nous y passâmes plusieurs semaines, dans un travail très intéressant et avec des résultats très marqués.

Parmi les faits frappants de ce réveil-là, je citerai le cas d'un jeune homme. Il était fils de parents pieux, et l'on priait pour lui depuis longtemps. Ses parents étaient des membres en vue de l'Église. Son père était même l'un des anciens de l'Église, et sa mère était une femme pieuse, une femme de prière. Quand je commençai mes travaux là-bas, à la grande surprise et au grand chagrin de ses parents, et des chrétiens en général, il se montra extrêmement hostile à la prédication, aux réunions en général et à tout ce qui se faisait pour favoriser le réveil. Il s'engagea contre le réveil de toute la force de sa volonté et, à ce qu'on me rapporta, il affirma que « ni Finney ni l'enfer ne pourraient le convertir ». Il tint beaucoup de propos très odieux et impies, au point que ses parents en étaient profondément affligés ; mais je ne crois pas qu'on l'ait jamais soupçonné d'aucune immoralité extérieure.

Mais la parole de Dieu le pressait de jour en jour, jusqu'à ce qu'il ne pût plus y tenir. Un matin, il vint à ma chambre. Son aspect était vraiment saisissant. Je ne saurais le décrire. J'ai rarement vu quelqu'un dont l'état d'esprit eût laissé une telle empreinte sur le visage. Il paraissait presque fou, et il tremblait si fort qu'une fois assis, il faisait sensiblement trembler les meubles de la pièce. Je remarquai, en lui prenant la main, qu'elle était très froide. Ses lèvres étaient bleues, et tout son aspect était fort alarmant. Le fait est qu'il avait résisté à ses convictions aussi longtemps

qu'il avait pu le supporter. Quand il fut assis, je lui dis : « Mon cher jeune homme, qu'avez-vous donc ? » « Oh ! dit-il, j'ai commis le péché impardonnable. » Je répondis : « Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? » « Oh ! dit-il, je sais que je l'ai commis, et je l'ai fait exprès. »

Il me raconta alors ce qui lui était arrivé. « Il y a quelques années, dit-il, on me mit entre les mains un livre intitulé *Le Livre des pirates*. Je le lus, et il produisit sur mon esprit un effet tout à fait extraordinaire. Il m'inspira une sorte d'ambition terrible et infernale : être le plus grand pirate qui eût jamais vécu. Je résolus d'être à la tête de tous les voleurs de grand chemin, de tous les bandits et de tous les pirates dont on ait jamais écrit l'histoire. Mais, dit-il, mon éducation religieuse me barrait la route. Les enseignements et les prières de mes parents semblaient se dresser devant moi, si bien que je ne pouvais pas avancer. Or j'avais entendu dire qu'il était possible d'attrister l'Esprit de Dieu au point de l'éloigner, et d'éteindre son influence de sorte qu'on ne la sente plus. J'avais lu aussi qu'il était possible de cautériser ma conscience, pour qu'elle ne me trouble plus ; et, une fois ma résolution prise, ma première affaire fut de me débarrasser de mes convictions religieuses, afin de pouvoir aller de l'avant et commettre toutes sortes de vols et de meurtres sans aucun remords de conscience. Je me mis donc délibérément à blasphémer contre le Saint-Esprit. » Il me dit alors de quelle manière il s'y était pris, et ce qu'il avait dit au Saint-Esprit ; mais c'était trop blasphématoire pour être répété.

Il continua : « Je sentis alors qu'il fallait bien que l'Esprit de Dieu me quitte, et que ma conscience ne me trouble plus. Au bout de peu de temps, je résolus de commettre quelque crime, pour voir l'effet que cela me ferait. Il y avait une maison d'école en face de chez nous ; un soir, j'allai y mettre le feu. Puis je rentrai dans ma chambre et me couchai. Mais on découvrit bientôt l'incendie. Je me levai et me mêlai à la foule qui s'était rassemblée pour l'éteindre ; mais tous les efforts furent vains, et l'école brûla entièrement. » Incendier ainsi un bâtiment était un crime passible de la prison d'État. Il le savait. Je lui demandai s'il était allé plus

loin dans le crime. Il répondit : « Non. » Et je crois qu'il ajouta qu'il n'avait pas trouvé sa conscience en repos à ce sujet, comme il s'y attendait. Je lui demandai si on l'avait jamais soupçonné d'avoir mis le feu à l'école. Il répondit qu'à sa connaissance non, mais que d'autres jeunes gens avaient été soupçonnés, et qu'on avait parlé d'eux. Je lui demandai ce qu'il comptait faire. Il répondit qu'il allait trouver les administrateurs de l'école pour l'avouer, et il me demanda si je ne voudrais pas l'accompagner.

J'allai avec lui chez l'un des administrateurs, qui habitait tout près, et le jeune homme me demanda si je ne voudrais pas lui exposer les faits. Je le fis. L'administrateur était un brave homme, et un grand ami des parents de ce jeune homme. Cette nouvelle le bouleversa. Le jeune homme se tenait devant lui sans pouvoir dire un mot. Après m'être entretenu un moment avec l'administrateur, je dis : « Nous allons voir les autres administrateurs. » Ce monsieur répondit : « Non, il n'est pas nécessaire que vous y alliez ; je les verrai moi-même et je leur raconterai toute l'histoire. » Il assura le jeune homme que lui-même lui pardonnait de bon cœur ; et il pensait que les autres administrateurs, ainsi que les habitants de la commune, lui pardonneraient aussi, et ne lui feraient supporter aucuns frais à ce sujet, ni à lui ni à ses parents.

Je retournai alors à ma chambre, et le jeune homme rentra chez lui. Il n'était toujours pas en repos. Le soir, comme je me rendais à la réunion, il me rencontra à la porte et me dit : « Il faut que je fasse une confession publique. Plusieurs jeunes gens ont été soupçonnés de cette affaire, et je veux que les gens sachent que c'est moi qui l'ai fait, que je n'avais pas de complice, et que personne d'autre que Dieu et moi ne le savait. » Et il ajouta : « Monsieur Finney, voulez-vous bien le dire aux gens ? Je serai présent, et je dirai tout ce qu'il faudra dire, si quelqu'un pose des questions ; mais je ne me sens pas capable d'ouvrir la bouche. Vous pouvez tout leur raconter. »

Quand l'assemblée fut réunie, je me levai et exposai les faits. La famille était si connue et si aimée dans la localité que ce récit fit une grande impression. Dans toute l'assemblée, on sanglotait et on pleurait. Après avoir fait cette confession complète, il trouva la paix. De sa vie religieuse depuis lors, je ne sais pas grand-chose. J'ai appris récemment, cependant, qu'il était resté attaché au Christ, et qu'il ne semblait pas être retombé. Il s'engagea dans l'armée pendant la guerre de Sécession, et fut tué à la bataille de Fort Fisher.

Dans mon récit des réveils jusqu'ici, j'ai passé sous silence un grand nombre de crimes commis par des personnes qui venaient me demander conseil et me racontaient les faits. Bien souvent, au cours de ces réveils, des restitutions, parfois de plusieurs milliers de dollars, furent faites par des gens dont la conscience était troublée, soit parce qu'ils avaient obtenu cet argent directement par fraude, soit parce qu'ils l'avaient gagné par quelque abus égoïste dans leurs relations d'affaires.

Le premier hiver que je passai à Boston amena un très grand nombre de révélations de ce genre. J'y avais prêché un dimanche matin sur ce texte : « Celui qui cache ses transgressions ne prospère point », et l'après-midi sur la suite du verset : « Mais celui qui les avoue et les délaisse obtient miséricorde » (Proverbes 28,13). Je me souviens que les résultats de ces deux sermons furent tout à fait extraordinaires. Pendant des semaines, des personnes de presque tous les âges et des deux sexes vinrent me demander des conseils spirituels, en me révélant qu'elles avaient commis diverses fraudes, et des péchés de presque toute espèce. Des jeunes gens avaient volé leurs patrons ; des femmes avaient dérobé des montres, et à peu près tous les articles de toilette féminine. On aurait vraiment dit que la parole du Seigneur atteignait les consciences avec une telle puissance, en ce temps-là et dans cette ville, qu'elle mettait à nu un véritable repaire de méchanceté. Il me faudrait assurément des heures pour énumérer les crimes dont j'eus personnellement connaissance par les aveux de ceux qui les avaient commis. Mais dans chaque cas, ces personnes semblaient

profondément repentantes, et elles étaient disposées à restituer dans toute la mesure de leurs moyens.

Mais, pour revenir de cette digression à Western : le réveil y fut d'un caractère très intéressant, et un bon nombre d'âmes naquirent à Dieu. Je me souviens avec beaucoup d'intérêt de la conversion d'une jeune femme. Elle tenait l'école du village. Son père était, je crois, un sceptique ; et, d'après ce que je compris, elle était fille unique, et la grande préférée de son père. C'était un homme, si l'on m'a bien renseigné, d'une influence considérable dans la commune, mais il n'assistait pas du tout à nos réunions. Il habitait une ferme à l'écart du village. Le village est d'ailleurs très petit, et les habitants sont dispersés dans la vallée de la Mohawk et sur les collines de part et d'autre, si bien que la grande masse des habitants doit faire un assez long chemin pour venir aux réunions.

J'avais entendu dire que cette jeune femme n'assistait guère à nos réunions, et qu'elle manifestait une assez forte opposition à l'œuvre. Un jour, en passant devant l'école, j'entrai pour lui parler. Elle parut d'abord surprise de me voir entrer. Je ne lui avais jamais été présenté, et je ne l'aurais pas reconnue si je ne l'avais trouvée à cet endroit. Elle me connaissait pourtant, et elle eut d'abord l'air de reculer devant moi. Je lui pris la main avec beaucoup de bonté, et lui dis que j'étais entré pour lui parler de son âme. « Mon enfant, lui dis-je, où en êtes-vous ? Avez-vous donné votre cœur à Dieu ? » Je lui dis cela en lui tenant la main. Elle baissa la tête et ne fit aucun effort pour retirer sa main. Je vis aussitôt qu'une influence qui la soumettait venait sur elle, une influence si profonde et si remarquable que je fus presque certain qu'elle allait se soumettre à Dieu sur-le-champ.

Tout ce que j'attendais en entrant, c'était de lui dire quelques mots qui, je l'espérais, la feraient réfléchir, et de convenir d'un moment pour m'entretenir plus longuement avec elle. Mais l'impression fut aussitôt si manifeste, et son cœur sembla se briser si facilement, qu'après quelques phrases dites calmement et doucement, elle parut renoncer à son

opposition et être prête à saisir le Seigneur Jésus-Christ. Je lui demandai alors si je pouvais dire quelques mots aux élèves ; elle me répondit que oui, qu'elle le souhaitait. Je le fis, puis je lui demandai si je pouvais la présenter à Dieu dans la prière, elle et ses élèves. Elle dit qu'elle le souhaitait, et elle fut très profondément émue devant toute l'école. Nous priâmes, et ce fut un moment très solennel, où les cœurs fondaient. À partir de ce moment, la jeune femme sembla vaincue, et passée de la mort à la vie. Elle ne vécut pas longtemps ensuite avant de partir, j'en ai la confiance, pour le ciel.

Ces deux séjours à Western étaient séparés d'environ trente ans. Une autre génération que celle qui y vivait au temps du premier réveil où j'avais travaillé là était venue habiter l'endroit. J'y trouvai cependant quelques-uns des anciens membres. Mais l'assemblée était en grande partie nouvelle, et composée surtout de personnes plus jeunes, qui avaient grandi après le premier réveil.

Comme lors du premier réveil, les gens de Rome apprirent ce qui se passait à Western, et montèrent en assez grand nombre pour assister à nos réunions. Cela m'amena, au bout de quelques semaines, à descendre à Rome et à y passer quelque temps.

L'état de la religion à Western s'est, je crois, beaucoup amélioré depuis ce dernier réveil. Le culte et les ordonnances de l'Évangile s'y sont maintenus, et je crois que l'on a fait des progrès considérables dans la bonne direction. Les B... ont tous quitté Western, à l'exception d'un fils et de sa famille. Cette famille nombreuse et intéressante s'est dispersée : l'un d'eux est resté à Western, un autre est à Utica, et un fils, converti lors du premier réveil, est depuis de longues années pasteur de la Première Église presbytérienne de Watertown, dans l'État de New York.

Lors de mon premier séjour à Rome, et pendant bien des années ensuite, l'Église était congrégationaliste. Mais quelques années avant mon dernier séjour, ils avaient installé un pasteur presbytérien, un jeune homme, qui estimait que l'Église devait être presbytérienne plutôt que

congrégationaliste. Il le proposa et le recommanda à l'Église, et il parvint à faire adopter ce changement, mais au grand mécontentement d'un grand nombre de personnes influentes de l'Église. Cela avait créé à Rome une situation très fâcheuse ; et quand j'y arrivai de Western, j'appris pour la première fois cette très grave division des sentiments dans l'Église. Leur pasteur avait perdu la confiance et l'affection d'un nombre considérable de membres très influents de son Église.

Quand j'appris où en étaient les choses, je fus persuadé qu'on ne pourrait pas faire grand-chose pour favoriser un réveil général si l'on ne parvenait pas à guérir ce différend. Mais on en avait tant parlé, et les principaux intéressés s'étaient tellement engagés, que je m'efforçai en vain d'amener une réconciliation. Ce n'était pas un sujet à traiter en chaire ; mais dans des entretiens particuliers, j'essayai d'arracher cette racine d'amertume. Je constatai que les deux partis ne voyaient pas les faits de la même façon. Je continuai pourtant à prêcher ; l'Esprit du Seigneur fut répandu, les conversions étaient très fréquentes, et j'ai confiance qu'il s'est fait beaucoup de bien.

Mais après avoir cherché en vain à obtenir une union des sentiments et des efforts telle que Dieu pût l'approuver, je résolus de les quitter. J'ai appris depuis que quelques-uns des membres mécontents de l'Église allèrent se joindre à l'Église de Western, quittant tout à fait celle de Rome. Je suppose que le pasteur fit ce qu'il estimait être son devoir dans cette controverse, mais les divisions qui en résultèrent me furent extrêmement pénibles, car je portais à cette Église un intérêt tout particulier.

Chapitre 32

Le réveil de Rochester, en 1856

À l'automne 1855, nous fûmes de nouveau appelés à Rochester pour travailler au salut des âmes. Au début, je n'avais pas envie d'y aller, mais un messager arriva avec une demande pressante, portant les signatures d'un grand nombre de personnes, les unes chrétiens de profession, les autres non. Après beaucoup de réflexion et de prière, j'acceptai. Nous commençâmes nos travaux, et il apparut très vite que l'Esprit de Dieu agissait parmi la population. Quelques chrétiens de cette ville, et surtout le frère qui était venu me chercher, avaient prié avec la plus grande ferveur tout l'été pour que l'Esprit y soit répandu. Quelques âmes avaient lutté avec Dieu jusqu'à sentir qu'elles étaient à la veille d'un grand réveil. Quand j'exposai mes objections à retourner travailler à Rochester, le frère qui était venu me chercher les écarta toutes en disant : « Le Seigneur va vous envoyer à Rochester, vous irez à Rochester cet hiver, et nous aurons un grand réveil. » Malgré tout, je ne me décidai qu'avec beaucoup d'hésitation. Mais une fois arrivé, je fus vite convaincu que cela venait de Dieu. Je commençai à prêcher dans les différentes Églises. La Première Église presbytérienne de la ville était de l'ancienne école, et elle n'ouvrit pas ses portes à nos réunions. Mais l'Église congrégationaliste et les deux autres Églises presbytériennes, avec leurs pasteurs, prirent l'œuvre en main et s'y engagèrent avec ardeur et succès. Les Églises baptistes entrèrent aussi dans l'œuvre cette fois-ci, et les Églises méthodistes travaillèrent à leur manière à l'étendre. Nous tenions chaque jour, à midi, des réunions de prière très fréquentées, où régnait un excellent esprit.

Peu après le début de mes travaux, on m'adressa une demande signée par les membres du barreau et plusieurs juges (deux juges de la cour d'appel et, je crois, un ou deux juges de la cour suprême qui résidaient en ville), me priant de prêcher de nouveau une série de conférences aux hommes

de loi sur le gouvernement moral de Dieu. J'accédai à leur demande. Cette fois, je commençai ma série aux hommes de loi en prêchant d'abord sur ce texte : « Nous nous recommandons à toute conscience d'homme devant Dieu » (2 Corinthiens 4,2). Je commençai par faire remarquer que le texte supposait que tout homme a une conscience. Puis je donnai une définition de la conscience, et je montrai ce qu'affirme réellement la conscience de tout homme : que tout homme se sait pécheur contre Dieu ; qu'il sait donc que Dieu doit le condamner comme pécheur ; et que tout homme sait que sa propre conscience le condamne comme pécheur. Je savais qu'il y avait parmi les hommes de loi quelques sceptiques. L'un d'eux avait même déclaré, quelques mois plus tôt, qu'il n'assisterait plus jamais à une réunion chrétienne ; qu'il ne croyait pas à la religion chrétienne et ne voulait pas faire semblant d'y croire ; que cela le mettait dans une position fausse, et qu'il était résolu à ne plus témoigner aucun respect aux institutions du christianisme.

Je conçus mes conférences, soir après soir, dans le but de convaincre les hommes de loi que, si la Bible n'était pas vraie, il n'y avait pas d'espoir pour eux. Je m'efforçai de montrer qu'ils ne pouvaient pas conclure que Dieu leur pardonnerait parce qu'il est bon, car sa bonté même pouvait l'empêcher de leur pardonner. Il pouvait n'être, tout bien considéré, ni sage ni bon de pardonner à un monde de pécheurs tel que nous savons l'être ; et, sans la Bible pour éclairer cette question, il était impossible à la raison humaine d'arriver à la conclusion que des pécheurs pouvaient être sauvés. En admettant que Dieu soit infiniment bienveillant, nous ne pouvions pas en conclure qu'un pécheur, quel qu'il soit, pouvait être pardonné ; nous devions au contraire en conclure que les pécheurs impénitents ne pouvaient pas être pardonnés. Je m'efforçai de déblayer le terrain de manière à ne leur laisser d'autre recours que la Bible, en tant qu'elle révèle la seule voie raisonnable par laquelle ils pouvaient espérer le salut.

À la fin de ma première conférence, j'appris que l'homme de loi dont j'ai parlé, celui qui avait dit qu'il n'assisterait plus jamais à une réunion

chrétienne, avait dit à un ami en rentrant chez lui qu'il s'était trompé, qu'il était persuadé qu'il y avait dans le christianisme plus qu'il ne l'avait supposé, et qu'il ne voyait aucun moyen d'échapper à l'argumentation qu'il venait d'entendre ; et, de plus, qu'il assisterait à toutes ces conférences, et se ferait une opinion d'après les faits et les arguments qui seraient présentés.

Je continuai d'insister sur ce point jusqu'à ce que je sente qu'ils étaient réellement enfermés, sans autre espérance que le Christ et les révélations de l'Évangile. Mais je n'avais pas encore présenté le Christ ; je les laissais enfermés sous la loi, condamnés par leur propre conscience, et condamnés à la mort éternelle. Comme je m'y attendais, cela prépara efficacement le chemin à un accueil chaleureux du bienheureux Évangile. Quand j'en vins à exposer l'Évangile comme révélant la seule voie de salut possible ou concevable pour les pécheurs, ils cédèrent, comme ils l'avaient fait lors d'une précédente série de conférences, des années auparavant. Ils commencèrent à se briser, et une forte proportion d'entre eux furent convertis, selon toute espérance.

Chose tout à fait remarquable : les trois réveils dont j'ai été témoin à Rochester commencèrent tous et firent leurs premiers progrès dans les classes supérieures de la société. Cela favorisa beaucoup l'extension générale de l'œuvre, et aida à vaincre l'opposition.

Il y eut dans ce réveil, comme dans le précédent, beaucoup de conversions très frappantes. L'œuvre s'étendit et suscita tant d'intérêt qu'elle devint le sujet de conversation général dans toute la ville et dans la région environnante. Des négociants s'arrangèrent pour que leurs commis assistent aux réunions, une partie un jour, l'autre partie le lendemain. L'œuvre devint si générale dans toute la ville que dans tous les lieux publics, dans les magasins et les auberges, dans les banques, dans la rue, dans les voitures publiques, partout, l'œuvre du salut qui s'accomplissait était le sujet qui absorbait les esprits.

Des hommes qui avaient résisté lors des réveils précédents se courbèrent, en grand nombre, devant le Christ dans celui-ci. Des hommes qui avaient ouvertement violé le sabbat, d'autres qui avaient été ouvertement blasphémateurs, en fait toutes les classes de personnes, des plus haut placées aux plus humbles, des plus riches aux plus pauvres, furent visitées par la puissance de ce réveil et amenées au Christ. Je restai là tout l'hiver, et le réveil ne cessa de grandir jusqu'à la fin. Le docteur Anderson, président de l'université, s'engagea dans l'œuvre de tout cœur et, à ce que j'ai compris, un grand nombre des étudiants de l'université se convertirent à ce moment-là. Les pasteurs des deux Églises baptistes prirent part à l'effort, et je prêchai plusieurs fois dans leurs églises.

Mme Finney connaissait bien Rochester, y ayant vécu de nombreuses années, et ayant été témoin des deux grands réveils précédents auxquels j'avais travaillé. Elle prit à ce réveil un intérêt passionné, et travailla, comme d'habitude, avec beaucoup de zèle et de succès. Comme les fois précédentes, je trouvai les habitants de Rochester disposés, comme les nobles Béréens, à recevoir « la parole avec beaucoup d'empressement », et à examiner « chaque jour les Écritures, pour voir si ce qu'on leur disait était exact » (Actes 17,11). Beaucoup de dames de Rochester usèrent de toute leur influence pour amener toutes les classes aux réunions et au Christ. Certaines visitaient les magasins et les maisons de commerce, et usaient de toute leur influence pour obtenir que les personnes employées dans ces établissements assistent à nos réunions. Beaucoup d'hommes travaillant à l'exploitation du chemin de fer se convertirent, et finalement une grande partie du trafic du dimanche sur les lignes fut suspendue, à cause du grand mouvement religieux qui touchait la ville et ceux qui étaient employés sur les lignes.

L'œuvre bénie de la grâce s'étendit et grandit au point qu'on eut l'impression que la ville entière allait se convertir. Comme lors des réveils précédents, l'œuvre se répandit de ce centre dans les villes et les villages des environs. Il est tout à fait remarquable que les réveils de Rochester

aient eu une si grande influence sur d'autres villes et villages, proches et lointains.

Les moyens employés pour favoriser ce réveil furent les mêmes que dans chacun des grands réveils précédents. On prêcha les mêmes doctrines. On employa les mêmes mesures, avec des résultats en tout point semblables à ceux qu'on avait obtenus lors des réveils précédents. On vit, comme auparavant, une attention sérieuse et sincère à la parole prêchée, une recherche très intelligente de la vérité telle qu'elle est réellement enseignée dans la Bible. Je n'ai jamais prêché nulle part avec plus de plaisir qu'à Rochester. C'est une population très intelligente, qui a toujours fait preuve d'une franchise, d'un sérieux et d'un goût pour la vérité supérieurs à tout ce que j'ai vu, sur une aussi grande échelle, en aucun autre endroit. J'ai travaillé dans d'autres villes où les gens étaient encore plus instruits qu'à Rochester. Mais dans ces villes, les idées et les habitudes des gens étaient plus figées ; les gens étaient plus délicats, plus effrayés par les mesures qu'à Rochester. En Nouvelle-Angleterre, j'ai trouvé un haut degré d'instruction générale, mais aussi une timidité, une raideur, un formalisme et une manière figée de faire les choses qui ont empêché le Saint-Esprit d'agir avec liberté et puissance.

Quand je travaillais à Hartford, je reçus la visite d'un pasteur du centre de l'État de New York, qui avait été témoin des glorieux réveils de cette région. Il assista à nos réunions et observa le caractère et la marche de l'œuvre dans cette ville. Je ne lui dis rien du formalisme de nos réunions de prière, ni de la timidité des gens dans l'emploi des mesures, mais il me fit cette remarque : « Mais, frère Finney, vous avez les mains liées ; vous êtes enfermé dans la haie de leurs craintes et de leur manière figée de tout faire. Ils ont même mis le Saint-Esprit dans une camisole de force. » C'était fort, et cela peut paraître à certains irrévérencieux et profane, mais il n'y mettait rien de tel. C'était un serviteur pieux, ardent et humble de Jésus-Christ, et il exprimait exactement ce qu'il voyait et ressentait, et exactement ce que je voyais et ressentais moi-même : que le Saint-Esprit était grandement entravé dans son œuvre par les craintes et la sagesse

propre des gens. Je dois même dire que je ne crois pas que les gens de Nouvelle-Angleterre puissent le moins du monde mesurer les entraves qu'ils imposent au Saint-Esprit dans l'accomplissement du salut des âmes. Ils ne peuvent pas non plus mesurer la puissance et la pureté des réveils dans les lieux où ces craintes, ces préjugés, ces entraves et cette sagesse propre n'existent pas.

Dans une population intelligente et instruite, on peut laisser une grande liberté dans l'emploi des moyens, sans danger de désordre.

À vrai dire, les idées fausses sur ce qui constitue le désordre sont très répandues. La plupart des Églises appellent désordre tout ce à quoi elles ne sont pas habituées. Leurs façons figées sont à leurs yeux l'ordre de Dieu, et tout ce qui s'en écarte est désordre et choque leur idée des convenances. Mais en réalité, rien de ce qui répond simplement aux besoins des gens n'est désordre. En religion comme en toute chose, le bon sens et un jugement sain sauront, selon les moments, adapter judicieusement les moyens aux fins. Les mesures nécessaires viendront naturellement à l'esprit de ceux qui voient l'état des choses ; et, si on les emploie avec prière et prudence, que l'on laisse une grande liberté aux influences du Saint-Esprit dans tous les cœurs.

Chapitre 33

Les réveils de Boston, de 1856 à 1858

L'automne suivant, nous acceptâmes une invitation à travailler de nouveau à Boston. Nous commençâmes notre travail à Park Street, et l'Esprit de Dieu montra aussitôt qu'il voulait sauver des âmes. Mon premier sermon visait à sonder l'Église ; car je commençais toujours par chercher à susciter un intérêt profond et général parmi les chrétiens de profession, à ramener ceux qui s'étaient égarés, à démasquer ceux qui se faisaient illusion et, si possible, à les amener à Christ.

Après le renvoi de l'assemblée, alors que le pasteur se tenait avec moi dans la chaire, il me dit : « Frère Finney, je tiens à ce que vous le sachiez : j'ai besoin de cette prédication autant que n'importe quel membre de cette Église. Depuis longtemps, je suis très mécontent de mon état spirituel ; et je vous ai fait venir pour moi-même, pour le salut de ma propre âme, aussi bien que pour celui des âmes de mon peuple. » Nous eûmes à plusieurs reprises de longues conversations, très intéressantes. Il sembla donner tout son cœur à Dieu. Et un soir, dans une réunion de prière et d'entretien, à ce que j'appris, il raconta aux gens ce qu'il avait vécu et leur dit qu'il avait été converti ce jour-là.

Cela produisit naturellement une très profonde impression sur l'Église et l'assemblée, et assez largement sur la ville. Certains pasteurs jugèrent imprudent de sa part de rendre une chose pareille si publique. Mais je ne la voyais pas sous ce jour. C'était de toute évidence le meilleur moyen qu'il pût employer pour le salut de son peuple, et il était tout à fait propre à provoquer chez les chrétiens de profession, en général, un très grand examen de cœur.

L'œuvre fut assez étendue cet hiver-là à Boston, et il y eut beaucoup de conversions très frappantes. Nous y travaillâmes jusqu'au printemps,

puis nous jugeâmes nécessaire de retourner à notre travail chez nous. Mais il était bien évident que l'œuvre n'était nullement achevée dans cette ville ; et nous partîmes en promettant que, si le Seigneur le voulait, nous reviendrions y travailler l'hiver suivant. L'automne suivant, nous retournâmes donc à Boston.

Entre-temps, l'un des pasteurs de la ville, qui avait passé l'hiver précédent en Europe, avait écrit quelques articles, publiés dans le *Congregationalist*, pour s'opposer à notre retour. Il tenait ma théologie pour peu sûre, surtout sur la question de la sanctification. Cette opposition fit son effet, et nous sentîmes tout de suite qu'il y avait un désaccord parmi les chrétiens. Plusieurs des principaux membres de son Église, qui l'hiver précédent s'étaient donnés corps et âme à l'œuvre, se tinrent à l'écart et ne s'approchèrent pas de nos réunions ; et il était évident que toute son influence, qui était alors considérable dans la ville, s'exerçait contre l'œuvre. Cela attrista beaucoup certains des braves gens de son Église.

On se souviendra de cet hiver 1857-1858 comme du temps où un grand réveil s'étendit sur tous les États du Nord. Il balaya le pays avec une telle puissance que, pendant un temps, on estima qu'il ne se produisait pas moins de cinquante mille conversions en une seule semaine. Ce réveil eut des traits tout particulièrement intéressants. Il fut conduit en grande partie par l'influence des laïcs, à tel point que les pasteurs en furent presque rejetés dans l'ombre. Depuis plusieurs années, on tenait à Boston une réunion de prière quotidienne ; et à l'automne qui précéda la grande explosion, la réunion de prière quotidienne de Fulton Street, à New York, avait été établie, et elle se poursuit encore aujourd'hui. En fait, des réunions de prière quotidiennes furent établies dans toute l'étendue des États du Nord. Je me souviens que, dans une de nos réunions de prière à Boston cet hiver-là, un monsieur se leva et dit : « Je viens d'Omaha, dans le Nebraska. Pendant mon voyage vers l'Est, j'ai trouvé une réunion de prière continue tout le long du chemin. On compte, dit-il, environ deux

mille milles d'Omaha à Boston ; et voilà une réunion de prière longue d'environ deux mille milles. »

À Boston, comme je l'ai laissé entendre, nous eûmes à lutter contre cette influence qui divisait et qui avait fait reculer l'intérêt religieux bien en deçà du point où nous l'avions laissé au printemps précédent. Cependant l'œuvre continua de grandir régulièrement, malgré ces conditions défavorables. Il était évident que le Seigneur voulait balayer tout Boston. Finalement, on proposa d'établir une réunion de prière pour les hommes d'affaires, à midi, dans la chapelle de l'Église Old South, qui était très centrale pour eux. L'ami chrétien dont nous étions les hôtes s'assura l'usage de la salle et annonça la réunion. Mais on doutait qu'une telle réunion pût réussir à Boston à cette époque. Pourtant ce frère convoqua la réunion ; et, à la surprise de presque tout le monde, non seulement la salle fut comble, mais une foule de gens ne purent même pas entrer. Cette réunion se poursuivit jour après jour, avec des résultats merveilleux. Dès le début, la salle fut trop étroite pour eux, et d'autres réunions quotidiennes furent établies dans d'autres quartiers de la ville.

Mme Finney tenait chaque jour des réunions de dames dans la grande salle de réunion de Park Street. Ces réunions devinrent si fréquentées que les dames remplissaient la salle, puis se tenaient dehors autour de la porte, aussi loin qu'on pouvait entendre de tous côtés.

Une de nos réunions de prière quotidiennes se tenait dans l'église de Park Street, qui était pleine chaque fois qu'elle s'ouvrait pour la prière ; et il en allait de même de beaucoup d'autres réunions dans différents quartiers de la ville. La population, si nombreuse qu'elle fût, semblait remuée tout entière. Le réveil devint trop général pour qu'on pût tenir le moindre compte des conversions, ou faire une estimation qui approchât de la vérité. Partout, des gens de toutes les classes cherchaient le salut. Beaucoup d'unitariens s'y intéressèrent vivement et assistèrent en grand nombre à nos réunions.

Ce réveil est si récent que je n'ai pas besoin de m'y étendre, d'autant qu'il devint presque universel dans les États du Nord. Une influence divine semblait se répandre sur tout le pays. L'esclavage semblait la tenir à l'écart du Sud. Les gens y étaient dans un tel état d'irritation, de dépit, et si attachés à leur « institution particulière », alors attaquée de tous côtés, que l'Esprit de Dieu semblait attristé et éloigné d'eux. Il semblait n'y avoir pour lui aucune place dans le cœur des gens du Sud à cette époque. On estima que, pendant ce réveil, il n'y eut pas moins de cinq cent mille âmes converties dans ce pays.

Comme je l'ai dit, il fut conduit en grande partie au moyen de réunions de prière, de visites et d'entretiens personnels, par la distribution de traités, et par les efforts énergiques des laïcs, hommes et femmes. Nulle part, que je sache, les pasteurs ne s'y opposèrent. Je crois qu'ils lui étaient tous favorables. Mais on avait une confiance si générale dans la puissance de la prière que les gens, très largement, semblaient préférer les réunions de prière aux réunions de prédication. L'impression générale semblait être : « Nous avons reçu de l'enseignement jusqu'à nous endurcir ; il est temps pour nous de prier. » Les exaucements étaient continuels, et si frappants qu'ils attiraient l'attention des gens dans tout le pays. Il était évident qu'en réponse à la prière les écluses des cieux étaient ouvertes et que l'Esprit de Dieu était répandu comme un déluge. Le *New York Tribune* publia à cette époque plusieurs numéros spéciaux, remplis de récits des progrès du réveil dans différentes régions des États-Unis.

J'ai dit qu'il y eut, dans ce réveil de Boston, quelques conversions très frappantes. Un jour, je reçus d'une dame une lettre anonyme où elle me demandait conseil sur l'état de son âme. D'ordinaire, je ne prêtais aucune attention aux lettres anonymes. Mais l'écriture, le talent manifeste qui se montrait dans la lettre, joints au sérieux évident de celle qui l'avait écrite, me portèrent à lui accorder une attention inhabituelle. Elle terminait en me priant d'y répondre, d'adresser ma réponse à Mme M... et de la laisser au bedeau de l'église où je devais prêcher ce soir-là : elle viendrait la prendre. À cette époque, je prêchais chaque soir dans une église

différente. Je répondis à cette lettre anonyme que je ne pouvais pas lui donner le conseil qu'elle cherchait, parce que je ne connaissais pas assez son histoire ni le véritable état de son esprit. Mais je me permettais d'attirer son attention sur un fait, très visible non seulement dans sa lettre mais aussi dans le fait qu'elle ne l'avait pas signée : c'est qu'elle était une femme très orgueilleuse ; et elle avait besoin de considérer ce fait à fond.

Je laissai ma réponse au bedeau, comme elle le demandait, et le lendemain matin une dame vint me voir. Dès qu'elle fut entrée, elle m'apprit que c'était elle qui avait écrit cette lettre anonyme ; et elle venait me dire que je me trompais en la croyant orgueilleuse. Elle dit qu'elle en était bien loin ; mais elle était membre de l'Église épiscopale et ne voulait pas déshonorer son Église en révélant qu'elle n'était pas convertie. Je répondis : « C'est donc l'orgueil d'Église qui vous a empêchée de donner votre nom. » Cela la toucha si profondément qu'elle se leva et quitta la pièce, visiblement très agitée. Je m'attendais à ne plus la revoir ; mais ce soir-là, après la prédication, je la trouvai parmi ceux qui cherchaient, dans la salle de réunion. En faisant le tour, je remarquai cette dame. C'était manifestement une femme intelligente et instruite, et je voyais qu'elle appartenait à la bonne société. Mais je ne savais pas encore son nom ; car notre conversation du matin n'avait pas duré plus d'une ou deux minutes avant qu'elle ne quitte la pièce, comme je l'ai raconté. En la remarquant au passage, je lui dis tranquillement : « Vous ici ? » « Oui », répondit-elle, et elle baissa la tête comme si elle était profondément émue. J'échangeai avec elle quelques mots bienveillants, et ce fut tout pour ce soir-là.

Dans ces réunions pour ceux qui cherchent, j'insistais toujours sur la nécessité de se soumettre immédiatement à Christ, et je mettais les gens face à face avec ce devoir ; puis j'invitais ceux qui étaient prêts à s'engager irrévocablement envers Christ à se mettre à genoux. Je remarquai, quand je fis cet appel, qu'elle fut parmi les premières à faire le mouvement de s'agenouiller. Le lendemain matin, elle revint me voir de bonne heure.

Dès que nous fûmes seuls, elle m'ouvrit son cœur et me dit : « Je vois, monsieur Finney, que j'ai été très orgueilleuse. Je suis venue vous dire qui je suis, et vous donner sur mon histoire les faits qui vous permettront de savoir quoi me dire. » C'était, comme je l'avais supposé, une femme du grand monde, l'épouse d'un homme riche, lui-même sceptique. Elle avait fait profession de religion, mais elle n'était pas convertie. Elle fut très franche dans cet entretien et ouvrit son esprit à l'enseignement de très bon cœur ; et, soit à ce moment-là, soit tout de suite après, elle exprima son espérance en Christ et devint une chrétienne très ardente. C'est une femme qui écrit remarquablement, et elle pouvait reproduire mes sermons, sans sténographie, plus fidèlement que quiconque à ma connaissance. Elle venait s'asseoir et écrivait mes sermons avec une rapidité et une exactitude tout à fait étonnantes. Elle envoyait des copies de ses notes à un grand nombre de ses amis, et faisait tous ses efforts pour obtenir la conversion de ses amis à Boston et ailleurs. J'ai beaucoup correspondu avec cette dame. Elle a toujours montré dans sa foi le même sérieux qu'à cette époque. Elle a toujours quelque bonne œuvre en main ; elle travaille avec ardeur pour les pauvres et pour toutes les classes de gens qui ont besoin de son enseignement, de sa sympathie et de son aide. Elle a traversé bien des luttes intérieures, entourée comme elle l'est de tant de tentations mondaines. Mais j'ai confiance qu'elle a été, et qu'elle sera, un ornement de l'Église de Christ.

Le réveil s'étendit de Boston à Charlestown et à Chelsea. En somme, il se répandit de tous côtés. Je prêchai à East Boston et à Charlestown ; et assez longtemps à Chelsea, où le réveil devint très général et très précieux. Nous continuâmes à travailler à Boston cet hiver-là, jusqu'au moment où il nous fallut, au printemps, retourner à notre travail chez nous. Quand nous partîmes, l'œuvre était dans toute sa force, sans le moindre signe de ralentissement.

L'Église et les pasteurs de ce pays s'étaient engagés si largement à favoriser le réveil, et Dieu bénissait si bien les efforts des laïcs comme ceux des pasteurs, que je résolus de retourner passer une autre saison en

Angleterre, pour voir si la même influence ne se répandrait pas dans ce pays.

Chapitre 34

Second séjour en Angleterre

Nous partîmes pour Liverpool sur le vapeur *Persia*, en décembre 1858. Notre ami Brown vint nous attendre à Liverpool, pour nous décider à travailler quelque temps à Houghton avant de nous engager dans un autre champ. Dès notre arrivée, je reçus un grand nombre de lettres de différentes régions d'Angleterre, qui exprimaient une grande joie de notre retour et nous invitaient à venir travailler dans bien des endroits différents. Je passai pourtant plusieurs semaines à travailler à Houghton et à Saint Ives, où nous vîmes de précieux réveils. À Saint Ives, il n'y avait jamais eu de réveil auparavant. À Houghton, nous avions travaillé lors de notre premier séjour en Angleterre et vu une œuvre de grâce très intéressante.

Nous trouvâmes alors à Saint Ives une situation très singulière. Il n'y avait qu'une seule Église indépendante, dont le pasteur était là depuis bien des années, mais n'avait pas réussi à faire grand-chose comme ministre. C'était un homme assez énigmatique. Il aimait beaucoup le vin et combattait vivement l'abstinence totale. Nous tenions nos réunions dans une salle qui pouvait recevoir beaucoup plus de monde que l'église congrégationaliste. Je prêchais pourtant quelquefois dans l'église ; mais c'était un lieu moins commode pour prêcher que la salle, car c'était un bâtiment très petit et incommode.

Le réveil y agit puissamment, malgré l'attitude du pasteur. Il s'y opposa fermement, jusqu'à ce que l'intérêt devînt si grand qu'il quitta la ville et resta absent, je ne sais où, pendant plusieurs semaines. Depuis lors, les convertis du réveil, avec mon ami Brown et quelques-uns des plus anciens membres de l'Église, ont construit une belle chapelle, et la

situation religieuse de l'endroit est devenue tout autre que ce qu'elle avait jamais été.

M. Harcourt, l'ancien pasteur de Houghton, s'était montré un ministre très fécond, et il avait été appelé à Londres, à la chapelle de Borough Road. C'est là que je le trouvai lors de mon second séjour en Angleterre. Il avait attendu avec impatience notre retour en Angleterre ; et dès qu'il apprit que nous y étions, il fit les plus grands efforts pour nous faire venir travailler avec lui à Londres. L'Église qu'il dirigeait à Londres avait été déchirée par des idées tout à fait extrêmes et fanatiques sur la question de la tempérance. Elle avait eu un pasteur charmant, dont le cœur avait été presque brisé par leurs querelles à ce sujet, et qui avait fini par quitter l'Église, complètement découragé. Les diacres avaient été obligés de démissionner, et l'Église était dans un triste état de désorganisation. Le frère Harcourt me dit qu'à moins que l'Église ne se convertisse, il était convaincu de ne jamais pouvoir faire grand-chose dans ce champ.

Dès que nous pûmes quitter Saint Ives, nous allâmes à Londres, pour voir ce qu'on pouvait faire dans son Église et son assemblée. Nous les trouvâmes, comme il l'avait dit, dans un tel état de démoralisation qu'on pouvait se demander si l'Église pourrait jamais être ranimée et rebâtie. Nous nous mîmes pourtant au travail, ma femme parmi les dames de l'assemblée, et moi en prêchant et en sondant les gens de toutes mes forces. On s'aperçut très vite que l'Esprit de Dieu était répandu et que l'Église était, très généralement, dans un état de profonde conviction. L'œuvre s'approfondit et s'étendit jusqu'à atteindre, je crois, chaque foyer de cette assemblée. Tous les anciens membres de l'Église furent si bien sondés qu'ils se confessèrent les uns aux autres et réglèrent leurs différends ; et M. Harcourt me dit, avant mon départ, que son Église était une Église entièrement nouvelle ; que la bénédiction de Dieu les avait tous atteints, si bien que toutes leurs vieilles animosités étaient guéries ; et qu'il trouvait en eux la plus grande consolation. En vérité, l'œuvre dans cette Église fut vraiment des plus merveilleuses ; pendant plusieurs semaines, je dirigeai mes efforts vers l'Église elle-même. M. Harcourt

avait prié pour eux et travaillé avec eux jusqu'à en être presque découragé ; mais la bénédiction vint enfin, avec une telle plénitude qu'elle combla les désirs de son cœur. Ses gens furent convertis de nouveau et unis par l'amour, et ils apprirent à prendre eux-mêmes l'œuvre en main.

Quelques années après mon retour dans ce pays, M. Harcourt traversa l'océan et vint nous rendre visite. C'était peu après la mort de ma chère femme. Il me dit alors que l'œuvre s'était poursuivie dans son Église jusqu'à ce moment-là, et que ses gens sentaient que, s'il n'y avait pas chaque semaine quelques conversions, plus ou moins, quelque chose allait tout à fait mal. Ils s'alarmaient si l'œuvre n'avançait pas de façon visible et constante. Il me dit qu'ils le soutenaient, et que chaque dimanche il se sentait comme au milieu d'une atmosphère de prière. En vérité, le compte rendu qu'il me fit des fruits de ce réveil, jusqu'au moment de son départ, était profondément intéressant. Quand on considère ce qu'avait été l'Église et ce qu'elle était après le réveil, il n'est pas étonnant que le cœur de M. Harcourt débordât de reconnaissance envers Dieu pour une telle bénédiction.

En cet endroit, comme cela avait été le cas auparavant chez le docteur Campbell, de grandes iniquités, cachées depuis longtemps parmi des chrétiens de profession, furent mises au jour. Ces cas venaient souvent à ma connaissance par des personnes qui venaient me demander conseil. Il ne venait pas seulement des chrétiens de profession, mais aussi bon nombre de gens qui n'avaient jamais fait profession de religion et qui furent terriblement convaincus de péché.

Peu après le début de mon travail à Londres à cette époque, un certain docteur Tregelles, homme de lettres distingué et théologien déclaré, écrivit au docteur Campbell pour attirer son attention sur ce qu'il considérait comme une grave erreur de ma théologie. En traitant des conditions du salut, j'avais dit dans ma *Théologie systématique* que l'expiation de Christ était l'une de ces conditions. J'avais dit que l'amour infini de Dieu était le fondement, ou la source, d'où tout le mouvement

procédait, mais que les conditions auxquelles nous pouvions être sauvés étaient l'expiation de Christ, la foi et la repentance. Le docteur Tregelles s'en prit vivement à cette affirmation.

Chose étrange, au lieu d'aller voir dans ma théologie ce que je disais exactement, le docteur Campbell reprit la question dans son journal, se rangea à l'avis du docteur Tregelles et écrivit plusieurs articles contre ce qu'il supposait être mes idées. Tous deux comprirent étrangement mal ma position, et ils suscitèrent en Angleterre, à cette époque, une bonne dose d'opposition à mon travail. Le docteur Campbell, il apparut, n'avait en fin de compte aucun doute sur mon orthodoxie. Le docteur Redford soutenait que ma façon d'exposer la chose était juste, et que toute autre façon était loin de l'être. Je ne prêtai cependant aucune attention publique aux critiques du docteur Campbell sur ce sujet. Il m'écrivit plus tard une lettre, que j'ai encore en ma possession, où il souscrivait pleinement à mon orthodoxie et à mes idées ; mais il disait que, malheureusement, je faisais dans ma théologie des distinctions que les gens simples ne comprenaient pas. Le fait est qu'un grand nombre de gens les comprenaient mieux que le docteur lui-même.

Il avait été formé en Écosse, et c'était un théologien écossais de la secte la plus stricte ; aussi mes exposés de doctrine, ceux de la nouvelle école, le déroutaient-ils, et il lui fallut un certain temps pour les comprendre. Je découvris, à ma première arrivée en Angleterre, que leur théologie était dans une très large mesure dogmatique, en ce sens qu'elle reposait sur l'autorité. Ils avaient leurs Trente-neuf Articles dans l'Église établie, et leur Confession de foi de Westminster ; et ils les tenaient pour faisant autorité. Ils n'avaient pas du tout l'habitude d'essayer de prouver les positions prises dans ces « standards », comme on les appelait ; ils les distribuaient comme des dogmes. Quand je commençai à prêcher, ils furent surpris de me voir raisonner avec les gens. Le docteur Campbell ne l'approuvait pas, et soutenait que cela ne ferait aucun bien. Mais les gens en jugeaient autrement ; et il n'était pas rare qu'on me dise que mes raisonnements les avaient convaincus de ce dont ils avaient toujours

douté, et que ma prédication était logique au lieu d'être dogmatique, et répondait donc aux besoins des gens.

J'avais moi-même, avant ma conversion, vivement ressenti le manque d'enseignement et de prédication logique du haut de la chaire. Cette expérience a toujours beaucoup influé sur ma propre prédication. Je savais ce que ressentaient les hommes qui réfléchissent quand un pasteur tenait pour acquises les choses mêmes qui avaient besoin d'être prouvées. Je me donnais donc beaucoup de peine pour répondre aux besoins des personnes qui étaient dans cet état d'esprit. Je savais quelles avaient été mes difficultés, et je m'efforçais donc de répondre aux besoins intellectuels de mes auditeurs.

Je le dis au docteur Campbell ; mais au début il ne croyait pas que les gens me comprendraient et apprécieraient mes raisonnements. Mais quand il en vint à recevoir les convertis et à s'entretenir personnellement avec eux, il m'avoua à maintes reprises sa surprise de voir qu'ils avaient si bien compris mes raisonnements. « Mais, disait-il, ce sont des théologiens ! » Il était très franc, et il m'avoua combien ses idées sur ce sujet avaient été erronées.

Quand j'eus terminé mon travail à la chapelle de Borough Road, nous quittâmes Londres et nous nous reposâmes quelques semaines à Houghton. Ma santé était telle que je pensais devoir rentrer chez moi. Mais le docteur F..., excellent chrétien qui habitait Huntingdon, nous pressa vivement d'aller chez lui achever notre repos, et de le laisser faire pour moi ce qu'il pourrait comme médecin. Nous acceptâmes son invitation et allâmes chez lui. Il avait une famille de huit enfants, tous non convertis. Le fils aîné était lui aussi médecin. C'était un jeune homme d'un talent remarquable, mais un sceptique achevé. Il avait embrassé la philosophie de Comte et s'était fixé dans des idées extrêmes d'athéisme, ou plutôt, devrais-je dire, de nihilisme. Il semblait ne croire à rien. C'était un fils très affectueux ; mais son scepticisme avait profondément blessé

son père, qui en était venu à désirer sa conversion d'un désir inexprimable.

Après deux ou trois semaines passées chez le docteur, sans remède, ma santé me permit de commencer à prêcher. Il n'y avait jamais eu de réveil à Huntingdon, et on n'avait vraiment aucune idée de ce que pouvait être un réveil. J'occupai ce qu'on appelait le « Temperance Hall », la seule grande salle de la ville. Elle fut aussitôt remplie, et l'Esprit du Seigneur fut bientôt répandu sur les gens. Je trouvai bientôt l'occasion de m'entretenir avec le jeune docteur F...

Je l'emmenai faire quelques longues promenades et j'examinai à fond ses idées avec lui ; et finalement, avec l'aide de Dieu, je réussis à l'amener à un arrêt complet. Il vit que toute sa philosophie était vaine. À cette époque, je prêchai un dimanche soir sur ce texte : « Et la grêle emportera le refuge de la fausseté, Et les eaux inonderont l'abri du mensonge. Votre alliance avec la mort sera détruite, Votre pacte avec le séjour des morts ne subsistera pas » (Ésaïe 28,17-18). Je mis toutes mes forces à débusquer les refuges de la fausseté et à les mettre à nu ; et je terminai par un tableau de l'orage de grêle et du torrent de pluie qui, en descendant, emportait ce que la grêle n'avait pas démoli. L'impression produite sur l'assemblée fut sur le moment très profonde. Cette nuit-là, le jeune docteur F... ne put dormir. Son père alla dans sa chambre et le trouva dans la plus grande consternation et dans une angoisse d'esprit extrême. À la fin il se calma et, selon toute apparence, passa de la mort à la vie. Les prières du père et de la mère pour leurs enfants furent exaucées. Le réveil traversa toute leur famille et les convertit tous, sans exception. C'était une maison joyeuse, et l'une des familles les plus aimables chez qui j'aie jamais eu le privilège de demeurer. Nous restâmes chez eux tant que nous poursuivîmes notre travail à Huntingdon.

Le réveil saisit très généralement l'Église et les chrétiens de profession de cette ville, et s'étendit largement parmi les non-convertis ; et il changea beaucoup l'aspect religieux de la ville. Il n'y avait pas alors d'Église

congrégationaliste à Huntingdon. Il y avait alors deux ou trois Églises de l'Église établie, une méthodiste et une baptiste. Depuis, les convertis de ce réveil, avec M. Brown et son fils et les chrétiens qui avaient été bénis dans le réveil, se sont unis et ont construit, si je suis bien informé, une chapelle spacieuse à Huntingdon, comme ils l'avaient fait à Saint Ives.

M. Brown avait poussé son œuvre d'évangélisation avec une telle énergie que, lorsque j'arrivai en Angleterre pour la seconde fois, je trouvai qu'il avait sept Églises dans autant de villages différents de son voisinage, et qu'il employait des prédicateurs, des instituteurs et des ouvriers au nombre de vingt. Ses moyens de faire le bien ont pleinement suivi le rythme de ses dépenses princières pour les âmes. À ma première arrivée en Angleterre, il exploitait un moulin à farine loué, de dix paires de meules ; à mon second séjour, il exploitait en plus un moulin qu'il avait construit à Saint Ives, pour vingt mille livres sterling, avec seize paires de meules. Il construisit plus tard, à Huntingdon, un autre moulin de même capacité. Ainsi Dieu remplissait ses coffres aussi vite qu'il versait lui-même dans le trésor du Seigneur.

De Huntingdon, nous retournâmes à Londres, et nous travaillâmes plusieurs semaines dans le nord-est de la ville, dans plusieurs chapelles occupées par une branche de l'Église méthodiste. L'un de ces lieux de culte se trouvait à Spitalfields ; le bâtiment avait été construit à l'origine, je crois, par les huguenots. C'était un lieu de culte spacieux, et nous y eûmes une glorieuse œuvre de grâce, qui se poursuivit jusque tard dans l'été.

Chapitre 35

En Angleterre et en Écosse

Pendant ce séjour à Londres, je fus invité de façon très pressante à me rendre à Édimbourg, en Écosse ; vers la mi-août, nous quittâmes Londres et prîmes le bateau à vapeur, qui remonta la côte par la mer du Nord jusqu'à Édimbourg. C'était le docteur Kirk, pasteur à Édimbourg, qui m'avait pressé d'y aller ; il appartenait à cette partie de l'Église d'Écosse qu'on appelait l'Union évangélique. Leur principal théologien était un certain M. Morrison, qui dirigeait une école de théologie à Glasgow. Je trouvai en M. Kirk un homme ardent, qui aimait beaucoup l'œuvre de réveil. Cette Union évangélique, ou Église E. U., comme ils disaient, était née d'un mouvement de réveil suscité en Écosse au moment où mes discours sur les réveils y avaient été publiés pour la première fois. Un nombre considérable de pasteurs écossais, et un nombre bien plus grand de laïcs, en avaient été profondément remués, et avaient mené avec succès bien des efforts de réveil ; mais ils avaient dépensé une grande partie de leurs forces à polémiquer contre les vues hypercalvinistes que soutenaient les presbytériens d'Écosse.

Je restai trois mois à Édimbourg, prêchant surtout dans l'église de M. Kirk, qui était l'un des plus grands lieux de culte de la ville. Nous y eûmes un réveil très intéressant, et beaucoup d'âmes furent converties. Les membres de l'Église furent grandement bénis, et M. Kirk avait les mains pleines, jour et nuit, à s'occuper de ceux qui cherchaient. Mais je m'aperçus bientôt qu'il était entouré d'un mur de préjugés. Les Églises presbytériennes étaient fortement opposées à cette branche E. U. de l'Église ; et je me trouvai enfermé, pour ce qui était des portes ouvertes au travail dans les autres Églises.

M. Kirk était alors non seulement pasteur, mais aussi professeur dans une école de théologie à Glasgow ; il était en outre rédacteur du *Christian News*, qui paraissait à Glasgow. Dans ce journal, de temps à autre, il présentait mes vues théologiques comme identiques à celles de leur séminaire de théologie et de leur Église. Or, sur certains points, je me trouvais en désaccord assez marqué avec eux. Je ne pouvais pas recevoir leur conception de la foi comme un simple état de l'intelligence. Ils vidaient de son sens la doctrine de l'élection, d'une manière pour moi tout à fait inintelligible ; et sur divers points je m'aperçus que je n'étais pas d'accord avec eux. Cependant M. Kirk affirmait qu'il acceptait entièrement mes vues telles qu'il m'entendait les prêcher, et que c'étaient les vues de l'Église E. U. En affirmant ainsi que mes vues étaient identiques aux leurs, il me ferma, sans le vouloir, la porte des autres chaires, et empêcha sans doute une multitude de gens, qui sans cela seraient venus m'entendre, d'assister à nos réunions.

Le travail de Mme Finney en ce lieu fut grandement béni. Mme Kirk, la femme du pasteur, était une chrétienne pleine d'ardeur ; elle se mit à l'œuvre avec ma femme de toutes ses forces. Elles fondèrent une réunion de prière de dames, qui se poursuit encore aujourd'hui, et dont le *Christian News* a publié des comptes rendus d'année en année ; Mme Kirk a même publié un petit volume qui raconte la fondation et les progrès de cette réunion. Les exaucements qui y furent accordés furent merveilleux. On leur a envoyé de diverses parties de l'Écosse des demandes de prière pour divers lieux, diverses personnes et divers sujets. L'histoire de cette réunion a été d'un encouragement peu commun. Il en est sorti des réunions semblables dans diverses parties de l'Écosse ; et elles ont placé les femmes d'Écosse dans une position toute nouvelle, pour ce qui est des efforts personnels dans les réveils.

Après avoir passé trois mois à Édimbourg et y avoir vu une œuvre de grâce bénie, nous acceptâmes une invitation à nous rendre à Aberdeen ; et en novembre nous étions dans cette ville, qui se trouve près de l'extrémité nord de l'Écosse. Nous y étions invités par un certain M.

Ferguson, lui aussi pasteur de l'Église E. U., et ami intime de M. Kirk. Il avait été très irrité, et l'était encore à notre arrivée, par l'opposition qu'il rencontrait de la part des Églises presbytériennes et congrégationalistes. Son assemblée était plus étroitement encore enfermée par les préjugés que celle de M. Kirk. C'était un chrétien ardent, mais l'opposition qui l'entourait comme un mur l'avait extrêmement aigri. Au début, je ne pus me faire entendre que de ses propres fidèles ; je fus assez découragé, et le frère Ferguson lui-même aussi.

Au moment de ce découragement, M. Davison, pasteur congrégationaliste de Bolton, dans le Lancashire, m'écrivit une lettre très pressante pour me demander de venir travailler avec lui. Les choses étaient si décourageantes à Aberdeen que je lui laissai espérer que j'irais. Mais entre-temps l'intérêt grandit beaucoup à Aberdeen, et d'autres pasteurs et d'autres Églises commencèrent à ressentir l'influence de ce qui s'y passait. Le pasteur congrégationaliste m'invita à prêcher un dimanche dans son église, ce que je fis. Un certain M. Brown, de l'une des Églises presbytériennes, m'invita aussi à prêcher ; mais j'avais alors les mains trop pleines pour accepter son invitation, bien que j'eusse l'intention de prêcher pour lui à un autre moment. J'aurais dû dire qu'avant cela l'œuvre avait commencé dans l'assemblée de M. Ferguson et prenait une tournure très intéressante. Un bon nombre de personnes s'étaient converties, et un changement très intéressant gagnait visiblement son assemblée et la ville. Mais entre-temps je m'étais tellement engagé à aller à Bolton que je vis que je devais y aller ; et nous quittâmes Aberdeen juste avant les fêtes de Noël pour nous rendre à Bolton.

Pendant que j'étais avec M. Ferguson à Aberdeen, son fils, qui était pasteur de l'une des Églises E. U. de Glasgow, me pressa de venir travailler quelque temps avec lui. On m'en avait déjà pressé avant mon départ d'Édimbourg. Mais je n'étais pas disposé à continuer plus longtemps mes travaux avec cette dénomination. Non que ce ne fussent pas des hommes de bien et d'ardents ouvriers de Dieu ; mais leurs

controverses les avaient placés, à l'égard des Églises qui les entouraient, dans une situation telle que j'étais coupé de toute sympathie et de toute collaboration, sauf avec ceux qui partageaient leurs vues particulières. J'avais été habitué, dans ce pays-ci, à travailler librement avec les presbytériens et les congrégationalistes ; et je désirais vivement me faire entendre parmi les presbytériens et les congrégationalistes d'Écosse. Mais en travaillant avec les Églises E. U., je me trouvais dans une position fausse. Ce qu'avait dit le *Christian News*, et le fait que je travaillais dans cette dénomination, faisaient conclure que j'étais d'accord avec eux sur leurs vues particulières, alors qu'en fait je ne l'étais pas.

Je ne crus pas de mon devoir de rester plus longtemps dans cette position fausse. Je refusai donc d'aller à Glasgow. Je tenais le frère qui m'invitait pour l'un des meilleurs hommes, et son Église pour un peuple pieux et priant ; mais il y avait à Glasgow d'autres gens pieux et priants, et en bien plus grand nombre qu'on n'en pouvait trouver dans l'Église E. U. J'étais mal à l'aise, me sentant dans une position où je donnais de moi-même une image fausse. J'avais la plus vive affection pour ces frères, autant que j'appris à les connaître ; mais je sentais qu'en limitant mes travaux à cette dénomination, je restreignais beaucoup mon utilité. Nous quittâmes donc Aberdeen et nous rendîmes en train à Bolton, où nous arrivâmes la veille de Noël 1859.

Bolton est une ville d'environ trente mille habitants, située à quelques milles de Manchester. Elle est au cœur de la grande région industrielle de l'Angleterre. Elle se trouve dans le cercle de cette immense population qui s'étend dans toutes les directions autour de Manchester, comme autour d'un centre. On estime qu'au moins trois millions de personnes vivent dans un rayon de soixante milles autour de Manchester.

En ce lieu, l'œuvre du Seigneur commença immédiatement. Nous fûmes reçus comme hôtes par M. J. B...

Il appartenait à la dénomination méthodiste ; c'était un homme d'une piété solide, très peu sectaire dans ses vues et ses sentiments. Le lendemain soir de notre arrivée, il invita quelques amis pour un entretien religieux et la prière ; et parmi eux se trouvait une dame qui, depuis quelque temps, cherchait le salut. Après avoir un peu causé, nous décidâmes de prendre un moment de prière. Ma femme s'agenouilla près de cette dame dont j'ai parlé, et pendant la prière elle remarqua qu'elle était très émue. Quand nous nous relevâmes, Mme Finney la prit par la main, puis me fit signe, de l'autre côté de la pièce, de venir lui parler. Cette dame avait été élevée, comme je l'appris ensuite, dans la religion des quakers ; mais elle avait épousé un méthodiste. Elle était depuis longtemps inquiète de l'état de son âme ; mais on ne l'avait jamais mise face à face avec la question d'une soumission présente, immédiate.

Je répondis à l'appel de ma femme, traversai la pièce et lui parlai. Je vis en un instant que la détresse de son esprit était profonde. Je lui demandai donc si elle voulait bien m'accorder un moment pour un entretien personnel. Elle y consentit volontiers, et nous traversâmes le vestibule pour passer dans une autre pièce ; là, je la mis aussitôt face à face avec la question d'une soumission immédiate et de l'acceptation du Christ. Je lui demandai si elle voulait, ici et maintenant, renoncer à elle-même et à tout le reste, et donner son cœur au Christ. Elle répondit : « Il faudra bien que je le fasse un jour ; autant le faire maintenant. » Nous nous agenouillâmes aussitôt ; et, autant que la connaissance humaine peut en juger, elle se soumit vraiment à Dieu. Après qu'elle se fut soumise, nous retournâmes au salon ; et la scène entre elle et son mari fut très émouvante. Dès qu'elle entra dans la pièce, il vit un tel changement sur son visage qu'ils semblèrent spontanément se serrer dans les bras l'un de l'autre, et ils s'agenouillèrent devant le Seigneur.

À peine étions-nous assis que le fils de M. B... entra au salon pour annoncer qu'une des servantes était profondément remuée. Très peu de temps après, celle-ci aussi donna des signes de sa soumission au Christ. Puis j'appris qu'une autre pleurait à la cuisine ; j'allai aussitôt la trouver,

et, après un peu d'entretien et d'instruction, elle aussi parut donner son cœur à Dieu. Ainsi l'œuvre avait commencé. Mme B... elle-même était depuis des années dans un état de doute et de découragement ; elle aussi parut se fondre et entrer presque aussitôt dans des dispositions toutes différentes. La nouvelle de ce que faisait le Seigneur se répandit bientôt ; et les gens venaient chaque jour, et presque à chaque heure, pour s'entretenir avec nous. La première semaine de janvier avait été fixée pour être observée comme une semaine de prière, ainsi qu'on l'a fait depuis d'année en année ; et les différentes dénominations convinrent de tenir des réunions d'union pendant cette semaine.

Notre première réunion eut lieu dans la chapelle de M. Davison, celui qui m'avait fait venir à Bolton. C'était un indépendant, ce que nous appelons dans ce pays-ci un congrégationaliste. Sa chapelle fut pleine dès le premier soir. La réunion fut ouverte par un pasteur méthodiste, qui pria avec une grande ferveur, et avec une liberté qui m'indiqua clairement que l'Esprit de Dieu était sur l'assemblée et que nous aurions une réunion puissante. On m'invita à prendre la suite par quelques remarques. Je le fis, et parlai un petit moment sur le sujet de la prière. Je tâchai de leur faire comprendre, comme un fait, que la prière serait immédiatement exaucée s'ils ôtaient les pierres d'achoppement du chemin et offraient la prière de la foi. La parole sembla faire tressaillir le cœur des chrétiens. De fait, j'ai rarement parlé à des assemblées sur un sujet qui ait produit un effet plus puissant et plus salutaire que celui de la prière. Il en est ainsi partout. Les gens qui prient en sont aussitôt stimulés à saisir Dieu pour obtenir une bénédiction. C'est ce qui arriva ici. Ce fut une réunion puissante.

Pendant toute cette semaine, l'esprit de prière sembla grandir, et nos réunions avaient toujours plus de puissance. Vers le troisième ou le quatrième jour, je pense, ce fut le tour d'un certain M. Best, lui aussi pasteur congrégationaliste à Bolton, d'accueillir la réunion dans sa chapelle. Là, pour la première fois, je fis appel à ceux qui cherchaient. Après avoir parlé quelque temps à l'assemblée dans un sens propre à

conduire à ce point, j'invitai ceux qui cherchaient à se faire connaître, et ils remplirent sa salle de réunion. Nous eûmes avec eux une réunion impressionnante ; et beaucoup d'entre eux, j'en ai l'espoir, se soumirent à Dieu.

Il y avait dans la ville une salle de la tempérance qui pouvait contenir plus de monde qu'aucune des chapelles. Après cette semaine de prière, les frères retinrent cette salle pour la prédication ; et je commençai à y prêcher deux fois le dimanche et quatre soirs par semaine. L'intérêt devint bientôt très général. La salle était comble chaque soir, au point qu'il était impossible à une personne de plus d'en franchir seulement la porte. L'Esprit de Dieu se répandit abondamment.

Je recommandai alors aux frères de parcourir toute la ville : d'aller deux à deux, de visiter chaque maison, et, si on le leur permettait, de prier dans chaque maison de la ville. Ils se rassemblèrent aussitôt et avec courage pour accomplir ce travail. Ils firent imprimer quantité d'affiches, de traités, de placards et d'invitations de toutes sortes, et commencèrent à visiter la ville. Les congrégationalistes et les méthodistes se mirent à l'œuvre avec une grande ardeur.

Les méthodistes sont très forts à Bolton, et l'ont toujours été depuis le temps de Wesley. C'était l'un des champs de travail préférés de Wesley ; et ils y ont toujours eu des pasteurs capables et des Églises solides. Leur influence l'emportait de loin, là-bas, sur celle de toutes les autres dénominations. Je trouvai parmi eux, pasteurs comme laïcs, d'excellents et ardents ouvriers du Christ. Mais les congrégationalistes aussi entrèrent dans l'œuvre avec beaucoup d'entrain et d'énergie ; et, tant que je restai là du moins, tout esprit de secte sembla enterré. Ils visitèrent la ville à fond ; et les visiteurs se réunissaient une ou deux fois par semaine pour faire leurs rapports et étudier de nouvelles dispositions pour faire avancer l'œuvre. Il était très courant de voir un méthodiste et un congrégationaliste, la main dans la main et le cœur uni au cœur, aller de maison en maison avec des traités, prier partout où on le leur permettait,

dans chaque maison, avertir les hommes de fuir la colère à venir (Matthieu 3,7), et les presser de venir au Christ.

Naturellement, dans un tel état de choses, l'œuvre devait se répandre rapidement parmi les inconvertis. Des gens de toutes les classes, petits et grands, riches et pauvres, hommes et femmes, furent touchés. J'avais l'habitude, chaque soir où je prêchais, d'inviter ceux qui cherchaient à s'avancer et à prendre place devant l'estrade. Ils venaient en grand nombre, se frayant un chemin comme ils pouvaient à travers la foule compacte qui remplissait chaque coin et recoin de la salle. La salle n'était pas seulement vaste au rez-de-chaussée ; elle avait aussi une galerie, toujours bondée. Quand ceux qui cherchaient s'étaient avancés, nous tenions une réunion de prière, avec plusieurs prières à la suite, pendant qu'ils étaient à genoux devant le Seigneur.

Les frères méthodistes étaient très engagés et, pendant un certain temps, ils se montrèrent fort bruyants et démonstratifs dans leurs prières quand les pécheurs s'avançaient. Pendant un temps, je ne dis rien à ce sujet, de peur de les rebuter et de les amener à attrister l'Esprit. Je voyais qu'ils avaient l'impression que plus l'excitation serait grande, plus l'œuvre avancerait vite. Ils frappaient donc sur les bancs, priaient extrêmement fort, et parfois plusieurs à la fois. Je savais que cela distrayait ceux qui cherchaient et les empêchait de se convertir vraiment ; et, bien que le nombre de ceux qui cherchaient fût grand et ne cessât d'augmenter, les conversions ne se multipliaient pas aussi vite que je l'avais vu d'ordinaire, même là où ceux qui cherchaient étaient bien moins nombreux.

Après avoir laissé les choses aller ainsi pendant deux ou trois semaines, jusqu'à ce que les frères méthodistes aient fait ma connaissance et moi la leur, un soir, en appelant ceux qui cherchaient à s'avancer, je proposai que nous suivions une autre voie. Je leur dis qu'à mon avis ceux qui cherchaient avaient besoin de plus de possibilité de réfléchir qu'ils n'en avaient au milieu de tant de bruit ; qu'ils avaient besoin d'instruction, et d'être conduits dans la prière par une seule voix ; et qu'il ne devait y avoir

aucune confusion, ni rien qui en approche, si nous voulions qu'ils écoutent et se convertissent en connaissance de cause. Je leur demandai s'ils ne voudraient pas essayer quelque temps de suivre mon conseil sur ce point, pour voir ce qui en résulterait. Ils le firent ; et au début je pus voir qu'ils se sentaient un peu gênés quand ils essayaient de prier, et un peu découragés, parce que cela heurtait leur idée de ce qui fait une réunion puissante. Mais ils semblèrent bientôt s'en remettre, parce qu'ils furent convaincus, je pense, que si nos réunions de prière montraient moins d'excitation apparente, il y avait pourtant beaucoup plus de convertis de soir en soir.

La renommée de cette œuvre se répandit au loin, et bientôt des gens commencèrent à venir de Manchester à Bolton en grand nombre pour assister à nos réunions ; cela, comme toujours, suscita une agitation considérable dans cette ville, et le désir de m'y voir venir aussitôt que possible. Je restai cependant à Bolton, je crois, environ trois mois, peut-être davantage. L'œuvre devint si puissante qu'elle fit irruption dans toutes les classes et chez toutes sortes de personnes.

Le frère B... possédait à Bolton une grande filature de coton et employait beaucoup d'ouvriers, hommes et femmes. J'allai une ou deux fois avec lui à sa filature, et je tins des réunions avec ses ouvriers. La première fois, nous eûmes une réunion puissante. Je restai avec eux jusqu'à être très fatigué, puis je rentrai, laissant le frère B... continuer à prier avec eux et à les instruire. Quand il rentra, il rapporta que pas moins de soixante de ses propres ouvriers semblaient clairement s'être convertis ce soir-là. Ces réunions se poursuivirent jusqu'à ce que presque tous ses ouvriers aient exprimé leur espérance dans le Christ.

Il y eut à cette époque un très grand nombre de cas frappants de conviction et de conversion. Je gardais moi-même mon calme, et je m'efforçais de maintenir les gens dans une disposition où ils écouteraient l'instruction et agiraient en connaissance de cause en tout ce qu'ils feraient ; néanmoins, dans quelques cas, des personnes furent pendant

quelques jours trop agitées pour le bon fonctionnement de leur esprit, bien que je ne me souvienne d'aucun cas de véritable folie.

Un soir, comme j'étais debout sur l'estrade en train de prêcher, un homme de l'assemblée se leva, se fraya un chemin jusqu'à l'estrade et dit à l'assemblée : « J'ai commis un vol. » Il commença à faire une confession, m'interrompant en pleine prédication. Je vis qu'il était surexcité ; et le frère Davison, qui était assis sur l'estrade, s'approcha, lui parla à l'oreille, l'emmena dans une pièce voisine et s'entretint avec lui. Il apprit que cet homme avait commis un crime pour lequel il était passible de la déportation. Il lui donna des conseils, et je n'en entendis plus parler ce soir-là. Plus tard, les faits vinrent plus complètement à ma connaissance. Mais au bout de quelques jours, l'homme trouva l'espérance.

Un soir, je prêchai sur la confession et la restitution, et cela provoqua un mouvement tout à fait extraordinaire parmi les hommes d'affaires. Un homme me dit le lendemain qu'il était allé faire une restitution de quinze cents livres, je crois, dans une affaire où il pensait n'avoir pas agi selon le principe qui veut qu'on aime son prochain comme soi-même. Dans de telles circonstances, la conscience des hommes est extrêmement délicate. Ce monsieur dont je viens de parler me raconta qu'un ami très cher était mort en le chargeant de régler sa succession. Il l'avait fait, et avait simplement reçu ce que la loi lui accordait pour son travail et ses frais. Mais il me dit qu'en entendant ce sermon, il lui était venu à l'esprit qu'en ami et en frère chrétien, il lui était plus facile de régler cette succession sans rien demander qu'à la famille de lui verser les honoraires légaux. L'Esprit de Dieu qui reposait sur lui le lui fit sentir si vivement qu'il alla aussitôt rembourser l'argent.

Il y eut à Rochester, dans l'État de New York, un cas du même genre que j'ai oublié de mentionner, mais que je peux tout aussi bien rapporter ici. Une conscience extrêmement délicate amena un homme à voir et à sentir vivement ce qu'est agir selon le principe d'aimer son prochain comme

soi-même, et de faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fassent. Un homme d'une fortune considérable, converti dans l'un des réveils de Rochester où je travaillai, avait traité certaines affaires pour une veuve, dans un village peu éloigné de Rochester. Il s'agissait de la cession de quelques biens immobiliers, pour laquelle on lui avait payé ses services quinze ou seize cents dollars. Dès qu'il fut converti, il pensa à cette affaire ; et, à la réflexion, il pensa qu'il n'avait pas agi envers cette veuve et ses orphelins comme il souhaiterait qu'un autre agisse envers sa veuve et ses orphelins, s'il venait à mourir. Il alla donc la voir et lui exposa la question telle qu'elle se présentait à son esprit. Elle répondit qu'elle ne voyait pas du tout la chose ainsi ; qu'elle s'était estimée en vérité très obligée envers lui d'avoir traité son affaire de manière à lui procurer tout ce qu'elle pouvait demander ou espérer. Elle refusa donc de recevoir l'argent qu'il offrait de rembourser.

Après y avoir un peu réfléchi, il lui dit qu'il n'était pas satisfait, et qu'il souhaitait qu'elle fasse venir quelques-uns de ses voisins les plus dignes de confiance, pour leur soumettre la question. Elle le fit, appela quelques amis chrétiens, des hommes d'affaires ; et ils leur exposèrent toute l'affaire. Ceux-ci dirent que c'était une transaction commerciale, qu'il était évident qu'il avait mené l'affaire à la satisfaction de la famille et à son avantage, et qu'ils ne voyaient aucune raison pour qu'il rembourse l'argent. Il écouta ce qu'ils avaient à dire ; mais avant de quitter la ville, il retourna chez la dame et lui dit : « Je n'ai pas l'esprit tranquille. Si je mourais en laissant ma femme veuve et mes enfants orphelins, et qu'un de mes amis traite une telle affaire pour eux, j'estimerais qu'il pourrait le faire gratuitement, puisque ce serait pour une veuve et des orphelins. » Et il ajouta : « Je ne peux pas voir la chose autrement. » Là-dessus, il posa l'argent sur sa table et s'en alla.

Un autre cas me revient maintenant, qui montre de quelle manière l'Esprit de Dieu agit dans l'esprit des hommes quand leur cœur est ouvert à son influence. Un jour que je prêchais dans l'une des grandes villes, je m'étendais sur les malhonnêtetés des affaires, sur les combinaisons des

hommes pour tromper autrui, et sur la façon dont ils se justifient quand ils violent la règle d'or. Avant que j'aie fini mon discours, un monsieur se leva au milieu de la salle et me demanda s'il pouvait poser une question. Il exposa alors un cas ; et, après l'avoir exposé, il me demanda si ce cas tombait sous la règle que j'avais énoncée. Je répondis : « Oui, je pense que c'est clairement le cas. » Il se rassit et n'en dit pas davantage ; mais j'appris ensuite qu'il était allé faire une restitution s'élevant à trente mille dollars. Je pourrais rapporter un très grand nombre d'exemples de personnes amenées à agir de la même manière sous l'influence puissante et pénétrante de l'Esprit de Dieu.

Mais, pour revenir de cette digression : l'œuvre se poursuivit et s'étendit à Bolton, au point que l'un des pasteurs qui avaient dirigé la visite de la ville déclara publiquement qu'on avait constaté que le réveil avait atteint chaque famille de la ville, et que chaque famille avait été visitée.

Si nous avions eu un lieu de culte assez grand, nous aurions probablement eu dix mille personnes dans nos assemblées soir après soir. Tout ce que nous pouvions faire, c'était remplir la salle autant qu'il était possible de l'entasser, puis employer tous les autres moyens dont nous disposions pour atteindre la multitude dans d'autres lieux de culte.

Je me souviens d'un cas frappant de conversion parmi les grands propriétaires de filatures de la ville. On m'avait parlé de l'un d'eux comme d'un homme très avare. Il avait une grande soif de richesses, et on le présentait comme un cas tout à fait désespéré. Le réveil avait atteint un grand nombre d'hommes de cette classe ; mais celui-ci semblait tenir bon, et son amour du monde et son esprit d'avarice semblaient le dévorer. Mais, contre mon attente et celle des autres, il vint à son tour me voir. Je l'invitai dans ma chambre et j'eus avec lui un entretien très sérieux. Il me reconnut qu'il avait été un grand avare, et qu'il avait dit un jour à Dieu que, s'il lui donnait encore cent mille livres, il accepterait d'être damné éternellement. Je fus profondément choqué de cela ; mais

je voyais clairement qu'il était terriblement convaincu du caractère coupable de cette disposition d'esprit.

Je lui récitai alors une partie du sixième chapitre de Matthieu, où le Christ met les hommes en garde contre le fait d'amasser des trésors sur la terre et les engage à s'amasser des trésors dans le ciel. J'en vins enfin à ce verset : « Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu ; et toutes ces choses vous seront données par-dessus » (Matthieu 6,33). Il se pencha vers moi et parut aussi intéressé que si tout cela était nouveau pour lui. Quand je lui récitai ce verset, il me dit avec le plus grand sérieux : « Croyez-vous cela ? » Je répondis : « Bien sûr que je le crois. C'est la parole de Dieu. - Eh bien, dit-il, j'y vais ! » Et il se leva d'un bond, dans la plus grande agitation. « Si c'est vrai, dit-il, je vais tout abandonner au Christ sur-le-champ. » Nous nous agenouillâmes aussitôt, je présentai son cas à Dieu dans la prière, et il sembla se briser comme un enfant. Dès ce moment, il parut un tout autre homme. Ses sentiments d'avarice semblèrent fondre entièrement. Il se mit à l'œuvre comme un homme résolu, et alla engager à ses propres frais un missionnaire urbain, qu'il chargea de gagner des âmes au Christ.

Ici aussi, les réunions de Mme Finney furent très largement suivies. Elle les tenait, comme toujours, dans la journée ; et l'on me rapporta que, parfois, à sa réunion de dames, la salle de la tempérance était presque pleine. Les chrétiennes des différentes dénominations s'associèrent à elle et l'encouragèrent ; et beaucoup de bien, je l'espère, fut fait par le moyen de ces réunions de dames.

Ma femme et moi étions tous deux assez épuisés par ces travaux. Mais en avril nous allâmes à Manchester. À Manchester, à ce qu'on me dit, l'élément congrégationaliste l'emporte plutôt sur les autres dénominations. Comme chacun sait, les régions industrielles ont un élément démocratique plus fort que les autres parties de l'Angleterre. Le congrégationalisme est donc plus répandu à Manchester que dans aucune autre ville que j'aie visitée. Je n'y étais pas depuis longtemps, cependant,

que je vis qu'il manquait beaucoup de confiance mutuelle entre les frères. Je voyais qu'il y avait des frictions entre les responsables ; et souvent, à mon grand chagrin, j'entendis des propos qui révélaient un manque de véritable union de cœur dans l'œuvre. Je fus bientôt convaincu que c'était là une grande difficulté à surmonter, et que, si on ne pouvait la surmonter, l'œuvre ne pourrait jamais être aussi générale là-bas qu'elle l'avait été à Bolton. Il se manifesta bientôt un mécontentement à l'égard de certains des hommes qu'on avait choisis pour diriger l'œuvre et pourvoir à la conduite du mouvement d'ensemble.

Cela attrista l'Esprit et paralysa l'œuvre. Et bien que, dès le tout début, l'Esprit de Dieu ait accompagné la parole, l'œuvre ne vint jamais assez complètement à bout de l'esprit de secte et des désaccords des frères en général pour pouvoir se répandre dans la ville comme elle l'avait fait à Bolton. Quand je vins dans cette ville, je m'attendais à ce que les frères méthodistes et congrégationalistes travaillent ensemble en bonne harmonie, comme à Bolton ; mais je constatai que je m'étais trompé. Non seulement il manquait de cordialité et de sympathie entre méthodistes et congrégationalistes, mais il y avait aussi un grand manque de confiance et de sympathie parmi les congrégationalistes eux-mêmes. Néanmoins, nos réunions furent très intéressantes ; on trouvait de tous côtés un grand nombre de personnes qui cherchaient ; et chaque fois qu'une réunion était fixée pour elles, elles venaient en grand nombre. Pourtant, ce que je désirais ardemment voir, c'était à Manchester un débordement général des influences de l'Esprit, comme nous en avions été témoins à Bolton. La difficulté, c'est que les hommes qui menaient le mouvement ne manifestaient pas alors un bon esprit. Je n'en ai pas appris la cause ; peut-être était-ce quelque chose en moi-même. Mais je suis sûr qu'un grand nombre de personnes furent converties, car j'en ai vu moi-même et je me suis entretenu avec un grand nombre qui étaient puissamment convaincus de péché et, selon toute apparence, convertis ; et pourtant les barrières ne tombèrent pas au point de donner libre cours parmi le peuple à la parole du Seigneur et à l'Esprit du Seigneur.

Quand nous partîmes, on convoqua une réunion de ceux qui avaient été particulièrement bénis au cours de ces réunions ; et le nombre des présents fut, je crois, bien plus grand que les pasteurs eux-mêmes ne s'y attendaient. Je suis certain qu'ils furent surpris du nombre des assistants et de l'esprit de la réunion. De fait, je ne pense pas qu'aucun des pasteurs de la ville ait eu conscience de l'étendue de l'œuvre, car en général ils n'assistaient pas à nos réunions. Ils ne les suivaient pas d'un lieu à l'autre, et on les voyait rarement aux réunions pour ceux qui cherchaient. Nous restâmes à Manchester jusque vers le 1er août ; et le réveil continua de grandir et de s'étendre jusqu'à ce moment-là.

Mais nos forces, à ma femme et à moi, étaient épuisées, et quelques-uns des principaux frères nous proposèrent de suspendre nos travaux, d'aller nous reposer quelques semaines au pays de Galles, puis de revenir à Manchester reprendre nos travaux. Ce qu'ils proposaient, c'était de retenir une grande salle et de poursuivre ainsi nos réunions de façon indépendante. Ils pensaient, et je le pensais moi-même, que nous ferions de cette façon plus de bien qu'en travaillant avec une assemblée particulière. Les frontières entre dénominations sont beaucoup plus marquées dans ce pays-là que dans le nôtre. Il est très difficile d'amener des membres de l'Église d'Angleterre à fréquenter un lieu de culte dissident. Les méthodistes, en général, ne vont pas volontiers au culte avec d'autres dénominations. En fait, il en va de même de toutes les dénominations en Angleterre et en Écosse. Les frontières entre sectes sont tracées beaucoup plus nettement, et les membres des différentes Églises restent plus strictement à l'intérieur de leurs limites que dans notre pays. Je suis persuadé que la vraie manière de travailler à un mouvement de réveil là-bas, c'est de n'avoir aucun lien particulier avec une dénomination précise, mais de prêcher le vrai Évangile et de s'établir dans des salles, ou même dans les rues quand le temps le permet, là où aucun sentiment ni aucune particularité de dénomination ne peuvent entraver les influences de l'Esprit de Dieu.

Le 2 août 1860, nous quittâmes Manchester pour descendre à Liverpool. Un bon nombre de nos amis nous y accompagnèrent et y passèrent la nuit. Le matin du 3, nous partîmes pour New York à bord du *Persia*. Nous trouvâmes qu'un grand nombre de nos amis s'étaient rassemblés, venus de différentes parties de l'Angleterre, pour nous dire adieu. Nous prîmes d'eux un congé affectueux et émouvant ; le glorieux vieux vapeur s'élança vers le large, et nous étions sur le chemin du retour.

Chapitre 36

Le travail au pays

Nous n'avions guère eu de repos en Angleterre pendant un an et demi ; et ceux qui sont habitués aux traversées ne s'étonneront pas que je ne me sois guère reposé pendant notre voyage de retour. À vrai dire, nous arrivâmes passablement épuisés. J'étais moi-même à peine capable de prêcher. Cependant, l'état des choses et la saison étaient tels que je ne pouvais pas, pensais-je, me permettre de prendre du repos. Il y avait ici beaucoup de nouveaux étudiants, et des gens du dehors étaient venus s'installer dans la localité ; de sorte qu'un grand nombre de personnes impénitentes résidaient ici à ce moment-là. Les frères étaient d'avis qu'il fallait faire un effort immédiat pour ranimer la vie religieuse dans les Églises et obtenir la conversion des étudiants non convertis. Pendant mon absence en Angleterre, l'assemblée était devenue si nombreuse que le bâtiment ne pouvait plus la contenir de façon commode ; et, après avoir examiné la question, l'Église décida de se diviser et de former une seconde Église congrégationaliste. C'est ce qu'elle fit : la nouvelle Église tint son culte dans la chapelle du collège, et la Première Église continua d'occuper son lieu de culte habituel. La Seconde Église m'invita à lui prêcher une partie du temps, dans la chapelle du collège. Mais celle-ci contenait à peine plus de la moitié de ce que contenait l'église ; je ne pouvais pas croire de mon devoir de partager mes travaux, en prêchant tantôt à une assemblée, tantôt à l'autre ; je pris donc aussitôt des mesures pour obtenir un réveil, en tenant nos réunions dans la grande église. Les membres de la Seconde Église vinrent s'y joindre et travaillèrent de leur mieux ; mais la prédication retomba presque entièrement sur moi.

Nous tenions chaque jour des réunions de prière dans l'église, et elles étaient très fréquentées. La nef était en général pleine. Dans ces réunions, je travaillais dur pour obtenir les fruits légitimes d'une réunion

de prière conduite avec discernement. En plus de prêcher deux fois le dimanche et de tenir une réunion pour ceux qui cherchent chaque dimanche soir, je prêchais plusieurs soirs dans la semaine. À ces travaux s'ajoutait l'obligation d'épuiser mes forces à m'entretenir avec les âmes inquiètes, qui venaient me voir presque sans arrêt quand je n'étais pas en réunion. Ces travaux gagnèrent en intensité et en pression de semaine en semaine. Le réveil devint tout à fait général dans la localité, et il semblait bien parti pour gagner, sans en laisser un seul, tous les non-convertis de l'endroit. Mais après avoir poursuivi ces travaux pendant quatre mois, au point de n'avoir presque plus de repos ni le jour ni la nuit, je rentrai chez moi un dimanche après-midi, au sortir de l'une des réunions les plus puissantes et les plus saisissantes que j'aie jamais vues, et je fus pris d'un violent frisson ; à partir de ce moment, je fus cloué au lit pendant deux à trois mois.

On constata dans ce cas, comme cela a toujours été le cas d'après ma propre expérience, que le changement de prédicateur fit bientôt baisser le ton du réveil ; et il cessa, non pas soudainement, mais peu à peu. Il n'y eut, à ma connaissance, aucune réaction. Mais les conversions se firent plus rares, et de semaine en semaine la fréquentation des réunions de la semaine diminua peu à peu ; si bien qu'au moment où je pus de nouveau prêcher, je trouvai l'état religieux intéressant, mais non ce que nous appelons ici un réveil. Cependant, l'été suivant, comme cela a été presque toujours le cas, un bon nombre de nos étudiants se convertirent, et la vie religieuse fut très vivante pendant toute la saison.

Pendant les mois d'été, les gens d'ici sont soumis à une grande pression. Les étudiants sont occupés à préparer les séances anniversaires de leurs diverses sociétés du collège, leurs examens et la cérémonie de remise des diplômes ; et, naturellement, il règne pendant le trimestre d'été une grande agitation peu favorable aux progrès d'un réveil. Nous avons beaucoup plus de cette agitation ces dernières années que lorsque nous avons commencé ici. Les sociétés du collège se sont multipliées, et les séances publiques des classes et autres occasions intéressantes sont

devenues plus nombreuses ; de sorte qu'il est devenu de plus en plus difficile d'obtenir un puissant réveil pendant le trimestre d'été. Cela ne devrait pas être.

Avant mon dernier départ pour l'Angleterre, je vis qu'une idée semblait gagner du terrain à Oberlin : que pendant les trimestres de cours nous ne pouvions pas nous attendre à un réveil, et que nos réveils devaient avoir lieu pendant les longues vacances d'hiver. Personne ne le déclarait ouvertement ; et pourtant il était clair que c'était en train de devenir l'opinion commune. Or j'étais venu à Oberlin, et j'y résidais, pour le bien des étudiants, afin d'obtenir leur conversion et leur sanctification ; et c'était uniquement parce qu'ils étaient si nombreux ici, ce qui me donnait une si belle occasion d'agir sur tant de jeunes esprits en cours de formation, que j'y étais resté d'année en année. J'avais souvent été presque décidé à partir pour me consacrer entièrement à l'œuvre d'évangéliste. Mais l'argument qu'on m'avait toujours opposé était que, dans ce pays, nous ne pouvions guère faire avancer les réveils où que ce soit, sauf pendant la saison de l'année où nous avons nos longues vacances ; de plus, que ma santé ne me permettrait pas de soutenir un travail de réveil toute l'année ; et que, par conséquent, je pouvais faire plus de bien ici pendant les trimestres de cours, c'est-à-dire au printemps, en été et au début de l'automne, que partout ailleurs. Je le croyais vrai moi-même ; c'est pourquoi j'avais continué à travailler ici pendant les trimestres de cours, bien des années après que mon cœur me pressait vivement de consacrer tout mon temps à l'œuvre d'évangéliste.

Lors de mon dernier séjour en Angleterre, alors que je recevais des lettres pressantes me demandant de revenir, je parlai de l'idée à laquelle j'ai fait allusion, selon laquelle nous ne pouvions pas espérer de réveils pendant les trimestres de cours ; et je dis que, si cette idée devait l'emporter, ce n'était pas une place pour moi ; car pendant nos longues vacances nos étudiants étaient naturellement partis, et c'était principalement pour leur salut que je restais. J'avais aussi été profondément affligé de constater que, lorsqu'on faisait un effort pour obtenir la conversion des étudiants

pendant le trimestre, la première chose que j'apprenais était qu'une excursion était organisée, ou quelque divertissement, quelque fête qui contrecarrait tout ce que nous pouvions faire pour obtenir la conversion des étudiants. Je n'ai jamais supposé que ce fût le but recherché ; mais tel était le résultat, à tel point qu'avant mon dernier départ pour l'Angleterre, j'avais fini par être presque découragé de faire des efforts pour obtenir des réveils pendant les trimestres de cours. Dans mes réponses aux lettres reçues pendant que j'étais en Angleterre, je m'exprimai très librement et très complètement sur ce point, en disant qu'à moins d'un changement, Oberlin n'était plus mon champ de travail.

Notre trimestre d'automne est, à proprement parler, notre temps de moisson ici. Il commence vers le 1er septembre, au moment où nous recevons un grand nombre de nouveaux étudiants, dont beaucoup ne sont pas convertis. J'ai toujours pensé, comme bien d'autres et, je crois, comme la plupart des professeurs, que c'était pendant ce trimestre qu'il fallait obtenir la conversion de nos nouveaux étudiants. C'est ce qui arriva dans une très large mesure l'année de notre retour. L'idée que pendant les trimestres de cours nous ne pouvions pas espérer de réveil sembla réduite à néant ; les gens se mirent à l'œuvre et nous eûmes un puissant réveil.

Depuis lors, nos efforts pour les réveils pendant les trimestres de cours ont été beaucoup moins entravés par des influences contraires qu'ils ne l'avaient été pendant les quelques années précédentes. Nos efforts ont porté du fruit parmi les étudiants d'année en année, parce qu'ils visaient surtout à obtenir la conversion des étudiants. Notre population en général change beaucoup, et nous avons très souvent besoin d'un réveil qui balaie toute la ville, parmi les chefs de famille aussi bien que parmi les étudiants, pour maintenir une piété saine et vigoureuse. Un bon nombre de nos étudiants apprennent eux-mêmes à travailler aux réveils, et se montrent très efficaces pour œuvrer à la conversion de leurs camarades. Les réunions de prière des jeunes gens ont été grandement bénies. Les réunions de la jeunesse, où tous se retrouvent pour une réunion de prière

générale, ont été bénies elles aussi. Les efforts des frères et des sœurs de l'Église ont été de plus en plus bénis d'année en année. Nous avons eu, plus ou moins, un réveil continuel, été comme hiver.

Depuis 1860, bien que sans cesse sollicité par des Églises de l'Est et de l'Ouest de venir travailler comme évangéliste, je n'ai pas osé accéder à leur demande. J'ai pu, par la bénédiction de Dieu, accomplir ici une bonne somme de travail ; mais je me suis senti incapable d'affronter les intempéries et les fatigues qu'exigerait l'effort de susciter des réveils au loin.

L'hiver dernier, 1866-1867, le réveil a été plus puissant parmi les habitants qu'il ne l'avait été depuis 1860. Cependant, comme auparavant, je me suis effondré au beau milieu, et je n'ai plus pu assister aux réunions. Les frères ont néanmoins poursuivi l'œuvre, et elle a continué avec un grand intérêt jusqu'au printemps. J'ai ainsi conduit le récit de mes réveils jusqu'à ce jour, le 13 janvier 1868. Hier, dimanche, nous avons eu une journée très solennelle à la Première Église. J'ai prêché toute la journée sur la résistance au Saint-Esprit. À la fin du culte de l'après-midi, j'ai d'abord invité tous les chrétiens de profession qui étaient disposés à s'engager à renoncer à toute résistance aux enseignements du Saint-Esprit à se lever et à s'unir à nous dans la prière, sous la solennité de cette promesse. Presque tous les chrétiens de profession se sont levés sans hésitation. J'ai ensuite invité ceux qui n'étaient pas convertis à se lever et à prendre la même position. Je m'étais efforcé de leur montrer qu'ils avaient le cou raide, qu'ils étaient incirconcis de cœur et d'oreilles, et qu'ils s'étaient toujours opposés au Saint-Esprit (Actes 7,51). J'ai demandé à ceux d'entre eux qui étaient disposés à s'engager à ne plus le faire, à accepter les enseignements du Saint-Esprit et à se donner au Christ, de se lever eux aussi, et nous ferions d'eux l'objet de nos prières. Autant que je pouvais le voir de la chaire, presque toutes les personnes présentes se sont levées à ces appels. Nous avons alors eu un temps de prière très solennel, puis nous avons congédié l'assemblée.

Conclusion

Ceux qui ont lu les pages qui précèdent se demanderont naturellement ce que furent les dernières années d'une vie si remplie de travaux et si utile. Le récit, achevé au début de 1868, laisse M. Finney encore pasteur de la Première Église d'Oberlin et professeur au séminaire. Il continua d'assumer les responsabilités de pasteur, avec l'aide de son collègue, quatre ou cinq ans encore, prêchant, autant que sa santé le permettait, en général une fois chaque dimanche. En même temps, comme professeur de théologie pastorale, il donnait chaque trimestre d'été un cours sur le ministère pastoral, sur l'expérience chrétienne ou sur les réveils. Il quitta sa charge de pasteur en 1872, mais garda ses liens avec le séminaire, et acheva son dernier cours en juillet 1875, quelques jours seulement avant sa mort. Il prêchait de temps à autre, quand ses forces le lui permettaient ; et au cours du dernier mois de sa vie, il prêcha un dimanche matin à la Première Église, et un autre à la Seconde.

Malgré les travaux abondants et épuisants de sa longue vie publique, le poids des années semblait peser légèrement sur lui. Il se tenait toujours droit comme un jeune homme, conservait ses facultés à un degré remarquable, et montra jusqu'à la fin la vivacité de pensée, de sentiment et d'imagination qui l'avait toujours caractérisé. Sa vie et son caractère ne parurent peut-être jamais plus riches des fruits et de la beauté de la bonté qu'en ces dernières années et ces derniers mois. Ses travaux publics étaient naturellement très limités, mais la puissance tranquille de sa vie se faisait sentir comme une bénédiction sur cette communauté que, pendant quarante ans, il avait tant contribué à guider, à façonner et à bénir.

Son dernier jour sur la terre fut un dimanche paisible, qu'il passa avec bonheur au milieu de sa famille ; au coucher du soleil, il sortit se promener avec sa femme pour écouter la musique, à l'ouverture du culte

du soir, dans l'église voisine. Au moment de se coucher, il fut saisi de douleurs qui semblaient indiquer une affection du cœur ; et après quelques heures de souffrance, au lever du jour, il mourut, le 16 août 1875, deux semaines avant d'avoir achevé sa quatre-vingt-troisième année.

Le récit qui précède le montre surtout dans une seule direction de son œuvre, et sous un seul aspect de son caractère. Il le présente dans le dessein dominant, et même la passion de sa vie : celle d'un évangéliste, d'un prédicateur de la justice. Son œuvre de théologien, de maître à penser, dans l'élaboration et l'expression d'une véritable philosophie chrétienne, et d'enseignant, qui éveillait et formait la pensée des autres, a été moins en vue, et sans doute, à ses propres yeux, entièrement secondaire ; mais, aux yeux de beaucoup, elle n'a guère été moins féconde en bien pour l'Église et pour le monde. Exposer les fruits de sa vie sous ces aspects demanderait un autre volume, qui ne sera probablement jamais écrit ; mais d'autres générations en recueilleront les bienfaits, sans savoir de quelle source ils ont jailli.